



Traditions céramiques et occupation précolombienne du piémont oriental des Andes équatoriennes : le cas de la vallée du fleuve Cuyes

Catherine Lara

► To cite this version:

Catherine Lara. Traditions céramiques et occupation précolombienne du piémont oriental des Andes équatoriennes : le cas de la vallée du fleuve Cuyes. Archéologie et Préhistoire. Université de Paris Nanterre, 2016. Français. NNT : 2016PA100060 . tel-03504447

HAL Id: tel-03504447

<https://hal.parisnanterre.fr/tel-03504447>

Submitted on 29 Dec 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution| 4.0 International License

THÈSE

Présentée à
L'UNIVERSITÉ PARIS OUEST NANTERRE LA DÉFENSE
ÉCOLE DOCTORALE MILIEUX, CULTURES ET SOCIÉTÉS
DU PASSÉ ET DU PRÉSENT
Laboratoire de Préhistoire et Technologie - UMR 7055 du CNRS

Par Catherine LARA

POUR OBTENIR LE GRADE DE

DOCTEUR
SPÉCIALITÉ : PRÉHISTOIRE

*TRADITIONS CÉRAMIQUES ET OCCUPATION PRÉCOLOMBIENNE DU
PIÉMONT ORIENTAL DES ANDES ÉQUATORIENNES : LE CAS DE LA
VALLÉE DU FLEUVE CUYES*

Soutenue publiquement le 23 juin 2016

Mme Valentine Roux, Directrice de Recherche, CNRS, UMR 7055 du CNRS, Nanterre
(directrice de thèse)

M. Stéphen Rostain, Directeur de Recherche, CNRS, UMR 8096 du CNRS, Paris I (directeur
de thèse)

Mme. Corinne Hofman, Professeur Recteur, Université de Leiden (rapporteur)

M. Heiko Prümers, Professeur, Deutsches Archäologisches Institut (rapporteur)

M. Patrice Lecoq, Maître de Conférence HDR, CNRS, UMR 8096 du CNRS, Paris I

M. André Delpuech, Conservateur Général, Musée du Quai Branly

M. Philippe Erikson, Professeur des Universités, Université Paris Ouest Nanterre La Défense

REMERCIEMENTS

Aux directeurs de thèse : Valentine Roux, qui m'a patiemment guidée dans l'apprentissage de l'approche technologique, et m'a donné la chance d'intégrer ma thèse à son projet ANR DIFFCERAM (Dynamiques de diffusion des techniques et styles céramiques : données comparatives actualistes et modélisation multi-agents. ANR-12-CULT-0001-01) ; Stéphane Rostain, pour ses conseils avisés et son initiative m'ayant permis de débiter mes études en France.

Toute ma gratitude envers les chercheurs qui ont également accepté de faire partie de mon jury : Mme. Corinne Hofman, M. Heiko Prümers, M. Philippe Erikson, M. André Delpuech (que je remercie également concernant la consultation des pièces du fonds Paul Rivet effectuée dans le cadre de cette thèse), et M. Patrice Lecoq, qui m'a en outre donné l'opportunité de partager l'avancée de mes recherches dans le cadre de ses cours d'archéologie andine ; je lui en suis profondément reconnaissante.

À mon tuteur, M. Francisco Valdez, pour m'avoir ouvert les portes de l'archéologie professionnelle en Équateur (tout particulièrement celles de Cuenca !), et m'avoir orientée dans mes recherches depuis voilà bientôt dix ans, plus particulièrement ici concernant la consultation du fonds Santa Ana La Florida. À María Patricia Ordóñez, *mi queridísima doctorita*, sans qui l'aventure se serait arrêtée en cette journée fatidique du 30 juin 2013.

Au Conseil Régional d'Île de France, dont l'allocation « Mobi Doc » a permis de financer une partie de mon terrain. À l'École Doctorale « Milieux, Cultures et Sociétés du Passé et du Présent » (ED 395, Nanterre), pour avoir financé le déplacement de 2013, conjointement à l'UMR 7055 Préhistoire et Technologie, grâce à l'accord de M. Jacques Pèlerin, que je remercie également. À la directrice de l'UMR, Mme. Isabelle Sidéra, particulièrement pour son intervention dans le cadre de la datation des échantillons de charbon de bois, pour laquelle je tiens à remercier également Mme. Christine Oberlin et M. Didier Roux, du Centre de Datation par le Radiocarbène de Lyon. Merci également à Thomas Delbey pour avoir réalisé les premières lames minces, et pour ses précieux conseils, notamment celui d'entrer en contact avec le Centre de Géologie « Terrae Genesis », qui a préparé le restant de lames minces de l'échantillon étudié. Mes remerciements les plus vifs à M. Ioannis Iliopoulos, de l'Université de Patras, qui a assuré l'analyse pétrographique des lames minces ; les crédits concernant ce volet de la thèse lui reviennent entièrement. À Paz Núñez du Musée du Quai Branly, pour son enthousiasme et son dynamisme, qui ont également permis de mener à bien les consultations du fonds Paul Rivet effectuées dans le cadre de la thèse, aussi grâce à la collaboration de Marie-Laurence Bouvet.

Ma reconnaissance la plus profonde au Ministère de la Culture et du Patrimoine de l'Équateur, qui a cofinancé avec l'ANR DIFFCERAM l'exposition « Presencia del Pasado : la alfarería contemporánea del Austro Ecuatoriano », réalisée à partir des résultats des enquêtes

ethnographiques de la thèse, au Musée Pumapungo de Cuenca. Je tiens à remercier tout particulièrement M. Jonathan Koupermann, le directeur du Musée, ainsi que son équipe : Jorge Ortega, *mi entrañablemente querida amiga* Tamara Landívar y *la familia* : Ximena Pulla, Rómulo Sánchez ; la famille Landívar en général, qui a aussi fait en sorte que je me sente à Cuenca comme à la maison. À Juan Francisco Valdez, réalisateur de la vidéo accompagnant l'exposition, que je ne remercierai jamais assez pour son enthousiasme et son professionnalisme. À Alexandra Yépez pour son soutien et ses conseils. Un énorme merci également à mon ami Benigno Malo, de la Casa de la Cultura de Cuenca, grâce à qui il a été possible de démarrer le formidable projet de traduction de l'ouvrage de Paul Rivet *Ethnographie Ancienne de l'Équateur*. Toujours à Cuenca, ma plus vive reconnaissance à José Luis Espinoza, pour m'avoir fait part de ses connaissances approfondies sur l'histoire et l'archéologie de Cuenca et sa région. Je tiens en outre à exprimer ma gratitude à l'égard de Marlene Ullauri, dont les recommandations m'ont également été de la plus grande utilité. Mes remerciements vont aussi à l'INPC de Cuenca (María Arévalo et Dayuma Guayasamín), pour avoir autorisé la prospection de 2013, qui n'aurait pas été possible non plus sans la précieuse participation de mon cher collègue et ami Fernando Flores. À l'INPC de Quito et leurs directrices successives (Inés Pazmiño et Lucía Chiriboga), pour avoir autorisé la sortie des échantillons de charbons de bois et de céramique archéologique et ethnographique, notamment grâce à la gestion efficace de Edgar Santamaría et Silvia Figueroa.

À Gualaquiza, ma reconnaissance la plus vive envers Galo Sarmiento et sa famille, pour leur immense générosité, qui a permis le déroulement d'une bonne partie du terrain archéologique. Ce dernier n'aurait bien entendu pas été possible sans l'autorisation des Maires successifs du canton Gualaquiza (Franklin Mejía et Patricio Dávila), ainsi que celle des autorités communales de la vallée (Oswaldo Morocho, M. Robalino, Diana Jarro à San Miguel, Vicente López à Nueva Tarqui). Comment ne pas remercier les familles Ortega et Lalbay à Espíritu Playa, et Vivanco à Ganazhuma, dont la générosité et la gentillesse ont apporté le plus grand réconfort pendant les moments les plus ardues du travail de terrain. Aux habitants qui ont participé à la prospection, en particulier Christian Belesaca, Carlos Morocho, Manuel Espejo, Eugenio Zhunio, Wladimir Velesaca, et Wilmer. Un grand merci à Monica Pesántez d'avoir accepté de partager son rapport sur l'étude bioécologique de la vallée, que nous citons ici. Sans oublier nos amis de Jima, Nancy Ullauri, et la famille Zhuño.

Je ne remercierai jamais assez non plus les potiers qui ont accepté de faire partie des enquêtes ethnographiques de cette thèse, pour l'accueil si chaleureux qu'ils ont réservé à la *gringuita de Quito*. À San Miguel de Porotos, Margarita Zimbaña, María Pérez, Margarita Fernández, Aurora Fernández et sa famille, Edeline Suquinagua, Francisco Inga, Cecilia Inga, Mariana Inga, Rosa Hilda Morocho, Juana Morocho, Teolinda Tenenpohuay, Remigio González. À Chordeleg, Jorge Marín, César Marín, Hilda Marín, Sandra Marín, Alejandro Rivera, Rolando Villa, José Orellana, Jorge Ríos, Teresa Torres, Carlos Ríos et María Gómez de Ríos, Carlos Rivera, Lauro López, Enrique López. À Sigsig, Pascual Matailo, Margarita Matailo, María Matailo, Ángel Matailo, Rosa Mora. À Nabón, Julio Ramón et Rosa Morocho. À Taquil, Carmen Lapo, Tarsila Guamán, Dilma Padilla, Nelly Robalino, Gladys Robalino, Celso Véliz, Lida Uzho, Ernestina Robalino, Fanny Poma, Luz Francelina Sinchire, Celina Guamán, Rosa Guamán, Rosa Esterfilia Padilla, Libia Padilla, Rosa Alejandrina Padilla,

Claudia Rovalino, Sonia Padilla, Esperanza Padilla, Lindaaura Guamán. À Gualaquiza, Anita Tsukanká et son petit-fils Óscar.

Au laboratoire Préhistoire et Technologie, en particulier à Catherine Perlès pour ses conseils et ses encouragements ; à Lilianita Fernández-Stalenq, *sin quien no se llegara ni a la esquina* ; à Carole Duval, pour ses précieux conseils Photoshop ! Sans oublier bien sûr « les filles », pour leur générosité et leur joie de vivre contagieuse, qui contribue aussi à donner toute sa gaieté à la vie du labo : Juliana Machado, Leslye Valenzuela, Sol Sánchez et notre chère I Lin Wu. Un grand merci à l'équipe du labo en général, pour l'accueil chaleureux qu'elle m'a réservé (et aussi pour l'impression de la thèse !).

Parmi les chercheurs, d'ArchAm, à Nicolas Goepfert, pour m'avoir donné l'occasion de participer à sa Table Ronde de décembre 2013, ainsi que pour son aide bibliographique. À Véronique Darras, pour m'avoir donné l'opportunité de présenter mon travail dans le cadre du séminaire d'archéologie précolombienne de Paris I (décembre 2016). À Vincent Chamussy, pour ses patientes relectures des premiers chapitres.

À Geoffroy de Saulieu, pour ses précieuses recommandations bibliographiques.

À Gabriel Ramón, de l'université de Leiden, pour son invitation à présenter ma recherche à son équipe (mars 2015), et son orientation bibliographique concernant le battage au Pérou.

Enfin, *last but not least*, à Papa, pour avoir encouragé et soutenu ma vocation avec le plus grand enthousiasme depuis voilà 22 ans. À Nicole, cette bonne fée du logis, assistante de terrain ethnographique de toute première catégorie, qui a en outre veillé à rendre mon quotidien on ne peut plus confortable dans le courant des quatre dernières années. À Patrick, dont la touche de bonne humeur et d'énergie m'a aidée à ne pas baisser les bras et à garder le sourire ! *Porque “falta menos que antes”, y “lo imposible sólo cuesta un poco más”*.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	16
CHAPITRE 1 : LE PASSÉ PRÉCOLOMBIEN DE LA VALLÉE DU FLEUVE CUYES - PERSPECTIVE RÉGIONALE.....	26
I.LES CAÑARIS.....	27
1.Le Précéramique.....	27
2.Le Formatif : la tradition Narrío	31
3.Développement Régional/Intégration (jusqu'à 1000 apr. J.-C.) : la culture Tacalshapa.....	34
LES « AUTRES » TACALSHAPA : JIMA, NABÓN ET LE SARAGURO ANCIEN.....	40
4.Intégration (de 1000 apr. J.-C. jusqu'au XVIème siècle).....	44
A.DONNÉES ARCHÉOLOGIQUES.....	44
a.Céramique	44
1.Cashaloma.....	44
-Le débat sur la synchronie des céramiques Tacalshapa et Cashaloma.....	46
2.Guapondélic/Molle/Saraguro.....	48
b.Quelques mots sur l'architecture.....	50
B.DONNÉES ETHNOHISTORIQUES	51
II.LES JIVAROS	55
1.L'occupation archéologique jivaro	57
A.L'UPANO : LES HUAPULAS	57
B.LE HAUT ZAMORA	58
C.LE BAS ET LE MOYEN ZAMORA ; LE CHINCHIPE : LES BRACAMOROS.....	58
2.La céramique jivaro précolombienne : l'« horizon » corrugado	59
3.L'apport de l'ethnographie : les modes de vie shuars du XXème siècle	61
III.LES INCAS	64
1.Culture matérielle.....	67
A.ARCHITECTURE.....	68
B.CÉRAMIQUE.....	72
IV. LA VALLÉE DU FLEUVE CUYES : ETHNOHISTOIRE ET ARCHÉOLOGIE....	74
1.Données ethnohistoriques.....	74
INTERPRÉTATIONS.....	80
2.Données archéologiques : les travaux d'Ekstrom, Carrillo, Ledergerber et Salazar.....	85

CHAPITRE 2 : ARCHÉOLOGIE DE LA VALLÉE DU FLEUVE CUYES.....	88
I.REPÉRAGE ET ENREGISTREMENT DES SITES.....	89
II.LES SITES.....	92
1.Secteur 1 : Espiritu Playa.....	92
A.ESPÍRITU PLAYA.....	92
B.LA CRUZ.....	94
C.TERRASSES D'ESPÍRITU PLAYA.....	95
2.Secteur 2 : San Miguel de Cuyes.....	97
A.SANTA ROSA.....	97
B.PLAYA.....	99
C.TERRASSES DE SAN MIGUEL.....	99
3.Secteur 3 : Ganazhuma/Santopamba.....	103
A.TRINCHERAS.....	103
B.SANTOPAMBA.....	105
C.TERRASSES DE GANAZHUMA.....	106
4.Secteur 4 : La Florida/El Cadi/Río Bravo.....	108
A.LA FLORIDA.....	108
B.EL CADÍ.....	109
C.RÍO BRAVO.....	112
5.Secteur 5 : Buenos Aires/Nueva Zaruma.....	112
A.BUENOS AIRES.....	112
B.NUEVA ZARUMA I.....	113
C.NUEVA ZARUMA II.....	116
D.TERRASSES DE NUEVA ZARUMA.....	116
6.Synthèse et datations.....	116
CHAPITRE 3 : MÉTHODOLOGIE ET CONSTITUTION DU CORPUS.....	118
I.MÉTHODOLOGIE.....	120
1.Les enquêtes ethnographiques.....	120
2.Le référentiel ethnographique.....	122
3.L'analyse du matériel archéologique (collections muséales et matériel fouillé).....	123
A.CLASSIFICATION PAR GROUPES TECHNIQUES.....	123
B.CLASSIFICATION PAR GROUPES PÉTROGRAPHIQUES.....	124
a.L'analyse technologique.....	125
b.L'analyse de provenance.....	126
C.CLASSIFICATION PAR GROUPES MORPHOLOGIQUES.....	127
II.CONSTITUTION DU CORPUS.....	129
1.Les enquêtes ethnographiques.....	129
2.Les collections muséales.....	130
A.PRÉSENTATION DES COLLECTIONS.....	130

a.Fonds Paul Rivet.....	130
b.Fonds du Musée Pumapungo.....	131
c.Fonds du Musée Municipal de Gualaquiza.....	131
d.Fonds du Musée de site Santa Ana La Florida.....	131
B.PRÉSENTATION DU CORPUS D'ÉTUDE.....	133
a.Le corpus cañari.....	135
b.Le corpus jivaro	136
c.Le corpus inca	137
3.Le corpus de la vallée du fleuve Cuyes.....	137
 CHAPITRE 4 : TRADITIONS TECHNIQUES DE LA POTERIE ACTUELLE DU SUD DE L'ÉQUATEUR (ANDES/AMAZONIE).....	140
 I.LES CONTEXTES DE PRODUCTION.....	141
1. Sierra.....	141
A.SAN MIGUEL DE POROTOS.....	141
a.Corpus des maisonnées enquêtées.....	141
b.Données socio-économiques.....	145
c.Production.....	145
B. SÍGSIG.....	145
a.Corpus des maisonnées enquêtées.....	145
b.Données socio-économiques.....	147
c.Production.....	149
C. NABÓN.....	149
a.Corpus des maisonnées enquêtées.....	149
b.Données socio-économiques.....	151
c.Production	151
D.TAQUIL.....	152
a.Corpus des maisonnées enquêtées.....	152
b.Données socio-économiques.....	152
c.Production.....	157
2.Amazonie.....	158
GUALAQUIZA.....	158
a.Présentation de la maisonnée visitée.....	158
b.Données socio-économiques.....	160
c.Production.....	162
 II.TRADITIONS TECHNIQUES.....	163
1.La tradition andine.....	163
A.CHAÎNE OPÉRATOIRE COMMUNE.....	164
a.Collecte et transformation des matériaux bruts.....	164
1.Extraction des matériaux argileux, du dégraissant et de la terre utilisée pour l'engobe.....	164
2.Préparation de la pâte.....	167

3. Homogénéisation de la pâte : pétrissage et malaxage.....	168
b. Le façonnage.....	170
1. <i>Ébauchage de la panse (appelé « moldeado » à Síg sig et Nabón, « parado/halado » à San Miguel et Taquil).....</i>	173
1. Formes de type a.....	173
2. Formes de type b.....	174
2. <i>Préformage.....</i>	175
1. Formes de type a.....	175
LE BORD.....	175
LA PANSE.....	177
L'ASSISE.....	178
3. <i>Rajout d'une encolure colombinée (Nabón, éventuellement Taquil, Francisco Inga à San Miguel et Pascual Matailo à Síg sig).....</i>	179
1. Formes de type a.....	179
2. Formes de type b.....	182
4. <i>Façonnage d'éléments rapportés (anses – formes de type A et B ; pieds – San Miguel et Taquil).....</i>	182
c. Les finitions.....	183
d. Les traitements de surface.....	184
1. <i>Par frottement (brunissage – Taquil et San Miguel, à l'exception de Francisco Inga).....</i>	185
2. <i>Par enduction de matériaux argileux.....</i>	185
e. Les décors.....	187
f. La cuisson.....	188
 B. VARIANTES DE LA TRADITION ANDINE.....	189
a. Variante 1 : modelage.....	189
1. <i>San Miguel.....</i>	189
1. Collecte et transformation des matériaux bruts (préparation de la pâte).....	189
2. Le façonnage.....	192
3. Les finitions et les traitements de surface.....	194
4. Les décors.....	194
5. La cuisson.....	195
LES STRUCTURES DE CUISSON À ENCEINTE FERMÉE.....	196
LES FOURS.....	198
2. <i>Síg sig.....</i>	198
1. Collecte et transformation des matériaux bruts.....	198
2. Le façonnage.....	199
3. Les finitions et les traitements de surface.....	202
4. Les décors.....	204
5. La cuisson.....	204

b.Variante 2 : Modelage/colombinage	204
1.Nabón.....	204
1. Le façonnage.....	204
2. Les décors.....	204
2.Taquil.....	206
1. Collecte et transformation des matériaux bruts.....	206
2. Le façonnage.....	206
CHAÎNE OPÉRATOIRE DU FAÇONNAGE	
DES COUVERCLES ET DES ASSIETTES....	208
LES BATTOIRS.....	209
LA TECHNIQUE DU COLOMBIN.....	209
3. Les finitions.....	211
4. Les traitements de surface.....	211
5. Les décors.....	213
6. La cuisson.....	213
2.La tradition amazonienne	216
GUALAQUIZA.....	216
a.Collecte et transformation des matériaux bruts	216
1.Extraction des matériaux argileux et du dégraissant.....	216
2. Préparation de la pâte.....	218
3. Homogénéisation de la pâte : malaxage.....	219
b.Le façonnage	219
1. Ébauchage.....	219
1.Base.....	219
2.Panse/bord.....	220
2. Préformage (moldeada).....	222
1.Base et panse.....	222
2.Bord.....	223
c.Les finitions	224
d.Les traitements de surface	225
1. Par frottement.....	225
2. Par enduction de matériaux organiques.....	225
e.Les décors	227
1.Incision.....	228
2.Impression.....	228
f.La cuisson	229
III. SYNTHÈSE	230
CHAPITRE 5 : RÉFÉRENTIEL ETHNOGRAPHIQUE	234
I.ÉBAUCHAGE (état humide, au doigt)	235
1.Modelage (tradition 1-Andes, panse ; tradition 2-Amazone, base).....	235

A.PAR ÉTIREMENT (tradition 1, panse).....	235
B.PAR TAPPINGS (tradition 2, base).....	238
2.Colombinage (tradition 1/Andes - partie supérieure de la panse et/ou col et/ou bord ; tradition 2/Amazonie - panse/col/bord).....	238
A.TOUS PROCÉDÉS DE JOINTURE CONFONDUS.....	238
B.COLOMBIN PAR PINCEMENT (TRADITION 2/AMAZONIE).....	239
C.COLOMBIN PAR ÉCRASEMENT (TRADITIONS 1/ANDES).....	241
II. PRÉFORMAGE.....	241
1.Mise en forme sur pâte à état humide.....	243
A.MISE EN FORME PAR PRESSIONS DISCONTINUES (traditions 1/Andes et 2/Amazonie).....	243
B.MISE EN FORME PAR PERCUSSION (TRADITION 1/ANDES, PLATS À TORTILLAS).....	245
2.Mise en forme sur pâte à état cuir.....	245
A.BATTAGE (effectué au battoir sur pâte à état cuir ré-humidifiée pour la mise en forme de la base et la panse).....	245
B.MISE EN FORME PAR PRESSION : RABOTAGE (tradition 1/Andes, assise des plats à tortillas).....	248
III.FAÇONNAGE D'ÉLÉMENTS RAPPORTÉS (TRADITION 1/ANDES, ANSES).....	248
IV.FINITION.....	250
V.TRAITEMENTS DE SURFACE.....	253
1.Par enduction.....	254
A.ENGOBAGE (tradition 1/Andes).....	254
B.ENDUCTION DE RÉSINE (tradition 2/Amazonie).....	256
2.Par frottement.....	256
A.BRUNISSAGE.....	256
B.DOUCISSAGE AU GALET (état cuir ré-humidifié, au galet, Síg sig - tradition 1/Andes)	257
VI.TRAITS DIAGNOSTIQUES DES TECHNIQUES DE DÉCORS.....	258
1.Décors en relief : application d'éléments rapportés.....	258
2.Décors en creux.....	258
VII. CUISSON.....	259
VIII.SYNTHESE.....	262

CHAPITRE 6 : TRADITIONS TECHNIQUES DE LA POTERIE PRÉCOLOMBIENNE TARDIVE DU SUD DE L'ÉQUATEUR.....	265
I.LA TRADITION CAÑARI.....	266
1.Chaîne opératoire commune.....	267
A.LE FAÇONNAGE.....	267
B.LA FINITION.....	272
C.LES TRAITEMENTS DE SURFACE.....	272
D.LES DÉCORS.....	275
E.LES FORMES.....	277
2.Chaînes opératoires spécifiques à chaque groupe technique.....	277
A.GROUPE TECHNIQUE PANSE MODELÉE.....	277
a.Façonnage.....	277
b.Décors.....	278
c.Formes.....	284
B. GROUPE TECHNIQUE PANSE MODELÉE / COLOMBINÉE.....	284
3.Répartition chronologique et spatiale de la tradition cañari.....	289
II.LA TRADITION JIVARO.....	290
1.Chaîne opératoire commune.....	290
A.LE FAÇONNAGE.....	290
B.FINITIONS ET TRAITEMENTS DE SURFACE.....	297
C.DÉCORS.....	297
D.FORMES.....	300
2.Chaînes opératoires spécifiques à chaque groupe technique.....	300
A.GROUPE TECHNIQUE COLOMBINS APPARENTS.....	300
a.Le façonnage.....	300
b.Traitement de surface.....	305
c.Les techniques de décor.....	305
d.Les formes.....	305
B.GROUPE TECHNIQUE ABSENCE DE COLOMBINS APPARENTS.....	305
3.Répartition chronologique et spatiale de la tradition jivaro de ZamoraChinchipe.....	305
III.LA TRADITION INCA.....	310
1.Façonnage.....	310
2.Finitions et traitements de surface.....	313
3.Les décors.....	313
4.Les formes.....	313
IV.SYNTHESE.....	316

CHAPITRE 7 : TRADITIONS TECHNIQUES DE LA POTERIE PRÉCOLOMBIENNE DE LA VALLÉE DU FLEUVE CUYES.....317

I.LA TRADITION MODELAGE/BATTAGE.....318

1.Chainé opératoire commune.....	318
A.FAÇONNAGE.....	318
B. FINITION.....	324
C.TRAITEMENT DE SURFACE.....	327
D. CUISSON.....	327
2.Groupes techniques.....	329
A.GROUPE TECHNIQUE (MODELAGE/BATTAGE) ENGOBAGE.....	329
B.GROUPE TECHNIQUE (MODELAGE/BATTAGE) LISSAGE.....	329
3. Pétrographie.....	331
4.Formes.....	336
5.Synthèse.....	340

II.LA TRADITION COLOMBINAGE.....344

1.Chainé opératoire commune.....	344
A.FAÇONNAGE.....	344
B.FINITION.....	344
C.CUISSON.....	346
2. Variantes.....	350
A.VARIANTE (COLOMBINAGE) ENGOBAGE.....	350
B.VARIANTE (COLOMBINAGE) LISSAGE.....	350
3. Pétrographie.....	350
4.Formes.....	353
5.Synthèse.....	355

III.SYNTHESE GÉNÉRALE.....357

CHAPITRE 8 : INTERPRÉTATION DES RÉSULTATS.....359

I.ÉVALUATION DES HYPOTHÈSES INITIALES À LA LUMIÈRE DESRÉSULTATS DE L'ÉTUDE.....361

1.L'hypothèse d'une occupation cañari.....	361
2.L'hypothèse d'une occupation jivaro.....	364
3.L'hypothèse d'une occupation inca.....	365

II.NATURE DES CONTACTS ENTRE LES POPULATIONS IDENTIFIÉES DANS LA VALLÉE DU FLEUVE CUYES.....368

1.L'échange.....	368
2.Le conflit.....	371

III.MISE EN PERSPECTIVE RÉGIONALE.....374

IV.SYNTÈSE.....	378
CONCLUSION.....	379
BIBLIOGRAPHIE.....	387
LISTE DES FIGURES.....	403
LISTE DES TABLEAUX.....	410
ANNEXE 1A : SYNTHÈSE DES TRAITS MORPHO-STYLISTIQUES DIAGNOSTIQUES DE LA CÉRAMIQUE TACALSHAPA (MEYERS, IDROVO).....	413
ANNEXE 1B : SYNTHÈSE DES TRAITS MORPHO-STYLISTIQUES DIAGNOSTIQUES DE LA CÉRAMIQUE TACALSHAPA (JIMA, WAZHIMA ET MOROCHO).....	414
ANNEXE 1C : SYNTHÈSE DES TRAITS MORPHO-STYLISTIQUES DIAGNOSTIQUES DE LA CÉRAMIQUE TACALSHAPA (NABÓN, ALMEIDA <i>ET AL.</i>).....	415
ANNEXE 1D : SYNTHÈSE DES TRAITS MORPHO-STYLISTIQUES DIAGNOSTIQUES DE LA CÉRAMIQUE PRÉ-INCA DE SARAGURO (OGBURN).....	416
ANNEXE 1E : SYNTHÈSE DES TRAITS MORPHO-STYLISTIQUES DIAGNOSTIQUES DE LA CÉRAMIQUE CASHALOMA, GUAPONDÉLIC, MOLLE, INCA (MEYERS, IDROVO).....	417
ANNEXE 1F : SYNTHÈSE DES TRAITS MORPHO-STYLISTIQUES DIAGNOSTIQUES DE LA CÉRAMIQUE CORRUGADA (PASTAZA/UPANO).....	418
ANNEXE 1G : SYNTHÈSE DES TRAITS MORPHO-STYLISTIQUES DIAGNOSTIQUES DE LA CÉRAMIQUE CORRUGADA (HAUT ZAMORA, QUIMI/GUALAQUIZA).....	419
ANNEXE 1H : SYNTHÈSE DES TRAITS MORPHO-STYLISTIQUES DIAGNOSTIQUES DE LA CÉRAMIQUE CORRUGADA (CHINCHIPE).....	420
ANNEXE 1I : ARCHIVES MENTIONNANT LES CACIQUES DU CUYES.....	421
ANNEXE 1J : SAN FRANCISCO DE PACHA (Y SAN BARTOLOMÉ DE AROCXAPA).....	422
ANNEXE 1K : ÉTAGES BIO-CLIMATIQUES DE LA VALLÉE DU FLEUVE CUYES (CARTE DRESSÉE PAR PESÁNTEZ ET LUCERO 2014).....	424
ANNEXE 1L : TEMPÉRATURES MOYENNES ANNUELLES DE LA VALLÉE DU FLEUVE CUYES (CARTE DRESSÉE PAR PESÁNTEZ ET LUCERO 2014).....	425

ANNEXE 1M : PRÉCIPITATIONS MOYENNES ANNUELLES DE LA VALLÉE DU FLEUVE CUYES (CARTE DRESSÉE PAR PESÁNTEZ ET LUCERO 2014).....	426
ANNEXE 2A : INVENTAIRE DE PHYTOLITHES (pourcentages - Veintimilla, 2010 : s/p).....	427
ANNEXE 3A : FORMATIONS GÉOLOGIQUES DU CUYES.....	428
ANNEXE 3B INVENTAIRE, PROVENANCE, FORMES ET DIMENSIONS DES OBJETS ENTIERS ANALYSÉS (FONDS RIVET, PUMAPUNGO, GUALAQUIZA).....	429
ANNEXE 3C : REGISTRE DE PROVENANCE DES FRAGMENTS DU CORPUS ÉTUDIÉ (MUSÉE DE SITE SANTA ANA LA FLORIDA).....	434
ANNEXE 4A : VOCABULAIRE ASSOCIÉ AUX DIFFÉRENTES CHÂÎNES OPÉRATOIRES DE LA TRADITION ANDINE (SIERRA SUD DE L'ÉQUATEUR).....	436
ANNEXE 4B : DIMENSIONS DES BATTOIRS ET CONTRE-BATTOIRS (SAN MIGUEL ET TAQUIL).....	438
ANNEXE 4C : « TROUSSE À OUTILS » DE LA POTERIE ANDINE DU SUD DE L'ÉQUATEUR.....	444

INTRODUCTION

La vallée du fleuve Cuyes est située au nord-ouest de l'Amérique du Sud, en Équateur. L'Équateur compte trois régions géographiques qui traversent le pays du nord au sud : à l'extrême ouest, la plaine pacifique et ses paysages de forêt tropicale tour à tour sèche ou humide. Au « centre », la Cordillère des Andes, ses hauts plateaux et ses vallées intermédiaires. À l'extrême est enfin, les basses terres tropicales humides de la région amazonienne.

Le fleuve Cuyes constitue un couloir de transition entre la région andine et la région amazonienne (voir carte fig. I.1). La vallée du Cuyes appartient de fait à la province amazonienne de Morona Santiago, – localisée au sud-est du pays –, plus particulièrement au canton Gualaquiza (un canton étant l'équivalent d'un département en France), à son tour situé à l'extrême sud de la province (voir fig. I.2). Les six principaux hameaux de la vallée sont répartis en trois *parroquias* (ou communes) : dans la haute vallée (bas de pente de la Cordillère des Andes), San Miguel de Cuyes (regroupant les hameaux d'Espíritu Playa et San Miguel de Cuyes – environ 2200 m d'altitude) et Amazonas (incluant les hameaux d'Amazonas et Ganazhuma – 2000 m d'altitude en moyenne), et dans la basse vallée (piémont à proprement parler), la commune de Nueva Tarqui (qui comprend les hameaux de La Florida et Nueva Tarqui – environ 1000 m d'altitude).

Il existe actuellement deux voies d'accès pour se rendre dans la vallée du fleuve Cuyes. La première part du village andin de Jima, puis franchit le *páramo* (steppe d'altitude) de Moriré, avant de descendre vers Espíritu Playa. En 1965¹, les autorités locales ont entrepris la construction d'une voie carrossable partant de Jima et traversant le Moriré. Cette voie – dont la mise en place avance très lentement –, permet aujourd'hui d'arriver au lieu-dit « La Punta », situé à une heure de marche de San Miguel de Cuyes. La circulation entre les hameaux d'Espíritu Playa, San Miguel, Ganazhuma et La Florida se fait à pied ou à cheval (ou à dos d'ânes, mulets...).

La deuxième voie d'accès est située à l'est de la vallée. Il s'agit d'une piste carrossable construite dans les années 90 du siècle dernier, partant de Gualaquiza et traversant les villages de la basse vallée du Cuyes (Nueva Tarqui, La Florida).

I. LA PROBLÉMATIQUE

En 1975, l'anthropologue Peter Ekstrom² publie un article mentionnant la présence d'imposants complexes architecturaux en pierre disséminés tout au long de la vallée, auxquels il attribue une origine précolombienne. Du fait de l'isolement géographique du Cuyes et de la « jeunesse » relative de l'anthropologie et l'archéologie équatorienne – plus encore en ce

¹ Sarmiento 2012, 66

² Ekstrom 1975, 30

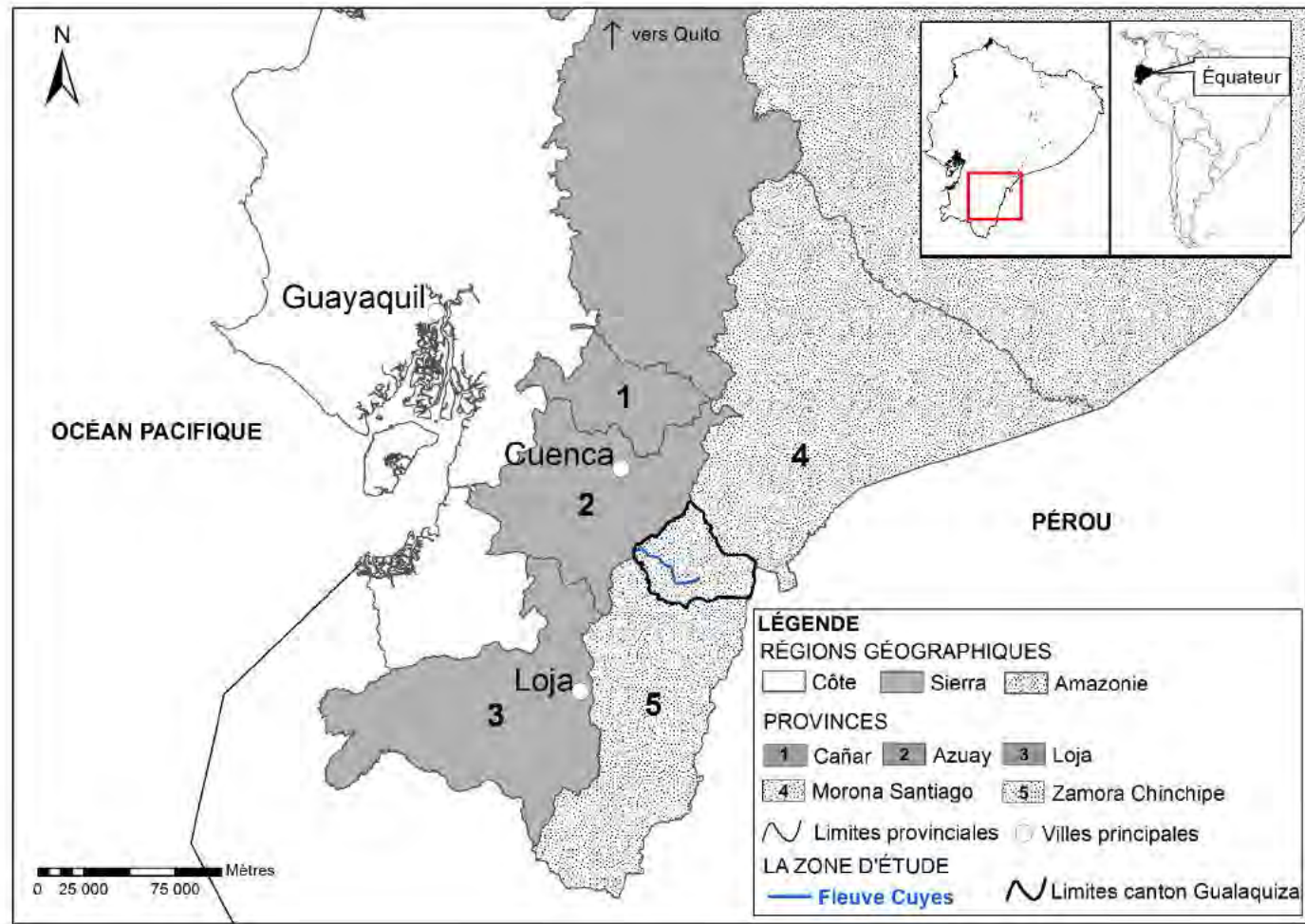


Fig. I.1 : Cadre géographique régional de la vallée du fleuve Cuyes

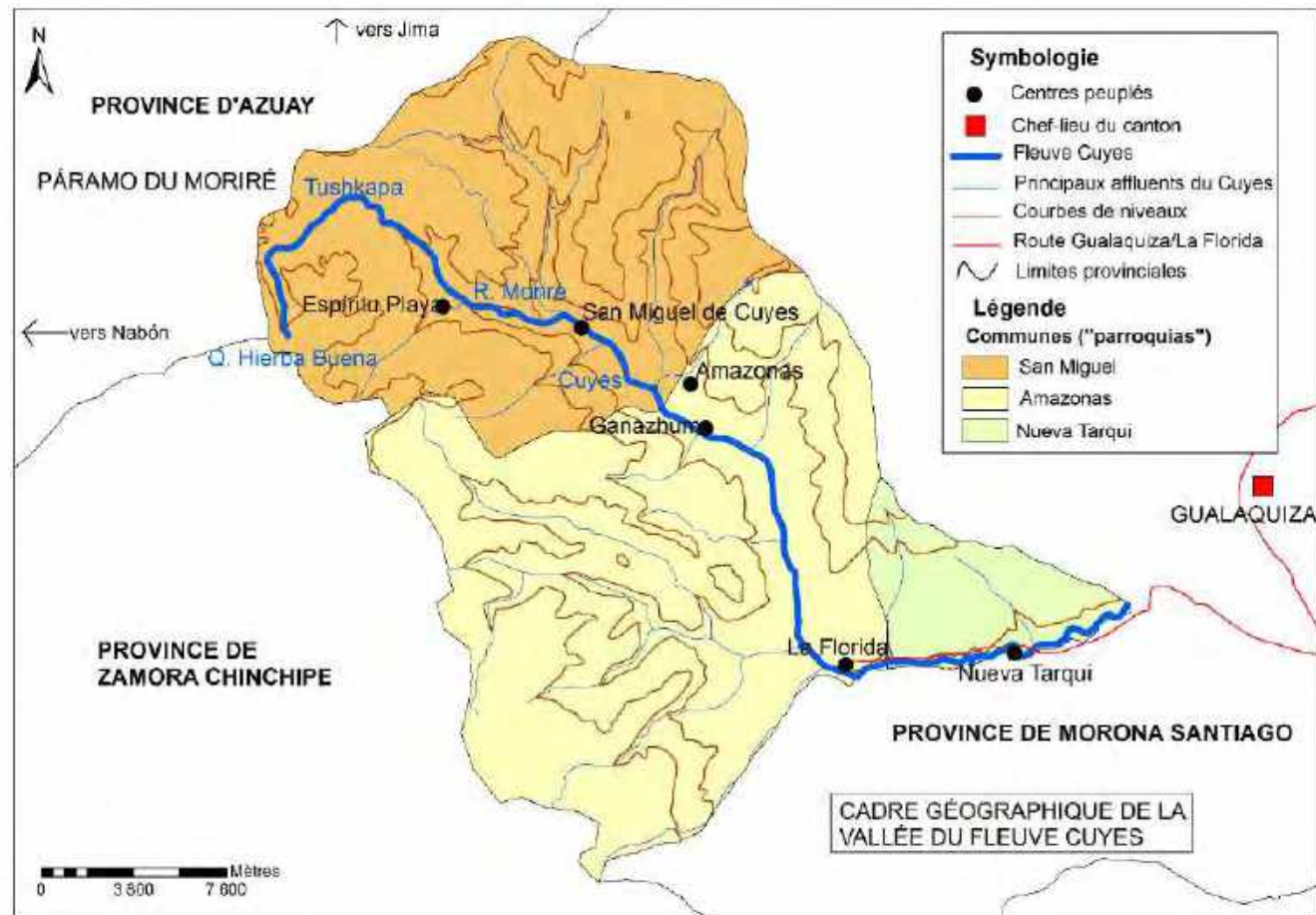


Fig. I.2 : Cadre géographique de la vallée du fleuve Cuyes

qui concerne la région amazonienne –, il faudra encore attendre quelques années avant que la science examine de plus près cette « découverte », tout d’abord par le biais des recherches archéologiques d’Antonio Carrillo (dont il ne subsiste hélas que deux courts articles³), puis l’étude ethnohistorique d’Anne-Christine Taylor⁴. Ces travaux pionniers seront sommairement repris ensuite par les archéologues Ernesto Salazar⁵ et Paulina Ledergerber⁶.

Du fait du statut d’espace de transition de la vallée du Cuyes, les vestiges monumentaux en question ont notamment suscité la question de l’origine ethnique de leurs bâtisseurs : populations andines ou amazoniennes ? À quelle(s) époque(s) ? Sous quelle(s) modalité(s) ?

Les hypothèses proposées à ce sujet par les auteurs évoqués ci-dessus font mention de la présence à la fois de populations andines (Cañaris et/ou Incas), et/ou amazoniennes (Jivaros). Ces propositions nous situent *grosso modo* dans la période dite d’Intégration de la chronologie archéologique équatorienne. Celle-ci se divise en quatre périodes : l’Archaïque / Précéramique (15 000 /12 000 à 4 000 av. J.-C.), avec les premières tribus nomades vivant de la chasse et la cueillette ; le Formatif (3 500 – 300 av. J.-C.), qui marque l’apparition des premiers villages agricoles, céramistes et sédentaires ; le Développement Régional (300/200 av. J.-C. à 400/800 apr. J.-C.) puis l’Intégration (400/800 apr. J.-C.), caractérisées par le développement de noyaux politiques hiérarchisés et l’essor de savoir-faire techniques élaborés (agriculture, métallurgie notamment – cette dernière uniquement sur le Littoral et dans la Sierra). La période d’Intégration est suivie par la conquête inca (vers 1440), puis espagnole (1526).

II. FONDEMENTS DE L’APPROCHE MÉTHODOLOGIQUE CHOISIE

En 2009, à l’occasion du projet de fouilles de la vallée nous ayant été confié par l’Institut National du Patrimoine Culturel équatorien (INPC) et la Municipalité de Gualaquiza, nous avons décidé de reprendre la question de l’origine culturelle des habitants précolombiens de la vallée du fleuve Cuyes à partir d’une étude de la céramique retrouvée en association avec les structures évoquées. Pour ce faire, nous avons opté à l’époque pour l’outil analytique le plus répandu en Équateur dans ce domaine : l’analyse morpho-stylistique.

Celui-ci part du principe selon lequel la culture matérielle d’un groupe culturel se caractérise par un ensemble de traits décoratifs et de formes qui lui sont propres (diagnostiques). L’identification de cet ensemble dans un assemblage permet ainsi de confirmer son association au groupe culturel en question. Si cet outil peut certes être efficace, son application s’avère délicate lorsque les assemblages sont dépourvus de décors, comme c’est le cas du matériel que nous avons fouillé dans la vallée du fleuve Cuyes en 2009. Par ailleurs, l’ethnoarchéologie et l’ethnographie appellent à la prudence concernant l’association

³ Carrillo 2003, 59 ; Carrillo s/d, 76

⁴ Taylor 1988, 207

⁵ Salazar 2000, 21 ; Salazar 2004, 67

⁶ Ledergerber 2007, s/p ; Ledergerber 2006, 141

systématique entre un groupe culturel et un ensemble de traits morpho-stylistiques⁷. Nous illustrerons notre propos à partir d'exemples puisés dans des cas d'étude ethnoarchéologiques et ethnographiques sud-américains.

Ces derniers montrent tout d'abord qu'un seul ensemble de traits morpho-stylistiques peut être partagé par plusieurs groupes culturels différents⁸. En Amérique du Sud, ce cas de figure a été rendu particulièrement flagrant suite à la conquête européenne, qui a favorisé la présence de types décoratifs et/ou stylistiques européens dans les répertoires morpho-stylistiques des populations locales d'origine précolombienne. C'est le cas en Guyane, avec les céramiques datant de la fin de la culture Aristé récent⁹ ; au Chili, chez les potiers Mapuche implantés au sud du fleuve Bío-Bío¹⁰, ou encore sur la côte nord de l'Équateur, à Malqui (province de Cotopaxi)¹¹, ainsi que dans la Sierra sud, avec le cas du plat à tortilla. Apporté par les Incas probablement au XV^e siècle, on le retrouve également parmi les formes cañaris de cette époque, puis dans les formes fabriquées ensuite par les potiers d'origine européenne¹².

Inversement, un seul groupe culturel peut faire état de différents ensembles morpho-stylistiques. En Guyane, Claude Coutet a pu ainsi démontrer que les cultures Barbakoeba et Thémire – à première vue distinctes à en juger par les décors¹³ –, se rattachent en fait à la même entité macro-régionale¹⁴. De la même façon, les décors des céramiques fabriquées dans les provinces de Cañar et Azuay (Sud de l'Équateur) diffèrent d'un village à un autre (voir chapitre 4 fig. 4.17, A-D). Pourtant, tous sont issus du même groupe culturel cañari¹⁵.

Cet état de fait s'explique en partie par l'influence exercée par les facteurs d'ordre conjoncturels sur le choix des formes et des décors, qui sont dès lors susceptibles de fluctuer rapidement dans le temps¹⁶. L'ethnographie sud-américaine offre là encore quelques exemples de facteurs pouvant influencer la variabilité des décors ou des formes.

Ainsi, dans son étude sur la céramique amérindienne de Guyane française, Stéphen Rostain remarque que la « destination » projetée du pot (à usage personnel, en vue d'un échange intra ou extra-communautaire), déterminera le type de décor employé¹⁷. En Équateur, dans la communauté amazonienne de Conambo (composée de Quichuas et d'Achuars), Bowser¹⁸ met en évidence le lien direct entre l'appartenance politique affichée des potières

⁷ Ramón Joffré 2013a, 50 ; Dietler et Herbich 1994, 469 ; Roux 2010, 4 ; Dietler et Herbich 1998, 239 ; Roux et Courty 2007, 155

⁸ Gelbert 2003, 89 ; Gelbert 2005, 67 ; Roux 2009, 196 ; Degoy 2005, 49 ; Gosselain 1992, 559

⁹ Coutet 2014, 83

¹⁰ García Rosselló 2007, 1940 ; García Rosselló 2008, 225

¹¹ Lara en préparation

¹² Lara 2015, 41, 42

¹³ Coutet 2014, 11, 12

¹⁴ Ibid., 17

¹⁵ Lara (sous presse)

¹⁶ Arnold 1994, 486 ; Calvo Trías et García Rosselló 2012, 396 ; García Rosselló 2011, 71 ; Gosselain 2000, 191 ; Hernández Sánchez 2012, 208

¹⁷ Rostain 1991, 111

¹⁸ Bowser 2000, 43

vis-à-vis de la faction quichua ou achuar (appartenance parfois dissociée de l'origine ethnique même de la potière), et le type de motifs qu'elles choisissent de représenter sur leurs céramiques. Toujours en Amazonie, mais chez les Xingu du Brésil cette fois, Fabiola Silva¹⁹ a mis en évidence une variabilité décorative entre chaque maisonnée, sur le fond d'un répertoire morphologique partagé. Dans les villages visités par les potiers itinérants du nord du Pérou, Ramón Joffré note que les décors sont « personnalisés » en fonction de la demande des clients, tandis que les récipients sont façonnés selon la technique du village d'origine du potier²⁰. À Pujilí (province de Cotopaxi, Sierra nord de l'Équateur), Sjöman²¹ remarque que les potiers cherchent à rénover leur répertoire morpho-stylistique en permanence, s'inspirant pour cela de leur environnement, ou d'idées puisées dans des livres, des revues ou encore à la télévision. Nous avons repéré un phénomène semblable à Cera (province de Loja), où les potières se servent des illustrations des manuels scolaires de leurs enfants pour créer de nouveaux motifs sur leurs récipients ou leur donner des formes nouvelles (en particulier pour les tirelires zoomorphes).

Dans son étude sur les potiers cañaris actuels de San Miguel (province de Cañar) et Nabón (province d'Azuay) l'anthropologue équatorien Mario Brazzero²² revient justement sur les caractéristiques morpho-stylistiques de la céramique précolombienne cañari. Il conclut : « Mais tous ces traits visibles des céramiques cachent un élément fondamental, très peu étudié et qui parviendrait à consolider substantiellement les hypothèses et les postulats sur l'archéologie cañari et ses interactions régionales ; nous faisons allusion aux techniques de fabrication, sur lesquelles l'on ne trouve que de courtes références qui ont le plus souvent trait au type d'argile employé, à l'épaisseur des parois ou aux systèmes de cuisson. Connaître les matériaux employés, les pâtes et les dégraissants, les habitudes de production : colombinage, modelage, battage ou la combinaison de celles-ci... apporterait un horizon analytique bien plus vaste » (ma traduction).

L'approche technologique²³ permet en effet de contourner les décalages pouvant exister entre groupes culturels et marqueurs morpho-stylistiques. Cette approche part du constat selon lequel les « manières de faire » mises en œuvre dans les diverses étapes de la fabrication d'un récipient céramique offrent aux potiers une gamme immense de possibilités²⁴ : pour ne citer que deux exemples, en ce qui concerne le façonnage, un récipient peut être modelé, moulé, colombiné, tourné, battu, ou encore combiner plusieurs de ces techniques. Les décors peuvent être en creux, en relief, ou en surface, chacune de ces catégories comprenant à son tour toute une gamme de techniques différentes.

L'observation ethnographique a mis en avant que chaque groupe culturel – pouvant être défini

¹⁹ Silva 2008, 39

²⁰ Ramón Joffré 2013b, 14

²¹ Sjöman 1992, 260

²² Brazzero 2011, 37

²³ Nous avons découvert cette approche en 2012 lors du séminaire de technologie céramique de Valentine Roux.

²⁴ García Rosselló et Calvo Trías 2013, 52 ; Cresswell 1996, 82 ; Gosselain 2000, 190

par des critères tels que le genre, la catégorie sociale ou encore la faction politique, entre autres²⁵ –, possède un ensemble de manières de faire qui lui est propre²⁶, c'est-à-dire, qui constitue une tradition²⁷, un savoir-faire. Cet ensemble de manières de faire prend la forme d'une chaîne opératoire, terme se référant à « la suite des gestes techniques qui font passer un matériau d'un état à un autre²⁸ », ou encore, au « chemin technique parcouru par un matériau depuis son état de matière première jusqu'à son état de produit fabriqué fini²⁹ », tel que mis en œuvre par des acteurs dans un contexte matériel et culturel précis³⁰. La présence de manières de faire particulières à un groupe culturel a fait l'objet d'explications différentes :

- Facteurs naturels : conditions climatiques³¹, disponibilité³² ou encore propriétés³³ de la matière première,
- Contraintes physiques propres aux techniques mises en œuvre³⁴,
- Fonction projetée des récipients en cours de fabrication³⁵, ou encore morphologie³⁶,
- Contexte historique³⁷ et sociopolitique³⁸,
- Croyances³⁹ et représentations sociales⁴⁰.

Pourquoi la corrélation entre groupes culturels et chaînes opératoires apparaît-elle toutefois de façon quasi systématique dans les descriptions ethnographiques ? Des études ont attribué à cette corrélation le statut de régularité interculturelle ou encore d'« inférence actualiste dite de sémantique universelle⁴¹ », compte tenu des mécanismes propres à l'apprentissage. Ces mécanismes opèrent à deux niveaux :

- Social, dans la mesure où tout apprentissage n'est possible qu'au sein d'un réseau de transmission⁴², par l'intermédiaire d'un tuteur⁴³.

²⁵ Ibid.

²⁶ De La Fuente 2011b, 227 ; Gallay 2011, 326 ; Roux 2007, 164 ; Druc 2009, 94 ; Roux 2009, 196 ; Ramón Joffré 2013b, 104 ; Calvo Trías et García Rosselló 2014, 10, 13

²⁷ Roux 2007, 164

²⁸ Cresswell 1996, 31

²⁹ Ibid. , 43

³⁰ Bril 2015, 104 ; Dietler et Herbich 1998, 246

³¹ Arnold 1975, 189 ; De Boer et Lathrap 1979, 116 ; Sillar 2009, 12 ; Cremonte 1989, 119 ; García Rosselló 2008, 195

³² Ramón Joffré 2013a, 74 ; Cremonte 1989, 128 ; De Boer et Lathrap 1979, 110 ; García Rosselló 2011, 65 ; Ramón Joffré 1999, 216 ; Druc 2000, 171

³³ Ramón Joffré 2013a, 77 ; Bril *et al.* 2010, 826 ; Skibo 2013, 39

³⁴ Arnold 1994, 481 ; Gandon *et al.* 2011, 1087 ; Roux 2007, 159

³⁵ Rostain *et al.* 2014, 46, 75 ; De Boer et Lathrap 1979, 116 ; Skibo 2013, 27

³⁶ Druc 2011, 315 ; Gandon *et al.* 2011, 1087 ; Ramón Joffré 2008, 496

³⁷ Ramón Joffré et Bell 2013, 596

³⁸ Sillar 2009, 21

³⁹ Rostain *et al.* 2014, 40 ; Ramón Joffré 2013a, 69 ; Cremonte 1989, 126 ; Lemonnier 2004, 10 ; Calvo Trías et García Rosselló 2012, 72 ; Skibo 2013, 53 ; Whitten et Whitten Jr. 1981, 128

⁴⁰ Roux 2007, 159 ; Roux et Lara (en préparation) ; Calvo Trías et García Rosselló 2014, 8

⁴¹ Gallay 2011, 218

⁴² Roux 2007, 165, 166

⁴³ Bril 2015, 111 ; Roux 2007, 165

- Individuel, dans le sens où l'apprenti, – dont l'observation est guidée par le tuteur –, apprend selon le modèle du tuteur. Au terme de l'apprentissage des gestes sous-jacents à l'exécution de la tâche, il sera difficile à l'apprenant de concevoir la mise en pratique d'une manière de faire différente⁴⁴, ce qui participera directement à la perdurance de celle-ci dans la durée.

Cet « ancrage cognitif » se manifeste essentiellement au niveau du façonnage⁴⁵ – ou « opération ayant pour but de donner une forme à une pâte de poterie⁴⁶ » –, et de la finition ou « modification de la couche superficielle des récipients⁴⁷ ». Sauf en cas d'expansion démique, tout emprunt dû à des phénomènes d'échange modifiera tout au plus une partie de la chaîne opératoire, sans toutefois la substituer totalement⁴⁸. C'est ce que souligne très pertinemment Olaf Holm⁴⁹ dans son essai sur la céramique coloniale équatorienne, à travers l'exemple du battage précolombien cañari, qui – loin d'avoir disparu avec la conquête européenne –, a survécu dans la région jusqu'à nos jours.

Ainsi que le démontrent les exemples cités ci-dessus, l'Amérique du Sud a été à l'origine d'études ethnoarchéologiques et ethnographiques relativement abondantes au vu de la mise en évidence des éventuelles limitations posées par les critères morpho-stylistiques dans le cadre de l'identification de groupes culturels. Les études archéologiques ayant pris en compte cet état de fait et ayant cherché à inclure des données actualistes dans l'interprétation des assemblages sont beaucoup plus restreintes dans le sous-continent. Ces études pourraient être divisées en deux groupes :

- Celles qui ont recours à l'analogie ethnographique dans le cadre de l'interprétation d'assemblages archéologiques. À notre connaissance, les chercheurs se démarquant le plus dans ce sens actuellement sont Isabelle Druc⁵⁰ (Pérou), et en Argentine, María-Beatriz Cremonte⁵¹ (CONICET) ainsi qu'Alejandro de la Fuente⁵² (Université de Catamarca). Ces études s'intéressent tout particulièrement aux analyses pétrographiques.
- Celles qui intègrent des données actualistes tout en mettant plus spécifiquement l'accent sur les techniques de façonnage (méthodologie qui correspondrait le plus à l'approche que nous venons de décrire). Les travaux de Claude Coutet⁵³ en Guyane,

⁴⁴ Roux 2007, 165

⁴⁵ Gallay 2011, 328 ; Gosselain 2000, 193

⁴⁶ Balfet et al. 1989, 53

⁴⁷ Roux 2010, 5

⁴⁸ Gosselain 2000, 190 ; Roux 2010, 6, 7 ; Hernández Sánchez 2012, 207

⁴⁹ Holm 1970, 265, 267

⁵⁰ Druc 2000, 157

⁵¹ Cremonte 1989, 117

⁵² De la Fuente 2011, 125

⁵³ Coutet 2014, 6

ceux de Gabriel Ramón⁵⁴ au Pérou ainsi que ceux de Jaume Garcia Rosselló et Manuel Calvo Trías⁵⁵ au Chili rentreraient dans cette catégorie.

Force est de remarquer que l'archéologie andine compte des précurseurs dont les travaux explicitaient déjà les apports potentiels des données actualistes concernant le façonnage dans le cadre des études de poteries anciennes. C'est le cas de Reichel-Dolmatoff⁵⁶ en Colombie, Holm⁵⁷ en Équateur et Rowe⁵⁸ au Pérou. En Équateur plus particulièrement, au cours de ses enquêtes parmi les communautés de potiers de l'ensemble du pays effectuées dans les années 1980, l'anthropologue Lena Sjömann⁵⁹ met l'accent à plusieurs reprises sur l'intérêt potentiel de ses travaux au vu de la compréhension de la poterie préhispanique, remarque reprise récemment par l'anthropologue équatorien Mario Brazzero⁶⁰ dans le cadre de ses recherches sur la poterie cañari actuelle, comme on l'a vu.

Face à l'impasse posée par l'application d'une étude morpho-stylistique à l'analyse des tessons récupérés dans la vallée du fleuve Cuyes en 2009, l'approche technologique dont nous venons de définir les fondements nous est donc apparue comme une solution possible pour traiter la question de l'origine ethnique des habitants précolombiens de la vallée, et pour revenir sur les hypothèses proposées sur le sujet⁶¹. Nous avons tout d'abord supposé que les techniques mises en œuvre aujourd'hui par les potiers considérés comme les descendants des Cañaris et des Jivaros précolombiens recélaient *en partie* des gestes déjà mis en œuvre par leurs ancêtres préhispaniques, d'autres ayant naturellement évolué du fait des circonstances historiques particulières auxquelles chacun de ces groupes a dû faire face. Il s'agissait ensuite d'enregistrer ces pratiques contemporaines, de les caractériser sur le matériel céramique, pour après, par analogie, identifier les pratiques anciennes, et par le biais de ces pratiques, révéler les populations qui avaient occupé la vallée du fleuve Cuyes.

Le travail qui suit présente les étapes successives de la démarche adoptée et les résultats obtenus pour chacune d'elles. Le chapitre 1 fait une synthèse des connaissances actuelles concernant chacun des groupes ayant été hypothétiquement présents dans la vallée du fleuve Cuyes (Cañaris, Jivaros, Incas). Le chapitre 2 livre les données archéologiques exhumées dans la vallée du fleuve Cuyes lors de deux missions menées en 2009 et 2013. Le chapitre 3 expose la méthodologie mise en place en vue de l'application d'une approche technologique à notre zone d'étude, ainsi que la constitution et le contenu des trois types de corpus pris en compte à cet effet. Ces corpus sont d'une part les villages de potiers encore en activité dans le sud-est de l'Équateur, où nous avons mené des enquêtes ethnographiques visant à mettre en place un référentiel d'attributs significatifs des différentes pratiques techniques de la région ; d'autre part, des collections muséales de céramiques

⁵⁴ Ramón 2013, 46

⁵⁵ García Rosselló et Calvo Trías 2013, 5

⁵⁶ Reichel-Dolmatoff in Ramón 2013, 45

⁵⁷ Holm 1967, 124

⁵⁸ Rowe in Ramón 2013, 42, 44

⁵⁹ Sjömann 1992, 24

⁶⁰ Brazzero 2011, 37

⁶¹ Nous avons donc choisi d'appliquer cette approche, et d'en faire le sujet de notre thèse, démarrée en novembre 2012.

précolombiennes cañari, jivaro, inca, et enfin, les assemblages céramiques de la vallée du fleuve Cuyes. Les quatre chapitres suivants livrent les résultats obtenus à l'issue de l'analyse de chacun des corpus proposés. Ainsi, le chapitre 4 décrit les différentes techniques actuellement mises en œuvre par les potiers qui fabriquent encore des récipients en céramique dans la région. Le référentiel des stigmates constitué suite à ces enquêtes fait l'objet du chapitre 5. Le chapitre 6 est centré sur la caractérisation des traditions techniques impliquées dans la fabrication des pièces appartenant aux collections muséales précolombiennes, tandis que le chapitre 7 traite des traditions techniques propres aux assemblages céramiques des fouilles menées dans la vallée du fleuve Cuyes. Le chapitre 8 synthétise l'ensemble des données en vue de proposer une réflexion autour du questionnement initial de la thèse.

CHAPITRE 1 : LE PASSÉ PRÉCOLOMBIEN DE LA VALLÉE DU FLEUVE CUYES - PERSPECTIVE RÉGIONALE



Hache cañari en bronze (Musée Pumapungo, Cuenca, C4314.1.80)

Les données archéologiques et ethnohistoriques existant sur la vallée du fleuve Cuyes suggèrent qu'à l'époque précolombienne tardive, celle-ci était en partie occupée par des populations cañaris¹, jivaros², et/ou incas³ (voir fig. 1.1 pour la chronologie générale). Qui sont ces groupes et que sait-on à leur sujet ? Le chapitre qui suit se propose de présenter un état des lieux des connaissances existant sur chacun, tout en mettant l'accent sur le type de céramique et éventuellement l'architecture leur étant caractéristique. En dernier terme, nous dressons un bilan des hypothèses concernant la présence de ces groupes dans la vallée du fleuve Cuyes telle que proposée par les chercheurs s'étant penché sur la question.

I. LES CAÑARIS

C'est au XVI^{ème} siècle que l'on trouve pour la première fois le terme *Cañari* dans les documents narratifs et administratifs retraçant la conquête et la colonisation des Andes Septentrionales par les Espagnols. Il fait référence aux populations implantées entre Tixán (sud de la province actuelle de Chimborazo) au nord, et Saraguro (province de Loja) au sud, entre les flancs de la Cordillère Occidentale rattachés aux provinces de Guayas et El Oro à l'ouest, et le piémont oriental appartenant à la province de Morona Santiago à l'est⁴ (pour les toponymes mentionnés dans cette présentation des Cañaris, se reporter à la fig. 1.2). Cet espace concerne essentiellement les *hoyas* ou vallées interandines du Chanchán, Cañar, Paute et Jubones⁵ (voir fig.1.3), chacune dotée de son propre microclimat⁶, et séparées entre elles par des chaînes de montagne qui peuvent néanmoins être franchies grâce à la présence de nombreux cols et cours d'eau⁷.

Si les écrits laissés par les colonisateurs espagnols nous ont certes légué des informations précieuses quant à la compréhension de ces groupes pour la période pré hispanique tardive, l'archéologie a largement contribué à cette entreprise, notamment en ce qui concerne les périodes les plus anciennes. Le sous-chapitre que voici se propose de faire un bilan des connaissances existant à ce jour pour chacune de ces étapes. Nous suivrons pour ce faire l'ordre des séquences de la chronologie archéologique actuellement utilisée en Equateur : Pré céramique, Formatif, Développement Régional, Intégration.

1. Le Précéramique

La Sierra Sud de l'Équateur compte deux sites fréquemment cités dans la littérature concernant le peuplement des Andes Septentrionales. Il s'agit des campements de

¹ Carrillo s/d, 61; Ledergerber 2007, s/p ; Salazar 2000, 27 ; Taylor 1988, 237

² Aguilar Vázquez 1974, 54 ; Taylor et Descola 1981, 17

³ Carrillo s/d, 61 ; Ledergerber 2007, s/p ; Taylor 1988, 214,221

⁴ Idrovo Urigüen 2007, 89

⁵ Idrovo Urigüen et Gomis 2009, 20

⁶ Hirschkind 2013, 43

⁷ Verneau et Rivet 1912, 3

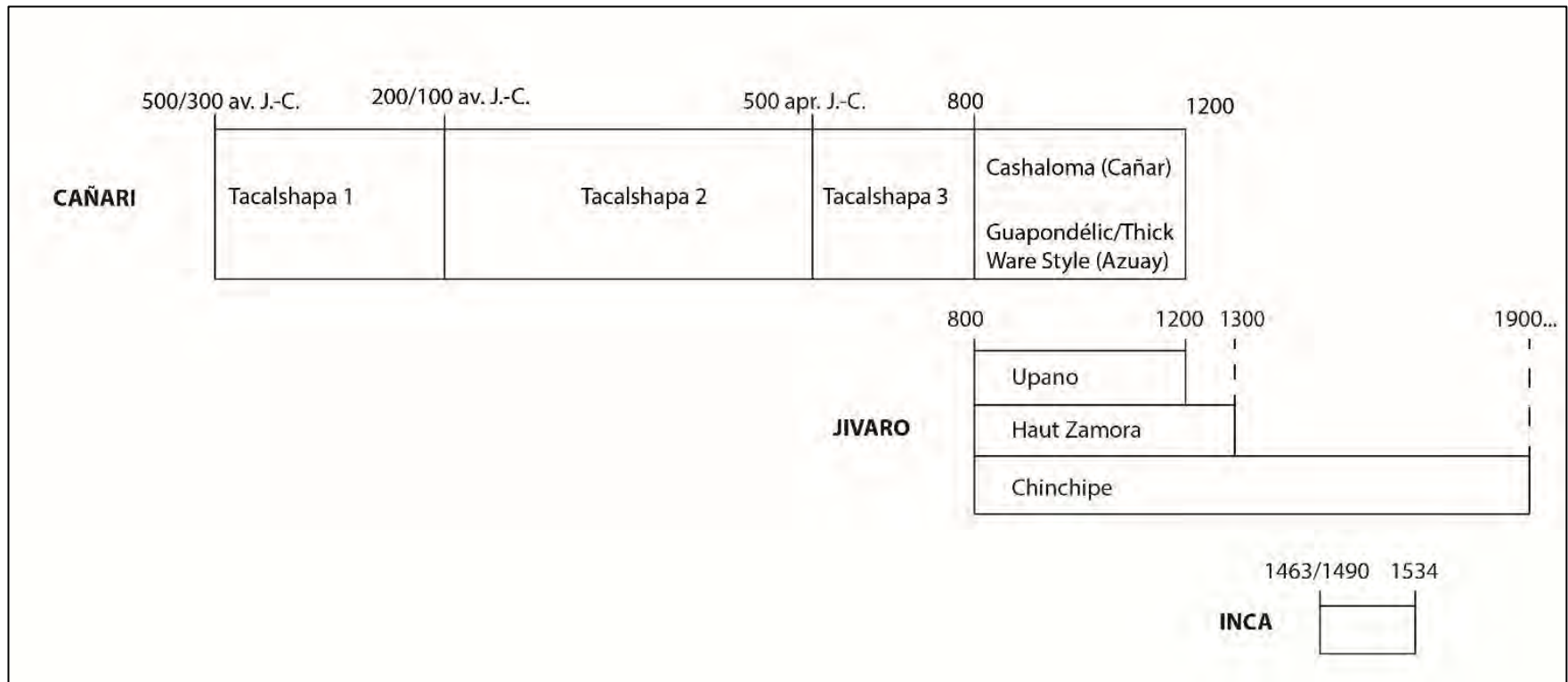


Fig. 1.1 : Frise chronologique générale (Cañaris, Jivaros et Incas)

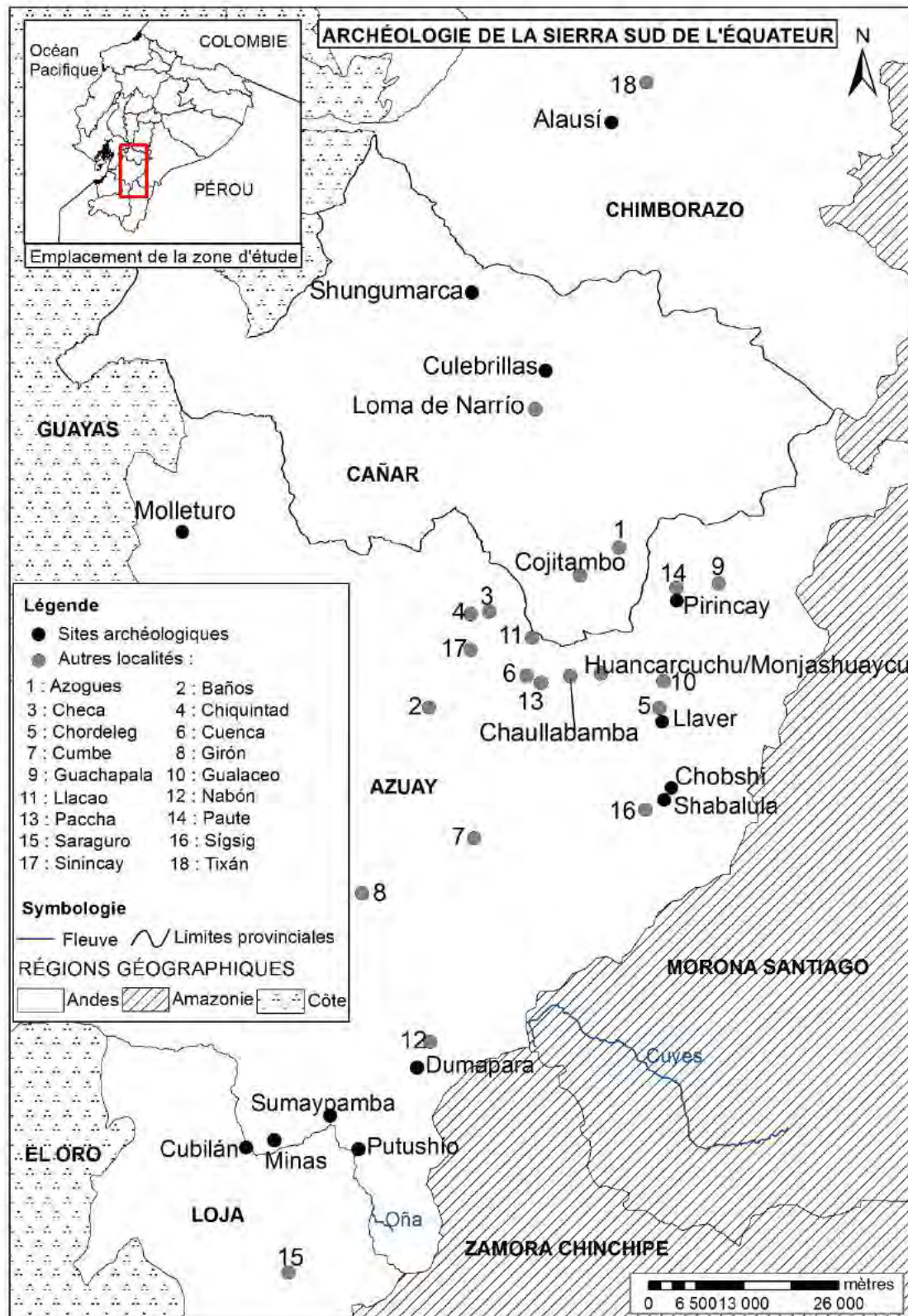


Fig. 1.2 : Principaux toponymes rattachés à l'archéologie de la Sierra sud de l'Équateur

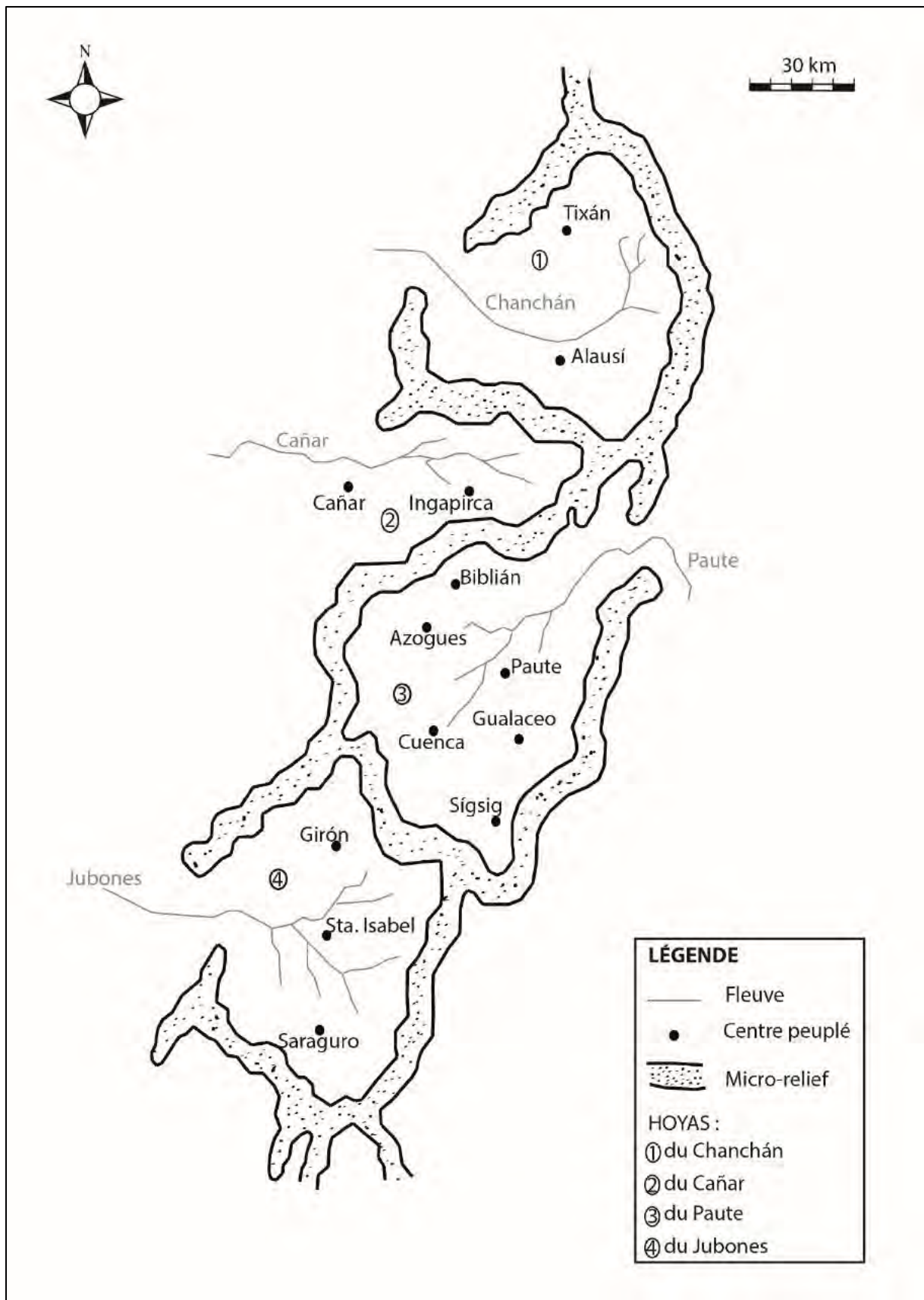


Fig. 1.3 : *Hoyas* du Chanchán, du Cañar, du Paute et du Jubones (repris d'après Moreno 2012, 31)

chasseurs-cueilleurs de la « Cueva Negra de Chobshi » (à proximité de Sígsig) et de Cubilán (frontière entre les provinces de Azuay et Loja⁸), datés d'il y a 10.000 ans.

L'industrie lithique récupérée à Chobshi comprend une cinquantaine de types d'outils, parmi lesquels figurent de nombreux grattoirs, des pointes de projectiles, des burins ainsi que des lames retouchées⁹, travaillés à partir de roches volcaniques¹⁰. Les restes de faune mis au jour révèlent quant à eux une consommation significative de cerfs (*Odocoileus virginianus*), suivie de celle de lapins (*Silvilagus brasiliensis*) et de perdrix (*Nothocercus curvirostris*), entre autres¹¹.

Les fouilles menées par Temme à Cubilán ont révélé des outils semblables à ceux de Chobshi -grattoirs, couteaux, pointes de projectile¹² (voir fig. 1.4, A)-, mais travaillés à partir d'une diversité de matières premières, notamment de silex¹³. Ces outils ont été retrouvés autour de foyers qui semblent avoir appartenu à des ateliers¹⁴.

Le laps de temps compris entre le Vème et le IIème millénaire avant Jésus-Christ constitue un hiatus chronologique dans l'archéologie de la région. L'on ignore ainsi ce qu'il est advenu des chasseurs-cueilleurs de Chobshi et de Cubilán, ou encore comment s'est déroulée la première moitié du Formatif¹⁵.

2. Le Formatif : la tradition Narrío

Les connaissances concernant cette période sont surtout issues de trois grands projets de prospection et de fouilles menés dans les provinces de Cañar et Azuay sur les sites de :

- Cerro Narrío (le seul situé dans la province de Cañar, et qui a donné son nom à cette tradition), étudié par Jijón et Caamaño en 1922, par Collier et Murra¹⁶ en 1941, et par Max Uhle en 1943¹⁷,
- Pirincay¹⁸,
- Chaullabamba¹⁹.

Moins étudiés, mais tout aussi significatifs du fait des compléments d'information qu'ils ont apportés à la connaissance du Formatif dans la région, sont à citer aussi :

- Putushío²⁰,

⁸ Idrovo Urigüen 2007, 88

⁹ Lynch et Pollock 1981, 103 ; Salazar 2004, 26

¹⁰ Lynch et Pollock 1981, 116 ; Salazar 1996, 27

¹¹ Lynch et Pollock 1981, 99

¹² Temme 1982, 148

¹³ Ibid. , 138

¹⁴ Ibid. , 150

¹⁵ Olsen Bruhns 2003, 127 ; Gomis 2007, 297 ; Salazar 2004, 34

¹⁶ Collier et Murra 2007, 20

¹⁷ Idrovo Urigüen 2000, 117

¹⁸ Olsen Bruhns 2007, 351

¹⁹ Gomis 2007, 291 ; Grieder 2009, 8

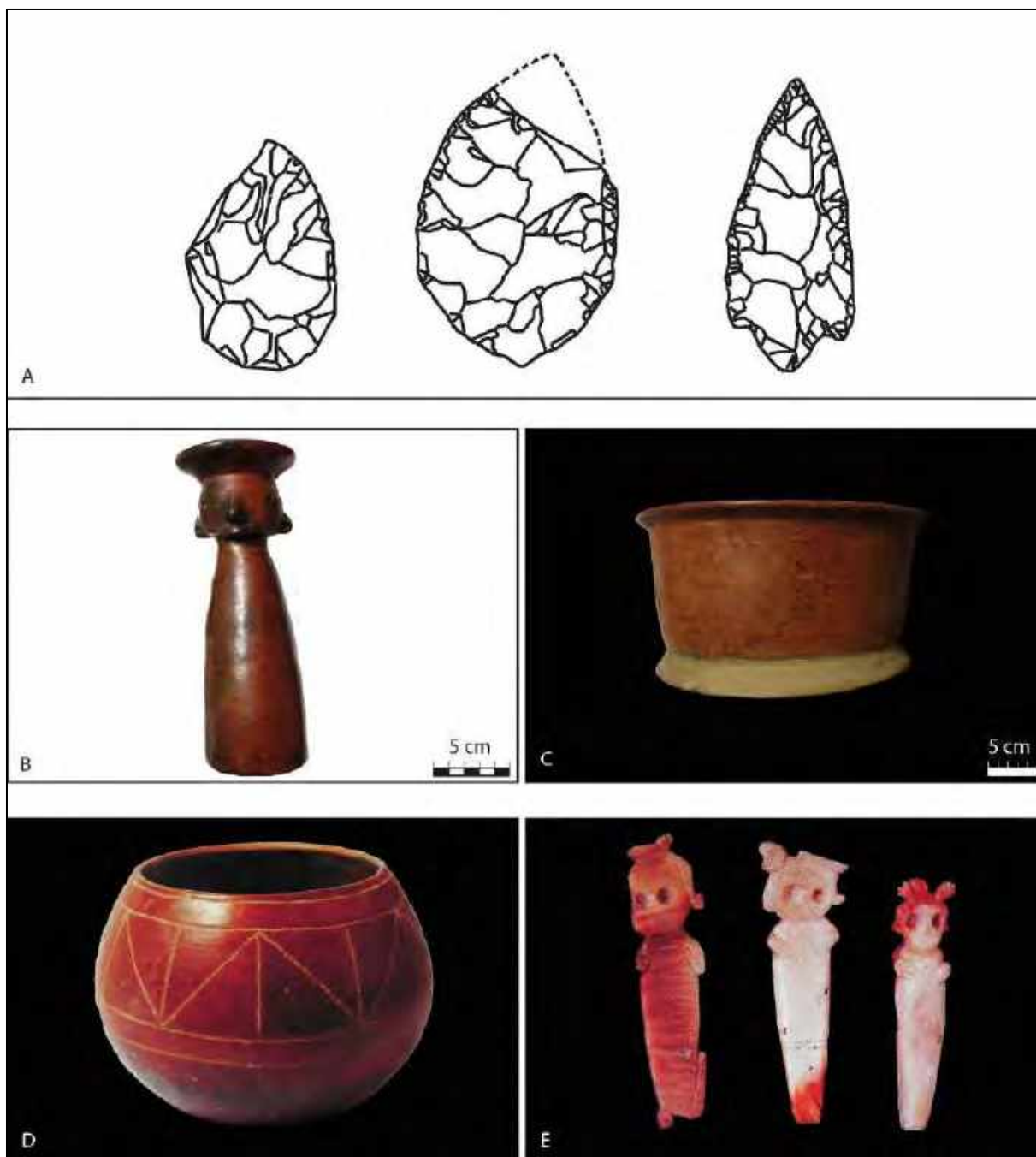


Fig. 1.4 : MATÉRIEL DU PRÉCÉRAMIQUE DE LA SIERRA SUD DE L'ÉQUATEUR. A : Pointes de projectiles de Cubilán (Temme 1982, 154). CULTURE MATÉRIELLE ASSOCIÉE AU FORMATIF (NARRÍO). B (Réserve du Musée Pumapungo-Cuenca, code C539.1.80), C (Pumapungo C1028.1.30), D (Ontaneda 2010, 78) : Récipients Narrío. E : *Ucuyayas*, figurines votives en coquillage Spondyle (*Spondylus princeps* – photo : J. Anderson de Bustamante).

- Huancarcuchu et Monjashuaicu (tout au long du fleuve Cuenca), prospectés par Bennett en 1946²¹,
- Alausí, étudié par Porras²²,

²⁰ Temme 2000, 124

²¹ Idrovo Urigüen 1989b, 3 ; Olsen Bruhns 2007, 358

- Le sud-est de la province de Chimborazo, prospecté par Arellano²³,
- La vallée du Jubones, prospectée par Carmichael et son équipe de la mission anglaise du British Museum, étude qui n'a malheureusement pas été menée à terme²⁴.

Les datations obtenues sur ces sites ont permis de situer l'occupation formative entre 1400 av. J.-C. et 100 apr. J.-C. Les recherches effectuées ont déterminé qu'à l'époque formative, ces sites étaient occupés par une population d'agriculteurs sédentaires²⁵, organisés en villages constitués de groupes familiaux élargis (*ayllus*) implantés près des cours d'eau et/ou sur les plateaux situés à proximité de ces derniers²⁶.

Ces sites ont en commun une céramique très caractéristique connue sous le nom de *cáscara de huevo* (coquille d'œuf), aux parois très fines (rarement plus de 1mm d'épaisseur). Parmi les formes les plus courantes de ce type de céramique, des marmites à usage culinaire, des écuelles (fig. 1.4, C) et des bols sont à signaler. Leurs bords -engobés et polis-, sont décorés au moyen de motifs géométriques simples incisés (fig. 1.4, D), ou encore de bandes concentriques engobées (noir sur blanc). La poterie *cáscara de huevo* se retrouve aux côtés d'un autre type de céramique aux parois moins fines, représenté par des marmites et des pots engobés de rouge et/ou de blanc, parfois polis, et ornés de motifs simples²⁷. À partir de la couleur des tessons telle que déterminée par le type de pâte et le traitement de surface, Grieder²⁸ a identifié quatre grands groupes au sein de la céramique Narrío : rouge sur crème, rouge et noir, noir ou gris bruni et orange mate (quatre tessons seulement²⁹). Chacun de ses types se caractérise par ses propres formes : marmites, bols et bouteilles pour le rouge sur crème ; marmites et bols pour le rouge et noir ; enfin petits bols, jattes et bouteilles pour le noir ou gris bruni³⁰.

Chauillacamba semble avoir été un centre important de fabrication de poterie³¹, tandis que Pirincay se serait plutôt spécialisé dans la taille de cristal de roche ainsi que l'élaboration de textiles³². Enfin, des indices de travail du métal (or et argent) ont été retrouvés à Putushío³³. Ces sociétés auraient également fait partie de réseaux d'échanges avec des groupes amazoniens et côtiers, dont certains implantés dans le territoire actuel du Pérou³⁴. Ces échanges auraient permis aux habitants de la Sierra sud de l'Équateur de se procurer des

²² Olsen Bruhns 2007, 358

²³ Arellano 2000, 160

²⁴ Idrovo Urigüen 1989b, 3

²⁵ Idrovo Urigüen 2007, 88 ; Olsen Bruhns 2003, 132

²⁶ Gomis 2007, 299

²⁷ Olsen Bruhns 2003, 140

²⁸ Grieder 2009, 28

²⁹ Ibid., 30

³⁰ Ibid., 34

³¹ Gomis 2007, 300

³² Ibid., 307

³³ Temme 2000, 134 ; Rehren et Temme 2013, 79

³⁴ Olsen Bruhns 2003, 168 ; Olsen Bruhns 2007, 372

plantes hallucinogènes, du manioc (*Manioc esculenta*), de la coca (*Erytroxylon coca*), des coquillages marins (voir fig. 1.4, E) ou encore du sel³⁵.

La période comprise entre 400 et 300 av. J.-C. met en évidence des changements morpho-stylistiques significatifs dans la céramique de Pirincay et Cerro Narrío³⁶, notamment avec la disparition de la poterie de type « coquille d'œuf » et l'apparition des vases anthropomorphes³⁷ (fig. 1.4, B), qui seront largement dominants au cours de la période suivante. Les sites de Narrío et Pirincay sont abandonnés au premier siècle de notre ère³⁸, référence chronologique qui marque la fin de l'occupation Narrío.

3. Développement Régional/Intégration (jusqu'à 1000 apr. J.-C.) : la culture Tacalshapa

Tacalshapa (ou Tacalzhapa) est une tradition céramique s'étalant entre les périodes du Développement Régional et d'Intégration (voir fig. 1.1 pour une chronologie générale), dans la zone comprenant actuellement les provinces d'Azuay et Cañar³⁹. Max Uhle et Jijón y Caamaño l'ont identifiée et caractérisée pour la première fois⁴⁰. Meyers et Idrovo ont ensuite complété leurs travaux ; on leur doit de fait la typologie actuellement la plus acceptée de cette tradition céramique.

Aussi bien Meyers⁴¹ qu'Idrovo rappellent que leur classification repose essentiellement sur des critères stylistiques identifiés sur un matériel appartenant en grande partie à des collections dépourvues de contextes, et dont on sait seulement qu'elles sont pour la plupart issues de sépultures. De ce fait, Idrovo⁴² attire l'attention sur l'absence de récipients de type domestique au sein des classements chrono-typologiques existant à ce jour sur les Cañaris. Il souligne en ce sens que sa proposition de classement reste tout à fait provisoire.

Pour Meyers, Tacalshapa s'étale entre 300 av. J.-C. et 800 de notre ère⁴³, tandis qu'Idrovo propose un créneau compris entre 500 av. J.C. et 1200 apr. J.C. Alors que Meyers subdivise Tacalshapa en quatre phases, Idrovo⁴⁴ en propose trois.

Meyers retrouve des parallèles stylistiques entre **Tacalshapa I** et la fin des cultures côtières du Formatif datées de Chorrera/Engoroy, ce qui lui permet de proposer que Tacalshapa I aurait débuté en 300 av. J.-C.⁴⁵. La classification d'Idrovo⁴⁶ reprend quant à elle

³⁵ Gomis 2007, 299

³⁶ Olsen Bruhns 2003, 132

³⁷ Ibid., 166

³⁸ Ibid., 132

³⁹ Idrovo Urigüen 2000, 52 ; Jijón y Caamaño 1997, 296 ; Meyers 1998, 172

⁴⁰ Meyers 1998, 172

⁴¹ Ibid., 173, 195

⁴² Idrovo Urigüen 2000, 53

⁴³ Salazar 2004a, 49

⁴⁴ Idrovo Urigüen 2000, 53

⁴⁵ Meyers 1998, 180

⁴⁶ Idrovo Urigüen 2000, 54

la date de 500 av. J.-C., communément reconnue en Équateur comme le début de la Période du Développement Régional.

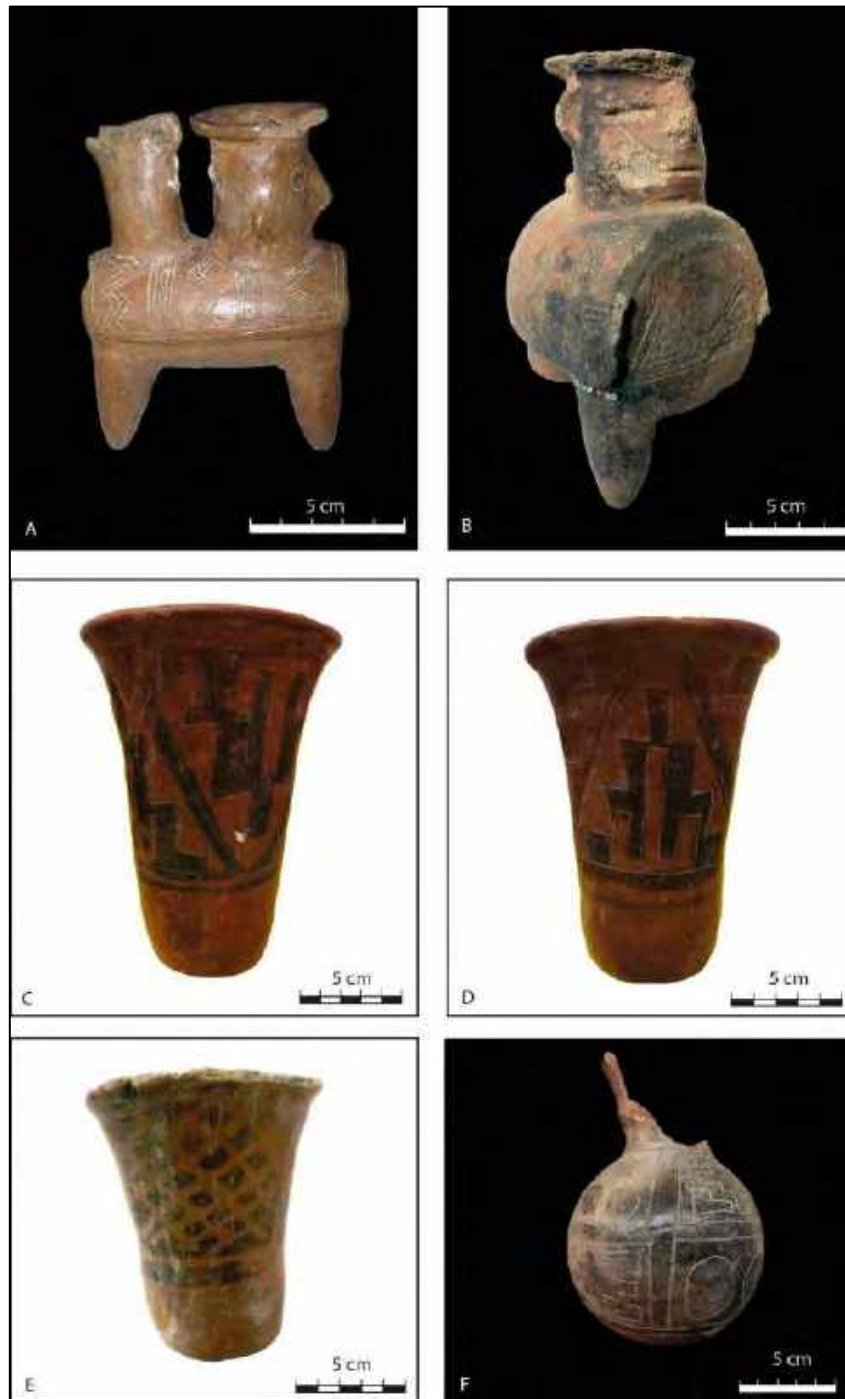


Fig. 1.5 : CÉRAMIQUE ASSOCIÉE À LA PHASE TACALSHAPA I. A (réserve du Musée Pumapungo, Cuenca), B (Pumapungo, C547.1.80) : Récipients anthropomorphes. C : (Réserve du Musée du Quai Branly -dorénavant MQB-, code 71.1908.22.568), D (MQB71.1908.22.208), E (MQB71.1908.22.188) : Vases. F (MQB71.1908.22.318) : Pot.

D'un point de vue spatial, Meyers remarque que si l'on retrouve Tacalshapa I à Cañar et Loja, le centre de production de cette céramique semble avoir été situé dans le secteur compris entre Paute et Gualaceo (province d'Azuay⁴⁷). Idrovo⁴⁸ cite plutôt les vallées d'Azogues et Cuenca.

La céramique de Tacalshapa I (voir fig.1.5) conserve des traits décoratifs Narrío, tradition dont elle se démarque toutefois -comme on l'a vu-, par l'émergence de vases anthropomorphes dont le col représente des visages humains stylisés. Ce serait également à cette époque que remonterait l'apparition des premiers décors en négatif et blancs sur rouge⁴⁹.

La seule datation C14 de Tacalshapa obtenue par Idrovo⁵⁰ se rattache à un récipient qu'il associe dans son classement au début de **Tacalshapa II**. La datation obtenue pour ce récipient est de 110+/-50 av. J.-C., ce qui l'amène à suggérer de façon hypothétique que Tacalshapa I se serait achevé autour de 200/100 av. J.-C. Des récipients Tacalshapa II auraient été retrouvés dans les provinces de Cañar et Azuay, mais plus particulièrement à l'est de cette dernière province⁵¹. Sur le plan morpho-stylistique, la céramique de Tacalshapa II intronise quelques innovations : les formes gagnent en taille, les décors blanc sur rouge ou à base de contraste noir-rouge se généralisent, à l'instar des appliques anthropomorphes⁵² (fig. 1.6, A, B).

D'un point de vue technique, Idrovo affirme avoir mis en évidence l'utilisation de la technique du battage sur un échantillon de tessons Tacalshapa II récupéré dans les environs de Jatunpamba –près de la ville d'Azogues, emplacement aujourd'hui réputé pour la fabrication de poterie traditionnelle (voir chapitre 5)⁵³. Il suggère dès lors que l'origine du battage pourrait remonter à Tacalshapa II. Mais il ne fournit pas davantage d'explications quant aux arguments l'ayant amené à cette conclusion, et souligne de fait qu'il s'agit d'une hypothèse qui demande à être vérifiée⁵⁴. Il faut tout de même souligner que des battoirs ont été trouvés en contextes archéologiques dans la province d'Azuay⁵⁵ (fig. 1.6, E, F). La réserve archéologique du Musée Pumapungo en compte de nombreux exemplaires. Nous avons ainsi relevé la référence fournie par Valdez⁵⁶, qui a trouvé 2 battoirs apparemment associés à du matériel Tacalshapa sur les sites de Narig et Casa Llanos (région de Sígsig).

Idrovo⁵⁷ a quant à lui récupéré un battoir en contexte archéologique sur le site de Pumapungo. Ce dernier provient d'une structure semi-circulaire constituée d'un mur « haut » en pierre, inséré dans le mur de contention d'une terrasse. La présence d'un sol calciné, de

⁴⁷ Meyers 1998, 180

⁴⁸ Idrovo Urigüen et Gomis 2009, 41

⁴⁹ Idrovo Urigüen 2000, 53

⁵⁰ Ibid., 54

⁵¹ Idrovo Urigüen et Gomis 2009, 42

⁵² Idrovo Urigüen 2000, 55 ; Meyers 1998, 181

⁵³ Idrovo Urigüen 1989a, 6 ; Sjöman 1991, 71

⁵⁴ Idrovo Urigüen 2000, 57

⁵⁵ Sjöman 1991, 71

⁵⁶ Valdez 1984, 169

⁵⁷ Idrovo Urigüen 1989a, 6

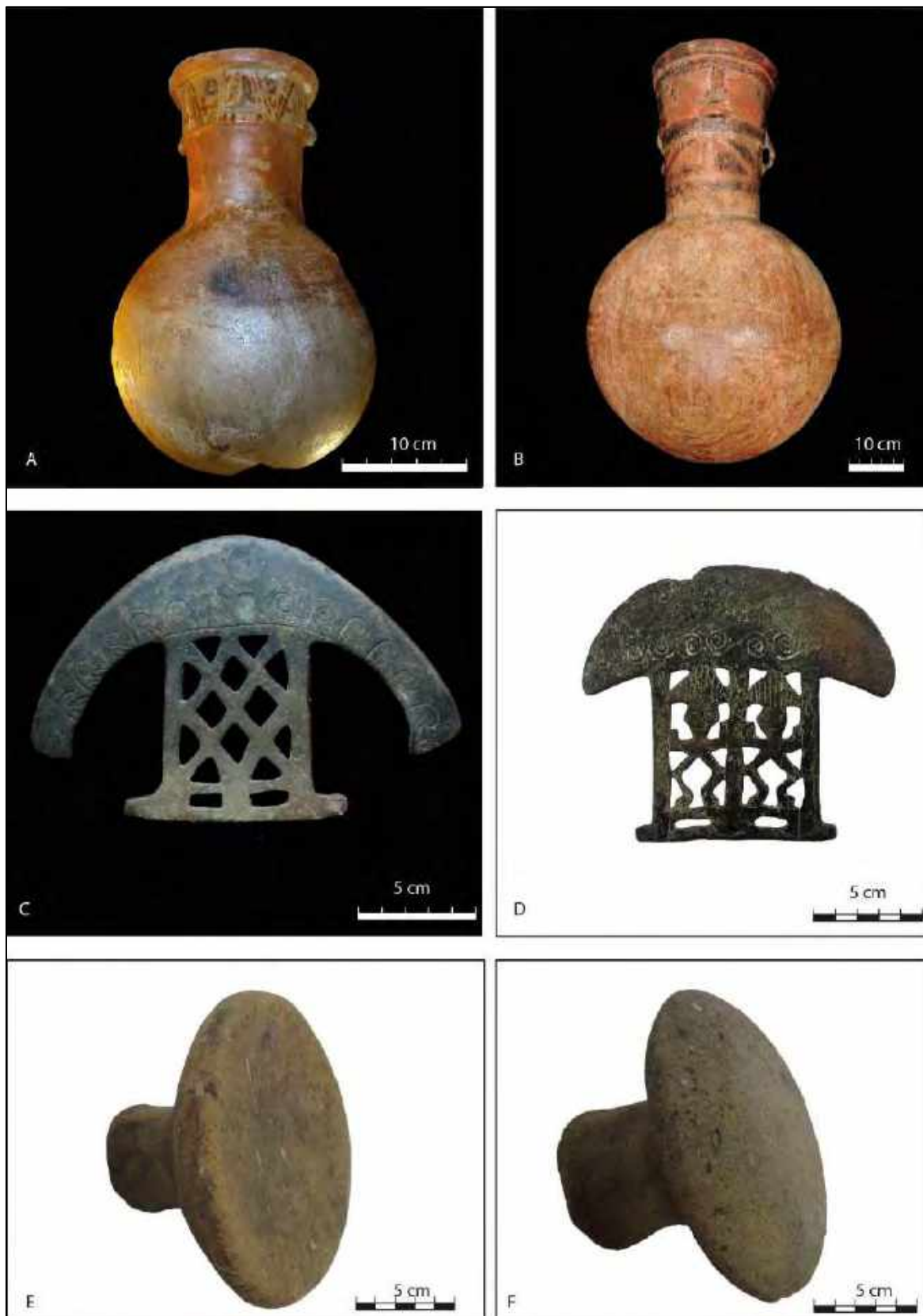


Fig. 1.6 : CULTURE MATÉRIELLE ASSOCIÉE À LA PHASE TACALSHAPA II. A (Pumapungo, C113.2.91), B (MQB 71.1908.22.126) : Récipients à col anthropomorphe. C (vallée du fleuve Cuyes, hameau de La Florida), D (Pumapungo C4312.1.80) : Haches en bronze. E (Pumapungo C4768.1.80) : Battoir. F (Pumapungo C4777.1.80) : Contre-battoir.

cesendres et de tessons a amené Idrovo⁵⁸ à interpréter cette structure comme étant un four. Mais son emplacement -inséré dans un mur de contention de surcroît associé à un secteur du site occupé par l'élite inca-, est quelque peu problématique au vu de cette interprétation⁵⁹. Brazzero remarque en outre que cette structure est dépourvue des orifices indispensables à la circulation de l'oxygène lors de la combustion, ainsi que le confirment les derniers potiers qui utilisent ce type de structure de cuisson (dite à enceinte) dans le village de San Miguel. En l'absence de découverte d'autres structures semblables en contexte archéologique, il est donc prématuré de conclure à l'utilisation généralisée de ce genre de construction à l'époque cañari.

Pour Idrovo, les caractéristiques de la céramique ainsi que l'essor de la métallurgie à l'époque de Tacalshapa II (voir fig. 1.6, C, D) seraient symptomatiques de changements notoires survenus dans la sphère économique. Idrovo associe en effet à cette époque les sépultures riches en haches en cuivre, en couronnes, bracelets et autres pectoraux en métaux précieux pillées par les Espagnols dès leur arrivée sur place⁶⁰, à l'instar de celles découvertes au début du XXème siècle dans les environs de Síg sig et Chordeleg⁶¹. Cet essor de savoir-faire aurait stimulé les échanges de biens somptuaires avec le littoral équatorien et le Pérou. Ce contexte aurait entraîné des changements socioculturels traduits par une stratification sociale accrue et l'apparition de centres cérémoniels⁶².

La généralisation des décors en négatif propres à Tacalshapa II sert à Idrovo comme principale référence pour situer cette phase dans le temps. En effet, d'après Jijón et Caamaño, les décors en négatif auraient été introduits par la culture Tuncahuán, à son tour datée par Meggers entre 500 av. J.-C. et 500 apr. J.-C. Idrovo⁶³ prend appui sur cette dernière date pour situer la fin de Tacalshapa II et le début de **Tacalshapa III**. De son côté, Meyers⁶⁴ prend comme référence les dates des cultures péruviennes ayant eu selon lui une influence sur Tacalshapa II. Ces cultures auraient disparu vers la même date proposée par Idrovo pour la fin de Tacalshapa II⁶⁵. Les deux auteurs s'accordent à dire que Tacalshapa III se fait plus présente dans l'actuelle province d'Azuay.

D'un point de vue morpho-stylistique, Tacalshapa III serait marquée par la présence de jarres de grandes dimensions—jusqu'à 1, 20 m-, et de marmites tripodes, façonnées à partir d'une pâte particulièrement grossière⁶⁶. L'on note également l'utilisation d'incisions dans la représentation de visages humains, ainsi que celle d'engobes rouge pâle employés dans la figuration de motifs en bandes et la décoration des bords et/ou de l'ensemble ou d'une partie des parois externes des récipients (fig. 1.7).

⁵⁸ Idrovo Urigüen 2000, 183

⁵⁹ Aguirre 1989, 9

⁶⁰ Salomon 2013, 18

⁶¹ González Suárez 1922, 24, 34 ; Malo 2015, 10 ; Verneau et Rivet 1912, 124

⁶² Idrovo Urigüen 2000, 56

⁶³ Idrovo Urigüen 2000, 55

⁶⁴ Meyers 1998, 181

⁶⁵ Ibid., 185

⁶⁶ Idrovo Urigüen 2000, 57



Fig. 1.7 : CÉRAMIQUE RATTACHÉE À LA PHASE TACALSHAPA III. A (MQB 71.1908.22.13), B (MQB 71.1908.22.28), C (MQB 71.1908.22.113), D (MQB 71.1908.22.125), E (MQB 71.1908.22.52) : Récipients anthropomorphes. F (Collier et Murra, 2007, pl. 12) : Marmite tripode.

Idrovo⁶⁷ souligne par ailleurs que cette époque se caractérise par la généralisation d'un schéma d'habitat centré autour de l'aménagement de terrasses.

La phase Tacalshapa IV de Meyers se rattache à une céramique marquée par la prédominance des formes de type bouteille globulaire, ainsi que celle de décors polychromes engobés et en négatif⁶⁸. Pour Meyers⁶⁹, cette poterie –qui annonce déjà la phase suivante de Cashaloma–, met clairement en évidence des influences des cultures péruviennes Moche et Huari, ce qui le mène à situer Tacalshapa IV entre 700 et 900 apr. J.-C⁷⁰.

L'annexe 1A présente un résumé des principales caractéristiques de la céramique Tacalshapa telles que proposées par Idrovo et Meyers.

LES « AUTRES » TACALSHAPA : JIMA, NABÓN ET LE SARAGURO ANCIEN

Il a été précisé plus haut que la chronologie présentée ci-dessus était essentiellement basée sur des corpus clairement rattachés à des contextes cérémoniels/funéraires. Les travaux menés par Washima et Morocho à Jima, Almeida *et al.* dans la région de Nabón et Ogburn dans celle de Saraguro, offrent un aperçu de ce qui pourrait être un matériel Tacalshapa domestique. Ces sites nous intéressent tout particulièrement car ils sont proches de la vallée du fleuve Cuyes, notamment Jima et Nabón, qui ont longtemps été –et sont encore dans le cas de Jima–, les points d'accès à la vallée du Cuyes depuis les Andes.

À l'occasion d'un mémoire de licence effectué à l'université de Cuenca, Wazhima et Morocho ont prospecté les environs de Jima. Cette prospection s'est accompagnée de ramassages de surface ainsi que d'un sondage de 3 m de long sur 1.50 m de large et 1.50 m de profondeur. La fouille en question a été réalisée par niveaux arbitraires de 30 cm, qui ont mis en évidence l'existence de deux strates⁷¹. Un total de 2556 tessons a ainsi été récupéré. La caractérisation du matériel diagnostique (bords essentiellement – voir fig.1.8) telle que proposée par Wazhima et Morocho, est synthétisée dans notre annexe 1B. En l'absence de datations, les deux auteurs se basent sur cette caractérisation pour proposer que ce matériel se rattache à une seule occupation appartenant à la tradition Tacalshapa⁷². Les techniques de façonnage identifiées sur ce matériel correspondraient au colombinage et au battage⁷³, bien que Washima et Morocho ne précisent pas les critères leur ayant permis d'arriver à cette conclusion.

⁶⁷ Idrovo Urigüen 2007, 89

⁶⁸ Meyers 1998, 187

⁶⁹ Ibid., 185

⁷⁰ Ibid., 188

⁷¹ Wazhima et Morocho 1990, 96

⁷² Ibid., 120, 121

⁷³ Ibid., 88

La prospection menée par N. Almeida et son équipe⁷⁴ en 1986 à l'échelle de l'ensemble de la province d'Azuay a été l'occasion de repérer 43 sites que ces auteurs associent à des contextes domestiques. La zone de prospection a été divisée en 5 secteurs :

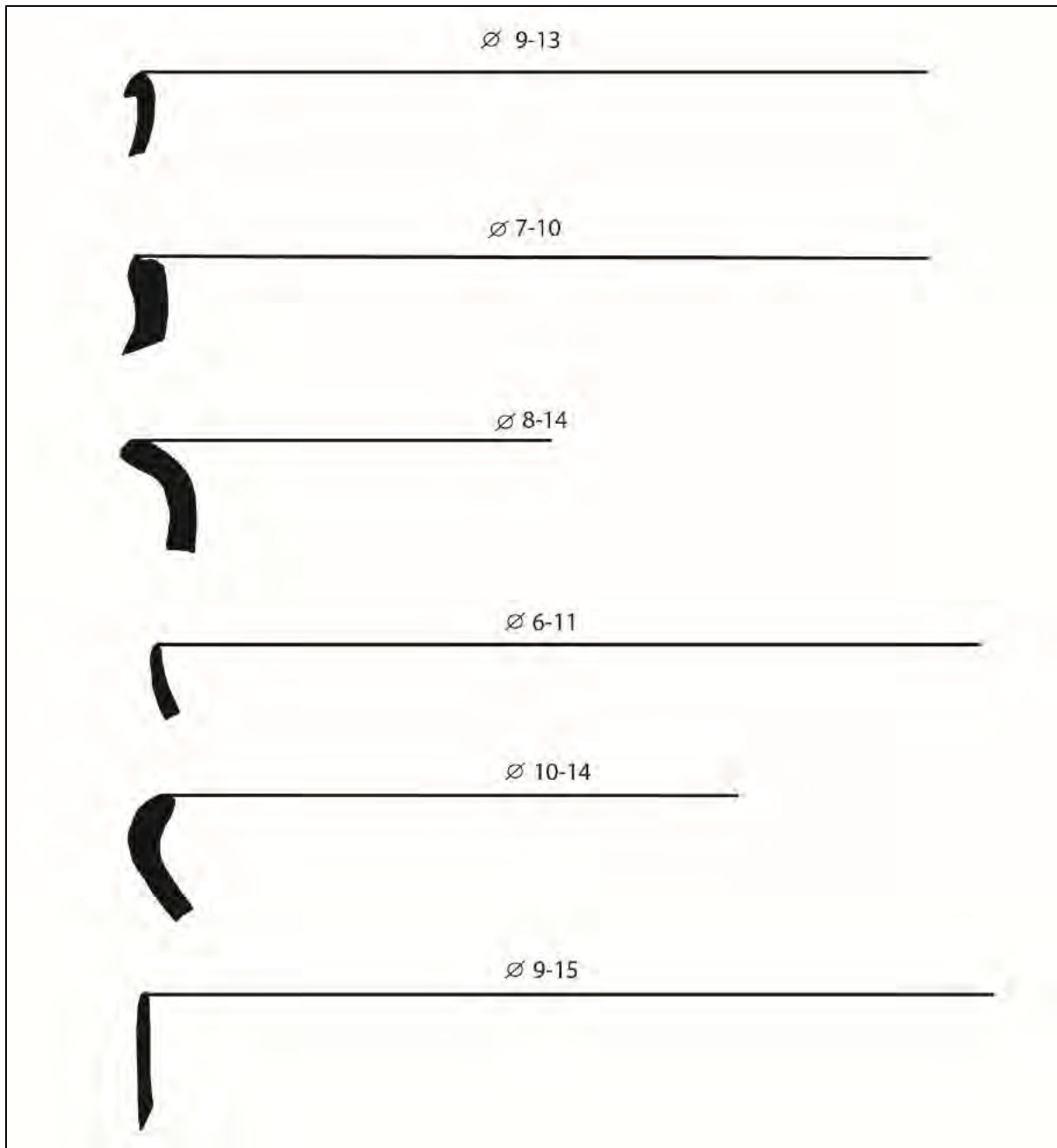


Fig. 1.8 : Bords de la tradition Tacalshapa collectés à Jima (repris de Wazhima et Morocho, 1990, 10).

- Septentrional : comprenant les localités de Llacao, Checa et Chiquintad⁷⁵
- Cordillère orientale, incluant l'ouest de Cuenca, Baños et Sinincay

⁷⁴ Almeida Durán *et al.* 1991, s/p

⁷⁵ Ibid. , 19

- Oriental : Guachapala (environs de Paute), Palmas (35 km au nord-est de Guachapala⁷⁶), Sígsig, Nabón, Gualaceo
- Occidental : site de Chilcaplaya dans le bas Jubones (sud-ouest d'Azuay⁷⁷)
- Méridional : bassin du fleuve Oña
- Central : Girón⁷⁸

Il semblerait que la prospection ait été accompagnée d'un ramassage de surface. Là encore, en l'absence de dates, Almeida *et al.* se basent sur les caractéristiques du matériel collecté afin de le rattacher aux cultures connues de la région, et ainsi proposer un scénario chronologique hypothétique des zones prospectées. Le tableau reproduit en annexe 1C synthétise les traits diagnostiques identifiés sur la céramique de Nabón (zone orientale), qui comme on l'a vu nous intéresse plus particulièrement. Almeida *et al.* associent ce matériel à la culture Tacalshapa⁷⁹ (voir aussi fig. 1.9 pour les bords récupérés par Almeida et son équipe à Nabón).

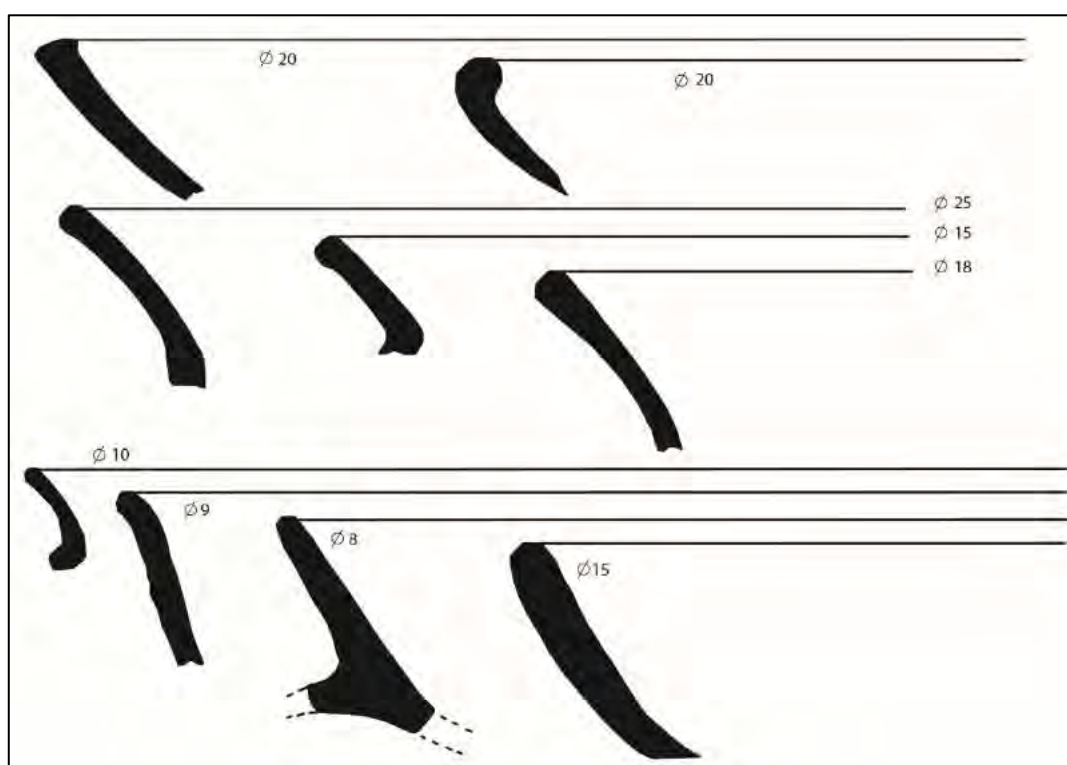


Fig. 1.9 : Bords de la tradition Tacalshapa collectés à Nabón (repris de Almeida *et al.* 1991, 61).

Il y a peu de temps encore, la région de Saraguro était considérée comme faisant partie du territoire « palta », limitrophe avec l'extrême sud de la région cañari. Les recherches d'Ogburn⁸⁰ ont néanmoins abouti à la conclusion d'une filiation directe entre les habitants

⁷⁶ Ibid., 20

⁷⁷ Ibid., 21

⁷⁸ Ibid., 23

⁷⁹ Almeida Durán *et al.* 1991, 276

⁸⁰ Ogburn 2001, 360

pré-incas de la région de Saraguro et les Cañaris. Les Saraguros pré-incas seraient en fait originaires de la province actuelle d'Azuay, d'où ils auraient migré en direction de la région de Saraguro, dans laquelle ils se seraient implantés. Ogburn base cette hypothèse sur les fortes similitudes morpho-stylistiques qu'il a identifiées entre la céramique Saraguro pré-inca et la céramique précolombienne d'Azuay.

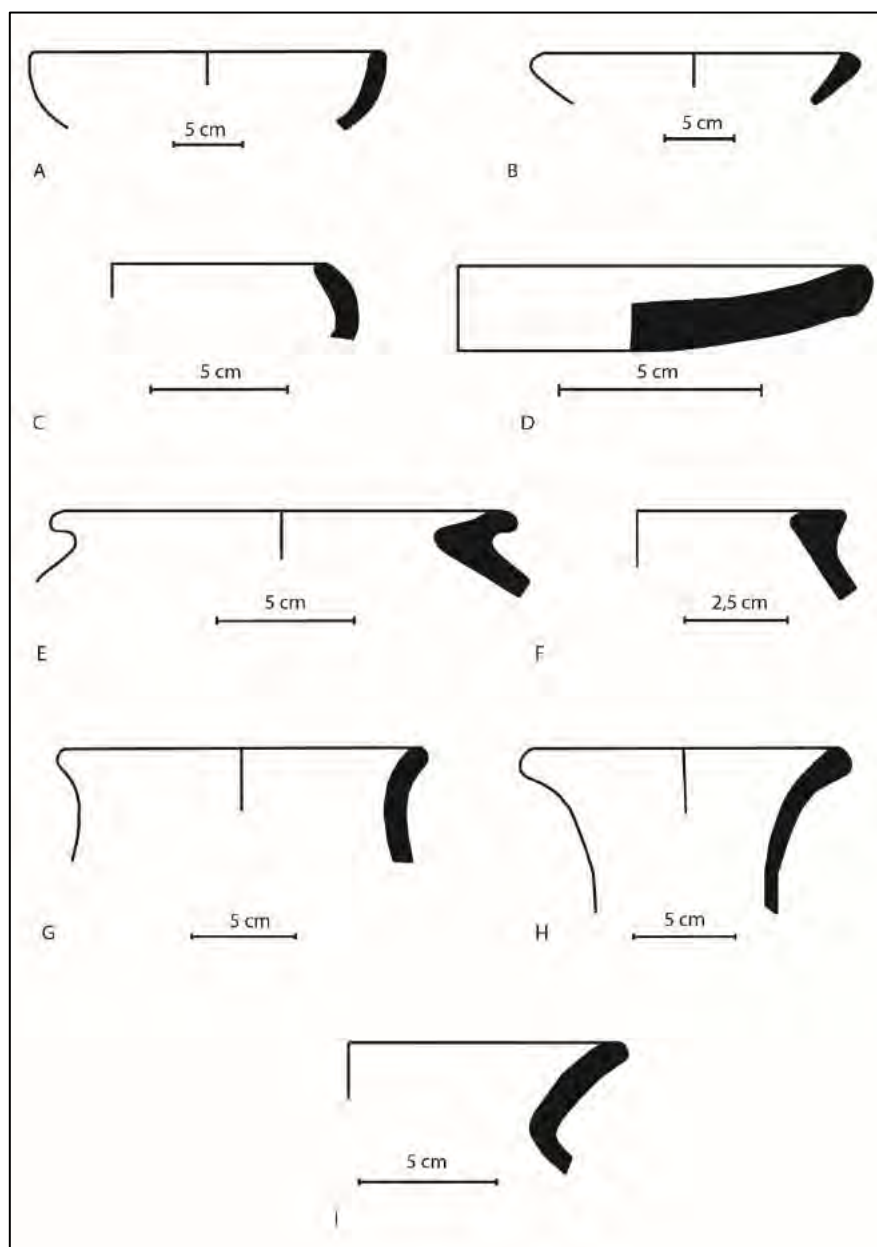


Fig. 1.10 : MATÉRIEL SARAGURO (FOUILLES DE D. OGBURN). A, B, C (Ogburn 2001, 243) : Bols. D (idem, 245) : Assiette. E, F (idem, 241) : Récipients à col court. G, H, I (idem, 239) : Récipients à col haut.

Parmi les deux phases qu'il identifie sur la céramique Saraguro, la première -Saraguro ancien-, s'apparenterait selon lui à Tacalshapa III (500 à 1200 de notre ère⁸¹). La céramique

⁸¹ Ibid., 237

du Saraguro ancien est une vaisselle culinaire (cuisson et service), composée de marmites moyennes à grandes (dont certaines pourvues de pieds ajourés, partiellement ajourés, ou creux⁸²), de bols petits à moyens, ainsi que de quelques assiettes⁸³ (voir fig. 1.10 et annexe 1D).

Des éléments de préhension de type cordons (doubles) sont également à signaler⁸⁴. La plupart de ces formes présente des assises arrondies et est généralement dépourvue de décors ou d'engobe. Les rares cas d'engobe mis en évidence se manifestent sous la forme d'un revêtement rouge pâle appliqué sur la paroi interne et externe des bols, ainsi que sur la paroi externe des marmites. Ces dernières peuvent également comporter une bande d'engobe rouge qui descend jusqu'à la partie inférieure de la lèvre interne. En termes généraux, il s'agit d'une céramique grossière, à parois irrégulières et dont la finition est peu soignée⁸⁵. Le dégraissant est essentiellement constitué de mica et de quartz⁸⁶.

4. Intégration (de 1000 apr. J.-C. jusqu'au XVIème siècle)

Les informations disponibles pour l'ensemble de cette période proviennent d'une part de contextes archéologiques et d'autre part, des écrits remontant aux premières années de la colonisation espagnole, qui offrent quelques renseignements complémentaires concernant le volet tardif de cette époque (à partir du XIVème siècle).

A. DONNÉES ARCHÉOLOGIQUES

Vers l'an 1000 de notre ère, une vague migratoire en provenance des basses terres amazoniennes serait arrivée dans la Sierra sud de l'Équateur via les piémonts orientaux, y provoquant un déséquilibre social, probablement rattaché à la disparition de Tacalshapa et sa supplantation par une multiplicité de styles céramiques associés à une régionalisation de la zone⁸⁷. Ces styles sont Cashaloma (région de Cañar⁸⁸), Guapondélic et Molle (vallée de Cuenca) et Saraguro plus au sud⁸⁹. Quelques sites comptant de l'architecture en pierre correspondraient également à cette époque.

a. Céramique

1. Cashaloma

La céramique Cashaloma a été identifiée pour la première fois par Collier et Murra⁹⁰ sur le site éponyme (proche de Cerro Narrío)⁹¹. Jijón y Caamaño⁹² lui accorde par la suite un statut

⁸² Ibid., 246, 247

⁸³ Ibid., 238

⁸⁴ Ibid., 253

⁸⁵ Ibid., 237

⁸⁶ Ibid., 238

⁸⁷ Idrovo Urigüen 2000, 66

⁸⁸ Idrovo Urigüen et Gomis 2009, 59 ; Idrovo Urigüen 2000, 39

⁸⁹ Idrovo Urigüen 2000, 59

⁹⁰ Collier et Murra 2007, 116



Fig. 1.11 : CÉRAMIQUE RATTACHÉE À LA CULTURE CASHALOMA. A (Musée Pumapungo. Hauteur : 15 cm environ) : Récipient zoomorphe. B (Musée Pumapungo. Hauteur : 12 cm environ), C (Collier et Murra, 2007 : pl. 3) : Récipients. D (Collier et Murra, 2007 : pl. 1) : Coupe. E (Collier et Murra, 2007 : pl. 2), F (Collier et Murra, 2007 : pl. 4) : Bouteilles.

⁹¹ Fresco 1984, 145

⁹² Jijón y Caamaño 1997, 343 ; Meyers 1998, 191

de style. À partir des fouilles effectuées à Ingapirca, Idrovo et Almeida⁹³, puis Fresco⁹⁴ ont ensuite proposé une synthèse des caractéristiques principales de cette céramique (voir aussi Salazar⁹⁵). D'après ces travaux, Cashaloma marquerait un net contraste par rapport à la céramique grossière des régions avoisinantes, du fait de sa « qualité »⁹⁶. Le plus souvent, la pâte est en effet bien dégraissée et cuite à haute température, tandis que l'on y observe une finition soignée⁹⁷. L'annexe 1E résume les principaux traits morpho-stylistiques de Cashaloma.

La céramique Cashaloma se prolonge jusqu'à l'époque de la conquête inca (à partir de 1463 de notre ère environ). Si elle se concentre dans la région de Cañar, on la retrouve aussi sur d'autres sites du territoire cañari, ce qui, -d'après Idrovo-, serait dû à l'intervention inca et la modification des relations interethniques survenue suite à la conquête inca du territoire cañari⁹⁸.

Les formes représentatives de Cashaloma sont les vases, les bouteilles, les coupes à pied, les assiettes, les bols et les grands récipients à panse conique munis de trois anses (voir fig. 1.11). Cette poterie se démarque en outre par la présence de miniatures (vases campaniformes, vases, bols de très petite taille⁹⁹), fabriquées en grandes quantités¹⁰⁰. Les décors blancs sur rouge « localisés » (*zonales*), les lignes géométriques et les incisions circulaires au poinçon -*canuto*- sont récurrents¹⁰¹. De beaux spécimens représentatifs de cette tradition –quasi exclusivement issus de contextes funéraires- ont été récupérés par la Mission Espagnole dans le cadre des fouilles du site de Ingapirca¹⁰².

-Le débat sur la synchronie des céramiques Tacalshapa et Cashaloma-

Pour Jijón y Caamaño¹⁰³, la tradition Tacalshapa précède la céramique Cashaloma. C'est aussi la conclusion à laquelle arrive Idrovo à partir de sa propre classification de Tacalshapa (principalement morpho-stylistique comme on l'a vu, tout comme celle de Jijón y Caamaño), et des datations de la céramique Cashaloma obtenues par la Mission Espagnole à Ingapirca¹⁰⁴, qui la situe entre 1000 et 1500 de notre ère (voir tableau 1.1).

À partir des datations proposées par Meyers pour Cashaloma (440 de notre ère et 960 de notre ère) et celles qu'il a obtenues pour la céramique Tacalshapa de son propre terrain de recherche dans la région de Sígsig (entre 585 +/- 130 de notre ère et 1320 +/-255 de notre ère), Francisco Valdez propose de son côté une autre hypothèse : les céramiques Tacalshapa

⁹³ Idrovo Urigüen et Almeida Durán 1977, s/p

⁹⁴ Fresco 1984, 185

⁹⁵ Salazar 2004, 29

⁹⁶ Idrovo Urigüen et Gomis 2009, 39

⁹⁷ Idrovo Urigüen 2000, 60

⁹⁸ Idrovo Urigüen et Gomis 2009, 39

⁹⁹ Idrovo Urigüen 2000, 60 ; Fresco 1984, 165

¹⁰⁰ Idrovo Urigüen et Almeida Durán 1977, s/p

¹⁰¹ Idrovo Urigüen 2000, 60

¹⁰² Fresco 1984, 145, 183

¹⁰³ Jijón y Caamaño 1997, 386, 387

¹⁰⁴ Alcina 1981, 97

et Cashaloma seraient en fait contemporaines. Le cantonnement apparent de Cashaloma dans la province actuelle de Cañar et celui de Tacalshapa dans celle d'Azuay –remarqué par tous les auteurs-, constituerait un argument supplémentaire en faveur de cette proposition¹⁰⁵, qui était de fait celle qu'avançaient Idrovo et Almeida en 1977¹⁰⁶.

CULTURE	DATE (apr. J.-C., si non précisé)	CODE LABORATOIRE	SITE	RÉFÉRENCE
Tacalshapa	110 +/-50 (av. J.-C)	?	Pumapungo	Idrovo (2000 : 54)
	585+/-130	2-B02-83	Casa Llanos (puits d'offrande)	Valdez (1984 : 228)
	825+/-120	3-CA1Z1-83	Casa Llanos (fond de la cuvette)	
	1115+/-180	3-H1-83	Casa Llanos (huaca n.1)	
	1320 +/-255	2-TP1-83	Casa Llanos (sondage cuvette)	
Cashaloma	380 -540	? Institut für Bodemkunde (Université de Bonn)	Pilaloma (Ingapirca)	Meyers in Jaramillo (1976 : 123)
	920-1040			
	990+/-70	CSIC319	Pilaloma 1	Alcina Franch (1981 : 97)
	1030+/-50	CSIC338 et CSIC339	Pilaloma 2	
	1200+/-70	? Institut für Bodemkunde (Université de Bonn)	Intihuayco (Ingapirca)	Jaramillo (1976 : 156)
	1250+/-60			
	1250+/-70	CSIC336	Pilaloma 2	Alcina Franch (1981 : 97)
	1260+/-60	? Institut für Bodemkunde (Université de Bonn)	Intihuayco (Ingapirca)	Jaramillo (1976 : 156)
	1260+/-80	CSIC322	Pilaloma 1	Alcina Franch (1981 : 97)
	1370+/-70	CSIC323		
	1400 +/-60	CSIC335 et CSIC337	Pilaloma 2	

Tableau 1.1 : Datations C14 existant à ce jour pour la céramique Tacalshapa et Cashaloma

Alcina¹⁰⁷ rétorque que le contexte de la date Cashaloma signalée par Meyers (440 de notre ère) est peu fiable. Mais il précise lui-même que les dates de la céramique Cashaloma qu'il a obtenues proviennent exclusivement d'un seul site (Pilaloma –à Ingapirca-), ce qui sous-

¹⁰⁵ Valdez 1984, 214

¹⁰⁶ Idrovo Urigüen et Almeida Durán 1977, s/p

¹⁰⁷ Alcina 1981, 99

entend qu'il n'est pas à exclure que des sites Cashaloma plus anciens existent¹⁰⁸. De surcroît, la prédominance apparente de la céramique Tacalshapa à Azuay et celle de Cashaloma à Cañar pose problème : si Cashaloma apparaît effectivement en 1000 apr. J.-C., et qu'aucune autre céramique n'est mentionnée à Cañar depuis la fin de Narrío (100 apr. J.-C.), cela voudrait dire que la région est restée inhabitée entre ces deux créneaux temporels. À quel point un tel scénario peut-il être envisageable ? À partir de la proposition de Jijón y Caamaño, Jaramillo¹⁰⁹ suggère que Cashaloma est en fait issue d'un style Narrío tardif. C'est aussi l'avis de Fresco¹¹⁰. Cette hypothèse -qui souligne le besoin de datations supplémentaires à l'échelle de l'ensemble de Cañar-, n'a pas été reprise depuis... Quoiqu'il en soit, toutes les dates obtenues montrent qu'au moins entre 1000 et 1300, Cashaloma et Tacalshapa ont bel et bien co-existé...

2. *Guapondélic/Molle/Saraguro*

La céramique Guapondélic (ainsi nommée par Idrovo), a essentiellement été repérée dans l'actuelle province d'Azuay¹¹¹, -plus précisément à Paute, Cuenca, Cumbe-, mais aussi en moindre mesure dans la province de Cañar, à Azogues. Elle correspond au « Thick Ware Style » identifié par Bennett en 1946. En 1966, l'archéologue nord-américaine Betty Meggers rajoutera que cette céramique est récurrente dans les sites d'habitat correspondant à la période qui s'étale entre les années précédant immédiatement l'occupation inca et l'enracinement de celle-ci en territoire cañari¹¹². De fait, à Pumapungo (siège de la capitale nord de l'empire inca, dont les vestiges se trouvent dans la ville actuelle de Cuenca), ce matériel constitue la moitié de l'assemblage associé au niveau d'occupation inca¹¹³ ; on le retrouve même à l'époque coloniale¹¹⁴.

Meggers décrit cette céramique comme un matériel grossier, à parois épaisses, sans engobe¹¹⁵. D'après Idrovo, Guapondélic accuserait un changement de formes notoire par rapport à Tacalshapa, notamment avec la disparition des récipients anthropomorphes, remplacés par des « marmites à corps sphérique, des assiettes ainsi que des récipients de grande taille, -entre 0,80 m et 1 m de hauteur-, associés à d'autres pièces moins volumineuses, utilisées comme partie intégrante de la vaisselle domestique¹¹⁶ » (voir annexe 1^E). Meyers remarque en outre la récurrence de bords correspondant à des bols à ouverture large et à parois évasées, ainsi que de pieds de marmites tripodes. Il relève par ailleurs quelques traces d'engobe marron rougeâtre, sans motifs décoratifs¹¹⁷. De son côté, Idrovo¹¹⁸ souligne l'utilisation de bandes post-cuisson aux couleurs rouge pâle (déjà présentes à Tacalshapa III).

¹⁰⁸ voir aussi Fresco 1984, 184

¹⁰⁹ Jaramillo 1976, 150

¹¹⁰ Fresco 1984, 184 ; Almeida Durán *et al.* 1991, s/p

¹¹¹ Idrovo Urigüen 2000, 61

¹¹² Meyers 1998, 192

¹¹³ Idrovo Urigüen 2000, 62

¹¹⁴ Bennett, dans Meyers 1998, 192 ; Valdez 1984, 213

¹¹⁵ Meyers 1998, 192

¹¹⁶ Idrovo Urigüen 2000, 61

¹¹⁷ Meyers 1998, 192

Meyers et Idrovo proposent chacun une interprétation différente sur la nature de la céramique Guapondélic. Pour Meyers¹¹⁹, Guapondélic est en fait la prolongation de Tacalshapa III à Azuay, résultant du contact entre les populations originaires des lieux et la vague de migration amazonienne citée plus haut. Meyers étaye son hypothèse en prenant appui sur les similitudes entre la céramique Guapondélic et d'autres céramiques andines ayant connu des influences amazoniennes à la même époque, notamment le matériel étudié par l'équipe de Jean Guffroy à Loja¹²⁰. Idrovo¹²¹ reconnaît en effet que la céramique Guapondélic reprend nombre de traits propres à Tacalshapa III. Mais il associe les innovations introduites par Guapondélic à une « perte de valeur de la céramique¹²² », qui serait devenue strictement domestique à partir de cette époque.

Idrovo est le seul à y faire référence, mais une tradition Molle serait également à signaler en plus de Cashaloma et Guapondélic. Cette céramique se retrouverait dans le secteur du site éponyme, situé au Nord de Cuenca -près de Chaullabamba-, ainsi qu'à Pumapungo. Il s'agit d'une céramique grossière, « à pâte compacte et bien travaillée », et dont la décoration se résume à des « bandes de couleur blanc pâle ou (...) rouge recouvrant les parties supérieures ou la totalité des récipients¹²³ » (voir annexe 1 E).

Enfin, Idrovo¹²⁴ signale la tradition céramique Saraguro, qui correspondrait plus précisément ici à ce qu'Ogburn a dénommé le « Saraguro Récent » (1200 à 1460 de notre ère). Ce dernier serait proche de Cashaloma, par contraste avec la phase précédente, qu'Ogburn associait plutôt à Tacalshapa, comme on l'a vu¹²⁵. Ogburn signale toutefois que la poterie du Saraguro Récent est semblable à celle du Saraguro Ancien, à la différence près que des traces de textiles apparaissent sur la surface interne ou externe de certains pots, caractéristique qu'Ogburn associe à un changement dans la technique de façonnage employée. Il s'agit d'une céramique plus soignée au niveau du lissage, plus régulière au niveau de l'épaisseur des parois, et plus souvent engobée¹²⁶. Les formes sont à peu près les mêmes que celles du Saraguro ancien, à l'exception des marmites polypodes –qui se font plus rares-, tandis que l'on assiste à l'apparition de bases annulaires et d'assises plates, ainsi que de coupes à pied (*compoteras*¹²⁷). L'annexe 1D synthétise les traits diagnostiques de cette céramique.

En termes généraux, les recherches menées à Azuay (El Valle, Sigsig), ainsi qu'à Cañar (Cojitambo) ont établi que le schéma d'habitat lié aux populations rattachées à ces traditions se caractérise par des occupations dispersées, ponctuées par la présence de « concentrations pré-urbaines de tailles relatives qui ont eu, généralement, un caractère

¹¹⁸ Idrovo Urigüen 2000, 61

¹¹⁹ Meyers 1998, 912

¹²⁰ Almeida Durán 1987, 182 ; Guffroy 2004, 179

¹²¹ Idrovo Urigüen 2007, 90

¹²² Idrovo Urigüen et Gomis 2009, 38

¹²³ Idrovo Urigüen 2000, 62

¹²⁴ Ibid., 63

¹²⁵ Ogburn 2001, 237

¹²⁶ Ibid., 238

¹²⁷ Ibid., 246

administratif ou religieux¹²⁸ ». La taille de ces concentrations pouvait être très variable, mais dans la plupart des cas, la résidence du cacique ainsi que les lieux de culte aux ancêtres locaux (*huacas*) constituaient des points de rassemblement communautaires¹²⁹.

Les luttes existant entre ces unités politiques pour le contrôle des routes d'échanges auraient été exacerbées d'une part par la diminution du commerce avec les cultures côtières, - dès lors plus intéressées par les échanges maritimes-, ainsi que par l'arrivée des groupes amazoniens mentionnés précédemment¹³⁰. Cette nouvelle réalité contribuera à la naissance du groupe désigné dans les premiers écrits laissés par les Espagnols sous le nom de « Cañaris¹³¹ ». De fait, Idrovo suggère d'utiliser le terme « Cañari » pour se référer aux populations correspondant aux traditions céramiques Cashaloma, Guapondélic et Molle, préférant réserver celui de « Proto-Cañari » aux traditions précédentes¹³².

b. Quelques mots sur l'architecture...

La plupart des sites précolombiens dotés de constructions en pierre à Cañar et Azuay se rattachent à l'époque de l'occupation inca (voir plus loin). En l'état actuel des connaissances, il existe très peu de sites cañaris pré-incas comportant des structures en pierre¹³³ : ces derniers ont-ils été détruits ? L'architecture en pierre était-elle peu répandue parmi les Cañaris ? Difficile de répondre à ces questions pour l'instant.

Les vestiges de Llaver et de la vallée du Jubones (de moins en moins visibles), sont les plus cités dans la bibliographie. N'ayant jamais été étudiés en profondeur ou fouillés, l'on ignore toutefois à quelle époque précise de la chronologie cañari ils se rattacheraient. Situé dans les environs de Chordeleg, Llaver est implanté sur une colline aménagée au moyen de terrassements, dont certains sont renforcés par des murs en pierre¹³⁴.

Les vestiges du Jubones nous sont plus particulièrement connus grâce aux descriptions de González Suárez¹³⁵ et surtout, Verneau et Rivet. Ces derniers y signalent au moins quatre sites, parmi lesquels Sumaypamba et Minas apparaissent comme les plus importants. Rivet estime la surface de Sumaypamba à 13 ou 14 hectares (voir fig. 1.12). Les murs ont été construits à partir de pierres de rivière unies au moyen de mortier. Ils prennent la forme générale d'un quadrilatère dont la façade orientale est rattachée au mur occidental par 14 murs parallèles entre eux formant des galeries intérieures, entrecoupées par endroits par des petites chambres internes¹³⁶.

¹²⁸ Valdez 1984, 208

¹²⁹ Idrovo Urigüen 2007, 91

¹³⁰ Ibid., 90

¹³¹ Ibid. ; Idrovo Urigüen et Gomis 2009, 39

¹³² Idrovo Urigüen et Gomis 2009, 40

¹³³ Salazar 2004a, 61

¹³⁴ Ibid., 66

¹³⁵ González Suárez 1922, 66

¹³⁶ Verneau et Rivet 1912, 108, 109

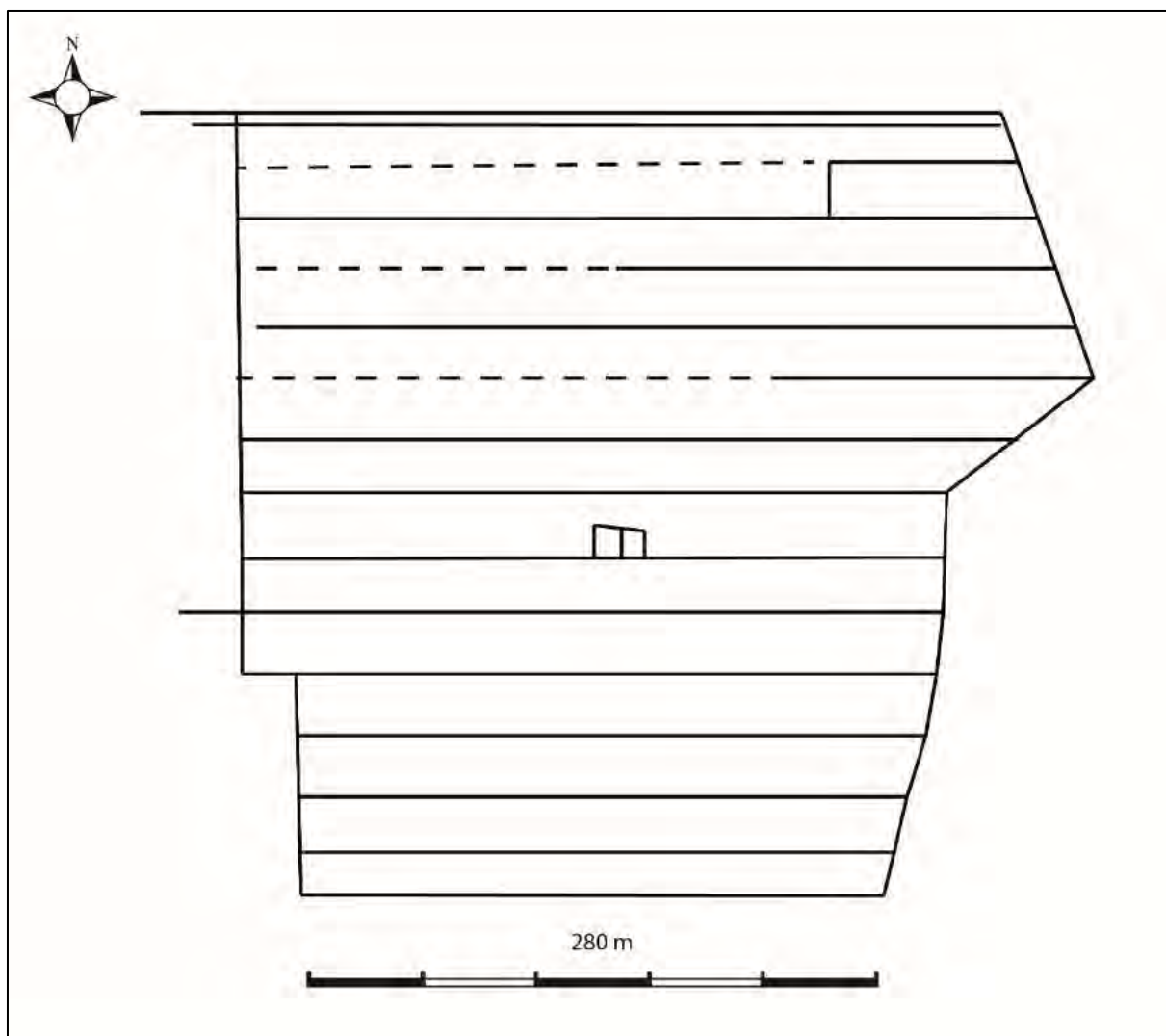


Fig. 1.12 : Plan des ruines de Sumaypamba (repris de Verneau et Rivet, 1912 : 109).

Un peu moins vastes (12 hectares), les ruines de Minas (fig. 1.13) présentent des caractéristiques semblables à celles de Sumaypamba au niveau du matériel de construction et de la configuration : l'édifice principal est ainsi constitué d'une structure en forme de quadrilatère, divisée en onze galeries. Cinq structures supplémentaires de forme rectangulaire apparaissent au sud du bâtiment¹³⁷.

B. DONNÉES ETHNOHISTORIQUES

Les récits laissés par les Espagnols au sujet de la conquête et les premières années de la colonisation européenne fournissent quelques renseignements quant aux coutumes des cultures préhispaniques rencontrées sur place. Dans le cas des Cañaris, c'est surtout dans les premières chroniques et les « Relations Géographiques des Indes » que l'on retrouve des

¹³⁷ Ibid., 109, 110

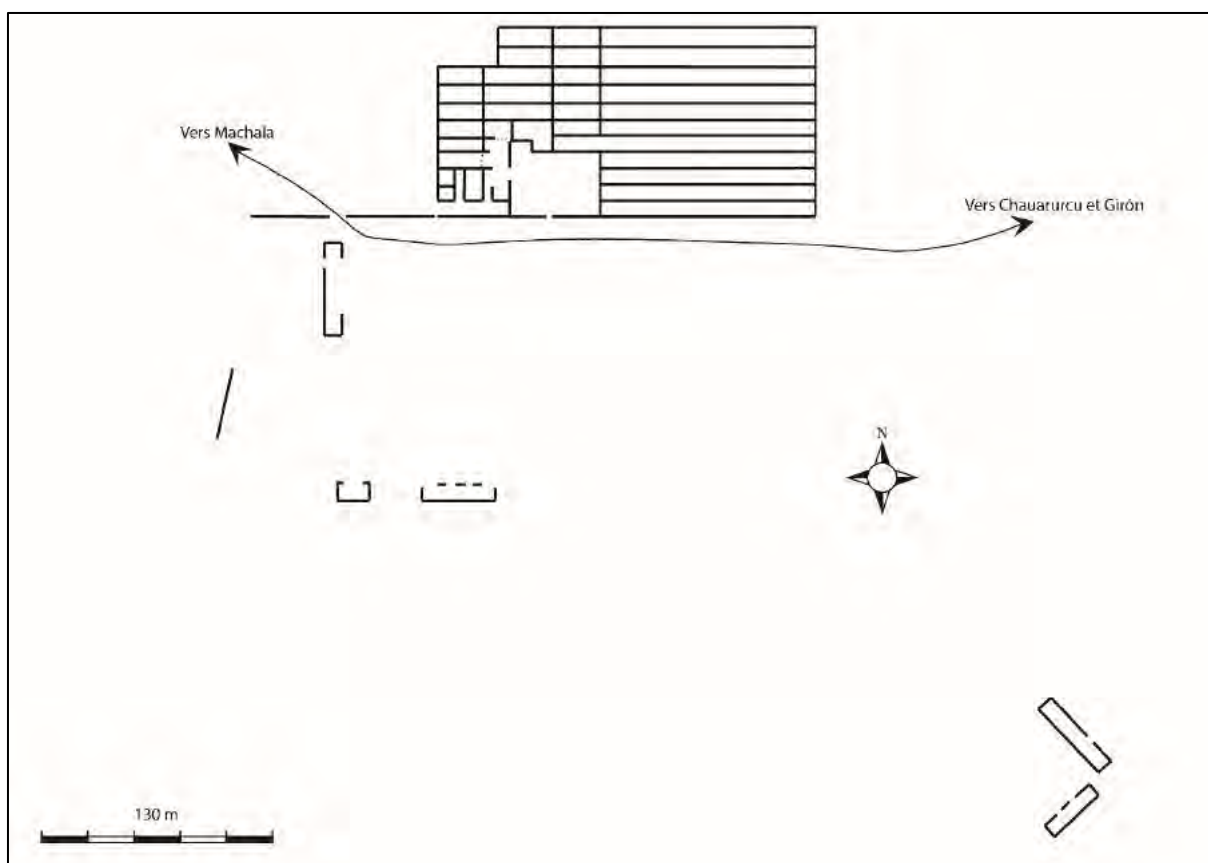


Fig. 1.13 : Plan des ruines de Minas (repris de Verneau et Rivet, 1912 : 110).

éléments d'information précieux¹³⁸. Celles-ci sont des descriptions de leur juridiction rédigées entre 1578 et 1585 par des fonctionnaires de la Couronne Espagnole, à partir d'un questionnaire établi par Philippe II au sujet des coutumes des cultures locales préhispaniques, de leur géographie, ou encore leur situation démographique, entre autres¹³⁹.

Deux grands mythes d'origine concernant les Cañaris –chacun faisant état de plusieurs variantes-, sont référés. D'après le premier, ces derniers seraient issus d'un serpent en or qui se serait submergé dans un lac situé dans la région de Sígig¹⁴⁰. Ce mythe serait à l'origine du culte aux lacs propre à la religiosité cañari¹⁴¹. Le deuxième est centré sur l'histoire de deux frères qui auraient été les deux seuls survivants d'un déluge. Ces derniers auraient trouvé refuge dans une grotte (ou une hutte), où ils passaient la nuit. Un soir, alors qu'ils y retournaient, ils trouvèrent un repas préparé. Le phénomène se répéta les jours suivants. Intrigués, ils décidèrent de se cacher dans la grotte pour découvrir l'identité de leurs bienfaiteurs, qui s'avérèrent être des femmes aras. Un des frères devint le partenaire de l'une

¹³⁸ Valdez 1984, 14

¹³⁹ Wachtel 2013, 30

¹⁴⁰ Verneau et Rivet 1912, 32 ; Salazar 2004, 55

¹⁴¹ Arias Dávila [1582] 1965, 279 ; Cieza de León [1554] 1986, 142

d'elles. Les Cañaris seraient issus de cette union¹⁴². L'ara (*Ara sp.*), oiseau originaire de la forêt tropicale, serait ici un symbole des liens unissant les Cañaris au monde amazonien¹⁴³.

Il existe ainsi plusieurs hypothèses quant à l'origine du terme « cañari » :

- Il pourrait vouloir dire « serpent », « perroquet », « ara », ou encore « ceux-ci sont les descendants du serpent¹⁴⁴ » ;
- Il pourrait être issu du mot *cañaro*, plante dont le fruit est semblable aux haricots et qui se retrouverait en abondance dans le territoire occupé par la population à laquelle elle aurait donné son nom¹⁴⁵ ;
- Il pourrait provenir du quichua *canarini* (« froid qui brûle »), allocution qui aurait été prononcée par l'empereur inca Huayna Cápac au sujet du climat des environs de l'actuelle région de Cañar lors de son arrivée sur place¹⁴⁶.

D'après les dernières études effectuées par les ethnohistoriens et les archéologues sur la région, les Cañaris auraient en effet constitué un groupe linguistique homogène¹⁴⁷, partageant des traditions communes. Ce groupe aurait été divisé en plusieurs noyaux politiques, chacun administré par son dirigeant¹⁴⁸, cantonné dans sa propre vallée (ou à cheval sur plusieurs d'entre elles), et doté de ses propres spécificités culturelles¹⁴⁹. Les noyaux politiques cañaris auraient été en contact entre eux par le biais de relations politiques de parenté et d'échanges, mais aussi de conflits¹⁵⁰. En 1582, Gallegos¹⁵¹ précise de fait qu'« à l'époque de leur paganisme, chaque communauté avait des chefferies, avec un cacique au-dessus de ses vassaux (certains en ayant plus que d'autres) ».

Cette organisation pourrait correspondre aux caractéristiques de ce que l'anthropologue Philippe Descola nomme un schème ontologique (ou « manière d'identifier le monde »¹⁵²) analogiste. Les trois autres schèmes ontologiques définis par cet auteur sont le totémisme, le naturalisme et l'animisme. Ces schèmes sont définis par la reconnaissance opérée par chaque groupe culturel d'une relation de continuité ou au contraire de discontinuité entre intériorités et physicalités. L'intériorité se réfère à « la gamme des propriétés ordinairement associées à l'esprit, à l'âme ou à la conscience » et la physicalité, aux apparences extérieures¹⁵³. De ce point de vue, l'analogisme, caractéristiques des cultures andines préhispaniques¹⁵⁴, se fonderait sur une dissociation totale entre physicalité et intériorité, aboutissant à une

¹⁴² González Suárez 1922, 17 ; Sarmiento de Gamboa [1572] 2007, 46 ; Cobo 1892, 312

¹⁴³ Valdez 1984, 15

¹⁴⁴ Solano Falcón 2011, 25

¹⁴⁵ Pablos [1582] 1965, 270

¹⁴⁶ Burgos 2003, 16

¹⁴⁷ Gauria [1582] 1965, 282

¹⁴⁸ Pereira et Tostado [1582] 1965, 272 ; Gallegos [1582] 1965, 275

¹⁴⁹ Chacón 1990, 37 ; Hirschkind 2013, 18 ; Idrovo Urigüen 1986, 53 ; Ponce Leiva n.d., 7 ; Cárdenas 2004, 7

¹⁵⁰ Gallegos [1582] 1965, 275 ; Pereira et Tostado [1582] 1965, 272 ; Gauria [1582] 1965, 283 ; Garcilaso de la Vega s/d, 160 ; Idrovo Urigüen 2000, 63

¹⁵¹ Gallegos [1582] 1965, 275

¹⁵² Descola 2013b, 268

¹⁵³ Descola 2003, 627

¹⁵⁴ Descola 2005, 289, 375

perception du monde comme étant « peuplé de singularités ». Dans l'objectif de lui donner un ordre et une cohérence, le raisonnement analogiste aurait ainsi recours à « un usage obsessionnel des correspondances¹⁵⁵ ». « Aux yeux de ceux qui le composent, ce genre de collectif est taillé aux mesures du cosmos tout entier, mais découpé en unités constitutives interdépendantes que structure une logique d'emboîtements segmentaires¹⁵⁶ ».

D'après Idrovo¹⁵⁷, les différences inter communautaires existantes pourraient expliquer en particulier les singularités stylistiques de la céramique cañari. Parmi les documents de cette époque, une seule référence est connue à ce jour quant à l'existence de communautés de potiers. Il s'agit de la description de la région d'Azogues effectuée par Gallegos¹⁵⁸ en 1582. Celui-ci mentionne la qualité de la céramique fabriquée sur place depuis l'époque inca, quoiqu'il ne fournisse pas davantage de précisions quant à l'emplacement des communautés de potiers auxquels il se réfère ou encore à la technique ou aux types de récipients fabriqués. Il spécifie toutefois que les potiers mentionnés ne sont pas originaires des lieux, ce qui, d'après Idrovo¹⁵⁹, n'exclut pas pour autant leur origine cañari (ils pourraient venir d'un autre village cañari).

Les premiers écrits des Espagnols fournissent en outre quelques références générales sur le mode de vie de ces populations. On y apprend que leur alimentation se base essentiellement sur la consommation de maïs (*Zea mays*), haricots (*Phaseolus vulgaris*), pommes de terre (*Solanum tuberosum*), quinoa (*Chenopodium quinoa*), calebasse (*Lagenaria siceraria*) et tubercules¹⁶⁰. Les versions diffèrent quant au type de structures d'habitat : en terre à Paute et Cañaribamba¹⁶¹, en pierre à Cuenca et Pacaipamba ou Leoquina¹⁶² ; de forme rectangulaire à Paccha¹⁶³ ou ronde pour les gens du commun et rectangulaires pour les caciques à Azogues¹⁶⁴. En ce qui concerne le vêtement, il consistait essentiellement en une tunique et une cape en laine ou en coton¹⁶⁵. Gauria¹⁶⁶ parle aussi d'une tenue d'apparat pour les festivités prenant la forme d'une chemisette en plumes d'ara. En guise de coiffure, les Cañaris s'enroulaient les cheveux sur la tête et y posaient une coiffe en forme d'anneau en bois¹⁶⁷, en tissu, ou en calebasse¹⁶⁸. Les principales armes employées se résument à des lances en bois de palme, des frondes, des massues et des propulseurs¹⁶⁹.

¹⁵⁵ Descola 2011, 810

¹⁵⁶ Descola 2005, 375

¹⁵⁷ Idrovo Urigüen 1986, 53

¹⁵⁸ Gallegos [1582] 1965, 277

¹⁵⁹ Idrovo Urigüen 2000, 313

¹⁶⁰ Gauria [1582] 1965, 286 ; Pablos [1582] 1965, 267

¹⁶¹ Pereira et Tostado [1582] 1965, 274 ; Gauria [1582] 1965, 287

¹⁶² Pablos [1582] 1965, 269 ; Arias Dávila [1582] 1965, 280

¹⁶³ Bello Gayoso [1582] 1965, 270

¹⁶⁴ Gallegos [1582] 1965, 278

¹⁶⁵ Pablos [1582] 1965, 267 ; De los Ángeles [1582] 1991, 271 ; Gallegos [1582] 1965, 278 ; Cieza de León [1553] 1986, 146

¹⁶⁶ Gauria [1582] 1965, 283

¹⁶⁷ Cieza de León [1553] 1986, 146

¹⁶⁸ Garcilaso de la Vega s/d, 159, 160

¹⁶⁹ Gauria [1582] 1965, 283

La seule référence concernant les pratiques funéraires nous vient d'Ytaliano¹⁷⁰, qui décrit le type de sépultures employé à Alausí (actuelle province de Chimborazo, alors intégrée à la juridiction de Cuenca) : les indigènes construisaient une chambre en profondeur, dans laquelle le cacique était enterré en compagnie d'enfants et d'adultes, de lamas, de vêtements, de vaisselle en or et en argent, de jarres ainsi que de marmites remplies de bière de maïs (*chicha*). Il était en effet communément admis que le cacique continuait à s'alimenter après sa mort.

II. LES JIVAROS

La famille linguistique jivaro occupe aujourd'hui les piémonts orientaux des Andes compris entre le sud de l'Équateur et le nord du Pérou. Elle est intégrée par les Achuars, les Aguarunas, les Huambisas et les Shuars¹⁷¹. Les Jivaros¹⁷² seraient arrivés sur ce territoire entre les VII et VIIIème siècles de notre ère, en provenance des basses terres amazoniennes¹⁷³. Cette migration de populations amazoniennes vers la Sierra -la même mentionnée plus haut pour la fin de Tacalshapa- est également signalée dans les Andes Centrales¹⁷⁴. Elle se serait produite en raison d'un phénomène global de changements climatiques notoires, survenu entre les VIIème et XIIème siècles, connu en Europe sous le nom de « Medieval Climate Anomaly ». La possible corrélation entre ce phénomène et l'arrivée de groupes amazoniens dans les Andes resterait toutefois à prouver¹⁷⁵.

Dans la moitié sud de l'Équateur, l'occupation archéologique jivaro a surtout été étudiée dans les bassins de l'Upano, -où elle est attestée à partir de 700 jusqu'à 1200 de notre ère¹⁷⁶, du haut Zamora (700 à 1300 de notre ère¹⁷⁷), et du Chinchipe (900 – XXème siècle¹⁷⁸ ; voir fig. 1.14 pour les toponymes cités dans ce sous-chapitre sur les Jivaros).

D'après la documentation ethnohistorique, à l'époque de l'arrivée des Espagnols, les Jivaros étaient divisés en quatre sous-groupes : les Paltas et les Malacatos (nord et sud de Loja), les Xibaros (implantés entre les bassins des fleuves Paute, Upano et Cuchipamba), et

¹⁷⁰ Ytaliano [1582] 1965, 288

¹⁷¹ Descola 1986, 16

¹⁷² On parlera de « Jivaros » en référence aux populations de cette ethnie associées à l'époque précolombienne/coloniale, et de « Shuars » en référence à leurs descendants actuels : « Il faut préciser que le mot 'jivaro' est une hispanisation du terme 'shiwiar' qui désigne, pour un Jivaro, un ennemi d'un autre groupe jivaro, un ethnonyme à présent récusé par les Jivaros eux-mêmes du fait de ses connotations péjoratives en Équateur et au Pérou. Le terme est resté pour désigner de façon générique un ensemble de plus de cent mille Amérindiens répartis dans la forêt du piémont amazonien de l'Équateur et du Pérou, parlant une même langue isolée, mais divisés en une demi-douzaine de tribus, chacune avec son dialecte et, pendant longtemps, en conflit avec ses voisines » (Descola 2014, 132).

¹⁷³ Guffroy 2008, 901

¹⁷⁴ Lathrap 1970, 174

¹⁷⁵ Rostain et Saulieu 2013, 107

¹⁷⁶ Rostain 2008, 87 ; Rostain et Pazmiño 2013, 64

¹⁷⁷ Villalba 2011, 12

¹⁷⁸ Guffroy 2006, 351

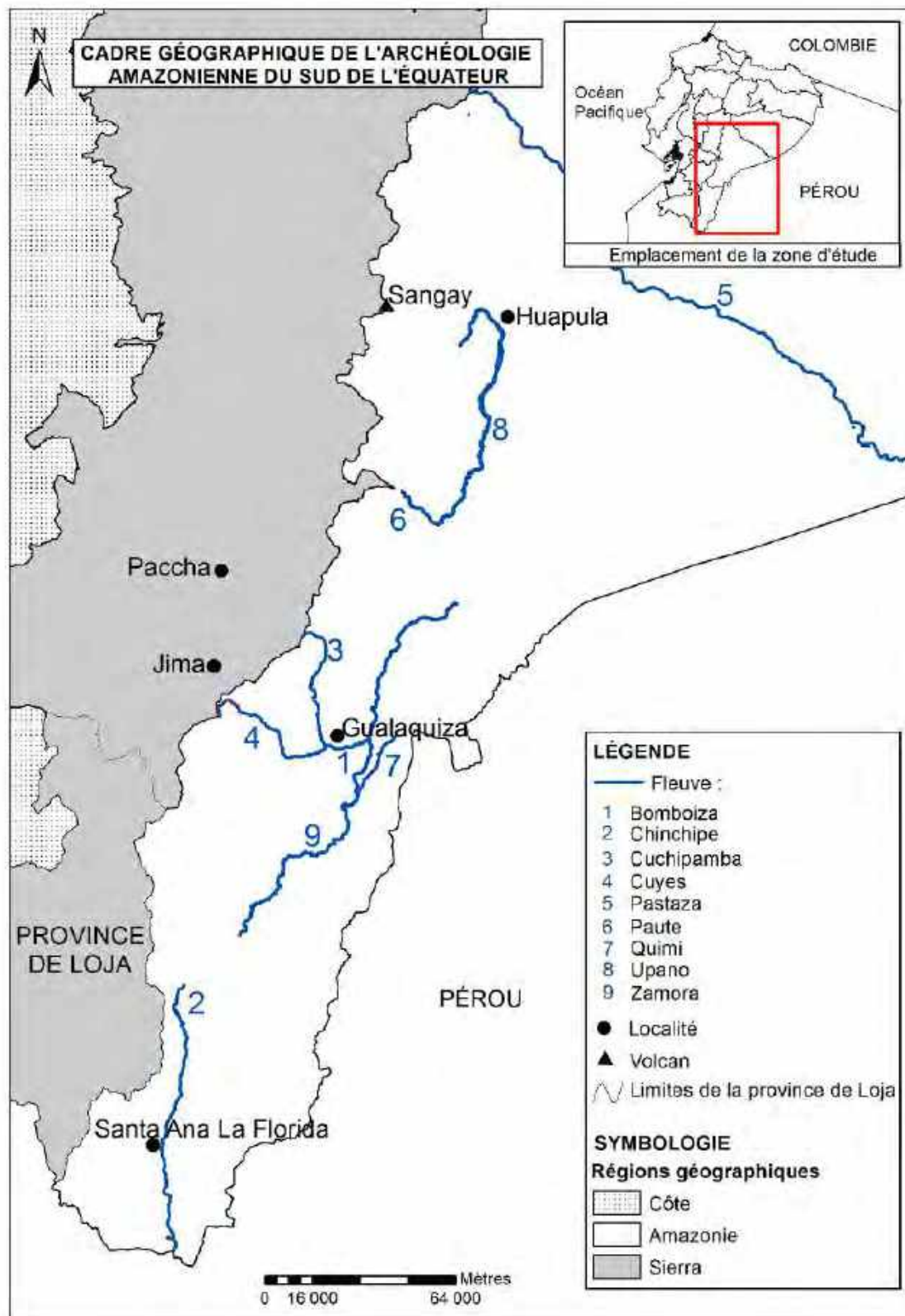


Fig. 1.14 : Cadre géographique de l'archéologie amazonienne tardive de la moitié sud de l'Équateur

les Bracamoros (bassins du bas et moyen Zamora, ainsi que du Chinchipe¹⁷⁹).

Dans les sites les mieux étudiés de l'Upano et du Chinchipe, il semblerait que l'arrivée de ces groupes amazoniens n'ait pas engendré de conflits avec d'éventuels occupants déjà installés sur place. Dans l'Upano en effet, une éruption volcanique du Sangay survenue en 600 apr. J.-C. aurait fait fuir les habitants de la région¹⁸⁰. Ces derniers appartenaient à la culture Upano (400 av. J.-C. à 300/400 apr. J.-C.), qui s'est notamment démarquée par la construction d'impressionnants ensembles de tertres¹⁸¹. Suite à l'éruption du Sangay, ces derniers furent abandonnés et purent donc être ré occupés par les Jivaros un siècle plus tard¹⁸².

Le bassin du Chinchipe a quant à lui été le cadre de la flamboyante culture Mayo Chinchipe (3550 à 390 av. J.-C.), dont le seul haut-lieu identifié à ce jour en Équateur –Santa Ana La Florida-, comprend des vestiges reflétant des savoir-faire particulièrement sophistiqués pour cette époque : architecture en pierre suivant une planification bien marquée, céramique fine soigneusement décorée, récipients en pierre polie, parures en turquoise, domestication du cacao (*Theobroma cacao*) pionnière à l'échelle du continent¹⁸³... Les données chronologiques disponibles pour la région mettent en évidence un hiatus chronologique entre la fin de cette manifestation -début du Développement Régional- et l'arrivée des Jivaros -début de la période d'Intégration- : manque de datations ou abandon prolongé du secteur ?

1. L'occupation archéologique jivaro

Quelles sont les caractéristiques de l'occupation archéologique jivaro ? Nous proposons ci-dessous un bilan des résultats obtenus suite aux études menées dans les bassins de l'Upano, du Haut Zamora ainsi que du Chinchipe.

A. L'UPANO : LES HUAPULAS

Le complexe XI du site de Huapula a révélé une structure domestique jivaro dont la découverte constitue un apport significatif à la compréhension des modes de vie de ces populations (désignées sous le nom de « Huapulas »). L'espace en question contenait ainsi des foyers, des objets en céramique (récipients tels que jarres ou bols, fusaïoles ayant sans doute servi à la fabrication de fil de coton -*Gossypium barbadense*), des meules et des molettes, ainsi que quelques petits outils en pierre. Des restes végétaux (maïs notamment), ont également pu être identifiés¹⁸⁴. L'agriculture sur brûlis pratiquée dans les jardins familiaux semble avoir été à la base de la subsistance¹⁸⁵.

¹⁷⁹ Taylor et Descola 1981, 50

¹⁸⁰ Rostain 2008, 87

¹⁸¹ Ibid.

¹⁸² Rostain 1999b, 83 ; Rostain 2008, 87

¹⁸³ Valdez *et al.* 2005, 374 ; Valdez 2008, 885 ; Valdez 2013, 108 ; Zarrillo et Valdez 2013, 160

¹⁸⁴ Rostain 1999a, 90 ; Rostain 2006, 342, 343 ; Rostain 2008, 88

¹⁸⁵ Rostain et Pazmiño 2013, 71 ; Rostain et Saulieu 2013, 130

La configuration structurelle et spatiale du site, ainsi que la nature des artefacts trouvés sur place (en particulier le type de céramique), rappelleraient fortement l'habitat jivaro actuel, ce qui pourrait associer l'occupation Huapula aux premières manifestations jivaros en Haute Amazonie¹⁸⁶. Il semblerait ainsi que les différents lignages familiaux constitutifs de la culture Huapula se soient répartis dans l'espace sous la forme d'un schéma d'habitat dispersé¹⁸⁷. Acéphale, la société Huapula se serait en outre caractérisée par des structures de pouvoir fragmentées, des guerres endémiques et des croyances de type animiste¹⁸⁸. Toujours d'après les catégories ontologiques proposées par Philippe Descola telles que mentionnées plus haut, l'animisme perçoit une continuité entre les intériorités, et une discontinuité entre les physicalités¹⁸⁹.

B. LE HAUT ZAMORA

Les connaissances rattachées à l'occupation jivaro de ce secteur proviennent de fouilles d'archéologie de sauvetage, essentiellement menées par F. Villalba¹⁹⁰ dans la vallée du fleuve Quimi, affluent du fleuve Zamora situé à la limite entre les provinces de Morona Santiago et Zamora Chinchipe.

L'habitat se présente ici sous la forme de terrasses (plus de mille identifiées), réparties sur les flancs des microreliefs jalonnant le cours du fleuve¹⁹¹. Villalba¹⁹² a identifié 100 sites ou regroupements de terrasses, pouvant compter de 1 à 65 terrasses chacun. La plupart semble correspondre à des contextes domestiques : présence de meules, de molettes, d'une fusaïole, de restes de foyers¹⁹³ ainsi que de trous de poteaux¹⁹⁴. L'une d'elles a également révélé deux urnes contenant des restes humains¹⁹⁵.

C. LE BAS ET LE MOYEN ZAMORA ; LE CHINCHIPE : LES BRACAMOROS

L'occupation jivaro des bassins du moyen et bas Zamora ainsi que du Chinchipe est essentiellement connue grâce à la prospection menée par Jean Guffroy et Francisco Valdez entre 1999 et 2004 dans la province amazonienne de Zamora-Chinchipe¹⁹⁶ (voir chapitre 3). Les dates les plus anciennes associées au matériel jivaro retrouvé dans les zones prospectées par Guffroy et Valdez remontent au VIIIème/IXème siècle de notre ère¹⁹⁷. Mais la majorité

¹⁸⁶ Rostain 2006, 343 ; Rostain 2008, 88 ; Rostain et Pazmiño 2013, 66

¹⁸⁷ Rostain 2008, 87 ; Rostain et Pazmiño 2013, 71 ; Rostain et Saulieu 2013, 130

¹⁸⁸ Rostain et Saulieu 2013, 112, 130

¹⁸⁹ Descola 2013b, 269

¹⁹⁰ Villalba 2011, 4

¹⁹¹ Ibid., 8, 11; Ugalde 2011, 69

¹⁹² Villalba 2011, 4, 8

¹⁹³ Ibid., 9

¹⁹⁴ Ibid., 10

¹⁹⁵ Ugalde 2011, 70

¹⁹⁶ Valdez et Guffroy s.d., s/p

¹⁹⁷ Guffroy 2006, 351

des dates rattachées à ce matériel s'échelonnent entre les XIII^{ème} et XIV^{ème} siècles de notre ère, se prolongeant dans certains cas jusqu'à nos jours¹⁹⁸.

Les gisements identifiés sont surtout des sites d'habitat perchés au sommet de collines, associés à des terrassements se distinguant par la fertilité de leurs sols¹⁹⁹. Des sépultures en urnes ont également été retrouvées dans le moyen Zamora²⁰⁰. Dans l'ensemble, ces sites reflètent un schéma d'établissement dispersé, avec des concentrations de terrassements plus ou moins importantes par endroits, sans doute associées à de l'agriculture sur brûlis²⁰¹. Ce type d'habitat répondrait également à des fonctions défensives²⁰².

2. La céramique jivaro précolombienne : l'« horizon » corrugado

Les groupes jivaros ayant migré vers la Haute Amazonie entre les VII^{ème} et X^{ème} siècles de notre ère sont associés à un type de céramique connu sous le nom de « corrugado²⁰³ » ou « horizon corrugado ». De manière générale, le concept d'horizon fait référence à la récurrence de traits stylistiques ou techniques ayant diffusé sur une courte durée à l'échelle d'une vaste étendue spatiale²⁰⁴. Dans le cas jivaro, ce terme se réfère au décor en colombrins apparents visible le plus souvent sur le col des récipients²⁰⁵. Il est perçu comme rattaché à une poterie rustique correspondant généralement à une production domestique²⁰⁶, qui marque une rupture technique et stylistique totale par rapport aux types céramiques pré-existants dans la région²⁰⁷. Le corrugado se retrouverait principalement dans les zones dépourvues de grands axes navigables permettant un accès direct aux Andes²⁰⁸.

Les annexes 1F à 1H synthétisent les caractéristiques de la céramique corrugada de l'Upano/Pastaza (1F), du Zamora (1G) et du Chinchipe (1H) telles que mentionnées dans la bibliographie (pâtes, finition, traitement de surface, formes, décors, cuisson). Les formes de types marmites et bols ainsi que la présence d'au moins un colombrin apparent constituent les points communs partagés par ces trois espaces. Mais le corrugado du Chinchipe se démarque

¹⁹⁸ voir aussi Valdez 2013, 30

¹⁹⁹ Valdez et Guffroy s.d., s/p

²⁰⁰ Guffroy 2006, 352

²⁰¹ Rostain et Saulieu 2013, 136

²⁰² Ibid., 138

²⁰³ Guffroy 2006, 347

²⁰⁴ Willey et Phillips 1958, 33 : "The **horizon**, then, may be defined as a primarily spatial continuity represented by cultural traits and assemblages whose nature and mode of occurrence permit the assumption of a broad and rapid spread". En parallèle : "an archaeological **tradition** is a (primarily) temporal continuity represented by persistent configurations in single technologies or other systems of related forms. The lack of specification in respect to the spatial dimension may be supplied by the use of qualifying terms, as in 'regional tradition', 'areal tradition', and so on" (Ibid., 37).

²⁰⁵ Rostain et Saulieu 2013, 130 ; Saulieu 2006, 19 ; Rostain *et al.* 2014, 32

²⁰⁶ Saulieu 2006, 82

²⁰⁷ Rostain et Saulieu 2013, 129

²⁰⁸ Saulieu 2006, 19 ; Rostain et Saulieu 2013, 112

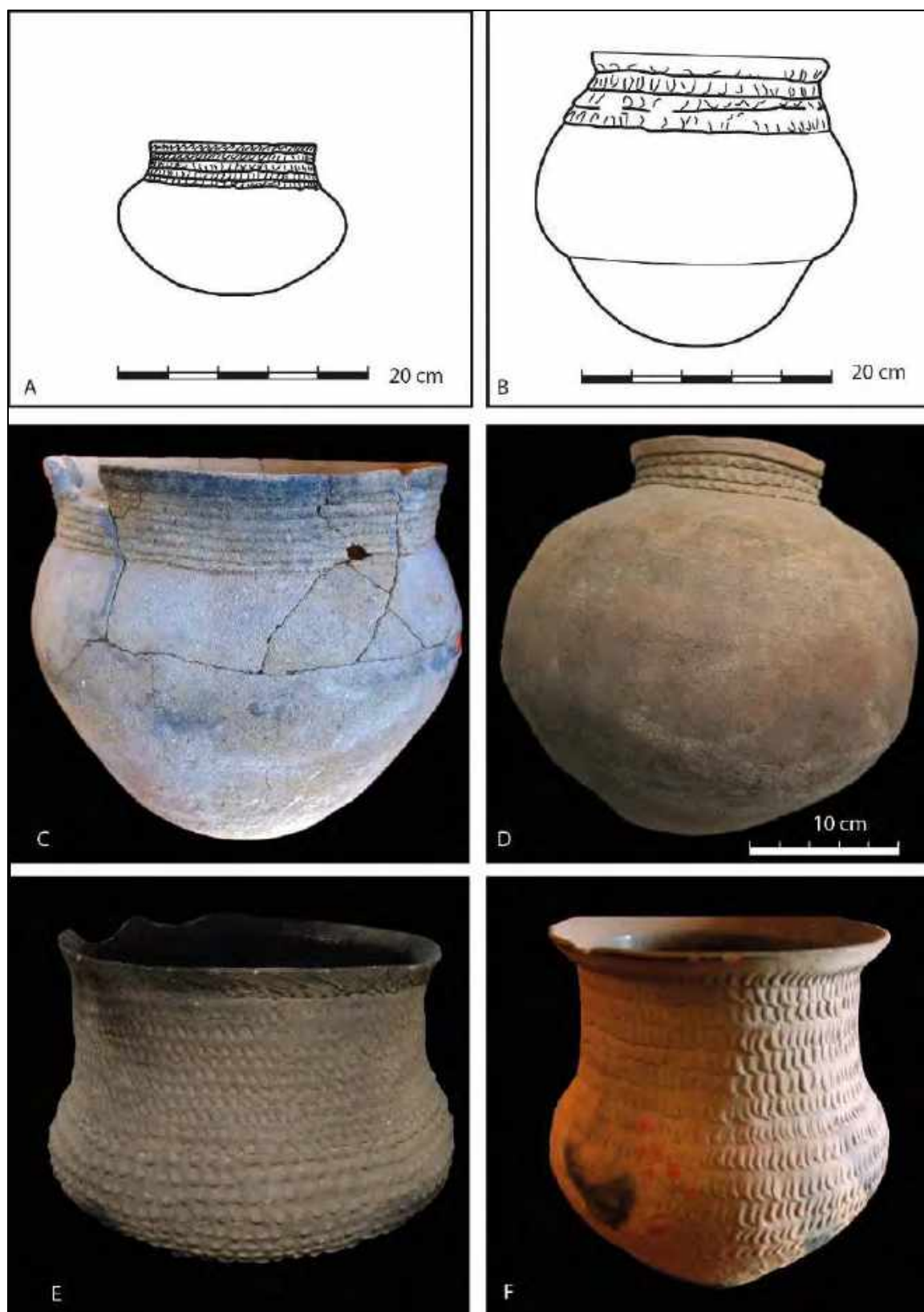


Fig. 1.15 : RÉCIPIENTS DE L'HORIZON CORRUGADO. A, B (Duche et Saulieu 2009 : 116), C (Musée Municipal de Gualaquiza, AO-14-02-01-M01-12-00109 008-002-003-0194. Hauteur : 41,9 cm), D (Gualaquiza, collection particulière), E (Musée Pumapungo, réserve ethnographique, estante especial 7 A1.83.1.93E.D), F (photo : S. Rostain).

par la diversité des décors²⁰⁹ (voir chapitre 6 figs. 6.25, 6.26, 6.32), qui fait contraste avec la « sobriété » de la céramique du Haut Zamora (fig. 1.15, C, D) ; le corrugado de l'Upano/Pastaza constituerait en quelque sorte un « intermédiaire » entre ces deux régions (fig. 1.15, A, B, E et F). Au sein même de l'ensemble du Moyen et Bas Zamora/ Chinchipe, Guffroy et Valdez remarquent des « différences notables », qu'ils attribuent à des « singularités locales » pouvant répondre à la présence de « sous-ensembles culturels » et/ou à des « évolutions temporelles », à des « structurations sociales ou de niveaux de développement sensiblement différents »²¹⁰. En dehors de la sphère proprement jivaro, un scénario semblable a été mis en évidence dans le Cuyabeno (Amazonie nord de l'Équateur, près de la frontière avec la Colombie), où de la céramique corrugada a également été collectée²¹¹. Les formes et les décors diffèrent du corrugado « du sud », tout en faisant état de singularités locales résultant éventuellement d'interactions avec d'autres groupes²¹². Aussi bien pour le cas du « corrugado du nord » que celui du « corrugado du sud », la complexité de ces interactions telle que reflétée par la céramique reste encore largement incomprise²¹³.

3. L'apport de l'ethnographie : les modes de vie shuars du XXème siècle

Aussi bien la culture matérielle des Jivaros « archéologiques » que les données existant sur les Jivaros « ethnohistoriques » semblent indiquer une grande similitude entre ces populations et les groupes de la famille linguistique jivaro tels qu'on les connaît aujourd'hui²¹⁴. Rostain et Saulieu²¹⁵ attribuent ce phénomène à l'isolement relatif des endroits occupés par ces groupes vis-à-vis des voies de communication principales entre Andes et Amazonie, ce qui leur aurait permis de préserver leurs modes de vie face à l'avancée européenne.

La basse vallée du fleuve Cuyes est aujourd'hui occupée par des Shuars. Nous nous sommes donc intéressés au mode de vie des Shuars actuels dans le but d'avoir un aperçu de ce qu'aurait pu être celui de leurs ancêtres, notamment au niveau de ce qu'on peut espérer retrouver au niveau de la culture matérielle –dans le cas où notre étude confirmerait la présence de Jivaros archéologiques dans le Cuyes. Les travaux de Karsten, Bianchi et surtout de Harner sont les plus reconnus en la matière. Publiée en 1972, l'ethnographie de Harner est basée sur des observations réalisées en 1956 et 1957, c'est-à-dire à une époque où les modes de vie shuars traditionnels subsistaient encore, ce qui est de moins en moins le cas aujourd'hui.

Ce mode de vie se caractérise par une maisonnée constituée d'une famille nucléaire polygame. La plupart du temps, ces maisonnées sont implantées dans des endroits boisés (afin de faciliter l'accès au bois de feu), près d'une source d'eau, de préférence à un endroit

²⁰⁹ Guffroy 2006, 354

²¹⁰ Valdez et Guffroy s.d., s/p ; voir aussi Guffroy 2006, 350

²¹¹ Aguilera 2003, 54

²¹² Arellano 2014, 127 ; voir aussi Guffroy 2006, 354

²¹³ Guffroy 2006, 347 ; voir aussi Ugalde 2011, 74 ; Arellano 2014, 127

²¹⁴ Saulieu 2013, 86 ; Rostain et Saulieu 2013, 108

²¹⁵ Rostain et Saulieu 2013, 112

légèrement surélevé (fonction défensive²¹⁶). Le schéma d'habitat est de ce fait dispersé²¹⁷, ce qui semble bien se retrouver dans l'implantation en terrassements mise en évidence chez les Jivaros archéologiques. Les murs de la maison –de forme ovale-, sont constitués de lattes en bois de chonta (*Bactris gasipaes*), entourant des poteaux qui soutiennent à leur tour un toit fabriqué en feuilles de palmier²¹⁸. La durée maximale d'occupation d'une maison est de 9 ans. Celle-ci peut être abandonnée du fait de l'épuisement des sols du jardin adjacent, du bois de chauffe ou encore du gibier²¹⁹.

Chaque maison possède un ou plusieurs jardins qui assurent la plus grande partie de l'alimentation, essentiellement constituée de manioc doux (*Manihot esculenta*²²⁰) et de maïs (*Zea mays*). Le manioc joue un rôle primordial chez les Shuars, notamment la bière de manioc (*chicha*), consommée à longueur de journée en guise d'hydratant²²¹. Cette bière est préparée par les femmes²²² (fig. 1.16, A-C), qui font cuire le manioc dans des marmites²²³, avant de le mâcher²²⁴. Elle peut également être mise à fermenter pendant plusieurs jours dans des grandes jarres²²⁵. Sa consommation obéit à des codes sociaux très stricts²²⁶.

Le jardin comprend également des haricots (*Phaseolus vulgaris*), du taro (*Colocasia esculenta*), des cacahouètes (*Arachis hypogaea*), du plantain (*Plantago sp.*), et du maïs (*Zea mays*), parmi les principaux cultigènes²²⁷. Le maïs en particulier est récolté au bout de 7 mois²²⁸. Ces espèces peuvent aussi côtoyer des courges (*Cucurbita sp.*), du piment rouge (*Capsicum sp.*), du tabac (*Nicotiana tabacum*), du roucou (*Bixa orellana*), du coton (*Gossypium barbadense*), des plantes médicinales, hallucinogènes ou encore utilisées dans la fabrication de poisons pour la pêche²²⁹.

La viande issue de la chasse représente 20% de l'alimentation (fig. 1.16, E). La liste des espèces chassées inclut le pécarì (*Pecari tajacu*), l'agouti (*Dasyprocta punctata*), diverses espèces de singes, des tatous (*Dasypus novemcinctus*), ainsi que des petits oiseaux également récupérés pour leurs plumes (toucans –*Ramphastos sp.* -notamment)²³⁰.

²¹⁶ Harner 1972, 41 ; voir aussi Karsten 1923, 3

²¹⁷ Harner 1972, 77

²¹⁸ Ibid., 41

²¹⁹ Ibid., 44

²²⁰ Ibid., 47

²²¹ Ibid., 52

²²² Karsten 1923, 56, 59, 60

²²³ Harner 1972, 51

²²⁴ Bianchi et V.V. 1982, 398

²²⁵ Harner 1972, 52

²²⁶ Bianchi et V.V. 1982, 402

²²⁷ Harner 1972, 48

²²⁸ Ibid., 50

²²⁹ Ibid., 48 ; Bianchi et V.V. 1982, 412

²³⁰ Bianchi et V.V. 1982, 417

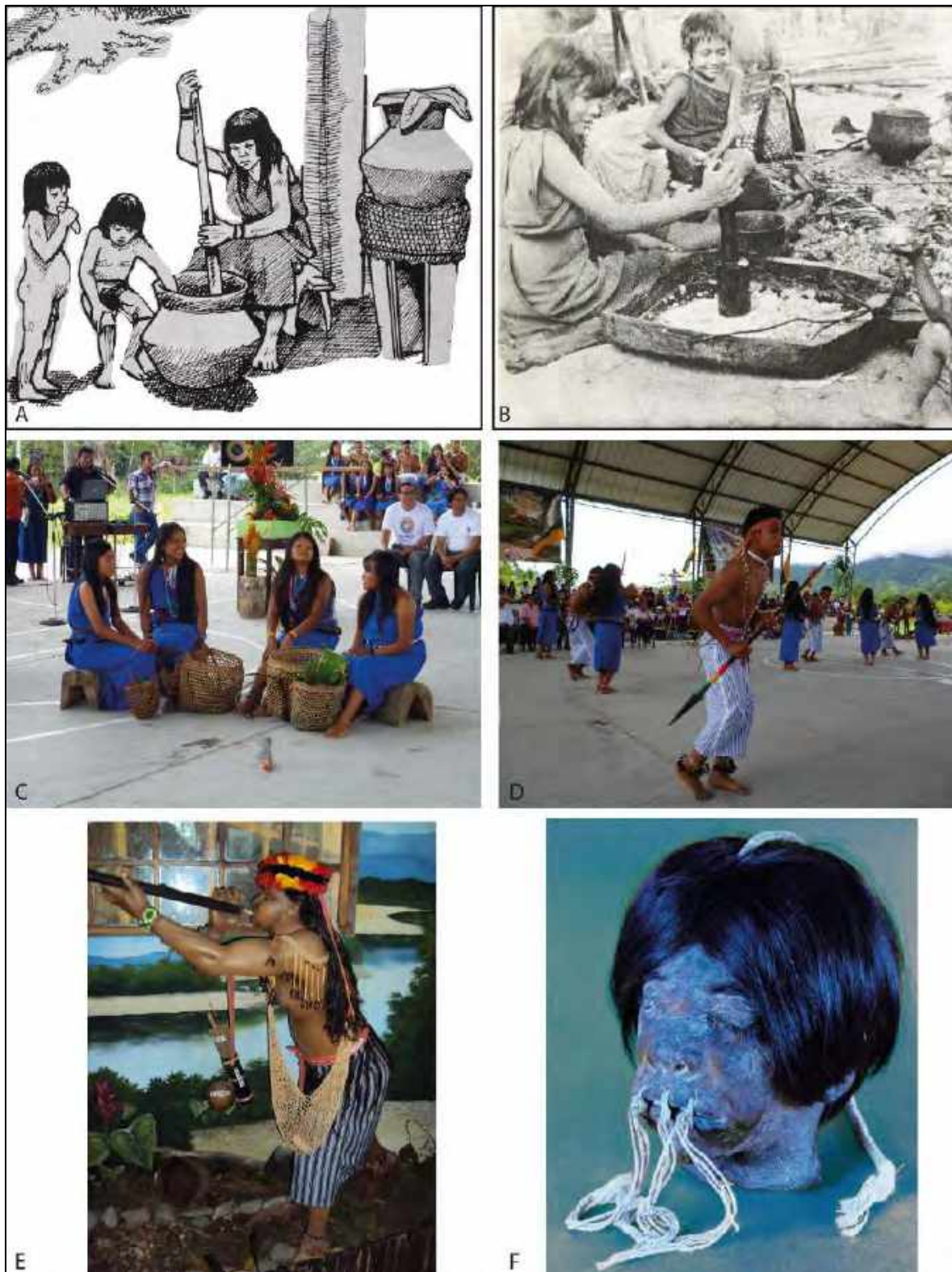


Fig. 1.16 : MODES DE VIE SHUARS (ETHNOGRAPHIE). A (dessin de Bianchi et V.V., 1982 : 400), B (cliché : Harner, 1972 : 54) : Préparation de la chicha. C : Femmes shuars en costumes traditionnels posant avec leurs paniers *chankinas* (Mission Salésienne de Bomboiza, 2013). D : Adolescent shuar revêtu du costume traditionnel (Mission salésienne de Bomboiza, 2013). E : Chasseur shuar (Musée de la Mission Salésienne de Bomboiza). F : *Tsantza* (Photo : Tamara Landívar, Musée Pumapungo, Cuenca).

La culture shuar se caractérise par l'absence d'une organisation politique formalisée ; les individus reconnus comme « leaders » sont les guerriers (*kakarams*) et les shamans les plus redoutables²³¹. De fait, la spiritualité traverse tous les domaines de la vie quotidienne. Chez les femmes, celle-ci tourne essentiellement autour de Nunkui, l'esprit des jardins, constamment invoqué afin d'assurer la fertilité des cultures²³². La tradition guerrière des shuars joue elle aussi une part essentielle dans les croyances du groupe (fig. 1.16, D). Au début du XXème siècle, des raids guerriers pouvant rassembler jusqu'à 400 ou 500 hommes avaient lieu tous les mois²³³. Les trois types d'âme existants dans la tradition shuar reflètent cette omniprésence de la violence : *arutam* (synonyme de force rattachée aux ancêtres), *muisak* (vengeance) et *nekas wakani* (âme vraie, ordinaire²³⁴). Essentiellement recherchée par les guerriers, *arutam* s'acquiert par le biais d'un rituel impliquant la consommation d'une substance hallucinogène²³⁵. Lorsque l'individu doté d'une âme *arutam* est assassiné, cette dernière devient *muisak*. Effectué par l'auteur de l'assassinat en question, le rituel de la fameuse *tsantza* (tête réduite – fig. 1.16, F), a dès lors pour objectif principal d'enrayer l'action de *muisak*, dont le seul but est de venger la mort de l'individu qu'elle habitait sous sa forme *arutam*²³⁶.

III. LES INCAS

L'épisode de la présence inca en Équateur est surtout connu grâce aux premières chroniques espagnoles²³⁷. La conquête inca du territoire cañari aurait eu lieu sous le commandement du souverain Túpac Yupanqui²³⁸, aux environs de 1463²³⁹, 1475²⁴⁰, ou encore entre 1480 et 1490²⁴¹.

Établis à l'origine dans la région de Cuzco (au sud du Pérou), les Incas envahissent les territoires de leurs voisins immédiats vers le XVème siècle de notre ère²⁴², marquant le début d'une entreprise de conquête fulgurante. Celle-ci aboutira à la formation d'un empire qui, à l'arrivée des Espagnols, s'étendait du sud de la Colombie actuelle jusqu'au fleuve Maule au Chili²⁴³ et à l'est, jusqu'aux piémonts orientaux de la cordillère des Andes. La gestion de ce territoire a été rendue possible grâce à une structure administrative particulièrement sophistiquée et organisée, dont l'Inca était le dirigeant suprême.

L'unité de base de la société était ainsi constituée par les *ayllus*, ou lignages regroupant

²³¹ Harner 1972, 111

²³² Ibid., 70

²³³ Ibid., 204

²³⁴ Ibid., 135

²³⁵ Ibid., 136

²³⁶ Ibid., 143 ; Karsten 1923, 39

²³⁷ Idrovo Urigüen 2000, 67

²³⁸ Hirschkind 2013, 46 ; Pablos [1582] 1965, 267

²³⁹ Hirschkind 2013, 45

²⁴⁰ Salomon 2013, 12

²⁴¹ Jamieson 2003, 46

²⁴² Itier 2010, 33

²⁴³ Ibid., 36

l'ensemble d'individus s'identifiant à un ancêtre fondateur commun²⁴⁴. Chaque *ayllu* était dirigé par un cacique ou *curaca*²⁴⁵. Plusieurs *ayllus* pouvaient se fédérer en *llaktas*, qui pouvaient à leur tour se regrouper sous l'égide d'un dirigeant régional²⁴⁶. L'élite inca en particulier était constituée par l'ensemble des *ayllus* rattachés aux souverains incas successifs (*panacas*)²⁴⁷.

L'administration des provinces était à la charge des chefs locaux²⁴⁸, supervisés par des gouverneurs qui agissaient en représentation de l'Inca²⁴⁹. Ces derniers s'occupaient en particulier de veiller au respect des mois de corvées de travail (*mita*) imposés à chaque *ayllu* pour le service de l'Inca²⁵⁰.

La religiosité était omniprésente dans la vie quotidienne. Elle se manifestait à travers le culte aux ancêtres²⁵¹, aux divinités cosmiques²⁵² et aux *huacas* ou lieux sacrés²⁵³. Ces cultes s'accompagnaient d'importantes festivités régulées en fonction d'un calendrier rituel²⁵⁴. Il existait également des sanctuaires consacrés aux divinités les plus importantes. Le fonctionnement de ces derniers était assuré par tout un personnel constitué de prêtres et de serviteurs (dont les *akllakuna*, femmes choisies ou « Vierges du Soleil »²⁵⁵). Ces sanctuaires jouaient un rôle politique et économique clé dans la vie de l'Empire²⁵⁶. Ils étaient au cœur d'une organisation spatiale symbolique recouvrant l'ensemble de l'empire inca (Tawantinsuyo), dans laquelle ils se trouvaient alignés tout au long d'axes (*ceques*) les reliant entre eux (ainsi qu'aux *huacas*), et dont le centre était Cuzco²⁵⁷. D'un point de vue ontologique, à l'instar du cas des Cañaris, ce mode d'organisation répondrait lui aussi à un schème analogiste²⁵⁸.

Faisant écho à la version inca officielle, Garcilaso²⁵⁹ affirme que la conquête inca du territoire cañari fut fulgurante. Les témoignages recueillis dans les *Relaciones Geográficas*²⁶⁰ suggèrent une réalité tout autre²⁶¹. Après une première défaite²⁶², il semblerait ainsi que Túpac Yupanqui se soit tout d'abord emparé de la région du Jubones, avant de conquérir Girón et

²⁴⁴ D'Altroy 2003, 181 ; Itier 2010, 68

²⁴⁵ Itier 2010, 70

²⁴⁶ Ibid., 69

²⁴⁷ Ibid., 71

²⁴⁸ Ibid., 70 ; D'Altroy 2003, 231 ; voir Idrovo Urigüen 2007, 91 pour le cas cañari

²⁴⁹ Cieza de León 1986, [1553] 1965, 144 ; Itier 2010, 78

²⁵⁰ Itier 2010, 91 ; D'Altroy 2003, 265

²⁵¹ Itier 2010, 114

²⁵² Ibid., 127

²⁵³ D'Altroy 2003, 155 ; Staller 2008, 270 ; Lane 2011, 574

²⁵⁴ D'Altroy 2003, 155

²⁵⁵ Itier 2010, 134

²⁵⁶ Covey 2008, 827 ; Lau 2008, 1031

²⁵⁷ D'Altroy 2003, 156

²⁵⁸ Descola 2005, 375, 376

²⁵⁹ Garcilaso de la Vega s/d, 160

²⁶⁰ Pablos [1582] 1965, 270

²⁶¹ Idrovo Urigüen 1986, 57

²⁶² Cieza de León [1553] 1986, 104

l'établissement cañari appelé Guapondélic²⁶³, qu'il baptisa Tomebamba²⁶⁴ (aujourd'hui Cuenca), lieu stratégique situé au cœur du pays cañari (voir figs. 1.2 et 1.3 pour les toponymes de notre présentation des Incas). Il commença à fortifier les lieux et ses environs²⁶⁵, faisant également mainmise sur Azogues et le nord de la province de Cañar, qu'il perdit aussitôt²⁶⁶.

Les premiers *mitmakuna* cañaris remontent peut-être à cette époque²⁶⁷. Les *mitmakuna* étaient des colons implantés dans des enclaves souvent situées à des centaines voire des milliers de kilomètres de leur lieu d'origine, comme résultat de la politique inca de déplacement de populations²⁶⁸. Cette politique pouvait avoir des fins économiques -exploiter des ressources jusque-là sous-utilisées-, et/ou politiques -enrayer les éventuelles tentatives de révolte²⁶⁹. Dès le règne de Túpac Yupanqui et plus encore sous celui de son successeur Huayna Cápac²⁷⁰, des Cañaris furent déportés au nord de l'Équateur ainsi que vers des localités du Pérou et de la Bolivie²⁷¹. Ils firent partie de la garde rapprochée de l'Inca²⁷², tandis qu'on les trouve cités dans nombre de documents administratifs du Pérou datant du début de l'époque coloniale²⁷³. Aujourd'hui encore, un groupe ethnique connu sous le nom de « Cañaris » habite la région de Lambayeque, au nord du Pérou (travaux de Julio César Fernández²⁷⁴). Le territoire cañari reçut lui aussi des *mitmakuna* venus d'autres localités du Tawantinsuyo²⁷⁵, comme Chachapoyas, Huancabamba, Ayabaca, Charcas, Callao (Pérou actuel) ou encore du Chili²⁷⁶. Ces déplacements de population auraient également cherché à pallier aux nombreuses pertes humaines survenues chez les Cañaris suite à leurs affrontements avec les Incas²⁷⁷.

C'est à Tomebamba que naquit Huayna Cápac –le fils de Túpac Yupanqui-, en 1493²⁷⁸. Huayna Cápac éleva Pumapungo au rang de capitale nord de l'empire inca²⁷⁹. Il y fit construire un palais²⁸⁰, entre 1465 et 1470²⁸¹. Le secteur servira de point de base à la

²⁶³ Pablos [1582] 1965, 265

²⁶⁴ González Suárez (1922, 62) observe à juste titre que dans les chroniques, le terme « Tomebamba » se réfère tantôt à l'ensemble de la juridiction inca en territoire cañari, tantôt au complexe architectural construit par la suite par Huayna Cápac –fils de Túpac Yupanqui-, dans la ville actuelle de Cuenca. À la suite d'Espinoza (2010, 18), afin d'éviter toute confusion, nous jugeons pertinent l'usage du terme « Pumapungo » pour se référer spécifiquement aux vestiges du complexe en question.

²⁶⁵ Hirschkind 2013, 46 ; Idrovo Urigüen 1986, 61

²⁶⁶ Idrovo Urigüen 1986, 61 ; Idrovo Urigüen 2000, 72, 73

²⁶⁷ Cieza de León [1553] 1986, 114

²⁶⁸ D'Altroy 2003, 248 ; Itier 2010, 89

²⁶⁹ Itier 2010, 90

²⁷⁰ Idrovo Urigüen 1986, 62

²⁷¹ Hirschkind 2013, 46

²⁷² D'Altroy 2003, 219

²⁷³ Wachtel 2013, 175, 189 ; Meyers et Arellano 1988, 96

²⁷⁴ Fernández Alvarado 2010, 117

²⁷⁵ Gallegos 1965, 275

²⁷⁶ Hirschkind 2013, 46

²⁷⁷ Ibid., 48

²⁷⁸ Jamieson 2003, 47

²⁷⁹ Itier 2010, 37 ; D'Altroy 2003, 258 ; Cabello Balboa 1945, 342

²⁸⁰ Hirschkind 2013, 46

²⁸¹ Idrovo Urigüen 2000, 321

récupération du nord de Cañar, à la conquête de l'est d'Azuay²⁸², ainsi qu'à celle des groupes ethniques implantés plus au nord²⁸³. Des sites défensifs furent aménagés à cet effet. Mais l'indépendance des noyaux politiques cañaris et leur schéma d'établissement dispersé entravèrent la progression des Incas, qui durent faire face à une forte résistance prenant la forme d'une stratégie de type guérilla²⁸⁴. La force militaire spécialisée étant inexistante chez les Incas –exception faite des *orejones* ou garde rapprochée du souverain-, le gros de leurs troupes était constitué de conscrits recrutés dans le cadre de la *mita* parmi les paysans des peuples vaincus²⁸⁵. En conséquence, si les Incas parvinrent à contrôler les principaux centres peuplés, ils eurent peu d'emprise sur les établissements éloignés/dispersés²⁸⁶. En définitive, la conquête inca du territoire cañari fut un processus long et ardu, qui ne parvint jamais à terme²⁸⁷, ayant été interrompu par l'arrivée des Espagnols.

En 1527, Huayna Capac décède des suites d'une variole, maladie nouvelle en Amérique, amenée par les Espagnols, déjà aux portes de l'Empire²⁸⁸. S'ensuit une guerre de succession entre deux de ses fils : Atahualpa –soutenu par les populations implantées au nord du territoire cañari-, et Huáscar –soutenu par le restant du Tawantinsuyo²⁸⁹. Les chroniques offrent des versions parfois contradictoires au sujet de cet épisode historique, dont les détails sont en réalité mal connus²⁹⁰. Ce qui est certain en tout cas, c'est que les Cañaris prirent le parti de Huáscar²⁹¹. Ce fut finalement Atahualpa qui prit le dessus, ce qui aurait valu à une part significative de la population cañari d'être massacrée ou déportée en tant que *mitmakuna*. Ce fut donc avec grand enthousiasme que les survivants virent arriver le conquérant espagnol Santiago de Benalcázar en 1533²⁹². Ils perçurent alors les Espagnols comme des alliés précieux compte tenu de leur aspiration à se débarrasser du joug inca. Dans les faits, l'alliance entre les Cañaris et les Espagnols fut bien plus utile à ces derniers, dans la mesure où elle joua un rôle de premier plan dans la progression de leur entreprise de conquête²⁹³, déclenchée par la capture et l'exécution d'Atahualpa en 1534²⁹⁴.

1. Culture matérielle

Malgré leur courte présence dans le sud de l'Équateur (entre 69 ans et 42 ans, dépendant des différentes dates recensées dans les documents ethnohistoriques), les Incas ont laissé des traces dans la culture matérielle locale, notamment en ce qui concerne l'architecture et la céramique.

²⁸² Idrovo Urigüen 1986, 61 ; Idrovo Urigüen 2000, 73

²⁸³ Hirschkind 2013, 46

²⁸⁴ Ibid. ; Idrovo Urigüen 1986, 61 ; Idrovo Urigüen 2000, 73

²⁸⁵ Itier 2010, 79 ; D'Altroy 2003, 217, 219

²⁸⁶ Hirschkind 2013, 46 ; Idrovo Urigüen 1986, 1992

²⁸⁷ Hirschkind 2013, 45

²⁸⁸ Jamieson 2003, 49

²⁸⁹ Hirschkind 2013, 48 ; Jamieson 2003, 49

²⁹⁰ Itier 2010, 37 ; D'Altroy 2003, 77

²⁹¹ Verneau et Rivet 1912, 36

²⁹² Pablos 1582, 265 ; Hirschkind 2013, 41

²⁹³ Salomon 2013, 12

²⁹⁴ Lavallé 2015, 29

A. ARCHITECTURE

Investie d'une haute signification politique et religieuse²⁹⁵, l'architecture inca dite « impériale » rend compte d'un savoir-faire unique. Elle se caractérise notamment par l'utilisation de blocs taillés en forme de coussins, à plusieurs angles, soigneusement assemblés²⁹⁶ (fig. 1.17, A). La forme trapézoïdale des portes, niches ou fenêtres est la deuxième grande marque distinctive de ce type d'architecture²⁹⁷, que l'on retrouve dans la construction de bâtiments administratifs, résidentiels ou encore religieux.

Dans les provinces annexées, ce type d'architecture se fait plus rare²⁹⁸. En conséquence, les techniques et formes locales –souvent constructions en brique ou en terre crue-, se maintiennent²⁹⁹. Sur les sites précolombiens tardifs, il est donc parfois difficile de distinguer les bâtiments incas des édifications locales, difficulté à laquelle vient se rajouter le scénario de sites pré-incas réoccupés par les Incas. Le territoire cañari compte plusieurs sites monumentaux reconnus comme incas de par leur architecture, les données ethnohistoriques ou encore archéologiques les concernant. Voici les plus représentatifs d'entre eux :

Paredones : localisé au lieu-dit de Culebrillas, -sur la route qui mène de Alausí à Cañar-, Paredones forme un complexe constitué de plusieurs constructions rectangulaires en pierre (blocs taillés ou bruts), extraits de la carrière voisine de Labrashkarumi³⁰⁰. Il s'agit d'un *tambo* ou caravansérail³⁰¹, doté de silos ou entrepôts (*collcas*) destinés au ravitaillement des voyageurs³⁰². Il semble avoir fait partie intégrante du Qhapac-Ñan, ce vaste réseau routier inca s'étendant sur plus de 40.000 km, divisé en deux grands axes orientés en direction nord/sud et rattachés à de nombreux sentiers transversaux. Il a naturellement été mis en place à partir des voies de circulation déjà utilisées par les cultures locales souvent des siècles auparavant³⁰³. Les axes principaux du Qhapac-Ñan étaient sinon pavés, du moins aménagés afin de faciliter la circulation des individus et des caravanes de lamas³⁰⁴ (fig. 1.17, B). Ils étaient essentiels aux opérations militaires dans la mesure où ils reliaient entre eux les forteresses, les relais et entrepôts³⁰⁵. Il est à noter que le lac de Culebrillas, localisé à proximité de Paredones, semble en outre avoir fait l'objet d'un culte chez les Cañaris.

Shungumarca : localisé au nord de la province de Cañar, sur le versant occidental de la cordillère des Andes, ce centre d'habitat est constitué d'une *kallanka* ou bâtiment rectangulaire sans subdivision interne, souvent destiné à accueillir des festivités ou des soldats

²⁹⁵ D'Altroy 2003, 241

²⁹⁶ Itier 2010, 153

²⁹⁷ Ibid. ; Gasparini et Margolies 1980, 7

²⁹⁸ Gasparini et Margolies 1980, 139

²⁹⁹ Itier 2010, 173

³⁰⁰ Salazar 2004a, 80

³⁰¹ Métraux 1962, 93

³⁰² D'Altroy 2003, 280 ; Cieza de León [1553] 1986, 144 ; Covey 2008, 819

³⁰³ D'Altroy 2003, 244 ; Salazar 2004, 82 pour le cas cañari

³⁰⁴ D'Altroy 2003, 243, 245

³⁰⁵ Ibid., 205



Fig. 1.17 : ARCHITECTURE INCA. A : Exemple de mur inca "impérial" - forteresse de Sacsayhuamán, Cuzco, Pérou. B : Vue du Qhapac Ñan (Culebrillas - photo : D. Calero, INPC). C : Ingapirca (photo : J. Coque, INPC). D : Cojitambo (photo : J. García, INPC). E : Pumapungo - détail de structure (photo : M.-E. Viger). F : vue des terrassements depuis le "jardin de l'Inca" (photo : M.-E. Viger).

en déplacement³⁰⁶. D'une longueur de 50 mètres, cette *kallanka* est située à proximité d'une place, d'un monticule cérémoniel et d'une structure fortifiée³⁰⁷.

Ingapirca : Implanté sur la cordillère qui sépare les vallées de Cañar et de Cuenca³⁰⁸, ce site est mentionné par maints chroniqueurs et voyageurs. Il fut en particulier minutieusement décrit et dessiné en 1739 par Charles Marie de La Condamine, membre de la Première Mission Géodésique Française³⁰⁹. Ces plans furent largement repris par la Mission Archéologique Espagnole, qui a fouillé le site en 1975 sous la direction de José Alcina Franch en collaboration avec des archéologues équatoriens³¹⁰. Il s'agit d'un complexe dont la partie centrale est constituée d'une construction elliptique surmontant des terrassements et entourée de structures d'habitat, d'un corps de garde, ainsi que de chambres d'entreposage³¹¹ (fig. 1.17, C). Bâti sur un établissement cañari, les Incas l'occupèrent comme site cérémoniel³¹² et d'habitat³¹³.

Cojitambo : Initialement un centre rituel cañari³¹⁴, ce site fut réutilisé par les Incas aux mêmes fins³¹⁵. Ces derniers le réaménagèrent notamment avec la mise en place d'une structure rectangulaire aux murs internes dotés de niches (fig. 1.17, D). Les vestiges de murs adjacents à cette structure attestent de l'existence de constructions supplémentaires. Par ailleurs, une quinzaine de *collicas* a été repérée sur le site, situé à proximité de nombreux terrassements³¹⁶.

Pumapungo. Tel que spécifié plus haut, il s'agit de la capitale nord de l'Empire inca, dont l'aménagement répond aux critères politiques et religieux propres à la planification architecturale impériale. Jaime Idrovo –qui a fouillé les lieux avec son équipe entre les années 1980 et 1990–, l'a subdivisé en quatre zones (six hectares au total) : les structures associées à la Résidence de l'Inca et des élites (fig. 1.17, E) ainsi qu'au Qorikancha (espace sacré), un ensemble de *kallankas*³¹⁷, le complexe résidentiel des *akllakuna* et finalement, les terrassements donnant sur le fleuve Machángara circulant en contre-bas du site³¹⁸, associés à ce qui aurait été les Jardins de l'Inca³¹⁹ (fig. 1.17, F). Pumapungo est fréquemment cité dans les chroniques ; Cieza de León³²⁰ en particulier évoque la splendeur du palais. Il décrit la finesse des blocs en pierre constituant les murs, la beauté des frontispices ornés de pierres précieuses ainsi que celle des murs recouverts de peintures et de plaques en or, sans oublier le mobilier en or fin disposé dans les pièces. Ce dernier aurait été élaboré par des orfèvres

³⁰⁶ Ibid., 241

³⁰⁷ Salazar 2004, 81

³⁰⁸ Verneau et Rivet 1912, 82

³⁰⁹ dans Barnes et Fleming 1989, 198

³¹⁰ Fresco 1984, 69

³¹¹ Jaramillo 1976, 68

³¹² Ibid., 97

³¹³ D'Altroy 2003, 259

³¹⁴ Idrovo Urigüen 1998, 19

³¹⁵ Ibid., 24

³¹⁶ Ibid., 23

³¹⁷ Idrovo Urigüen 2000, 158

³¹⁸ Ibid., 159

³¹⁹ Ibid., 208

³²⁰ Cieza de León [1553] 1986, 145

travaillant au service du palais, qui était également habité par des prêtres, des *akllakunas* et des soldats de passage.

Shabalula et Chobshi (secteur de Sígsg). Shabalula est une petite construction délimitée par un mur quasi circulaire renfermant une autre structure de forme semblable³²¹. Il s'agirait d'un site d'observation ou de guet³²². Non loin de là, Chobshi prend la forme d'une structure rectangulaire³²³ constituée de trois espaces clos³²⁴. Tout comme Shabalula, elle est interprétée comme enclos et espace d'abri pour les voyageurs datant de l'époque cañari-inca³²⁵. Pour Salazar³²⁶ Chobshi aurait été construit par des Cañaris sur ordre inca, probablement lors des premières étapes de la conquête inca.

Molleturo. Localisé à un endroit stratégique sur le chemin reliant les Andes et la côte pacifique, Molleturo se présente sous la forme d'un petit complexe constitué de plusieurs structures d'habitat rectangulaires jouxtant une place et une plateforme dotée d'un escalier d'accès³²⁷, interprétée comme un possible *ushnu*³²⁸ (fig. 1.18, A).

Dumapara (secteur de Nabón). Site formé pas trois ensembles de structures rectangulaires subdivisées par des murs (fig. 1.18, B). L'un d'eux a été récemment restauré suite à une fouille menée par Idrovo. Salazar³²⁹ avance l'hypothèse de son association aux structures construites par les Cañaris à la demande des Incas lors de leurs campagnes de conquête.



Fig. 1.18 : ARCHITECTURE INCA. A : Plateforme de Molleturo (photo : D. Calero, INPC). B : Vue d'ensemble du site de Dumapara.

³²¹ Valdez 1984, 30

³²² Ibid., 237

³²³ Ibid., 36

³²⁴ Ibid., 37

³²⁵ Ibid., 237

³²⁶ Salazar 2004, 72

³²⁷ Salazar 2004, 77

³²⁸ Pierre brute, autel, trône en pierre (Gasparini et Margolies 1986, 267) ou encore plateforme ou bassin sacrés faisant partie des rites cérémoniels incas (d'Altroy 2003, 329, voir aussi Staller 2008, 285).

³²⁹ Salazar 2004, 72

Saraguro. Dans les environs de Saraguro, Ogburn relève six gisements clairement rattachés à une présence inca :

Villamarca, site de 5,5 hectares³³⁰. Les édifications encore visibles font état de 5 structures rectangulaires -dont deux dotées de chambres intérieures³³¹, le tout étant associé à un ensemble de *collcas* situé à proximité³³². Ogburn interprète ce site comme un *tambo*, à l'instar du gisement voisin de Tambo Blanco, dont la configuration rappelle elle aussi celle de Culebrillas³³³. Là encore, à l'instar de Cojitambo, Villamarca aurait eu une fonction cérémonielle³³⁴. Deux ensembles de *collcas* (León Dormido et Buco) sont également signalés³³⁵, en plus de trois sites cérémoniels : Las Lagunas³³⁶ (formation rocheuse interprétée comme un *ushnu*) ; un ensemble d'abris rocheux aménagés jouxtant une cascade connue sous le nom de "Baño del Inca" (Bain de l'Inca) ou encore Las Cuevas³³⁷ et enfin Ingapirca, site d'architecture impériale constitué d'une structure rectangulaire et une plateforme³³⁸.

B. CÉRAMIQUE (VOIR ANNEXE 1I)

Là encore, les travaux de Meyers et Idrovo sont les plus complets concernant la céramique de cette période.

Dans son étude sur les collections incas connues en Équateur, Meyers³³⁹ rappelle de manière générale que les formes les plus représentatives de la céramique inca sont représentées par les aryballes (fig. 1.19, A, B), les bouteilles à deux anses, les cruches à col allongé munies d'une anse, les bols à deux anses, les assiettes (fig. 1.19, E), les écuelles, les vases (*keros*) ainsi que les marmites à ouverture évasée et à base pointue, ou encore munies d'un pied et/ou d'une anse horizontale (fig. 1.19, D).

Dans le cas concret du sud de l'Équateur, Meyers parle plus précisément d'une céramique Inca-Cashaloma, de bonne qualité : cuisson oxydante, dégraissant fin, surfaces polies et peintes en blanc (peinture après-cuisson). Les jarres, les aryballes et les vases sont les formes qui reviennent le plus souvent. Au niveau des décors, les plus communs sont représentés par des motifs zoomorphes ou géométriques (lignes -fig. 1.19, C-, points, croix, anneaux, triangles noirs, losanges).

L'étude d'Idrovo sur la céramique inca se base essentiellement sur le corpus issu de

³³⁰ Ogburn 2001, 306

³³¹ Ibid., 307

³³² Ibid., 309

³³³ Ibid., 310

³³⁴ Ibid., 312

³³⁵ Ibid., 320

³³⁶ Ibid., 324

³³⁷ Ibid., 325

³³⁸ Ibid., 327

³³⁹ Meyers 1998, 52



Fig. 1.19 : CÉRAMIQUE INCA. A (Pumapungo C33.7.94), B (Pumapungo C.826.1.80.) : Aryballes. C (Musée Municipal de Gualaquiza, 008-002-003-0180) : Pot à col court. D (Pumapungo, C911.1.80) : Marmite à anse. E (Pumapungo C857.1.80) : Plat à tortilla. F (MQB 71.1908.22.678) : Récipient anthropomorphe.

ses fouilles à Pumapungo³⁴⁰. Ce dernier se caractérise par une pâte homogène et compacte, bien cuite, généralement rougeâtre, rouge/crème ou rouge/jaunâtre.

Le dégraissant –fin- est composé de grès, de mica et d'ocre. Les parois des récipients sont relativement grossières (entre 0,5 et 1 cm d'épaisseur). Les formes identifiées reprennent les types distingués par Meyers. Le traitement de surface est dominé par l'application par trempage d'un engobe rouge sombre (« rouge sang »)³⁴¹. Un engobe couleur crème jaunâtre est occasionnellement utilisé dans la représentation de séries de losanges (type exclusif du site de Pumapungo), ainsi que d'épis de maïs stylisés (fig. 1.19, B). Ces motifs peuvent également être représentés au moyen d'engobes gris argenté, rouges, crèmes, marrons ou bien ocres. D'après Idrovo, cette céramique aurait été fabriquée localement par des potiers cañaris, qui y auraient laissé des traces de styles pré-incas. Parmi ces traits spécifiques, Idrovo distingue ainsi la représentation de « dessins cruciformes réalisés au moyen d'une peinture blanche post-cuisson, d'un effet blanc-noir ou d'un faux négatif »³⁴², caractéristiques de Cashaloma, mais aussi de Tacalzhapa I et II³⁴³.

IV. LA VALLÉE DU FLEUVE CUYES : ETHNOHISTOIRE ET ARCHÉOLOGIE

1. Données ethnohistoriques

Les références écrites concernant la vallée du fleuve Cuyes apparaissent dans le contexte des premières explorations et tentatives de colonisation du piémont amazonien par les conquérants espagnols, ainsi que de la création des *reducciones*.

Les explorations en question étaient en quête de gisements aurifères³⁴⁴. Elles aboutirent à la création d'établissements destinés à assurer l'extraction du précieux métal. Dans l'Amazonie sud de l'Équateur, Sevilla de Oro –fondée en 1576, probablement au niveau du Moyen Upano-, et Logroño de los Caballeros –créée en 1564, sans doute entre les fleuves Paute et Zamora³⁴⁵ [voir fig. 1.14]-, furent les plus renommés d'entre eux. Surexploitée, la main d'œuvre indigène rattachée à ces établissements –déjà fortement mise à mal par les guerres de conquête et les épidémies subséquentes³⁴⁶-, se souleva contre les Espagnols³⁴⁷. Victimes des raids jivaros, les établissements d'exploitation aurifère des piémonts furent progressivement abandonnés³⁴⁸. Sevilla de Oro et Logroño de los Caballeros en particulier furent détruites par des incursions jivaros à la fin du XVI^e siècle³⁴⁹.

³⁴⁰ Idrovo Urigüen 2000, 301, 302

³⁴¹ Ibid., 305

³⁴² Ibid., 314

³⁴³ Ibid., 315

³⁴⁴ Taylor et Landázuri 1994, 24

³⁴⁵ Harner 1972, 18 ; Taylor 1988, 230

³⁴⁶ Jamieson 2003, 137

³⁴⁷ Harner 1972, 18

³⁴⁸ Taylor 1988a, 288

³⁴⁹ Jamieson 2003, 61 ; Harner 1972, 18

En parallèle, l'administration espagnole regroupa des populations autrefois établies de façon dispersée dans des localités désignées à cet effet (*reducciones*). Cette politique avait pour but de mieux contrôler ces populations –notamment en termes de tribut et d'évangélisation. Afin de faciliter la communication³⁵⁰, c'est à ce moment-là que le *quechua* s'affirma en tant que langue vernaculaire, au détriment de la langue pré-inca parlée en territoire cañari, qui ne subsiste plus aujourd'hui que sous la forme d'une poignée de toponymes présents dans les provinces d'Azuay et Cañar³⁵¹. De fait, pour l'anthropologue Lynn Hirschkind, les guerres avec les Incas puis les Espagnols, ainsi que les déplacements de population en résultant, auraient pratiquement décimé les Cañaris, appellation de surcroît créée de toutes pièces par les Incas³⁵² ; les populations actuelles se réclamant comme les descendants des Cañaris auraient ainsi peu avoir avec ceux qu'elles considèrent comme leurs ancêtres³⁵³.

La première référence mentionnant la vallée du fleuve Cuyes apparaît en 1550, dans un document concernant l'expédition de conquête du territoire jivaro dirigée par Hernando de Benavente³⁵⁴. Ce dernier se promet d'y retourner en empruntant le chemin passant par le « Zangorima ou fleuve Cuyes » (fig. 1.20, A, B, C). À l'instar des grands cours d'eau du piémont oriental de la Cordillère des Andes, ce dernier constitue en effet une zone de passage naturelle entre les Andes et l'Amazonie³⁵⁵. Le fleuve Cuyes prend sa source en tant que torrent sous le nom de « Espíritu Playa », dans le massif aurifère du Cado, situé à proximité du *páramo* de Moriré (voir introduction carte I.2) ; il s'unit ensuite à la « Quebrada Hierba Buena » pour former le Tushkapa, près du hameau d'Espíritu Playa. C'est après son union avec les rivières Moriré et Quebrada Molinos que le Tushkapa prend le nom de Cuyes. Tout au long de son parcours (48 km), il est alimenté par de nombreux petits torrents et affluents issus du relief accidenté propre aux flancs orientaux de la Cordillère des Andes (fig. 1.20, D, E.). Le Cuyes finit par s'unir avec le fleuve Cuchipamba (anciennement Sangorima – fig. 1.20, F), pour déboucher dans le Bomboiza³⁵⁶ (voir fig. 1.14), cours d'eau navigable prenant la forme de méandres propre aux grands cours d'eau amazoniens³⁵⁷.

Le mot « Cuyes » réapparaît une vingtaine d'années plus tard, en 1574, dans le décret de création de la réduction de Paccha, -située dans la Sierra-, vers laquelle le cacique du Cuyes et ses subordonnés auraient été appelés à s'implanter :

“... en los cuales dichos términos de Paccha se le señala al dicho don Diego Tasa cacique de los Cuyes un pedazo de tierra para sus estancias para que en dicho pedazo de tierra siembre trigo y maíz en la parte que se dice Siquiri que cae cerca de la quebrada de Guncay lo cual se da y señala, atento a que el dicho don Diego y sus

³⁵⁰ Burgos 2003, 19

³⁵¹ Quindi Pichisaca 2011, 36

³⁵² Hirschkind 2013, 43, 45

³⁵³ Ibid., 59

³⁵⁴ Benavente 1994, 60

³⁵⁵ Salazar 2004, 62

³⁵⁶ Carrillo 2003, 60

³⁵⁷ Lathrap 1970, 28

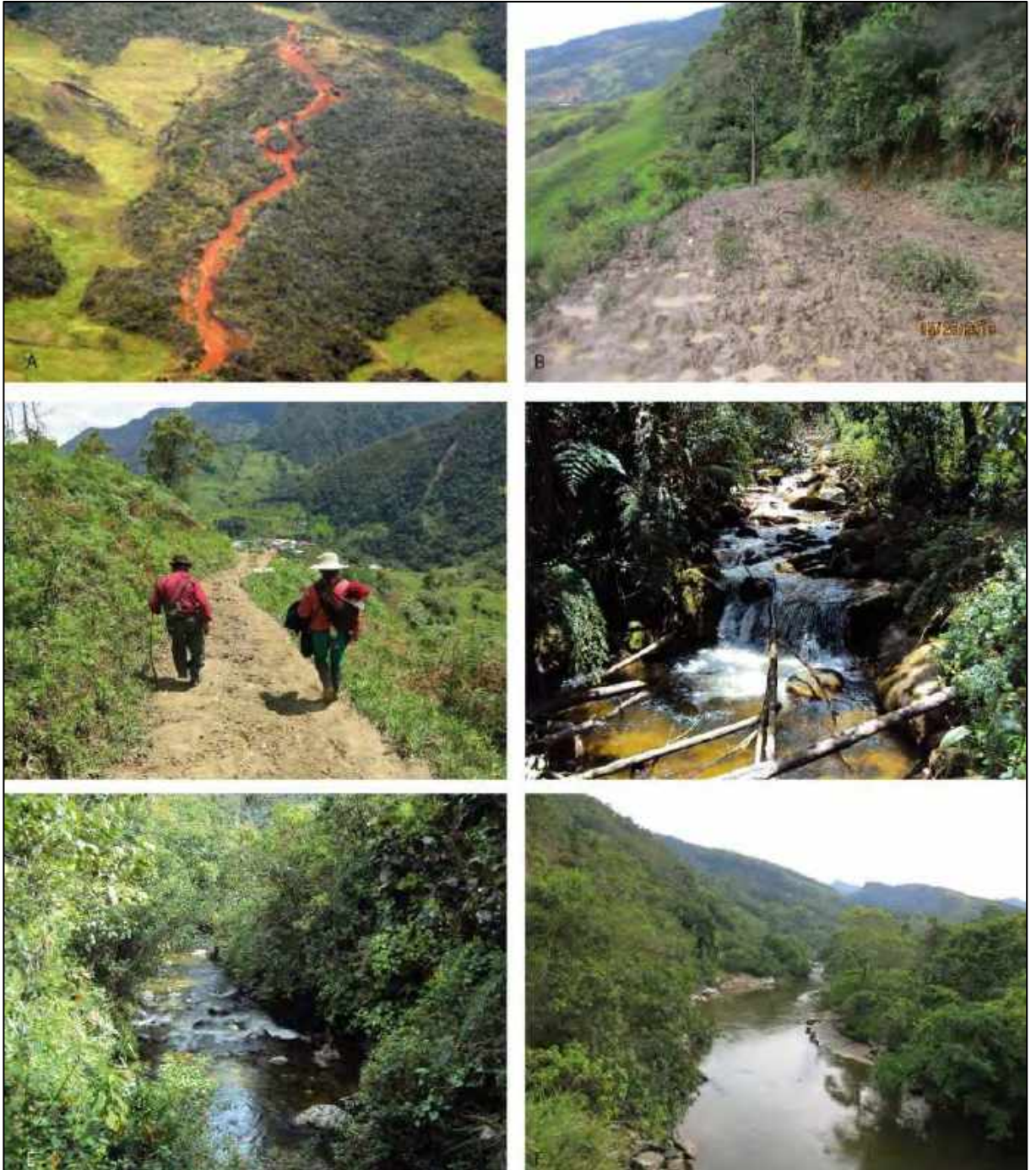


Fig. 1.20 : PAYSAGES DE LA VALLÉE DU FLEUVE CUYES. A, B, C : Chemins. D, E : Affluents du fleuve Cuyes. F : Le fleuve Cuyes près de son union avec le Cuchipamba.

indios y los que se pueblan en el dicho asentamiento de Paccha son de un repartimiento y sujetos a un cacique, el cual dicho don Diego Tasa tome él las dichas tierras aquello que le bastare para las dichas sus sementeras.

(...) Iten don Diego Tasa, con sus indios caciques y principales, se pueblan con todos los indios de su parcialidad, en un asiento que se dice Chirixicay, que está junto al río Bolo el cual dicho río ha de quedar y queda de esta parte del dicho asiento hacia la

ciudad de Cuenca viniendo de los Cuyes a ella, por manera que el dicho río está entre el dicho asiento de Chirixicay y la dicha ciudad de Cuenca; el cual dicho asiento le fue señalado al dicho don Diego Tasa y sus principales e indios por el ilustre señor Licenciado Francisco de Cárdenas oidor y visitador general, por ser como es, asiento muy cómodo y el mejor que se pudo hallar en toda aquella comarca, en el cual hay y tiene las partes que se requieren para la dicha población. Y está del asiento de los Cuyes seis leguas poco más o menos y es sitio y lugar bastante para sus chacaras y sementeras, al cual dicho don Diego y demás sus indios y principales se les manda se pueblen en el dicho asiento de su contenido por ser tierra bastante para la dicha población y demás de esto hay cercanas al dicho asiento tierras templadas vera de dicho río Bolo y por las causas dichas y respondidas en respuesta de la real provisión presentada por el dicho don Diego ante el dicho señor Alonso de Cárdenas, acerca de la dicha población, la cual está ante el presente escribano atento a las cuales conviene el dicho don Diego se les pueble con todos los demás indios y principales y se pueblen en la parte que está dicho y señalado y que de suso se hace mención. No se les señala término porque hay muchas tierras baldías en donde pueden tomarlo que quisieren y les pareciere para sus ganados y sementeras. A los cuales dichos don Diego Tasa y demás sus indios y principales y a cada uno de ellos se les manda hagan el dicho pueblo y se pueblen en él dentro de ocho meses cumplidos primeros siguientes, so pena de suspensión y privación del dicho cacicazgo en el cual dicho pueblo dejen su plaza y calles y hagan su iglesia y casa de cabildo y cárcel todo bien ordenado a manera de pueblo de españoles conforme a la orden y traza que para ello tiene y se les ha dado”³⁵⁸.

Le cacique de Cuyes -Don Taça, Tasa, Tassa ou Tesa- est cité dans plusieurs documents administratifs (voir annexe 1I).

En 1578, on apprend que les Cuyes se sont alliés aux Quijos (piémont oriental nord de l'Équateur), dans un soulèvement contre les Espagnols. Une expédition punitive est organisée par les autorités coloniales à leur rencontre :

“La Audiencia de Quito nombra a D. Francisco Atahualpa, Inca como capitán y justicia mayor de todos los indios de la Sierra instituido con muchos poderes para calmar la situación. Acompañado por su hijo Alonso, éste se fue a la región de los Cañaris. Allí confiscaba armas y caballos y llevaba algunos caciques como prisioneros a Quito restableciendo así la paz. Entre estos caciques se encontraban algunos de Cañaribamba y otros del pueblo de los Cuyes”³⁵⁹.

Les Cuyes de la réduction de Paccha/San Bartolomé de Arocsapa resurgissent en 1582, dans la relation de Fray Domingo de los Ángeles (reproduite dans son intégralité en annexe 1J) :

³⁵⁸ Truhán 1995, 114 ; Archivo Nacional Histórico de Cuenca 1711 ; Archivo Nacional Histórico de Quito 1682 ; Archivo Nacional Histórico de Quito 1782

³⁵⁹ in Oberem 1974, 272

“Hay en este pueblo 190 indios tributarios; los 80 son naturales del dicho pueblo, cuyo cacique principal se dice don Hernando de Vega; los demás son traídos de otras partes; los son traídos de la montaña, 11 leguas del dicho pueblo de San Bartolomé. Estaban de la otra banda de la cordillera general del Perú y se llaman Cuyes, a causa de que en su tierra hay muchos cuyes. Los demás son traídos de Bolo, que estaban poblados junto al dicho río de Bolo, 4 leguas del pueblo de San Bartolomé. Su cacique principal de los cuyes y bolos es don Andrés Ataribana, y la cabeza que gobierna así a los indios del pueblo de san Francisco de Pacha, como a los de este de San Bartolomé, se dice con Luis Xuca, y el encomendero don Rodrigo de Bonilla, y los doctrinamos y administramos los Santos Sacramentos los frailes de Santo Domingo, por mandado y provisión de los señores de la Real Audiencia de Quito³⁶⁰”.

D’après ce document, la vallée du fleuve Cuyes aurait été baptisée de la sorte en raison de l’abondance de cochons d’Inde (*Cavia porcellus*, « cuy » en espagnol). Aujourd’hui, ces derniers sont peu présents dans le secteur, autrement caractérisé par une grande diversité d’espèces animales (fig. 1.21), parmi lesquelles l’on relève des cerfs (*Odocoileus virginianus*), des pécaris (*Pecari tajacu*), des ocelots (*Leopardus pardalis*), des pumas (*Puma concolor*), des coatis (*Nasua nasua*), des ours andins (*Tremarctos ornatus*), des tatous (*Dasypus novemcinctus*), des sarigues (*Didelphys pernigra*), des lapins sylvestres (*Sylvilagus brasiliensis*), des tapirs (*Tapirus pinchaque*), des agoutis (*Cuniculus paca*), ou encore des agoutis cendrés (*Dasyprocta fuliginosa* – « guatusa » en espagnol). Parmi les oiseaux, la présence de perdrix (*Grypeturellus* sp.), de perroquets et de perruches (Famille des Psittacidae), ainsi que de toucans (Ramphastidae)³⁶¹, est à signaler. Les cours d’eau sont eux aussi riches en poissons. Parmi les espèces les plus consommées, figure le poisson-chat (*Ameiurus* sp.), mais la truite (*Salmo* sp.), introduite récemment, est la plus répandue.

En 1586, le cacique Tasa adresse une lettre au roi d’Espagne –Philippe II-, afin de protester contre l’invasion de ses établissements implantés dans la vallée du Cuyes, dont il fournit les noms :

“Muy Poderoso Señor, Don Diego Tasa, Cacique Principal y Gobernador del pueblo de Xima, Distrito de la Ciudad de Cuenca.

- Digo, que a pedimento del Licenciado García de Morales Tamayo, vuestro Fiscal que fue de esta Real Audiencia, se ganó Provisión para que unas haciendas y tierras que tenemos Yo y mis Indios, que es una estancia llamada Bolo y otra Saricasa, Mauguaña, Mariguiña, Garaña, Tusucivilima y Aucasari, donde era la Población Vieja de los Padres y demás Indios a mí sujetos y de los míos y Abuelos, el Corregidor de Cuenca y las demás Justicias averiguasen y supiesen cuyas eran las dichas tierras y a quien pertenecían, y constando ser mías y de mis dichos Indios del pueblo de los Cuyes, nos Amparasen y defendiesen la posesión de las dichas tierras (...)³⁶²”.

³⁶⁰ De los Ángeles [1582] 1991, 381

³⁶¹ Pesántez et Lucero 2014, 33, 34

³⁶² cité par Aguilar Vázquez 1974, 81



Fig. 1.21 : FAUNE ET FLORE DE LA VALLÉE DU FLEUVE CUYES. A : Perroquet (photo : F. Flores). B : Grenouille (photo : F. Flores). C : Félin. D : Couleuvre. E : Arbre de quinine (*Cinchona* sp.). F : "Floripondio" (*Brugmansia arborea*).

En 1621, Vásquez de Espinoza révèle que les Jivaros envahirent le Cuyes, arrivant jusqu'à la Sierra : «la frontière orientale de la province de Cuenca était tombée entre les mains des sauvages³⁶³ ». Ceci n'empêcha pas pour autant les aventuriers téméraires en quête d'or de tenter par la suite d'accéder à la vallée, dont les fleuves sont réputés aujourd'hui encore pour leurs gisements aurifères³⁶⁴. Les filons d'origine sont implantés dans la Cordillère des Andes. Les pépites qui s'en détachent sont entraînées vers les basses terres par les cours d'eau, où elles forment des dépôts en profondeur, en particulier au niveau des méandres. Ces dépôts peuvent être ramenés à la surface des berges lors d'une augmentation du débit fluvial³⁶⁵. En 1766, Herrera³⁶⁶ décrit ainsi le secteur comprenant les sites d'Hornillos et Altar -toponymes se référant à un micro-relief difficile d'accès situé à l'est de San Miguel-, qu'il présente comme une « jiba » (*jibaría* – territoire de Jivaros). La même année, Tello³⁶⁷ retrace le voyage de ses compagnons au Cuyes (« Cui » ou « Cui Viejo »), en passant par Jima et le *páramo* de Moriré. Ces derniers échouèrent néanmoins dans leur entreprise d'en ramener de l'or, ayant dû prendre la fuite après une attaque de Jivaros.

INTERPRÉTATIONS

Les sources citées ne mentionnent pas l'origine ethnique des populations du Cuyes. Deux types d'interprétations sont proposés à ce sujet : le premier s'appuie sur des données ethnohistoriques -en particulier la description de Domingo de los Ángeles de la réduction de San Bartolomé (annexe 1J)-, et le deuxième, sur la tradition orale.

Les recherches ethnohistoriques d'Anne-Christine Taylor³⁶⁸ l'ont amenée à identifier l'existence d'un groupe cañari appelé « Bolona », qui aurait occupé les cours moyens des fleuves Cuyes et/ou Zangorima (actuel Cuchipamba – voir fig. 1.22). Ce secteur aurait fait partie d'un système vertical tel que défini par John Murra, c'est-à-dire, un système où « la population faisait un effort continu afin de s'assurer l'accès à des « îles » de ressources, tout en les colonisant avec ses propres gens, malgré les distances qui les séparaient de leurs noyaux principaux d'établissement et de pouvoir³⁶⁹ ». Cette modalité d'exploitation des ressources -plus particulièrement de l'or-, aurait ensuite été absorbée par la sphère de domination inca³⁷⁰. Salazar³⁷¹ met l'accent sur la présence de ce métal dans la vallée, qui a été selon lui déterminante au niveau des modalités d'occupation du secteur à l'époque

³⁶³ in Chacón 1990, 50

³⁶⁴ Alcedo 1960, 45 ; Barragán G., Ortiz et Merlyn Z. 1991, 27 ; Fuentes Bonilla 1986, 173 ; Herrera 1986, 25 ; Jaramillo Alvarado 1936, 509 ; Pacheco Avilés 1986, 59

³⁶⁵ Rapp et Hill 1998, 130

³⁶⁶ Herrera 1986, 25, 26

³⁶⁷ Tello 1991, 468, 469

³⁶⁸ Taylor 1988, 237

³⁶⁹ Murra 1975, 62

³⁷⁰ Taylor 1988, 214, 221

³⁷¹ Salazar 2000, 28

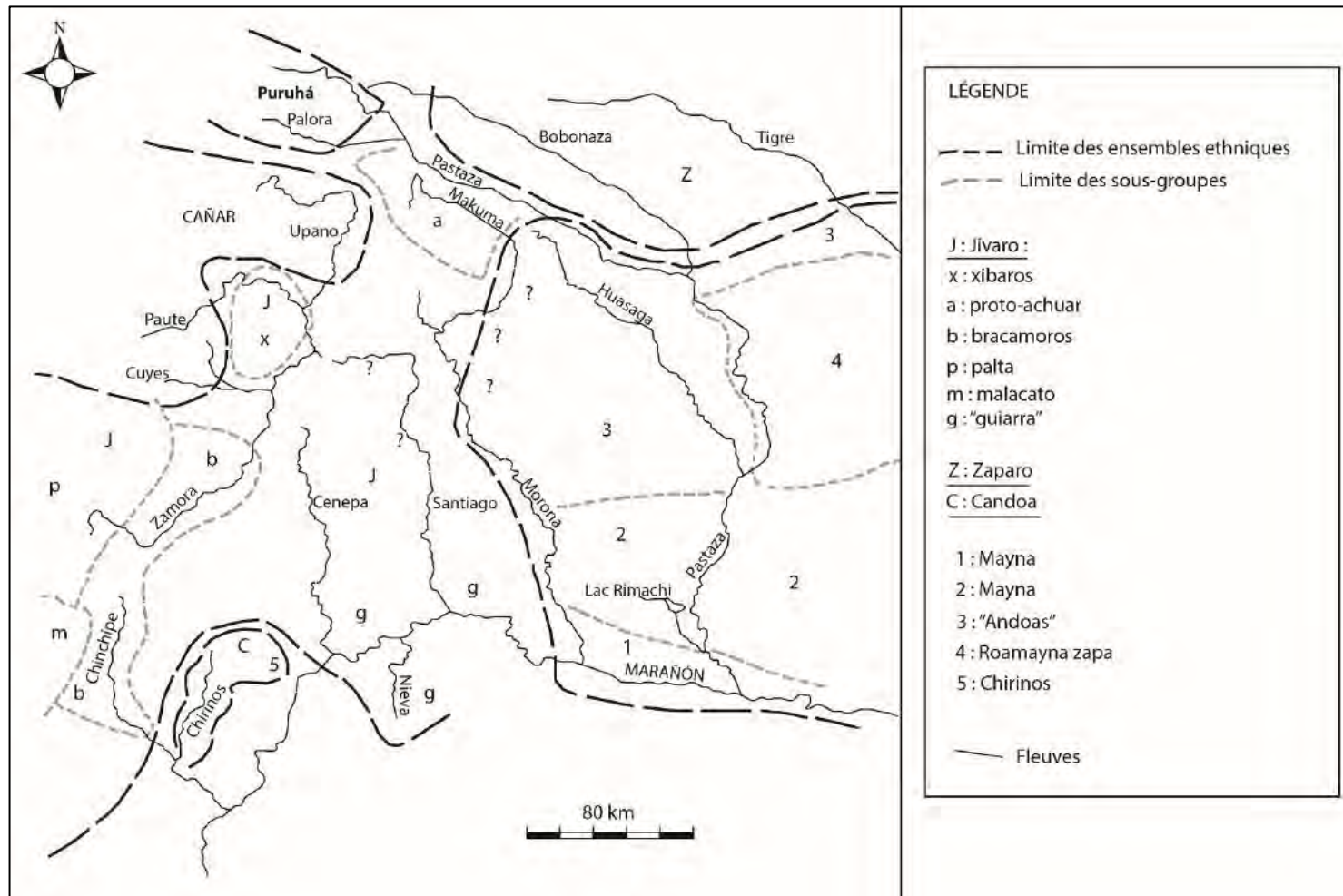


Fig. 1.22: « Emplacement des groupes ethniques au XVIème siècle » (repris de Taylor et Descola 1981, 50)

précolombienne. Les Bolonas auraient été en contact permanent avec leurs voisins Rabonas (appartenant à la famille jivaro), à travers des échanges³⁷², mais aussi des conflits³⁷³. Salazar³⁷⁴ rajoute que la présence de sources de sel dans la région de Gualaquiza a sans doute joué un rôle dans la rivalité opposant les Cañaris aux Jivaros. Par ailleurs, Taylor³⁷⁵ rejette l'hypothèse selon laquelle les Bolonas auraient appartenu à la famille des Jivaros, mais confirme l'existence d'une langue vernaculaire jivaro ayant été parlée dans l'ensemble des piémonts méridionaux. De fait, pour Ekstrom³⁷⁶ repris par Salazar³⁷⁷, si les Cuyes mentionnés par de los Ángeles ont été amenés à San Bartolomé afin d'intégrer la population tributaire des lieux, il est fort probable qu'il se soit agi de Cañaris, et non de Jivaros.

La tradition orale fournit elle aussi des éléments d'analyse dignes d'intérêt. Si elle peut paraître de prime abord dépourvue de rigueur scientifique, « elle garde presque toujours en mémoire une parcelle de vérité historique³⁷⁸ » qu'il convient de ne pas perdre de vue dans la quête de tous les scénarios possibles à envisager.

Ces traditions –recueillies par plusieurs auteurs et connues de tous les habitants de la vallée-, affirment elles aussi que les habitants précolombiens du Cuyes étaient des Cañaris, originaires de Jima³⁷⁹. Ces derniers se seraient implantés dans la vallée du Cuyes pour fuir l'invasion inca³⁸⁰. La forêt les protégea des envahisseurs, en même temps qu'elle leur prodigua généreusement ses richesses : plumes d'oiseaux exotiques, essences, résines, or³⁸¹. Le milieu est en effet favorable à la culture du haricot (*Phaseolus vulgaris*), du manioc (*Manihot esculenta* – à partir du hameau d'Amazonas), du piment (*Capsicum sp.*), du roucou (*Bixa orellana*), de la « chonta » (*Bactris gasipaes* -à partir du hameau de La Florida) et du maïs (*Zea mays*), que l'on peut cultiver deux fois par an, contrairement à une fois dans la Sierra³⁸². Dans les fruits, la présence de la narangille (*Solanum quitense*), de la goyave (*Psidium guajava*), la grenadille (*Pasiflora vitifolia*), du cacao (*Theobroma cacao*), ou encore du tamarillo (*Solanum betaceum*, « tomate de árbol » en Équateur), est à noter.

Parmi les espèces potentiellement utilisables en tant qu'hallucinogènes, l'on trouve également le *Brugmansia arborea* (planche 14 fig. F). En ce qui concerne les espèces exploitables pour leur bois, figurent le cèdre (*Cedrela odorata*, *Huertea orandulosa*) ou encore le laurier (*Laurus nobilis*)³⁸³. Enfin, les palmiers de type pambil (*Socratea sp.*) ou *Aphandra Natalia* -dont les feuilles peuvent être utilisées dans le domaine de la construction par exemple-, sont à signaler. Cette variété d'espèces s'explique par l'emplacement de la

³⁷² Taylor 1988, 218

³⁷³ Taylor et Descola 1981, 17

³⁷⁴ Salazar 2000, 28

³⁷⁵ Taylor 1988, 237

³⁷⁶ Ekstrom 1975, 32

³⁷⁷ Salazar 2000, 67

³⁷⁸ Valdez 1984, 49

³⁷⁹ Aguilar Vázquez 1974, 31

³⁸⁰ Ibid., 59; Argudo 2009, 78

³⁸¹ Aguilar Vázquez 1974, 59

³⁸² voir aussi Knapp 1988, 110

³⁸³ Salazar 1986, 30

vallée du Cuyes dans un espace de transition entre étages écologiques, se caractérisant par des températures pouvant aller de 6 °C (zones hautes de San Miguel de Cuyes) à 24 °C (Nueva Tarqui), avec un taux de précipitations annuelles s'échelonnant entre 1279 et 2308 mm³⁸⁴ (voir annexes 1K à M).

Toujours d'après la tradition orale, Argudo³⁸⁵ ajoute qu'une deuxième vague de Cañaris alla s'implanter dans la vallée après le massacre de Cañaris perpétré par Atahualpa en guise de châtiment suite à leur ralliement à Huascar. D'autre part, le récit de Domingo de los Ángeles au sujet de l'ensemble des groupes de la réduction de Paccha (dont les Cuyes faisaient partie, comme on l'a vu), mentionne que ces populations avaient tout d'abord combattu les Incas, avant de se soumettre à leur domination³⁸⁶. Mais la tradition orale est formelle : les Incas n'ont jamais accédé à la vallée du fleuve Cuyes ni soumis aucun de ses habitants.

Les Cañaris du Cuyes auraient surtout redouté les Jivaros ou « chusalongos », qui occupaient la zone de Gualaquiza et Bomboiza, au sud-est de la vallée du fleuve Cuyes³⁸⁷. D'après la tradition locale, l'arrivée des Espagnols se serait faite de façon plutôt pacifique ; ces derniers auraient baptisé les habitants et mis en place une chapelle avant de regagner la Sierra, laissant les Cañaris du Cuyes en toute liberté. Le roi Charles Quint aurait offert deux cloches en argent et un tableau de la Vierge Marie aux dominicains –chargés de l'évangélisation du secteur-, qui auraient décidé de les laisser dans la chapelle construite dans la vallée³⁸⁸.

Celle-ci aurait alors été envahie par les Jivaros dans le même soulèvement qui détruisit Logroño de los Caballeros. Les habitants du Cuyes auraient décidé de prendre la fuite avec les cloches et le tableau de la Vierge³⁸⁹ (fig. 1.23, B). Mais ils auraient été rattrapés par les Jivaros, ce qui les aurait obligés à enterrer une des cloches au lieu-dit de Guachapala afin de faciliter leur fuite³⁹⁰. Ils seraient parvenus à échapper à leurs poursuivants, mais à leur arrivée à Jima, le tableau de la Vierge aurait disparu mystérieusement, avant de réapparaître plus loin comme par enchantement.

Les Cañaris auraient interprété le phénomène comme une invitation à construire leur nouvel établissement sur les lieux du miracle³⁹¹. La version récupérée par Ekstrom³⁹² est quelque peu différente, dans le sens où l'établissement où débute l'action au Cuyes se trouve dans les environs du village de Nueva-Tarqui (bas Cuyes). Il se serait agi d'une ville très peuplée –de l'importance de Cuenca-, construite par les Espagnols dans le but d'exploiter les gisements aurifères des lieux. Pour certains, cette ville n'est autre que Logroño de los

³⁸⁴ Pesántez et Lucero 2014, 13

³⁸⁵ Argudo 2009, 81

³⁸⁶ De los Ángeles [1582] 1991, 379

³⁸⁷ Aguilar Vázquez 1974, 54

³⁸⁸ Argudo 2009, 84, 85

³⁸⁹ Ibid., 89

³⁹⁰ Ibid., 92

³⁹¹ Ibid., 95

³⁹² Ekstrom 1975, 33

Caballeros, ou un établissement équivalent, détruit lors du soulèvement jivaro de 1599. Dans cette version, ce sont donc des Espagnols qui prennent la fuite en direction de la Sierra, toujours avec des cloches et un tableau de la Vierge. Ils parviennent jusqu'à Jima, alors habitée par des Cañaris. D'après Ekstrom³⁹³, entre les XVIIème et XIXème siècles, la vallée du fleuve Cuyes servit de territoire de chasse aux Jivaros.



Fig. 1.23 : HISTOIRE ET ARCHÉOLOGIE DE LA VALLÉE DU FLEUVE CUYES. A : La chapelle de Ganazhuma. B : Vierge de San Miguel de Cuyes (église de Jima). C : « Rue » de San Miguel de Cuyes. D : *Tumi* découvert à El Cadi.

En 1880, des habitants de Jima tentèrent de s'établir dans le village de San Miguel de Cuyes, sans succès. Les années 30 du XXème siècle virent se multiplier les incursions cherchant à exploiter de l'or dans la vallée ; quelques mineurs décident alors de s'y installer avec leurs familles, poussés aussi par la recherche de nouvelles terres suite à de graves sécheresses survenues dans la Sierra. Le développement de l'exploitation de la quinine (*Cinchona sp.*- fig. 1.21, E) lors de la Deuxième Guerre Mondiale contribuera par la suite à augmenter progressivement la population des lieux, qui s'élevait à environ un millier de personnes dans les années 70.

³⁹³ Ibid., 34

Ces colons sont pour la plupart originaires de Nabón mais surtout de Jima. Aujourd'hui, la partie basse de la vallée –secteur de Nueva Tarqui-, est également occupée par des communautés shuars implantées sur la rive gauche du fleuve Cuyes. Depuis la crise économique de 1998, malgré quelques progrès apportés par les autorités au niveau de l'infrastructure (progression de la construction de la route Jima-San Miguel, mise en place récente de l'électricité... -fig. 1.23, C), la vallée du Cuyes (1107 habitants en 2014³⁹⁴), recommence à se dépeupler, situation qui est aggravée par la fermeture des centres éducatifs à distance, la déficience du système de santé, le manque de communications et la menace de l'arrivée de compagnies minières transnationales.

2. Données archéologiques : les travaux d'Ekstrom, Carrillo, Ledergerber et Salazar

L'anthropologue Peter Ekstrom est le premier scientifique à faire référence au passé précolombien de la vallée du fleuve Cuyes. Les quelques observations qui apparaissent à ce propos dans ses articles se basent sur des découvertes fortuites réalisées au cours de ses enquêtes ethnographiques :

Ces dernières l'amenèrent à proposer qu'à l'époque préhispanique, la vallée du Cuyes était sans doute occupée par des populations andines attirées par les gisements aurifères. Il mentionne le village de Ganazhuma, dont les environs rendent compte de terrasses, de fondations d'édifications, ou encore de murs défensifs en blocs de phyllithe assemblés au moyen d'un mortier argileux jaunâtre associés à des tranchées (site de Trincheras³⁹⁵). Il décrit la céramique visible en surface et fait référence aux découvertes fortuites réalisées par les habitants :

« Le matériel céramique de surface de la zone est généralement épais et grossier, de couleur marron ; il présente à l'occasion une bande rouge, en particulier sur les pièces les plus fines et mieux élaborées. Ces tessons ressemblent beaucoup à ceux que l'on a retrouvés dans la vallée de Jima. Un aryballe grossier de style inca a été retrouvé un demi mètre en aval de la vallée de Ganazhuma. Près de San Miguel, une double bouteille sifflet à anse en étrier a été retrouvée en association avec un squelette replié sur lui-même dans une tombe rudimentaire recouverte par des « dalles » en pierre. En outre, dans une grande partie de la zone d'Amazonas, plusieurs colons ont retrouvé de grandes pierres à moudre d'origine préhispanique, faites à partir de pierres venant du fleuve. (...) Les tessons trouvés en surface dans les environs de Nueva Tarqui sont semblables à ceux d'Amazonas et de la vallée de Jima ; grossiers, épais, parfois avec une bande rouge³⁹⁶ ».

L'anthropologue fait aussi référence à des terrasses et à une construction fortifiée dans les immédiateurs de La Florida. À proximité de Nueva Tarqui, il évoque d'autres terrasses associées à des murs de contention et à des fondations de constructions. Il mentionne

³⁹⁴ Pesántez et Lucero 2014, 44

³⁹⁵ Ekstrom 1975, 30, 31

³⁹⁶ Ibid., 31, ma traduction

également un ensemble de canaux derrière le centre de Nueva Tarqui, qu'il associe à l'exploitation de gisements aurifères datant d'avant ou après l'époque coloniale. Il en conclut à l'existence d'une chaîne de fortifications orientées vers la basse vallée, s'étendant tout au long de la vallée du Cuyes³⁹⁷. Pour Ekstrom³⁹⁸, la nature des tessons, l'aryballe, l'abondance de pierres à moudre - courantes dans le milieu andin-, et les structures fortifiées, confirment clairement l'origine andine des habitants préhispaniques des lieux.

En 1985, l'archéologue Antonio Carrillo prospecta l'ensemble de la vallée du fleuve Cuyes, où il affirme avoir identifié 11 forteresses dotées de murs et de tranchées, 8 complexes architecturaux situés à la confluence de fleuves, de vastes regroupements de terrasses ainsi qu'un chemin préhispanique qui reliait les Andes à l'Amazonie. Carrillo décida ensuite de se concentrer sur le secteur compris entre le páramo du Moriré et la confluence entre les fleuves Cuyes et Altar, par le biais d'une prospection systématique (transects tous les 20 mètres), qui lui permit d'identifier 37 sites dotés d'architecture en pierre. Il en déduisit que les populations locales avaient une préférence pour les établissements situés en bordures de fleuve³⁹⁹.

Carrillo⁴⁰⁰ signale toutefois la récurrence de terrasses au sommet de collines ou aménagés sur les flancs de celles-ci, et ayant servi à la construction de structures d'habitat. Les surfaces des terrasses en question –de forme semi-elliptique-, s'échelonnent entre les 24 et les 300 mètres carrés. Ces terrasses se présentent sous la forme d'ensembles que Carrillo interprète comme des établissements pouvant être reliés à des chemins dallés ou à des structures en pierre. Quant à la fonction des sites enregistrés, Carrillo conclut à l'existence de « centres administratifs » dotés d'une « architecture cérémonielle et politique », constitués de grands villages et de petits hameaux. Carrillo⁴⁰¹ suggère ainsi que la population cañari identifiée se serait organisée sous la forme d'une chefferie puissante s'étendant jusqu'à la Sierra.

« (...) il faut souligner qu'au cours des prospections, plusieurs sondages de 2 mètres sur 2 mètres ont été pratiqués, et deux niveaux d'occupation ont été définis : le premier avec des fragments de céramique typiquement Cañari de la phase Tacalshapa, et le deuxième, avec de la céramique Inca impériale, ce qui suggère que les Cuyes étaient des Cañaris et que les Incas arrivèrent à occuper et à exercer des influences directes dans la vallée du fleuve Cuyes⁴⁰²».

L'hypothèse d'une présence cañari et inca dans la vallée du fleuve Cuyes a été reprise par l'archéologue Paulina Ledergerber. Ayant essentiellement centré ses recherches sur la vallée voisine du Cuchipamba, Ledergerber a également travaillé sur le site qu'elle appelle Zapas/Cuyes (communément connu sur place aussi sous le nom de El Cadi). Elle en estime la surface à 350 hectares, dont elle aurait en partie effectué le relevé topographique. « Ce

³⁹⁷ Ibid., 31; Ekstrom 1981, 338

³⁹⁸ Ekstrom 1975, 32

³⁹⁹ Carrillo 2003, 60

⁴⁰⁰ Ibid., 61

⁴⁰¹ Carrillo s/d, 79

⁴⁰² Carrillo 2003, 61

complexe archéologique est multifonctionnel, avec des murs et des tranchées défensives en pierre, des terrasses, des structures d'habitat, des salles de réunion, des entrepôts, une place, des terrassements, un possible chemin inter-régional, des monticules, etc.⁴⁰³ ». Les sondages pratiqués sur le site ont amené Ledergerber à proposer que ce dernier était à l'origine un établissement multifonctionnel cañari, utilisé ensuite comme centre administratif inca. Cette hypothèse s'appuie sur la découverte d'une « hache » en bronze⁴⁰⁴ (fig. 1.23, D) qui serait identique à un spécimen retrouvé à Macchu Picchu dans un contexte cérémoniel⁴⁰⁵.

Enfin, suite à plusieurs passages par la vallée du Cuyes, Salazar offre une brève description du site El Cadi⁴⁰⁶ et fait référence à celui de Buenos Aires⁴⁰⁷. Cet aperçu des sites de la vallée l'amène à proposer l'existence d'un schéma d'habitat situé à la confluence des fleuves, caractérisé par des centres peuplés entourés de murs défensifs, ainsi que des structures d'habitat comprenant une place ou un espace à usage communautaire. Les crêtes des cordillères auraient servi à la construction de structures de types « churos », récurrentes dans les Andes, à usage défensif et/ou cérémoniel. Bien qu'il mentionne la possibilité d'une présence inca sur les lieux, Salazar met l'accent sur une éventuelle occupation cañari de la vallée⁴⁰⁸, tandis qu'il soutient l'hypothèse de Taylor d'un rattachement de celle-ci à un système vertical⁴⁰⁹. Il associe cette occupation aux périodes du Développement Régional et d'Intégration⁴¹⁰.

En définitive, les données ethnohistoriques et archéologiques mettent en avant une occupation cañari puis inca de la vallée du fleuve Cuyes, dans le cadre d'un système vertical centré autour de l'exploitation aurifère. L'ethnohistoire souligne également la proximité de populations jivaros, avec qui les habitants du Cuyes auraient été en très étroites relations, à la fois par le biais d'échanges mais aussi de conflits. De fait, les documents administratifs mentionnent l'« invasion » jivaro de la vallée à partir du XVII^e siècle, qui semble aussi confirmée par la tradition orale. Contrairement aux données archéologiques et ethnohistoriques, celle-ci nie toutefois le scénario d'une occupation inca de la vallée. Si celle-ci a bien eu lieu, la vallée du fleuve Cuyes aurait dès lors constitué le point de contact entre les cultures cañari, inca et jivaro.

⁴⁰³ Ledergerber 2007, s/p.

⁴⁰⁴ Ibid. ; Ledergerber 2006, 141, 150

⁴⁰⁵ Ledergerber 2007, s/p ; Ledergerber 2006, 150, 151

⁴⁰⁶ Salazar 2000, 22

⁴⁰⁷ Ibid., 24

⁴⁰⁸ Salazar 2009, 91

⁴⁰⁹ Salazar 2000, 27

⁴¹⁰ Ibid., 71

CHAPITRE 2 : ARCHÉOLOGIE DE LA VALLÉE DU FLEUVE CUYES



Paysage de la vallée du fleuve Cuyes – secteur San Miguel de Cuyes

Mentionnés pour la première fois en 1975 par l'anthropologue Peter Ekstrom¹, les vestiges monumentaux de la vallée du fleuve Cuyes ont ensuite été étudiés par l'archéologue Antonio Carrillo dans les années 90. Ce dernier ne légua malheureusement que deux brefs articles au sujet de ses recherches dans la vallée². De passage sur place un peu plus tard, l'archéologue Ernesto Salazar consignera quelques observations sur les sites El Cadi³ et Buenos Aires⁴, tandis que sa collègue Paulina Ledergerber⁵ révélera quelques détails de sa prospection du site El Cadi. Conjointement aux données ethnohistoriques sur la région récupérées par Anne-Christine Taylor⁶, ces travaux suggérèrent les hypothèses d'une association entre les vestiges monumentaux de la vallée du fleuve Cuyes et une occupation cañari, jivaro et/ou inca.

Afin d'élucider la question, nous avons mené une prospection visant à identifier précisément les sites monumentaux en question et à en récupérer du matériel susceptible de fournir des éléments de réponse. Les pages qui suivent ont pour objectif de présenter cette prospection, en commençant par la méthodologie de repérage et d'enregistrement employée. Nous décrivons ensuite les sites ayant été localisés en conséquence. Ces informations sont une synthèse des données de terrain issues d'un premier rapport écrit en 2008 pour le Département d'Anthropologie de l'Université Catholique de Quito⁷, de notre mémoire de *licenciatura* (équivalent équatorien du master pro obtenu en 2009 dans la même institution)⁸, de deux rapports de fouilles rédigés en 2010 et 2013 pour le compte de l'Institut National du Patrimoine Culturel de l'Équateur (INPC)⁹, ainsi que de cinq articles parus entre 2010 et 2014¹⁰.

I. REPÉRAGE ET ENREGISTREMENT DES SITES

Notre travail de terrain dans la vallée du fleuve Cuyes s'est déroulé en trois grandes étapes :

Une première phase d'exploration fut réalisée en 2007 dans le cadre du cursus de la *licenciatura* d'archéologie de l'Université Catholique de Quito -alors dirigé par Ernesto Salazar. À l'occasion de cette exploration -menée avec Andrea Yáñez, une autre étudiante du cursus-, la vallée fut parcourue dans son intégralité (prospection dite par *field-walking*) pendant deux mois. Dans chaque hameau, les sites monumentaux furent repérés grâce aux quelques références identifiées au préalable dans la bibliographie citée ci-dessus, aux cartes topographiques de la région et surtout, aux indications des habitants de la vallée. Les coordonnées UTM (système WGS 84) de chaque site furent saisies, afin de les représenter par la suite sur des fonds de cartes SIG au 1 : 175 000 de l'Institut Géographique Militaire Équatorien. Chaque site fut ensuite décrit à l'aide de formulaires. Les murs -ou les terrasses-

¹ Eckstrom 1975, 25

² Carrillo 2003, 59 ; Carrillo s/d, 76

³ Salazar 2000, 22

⁴ Ibid., 24

⁵ Ledergerber 1995, 141 ; Ledergerber 2007, s/p

⁶ Taylor 1988, 237

⁷ Lara 2008

⁸ Lara 2009

⁹ Lara 2010d ; Lara 2013b

¹⁰ Lara 2010a ; Lara 2010b ; Lara 2010c ; Lara 2013a ; Lara 2014

furent également photographiés, mesurés puis dessinés à l'aide d'une boussole et d'un GPS (dans le cas des structures). Dans certains cas, l'exubérance de la végétation rendit cette tâche difficile, d'autant plus que la végétation en question contribue à maintenir les murs sur pied, raison pour laquelle nous n'en avons dégagé qu'un strict minimum. Ce travail fut ensuite développé dans le cadre du mémoire cité précédemment, soutenu en 2009 sous la direction de Francisco Valdez.

En 2009, l'Institut National du Patrimoine Culturel de l'Équateur (succursale de Cuenca) et la Municipalité du Canton Gualaquiza signèrent une convention à l'origine d'un projet de six mois destiné à cartographier, fouiller et si possible dater les sites monumentaux de la vallée du fleuve Cuyes. Ce projet (code CD-INPC-R6-11-09) nous fut confié. Dans un premier temps, nous accompagnâmes les trois topographes de la Municipalité de Gualaquiza pendant plusieurs semaines afin d'effectuer le relevé topographique des 12 complexes architecturaux de la vallée identifiés en 2007 (fig. 2.1, A-C).

Ces relevés servirent à définir les emplacements des sondages (2 m sur 1 m jusqu'à la roche stérile) et des *shovel tests* (petits sondages de 40 cm de long sur 40 cm de large et 60 cm de profondeur) projetés au sein de chaque site. Ces sondages furent effectués dans les composantes architecturales principales, de préférence au pied des murs afin de pouvoir évaluer leur profondeur et être potentiellement en mesure de collecter des échantillons permettant de dater leur construction. Les *shovel tests* furent quant à eux réalisés de façon systématique afin de sonder les tranchées, ainsi que les murs faisant plusieurs centaines de mètres de long (cas de Playa et El Cadi). Une dizaine d'entre eux furent également pratiqués sur des terrasses choisies de façon aléatoire. Au total, 17 sondages et 144 *shovel tests* furent effectués au cours des deux mois impartis pour la fouille¹¹.

Les informations sur les contextes des sondages et des *shovels tests* furent consignées sur des formulaires annexés à des photographies et des dessins de profils. Dans le but d'optimiser le déroulement du travail et de corriger les éventuelles erreurs d'enregistrement au plus tôt, l'information récupérée sur le terrain était digitalisée quotidiennement.

L'enregistrement des tessons récupérés est détaillée dans notre chapitre 4. Sept échantillons de sols furent également collectés sur les terrasses d'Espíritu Playa, San Miguel et Nueva Zaruma afin de tenter d'identifier leur utilisation éventuelle à des fins agricoles. Ils furent soumis à une analyse de phytolithes réalisée par la suite par l'archéobotaniste équatorien César Veintimilla¹² (voir annexe 2A). Les échantillons ont été traités d'après le protocole mis en place par Deborah Pearsall, dont les travaux ainsi que ceux de Veintimilla ont également servi de référence à l'identification des espèces proposée par ce dernier¹³. Par ailleurs, huit échantillons de charbon associés à des tessons furent prélevés puis datés par le laboratoire Beta

¹¹ Cette étape put être réalisée grâce à la collaboration des archéologues María Patricia Ordóñez et Fernando Flores, ainsi qu'à celle de onze ouvriers employés pour le projet (fig. 2.1, D-F). Des rencontres de socialisation auprès de chaque communauté de la vallée furent organisées afin d'informer les habitants et recueillir leurs témoignages ou suggestions.

¹² Veintimilla 2010

¹³ Ibid., 7, 8



Fig. 2.1 : LE TRAVAIL D'ENREGISTREMENT DES SITES. A : Johnny Tello, assistant topographe de la mairie de Gualaquiza, et Diana Jarro, responsable de la commune de San Miguel de Cuyes. B : Ángel Cartuche, ingénieur topographe de la Mairie de Gualaquiza. C : Installation de l'équipement à La Florida. D : María Patricia Ordóñez lors de la mise en place des sondages sud à Trincheras (2009). E : Armando Lalbay lors de la fouille du site Espíritu Playa (2009). F : Fernando Flores et Wladimir Velesaca à El Cadi (2013).

Analytic.

En 2013 -troisième étape de notre recherche-, il apparut clairement que l'approche technologique choisie pour notre projet de thèse exigeait un échantillon de tessons plus important que celui récupéré en 2009. Nous pensâmes que des contextes d'habitat seraient plus à même de livrer un matériel plus abondant. En effet, comme nous le verrons plus loin, les sites architecturaux fouillés en 2009 sont essentiellement des structures défensives qui livrèrent peu de matériel. Deux sites non-défensifs font exception : Santa Rosa et Playa. Mais les datations auxquelles ils furent associés étaient bien antérieures à la période de notre problématique. Au vu des connaissances sur l'habitat précolombien de la région pour l'époque préhispanique tardive, nous avons donc choisi de nous focaliser quasi exclusivement sur les terrasses.

Chaque terrasse fit l'objet d'un *shovel test*, tout comme l'espace séparant les sites La Florida et El Cadi, où l'ouverture d'une route en 2010 avait révélé l'existence d'un matériel abondant. Dans ce dernier cas, les *shovel tests* furent réalisés tous les 20 mètres le long de transects préalablement tracés sur nos cartes topographiques. Pour chaque secteur, les deux *shovel tests* ayant livré le plus de tessons furent ensuite retenus afin d'y pratiquer un sondage de 2 mètres sur 1 mètre (60 cm de profondeur). Au total, 662 *shovel tests* et 8 sondages furent ainsi réalisés (les secteurs 4 et 5 furent « fusionnés », ayant livré peu de matériel, à l'exception de la plaine évoquée entre La Florida et El Cadi, qui a donc concentré le plus gros du matériel des secteurs 4 et 5). Ce travail fut mené pendant un mois avec l'archéologue Fernando Flores et 12 ouvriers locaux employés à cet effet.

La stratégie d'enregistrement des contextes des sondages et des *shovel tests* ainsi que de récupération du matériel fut la même que pour celle de la saison 2009. Quatre échantillons de charbon furent également collectés en vue de leur datation par le Centre de datation par le radiocarbone de l'Université de Lyon 1.

II. LES SITES

La vallée du fleuve Cuyes rend compte d'au moins quinze zones de concentrations de vestiges archéologiques, réparties selon cinq secteurs (voir fig. 2.2) :

1. Secteur 1 : Espiritu Playa

Le secteur d'Espiritu Playa comprend deux sites d'architecture en pierre (Espiritu Playa et La Cruz), ainsi qu'un ensemble de terrasses.

A. ESPÍRITU PLAYA (voir fig. 2.3)

Le site d'Espiritu Playa comporte une structure principale constituée par trois murs, contigüe à une construction plus petite divisée en deux chambres. Le mur de la structure principale mesure aujourd'hui 1,60 mètre de hauteur (depuis les fondations) sur 1,30 mètre de large (voir fig. 2.5, A-C). Une « allée » en pierres encastrées se déploie tout au long du côté nord-ouest des deux structures. L'ensemble rappelle la référence ethnohistorique sur les Cañaris

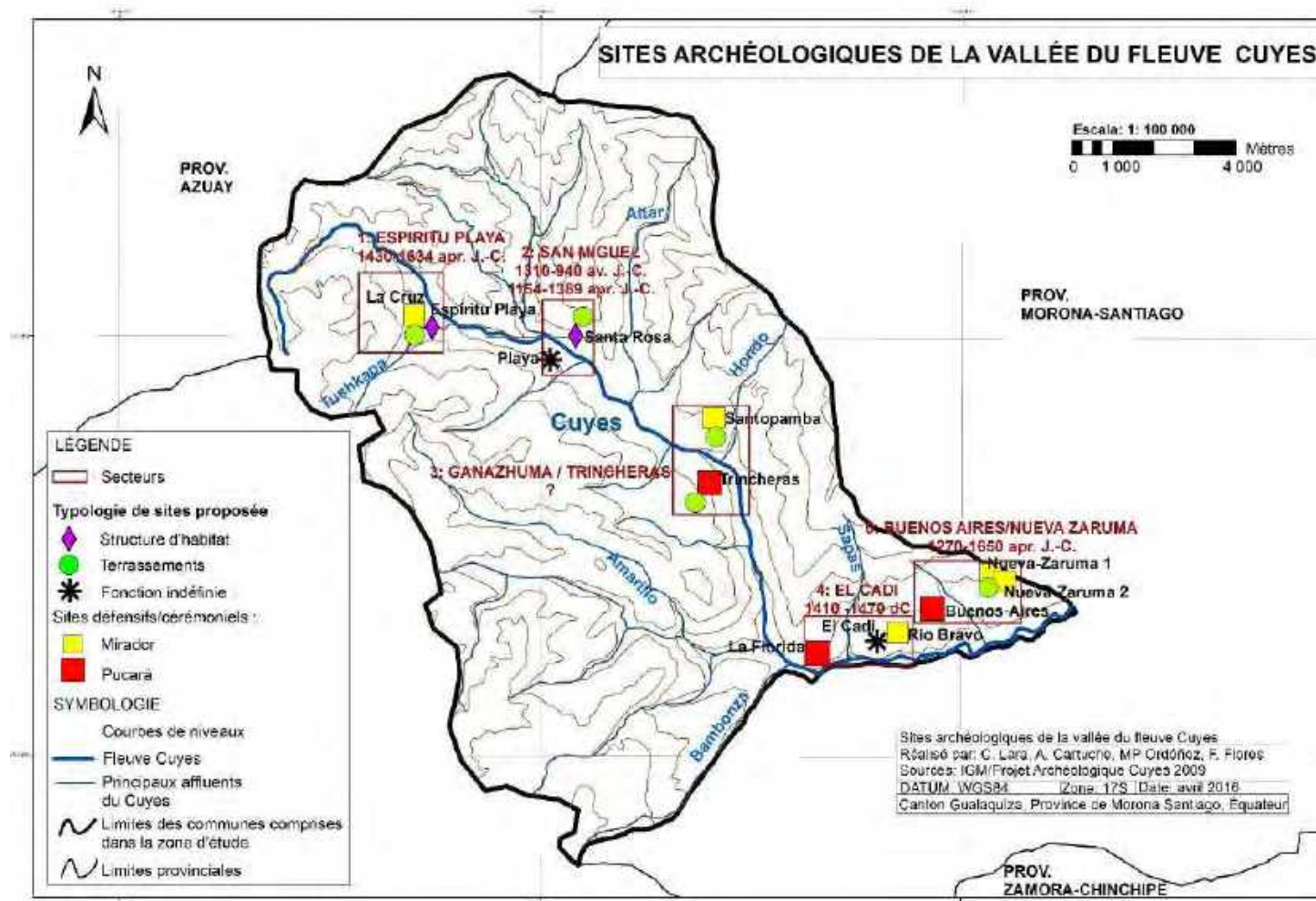


Fig. 2.2 : Distribution spatiale des sites archéologiques de la vallée du fleuve Cuyes

évoquant les structures d'habitat rectangulaires de Paccha¹⁴, plus précisément réservées aux caciques dans le cas de Azogues¹⁵. De los Ángeles précise que c'est dans les patios situés à l'entrée de leurs maisons que les caciques de Paccha réunissaient leurs sujets afin de leur rappeler leurs obligations, avant de leur donner à boire et à manger¹⁶. De fait, des quantités de céramique plus ou moins significatives ont été collectées ici. L'échantillon de charbon récupéré à 30 cm du pied de la structure principale (limite entre les strates 2 et 3) a donné une datation située entre 1430-1530 et 1560-1630 apr. J.-C.

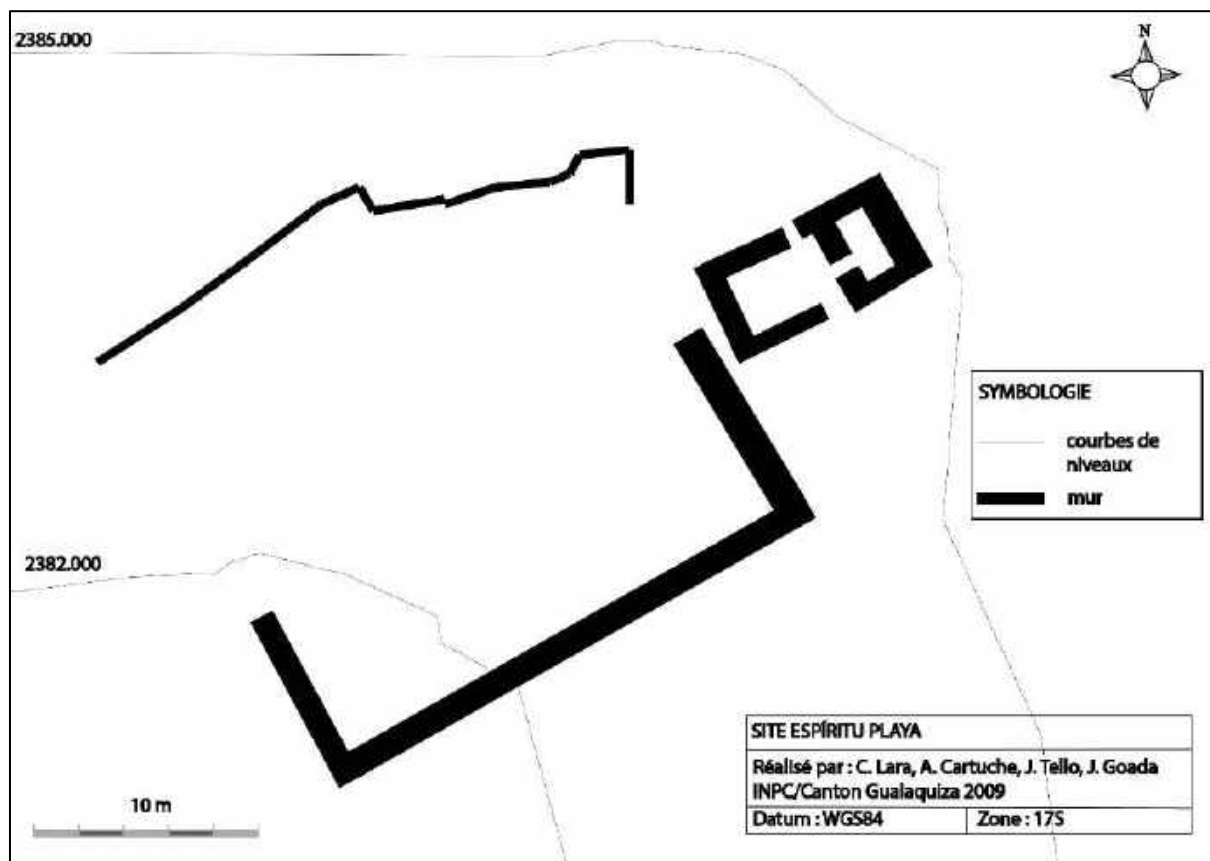


Fig. 2.3 : Relevé topographique du site Espiritu Playa

B. LA CRUZ (voir fig. 2.4)

Situé sur une petite colline dominant la vallée du Tushkapa (fig. 2.5, D), ce site est constitué d'une structure en pierre ovoïde de 18 mètres de long sur 13,5 mètres de large surmontant trois niveaux de terrasses. Le mur qui la délimite mesure 90 cm de hauteur (depuis les fondations), sur 1,02 mètre de large (voir fig. 2.5, E). À l'instar d'Espiritu Playa, les blocs -plats et arrondis, évoquant l'aspect de gros galets-, semblent avoir été récupérés dans la rivière Tushkapa, qui coule en contrebas du site. La Cruz s'assimile à ce qu'Almeida¹⁷ définit comme un mirador, ou petite structure défensive située sur un point d'observation stratégique surélevé. Peu de tessons

¹⁴ Bello Gayoso [1582] 1965, 270

¹⁵ Gallegos [1582] 1965, 278

¹⁶ De los Ángeles [1582] 1991, 270–271

¹⁷ Almeida Reyes 1999, 10

ont été récupérés sur place, ce qui irait dans le sens de cette hypothèse.

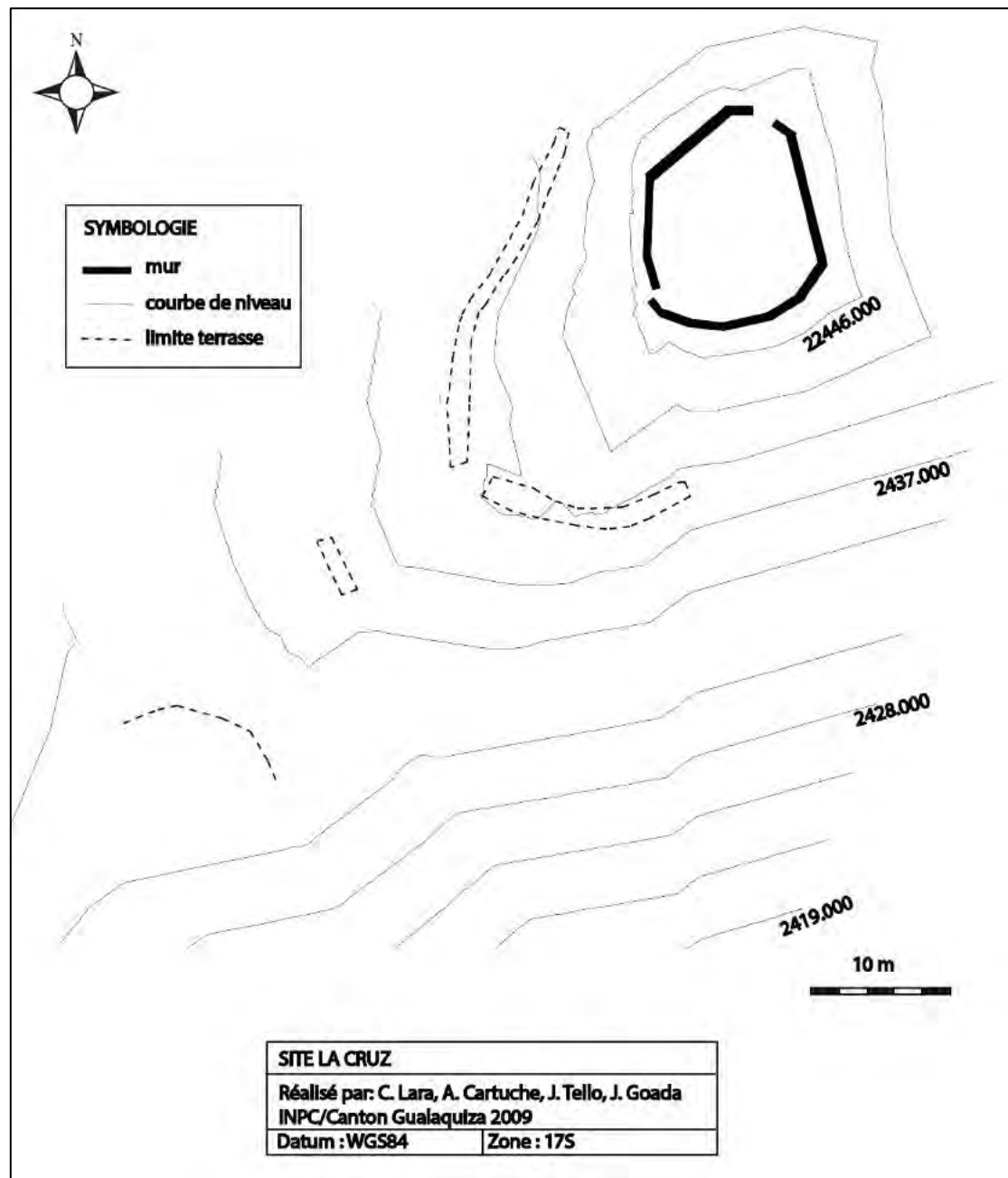


Fig. 2.4 : : Relevé topographique du site La Cruz

C. TERRASSES D'ESPÍRITU PLAYA (voir fig. 2.7)

Le secteur d'Espíritu Playa compte actuellement 145 terrasses visibles, aménagées sur les flancs des collines entourant la marge sud du fleuve Tushkapa. Une dizaine d'entre elles comporte des vestiges de murs de contention en pierre (blocs du même type que ceux des sites Espíritu Playa et La Cruz), le restant étant exclusivement en terre. Mis à part leur hauteur - environ 1 m dans tous les cas-, leurs dimensions sont très variables, pouvant aller de 5,6 à 23,5 mètres de longueur, pour une largeur comprise entre 1 et 24,6 mètres. Des pierres à moudre sont encore visibles sur certains d'entre elles (fig. 2.5, F). La récupération d'un échantillon de

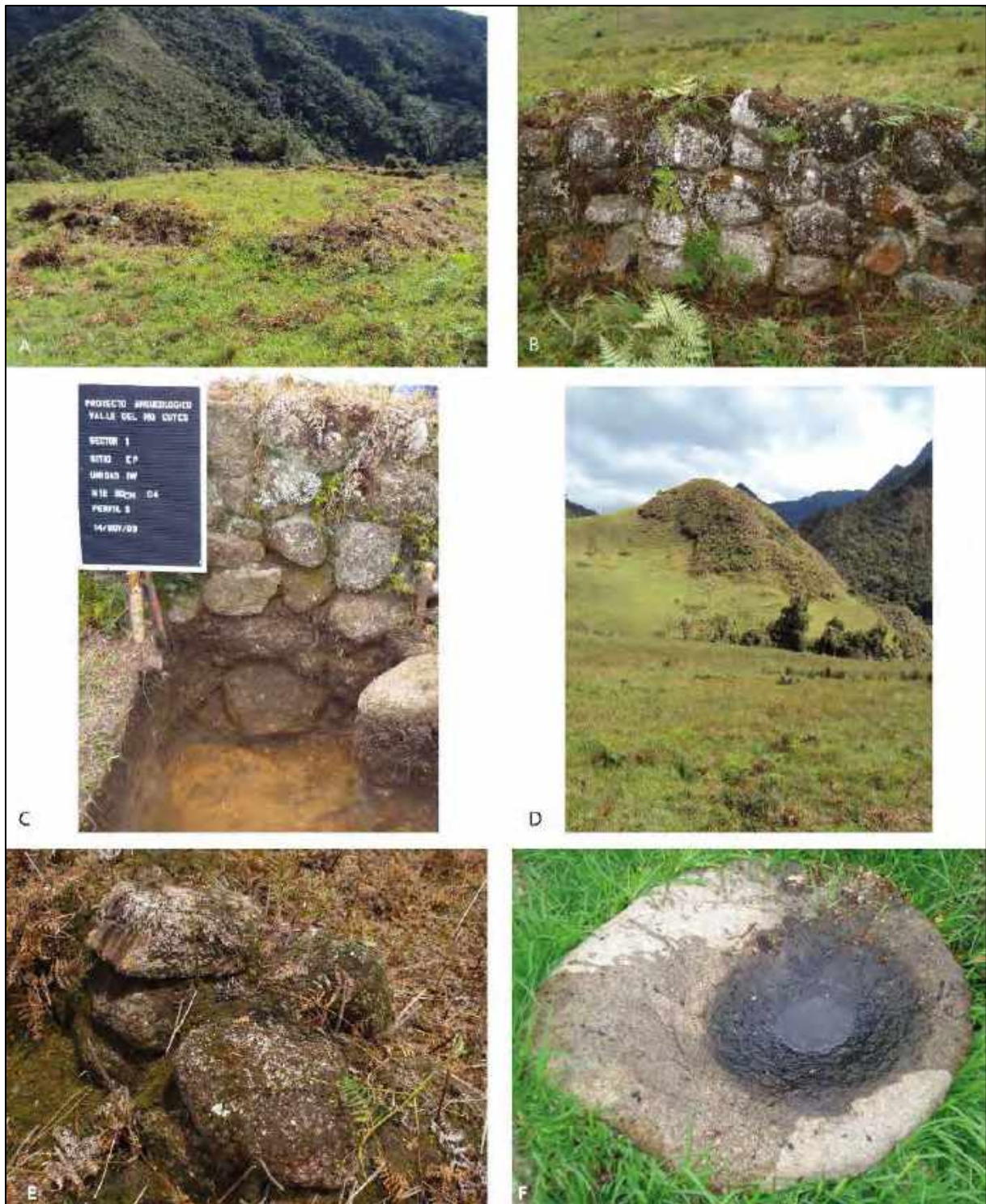


Fig. 2.5 : STRUCTURES DU SECTEUR 1. A : Vue d'ensemble de la structure principale d'Espíritu Playa. B : Détail du mur de la même structure. C : Coupe du sondage pratiqué sur le mur ouest de la même structure. D : Colline du site La Cruz. E : Détail du mur du site La Cruz. F : Pierre à moudre récupérée sur une terrasse.

charbon associé à de la céramique (sondage b18) a permis de dater le niveau d'occupation le plus représentatif de ces terrasses. Cette datation s'étale entre 1451 et 1634 de notre ère, étant donc contemporaine à celle obtenue pour le site d'Espíritu Playa.

2. Secteur 2 : San Miguel de Cuyes

Deux constructions en pierre (Santa Rosa et Playa), ainsi qu'un ensemble de terrasses ont également été repérés dans le secteur de San Miguel de Cuyes.

A. SANTA ROSA (voir fig. 2.6 et 2.9, a-c)

Santa Rosa est une structure en blocs de schistes, mesurant 27 mètres de long sur 20 de large, et subdivisée en deux chambres internes. Le mur le plus haut actuellement visible mesure 2,12 mètres de hauteur (1,12 en surface et 1 mètre de fondations). Le site est implanté sur la rive nord du fleuve Cuyes. Il rappelle lui aussi la description ethnohistorique des maisons cañaris évoquée plus haut. Toutefois, les deux datations obtenues pour l'échantillon de charbon récupéré conjointement à la céramique relativement abondante retrouvée au pied du mur -1250 à 1240 av. J.-C. et 1220 à 980 av.J.-C.-, précèdent largement l'époque précolombienne tardive.

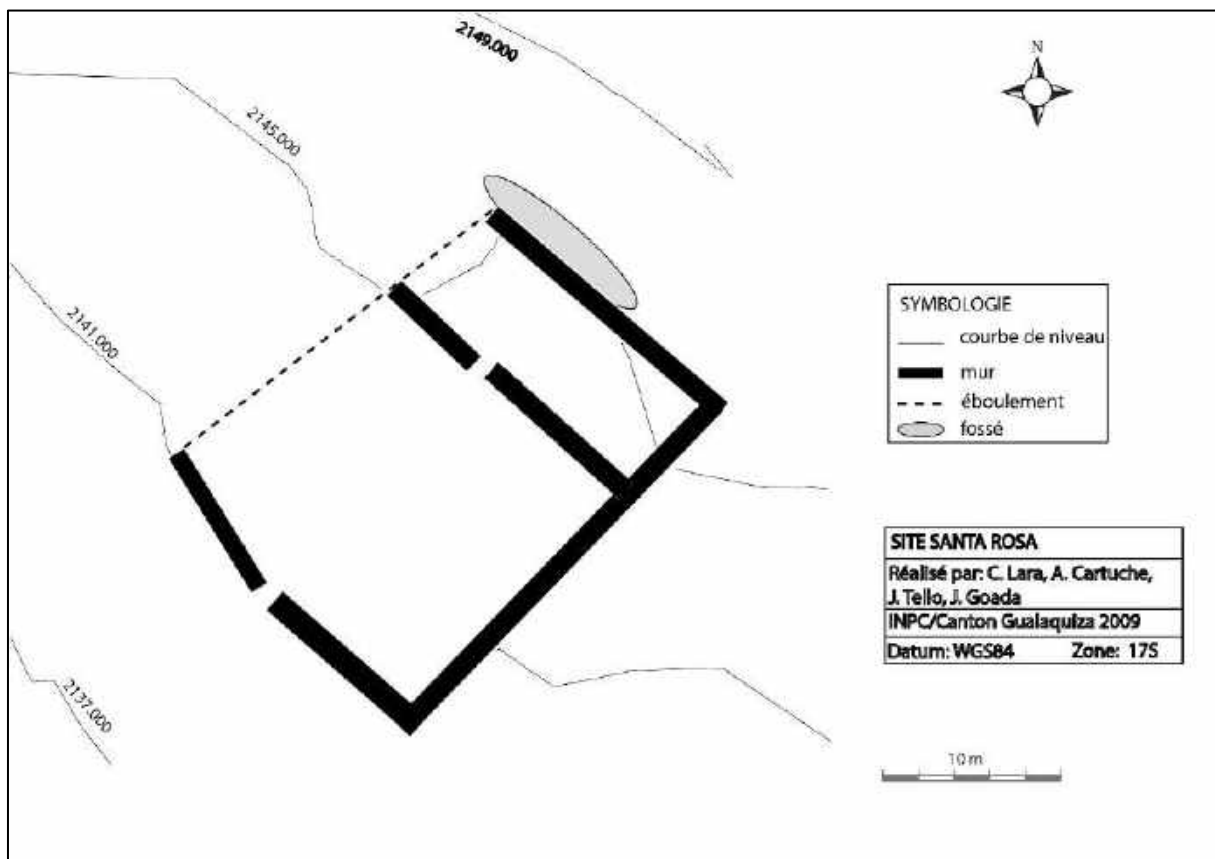
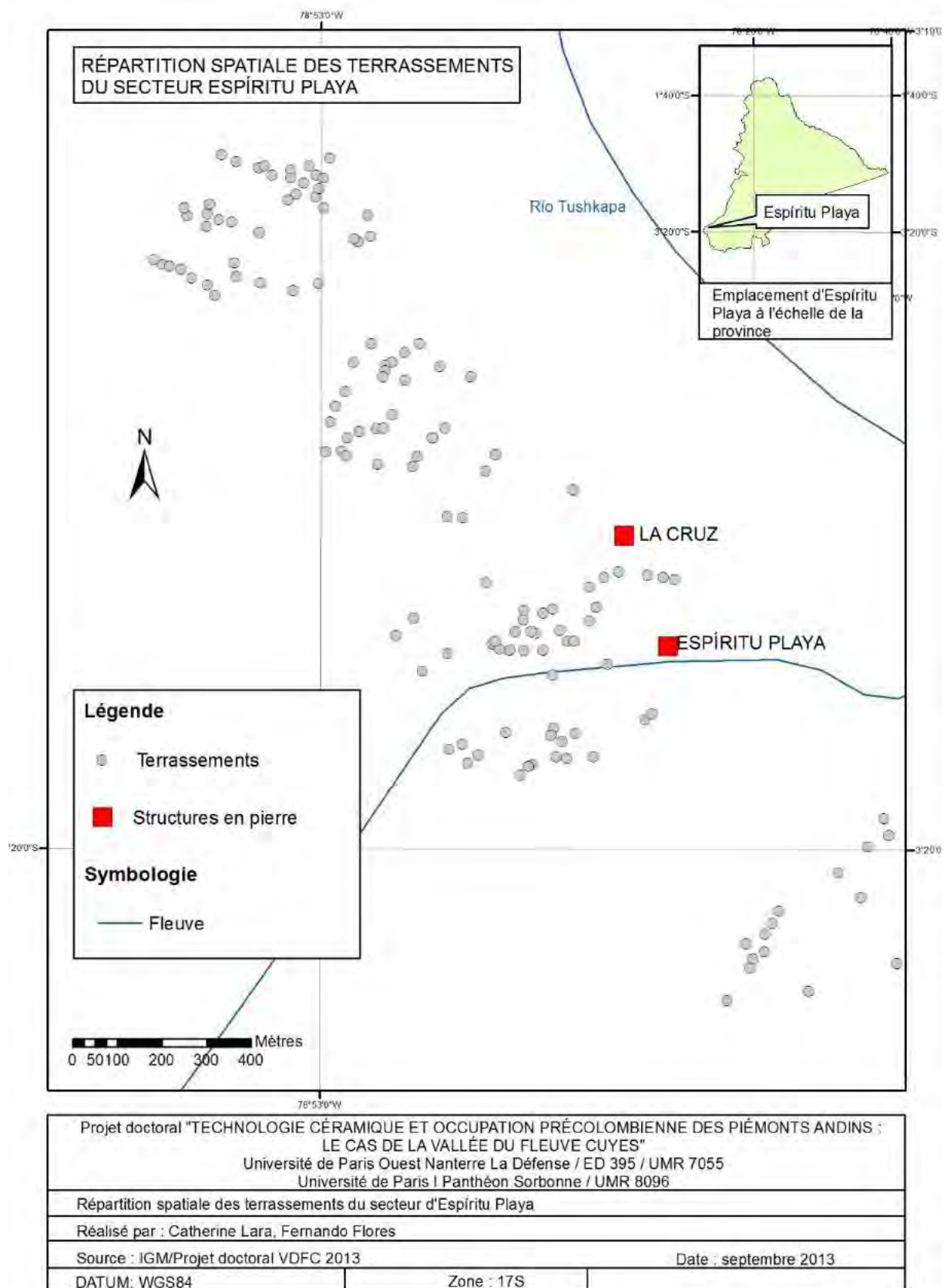


Fig. 2.6 : : Relevé topographique du site Santa Rosa



B. PLAYA (fig. 2.8)

Le site Playa s'étend sur une surface de 131 mètres de long sur 88 mètres de large. Il est composé de cinq plateformes trapézoïdales revêtues de pierres, mesurant 0,50 mètre de haut en moyenne. Une série de murs et de chemins en pierre orientés en direction sud-est/nord-ouest partent des angles ouest de ces plateformes. Ces murs ont une hauteur de 0,35 mètre et une largeur de 0,6 mètre en moyenne (voir fig. 2.9, D). Les blocs utilisés correspondent là encore à des pierres visiblement récupérées dans un cours d'eau (sans doute le Cuyes, situé à quelques dizaines de mètres en contrebas). La profondeur des murs sous la surface est comprise entre 30 et 50 cm. Le charbon collecté avec le matériel céramique récupéré au niveau des fondations a fourni deux dates : 1310 à 1040 av. J.-C. (transition entre les strates 2 et 3), et 1210-970 ainsi que 960-940 av. J.-C. (strate 4). En l'état actuel de nos connaissances, il n'existe pas d'équivalent architectural régional susceptible d'apporter une piste par rapport à la fonction éventuelle de ce site. Une quantité abondante de céramique extrêmement fine, probablement formative (*cáscara de huevo*, voir chapitre 1), a été retrouvée en association à ces constructions.

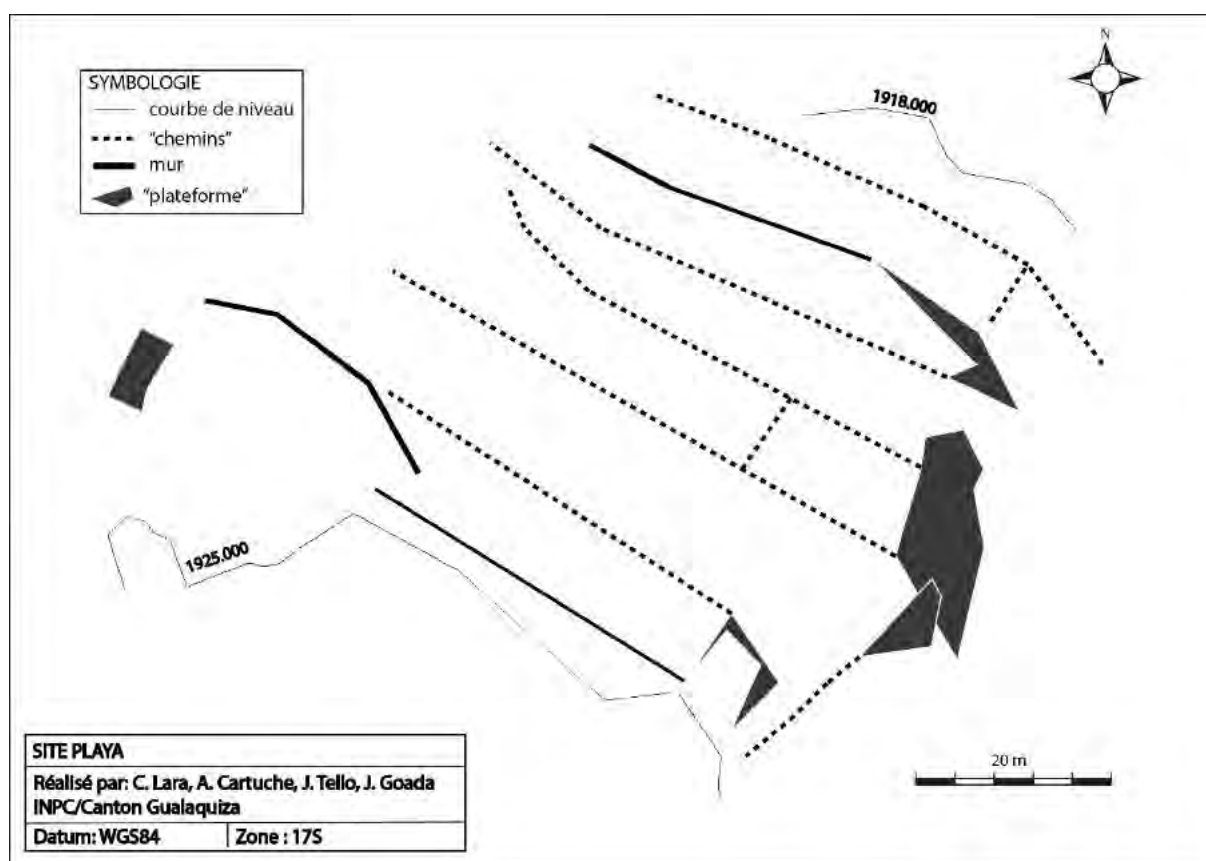


Fig. 2.8 : : Relevé topographique du site Playa

C. TERRASSES DE SAN MIGUEL (voir fig. 2.9, e, f et 2.11)

Le secteur de San Miguel de Cuyes comprend 172 terrasses réparties en deux zones de concentration : la première -la plus importante, avec 136 terrasses-, est située sur la rive nord



Fig. 2.9 : SITES ARCHÉOLOGIQUES DU SECTEUR DE SAN MIGUEL DE CUYES. A : Vue d'ensemble du site Santa Rosa. B : Détail du mur du site de Santa Rosa. C : Coupe du sondage réalisé au pied du mur sud-ouest de Santa Rosa. D : Détail de mur du site Playa. E : Vue d'ensemble des terrasses de San Miguel de Cuyes. F : Terrasse de San Miguel de Cuyes.

nord du fleuve Cuyes (derrière le site Santa Rosa), et la deuxième, sur la rive sud (derrière le site Playa -36 terrasses). Ces terrasses ont été aménagées à flanc de colline. Contrairement à celles de Espíritu Playa (secteur 1), elles sont exclusivement en terre. Elles mesurent 1 mètre de hauteur, pour une longueur comprise entre 6,6 et 20,4 mètres, et une largeur pouvant s'échelonner entre 3 et 10,6 mètres. Deux datations ont été obtenues pour la strate 2 (correspondant au niveau d'occupation le plus représentatif) : 1270-1315/1356-1389 apr. J.-C. et 1154 à 1260 apr. J.-C (sondage A126, voir fig. 2.10, B). Ces dates sont nettement postérieures aux échantillons récupérés sur les sites Santa Rosa et Playa, nous permettant dès lors de définir au moins deux niveaux d'occupation pour les sites de ce secteur.

Par ailleurs, trois terrasses ont été échantillonnées en vue d'une analyse de phytolithes. L'une d'elles (strate 3) a ainsi révélé la présence de maïs (*Zea mays*-fig. 2.10, C), d'achira ou « platanillo » (*Canna sp.*) et de « lerén » (*Calathea sp.*). *Canna sp.* -plus précisément les rhizomes-, est consommée sur la Côte et en Amazonie équatorienne. Les rhizomes en question sont bouillis ou râpés afin d'en extraire l'amidon. *Calathea sp.* est quant à elle prisée pour ses racines. À l'instar de *Canna sp.*, ses feuilles peuvent être utilisées pour envelopper des gâteaux au maïs (*tamales*). Elles peuvent aussi être utilisées dans la fabrication des toits¹⁸. Force est de remarquer que des pierres à moudre ont été retrouvées sur certaines terrasses (fig. 2.10, A).

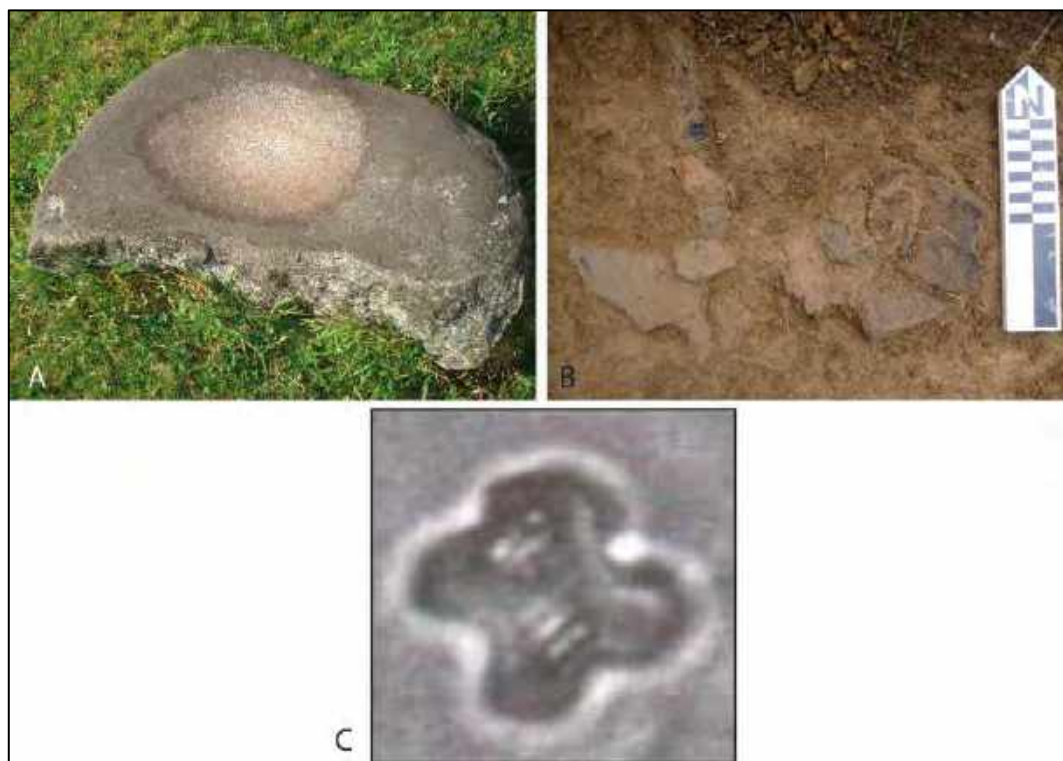


Fig. 2.10 : TRACES D'OCCUPATION DES TERRASSES DE SAN MIGUEL DE CUYES. A : Pierre à moudre. B : Concentration de tessons (strate 2, sondage A126). D : Phytolithe de maïs de type Cruz / V1, échantillon 139 (D3 - photo : Veintimilla 2010, 12).

¹⁸ Veintimilla 2010, 13

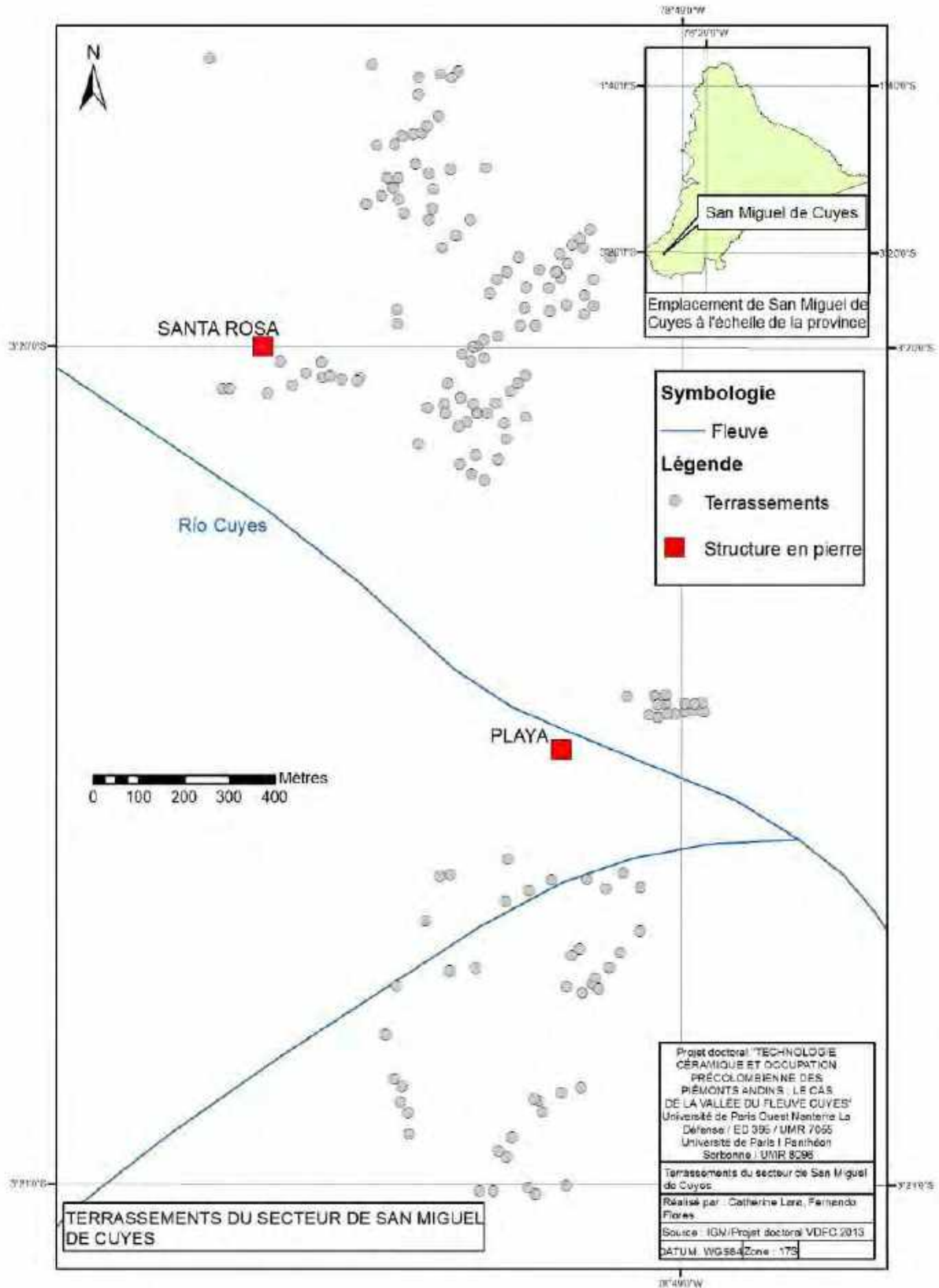


Fig. 2.11 : Répartition spatiale des terrasses du secteur de San Miguel de Cuyes

3. Secteur 3 : Ganazhuma/Santopamba

Le secteur trois a mis en évidence deux constructions monumentales en pierre et un ensemble de terrasses :

A. TRINCHERAS (voir fig. 2.12)

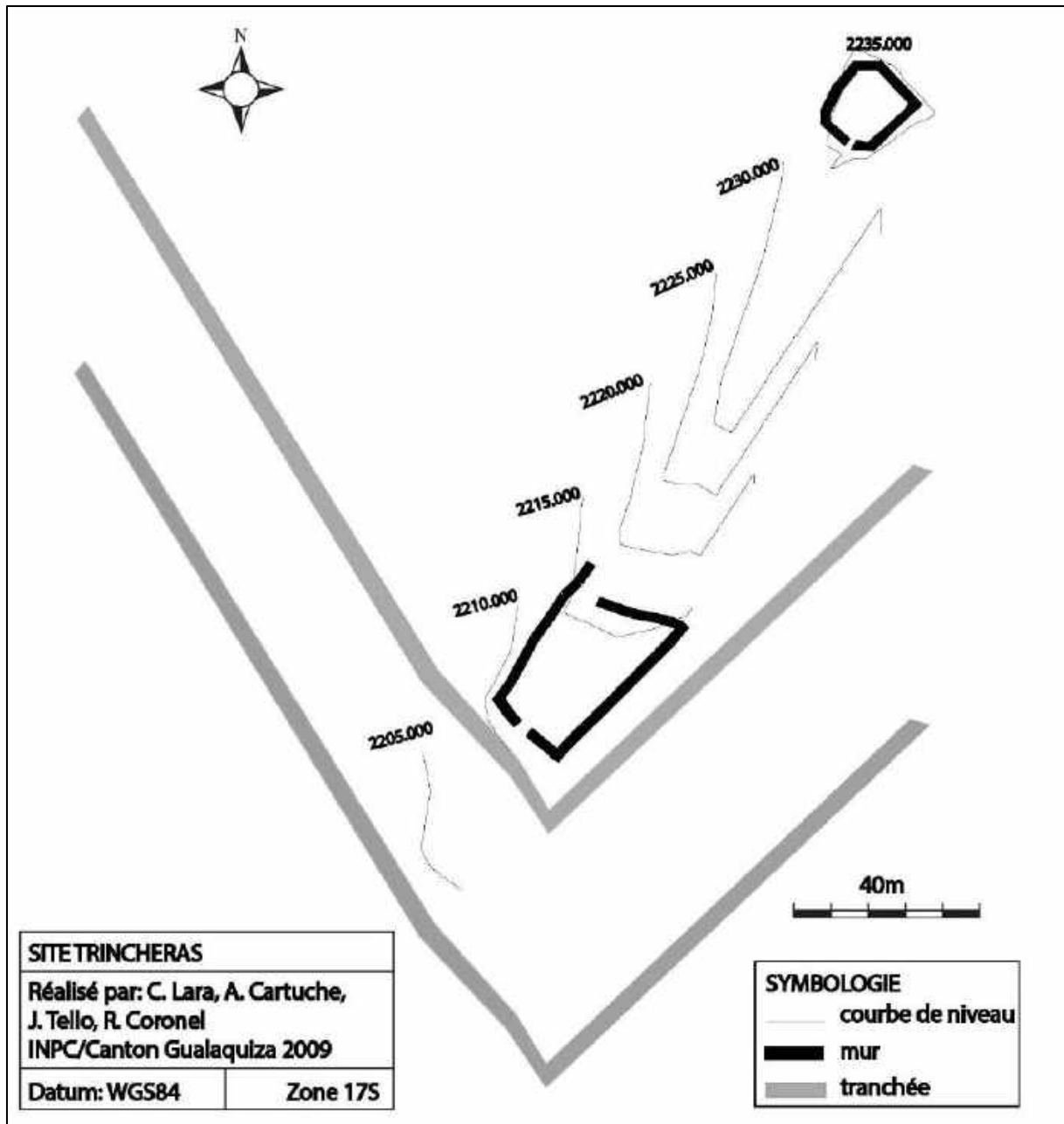


Fig. 2.12 : : Relevé topographique du site Trincheras

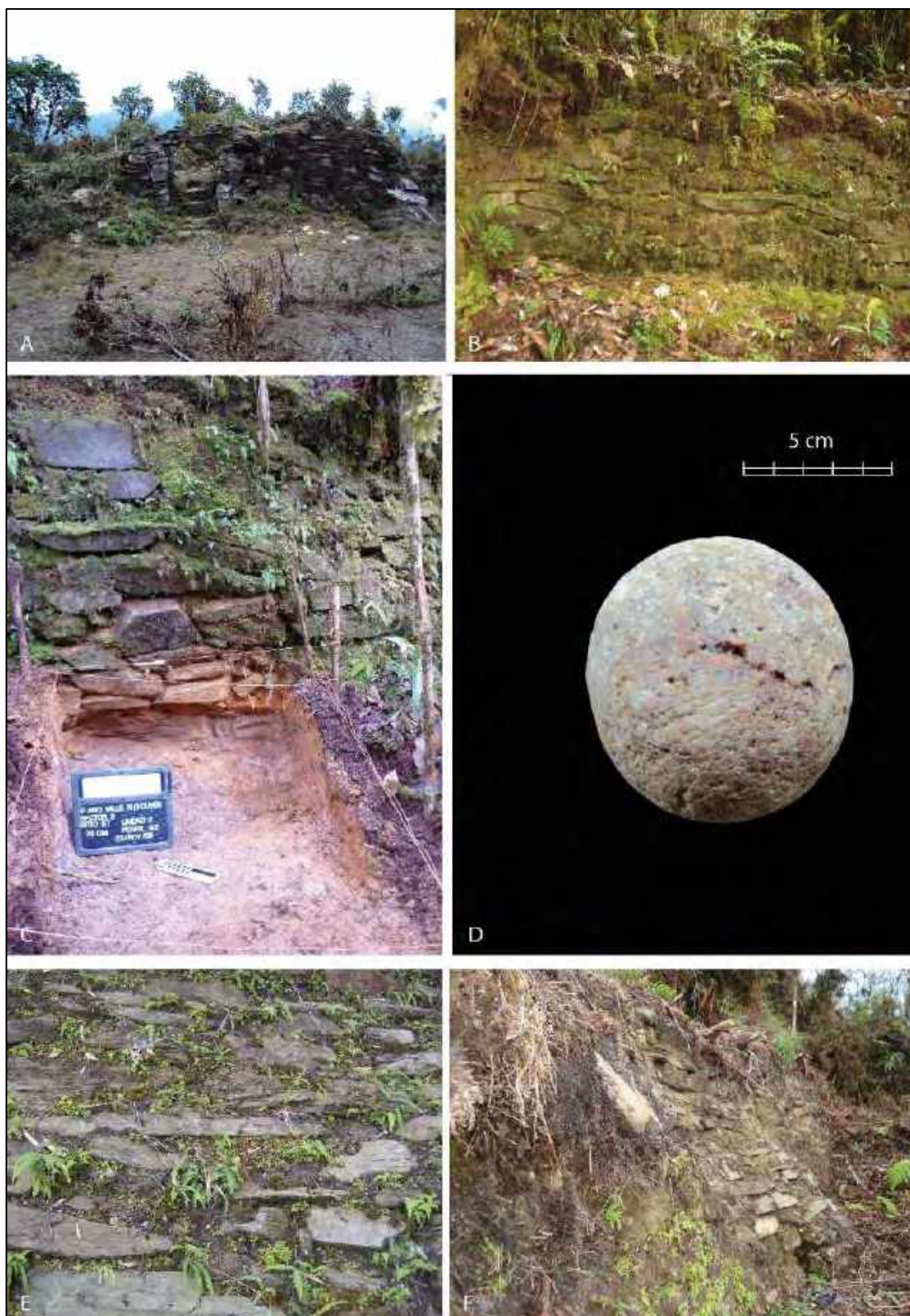


Fig. 2.13 : STRUCTURES DU SECTEUR DE GANAZHUMA. A : Structure circulaire de Trincheras. B : Détail des murs sud de Trincheras. C : Coupe du sondage effectué au pied des murs sud (côté nord-est). D : Munition pour *honda* trouvée à Trincheras. E : Détail du mur externe de Santopamba. F : Vue du mur externe de Santopamba.

Le site de Trincheras se situe au sud-est du hameau de Ganazhuma, sur le mont Ganazhuma, lui-même localisé à un kilomètre au sud du fleuve Cuyes. Ce point offre une visibilité hors pair sur le secteur de San Miguel ainsi que sur le sud de la haute vallée du Cuyes. Il s'agit d'une immense structure ovale en blocs de schistes, de 178 mètres de long sur 184 mètres de large. Une construction en pierre ronde de 17 mètres de diamètre est visible sur son extrême nord (fig. 2.13, A). Le mur la délimitant mesure 2,64 mètres de hauteur aux fondations (1,44 mètre en surface et 1,20 mètre en profondeur). Le côté sud-ouest du site est constitué d'un ensemble de murs vaguement rectangulaires, de 26 mètres de large sur 35 mètres de long, munis de deux entrées. Les murs de cet ensemble mesurent entre 1,30 et 1,90 mètre de haut aux fondations, pour une largeur de 0,6 mètre environ (fig. 2.13, B, C). L'ensemble du complexe est entouré de deux tranchées profondes.

Ce site réunit les caractéristiques considérées en Équateur comme diagnostiques du *pucará* ou structure défensive andine¹⁹. Si très peu de tessons ont été récupérés sur place, une munition pour *honda*²⁰ (fronde) a été retrouvée dans la structure circulaire lors de nos fouilles de 2009 (fig. 2.13, D). Ces éléments pourraient conforter l'hypothèse de la fonction défensive du site. Par ailleurs, des ossements humains sont encore visibles aujourd'hui dans les nombreuses cavités jalonnant l'éperon rocheux du Ganazhuma, quoiqu'il nous soit impossible de déterminer pour l'instant si ces derniers sont rattachés à la fonction du site, ou bien s'ils sont liés à la pratique d'enterrement sous abris rocheux communément connue dans la région des piémonts pour la période préhispanique tardive sous le nom de *cuevas de los gentiles* (Valdez, comm. pers.).

Rappelons que dans les Andes en général, outre leur fonction défensive, les *pucarás* pouvaient également être investis d'une signification cérémonielle²¹.

B. SANTOPAMBA (voir fig. 2.14)

Situé sur la rive nord du Cuyes, l'ensemble de Santopamba est perché sur une formation rocheuse surplombant le bassin du fleuve Cuyes environnant. On y aperçoit clairement en particulier le site de Trincheras. Mesurant 39 mètres de large sur 17 mètres de long, Santopamba est composé de deux niveaux de murs concentriques bâtis à l'aide de blocs de schistes. Le mur externe fait 2 mètres de haut aux fondations (fig. 2.13, E, F) et 0,70 mètre de large. Le mur du niveau interne mesure quant à lui 3 mètres de haut (toujours aux fondations) et 0,70 mètre de large. Lors de la saison 2013, un mur vaguement ovoïde de 15 mètres de long et 1,65 mètre de large a été repéré à environ 900 mètres au nord de la structure. Les blocs employés semblent de même nature que ceux de Santopamba, quoiqu'il nous soit impossible pour l'instant d'en dire plus par rapport à son éventuel rattachement à ce site.

Santopamba est dépourvu de fossé. Ses dimensions sont de surcroît bien inférieures à celles de Ganazhuma, ce qui rend sa fonction défensive moins probable, bien que ses murs soient

¹⁹Almeida Reyes 1999, 8; Idrovo Urigüen 2004, 107; Lippi 1998, 163

²⁰ Chamussy 2012, 62

²¹ Gasparini et Margolies 1980, 281 ; Topic et Lange Topic 1997, 585 ; Idrovo Urigüen 2004, 106 ; Brown-Vega 2010, 175

certes relativement hauts. Peut-être s'agit-il d'un mirador comme La Cruz (secteur 1), stratégiquement rattaché à Trincheras. Peu de matériel céramique y a été retrouvé.

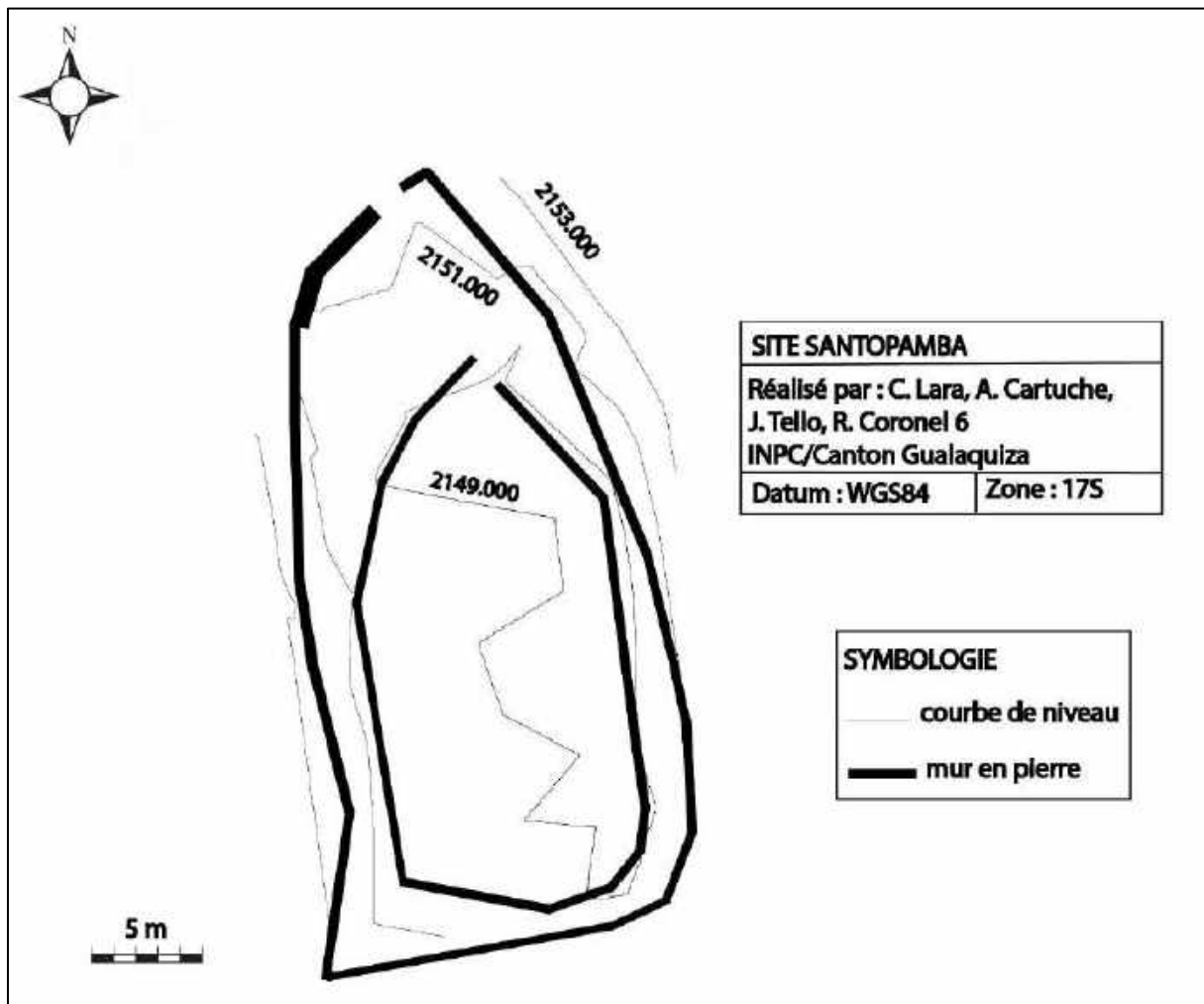


Fig. 2.14 : : Relevé topographique du site Santopamba

C. TERRASSES DE GANAZHUMA (fig. 2.15)

Nous avons enregistré un total de 148 terrasses dans le secteur de Ganazhuma. Ces dernières se répartissent en deux secteurs : Trincheras -qui en compte le plus- et Santopamba.

Ces terrasses sont exclusivement en terre, et bien moins nettement délimitées que dans les secteurs précédents. Conséquence d'une érosion ou aménagement moins poussé ? Difficile de le déterminer pour l'instant. Quoiqu'il en soit, les dimensions des terrasses en question sont très variables ; les extrémités de certaines d'entre elles sont parfois même difficiles à distinguer, ce qui complique toute tentative de mesure.

Un échantillon de charbon et de céramique a pu être récupéré pour la strate 2 du sondage b183 (secteur Santopamba), équivalent au niveau d'occupation le plus représentatif de ces terrasses. La datation correspondante est en cours.

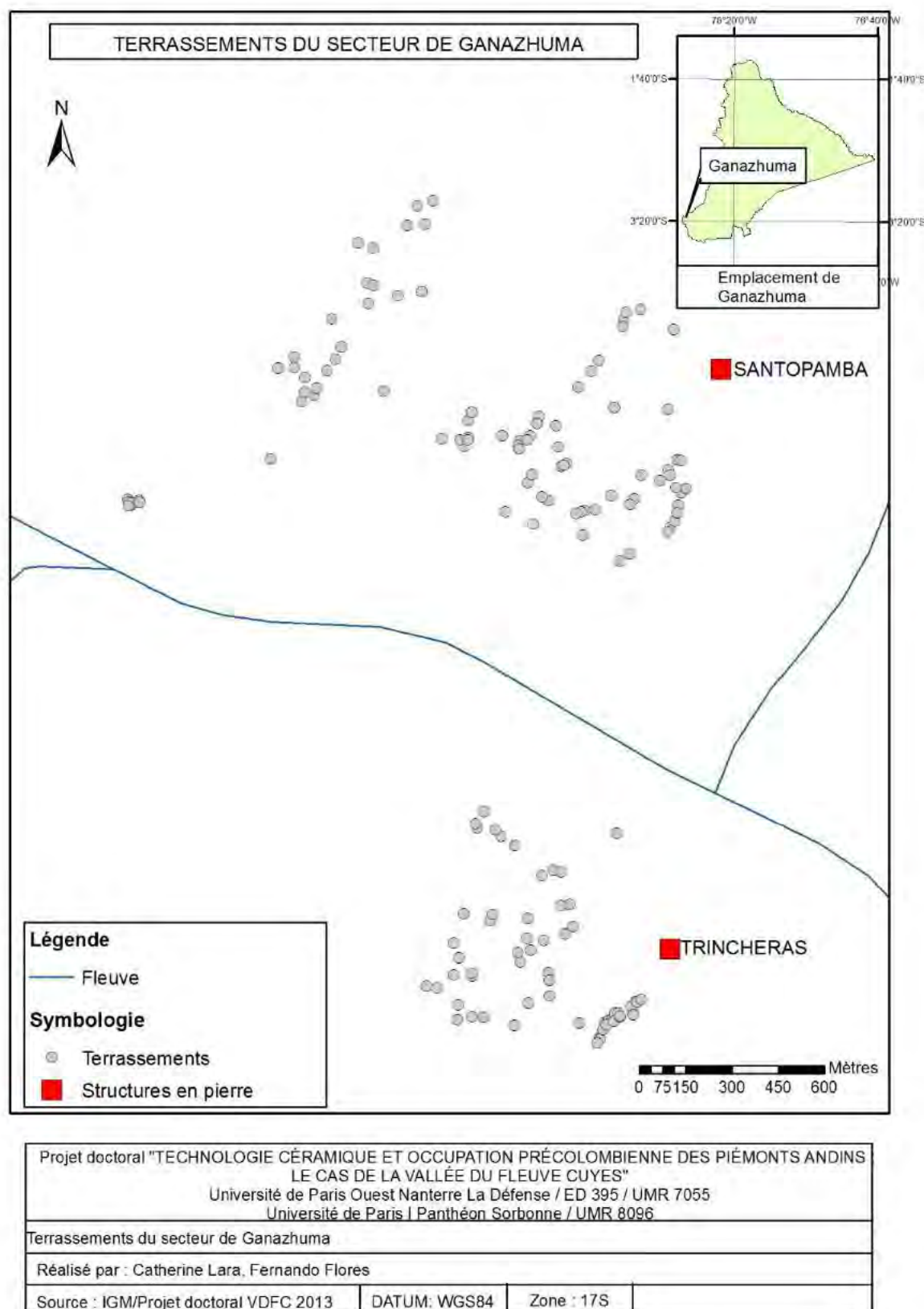


Fig. 2.15 : Répartition spatiale des terrasses de Ganazhuma

4. Secteur 4 : La Florida/El Cadi/Río Bravo

Le secteur 4 est exclusivement composé d'ensembles architecturaux en pierre. Il s'agit des sites de La Florida, El Cadi et Río Bravo.

A. LA FLORIDA (voir fig. 2.16)

Situé sur un éperon rocheux localisé sur la rive nord du fleuve Cuyes, La Florida forme une sorte de spirale à plusieurs niveaux s'étendant sur 109 mètres de long et 79 mètres de large. Le niveau supérieur est délimité par une structure circulaire vraisemblablement en pierre (blocs récupérés au bord d'un cours d'eau ?). Le mur la délimitant fait 1,40 mètre de hauteur (dont 0,65 mètre de fondations) pour une largeur de 0,50 mètre (fig. 2.18, A). Il surmonte trois autres niveaux prenant la forme terrasses éventuellement séparés par des fossés. Les parois de ces terrasses sont parfois revêtues de blocs en pierre, ou tout simplement en terre. Son emplacement et la présence de tranchées pourraient situer La Florida dans la catégorie des *pucarás*.

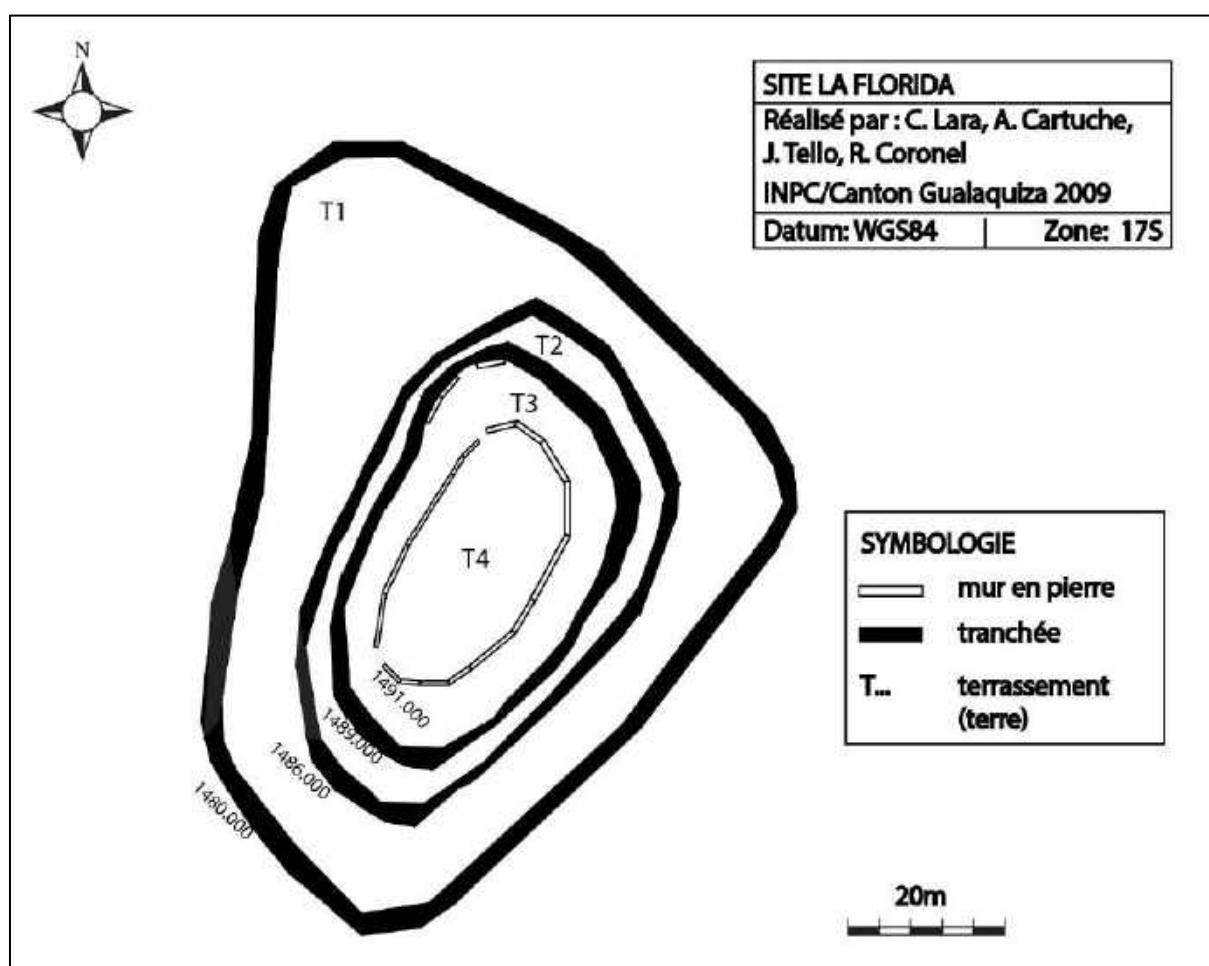


Fig. 2.16 : : Relevé topographique du site La Florida

L'échantillon de charbon collecté conjointement aux tessons récupérés au pied du mur du niveau supérieur (strate 2) a fourni une date comprise entre 1410 et 1470 de notre ère.

B. EL CADI (voir fig. 2.17)

El Cadi est le site le plus vaste et complexe de la vallée. Il est situé sur une plaine localisée près de la jonction entre le fleuve Cuyes et la rivière Sapas. Sur son quart nord-est, il rend compte d'une petite structure ovale en pierre constituée de deux chambres. Quelques mètres à l'ouest de celle-ci, l'on retrouve une construction ovoïde composée de 7 chambres internes. Cette structure est à son tour rattachée à une autre construction prenant la forme d'un polygone à cinq côtés. Le sud du site est composé d'une série de 24 murs, dont le recoupement forme à l'occasion des structures rectangulaires (16 au total). Dans l'ensemble, les dimensions des murs d'El Cadi sont très variables. Les fondations peuvent mesurer de 8 cm jusqu'à 53 cm de haut. En surface, certains murs affleurent à peine à quelques centimètres du sol, tandis que le plus haut mesure 1,20 m de hauteur en surface (fig. 2.18, B).

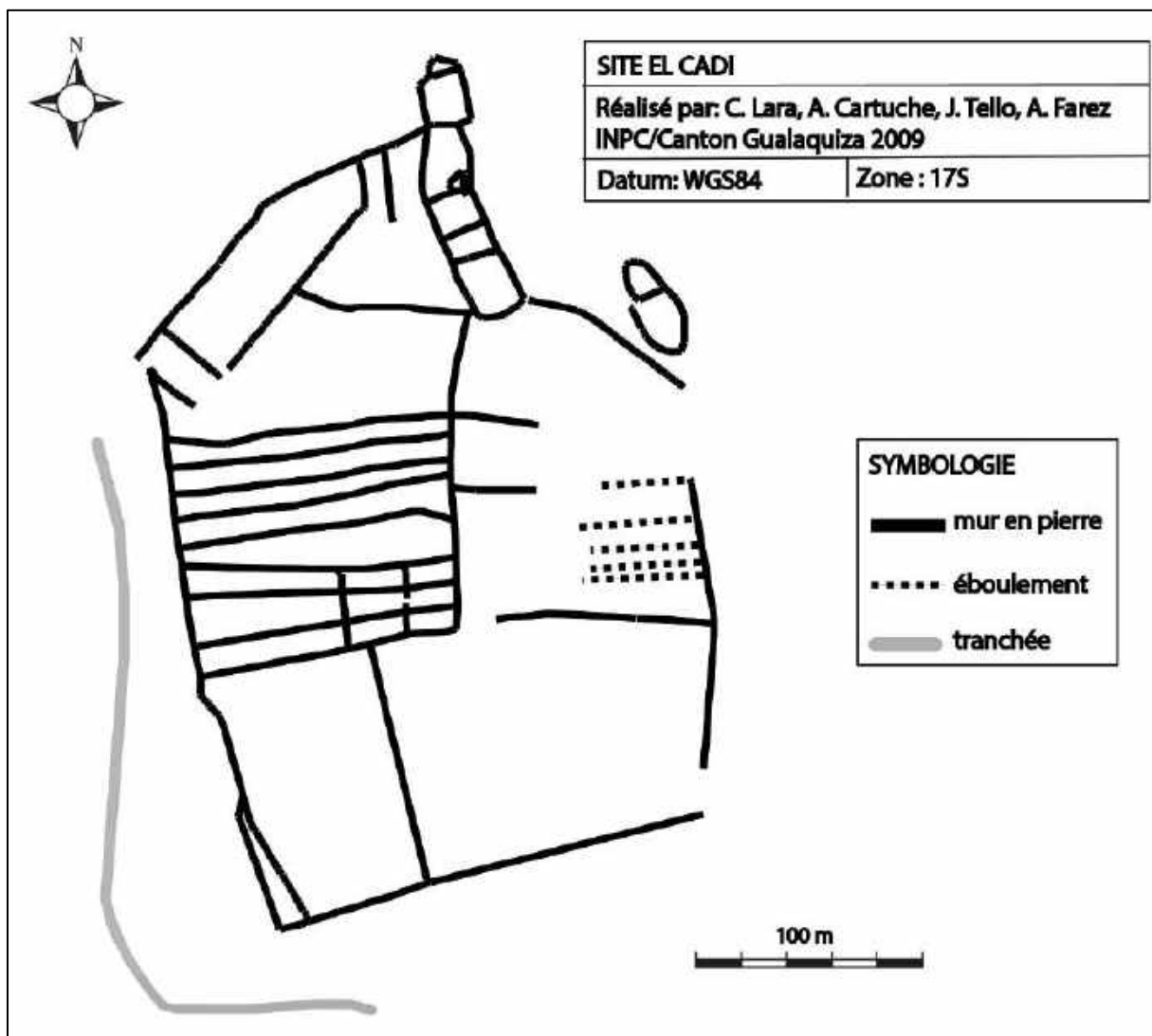


Fig. 2.17 : : Relevé topographique du site El Cadi

La surface estimée du complexe à partir du relevé topographique de 2009 s'élève à 108.402 mètres carrés, mais à certains endroits, l'exubérance de la végétation rend l'identification des structures difficile. De fait, lors de la prospection de 2013, nous avons pu identifier de nouveaux murs au nord du complexe, que nous n'avions pas vu lors du relevé topographique de 2009. Ainsi, d'après les témoignages des riverains, la surface totale du site pourrait bien atteindre une quinzaine d'hectares.



Fig. 2.18 : MURS DES COMPLEXES ARCHITECTURAUX DU SECTEUR 4. A : La Florida. B : El Cadi. C : Río Bravo.

La fonction d'El Cadi est des plus énigmatiques. Les murs centraux rappellent les structures de la vallée du Jubones dessinées par Verneau et Rivet et reproduites dans notre chapitre 1 (voir fig. 1.12 et 1.13.). Mais les savants ne fournissent pas davantage d'informations ou d'hypothèses par rapport à la fonction de ces structures. Francisco Valdez (comm. pers.) suggère que les murs centraux en question pourraient avoir servi comme enclos à lamas. Les 53 sondages effectués systématiquement au sein des principaux murs et structures du complexe en 2009 ont permis de récupérer 80 tessons à peine (strate 2), ce qui limite la possibilité d'une fonction d'habitat. Tel que mentionné plus haut, l'ouverture d'une route en dehors du complexe (côté nord-est) a mis en évidence des quantités impressionnantes de tessons identiques à ceux que nous avons découverts *intramuros*. Quelle que soit le type d'occupation rattachée à ce site, cette dernière se serait donc concentrée à l'extérieur de ce dernier.

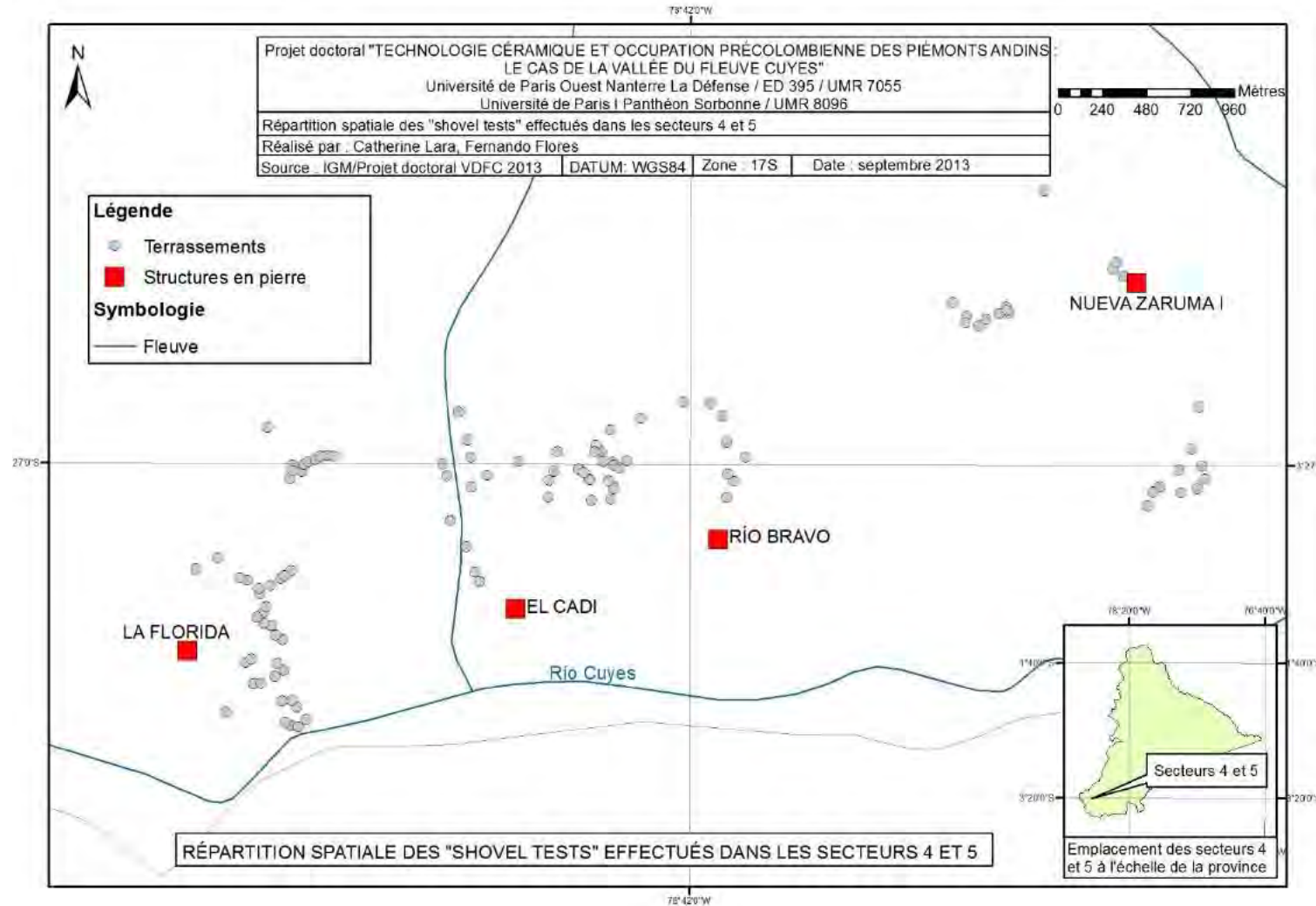


Fig. 2.19 : Répartition spatiale des *shovel tests* effectués dans les secteurs 4 et 5 (2013)

C. RÍO BRAVO (voir fig. 2.20)

Río Bravo se trouve sur une petite colline située à quelques centaines de mètres en ligne droite à l'est d'El Cadi. Il s'agit d'une structure en pierre pratiquement semi-circulaire, de 34 mètres de large sur 56,7 mètres de long. Le mur qui la délimite fait 1,25 mètre de haut sur 0,80 mètre de large (fig. 2.18, C). Son extrême nord-est est entouré d'une tranchée de 70 mètres de long. Celle-ci est séparée de la structure en pierre par un espace plat de 15 mètres environ. Ces caractéristiques pourraient situer Río Bravo dans la catégorie de mirador, celle-là même que nous avons proposée pour La Cruz (secteur 1) ou Santopamba (secteur 3).

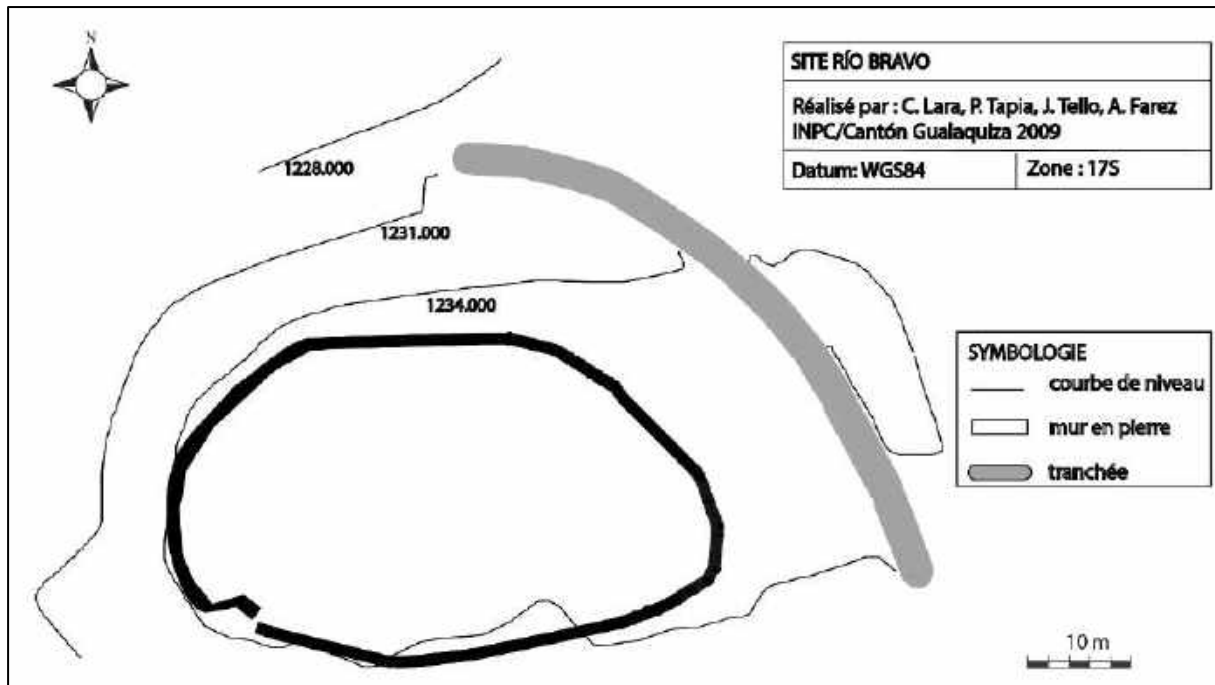


Fig. 2.20 : : Relevé topographique du site Río Bravo

5. Secteur 5 : Buenos Aires/Nueva Zaruma

Le secteur 5 comprend deux complexes de structures en pierre (Buenos Aires et Nueva Zaruma I), une construction en terre (Nueva Zaruma II) ainsi qu'un ensemble de terrasses.

A. BUENOS AIRES (voir fig. 2.21)

Perché sur un éperon rocheux offrant une visibilité stratégique sur la vallée du fleuve Cuyes et celle du Cuchipamba au nord-est, le site de Buenos Aires s'étend sur 139 mètres de long et 69 mètres de large. Il s'agit d'un complexe constitué de quatre niveaux de murs en pierre. Deux tranchées profondes longent chacun des deux murs inférieurs. Le mur du niveau supérieur -le mieux conservé- fait 2,10 m de haut (dont 0,70 mètre de fondations), pour une largeur de 0,55 mètre (fig. 2.22, A). Ces caractéristiques semblent répondre à celles du *pucarà*, ce qui situerait Buenos Aires dans la même catégorie que Trincheras (secteur 3) et La Florida (secteur 4). La datation fournie par l'échantillon de charbon et de céramique récupéré à 20 cm au-dessus du pied du mur (strate 3), se situe entre 1440 et 1640 de notre ère.

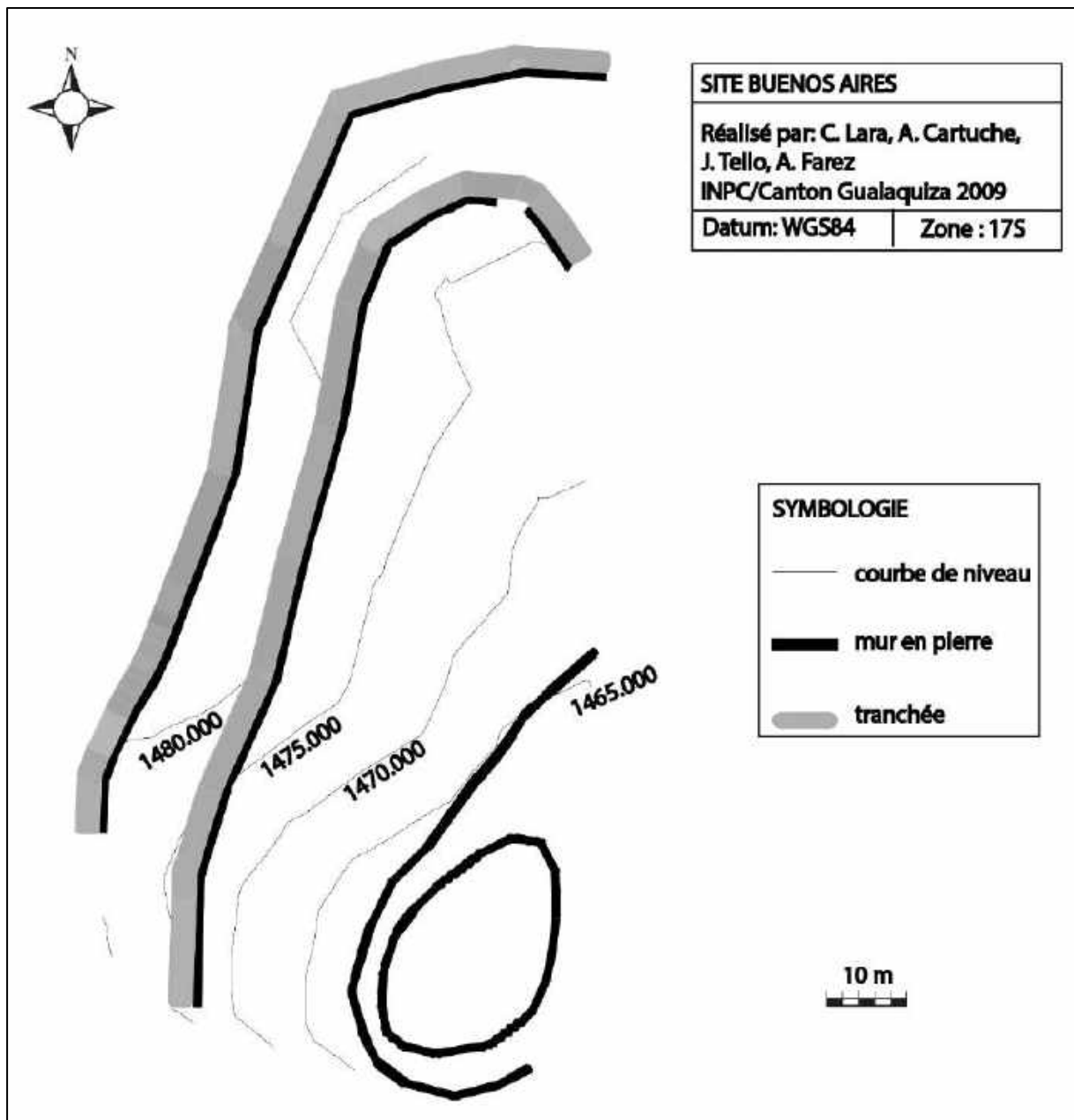


Fig. 2.21 : : Relevé topographique du site Buenos Aires

B. NUEVA ZARUMA I (voir fig. 2.23)

Nueva Zaruma I est situé sur une colline dominant la basse vallée des fleuves Cuyes au sud et Cuchipamba au nord-est. On peut notamment y apercevoir le site de Buenos Aires. Nueva Zaruma I est un ensemble de deux niveaux de murs en pierre entouré d'une tranchée peu profonde. La hauteur des soubassements des murs (comprise entre 1,10 et 1,15 mètre) est considérable. Le mur interne (le mieux conservé) mesure 2,20 mètres de haut sur 1 mètre de large (fig. 2.22, B, C). Au total, le complexe s'étend sur 57 mètres de long et 65 mètres de large. Au vu de ses dimensions, Nueva Zaruma I évoque plutôt un petit site défensif de type mirador éventuellement rattaché à Buenos Aires, de la même façon que Santopamba semble avoir été lié à Trincheras (secteur 3).



Fig. 2.22 : SITES ARCHÉOLOGIQUES DU SECTEUR 5. A : Détail du mur du niveau supérieur de Buenos Aires. B : Détail du mur interne de Nueva-Zaruma I. C : Coupe du sondage effectué au pied du même mur. D : Nueva Zaruma II. E : Pierre à moudre retrouvée sur une terrasse de Nueva Zaruma. F : Phytolithe de maïs de type Cruz / V1, échantillon 140 (D3 - photo : Veintimilla 2010, 12).

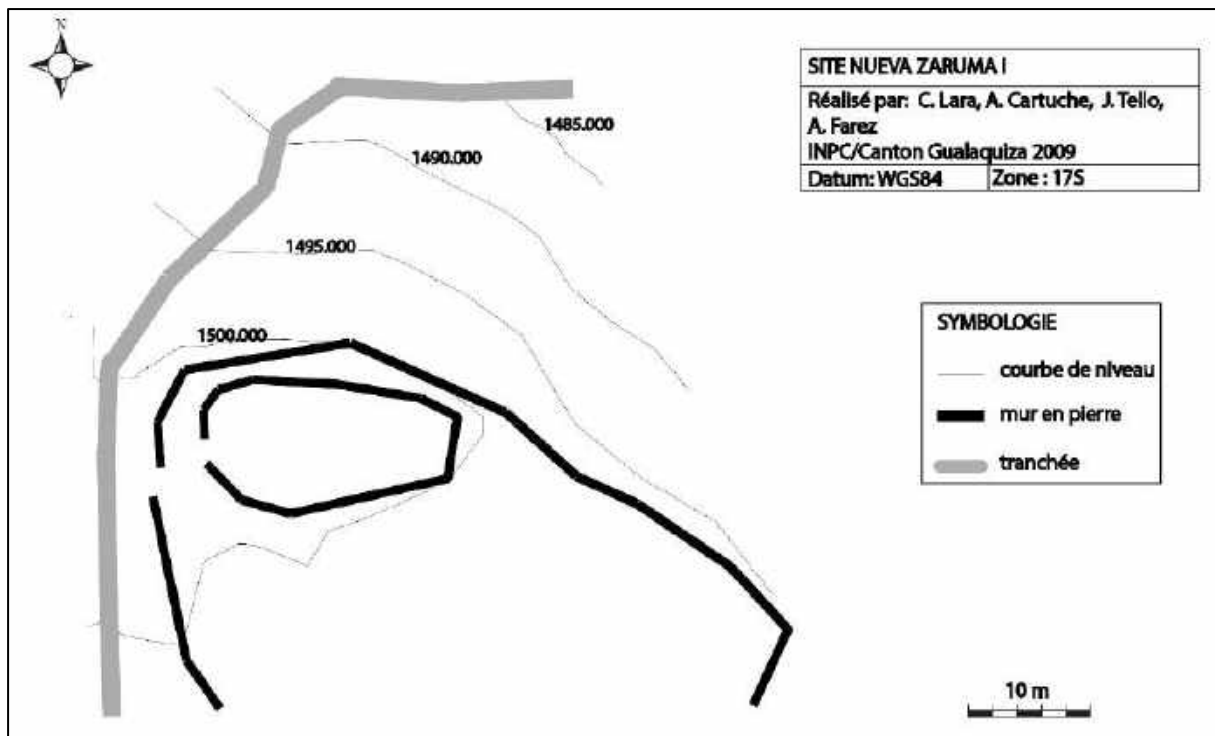


Fig. 2.23 : : Relevé topographique du site Nueva Zaruma I

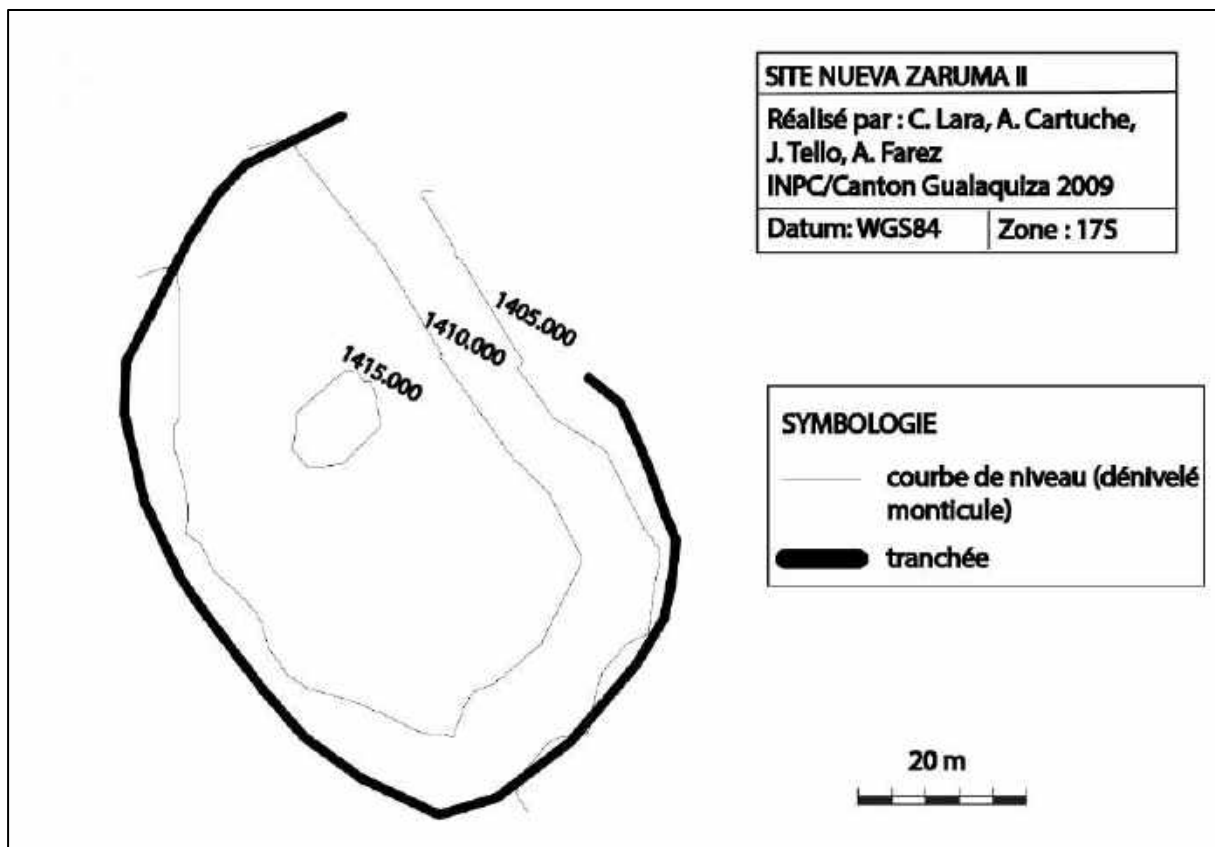


Fig. 2.24 : : Relevé topographique du site Nueva Zaruma II

Deux datations ont été obtenues à partir de l'échantillon de charbon et de céramique collecté au niveau des fondations des murs. La première (1270-1400 apr. J.-C.) est sans doute celle qui se rapproche le plus de l'éventuelle époque de construction de la structure, la deuxième (1450 à 1650 apr. J.-C.) correspondant sans doute à un niveau d'occupation plus tardif.

C. NUEVA ZARUMA II (voir fig. 2.24)

Nueva Zaruma II est un monticule en terre entouré d'une tranchée (fig. 2.22, D). L'ensemble fait 227 mètres de long sur 1 mètre de haut en moyenne. Situé à quelques dizaines de mètres au sud-est de Nueva Zaruma I, Nueva Zaruma II offre lui aussi une visibilité stratégique sur les vallées du Cuyes et du Cuchipamba. De par ses dimensions, il pourrait également entrer dans la catégorie de mirador.

D. TERRASSES DE NUEVA ZARUMA (voir fig. 2.19)

L'espace vallonné séparant Nueva Zaruma I de Nueva Zaruma II fait état d'un ensemble de 29 terrasses en terre. Leurs dimensions sont là encore très variables, avec une hauteur comprise entre 1 et 2 mètres en moyenne, une longueur située entre 2,25 et 17,2 mètres, et une largeur pouvant aller de 2 à 14 m. Pas un seul tesson n'a été récupéré ici. En revanche, la strate 3 de l'une des terrasses a révélé des phytolites de maïs (*Zea mays* – fig. 2.22, F), « achira » ou « platanillo » (*Canna sp.*) et « lerén » ou « bijao » (*Calathea sp.*), soit les mêmes espèces identifiées à San Miguel (secteur 2). Là encore, des pierres à moudre ont été retrouvées sur certaines terrasses (fig. 2.22, E).

6. Synthèse et datations

En résumé, les cinq secteurs de la vallée du Cuyes rendent compte de trois catégories de sites hypothétiques :

- Habitat : Espíritu Playa (secteur 1), Santa Rosa (secteur 2)
- Défensif/cérémoniel : *pucarás* (Trincheras-secteur 3, La Florida-secteur 4, Buenos Aires-secteur 5) et miradors (La Cruz-secteur 1, Santopamba-secteur 3, Nueva Zaruma I et Nueva Zaruma II-secteur 5)
- Terrasses à usage domestique et agricole : à Espíritu Playa (secteur 1), San Miguel (secteur 2), Trincheras/Santopamba (secteur 3) et Nueva Zaruma (secteur 5).

Les sites Playa (secteur 2) et El Cadi (secteur 4) échappent à ce classement, dans la mesure où ils ne correspondent pas aux critères typologiques des sites les plus communs de la région.

Le tableau 2.1 ci-dessous reprend les datations que nous avons obtenues dans la vallée du Cuyes. Trois moments d'occupation en ressortent : le premier, situé entre 1310 et 940 av. J.-C., se rattache à la haute vallée (secteur 2). Après un hiatus de deux mille ans (sans doute dû à un manque de dates, celles-ci étant les premières de la vallée), une deuxième occupation se manifeste dans la haute vallée (secteur 2), ainsi que dans la basse vallée, où elle sera sans interruption jusqu'au XVII^e siècle de notre ère. Dans la haute vallée en revanche, elle fait place à une troisième occupation allant de 1430 à 1634 de notre ère. Celle-ci a été repérée dans le secteur 1.

HAUTE VALLÉE					BASSE VALLÉE				
Occupation	Site	Secteur	Date	Code	Occupation	Site	Secteur	Date	Code
1	Playa	2	1310 à 1040 av. J.-C.	Beta 271736					
			1250 à 1240 av. J.-C. et 1220 à 980 av. J.-C.	Beta 271738					
	Santa Rosa		1210 à 970 av. J.-C. et 960 à 940 av. J.-C.	Beta 271737					
2	Terrasses de San Miguel	2	1154 à 1260 apr. J.-C.	Ly-16924	1	Nueva Zaruma I	5	1270 à 1400 apr. J.-C.	Beta-271735
			1270 à 1315 av. J.-C. et 1356 à 1389 apr. J.-C.	Ly-16925					
3	Espíritu Playa	1	1430 à 1530 av. J.-C. et 1560 à 1630 apr. J.-C.	Beta 271732		La Florida	4	1410 à 1470 apr. J.-C.	Beta-271733
	Terrasses d' Espíritu Playa		1451 à 1634 apr. J.-C.	Ly-16923					
							Nueva Zaruma I	1450 à 1650 apr. J.-C.	Beta-271734

Tableau 2.1 : Datations des sites archéologiques monumentaux de la vallée du fleuve Cuyes

CHAPITRE 3 : MÉTHODOLOGIE ET CONSTITUTION DU CORPUS



Les hypothèses sur le passé précolombien tardif de la vallée du Cuyes proposent que celle-ci aurait été habitée par des populations cañaris et/ou incas et/ou jivaros (voir chapitre 1). L'approche technologique a été envisagée comme une voie possible pour vérifier chacune de ces hypothèses à partir de l'étude de la céramique ancienne des lieux.

Cette approche part du principe selon lequel les gestes correspondant à chaque opération technique laissent un type de trace ou stigmatisme spécifique repérable sur les objets¹. L'identification de ces stigmates et de leurs différentes combinaisons permet dès lors de reconstituer les chaînes opératoires, susceptibles de renvoyer à leur tour à des traditions et donc, à des groupes socioculturels², tel que précisé en introduction. Il est possible d'identifier les stigmates propres à une opération technique grâce à des référentiels expérimentaux³ et/ou ethnographiques⁴.

Nous avons donc mené une série d'enquêtes ethnographiques parmi les derniers potiers du sud-est de l'Équateur, considérés comme les descendants des Cañaris et des Jivaros. Ces enquêtes ont tout d'abord permis d'identifier et de caractériser les différentes opérations techniques mises en œuvre aujourd'hui par ces artisans.

Dans un deuxième temps, nous avons identifié les stigmates visibles sur les récipients issus de ces productions, pouvant dès lors être considérés comme diagnostiques des opérations de fabrication identifiées au préalable. En d'autres termes, nous avons constitué un référentiel ethnographique local.

Puis nous avons examiné des collections précolombiennes muséales de récipients cañaris, jivaros et incas, afin d'en identifier les stigmates, que nous avons pu rattacher à des chaînes opératoires grâce à notre référentiel ethnographique. La plupart des objets archéologiques de ces cultures appartenant à cette région proviennent de sites archéologiques pillés ; nous avons donc privilégié les objets pour lesquels un minimum d'informations est disponible par rapport au contexte de provenance.

La céramique issue des fouilles menées dans la vallée du fleuve Cuyes a été analysée à son tour en suivant le même principe. L'objectif étant, -en dernier terme-, de comparer les chaînes opératoires de la vallée du Cuyes à celles identifiées sur les collections muséales cañaris, jivaros et incas, afin de déterminer s'il existe une éventuelle équivalence avec une ou plusieurs d'entre elles, ce qui permettrait dès lors de répondre à notre questionnement d'origine sur la filiation culturelle des habitants préhispaniques de la vallée.

La première partie de ce chapitre présente la méthodologie suivie pour décrire les traditions techniques actuelles, constituer le référentiel ethnographique de stigmates, et enfin analyser le

¹ García Rosselló et Calvo Trías 2013, 88 ; Hernández Sánchez 2012, 40 ; Roux 2009, 196 ; Roux et Courty 2005, 202 ; Roux et Courty 2007, 155 ; Ramón Joffré 2013, 41 ; Ramón Joffré 2008, 479

² Calvo Trías et García Rosselló 2014, 12 ; Roux 2007, 156 ; Roux 2009, 196

³ Livingstone Smith 2007, 7, 9 ; García Rosselló et Calvo Trías 2013, 143 ; Martineau et Pétrequin 2000, 339 ; De La Fuente 2011, 91

⁴ García Rosselló et Calvo Trías 2013, 143 ; Coutet 2014, 7

matériel muséal et archéologique. Dans un deuxième temps, nous détaillons le contexte de constitution de chacune des composantes énoncées : enquêtes ethnographiques, collections muséales et assemblage fouillé dans la vallée du fleuve Cuyes.

I. MÉTHODOLOGIE

1. Les enquêtes ethnographiques

La description des chaînes opératoires mises en œuvre par les potiers cañaris et shuars contemporains s'est basée sur la grille descriptive proposée par Valentine Roux⁵. Cette description suit l'ordre des six grandes actions constitutives du processus de fabrication d'un récipient (ou chaîne opératoire) : préparation de la pâte, façonnage, finition, traitements de surface, décor et cuisson, chacune d'entre elles pouvant comprendre plusieurs opérations techniques. L'action du façonnage est la plus complexe. Elle mobilise en effet les concepts de méthode, technique, gestes, procédé et outil (voir schéma synthétique page suivante).

La méthode se réfère au déroulement des séquences de fabrication d'un récipient⁶. Chaque *séquence* comprend des *phases* (relatives à chacune des parties d'un récipient, et pouvant être séparées par des temps de séchage) et des *étapes* (ébauche et préforme). L'*ébauche* est un volume d'argile creux dépourvu des caractéristiques géométriques finales du récipient, généralement obtenu par des opérations visant à amincir les parois. Elle est suivie de la *préforme*, ou récipient façonné présentant les caractéristiques géométriques finales d'un récipient, mais dont la surface n'a pas été soumise à la finition⁷.

La mise en œuvre d'une méthode est possible grâce à des techniques, ou modalités physiques permettant la transformation de l'argile⁸. Les paramètres à prendre en compte dans la description d'une technique⁹ sont :

- La *source d'énergie* (avec ou sans énergie cinétique rotative) ;
- La nature du *volume élémentaire* (homogène ou hétérogène) ;
- Le *type de forces* employé (pression ou percussion) ;
- Le *type de pression* exercé (continue ou discontinue) ;
- L'*état hygrométrique* de la pâte (cuir, humide ou sec).

Les gestes sont quant à eux décrits en fonction de leur organisation :

- L'*organisation structurale*, qui se réfère à la position des bras par rapport à l'axe du corps (de part et d'autre de celui-ci ou symétrique, ou bien d'un côté de l'axe du corps ou asymétrique).

⁵ Roux 2016, 42

⁶ Roux et Courty 1998, 748

⁷ Courty et Roux 1995, 20, 22

⁸ Roux 2007, 158

⁹ Courty et Roux 1995, 22

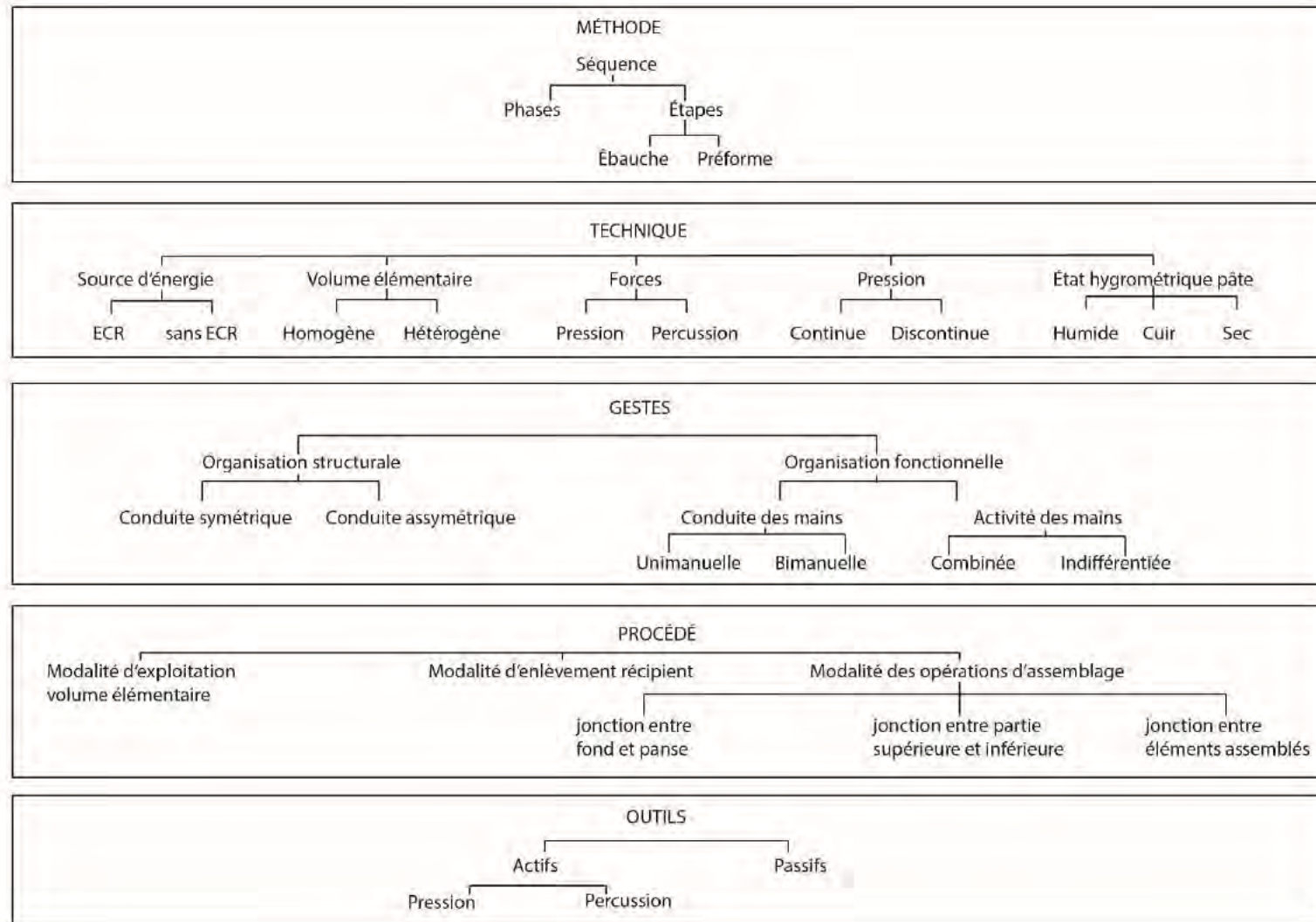


Fig. 3.1 : Schéma synthétique de la grille descriptive d'une chaîne opératoire proposée par V. Roux

- L'*organisation fonctionnelle*, qui a trait à la conduite des mains (unimanuelle si une seule main travaille la pâte, bimanuelle si les deux sont en action), ainsi qu'à leur activité, qui peut être indifférenciée lorsque les deux mains exécutent le même geste, et combinée lorsque chacune exécute un geste distinct.

Le procédé spécifie quant à lui :

- La *modalité d'exploitation du volume élémentaire* (celui-ci sert-il au façonnage d'un récipient ou bien de plusieurs ?),
- La *modalité d'enlèvement des récipients* des supports de travail (au fil ou à la force),
- Les *modalités des opérations d'assemblage* ou le type de jointure/renforcement entre le fond et la panse (face interne ou externe), entre les parties supérieures et inférieures (face interne ou externe), entre chaque élément assemblé.

Enfin, les outils peuvent être *passifs* (supports de travail par exemple) ou *actifs* (agissant en pression ou en percussion).

2. Le référentiel ethnographique

Les récipients résultant des chaînes opératoires ainsi décrites ont ensuite été récupérés afin d'analyser les traces visibles en surface et en section, et mettre en évidence celles qui étaient diagnostiques, c'est-à-dire à même de caractériser les différentes opérations techniques d'origine. Ce référentiel ethnographique fait l'objet du chapitre 5. Chaque technique y est présentée selon l'ordre des actions impliquées dans l'élaboration d'un récipient. La caractérisation des stigmates produits par chacune d'entre elles –et pour laquelle nous nous sommes aidés également de référentiels préexistants-, reprend là encore la grille proposée par Valentine Roux¹⁰. Celle-ci s'organise autour de l'échelle d'observation : macroscopique (macrotraces ou stigmates visibles à l'œil nu ou à un faible grossissement¹¹) et microscopique (stigmates visibles à l'aide d'une loupe binoculaire).

L'échelle macroscopique renseigne sur les types de forces mis en œuvre, les outils et les gestes employés ainsi que sur la cuisson. Les critères pris en compte dans la description des macrotraces se divisent en trois catégories¹² :

- 1) Le relief, décrit à travers l'*épaisseur du profil* des fragments ou objets ainsi que la *topographie des parois*. Les irrégularités de cette-dernière peuvent se présenter sous la forme de creux (dépressions, fissures, crevasses, empreintes) ou de saillies (ondulations, bandeaux, bosses, surépaisseurs, facettes, crêtes, plis de compression). L'orientation et la localisation (couvrante ou non) de ces traces, sont également pertinentes.

¹⁰ Roux 2016, 118

¹¹ Desbat et Schmitt 2011, 323

¹² Livingstone Smith 2010, 10 ; Roux et Courty 2005, 207

- 2) Le mode de fracture, susceptible de renvoyer à la technique de façonnage et/ou aux procédés de jointure. Une cassure peut être *aléatoire* ou *préférentielle* (droite, arrondie ou en biseau).
- 3) La surface, dont on prend en compte la couleur, potentiellement significative en ce qui concerne le processus de cuisson.

L'échelle microscopique concerne ici la *microtopographie* des parois d'une part, et les porosités visibles en tranche de l'autre. Sur les parois, l'on examinera ainsi la configuration des inclusions en surface ou *granularité*. Celle-ci peut être à grains saillants (à découvert, recouverts partiellement ou en totalité), flottants, à grains insérés ou à micro-arrachements. La granularité renseigne en particulier sur les techniques de finition et/ou l'état hygrométrique de la pâte, ou encore le type d'outil utilisé. En ce qui concerne les caractéristiques du lissage, ces dernières peuvent également être inférées grâce aux stries, dont on observe le fond (à surface fluidifiée ou compacte), et les bords (filetés, nervurés, empâtés, festonnés, écaillés). L'épaisseur, l'orientation et la localisation des stries sont également consignées.

Sur la tranche des tessons, l'on s'intéressera plus particulièrement à la porosité ou vides se distinguant de la masse fine¹³. Les caractéristiques du système poral sont susceptibles de renvoyer à des opérations techniques. Les fentes, fissures, cavités ou vésicules visibles sur les tranches fournissent en effet des indications quant aux techniques de façonnage, aux procédés de jointure ou encore au soin apporté lors des opérations de préparation de la pâte.

3. L'analyse du matériel archéologique (collections muséales et matériel fouillé)

Les paramètres de ce référentiel ont ensuite été repris pour décrire le matériel issu des collections muséales examinées ainsi que les tessons collectés dans la vallée du fleuve Cuyes. Chaque assemblage a fait l'objet d'un classement selon trois étapes successives : identification de groupes techniques, puis de groupes techno-péetrographiques (matériel du Cuyes uniquement) et enfin, de groupes techno-morphologiques.

A. CLASSIFICATION PAR GROUPES TECHNIQUES

La détermination des groupes techniques passe par l'observation de la combinaison des traces de fabrication visibles sur les deux faces de chaque tesson ou récipient. Le moindre indice observé sur le matériel peut être révélateur ; c'est pour cette raison qu'idéalement, -comme ce fut le cas pour notre assemblage de la vallée du fleuve Cuyes-, et pour une meilleure représentativité statistique, tous les tessons ou récipients doivent être pris en compte (et non pas uniquement le matériel diagnostique au niveau morpho-stylistique). Toutefois, lorsque le corpus de tessons ou récipients est particulièrement important, -rendant ainsi nécessaire la mise en place d'une stratégie d'échantillonnage-, le fondement qualitatif de la démarche justifie le choix d'un procédé opérant par « stabilisation ». Celui-ci consiste à analyser plusieurs centaines de tessons ou récipients, jusqu'à ce que toutes les possibilités combinatoires de macrotraces (et

¹³ Desbat et Schmitt 2011, 326

donc, de groupes techniques) soient identifiées, sans que plus aucune autre n'apparaisse, et que celles déjà identifiées se répètent constamment¹⁴. C'est le procédé qui a été suivi pour l'analyse des collections muséales. Le façonnage selon une même tradition peut faire état de variantes concernant par exemple une phase particulière. Ces variantes constituent des groupes techniques, pouvant eux-mêmes se caractériser par des spécificités ayant trait aux décors, aux traitements de surface ou encore aux formes.

Les quantités le permettant, les fragments récupérés dans la vallée du fleuve Cuyes ont été étalés sur le plan de travail afin de les classer en groupes techniques d'après les macrotraces distinctives identifiées. L'enregistrement de ces dernières a été réalisé dans une base de données Filemaker élaborée à partir des critères de la grille descriptive décrite dans notre chapitre 3. Le croisement entre ces informations et la base de données consignant les informations de provenance des tessons a dès lors permis de rattacher nos groupes techniques à leurs sites et à leurs dépôts stratigraphiques d'origine, voire aux datations correspondant aux échantillons de charbon de bois auxquels ils se trouvaient associés (le cas échéant). Cette étape s'est avérée significative du point de vue de l'interprétation chronologique et spatiale des groupes techniques mis en évidence.

B. CLASSIFICATION PAR GROUPES PÉTROGRAPHIQUES

Dans un deuxième temps -et dans la mesure du possible, c'est-à-dire dans notre cas, pour le matériel issu de la vallée du fleuve Cuyes-, les pâtes de chaque groupe technique identifié en amont ont fait l'objet d'une étude pétrographique.

La pétrographie étudie la composition minéralogique et chimique des roches¹⁵, -les roches étant plus particulièrement des inclusions constituées de plusieurs minéraux¹⁶. Le choix de l'échantillon qui fera l'objet de l'analyse pétrographique est déterminé par une observation préalable des tessons à la loupe binoculaire¹⁷. Celle-ci prend plus particulièrement en compte :

- La répartition des inclusions (homogène ou hétérogène),
- Leur densité (faible, moyenne, élevée),
- Leur(s) couleur(s),
- Leur forme (arrondie, sub-arrondie, angulaire),
- Leur taille.

Des combinaisons entre ces différents critères au sein de chaque groupe technique apparaissent alors. Un échantillonnage est effectué en conséquence afin de réaliser des lames minces représentatives de chaque combinaison identifiée¹⁸. Trente lames minces ont ainsi été

¹⁴ Roux et Courty 2005, 204

¹⁵ Desbat et Schmitt 2011, 325 ; Quinn 2013, 4

¹⁶ Quinn 2013, 47

¹⁷ Desbat et Schmitt 2011, 59 ; Peterson 2009, 15

¹⁸ Peterson 2009, 15

réalisées à partir de notre assemblage de la vallée du fleuve Cuyes¹⁹, en vue de leur analyse pétrographique au microscope polarisant²⁰. La description pétrographique *stricto sensu* caractérise la masse fine, les inclusions²¹ (celles-ci sont naturellement présentes dans l'argile ; dans certains cas, les potiers en rajoutent volontairement²²), et le système poral²³. Chacun de ces volets fournit des éléments d'information concernant les deux objectifs potentiels d'une étude des pâtes : a) l'analyse technologique (caractérisation de la préparation de la pâte et des techniques de façonnage notamment), et b) l'analyse de provenance (identification des sources d'argile)²⁴. L'analyse des lames minces permet ainsi de valider les observations faites en amont à la loupe binoculaire²⁵.

a. *L'analyse technologique*

La caractérisation de la masse fine, des inclusions et du système poral complète ou affine le classement en groupes techniques dans la mesure où elle renseigne sur les opérations de préparation de la pâte, de façonnage, de traitements de surface et de cuisson.

Concernant la préparation de la pâte, à partir de l'observation de la densité et la taille²⁶ des inclusions, la pétrographie peut en effet déterminer si du dégraissant a été volontairement rajouté. Elle est également en mesure de spécifier la nature de ce dégraissant (minérale, organique, chamotte)²⁷. La forme et l'angularité²⁸ indiquent si un concassage a eu lieu ; la taille peut également être révélatrice d'éventuelles opérations de tamisage. En dehors du domaine

¹⁹ Une lame mince est obtenue par abrasion de la surface d'un fragment de céramique sur une épaisseur de 30 microns. Le tout est ensuite collé sur une lame en verre (Desbat et Schmitt 2011, 62 ; Peterson 2009, 2,8 ; Quinn 2013, 23) et observé au microscope polarisant afin d'identifier les propriétés optiques des minéraux présents dans la pâte (Desbat et Schmitt 2011, 63 ; Peterson 2009, 2 ; Quinn 2013, 4).

²⁰ Le microscope polarisant est muni de deux filtres : le filtre polariseur et le filtre analyseur. Ces derniers permettent deux types d'observation : à la lumière naturelle (LN, avec le filtre polariseur uniquement), et à la lumière polarisée (LP, filtre analyseur et polariseur en position croisée – Desbat et Schmitt, 322). L'interaction de la lumière avec les minéraux telle que mise en évidence par ces deux types de filtre produit des effets optiques qui permettent à leur tour d'identifier les minéraux en présence (Quinn 2013, 4). L'isotropie et l'anisotropie sont deux propriétés optiques particulièrement révélatrices. À la lame mince, un élément est dit isotrope lorsque la lumière incidente qui le traverse se reflète en partie d'après les lois de la réflexion, tandis que l'autre pénètre dans le verre par réfraction. Dans un élément anisotrope, la partie de la lumière qui pénètre dans le verre va se dédoubler sous la forme de deux rayons de réfraction. La mesure quantitative de ce phénomène est appelée biréfringence (Fantuzzi 2015, 303).

²¹ Roux et Courty 2007, 158

²² Peterson 2009, 9

²³ Cette description aboutit à son tour à un classement en groupes pétrographiques (aussi appelés fabriques - Quinn 2013, 4), ou « groupe dans lequel les céramiques ont le même cortège pétrographique et les mêmes caractéristiques granulométriques » (Desbat et Schmitt 2011, 121). Les éventuelles variantes identifiées au sein de chaque groupe sont désignées sous le terme de sous-fabriques (Quinn 2013, 71, 77).

²⁴ Peterson 2009, 1, 2 ; Quinn 2013, 4, 116

²⁵ Roux et Courty 2007, 157, 158

²⁶ Quinn 2013, 73, 83, 89

²⁷ Peterson 2009, 9, 10

²⁸ Quinn 2013, 83, 90

strictement pétrographique, la densité ou encore la taille²⁹ des vides et des pores déterminent le soin apporté au malaxage.

Au niveau du façonnage, la forme et l'orientation³⁰ des pores, ainsi que l'orientation des inclusions³¹ peuvent fournir des éléments d'information complémentaires à l'analyse des macrotraces quant à la nature des techniques mises en œuvre.

De la même manière, l'observation d'une lame mince peut mettre en évidence des caractéristiques concernant les traitements de surface³² (nature du revêtement, épaisseur), qui ne sont pas forcément perceptibles à l'œil nu ou la loupe binoculaire.

Enfin, des informations concernant la cuisson peuvent notamment être inférées à partir des propriétés optiques de la masse fine. Celles-ci sont mises en évidence par sa texture, sa couleur et sa densité³³. Ainsi, l'isotropie ou l'anisotropie fournissent des indications quant aux températures de cuisson³⁴. En effet, lors de la cuisson, les céramiques perdent leur biréfringence à partir de 800 à 850 degrés Celsius. La mise en évidence sur une lame mince d'une matrice argileuse biréfringente ou non-biréfringente permettra dès lors de déduire si le récipient d'origine a été cuit en deçà ou au-delà de cette température³⁵.

La présence de fer ou de calcite dans la masse fine³⁶ donne également des renseignements sur les températures de cuisson. La décomposition de la calcite -qui a lieu à partir de 850 degrés Celsius- laisse des porosités noires caractéristiques. Leur présence dans la masse fine -pâte dite non-carbonatée³⁷- est alors synonyme d'une cuisson effectuée à une température supérieure à 850 degrés (Iliopoulos, comm. pers.).

b. L'analyse de provenance

Par comparaison avec les cartes géologiques des régions environnantes, la caractérisation pétrographique des céramiques est susceptible de fournir des indications quant au lieu d'origine de la matière première³⁸. Les cartes en question sont particulièrement détaillées dans les zones riches en ressources minières ou pétrochimiques³⁹, comme c'est là encore le cas de la vallée du fleuve Cuyes, qui recèle des gisements aurifères comme on l'a vu.

²⁹ Peterson 2009, 13 ; Quinn 2013, 73, 97

³⁰ Pierret 1994, 90

³¹ Peterson 2009, 12 ; Quinn 2013, 83

³² Peterson 2009, 9 ; Quinn 2013, 7

³³ Peterson 2009, 2 ; Quinn 2013, 76, 93

³⁴ Quinn 2013, 42 ; Peterson 2009, 2

³⁵ Quinn 2013, 191 ; Delbey *et al.* 2013, 467

³⁶ Quinn 2013, 93

³⁷ Ibid., 94

³⁸ Roux et Courty 2007, 159

³⁹ Quinn 2013, 131

Force est de remarquer que plus une pâte est grossière (c'est-à-dire, plus elle comprend de grosses inclusions – ce qui est le cas de nos tessons de la vallée du Cuyes), plus la nature pétrographique des inclusions est facilement identifiable⁴⁰. La présence dans une pâte de minéraux très répandus -comme le quartz par exemple-, n'est pas particulièrement révélatrice dans ce sens-là⁴¹. En revanche celle de minéraux « exotiques » l'est beaucoup plus. Ce type de minéraux se trouve notamment dans des environnements montagneux caractérisés par des lithologies ignées ou métamorphiques⁴², ou encore des régions tectoniques proches de plaques géologique ou géomorphologiques récentes faisant état d'un mélange de roches issues de différentes ères géologiques⁴³. Le milieu environnant de la vallée du fleuve Cuyes réunit l'ensemble de ces caractéristiques, ce qui a sans conteste facilité l'analyse. Dans le cadre de son étude de provenance de nos lames minces, le pétrographe Ioannis Iliopoulos s'est référé à la carte géologique (fig. 3.2) et à la caractérisation des formations géologiques de la vallée du fleuve Cuyes (annexe 3A) réalisées par Pesántez et Lucero⁴⁴.

L'intégration des résultats obtenus à l'identification préalable de nos groupes techniques aboutit à une nouvelle instance de classement en groupes techno-pétrographiques⁴⁵. Ces groupes sont l'expression des chaînes opératoires.

C. CLASSIFICATION PAR GROUPES MORPHOLOGIQUES

Ce classement est suivi d'un examen morphologique des artefacts (classement technomorphologique⁴⁶), notamment dans le but d'évaluer si la variabilité des groupes techno-pétrographiques obtenus correspond à une variabilité d'ordre fonctionnel ou culturel⁴⁷. Les formes des récipients ont été classées d'après la convention proposée par Jean-Claude Gardin⁴⁸ pour la description des panses. Celle-ci consiste à décrire l'inclinaison (divergente, parallèle ou convergente) et la forme (droite, concave et convexe) du bas, puis du haut des récipients. Pour déterminer la taille du récipient, nous nous sommes basés sur la formule (hauteur + diamètre maximum)/2 proposée par Mayor⁴⁹, où un indice inférieur à 21,4 correspond à un pot de petite taille, un indice compris entre 21,5 et 33,6, à un récipient de grande taille, et enfin, un indice surpassant les 33,6 cm, à un récipient de grandes dimensions. L'ensemble de ces traits nous a ensuite permis d'établir des correspondances entre ces traits descriptifs et la nomenclature des formes telle que proposée par Balfet *et al.*⁵⁰. Finalement, en ce qui concerne la description des décors, nous avons repris la grille descriptive établie par Cauliez⁵¹.

⁴⁰ Ibid., 124

⁴¹ Ibid.

⁴² Ibid.

⁴³ Ibid., 127

⁴⁴ Pesántez et Lucero 2014, 17

⁴⁵ Roux 2009, 196, 197 ; Roux et Courty 2005, 202

⁴⁶ Roux 2009, 196, 197

⁴⁷ Roux et Courty 2007, 158

⁴⁸ Gardin *et al.* 1976, 24, 66

⁴⁹ Mayor 1994, 184

⁵⁰ Balfet *et al.* 1989, 9

⁵¹ Cauliez 2011, 56 ; Cauliez 2010

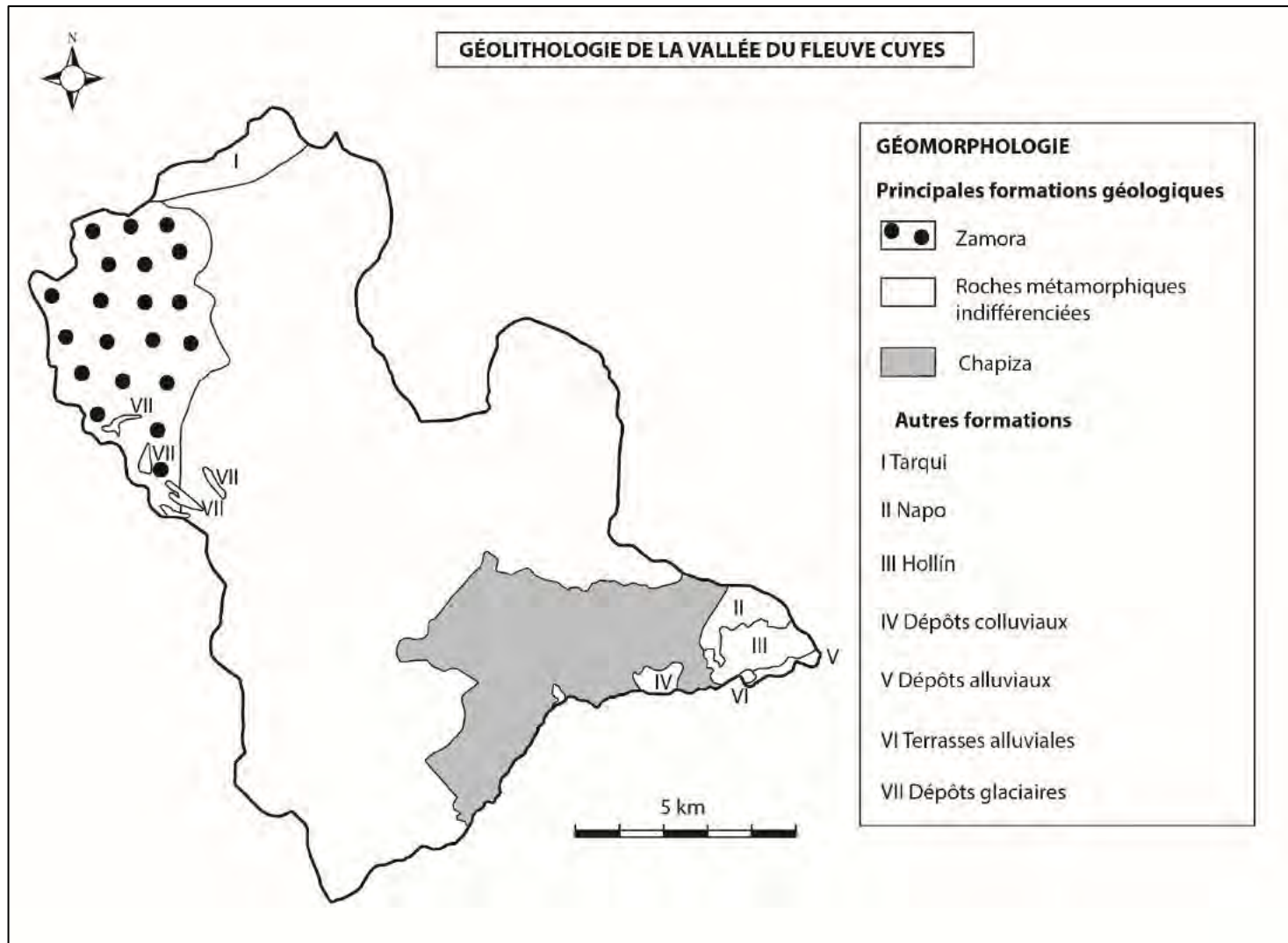


Fig. 3.2 : Géolithologie de la vallée du fleuve Cuyes (repris d'après Pesántez et Lucero, 2014).

C'est alors que tous les éléments sont réunis afin de caractériser les traditions céramiques. Celles que nous avons pu identifier parmi le matériel provenant de collections muséales sont présentées dans le chapitre 7, et celles de l'assemblage originaire de la vallée du Cuyes, dans le chapitre 8. Leur présentation suit l'ordre des actions constitutives de la chaîne opératoire : préparation de la pâte (matériel du Cuyes uniquement), façonnage (étapes et phases), finition, traitements de surface, décors, formes et cuisson (Cuyes uniquement).

II. CONSTITUTION DU CORPUS

1. Les enquêtes ethnographiques

Si les habitants actuels de la vallée du fleuve Cuyes ne font pas de poterie, de part et d'autre du Cuyes, des potiers cañaris et shuars travaillent encore l'argile. En termes généraux, la poterie traditionnelle est actuellement en déclin dans sud-est de l'Équateur ; ce sont donc les cinq localités les plus représentatives de la région qui ont été choisies pour l'étude. Celles-ci s'étalent sur une frange de 160 kilomètres de long : il s'agit des communautés de San Miguel de Porotos, Sígsig, Nabón, et Taquil côté Sierra, et de Gualaquiza côté amazonien (voir fig. 3.3). Pendant cinq mois, trente potiers y ont été visités au total : huit à San Miguel de Porotos (sur un total de douze artisans), quatre à Sígsig (sur cinq), un à Nabón (sur quatre), seize à Taquil (sur soixante-sept) et une à Gualaquiza (probablement la dernière).



Fig. 3.3 : Carte générale de la zone d'étude (enquêtes ethnographiques –source : Google Earth)

2. Les collections muséales

Les hypothèses formulées précédemment suggèrent qu'à l'époque précolombienne tardive, la vallée du Cuyes aurait été habitée par des Cañaris, des Jivaros, et/ou des Incas. Nous avons donc cherché à localiser des collections muséales publiques ou privées disposant de récipients en céramique précolombiens cañaris, jivaros et incas. Les pièces originaires d'endroits proches de notre zone d'étude, considérées comme représentatives des cultures nous intéressant, et/ou de provenance connue, ont été privilégiées. Quatre collections ont donc été choisies dans cette perspective : le fonds Paul Rivet (Musée du Quai Branly, Paris-France), le fonds archéologique du Musée Pumapungo (Ministère de la Culture, Cuenca-Équateur), le musée Archéologique et Ethnographique Municipal de Gualaquiza (Équateur), et la collection du Musée de Site Santa Ana-La Florida (Palanda, Équateur). Nous présentons ci-dessous chacune de ces collections avant de dresser un bilan de l'assemblage retenu pour notre étude.

A. PRÉSENTATION DES COLLECTIONS

a. Fonds Paul Rivet

C'est en tant que médecin que Paul Rivet intégra la Deuxième Mission Géodésique Française en Équateur (1901-1906)⁵². Passionné par l'archéologie et l'ethnographie locales, Rivet a récupéré quelques 400 objets en céramique cañaris –entre autres cultures et matériaux–, aujourd'hui conservés au Musée du Quai Branly. Les résultats des recherches archéologiques menées par Rivet à titre personnel ont fait l'objet d'un ouvrage co-signé avec René Verneau –*l'Ethnographie Ancienne de l'Équateur*–, qui décrit plus particulièrement les objets en pierre, en métal, en os, en bois et en coquillage. Le savant prévoyait de consacrer un deuxième tome à l'étude des objets en céramique ; ce projet ne verra malheureusement pas le jour⁵³, mais un volume avec une reproduction de ces pièces et la retranscription des sites de provenance paraîtra tout de même en 1922⁵⁴. En plus des quelques allusions faites à la céramique cañari dans ses publications, les archives de Paul Rivet conservées au Muséum d'Histoire Naturelle –en particulier ses notes de fouilles–, fournissent des renseignements supplémentaires quant aux contextes d'origine de ces objets. On y apprend ainsi que des « ollas » (pots) de Cañar, Sigsig, Gualaceo, Narrío, Tugur, Quingeo et La Capilla par exemple, proviennent de tombes (Muséum Boîte ZAP 1B15 « Mission en Équateur » I, caisse 33). La plupart de celles-ci figurent dans le type « sépultures en puits » proposé par Rivet⁵⁵ dans sa catégorisation des structures funéraires qu'il a pu fouiller dans la Sierra équatorienne, notamment à Quinjeo, Gualaceo, Sigsig et Chordeleg⁵⁶ pour ce qui concerne la région cañari.

De manière générale, les collections particulières et les musées équatoriens recèlent des pièces cañaris relativement nombreuses. Toutefois, la plupart de ces dernières sont malheureusement issues de pillages, ce qui empêche toute association de ces matériaux à une

⁵² Laurière 2008, 39

⁵³ Salazar 2004, 46

⁵⁴ Verneau et Rivet 1922

⁵⁵ Verneau et Rivet 1912, 115

⁵⁶ Ibid., 117

localisation précise de l'espace géographique cañari. La collection Rivet est donc unique en ce sens, raison pour laquelle elle a occupé une place privilégiée dans notre démarche.

b. Fonds du Musée Pumapungo

Bâti sur les ruines de l'ancienne capitale du nord de l'empire inca, le Musée Pumapungo est une institution culturelle et scientifique de référence dans tout le sud de l'Équateur. Son fonds archéologique comprend 10.060 pièces (Vargas, comm. pers.). Il s'est formé en 1979, alors que, sous l'égide du directeur du siège régional de Cuenca, la Banque Centrale de l'Équateur a racheté la collection archéologique « Carlos Crespi » à la communauté salésienne. Cette dernière comptait environ 6.000 objets (Espinosa, comm. pers.), parmi lesquels figuraient sans doute aussi des pièces ayant appartenu au père Durán, qui aurait pris soin de consigner les provenances de certaines d'entre elles (Malo, comm. pers.). Ce fonds initial du Musée Pumapungo a par la suite été complété par l'achat d'autres pièces, pratique que l'institution a abandonné par la suite (Espinosa, comm. pers.).

c. Fonds du Musée Municipal de Gualaquiza

Pour sa part, le Musée Archéologique et Ethnographique Municipal de Gualaquiza a été créé dans les années 1990, sur l'initiative de Galo Sarmiento, -alors maire de la commune, qui a décidé de donner sa collection particulière à la collectivité. D'après M. Sarmiento, des objets retrouvés dans la vallée du fleuve Cuyes par Antonio Carrillo feraient aussi partie des pièces du musée, mais au vu de l'absence généralisée d'indication sur les provenances dans l'inventaire du musée, cette information est impossible à vérifier. Il arrive aussi que des habitants de la commune fassent des dons de pièces découvertes de façon fortuite, le plus souvent au moment de retourner la terre dans les potagers. La collection du musée comprend une vingtaine d'objets ethnographiques shuars (céramique, vannerie, calebasse, plumes...), ainsi que 140 pièces archéologiques (97 en pierre, 33 en céramique) auxquelles viennent se rajouter 3 ossements humains.

d. Fonds du Musée de site Santa Ana La Florida

Le matériel de la collection du musée de site Santa Ana La Florida provient de la prospection menée par Jean Guffroy et Francisco Valdez entre 1999 et 2004 dans le sud de l'Équateur (province amazonienne de Zamora-Chinchipe essentiellement). 75% du matériel récupéré lors de cette prospection est conservé au musée de site (Valdez, comm. pers.). Cette mission fait suite à celle menée par Guffroy dans les années 70 dans la vallée interandine et le versant occidental de la cordillère de l'actuelle province andine de Loja⁵⁷. Ces travaux avaient établi que les premières occupations de cette région remonteraient au II^{ème} millénaire av. J.-C. Elles faisaient état d'influences venant à la fois des cultures voisines de la côte et du sud des Andes équatoriennes, mais aussi de la côte nord et de l'Amazonie péruvienne⁵⁸. Entre les VIII^{ème} et IX^{ème} siècles de notre ère, ces populations auraient été chassées par l'arrivée de

⁵⁷ Guffroy 2004, 5

⁵⁸ Valdez et Guffroy s.d., s/p

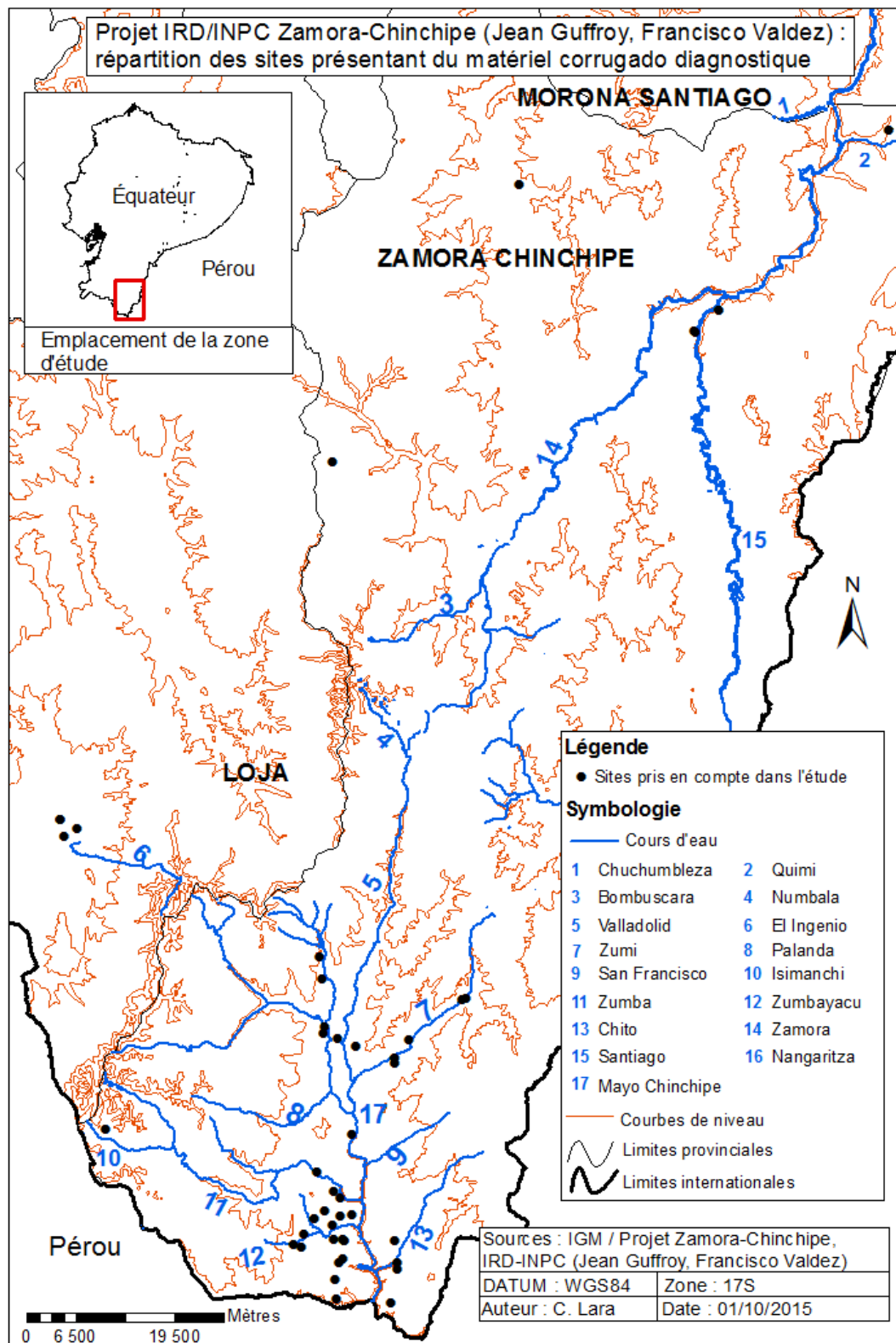


Fig. 3.4 : Projet IRD/INPC Zamora Chinchipe (Jean Guffroy, Francisco Valdez) : répartition des sites présentant du matériel corrugado diagnostique

groupes jivaros associés à une céramique de style « corrugado »⁵⁹ (voir chapitre 1). La mission de 1999-2004 avait pour objectif de vérifier cette dernière hypothèse, en se focalisant sur le versant oriental de la Cordillère (c'est-à-dire, sur le lieu de passage présumé de ces populations amazoniennes vers les Andes), dans le but d'en identifier les sites, en définir la chronologie et le contexte socioculturel⁶⁰.

À l'instar de la vallée du fleuve Cuyes, les réseaux hydrographiques de la province de Zamora Chinchipe constituent en effet des couloirs de passage naturels entre les Andes et l'Amazonie. Même si la prospection a inclus l'exploration de la vallée du fleuve Pindo (versant occidental), elle a donc mis l'accent sur le versant oriental, notamment sur les vallées des fleuves Chinchipe (et ses affluents Numbala, Vergel, Valladolid, Palanda, Isimanchi), Zamora (auquel se rattachent les fleuves Bomboiza et Yacuambi) et Nangaritzza (lui aussi affluent du Zamora⁶¹ –voir carte fig. 3.4).

Une exploration préliminaire de ces vallées a d'abord été effectuée, afin d'en repérer les sites potentiels. La visite de collections privées locales a permis une première approche du matériel de la région. Les secteurs retenus suite à ce repérage ont ensuite été parcourus systématiquement, avant de faire l'objet de ramassages de surfaces et/ou de sondages qui ont notamment permis la récupération d'échantillons de charbons datés par la suite. Le cas échéant, les structures identifiées (plateformes, monticules, terrassements, sépultures...) ont été soigneusement enregistrées. C'est ainsi que plus d'une centaine de gisements ont pu être répertoriés et étudiés. Les données contextuelles de ce travail ont fait l'objet d'un rapport détaillé⁶², particulièrement prometteur dans la perspective de l'interprétation du matériel concerné.

B. PRÉSENTATION DU CORPUS D'ÉTUDE

Au total, 135 récipients entiers ou quasi-entiers et 319 tessons ont été retenus pour notre étude : 83 récipients en provenance du fonds Paul Rivet du Musée du Quai Branly, 44 pots conservés au Musée Pumapungo, 27 objets du Musée Municipal de Gualaquiza (8 pots et 19 tessons), et 300 tessons originaires du musée de site Santa Ana La Florida. La sélection du matériel s'est faite en fonction de la lisibilité des stigmates de fabrication et/ou de la disponibilité d'informations sur les sites ou contextes de provenance. Ne disposant pas de loupe binoculaire, seules les macrotraces ont fait l'objet d'observations systématiques.

Le tableau 3.1 résume la répartition des récipients et tessons par collection et par groupe culturel (d'après la catégorisation proposée par les musées et/ou les critères morpho-stylistiques « classiques » énoncés dans notre chapitre 1). Pour les récipients entiers ou quasi-entiers (fonds Paul Rivet, Pumapungo et Musée de Gualaquiza), le tableau reproduit en annexe 3B présente la liste de l'ensemble des objets examinés, avec leur numéro d'inventaire, le lieu de provenance (le cas échéant), le type de forme, ainsi que les dimensions absolues (hauteur, largeur,

⁵⁹ Ibid.

⁶⁰ Ibid.

⁶¹ Ibid.

⁶² Valdez et Guffroy s.d.

profondeur, poids). L'annexe 3C consigne quant à lui les informations de provenance des fragments du musée de site Santa Ana La Florida.

Nom de la collection	Total récipients entiers ou quasi entiers étudiés	Total tessons étudiés	Groupes culturels /localités associés
Fonds Paul Rivet (Musée du Quai Branly, Paris-France)	83	0	Cañari : 77 Incas : 6
Fonds archéologique du Musée Pumapungo (Ministère de la Culture, Cuenca- Équateur)	44	0	Cañaris : 36 Incas : 8
Musée Archéologique et Ethnographique Municipal de Gualaquiza (Équateur)	8	19	Cañaris : 4 objets entiers Incas : 4 objets entiers Jivaros (céramique dite « corrugada ») : 19 tessons
Collection du Musée de Site Santa Ana-La Florida (Palanda, Équateur)	0	300	Jivaros (céramique dite « corrugada »)
TOTAL	135	319	-

Tableau 3.1 : Répartition quantitative des objets étudiés par collections et groupes culturels

En ce qui concerne les tessons (fonds Santa Ana La Florida et Gualaquiza), le tableau 3.2 ci-dessous précise la partie du pot dont ils sont issus.

Partie du récipient	Bord	Col	Panse	Assise	Élément de préhension
Nombre de tessons	133 SALF 6 Gualaquiza	105 SALF 8 Gualaquiza	20 SALF 4 Gualaquiza	12 SALF 1 Gualaquiza	30 SALF
TOTAL	319				

Tableau 3.2 : Répartition des tessons « corrugados » des fonds Santa Ana La Florida et Gualaquiza en fonction de la partie du pot

Les fonds Rivet, Pumapungo et Gualaquiza comprennent des objets cañaris et incas. Le matériel « corrugado » se retrouve quant à lui dans les fonds Santa Ana La Florida et Gualaquiza. Nous présentons ci-dessous chacun de ces corpus (cañari, jivaro et inca).

a. Le corpus cañari

Nous avons étudié 117 objets cañaris au total : 77 d'entre eux proviennent du fonds Paul Rivet (Musée du Quai Branly), 36 du Musée Pumapungo et 4 du Musée de Gualaquiza. Parmi ces objets, 101 d'entre sont de provenance connue. La carte de la fig. 3.5 et le tableau 3.3 indiquent les localités d'origine des objets en question. L'on y observe que 4 d'entre eux proviennent de la province amazonienne de Morona Santiago, 33 de la province andine de Cañar et 64 de celle d'Azuay (nord et est essentiellement).

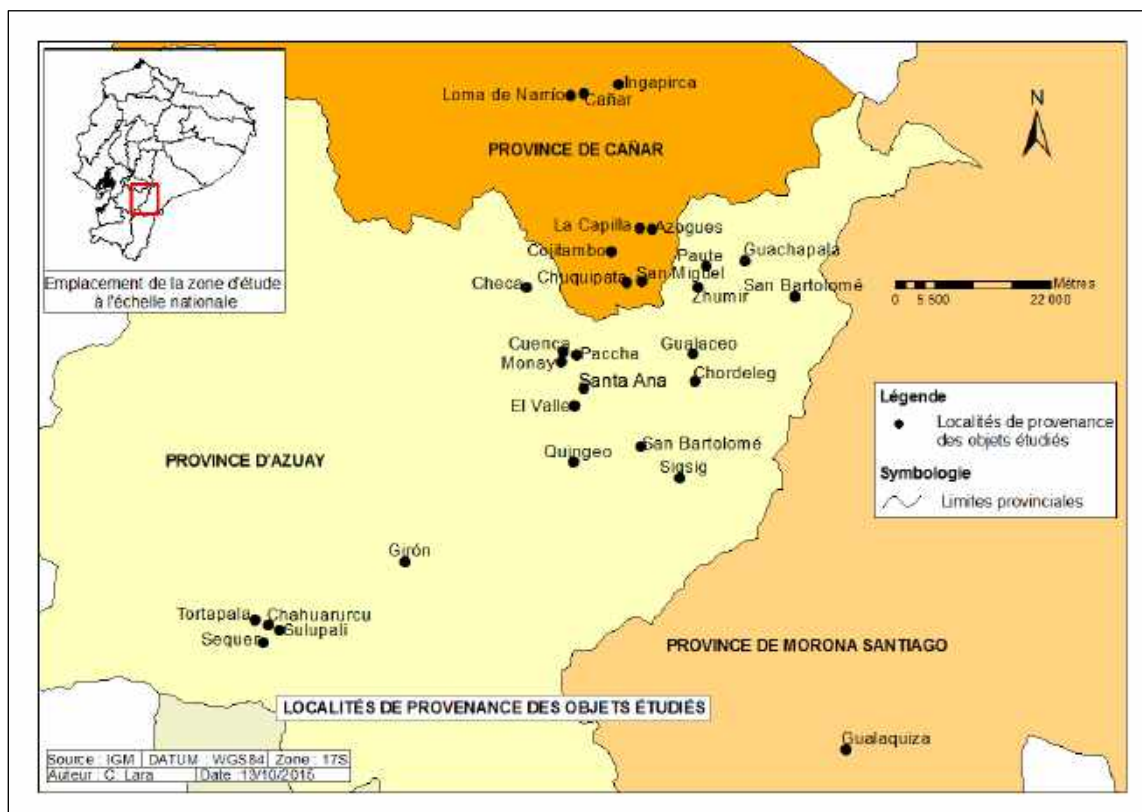


Fig. 3.5 : Répartition géographique des objets cañaris issus des fonds Rivet, Pumapungo et Gualaquiza

b. Le corpus jivaro

Notre corpus jivaro (céramique dite « corrugada ») est constitué de 319 tessons, dont 300 provenant du fonds Santa Ana La Florida et 19 du Musée Municipal de Gualaquiza. Le tableau 3.4 consigne les vallées d'origine de ce matériel (voir aussi chapitre 1, carte fig. 1.14).

ZONE	Localité	Nombre de pièces	Total par zone
PROVINCE DE MORONA SANTIAGO (AMAZONIE)	Gualaquiza	4	4
PROVINCE DE CAÑAR (ANDES)	Cañar	11	33
	Ingapirca	6	
	Cojitambo	4	
	Azogues	2	
	Chugin	1	
	Chuquipata	1	
	La Capilla	5	
	Hacienda de Chirincay	1	
	Loma de Narrío	2	
CANTON CUENCA (Nord de la province d'Azuay/Andes)	Quinjeo	7	21
	Checa	1	
	El Valle	1	
	Cuenca/Pumapungo	4	
	Monay	2	
	Paccha	3	
	Santa Ana	3	
CANTONS PAUTE/GUACHAPALA (Nord-Est d'Azuay)	Paute	3	5
	Zhumir	1	
	Guachapala	1	
CANTONS CHORDELEG/GUALACEO/SIGSIG (Est d'Azuay)	Gualaceo	2	27
	Chordeleg	9	
	Sigsig	4	
	San Bartolomé	12	
CANTON GIRON (Ouest d'Azuay)	Giron	1	1
SUD D'AZUAY (Canton Oña?)	Sequer	6	9
	Sulupali	1	
	Chahuarurcu	1	
	Tortapala	1	
AZUAY AUTRE	"Loma de Pichacay"	1	1
TOTAL AZUAY			64
TOTAL GLOBAL		101	

Tableau 3.3 : Répartition géographique par provinces et cantons des objets cañaris issus des fonds Rivet, Pumapungo et Gualaquiza

VALLÉE	NOMBRE DE FRAGMENTS
Pindo (Sierra de Loja)	13
Haut Chinchipe	71
Bas Chinchipe	202
Zamora	28 (dont 19 du musée de Gualaquiza).
TOTAL	314 (+5 de provenance non-identifiée)

Tableau 3.4 : Vallées d'origine des fragments des fonds Santa Ana La Florida et Gualaquiza

c. *Le corpus inca*

Ce dernier est constitué de 18 objets : 6 d'entre eux sont originaires du fonds Paul Rivet du Musée du Quai Branly, 8 proviennent du Musée Pumapungo et 4 sont actuellement conservés au Musée de Gualaquiza. Si les récipients des fonds Rivet et Pumapungo ont été récupérés quasi exclusivement dans les environs de Cuenca, l'origine exacte des pièces du Musée de Gualaquiza est inconnue.

3. Le corpus de la vallée du fleuve Cuyes

Le corpus de tessons provenant de la vallée du fleuve Cuyes a été récupéré en deux étapes qui correspondent aux deux missions effectuées sur place en 2009 (tableau 3.5) et 2013 (tableau 3.6). Tel que précisé dans le chapitre 2, les 17 sondages et les 144 *shovel tests* de la mission de 2009 ont essentiellement été réalisés au sein des sites comprenant des structures en pierre. La mission 2013 s'est quant à elle concentrée sur les terrassements, où 8 sondages et 662 *shovel tests* ont été mis en œuvre.

Dans les deux cas (2009 et 2013), pour chaque sondage ou *shovel test*, les tessons étaient récupérés dans des mini-grips (séparés par dépôts stratigraphiques), soigneusement étiquetés avec les informations de provenance (secteur, site, coordonnées GPS, dépôt, profondeur). Le tableau 3.6 décrit plus précisément les 5 dépôts stratigraphiques identifiés (couleur sur le code Munsell et texture). Le dépôt le plus profond a été appelé D5, D1 étant le plus proche de la surface. Pour les sondages, des formulaires permettaient de détailler plus amplement chaque contexte. Toute information supplémentaire concernant les *shovel tests* était consignée dans des carnets de bord. Les tessons étaient ensuite lavés et numérotés ; pour chacun, le numéro ainsi que les informations de l'étiquette de provenance étaient consignés dans une base de données.

Au total, 1331 tessons ont été examinés (ont été exclus de l'analyse les fragments associés aux dates formatives antérieures à la période nous intéressant, et ceux dont la lecture des macrotraces était impossible car trop petits/érodés).

Ces tessons se répartissent entre 12 sites :

- Secteur 1 : Espíritu Playa, La Cruz, Terrazas de Espíritu Playa

- Secteur 2 : terrasses de San Miguel de Cuyes
- Secteur 3 : terrasses de Santopamba/Trincheras, Trincheras
- Secteur 4 : La Florida, El Cadi, Ri Bravo
- Secteur 5 : Buenos Aires, Nueva Zaruma I, Nueva Zaruma II

D'un point de vue stratigraphique, ces 1331 tessons sont répartis en trois strates (D1, D2, D3), bien que la plupart soit essentiellement concentrée au niveau de la strate 2 (D2). Rappelons que les datations associées à cette occupation s'échelonnent entre 1154 et 1650 apr. J.-C.

Secteur	Total shovel tests et sondages positifs		Total de tessons récupérés (par dépôts stratigraphiques)							
	<i>shovel tests</i>	sondages	Surface	D1	D2	D2/D3	D3	D3/D4	D4	TOTAL
1	0	4	0	0	14	5	47	0	0	66
2	32	3	0	0	29	16	128		102	275
4	36	2	8	11	55	3	13	0	0	90
5	17	3	4	10	24	8	91	1	8	146
577										
Petits fragments/érodés										480
TOTAL										1057

Tableau 3.5 : Répartition du matériel récupéré en 2009 par strates (D1=strate 1, D2=strate 2 etc.)

Secteur	Total Shovel tests	Stratigraphie						Total de tessons récupérés (par dépôt stratigraphique)				
		D1		D2		D3		Surface	D1	D2	D3	TOTAL
		Couleur code Munsell	Texture	Couleur code Munsell	Texture	Couleur code Munsell	Texture					
1	188	10YR2/1	limo-argileuse	10YR4/3 10YR5/6, 6/6	limo-argileuse	10YR5/6	argileuse	11	82	126	4	223
2	179	10YR3/2, 2/1	argileuse	10YR4/2, 4/3	limo-argileuse	10YR5/6	argilo-limonneuse	5	184	266	14	469
3	165	10YR3/2, 2/2	argilo-limonneuse	10YR4/3	argileuse	10YR5/4, 5/6	argileuse	0	22	227	55	304
4 et 5	130	10YR3/3, 3/2	argileuse	10YR4/4	argileuse	10YR6/6	argileuse	259	47	213	23	542
TOTAL	662	TOTAL						275	335	832	96	1538

Tableau 3.6 : Récapitulatif de la mission 2013 : Total de *shovel tests* (auxquels se rajoutent 2 sondages par secteurs), stratigraphie et total de tessons récupérés par secteurs et dépôts stratigraphiques (2013)

CHAPITRE 4 : TRADITIONS TECHNIQUES DE LA POTERIE ACTUELLE DU SUD DE L'ÉQUATEUR (ANDES/AMAZONIE)



Lorena Padilla, fille de la potière Dilma Padilla (Taquil, Loja)

Dans le but de vérifier les hypothèses proposées en amont sur l'appartenance ethnique des habitants précolombiens de la vallée du fleuve Cuyes (Cañaris et/ou Jivaros et/ou Incas), nous avons choisi d'analyser la céramique précolombienne des lieux à partir d'une approche technologique. Celle-ci passait par la mise en place d'un référentiel de stigmates associé aux techniques de fabrication de poteries aujourd'hui les plus répandues dans la région. Pour constituer ce référentiel (présenté dans le chapitre suivant), il nous fallut tout d'abord mener des enquêtes dans des communautés de potiers proches de notre zone d'étude, représentatives du savoir-faire régional et de ses racines préhispaniques. Ces enquêtes devaient permettre d'identifier et caractériser précisément la ou les tradition(s) technique(s) existante(s), à travers une description précise des gestes, des outils employés et de l'état hygrométrique de la pâte correspondant aux opérations mises en œuvre (voir grille descriptive chapitre 3). Les trente potiers visités au cours de ces enquêtes habitent cinq communautés différentes : quatre sont situées dans la Sierra, côté cañari (San Miguel, Sígsig, Nabón et Taquil) et une en Amazonie, côté jivaro (secteur de Gualaquiza – voir carte fig. 3.3).

Le chapitre suivant présente les résultats des enquêtes menées auprès des potiers de ces communautés. Nous commencerons par décrire les contextes de production propres à chacune d'entre elles, avant de caractériser les deux grandes traditions techniques identifiées : d'une part, la tradition andine et ses deux variantes, caractérisées par le modelage et le battage, et d'autre part, la tradition amazonienne, représentée par le colombin sur base modelée.

I. LES CONTEXTES DE PRODUCTION

1. Sierra

A. SAN MIGUEL DE POROTOS-

a. Corpus des maisonnées enquêtées

La commune de San Miguel de Porotos se trouve au sud de la province de Cañar. Les douze artisans qui y fabriquent encore de la poterie se concentrent autour de trois hameaux voisins, distants de quelques centaines de mètres (10 à 20 minutes de marche entre chacun d'eux) : Pacchapamba, Chico Ingapirca et San Juan Bosco (voir fig. 4.1).

- **Pacchapamba**, -hameau d'une dizaine de maisons-, est perché à 2900 mètres d'altitude. Cinq potières y habitent, réparties entre trois familles qui n'ont pas de liens de parenté entre elles :

-Famille Pérez Zimbaña, qui comprend deux maisonnées : celle de María Pérez (63 ans – fig. 4.2, B) et de sa fille María Zimbaña (une quarantaine d'années).

-Famille Fernández, qui comprend deux maisonnées : celle de Margarita Fernández (63 ans) et de sa sœur María Aurora Fernández (45 ans).

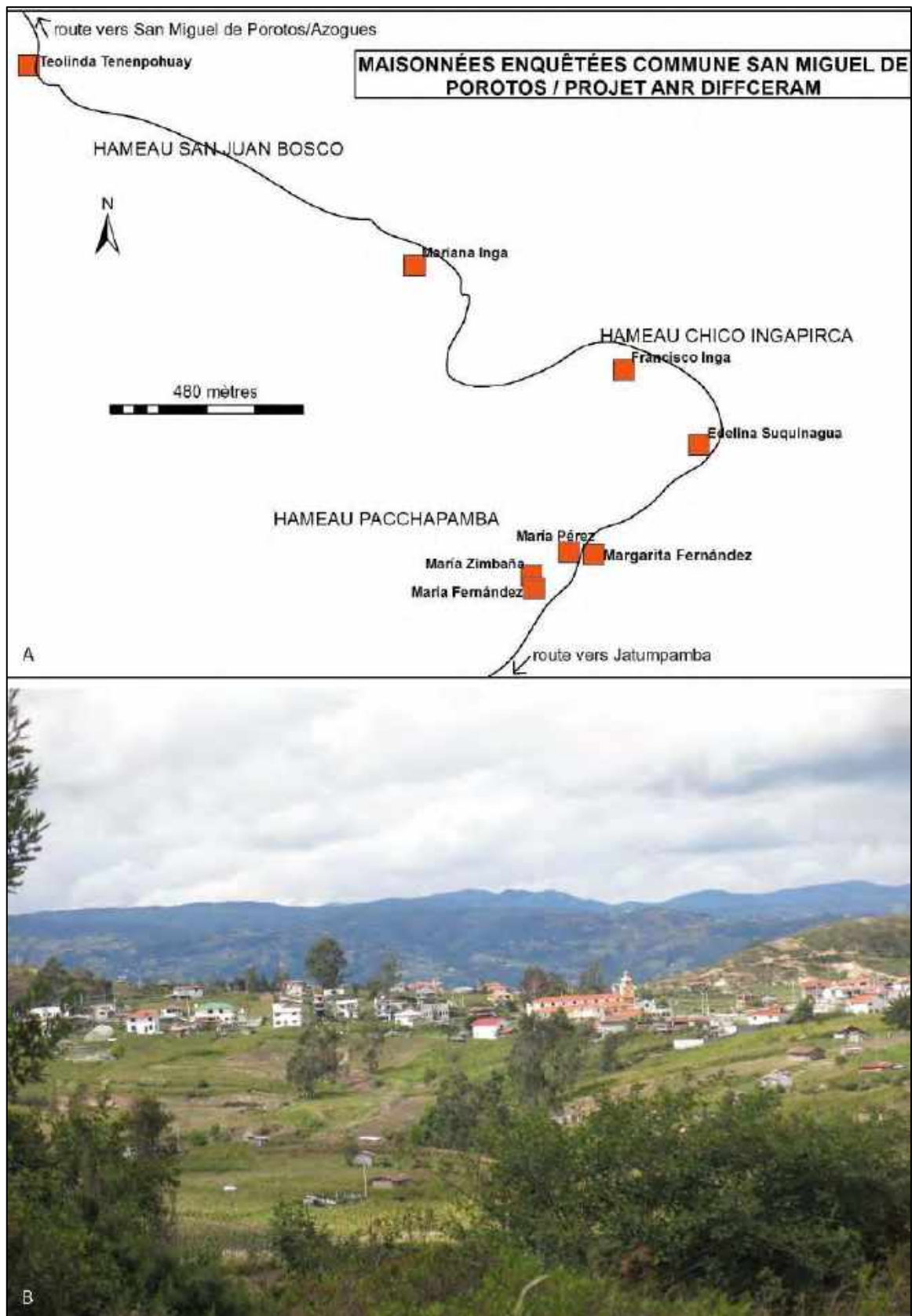


Fig. 4.1 : **SAN MIGUEL DE POROTOS**. A : localisation des maisonnées de potiers interviewés. B : commune de San Miguel de Porotos (au loin, l'église du hameau de Jatunpamba).

-Famille de Blanca Morocho (âgée de 53 ans, d'après Brazzero, 2011), qui comprend une maisonnée.

- **Chico Ingapirca** (2970 m d'altitude), compte huit maisons. Quatre sont habitées par des potiers, dont trois partagent des liens de parenté :

-Famille de María Edelina Suquinagua (une soixantaine d'années) – une maisonnée.

-Famille de Rosa Morocho, belle-sœur de Mme. Suquinagua, âgée de 44 ans ¹ – une maisonnée.

-Famille de Juana Morocho (sœur de Rosa), âgée de 50 ans – une maisonnée.

-Famille de Francisco Inga (67 ans – fig. 4.2, A) et sa fille – une maisonnée.

- **San Juan Bosco** (2600 m d'altitude) : avec sa vingtaine de maisons, il s'agit du hameau le plus peuplé du secteur. Les trois potiers qui y travaillent se répartissent en deux familles qui n'ont pas de liens de parenté entre elles :

-Famille de Mariana Inga (60 ans, sœur de Francisco Inga de Chico Ingapirca) – une maisonnée.

-Famille Tenenpohuay González, qui comprend deux maisonnées : celle de Teolinda Tenenpohuay (64 ans – fig. 4.2, C) et celle de son beau-fils, Remigio González.

Nom du hameau	Famille	Maisonnées associées
PACCHAPAMBA	Pérez Zimbaña	María Pérez
		María Zimbaña
	Fernández	Margarita Fernández
		María Aurora Fernández
CHICO INGAPIRCA	Suquinagua	Edelina Suquinagua
	Morocho	Juana
		Rosa Hilda
	Inga	Francisco Inga et sa fille
SAN JUAN BOSCO		Mariana Inga
	Tenenpohuay Gonzalez	Teolinda Tenenpohuay
		Remigio González

Tableau 4.1 : Répartition des maisonnées visitées par familles et par hameaux

Hormis le cas de Francisco Inga (du hameau de Chico Ingapirca), dont la sœur Mariana habite San Juan Bosco, il n'existe aucun lien de parenté entre les potiers de ces trois hameaux (voir tableau 4.1). Tous néanmoins se côtoient régulièrement : certaines familles peuvent même partager des liens intimes entre elles, comme c'est le cas de Francisco Inga, qui est le parrain de baptême d'un des enfants de Margarita Fernández (Pacchapamba).

¹ d'après Brazzero 2011, 72



Fig. 4.2 : POTERIE DE SAN MIGUEL DE POROTOS. A : Francisco Inga B : María Pérez
C : Teolinda Tenenpohuay D : olla encantada peinte et décorée.

b. Données socio-économiques

À San Juan Bosco et à Chico Ingapirca, la poterie est traditionnellement pratiquée aussi bien par des hommes que par des femmes (même si on y trouve une majorité de femmes aujourd'hui). Ce n'est pas le cas à Pacchapamba, où la poterie est traditionnellement réservée aux femmes. L'âge moyen d'apprentissage est 14 ans. Ce dernier a lieu le plus souvent avant le mariage, au domicile parental, et est assuré par la mère (ou le père dans le cas des hommes). Les potiers de San Miguel consacrent environ la moitié de leur temps à la poterie, le restant étant réservé à leurs quelques têtes de bétail et leurs champs. La plupart des artisans travaille avec des revendeurs qui vont directement leur acheter les pots chez eux. À Pacchapamba, le taux de production annuel moyen est ainsi estimé à 550 pots par artisan. Ce taux est plus élevé à Chico Ingapirca et San Juan Bosco, où il atteint respectivement 720 et 750 pots par an et par artisan.

c. Production

La poterie de Pacchapamba et de San Juan Bosco est exclusivement utilitaire (fabrication de marmites, de jarres de différentes tailles, d'écuelles et de plats à *tortillas*). Elle diffère donc radicalement de celle de Chico Ingapirca, à caractère essentiellement ornemental : Francisco Inga façonne des figurines anthropomorphes et zoomorphes ainsi que des formes composites constituées par trois marmites collées entre elles et surmontées à leur tour d'une cruche ; Rosa Morocho fait surtout des soucoupes pour pots de fleur (vases), tandis qu'Edelina Suquinagua se consacre spécifiquement à la production de *ollas encantadas*, (petits pots dans lesquels l'on met des bonbons à l'occasion des anniversaires d'enfants, et que l'on suspend au plafond pour que ces-derniers les cassent à l'aide d'un bâton, les yeux bandés – voir fig. 4.2, D).

B. SÍGSIG-

a. Corpus des maisonnées enquêtées

La commune de Sígsg se situe à l'est de la province d'Azuay. Ses derniers potiers habitent les hameaux voisins de Cashapugro (quatre artisans) et La Esmeralda (une potière - voir fig. 4.3). Perchés sur un plateau aride de la cordillère des Andes orientales, ces deux hameaux sont séparés par une distance de 4 km environ :

- **Cashapugro** (2.700 mètres d'altitude) est un hameau d'une quinzaine de maisons. Ses quatre potiers se répartissent en quatre maisonnées voisines et appartenant à la même famille (famille Matailo) :

-Maisonnée de Pascual Matailo (73 ans – fig. 4.4, A, B) ;

-Maisonnée de Ángel Matailo (49 ans), fils de Pascual (fig. 4.4, C) ;

- Maisonnée de María de Matailo (42 ans), belle-fille de Pascual ;
- Maisonnée de Elsa Matailo (35 ans environ), fille de Pascual.

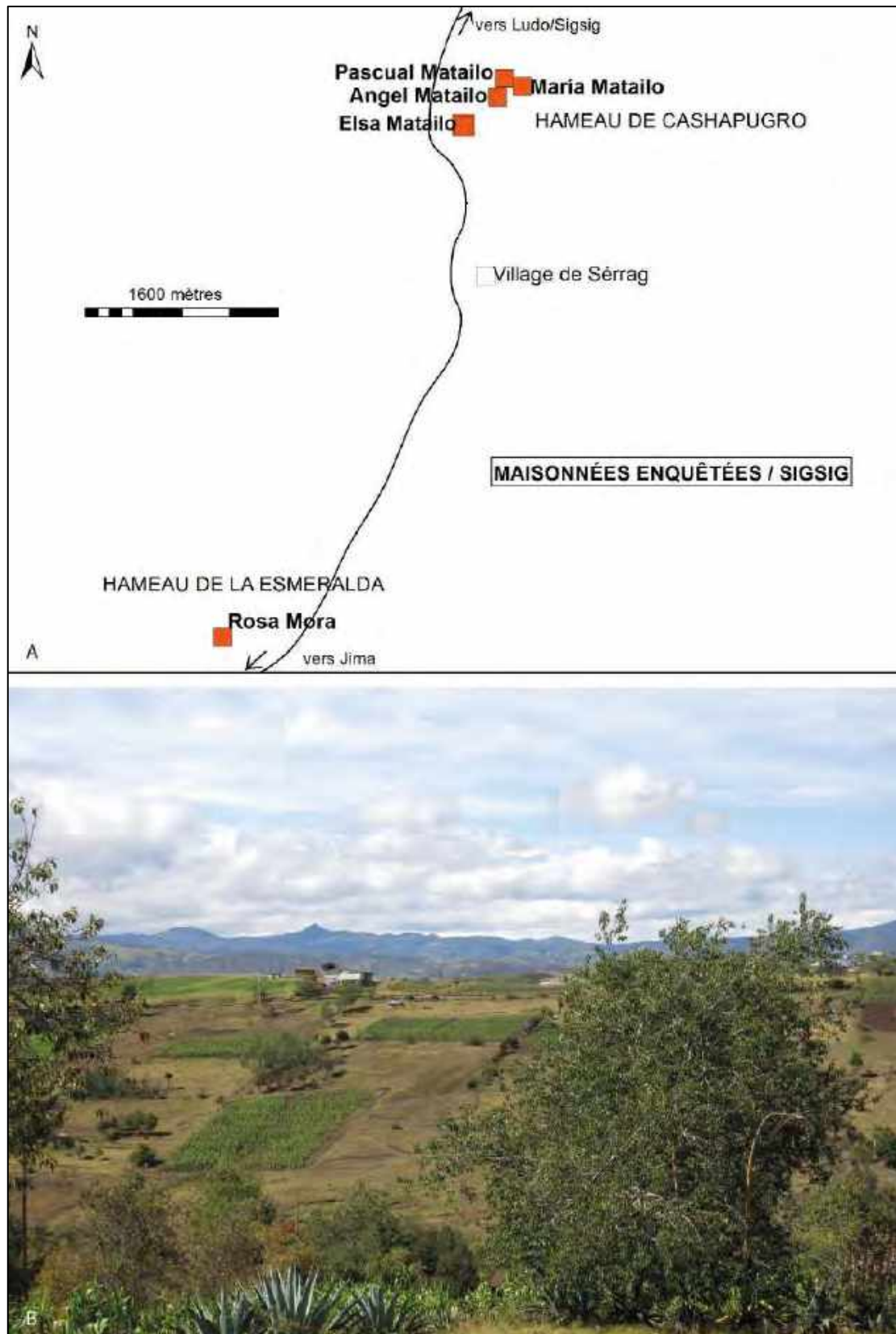


Fig. 4.3 : SÍGSIG. A : localisation des maisonnées de potiers interviewés. B : Cashapugro.

Pascual Matailo est considéré comme le « maître potier » de Cashapugro : les potiers des autres maisonnées citées ci-dessus ont tous appris le métier grâce à lui, c'est à lui qu'ils ont recours en cas de besoin.

Ces quatre maisonnées s'entraident pour collecter l'argile et vendre les pots.

- **La Esmeralda** (2.600 mètres d'altitude) comprend une vingtaine de maisons, dont une seule est habitée par une potière : Rosa Mora (58 ans).

Il n'existe aucun lien de parenté entre la famille Matailo du hameau de Cashapugro et Mme. Rosa Mora de La Esmeralda (voir tableau 4.2). Tandis que les Matailo affirment connaître Rosa « de loin », celle-ci révèle les avoir vus vaguement une fois alors qu'ils parcouraient le hameau de La Esmeralda dans leur camionnette pour y vendre leurs pots.

Nom du hameau	Famille	Maisonnées associées
CASHAPUGRO	Matailo	Pascual Matailo
		Ángel Matailo
		María de Matailo
		Elsa Matailo
LA ESMERALDA	Mora	Rosa Mora

Tableau 4.2 : Répartition des potiers visités par familles et par hameaux

b. Données socio-économiques

À Sígsg, la poterie est traditionnellement pratiquée par des hommes aussi bien que par des femmes², sauf pour le pétrissage qui, d'après María Matailo, serait interdit aux femmes – celles-ci n'ayant pas la force nécessaire au niveau du bassin et risquant de se blesser au cours de l'opération. On remarque ainsi que le premier contact avec la céramique a lieu au cours de l'enfance (dans l'atelier de la mère ou du père), mais ce n'est qu'après le mariage que les informateurs perfectionnent leur technique auprès de la belle-mère ou du beau-père. Par ailleurs, les familles Matailo et Mora vivent dans une grande pauvreté, quoique Rosa Mora soit un peu mieux lotie grâce à l'aide qu'elle perçoit d'un parent établi aux États-Unis. Dans l'ensemble, la poterie ne suffit pas à ces artisans pour survivre ; ils s'y consacrent surtout en été et passent beaucoup de temps à s'occuper de leurs quelques têtes de bétails et de leurs lopins de terre.

Du fait de la part importante que les potiers de Sígsg accordent à leurs activités agricoles, l'intervalle temporel entre chaque cuisson est irrégulier (tous les trois ou quatre mois environ). Pascual Matailo (hameau de Cashapugro) est l'exception : même quand il avait encore des enfants à charge, il a toujours consacré plus de temps à la poterie qu'à ses occupations agricoles. Il cuit ses pots tous les deux mois environ, et produit donc plus de pots à l'année que ses collègues (voir tableau 4.3).

² voir aussi Sjöman 1992, 78



Fig. 4.4 : POTIERS DE SÍGSIG. A : Pascual Matailo -aux côtés de son épouse Margarita- arbore fièrement sa plaque de reconnaissance au meilleur artisan local. B : Pascual s'affaire dans son espace de travail sous le regard attentif de son petit-fils. C : Ángel Matailo. D : camionnette utilisée pour la vente itinérante (Sigsig).

Enfin, les stratégies de vente des pots diffèrent selon les potiers. Du fait de sa renommée locale, Pascual Matailo reçoit régulièrement dans son atelier des clients qui vont lui acheter des pots. Ce sont le plus souvent des voisins plus ou moins proches, mais de temps à autres, il assure recevoir aussi des touristes équatoriens ou étrangers.

Hameau	Potier	Intervalle temporel entre cuisson	Nombre de pots produits à l'année*	Formes produites	Stratégie de vente
Cashapugro	Pascual Matailo	Tous les 2 mois	300	Marmites Cruches Plats à <i>tortilla</i> Bougeoirs Formes composites Pots de fleurs Tirelires	Atelier Marchés
	Ángel Matailo	Tous les 3 à 4 mois	150 à 200	Marmites Cruches Plats à <i>tortilla</i>	Itinérante
	María de Matailo				
	Elsa Matailo				
La Esmeralda	Rosa Mora				À domicile

Tableau 4.3 : Caractéristiques quantitatives et qualitatives de la production céramique de Sígsig

*à raison d'une moyenne de 50 pots par cuisson

Trois ou quatre personnes par semaine vont ainsi rendre visite à Pascual afin de lui acheter des pots. Ce dernier écoule le reste de sa production (en fait la majorité), sur les marchés de Sígsig et de Cuenca, où il se rend en autobus, ses pots bien emballés dans des cartons. Ángel, María et Elsa Matailo ont fait le choix de la vente itinérante : profitant de la camionnette d'Ángel (semblable à celle de la fig. 4.4, D), ils se rendent dans tous les hameaux environnants afin d'y proposer leurs pots aux habitants. Enfin, Rosa Mora travaille exclusivement pour un nombre limité de clients des hameaux proches qui lui passent des commandes. Elle les leur livre chez eux, où elle se rend en autobus.

c. Production

Les **formes** produites par Pascual sont de ce fait plus variées que celles des autres artisans de Sígsig : alors que ceux-ci façonnent surtout des marmites, des cruches (de différentes tailles), des écuelles ou encore des plats à *tortilla*, Pascual « s'amuse » (selon lui) à faire aussi des bougeoirs, des formes composites (deux écuelles collées entre elles par exemple), des pots de fleurs ou encore des tirelires zoomorphes (voir tableau 4.3).

C. NABÓN

a. Corpus des maisonnées enquêtées

Le canton Nabón est situé au sud de la province d'Azuay. Les potiers encore en activité habitent la commune de Las Nieves (2532 mètres d'altitude), situé à proximité du chef-lieu du canton -appelé Nabón aussi. Deux couples -Julio Ramón (fig. 4.5, A) et Rosa Morocho (fig. 4.5, B); Gregorio Morocho et Celia Ramón-, ainsi qu'une femme -Blanca Mendiá-, sont les

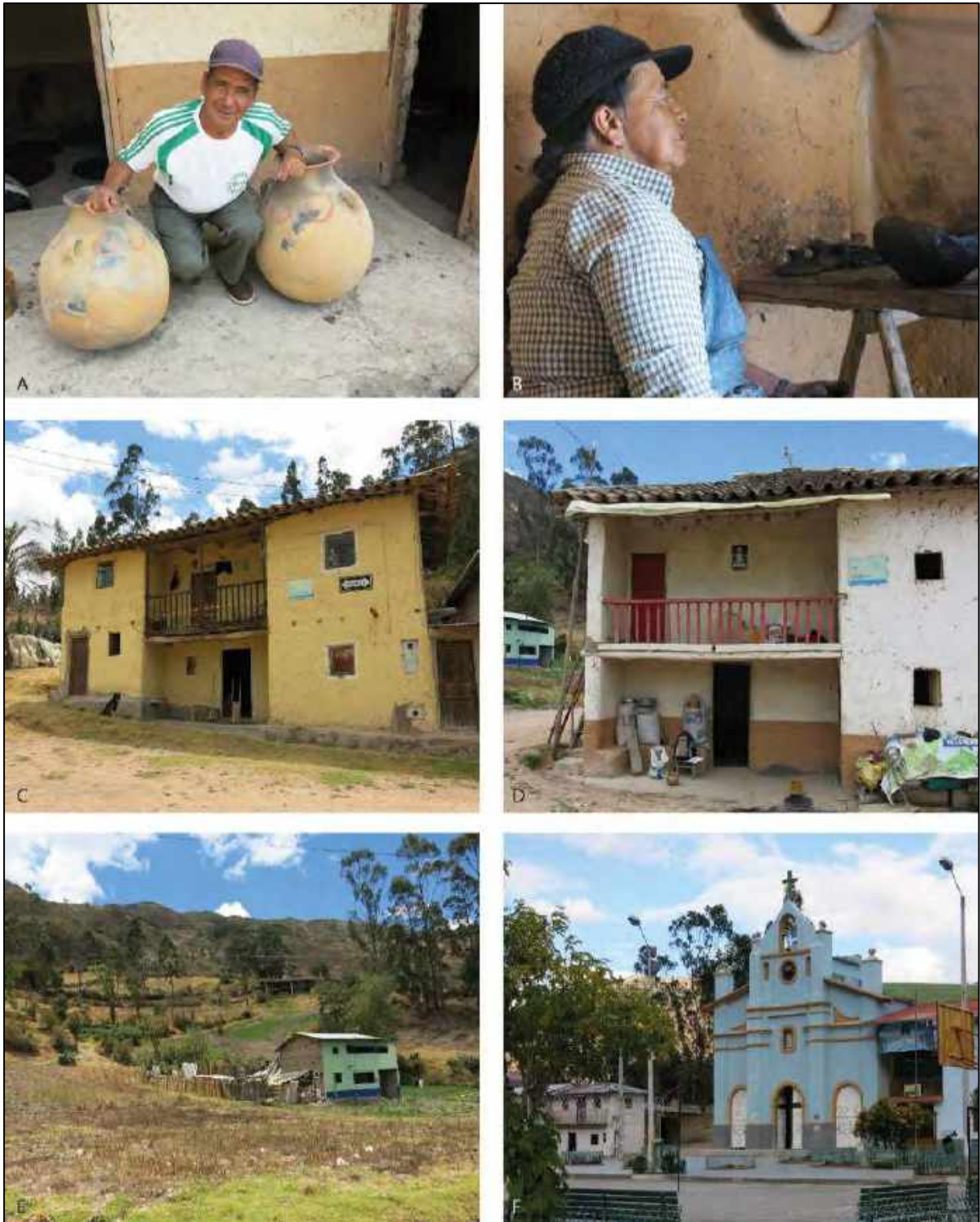


Fig. 4.5 : NABÓN. A : le potier Julio Ramón. B : la potière Rosa Morocho. C : Maison-atelier du couple de potier Gregorio Morocho et Celia Ramón. D : Maison atelier de Julio Ramón et Rosa Morocho. E : Vue panoramique des environs de Las Nieves. F : Le sanctuaire de la Vierge de Las Nieves.

derniers potiers de la localité. La moyenne d'âge de ces artisans tourne autour de 60 ans. Nous avons travaillé plus précisément avec Julio Ramón et Rosa Morocho.

b. Données socio-économiques

À Nabón, la poterie est aujourd'hui pratiquée aussi bien par les hommes que par les femmes (fig. 4.5, C, D). D'après Lena Sjömann, il s'agit traditionnellement d'un savoir-faire féminin, mais dans le courant des dernières décennies, la précarité aurait poussé les hommes à fabriquer des pots³. Cela semble être le cas de Julio Ramón, qui a appris le métier après son mariage, en regardant sa femme travailler.

À l'instar des autres communautés de la province, Las Nieves a été durement touchée par la migration, locale tout d'abord (vers Cuenca et la Côte), mais aussi internationale (États-Unis). Julio et sa femme sont eux-mêmes partis s'installer sur la Côte pendant quelques années, mais ils ont dû revenir dans la Sierra du fait des problèmes de santé d'une de leur fille. La subsistance est de fait difficile pour les potiers de Las Nieves. La production de poteries ne suffit pas ; elle est complétée par de la petite agriculture de subsistance : pommes de terre, maïs, petits pois, pois, lentilles. Les potiers possèdent aussi quelques animaux - poules, cochons d'Inde, vaches. La récurrence des épisodes de sécheresse ne permet pas non plus de compter sur un rendement important de ce côté-là (fig. 4.5, E).

En temps normal, la saison humide s'étale entre octobre et avril. Les potiers en profitent pour se consacrer à leurs lopins de terre (semailles, notamment). C'est à partir du mois de mai que les potiers de Las Nieves commencent à fabriquer des pots « massivement », en vue de la grande fête de la Vierge de Las Nieves, début août. Cette dernière est en effet vénérée dans toute la région (fig. 4.5, F). Entre mai et août, les potiers font en moyenne une cuisson tous les huit jours, à raison de 35 à 50 pots par cuisson. Après les fêtes du mois d'août, la production ralentit de façon notoire, jusqu'à la saison humide, où elle est délaissée au profit des activités agricoles.

Les pots sont vendus au marché de Nabón, les dimanches. Les voisins plus ou moins proches mais aussi des touristes étrangers se rendent dans les ateliers des potiers pour leur acheter des pots ou passer des commandes. Bien que peu nombreux, les potiers de Nabón bénéficient en effet d'une petite réputation dans la région, relayée par la promotion touristique des autorités locales du canton.

c. Production

Le répertoire morphologique des potiers de Las Nieves comprend des marmites, des plats à *tortillas*, des écuelles, des jarres, des cruches, des tasses et des poêles. Une marmite de taille moyenne se vend à 3 dollars et un plat à *tortillas*, entre 10 à 15 dollars (en fonction de la taille).

³ Ibid., 82

D. TAQUIL

a. *Corpus des maisonnées enquêtées*

La petite commune de Taquil (2.241 m d'altitude) s'étend tout au long du fleuve Molino (province de Loja – voir fig. 4.6). Les soixante-sept potiers de la commune se répartissent en trois « quartiers » dispersés et séparés par des espaces non-habités :

- Cera, -le plus peuplé et le mieux loti au niveau des services (commerces, communications, éducation)-, qui compte environ 40 potiers.
- Divino Niño, où habitent cinq potières, dont trois travaillent à Cera (raison pour laquelle nous considérerons ci-après Cera et Divino Niño comme un seul bloc).
- Cachipamba, qui compte à peu près 22 potières.

Au total, nous avons pu nous entretenir avec dix-neuf potiers appartenant à quatre familles étendues différentes (voir fig. 4.6 pour la localisation de chaque maisonnée). Tous travaillent pendant toute l'année, tandis que la plupart sont rattachés à des associations (nous y reviendrons ci-après). Il s'agit de :

- La famille Rovalino. Elle comprend huit maisonnées. Cinq d'entre elles sont établies à Cera : il s'agit de celles de Lida Uzho, Celso Véliz (fig. 4.7, A), Carmen Lapo, Gladys Robalino et Nelly Lituma (ces trois dernières sont membres de l'association « Mujeres Artesanas en Cerámica Divino Niño »). Deux autres maisonnées se trouvent à Divino Niño : celles d'Ernestina Rovalino (fig. 4.7, C) et de sa fille Tarcila Guamán, qui appartient elle aussi à l'association mentionnée. Enfin, la huitième maisonnée est celle de Rosa Padilla, qui habite à Cachipamba.
- La famille Padilla. Elle compte sept maisonnées. Trois d'entre elles se trouvent à Cachipamba : celles de Libia Padilla, Rosa Padilla (fig. 4.7, D) et Fanny Poma. La quatrième se situe à Cera (celle de Claudia Rovalino), et les trois dernières, à Divino Niño (celle de Lindaure Padilla, celle de sa fille Dilma Padilla (fig. 4.7, B), -membre elle aussi de l'association « Mujeres Artesanas en Cerámica »- et Sonia -fille de Dilma- ; enfin, celle d'Esperanza, belle-sœur de Dilma).
- La famille Guamán. Elle comporte deux maisonnées établies à Cachipamba : celle de Celina Guamán et Rosa Guamán.
- Enfin, la maisonnée de Luz Sinchire, qui est établie à Cachipamba.

Le tableau 4.4 résume la distribution des maisonnées appartenant à ces familles par quartiers.

b. *Données socio-économiques*

À Taquil, la poterie est traditionnellement une affaire de femmes. Le savoir-faire est retransmis de mère en fille, tandis que l'âge d'apprentissage moyen est de 14 ans. Ce n'est que très récemment que des hommes ont commencé à faire incursion dans le façonnage de la céramique (ils sont trois à l'heure actuelle). L'usage cantonne l'éventuelle contribution des hommes aux étapes de collecte de l'argile, de préparation de la matière première, de la finition

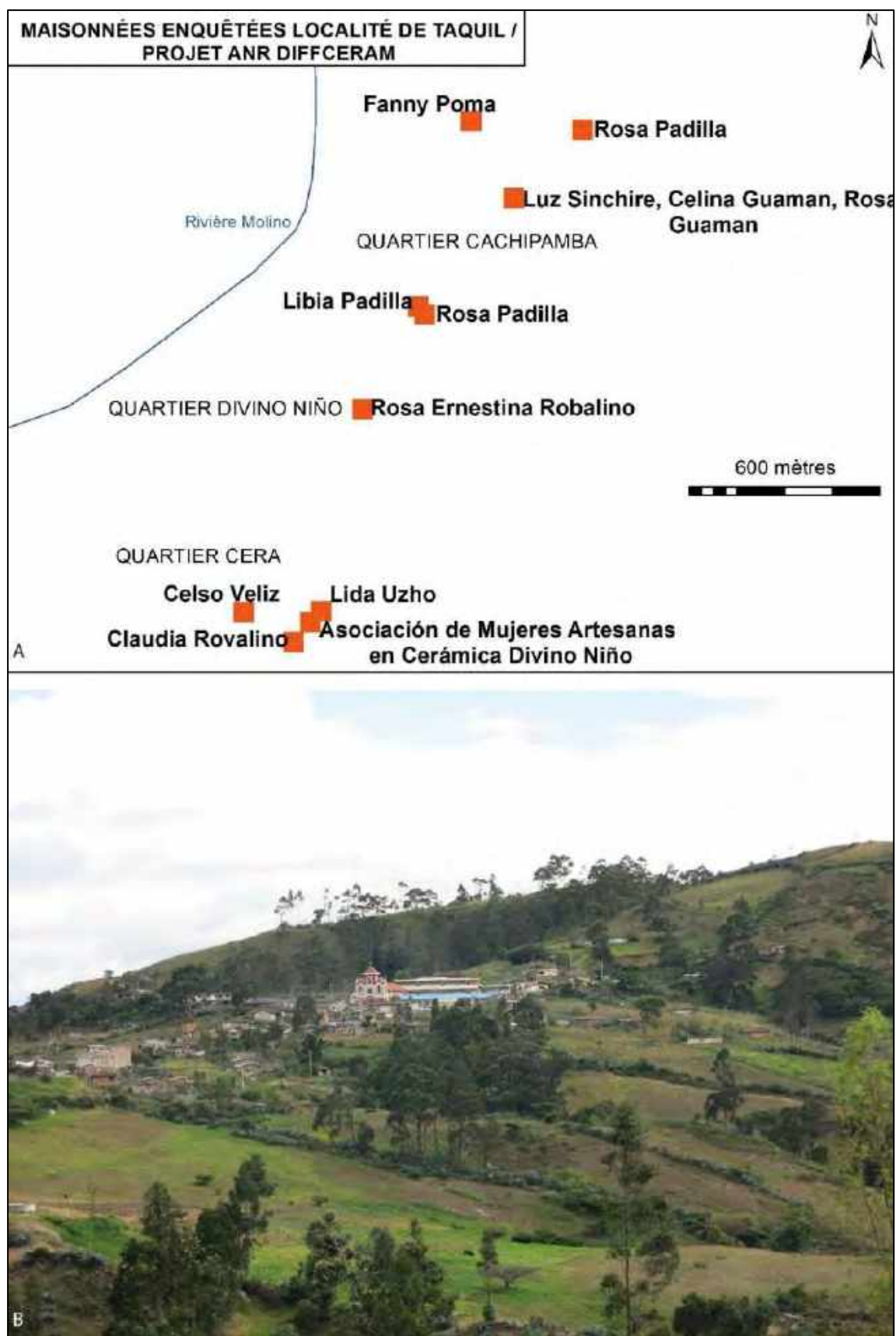


Fig. 4.6 : **TAQUIL**. A : localisation des maisonnières de potiers visitées à Taquil. B : vue panoramique du quartier de Cera.

et de la cuisson. Depuis une douzaine d'années, ce sont eux qui assurent également la construction des structures de cuisson.

FAMILLE	NOM DES POTIERS (PAR QUARTIER)	
	Cera/Divino Niño	Cachipamba
Robalino	Lida Uzho** Celso Véliz*** Carmen Lapo* Gladys Robalino* Nelly Lituma* Ernestina Rovalino Tarcila Guamán*	Rosa Padilla
Padilla	Claudia Rovalino** Dilma Padilla* Sonia Padilla Lindauro Padilla Esperanza Padilla	Libia Padilla**** Rosa de Padilla**** Fanny Poma
Guamán	-	Celina Guamán Rosa Guamán
Sinchire	-	Luz Sinchire

Tableau 4.4 : Répartition des maisonnées visitées par familles et par quartiers (* potiers appartenant à l'Association « Mujeres Artesanas en Cerámica Divino Niño » ; ** potiers appartenant à l'Association « Unión Artesanal Divino Niño » ; *** potier appartenant à l'Association « Manos Hábiles » ; **** potiers appartenant à l'Association « Rositas »).

		FRÉQUENCE DE TRAVAIL	
Quartiers	Total potiers	Total potiers toute l'année	Total potiers "saisonniers"
CERA / DIVINO NIÑO	45	28	17
CACHIPAMBA	22	22	0
Total	67	50	17

Tableau 4.5 : Répartition des potiers de Taquil par fréquence de travail (approximation)

Parmi les 67 potiers, 50 environ travaillent toute l'année et ne dédient qu'une petite partie de leur temps à l'agriculture (voir tableau 4.5). Le reste ne fabrique des pots que lors des fêtes religieuses locales des mois d'août / septembre, et se consacre entièrement à l'agriculture le restant de l'année. À l'heure actuelle, Taquil compte quatre associations de potiers (voir tableau 4.6). L'ensemble Cera/Divino Niño comprend trois associations, dont les membres

habitent tous à Cera/Divino Niño même. Cachipamba fait état d'une seule association, dont les membres habitent exclusivement le quartier en question. La seule association qui possède son propre atelier où les membres peuvent travailler ensemble est l'Association « Mujeres Artesanas en Cerámica Divino Niño ».



Fig. 4.7 : POTIERS DE TAQUIL. A : Celso Véliz. B : Dilma Padilla. C : Ernestina Robalino. D : Rosa Padilla.

Dans les autres associations, chaque potière travaille dans sa propre maisonnée ; elles se réunissent à l'occasion de stages de formation ou d'annonces particulières concernant la demande d'aides gouvernementales spécifiques. Le phénomène associatif est relativement nouveau parmi les potiers de Taquil, puisque la première association a été créée en 1999 par Lida Uzho. C'est une institutrice de l'école de Cera (mais non-originnaire de Taquil), qui a donné l'idée à Lida Uzho, angoissée par la baisse des ventes et le manque de compétitivité de sa production par rapport aux ateliers de grandes villes comme Cuenca. Dans un contexte plus global, l'année 1999 est aussi celle où l'Équateur a subi une des plus graves crises économiques de son histoire.

NOM DE L'ASSOCIATION	PRÉSIDENT	ANNÉE DE CRÉATION	QUARTIER	NOMBRE D'ADHÉRENTS
Asociación Mujeres Artesanas en Cerámica Divino Niño (fig. 4.8, A)	Carmen Lapo	2004	Cera/Divino Niño	12
Asociación Rositas (fig. 4.8, C)	Mme. Padilla	2004	Cachipamba	17
Unión Artesanal Divino Niño (fig. 4.8, B)	Lida Uzho	2009	Cera	8 (approximation!)
Asociación Manos Habiles	Celso Véliz	2013	Cera	6 (approximation)

Tableau 4.6 : Panorama général des associations de potiers de Taquil (2014)

Celle-ci a touché l'ensemble de la population, et les secteurs ruraux plus particulièrement, ce qui a sans doute eu une influence sur la production céramique de Taquil. Les potières interrogées qui font aujourd'hui partie d'une association expliquent qu'elles ont fait ce choix car cela leur donne la possibilité de bénéficier de stages de formation qui leur permettent d'améliorer leur technique, d'accéder à des aides gouvernementales (nationales et internationales), de fabriquer des pots de meilleure qualité -qui peuvent donc être vendus plus cher-, et d'être sur les listes des artisans convoqués par les organisateurs des grandes foires artisanales de Loja ou Cuenca (ce qui leur ouvre donc de nouveaux marchés).

Quartiers	Total potiers	VIE ASSOCIATIVE		
		Potiers appartenant à une association	Potiers actifs au sein de leur association	Potiers isolés
CERA / DIVINO NIÑO	45	26	11	19
CACHIPAMBA	22	17	17	5
Total	67	43	28	24

Tableau 4.7 : Distribution des potiers de Taquil en fonction de leur appartenance associative (estimation)

D'après les témoignages recueillis, environ 72% des potiers de Taquil seraient membres d'une association (voir tableau 4.7). Mais les membres réellement actifs de chaque association se limitent à un groupe réduit. Les autres personnes s'inscrivent pour « faire bien » ou pour rendre service aux membres de l'association en question : l'état équatorien exige en effet un nombre minimum de membres pour autoriser l'ouverture d'associations ; par ailleurs, plus celles-ci sont nombreuses « sur le papier », plus elles ont de chances de se faire remarquer par les institutions. D'autre part, les potiers appartenant à des associations ne sont pas forcément ceux qui travaillent toute l'année.



Fig. 4.8 : VIE ASSOCIATIVE DES POTIÈRES DE TAQUIL. A : Atelier de l'association Mujeres Artesanas en Cerámica Divino Niño. B : Siège de l'association Unión Artesanal Divino Niño. C : Siège de l'association "Rositas" (Cachipamba). D : Potières de Cera au marché artisanal de Loja.

c. *Production*

Nous y reviendrons dans la description des traditions techniques, mais les potières de Cachipamba tendent à fabriquer une vaisselle culinaire, peu variée au niveau des formes et peu décorée, essentiellement tournée vers une clientèle à faible pouvoir d'achat (urbaine et rurale). Par contraste, la production des potières de Cera comprend une gamme de formes beaucoup plus vaste (vaisselle mais aussi objets décoratifs), et bien plus travaillée au niveau des finitions (fig. 4.9). Elle cherche plus particulièrement à intéresser les touristes de passage, ou encore la clientèle de classe moyenne qui fréquente les marchés de Loja (voir fig. 4.8, C). Outre des problèmes d'ordre politique, cette distinction entre la production des trois quartiers est à l'origine d'une certaine rivalité entre eux (Cera versus Cachipamba)... En termes généraux, parmi les formes caractéristiques de Taquil, on retrouve les marmites, les écuelles, les cruches à col haut et les assiettes. L'on notera que les plats à tortillas sont moins répandus que dans le reste de la Sierra sud. Par ailleurs, les cruches à col court (*olletas*), les pots verseurs sans col (*tachos*) et les couvercles sont autant de formes propres à cette région.

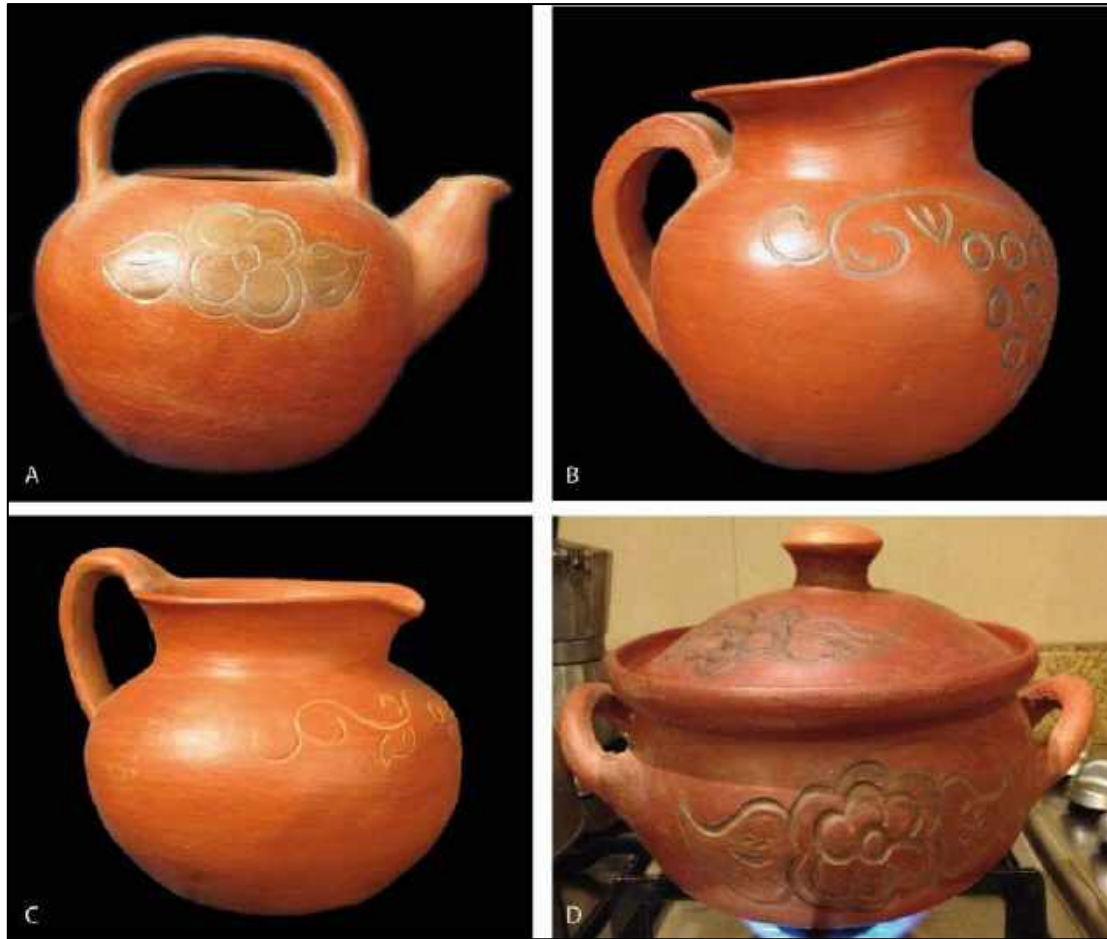


Fig. 4.9 : CÉRAMIQUE TRADITIONNELLE DE TAQUIL. A : Pot verseur sans col. B1, B2 : Cruche à col court. C : Marmite avec couvercle

2. Amazonie

GUALAQUIZA

a. Présentation de la maisonnée visitée

Le hameau de Las Peñas se trouve au sud de la province amazonienne de Morona Santiago, à environ 10 km de Gualaquiza, chef-lieu du canton éponyme (en Équateur, un canton est l'équivalent d'un département). Las Peñas fait plus précisément partie de la paroisse (ou commune) de Bomboiza, qui doit son nom au fleuve du même nom, situé à environ 8 km de Las Peñas (voir fig. 4.10, A). C'est là qu'habite Anita Tsukanka (fig. 4.10, B), une des dernières potières shuars de Bomboiza (avec une autre femme plus âgée habitant aussi le secteur). Pour se rendre chez Anita en voiture, il faut prendre la route Gualaquiza-Zamora et au bout d'une quinzaine de minutes, bifurquer sur la gauche par une route en terre battue qui mène au « centre » de Las Peñas. Ce dernier regroupe en fait l'école du hameau ainsi que les bureaux des représentants de la paroisse.

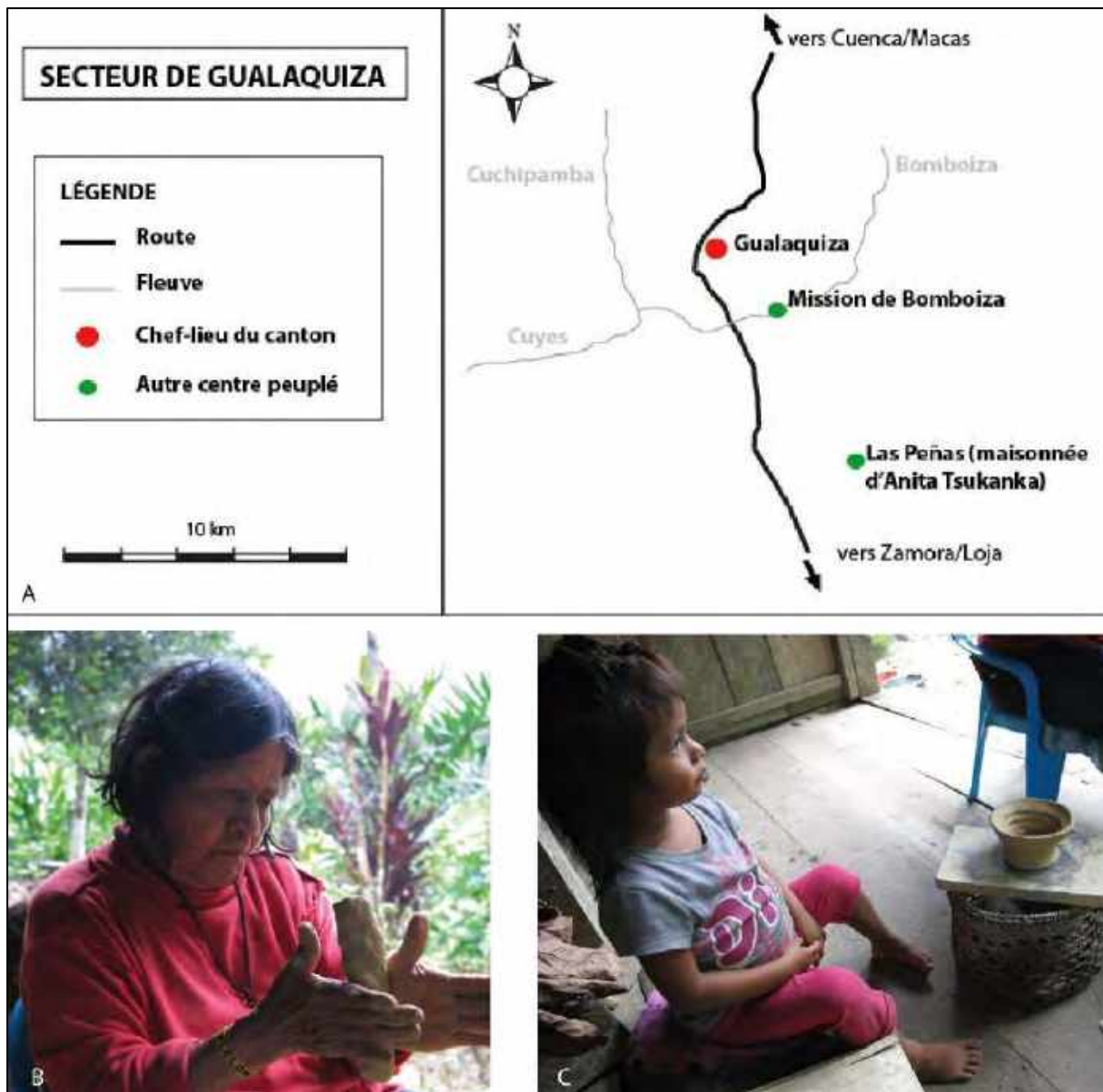


Fig. 4.10 : GUALAQUIZA. A : Emplacement de la maisonnée d'Anita Tsukanka. B : Anita Tsukanka. C : Une petite-nièce d'Anita l'observe fabriquer ses pots.

En effet, les maisonnées des habitants de la commune (shuars pour la plupart), sont dispersées dans la forêt environnante, où l'on signale également la présence d'une base militaire. Pour arriver chez Anita, il faut ainsi rouler une quinzaine de minutes après le « centre » de Las Peñas, puis poursuivre à pied pendant quinze minutes encore par un sentier qui s'enfonce dans la forêt. Malgré un timide métissage, il existe encore -au sein de la population du canton Gualaquiza-, une division bien marquée entre les communautés shuars – comme Las Peñas- et les communautés dites « de colons », c'est-à-dire, habitées par des populations essentiellement originaires de la province andine de Azuay. Ces dernières ont migré vers Gualaquiza dans les années 70, en quête de nouvelles terres des suites d'une sécheresse dévastatrice ayant frappé la Sierra à cette époque.

Anita est née en 1937, à Las Peñas même. L'habileté manuelle de son père –Juan Maestro-, était reconnue dans toute la région. Après un séjour à Cuenca, il a perfectionné son talent de « réparateur » de toutes sortes d'engins. Il pouvait même fabriquer des carabines (Sarmiento, comm. pers.). À 10 ans, Anita a rejoint la mission salésienne de Bomboiza, qui existe encore aujourd'hui –quoiqu'elle perde de plus en plus ses attributions d'origine. Outre sa fonction d'évangélisation, cette mission –qui tient lieu de genre de pensionnat-, a pour vocation l'alphabétisation bilingue des étudiants *shuars*, qui y apprennent donc à lire et à écrire en espagnol et en *shuar*. Anita considère toutefois que c'est après son mariage – à 18 ans-, qu'elle a vraiment appris à parler espagnol.

Anita s'est mariée à Domingo Cruz, un shuar de 39 ans son aîné, engagé dans la fonction militaire. Environ une dizaine d'années après son mariage, Domingo meurt accidentellement dans une base de la province voisine de Zamora Chinchipe. Shaman puissant au physique de surcroît impressionnant (du fait d'une malformation oculaire), Domingo aurait hanté la base militaire en question pendant des années, jusqu'à ce qu'un prêtre soit venu bénir les lieux, mettant ainsi fin aux exactions de l'âme en peine (Sarmiento, comm. pers.). Après le décès de son mari, Anita a déplacé sa maison de quelques centaines de mètres pour s'installer là où elle habite aujourd'hui. Elle ne s'est pas remariée et a élevé seule les enfants qu'elle a eus avec Domingo, dont la plupart sont aujourd'hui décédés ou ont quitté la région. Il ne lui reste plus que deux petits-fils, dont l'un étudie au collège de Gualaquiza et va rejoindre sa grand-mère les week-ends, voire en semaine si possible. C'est lui qui aide Anita dans toutes ses activités, et souhaite –par le biais de ses études-, aider sa grand-mère à mettre son savoir-faire artisanal en valeur. Il est métis (né d'une fille d'Anita –shuar- et d'un père colon), mais se considère comme shuar.

b. Données socio-économiques

Autrefois, la poterie faisait partie des savoir-faire de base que toute maîtresse de maison shuar était tenue de maîtriser⁴, tout comme il était demandé aux hommes de savoir chasser, construire des maisons, ou encore fabriquer des paniers en fibre végétale ou *chankinas* (que les femmes pouvaient également confectionner). Les hommes pouvaient cependant aider leurs conjointes à aller chercher l'argile, brunir, cuire les pots, et les vernir. Du temps de la mère d'Anita, quand les potières devaient remplacer leurs pots et n'avaient pas le temps d'en fabriquer, elles en acquéraient auprès des voisines, en échange de denrées alimentaires ou de chiens de chasse.

Anita a appris à faire des pots de sa mère, à l'âge de 7 ans, à Las Peñas même. Elle a commencé par la regarder faire (comme sa petite nièce fig. 4.10, C ?), puis par lui subtiliser des morceaux d'argile afin de fabriquer des petits pots. Tout d'abord agacée par ce jeu, la mère d'Anita a fini par la laisser faire puis par la corriger quand les pots étaient mal faits.

⁴ voir aussi Ibid., 356

C'est ainsi qu'Anita et ses cinq autres sœurs ont appris à faire de la poterie⁵. Après le décès de sa mère, ses filles et ses sœurs, Anita est devenue la seule femme de sa famille à travailler la céramique.

Déjà dans les années 90, Sjöman⁶ notait que la céramique était en perte de vitesse dans la province de Morona Santiago en général, essentiellement du fait de la prolifération des récipients en aluminium. Les détentrices actuelles de ce savoir-faire seraient surtout des femmes âgées, habitant souvent des communautés reculées⁷, qui fabriquent encore des récipients utilitaires en petites quantités, sur demande ou dans le cadre de ventes à petite échelle⁸.

La production d'Anita est de fait irrégulière et très limitée. Elle peut fabriquer des pots tous les dix jours ou toutes les deux semaines pendant plusieurs mois, puis abandonner la poterie pendant de longues périodes, avant de s'y remettre à nouveau. Anita explique qu'en règle générale, quand il fait beau, elle préfère en profiter pour se consacrer à son potager, laissant ainsi la poterie pour les jours de pluie.

Sa maison est de fait entourée d'un potager, qui comprend des bananiers (*Musa sp.*), des plants de manioc amer (*Manihot esculenta*), de maïs (*Zea mays*) et de roucou (*Bixa orellana*), parmi d'autres tubercules et arbres fruitiers. Cette agriculture de subsistance et l'artisanat qu'elle pratique permettent tout juste à Anita de survivre.

Anita vend exclusivement ses pots chez elle. Ses clients la connaissent et savent où la trouver ; d'autre part, elle explique qu'elle n'aime pas se déplacer avec ses pots, de peur qu'ils se cassent. Elle reçoit essentiellement la visite de touristes équatoriens et étrangers, de jeunes fiancées shuars qui ne savent plus faire de la poterie (la panoplie du rituel du mariage shuar comprend un récipient en céramique), mais aussi d'étudiants de la mission de Bomboiza auxquels les professeurs demandent d'apporter des objets issus de l'artisanat traditionnel dans le cadre d'exposés, de kermesses etc. À l'occasion, certains de ses clients lui passent ainsi des commandes.

Quand on lui demande si elle connaît d'autres façons de fabriquer des récipients en céramique, Anita répond qu'elle a vu les pots de Cuenca sur le marché de Gualaquiza (céramique glaçurée). Elle affirme qu'ils sont « moulés », mais ignore le principe de leur fabrication. En revanche, elle connaît la céramique achuar, qui d'après ses indications, serait façonnée de la même manière que les récipients shuars, à la différence près que les décors seraient « bien plus jolis », notamment du fait du rajout de « peintures ».

⁵ L'apprentissage a lieu de mère en fille - voir Ibid., 355

⁶ Ibid., 335

⁷ Ibid., 354

⁸ Ibid., 335

c. *Production*

Anita fabrique trois grands types de récipients propres à la culture shuar :

- Le *yukunt* (fig. 4.11, A) : il s'agit d'un pot présentant un genre d'étranglement au milieu de la panse. Anita explique qu'il est utilisé pour faire bouillir la *guayusa*, plante consommée par les shuars en infusion à l'aube, dès le lever, en guise de purgatif. Sjöman ⁹ a aussi relevé son utilisation en tant que tasse cérémonielle destinée à la consommation de chicha (boisson traditionnelle fermentée, ici fabriquée à partir de manioc).



Fig. 4.11 : CÉRAMIQUES SHUARS TRADITIONNELLES. A : *Yukunt*. B : *Pininka*. C : *Amamuk*. D : *Ichinkian* (MQB 71.1908.22.253).

⁹ Ibid., 356

- La *pininka* (fig. 4.11, B) : écuelle utilisée pour boire de la chicha¹⁰ et pour manger¹¹.
- L'*amamuk*, ou genre de jatte employée pour servir les aliments -solides ou liquides-¹² (fig. 4.11, C).

Bianchi¹³ précise que ces deux récipients –*pininka* et *amamuk*– font partie de la panoplie funéraire shuar traditionnelle, où la première contenait du manioc bouilli ainsi que du poulet, et la deuxième, de la chicha. Trois formes supplémentaires sont mentionnées par Anita (bien qu'elle ne les fabrique plus), ainsi que par les sources bibliographiques :

- L'*ichinkian*, ou marmite¹⁴ (fig. 4.11, D). Bianchi¹⁵ précise que recouverts de feuillages pendant la cuisson, ces récipients peuvent faire l'effet de véritables cocottes minute. Les shuars y mettaient vraisemblablement aussi de l'eau salée, afin d'en extraire des pains de sel par évaporation¹⁶.
- Le *muits* : jarre de grandes dimensions utilisée pour la fermentation de la chicha¹⁷.
- Le *naatip'* : petit récipient fermé destiné à servir le mélange traditionnel de sel et de piment utilisé pour assaisonner les aliments¹⁸.
- Urne funéraire (?) : Bianchi¹⁹ évoque l'usage de récipients en céramique utilisés pour enterrer les nourrissons. De par leur description, ces récipients semblent correspondre à des urnes décrites comme funéraires exposées au Musée Municipal de Gualaquiza.

II. TRADITIONS TECHNIQUES

1. La tradition andine

Nous présentons ci-après la chaîne opératoire commune aux localités andines visitées, en suivant l'ordre des six grandes actions marquant le déroulement de la fabrication des poteries : chaîne opératoire de la préparation de la pâte, chaîne opératoire du façonnage, opérations de finition, opérations de traitement de surface, techniques de décor et enfin, cuisson. Les variantes éventuelles pouvant exister entre chaque village sont mentionnées, et présentées de façon détaillée dans la partie suivante, consacrée aux spécificités de chaque village.

¹⁰ Ibid.

¹¹ Ibid., 354 ; Bianchi et V.V. 1982, 415

¹² voir aussi Sjöman 1992, 356

¹³ 1982, 462

¹⁴ voir aussi Sjöman 1992, 356

¹⁵ 1982, 398

¹⁶ Ibid., 424

¹⁷ Sjöman 1992, 356 ; Bianchi et V.V. 1982, 274

¹⁸ Bianchi et V.V. 1982, 277, 415

¹⁹ Ibid., 462

A. CHAÎNE OPÉRATOIRE COMMUNE

a. Collecte et transformation des matériaux bruts

Deux étapes interviennent dans la chaîne opératoire de la préparation de la pâte : l'extraction des matériaux bruts et leur transformation.

1. Extraction des matériaux argileux, du dégraissant et de la terre utilisée pour l'engobe

Deux types de matériaux bruts rentrent dans la composition de la pâte des céramiques locales (quoiqu'en proportions différentes en fonction des spécificités pédologiques de chaque endroit) : le matériau argileux et le sable utilisé comme dégraissant. Chacun de ces matériaux est issu d'une mine distincte. Dans tous les cas, les sites d'extraction se trouvent dans les localités même et sont donc facilement accessibles. À San Miguel, Sígsig et Nabón (ainsi qu'à Taquil pour le sable), l'extraction a lieu en surface : les matériaux affleurent à même le sol sur les versants des microreliefs environnants, dans des abris sous roches (San Miguel), dans des ravins, ou encore, au bord des rivières (cas du sable à Sígsig ou à Taquil).

Pour les potiers interrogés, le matériau argileux idéal est plastique (*ceroso* –San Miguel- ou *metosito* –Taquil), dur, à consistance légèrement sablonneuse (Pascual –Sígsig), et dépourvu d'impuretés, en particulier de cailloux, d'un excès de sables ou d'autres terres « parasites » (témoignage de Lida Uzho, Taquil). Ainsi que le soulignent María Zimbaña et Margarita Fernández (San Miguel), il s'oppose ainsi à la terre « ordinaire », qui est le plus souvent trop friable ou trop compacte. Quant au sable, Francisco Inga (San Miguel) signale qu'il sert à éviter que les pots explosent lors de la cuisson. De manière générale, le dégraissant -ici minéral-, est en effet rajouté au matériau argileux afin de réduire sa plasticité²⁰, et de lui permettre par la suite de résister aux chocs thermiques ou mécaniques²¹, dus en particulier à la contraction de la pâte lors des phases de séchage et à la cuisson²².

En général, les excursions aux mines de terre et de sable ont lieu dans la même semaine. Tous les potiers se rendent aux mines en compagnie de leur conjoint et/ou enfants/neveux. Les matériaux sont récupérés à l'aide de pelles et de pioches (fig. 4.12, A), et transportés dans des sacs en jute. Les moyens de transport utilisés pour acheminer le matériel (cheval, camionnette, déplacement pedestre) varient en fonction de la fréquence d'extraction et de la quantité de matériel récupéré à chaque fois. Hormis les cas de déplacements pedestres, le transport est le seul élément qui peut éventuellement représenter un coût pour les potiers. En effet, les mines sont soit communautaires (comme celles de sable de Cera -Taquil-, San Miguel et Sígsig), soit elles se trouvent dans les propriétés des artisans (San Miguel, Sígsig).

²⁰ Livingstone Smith 2007, 18

²¹ Skibo 2013, 40, 41 ; Peterson 2009, 1, 9

²² Shepard 1956, 24 ; García Rosselló et Calvo Trías 2013, 32 ; Peterson 2009, 1, 9 ; Quinn 2013, 158



Fig. 4.12 : EXTRACTION. A : Pascual Matailo (Sígsig). B : Terre rouge de Sígsig

Tel qu'explicité par le tableau 4.8 (cas de San Miguel et Taquil), la fréquence des excursions à la mine ainsi que la quantité équivalente de sacs récupérés par mois varient d'un potier à un autre, en fonction du type de production. Les fréquences les plus récurrentes sont tous les 6 mois et tous les 2 à 3 mois, avec un équivalent mensuel de sacs récupérés pouvant aller de 1 à 12. Pour Lida Uzho (Taquil), il est essentiel de prendre en compte que pour une quantité de sacs d'argile déterminée, il n'en reste que la moitié après séchage.

Enfin, l'engobe utilisé par les potiers pour décorer/imperméabiliser les poteries, est constitué d'une terre rougeâtre mélangée à de l'eau. Cette terre est très répandue dans les microreliefs situés à proximité de chaque hameau (fig. 4.12, B -mont San Cristóbal pour Pacchapamba et Chilcaloma ou Serriagpamba pour San Juan Bosco à San Miguel). À Cashapugro, María explique que pour savoir si une terre rouge peut potentiellement engendrer un engobe de qualité, le potier la désintègre entre ses doigts. Si ces derniers deviennent rouges et que cette coloration a du mal à s'effacer, c'est que le matériau est adapté. L'extraction de celui-ci n'a le plus souvent aucun coût. Ce dernier dure en outre plusieurs années : à San

Miguel, María Fernández souligne qu'un quintal, -soit 46 kg-, dure de 2 à 3 ans. À Taquil, Gladys Robalino révèle qu'elle récupère 4 sacs de terre rouge tous les 8 ans. Ernestina Robalino l'extrait quant à elle tous les deux ans.

LOCALITÉ	Quartier / hameau	Nom du potier	Fréquence des excursions à la mine (terre + sable)	Équivalent de la quantité de sacs de terre récupérés par mois
SAN MIGUEL	<i>Pacchapamba</i>	María Zimbaña	?	?
		María Pérez	Tous les mois	4
		Margarita Fernández	Tous les 6 mois	7 à 8
		María Fernández	Tous les 2 ou 3 mois	1 à 2
	<i>Chico Ingapirca</i>	Edelina Suquinagua	Tous les 4 ou 5 mois	1
		Francisco Inga	« dès que j'en ai besoin »	1
	<i>San Juan Bosco</i>	Mariana Inga	Tous les mois	12
		Teolinda Tenenpohuay	Tous les 6 mois	7
TAQUIL	<i>Cera</i>	Asociación de Mujeres Artesanas en Cerámica Divino Niño	Tous les 6 mois	7
		Claudia Robalino	Tous les 6 mois	10
		Celso Véliz	Tous les 2 à 3 mois	1
		Lida Uzho	Tous les 3 mois	10
	<i>Cachipamba</i>	Rosa Padilla	Tous les 2 à 3 mois	4 à 5
		Fanny Poma	Tous les 4 à 6 mois	4 à 6
		Rosa de Padilla	Tous les ans	7

Tableau 4.8 : Fréquence des excursions d'extraction de matière première et quantités récupérées (San Miguel et Taquil)

2. Préparation de la pâte

Les matériaux bruts collectés sont ensuite soumis à une série de transformations visant à en faire une pâte à la fois malléable et plastique adaptée au façonnage²³, mais aussi résistante aux chocs et aux modifications physico-chimiques induites par le séchage²⁴. Ces transformations s'organisent en six étapes successives : séchage, fractionnement du matériau argileux, retrait d'éléments grossiers, tri granulométrique du dégraissant, hydratation du matériau argileux, et enfin, ajout du dégraissant au matériau argileux.



Fig. 4.13 : PRÉPARATION DE LA PÂTE 1. A (San Miguel), B (Taquil) : séchage. C : Fractionnement (San Miguel). D : Retrait des éléments grossiers.

Lorsqu'ils parviennent jusqu'aux ateliers des potiers, les blocs de matériau argileux ainsi que le sable récupérés dans les sacs en jute sont humides. Avant de pouvoir les travailler, il est donc nécessaire de les faire sécher. Pour ce faire, les artisans étalent les matériaux bruts sur le côté du seuil de leur maison, le plus souvent constitué d'une surface en béton protégée par un toit (fig. 4.13, A, B). La durée du séchage dépend de la quantité et de la nature du matériau, ainsi que de la saison. À titre indicatif, à San Miguel, pour 10 sacs de terre, il faut compter de 3 à 5 jours de séchage lors de la saison sèche, et 8 jours pendant la saison des

²³ Roux 2016, 21

²⁴ Ibid., 23, 24

pluies. À Taquil, les femmes de l'association Mujeres Artesanas en Cerámica Divino Niño et Lida Uzho parlent d'une durée de séchage de une à deux semaines pour 7 sacs de terre (par beau temps). D'après ces mêmes témoignages, le séchage du sable nécessiterait quant à lui 2 à 4 jours (s'il fait beau).

Quand la terre est complètement sèche, elle est ensuite soumise à un fractionnement par percussion lancée (sauf à Cashapugro –Sígsig-, où la percussion est posée), jusqu'à obtention d'une poudre plus ou moins fine. Le fractionnement vise à fragmenter le matériau brut afin d'optimiser ses capacités d'humectation²⁵. Les outils utilisés à cette fin varient entre chaque village (fig. 4.13, C). Sauf à Taquil (et en partie à San Miguel), c'est également ici qu'intervient le retrait d'éléments grossiers (fig. 4.13, D), généralement exécuté à la main (exception faite du cas de Sígsig). Ces derniers sont en fait des impuretés (pierres, fibres végétales) naturellement présentes dans la terre, qu'il est impératif d'enlever afin d'éviter l'explosion des pots lors de la cuisson²⁶. Les impuretés du sable sont elles aussi éliminées par un tri granulométrique opéré au moyen d'un tamis en métal ou en plastique (fig. 4.14, A, B).

À Sígsig et Nabón, l'hydratation de la pâte se fait par humectation (fig. 4.14, C, D) –et par immersion à San Miguel et Taquil. Enfin, le rajout du dégraissant a lieu avant l'hydratation à Sígsig et Nabón, et après celle-ci à San Miguel et à Taquil.

3. Homogénéisation de la pâte : pétrissage et malaxage

Le matériau –alors disposé en tas sur un sac en jute-, est ensuite soumis à un pétrissage au pied (fig. 4.15). L'objectif de cette opération est d'homogénéiser le degré d'humectation et la répartition des éléments non plastiques de la pâte, ainsi que de réduire sa porosité²⁷. Le matériau est ainsi piétiné jusqu'à en faire un genre de matelas, que le potier enroule ensuite sur lui-même avec les mains, avant de le piétiner de nouveau. En fonction de la quantité de matériel préparée et du soin accordé au pétrissage, cette séquence piétinement/enroulement (fig. 4.16, A, B) se répète plusieurs fois : trois à Sígsig (Pascual Matailo) et San Miguel (Mariana Inga) ou sept à San Miguel pour Francisco Inga et Teolinda Tenenpohuay. En termes de durée, le pétrissage peut ainsi s'étaler entre 30 minutes et 3 heures. À Taquil par exemple, là où Lida Uzho mettra 4 heures pour pétrir un sac de terre, Libia Padilla y passera trente minutes ! Tout comme Maria Zimbaña (San Miguel), Libia Padilla explique que si l'argile est mal pétrie, des crevasses apparaissent sur les pots. Fanny Poma (Taquil) renchérit qu'il est essentiel de pétrir doucement, afin d'éviter la formation excessive de boules de pâte et d'assurer la bonne homogénéité du matériel. Ce sont souvent les potiers eux-mêmes qui pétrissent, ou bien leur conjoint, un ouvrier payé pour l'occasion ou encore leurs enfants ou petits-enfants (dans le cas des plus âgés). Si le potier n'envisage pas d'utiliser son argile dans l'immédiat, le tas est recouvert d'un plastique ou d'un tissu afin d'éviter que le matériau se dessèche.

²⁵ Ibid., 32 ; Brazzero 2011, 43

²⁶ Brazzero 2011, 43

²⁷ Roux 2016, 40



Fig. 4.14 : PRÉPARATION DE LA PÂTE 2. A : Tri granulométrique du dégraissant (passoire- Sígsig). B : Tri granulométrique du dégraissant (feuille de métal - San Miguel). C, D : Hydratation par humectation (Sígsig).



Fig. 4.15 : HOMOGENÉISATION DE LA PÂTE 1. A : Étalage de la pâte par piétinement. B (San Miguel), C (Sígsig) : Enroulement du « matelas » de pâte à la main. D (San Miguel) : Piétinement de la pâte « enroulée ».

À San Miguel et à Taquil, avant de commencer à fabriquer son pot, le potier détache une motte de son tas d'argile, puis la retourne plusieurs fois entre ses mains tout en l'aplatissant par mouvements successifs. C'est le malaxage, qui, à l'instar du pétrissage mais sur une quantité de matériau plus limitée, vise lui aussi à homogénéiser la pâte une dernière fois en vue du façonnage²⁸, ainsi qu'à enlever d'éventuelles impuretés ayant échappé au pétrissage. Si l'argile n'est pas utilisée immédiatement, elle est emmagasinée à l'ombre, sous des bâches en plastique ou des tissus (fig. 4.16, C, D).

b. Le façonnage

La chaîne opératoire du façonnage commune à tous les potiers visités concerne deux groupes de formes²⁹ :

²⁸ Ibid., 40, 41

²⁹ Nous nous basons ici sur la typologie proposée par Balfet *et al.* 1989, 9



Fig. 4.16 : HOMOGENÉISATION DE LA PÂTE 2. A (Sígsig), B (Taquil) : Piétinement de la pâte « enroulée ». C (Sígsig), D (Taquil) : Entreposage de la pâte après pétrissage.

- Formes que nous appellerons de type A : marmites (récurrentes dans toutes les localités, fig. 4.17, A-D), jarres (absentes à Taquil), écuelles (absentes à San Miguel), ainsi que les panses des cruches à col haut (prédominantes à Nabón et Taquil, fig. 4.17, E-G).
- Formes que nous appellerons de type B : plats à *tortillas* (essentiellement présentes à San Miguel, Sígsig, Nabón ; fig. 4.17, H, I). Par rapport aux formes de type A, l'organisation et éventuellement la nature des opérations mises en œuvre varient beaucoup entre chacun des villages, mais quatre techniques sont tout de même partagées par tous en ce qui concerne l'ébauchage et la mise en forme de ces objets.

Pour ces deux types de formes, les deux étapes du façonnage (ébauchage et préformage) propres à la chaîne opératoire commune sont décrites ci-après en termes de méthodes, techniques, gestes, procédés et outils. L'annexe 4C présente la « trousse à outils » partagée par l'ensemble des artisans pour chacune des opérations techniques de la chaîne opératoire.



Fig. 4.17 : FORMES DE BASE DE LA POTERIE DU SUD DES ANDES ÉQUATORIENNES. A (Nabón), B (San Miguel), C (Sígsg), D (Taquil) : Marmites (formes de type A). E, F, G : Cruches à col haut (formes de type A). H, I : Plats à tortilla (formes de type B).

1. *Ébauchage de la panse (appelé « moldeado » à Sígsig et Nabón, « parado/halado » à San Miguel et Taquil)*

1. Formes de type a

À San Miguel, Sígsig et Taquil, les ébauches des panses (ou de leur partie inférieure dans le cas de Nabón) sont modelées. Le modelage appartient à la famille des techniques d'ébauchage sans ECR. Il est exercé sur un volume élémentaire constitué d'une masse d'argile homogène, qui est ici d'abord creusée puis étirée (amincée). Le potier commence en effet par prendre une masse d'argile de la taille du récipient qu'il projette de façonner.



Fig. 4.18 : FORMATION D'UNE BOULE D'ARGILE. A, B, C : Sígsig. D : Taquil.

Il la roule entre ses mains afin de lui donner la forme d'une boule ou d'un cylindre (fig. 4.18). Ce dernier est ensuite placé sur le plan de travail, et creusé à l'aide des pouces puis du poing d'une main, tandis que l'autre agit en support des parois externes (fig. 4.19). A Sígsig, Nabón et Taquil, les potiers font pivoter l'ébauche sur elle-même pour la travailler (généralement à l'aide de la main servant de support aux parois externes), quoique chacun

utilise un support différent. La masse d'argile ainsi creusée est ensuite étirée et amincie au moyen de pressions discontinues exercées en direction verticale (de bas en haut), d'abord sur la face interne, puis sur la face externe (fig. 4.20). Tout au long du processus, l'argile est humidifiée en permanence afin de garantir sa plasticité. Sauf à San Miguel, c'est de l'eau qui est également utilisée afin d'éviter que l'ébauche reste collée au support de travail.

2. Formes de type b

À l'instar de l'ébauchage des formes de type A, l'ébauchage des plats à *tortillas* a recours à la technique du modelage. De fait, le processus démarre de la même façon : le potier prend une motte d'argile qu'il creuse à l'aide des pouces et du poing en direction verticale (de haut en bas). Les parois des plats à *tortillas* étant toutefois plus basses que celles des autres récipients, et leur diamètre, beaucoup plus important, ce creusage vertical est suivi d'un creusage effectué en direction horizontale (le poing du potier « pousse » les parois de l'intérieur vers l'extérieur, par gestes de pression externe). L'artisan abaisse ensuite les parois par le biais de pressions verticales (de haut en bas) effectuées sur les bords avec les doigts (sauf à San Miguel). Le diamètre est élargi au moyen de pressions externes pratiquées sur les bords également. Le fond est ensuite étiré à l'aide de gestes de translation horizontaux. Il est également soumis à un raclage au doigt afin d'amincir les parois et éliminer les imperfections en surface³⁰.



Fig. 4.19 : CREUSEMENT DE LA BOULE D'ARGILE. A, B : Sígsig. C, D : Taquil.

³⁰ Rice 1987, 137



Fig. 4.20 : ÉTIREMENT / AMINCISSEMENT DES PAROIS. A (Sígsig), B (San Miguel) : Parois externes. C (Sígsig), D (San Miguel) : Parois internes.

2. Préformage

1. Formes de type a

Deux techniques successives correspondant chacune à deux phases différentes sont utilisées pour cette étape. Ces phases sont la mise en forme du bord et celle de la panse. Elles sont séparées par un temps de séchage.

LE BORD

Cette étape est exécutée sur le même support de travail que l'ébauchage. Elle intervient tout de suite après ce dernier, à l'exception des récipients à col, où elle est exécutée après la mise en place de celui-ci. Sauf à Nabón, le bord est mis en forme par le biais de la technique du préformage par pressions continues.



Fig. 4.21 : MISE EN FORME DU BORD. A, B, C : Sígsig. D : Taquil.

Ce préformage est réalisé à l'aide d'un petit morceau de cuir rectangulaire souple, qui est placé à cheval sur le bord, entre le pouce et l'index. Le potier le fait ensuite glisser sur toute la circonférence de l'ébauche à l'aide d'une main, tandis que l'autre tient les parois externes en support (sauf à San Miguel). Dans tous les cas, le morceau de cuir utilisé est régulièrement trempé dans un seau d'eau, ce qui permet de maintenir le bord à l'état humide en permanence (fig. 4.21).

Cette opération est suivie d'un temps de séchage, qui peut durer entre une dizaine de minutes et une heure (cas de María Fernández, Margarita Fernández, María Zimbaña et María Pérez à San Miguel), ou encore plusieurs heures, voire toute une nuit (potiers de Sígsig, cas d'Edelina Suquinagua, Francisco Inga et Teolinda Tenenpohuay -San Miguel). Pendant le séchage, les récipients sont posés sur leur assise, à même le sol ou sur une table/étagère. Ils sèchent soit à l'intérieur (cas de Margarita Fernández, María Pérez et María Fernández à San Miguel), soit dehors, au soleil (María Zimbaña, Edelina Suquinagua et Teolinda Tenenpohuay). Francisco Inga (San Miguel), ainsi que les potiers de Sígsig, Nabón et Taquil, préfèrent pour leur part un séchage à l'extérieur, mais à l'ombre.

LA PANSE

Exception faite du cas de Nabón, la mise en forme de la panse intervient tout de suite après le séchage succédant la préformation du bord. La technique utilisée dans cet objectif est le préformage par percussion ou battage (fig. 4.22). Exercée sur une ébauche humide ou ré-humidifiée, cette technique vise à « amincir et (...) accroître la portion de paroi concernée par écrasement de la matière »³¹.



Fig. 4.22 : BATTAGE. A : Taquil. B : Sígsig (battage dans un moule). C : San Miguel. D : Taquil.

Cet écrasement est ici obtenu en frappant simultanément les parois internes et externes au moyen d'outils travaillant en percussion lancée connus sous le nom de *battoirs*³² (ou *golpeadores*). Il est frappant de noter que le mot « golpeador » soit le seul vocable partagé par absolument tous les potiers de la région (voir annexe 4A). Ces battoirs sont en céramique et fabriqués par les potiers eux-mêmes. Ils sont constitués d'un tenon de préhension de forme

³¹ Gosselain 2010, 677

³² Denès 2004, 43

cylindrique rattaché à la partie active, hémisphérique. Leurs dimensions peuvent varier en fonction de la taille du récipient travaillé. L'annexe 4B propose un aperçu des différentes tailles de battoir utilisés à San Miguel et Taquil. En règle générale, il existe ainsi des battoirs exclusivement utilisés pour les récipients de petite taille, et d'autres pour ceux de taille moyenne et grande.

Il existe deux sortes de battoirs :

- Les battoirs en tant que tel, dont la surface active est plate à légèrement concave. Ils sont utilisés pour battre l'extérieur des pots. En guise de référence, à San Miguel et Taquil, les battoirs employés pour la fabrication de pots de taille moyenne ont un tenon de 3,7 cm de long, un tampon de 3,5 cm d'épaisseur et de 8,75 cm de diamètre pour un poids total de 403,9 g.
- Les contre-battoirs, à surface active convexe. Ils sont utilisés pour travailler les parois internes. De la même façon, les tenons des contre-battoirs employés à San Miguel et Taquil mesurent 3,5 cm de long, avec un tampon de 3,7 cm d'épaisseur et 7,85 cm de diamètre (poids de l'ensemble : 325,15 g).

En règle générale, le potier bat ses pots en position assise. Il place un morceau de plastique ou de tissu sur ses cuisses, et y pose le récipient (dont l'ouverture est alors orientée sur le côté). L'artisan prend le contre-battoir dans sa main droite, et le battoir, dans sa main gauche. Puis il glisse l'avant-bras droit à l'intérieur du pot, et bat plusieurs fois la partie de la panse tournée vers lui (activité des mains indifférenciée). Puis il soulève le pot de la main droite pour le faire pivoter et poursuivre le battage sur l'ensemble de la circonférence du récipient. Les battoirs sont régulièrement humidifiés au cours de l'opération afin d'éviter qu'ils se collent aux parois.

Au lieu d'être placés directement sur les genoux du potier, il peut arriver que les récipients soient disposés sur des moules (correspondant en fait à la partie supérieure de récipients fermés cassés). Le battage effectué dans ces conditions cherche essentiellement à travailler la partie supérieure de la panse (au-dessus de la carène), quand le potier estime que ses parois sont trop épaisses ou trop basses. À Taquil et à Nabón, les pots sont battus une seule fois. À San Miguel et à Sígisig, l'on dénombre de deux à trois séquences de battage, séparées par des temps de séchage à durées variables. En vue de leur séchage, les ébauches sont posées à l'envers, à même le sol ou sur des tables (fig. 4.23). Des moules peuvent aussi être employés à Sígisig et à Nabón (dans ce cas, les récipients sont placés sur leur assise).

L'ASSISE

À Nabón et Taquil, la mise en forme de l'assise est effectuée le lendemain du battage (et après le temps de séchage suivant la dernière séquence de battage de la panse à San Miguel). Dans ces mêmes localités, cette opération est exécutée au moyen du battoir plat, que le potier humidifie et pose sur ce qui deviendra l'assise en « massant » cette partie en gestes

circulaires, afin de l'aplatir (fig. 4.24). Le tout est recouvert d'un chiffon ou d'un plastique si un séchage de plusieurs heures est envisagé³³, et laissé à l'intérieur des ateliers (ou à l'extérieur, mais à l'ombre).



Fig. 4.23 : SÉCHAGE. A : Taquil. B : San Miguel. C : Nabón. D : Sígsig.

3. *Rajout d'une encolure colombine (Nabón, éventuellement Taquil, Francisco Inga à San Miguel et Pascual Matailo à Sígsig)*

1. Formes de type a

Selon les localités, cette phase est réservée à des catégories spécifiques de récipients, et intervient à différents moments de la chaîne opératoire. Toutefois, exception faite du cas de Sígsig, on la retrouve le plus souvent après la mise en forme de la panse. Le colombinage appartient à la famille des techniques d'ébauchage sans ECR à partir d'éléments assemblés.

³³ Brazzero 2011, 47



Fig. 4.24 : MISE EN FORME DE L'ASSISE. A, B, C : Taquil. D : San Miguel.

Les colombins sont des rouleaux de pâte³⁴ qui, posés verticalement les uns sur les autres, parviennent à constituer le corps de la pièce³⁵ ou une partie de celle-ci, comme c'est le cas ici. Ils sont formés par roulement, c'est-à-dire, à partir d'un volume élémentaire de pâte humide que l'artisan fait rouler entre ses deux paumes (à l'exception de San Miguel). Les colombins ainsi formés sont de morphologie plutôt régulière ; leurs dimensions varient en fonction du type de récipient travaillé (fig. 4.25).



Fig. 4.25 : COLOMBINAGE. A (Taquil), B (Nabón) : Roulement de colombin. C (San Miguel) : Pose du colombin.

³⁴ García Rosselló et Calvo Trías 2013, 55

³⁵ Shepard 1956, 57

Le geste de base pour poser le colombin sur l'ébauche modelée et/ou sur le colombin précédent, consiste à le placer sur la face interne ou externe de l'ébauche (jointure en biseau), et à l'écraser sur la paroi par pressions discontinues d'une main, tandis que l'autre agit en support des parois internes³⁶ : c'est la technique du colombin par écrasement³⁷, que l'on retrouve à San Miguel, Nabón et Taquil (fig. 4.26, A, B). Là encore, en fonction du support de travail utilisé dans chaque village, de légères variantes sont à noter au niveau de cette gestuelle.



Fig. 4.26 : COLOMBINAGE. A (Sígsig), B (Taquil) : Pose du colombin par écrasement. C, D (Sígsig) : Jointure des colomblins.

En termes de méthode, l'artisan façonne plusieurs colomblins qu'il colle bout à bout au fur et à mesure jusqu'à compléter la circonférence de l'ébauche (procédé de montage en segments). Le nombre de niveaux de colomblins superposés varie en fonction de la localité et/ou du type de récipient. Sauf dans le cas de Taquil, l'effacement des jointures de colomblins se fait au fur et à mesure de leur pose, avec divers instruments en fonction des endroits (fig. 4.26, C, D).

³⁶ Brazzero 2011, 53

³⁷ Roux 2016, 55

2. Formes de type b

Suite au creusement de la motte d'argile (fig. 4.27, A) et à la mise en forme du bord (fig. 4.27, B), le fond des plats à tortillas est raclé à l'aide d'une cuiller en plastique (fig. 4.27, C). La mise en forme se caractérise par un rabotage de l'assise, effectué à la machette ou au couteau (fig. 4.27, D). Cette opération vise à affiner les parois du récipient afin de lui donner sa forme finale³⁸, en opérant un enlèvement de pâte à l'aide d'un outil tenu perpendiculairement ou quasi à angle droit par rapport à la surface³⁹.



Fig. 4.27 : FAÇONNAGE DES PLATS À TORTILLAS (formes de type B). A : Aspect de l'ébauche après le creusement de la motte d'argile. B : Abaissement des parois par pressions externes (bords). C : Raclage du fond. D : Rabotage de l'assise.

4. Façonnage d'éléments rapportés (anses – formes de type A et B ; pieds – San Miguel et Taquil)

L'apposition des anses (verticales et horizontales) a lieu à divers moments du façonnage en fonction des localités. Exception faite du cas de Sígsg, on l'observe le plus souvent après le battage des récipients (ou un jour après à San Miguel). La pâte des pots est alors à l'état cuir ré-humidifié. Les anses sont fabriquées à partir d'un colombin. À Sígsg et à Nabón (ainsi qu'à San Miguel dans le cas de Francisco Inga), les extrémités de ce colombin sont placées sur la panse (fig. 4.28, A, B). Elles sont ensuite étalées par pressions discontinues afin de les fixer aux parois du récipient (fig. 4.28, C, D). Les pieds des jarres (San Miguel) ou des cruches (Taquil) sont quant à eux apposés après le lissage qui suit la mise en forme de l'assise (alors à état cuir ré humidifiée). Le potier forme un colombin en anneau humide qu'il place

³⁸ Ibid., 64

³⁹ Rye 1981, 86

sur cette dernière. Il étire ce rouleau de pâte par gestes de pression discontinue verticale afin d'en étaler la pâte pour la rattacher à l'assise.



Fig. 4.28 : APPPOSITION DES ANSES. A, B : Sígsig. C, D : Taquil.

c. *Les finitions*

Les opérations de finition ont pour but la régularisation des parois des récipients⁴⁰, à travers la modification de la couche superficielle de la pâte⁴¹. Les techniques de finition sont distinguées en fonction de l'état hygrométrique de la pâte sur laquelle elles sont appliquées (humide ou état cuir). Un seul type de finition est commun à nos quatre localités : il s'agit du lissage de la panse sur pâte à consistance cuir ré-humidifiée. Le lissage sur pâte cuir ré-humidifiée est effectué avant la mise en forme de l'assise. Muni du battoir chargé en eau (sauf à Taquil), le potier frotte alors les parois externes des récipients suivant des gestes

⁴⁰ García Rosselló et Calvo Trías 2013, 51

⁴¹ Roux 2010, 5

multidirectionnels (fig. 4.29). Ces gestes sont répétés pour les parois internes (mais cette fois avec le contre-battoir).



Fig. 4.29 : LISSAGE SUR PÂTE À ÉTAT CUIR RÉ-HUMIDIFIÉE. A, B : Sígsig. C : San Miguel. D : Taquil.

d. Les traitements de surface

Éventuellement à visée décorative, les opérations de traitements de surface cherchent surtout à transformer la couche superficielle des récipients, dans le but de les imperméabiliser et accroître leur résistance aux chocs thermiques⁴². Dans notre zone d'étude, deux techniques de traitement de surface sont récurrentes : par frottement et par enduction de matériaux argileux.

⁴² Roux 2016, 86

1. *Par frottement (brunissage – Taquil et San Miguel, à l'exception de Francisco Inga)*



Fig. 4.30 : BRUNISSAGE. A, B : Taquil. C : Pots brunis (San Miguel).

À San Miguel, cette opération est effectuée le lendemain du dernier battage, et à Taquil, de 3 à 6 jours après les finitions et l'engobage. Le brunissage⁴³ est une technique consistant à frotter une surface lissée (San Miguel) ou lissée et engobée (Taquil)⁴⁴, à l'état cuir ou sèche. Cette opération est effectuée au moyen d'un galet (San Miguel) ou encore d'un outil en plastique (Taquil). L'artisan saisit le pot d'une main par l'ouverture, et le fait pivoter tout en brunissant les parois externes à l'aide de l'autre main. Ce procédé entraîne un compactage de la couche superficielle⁴⁵ et un déplacement des particules minérales de l'argile, qui donnent un effet de brillance aux parois des récipients⁴⁶ (fig. 4.30).

2. *Par enduction de matériaux argileux*

La technique de traitement de surface par enduction caractéristique de notre zone d'étude a recours à un engobe, ou revêtement de nature argileuse⁴⁷ contenant des oxydes⁴⁸, probablement de fer –au vu de sa couleur rouge.

⁴³ Aussi appelé polissage –terme peu adapté, Ibid., 87

⁴⁴ Shepard 1956, 66

⁴⁵ Roux 2016, 87

⁴⁶ Rice 1987, 138

⁴⁷ Balfet *et al.* 1989, 121



Fig. 4.31 : ENGObAGE. A : Terre rougeâtre utilisée dans la fabrication de l'engobe. B : Rajout d'eau en vue de la préparation de l'engobe. C, D : Engobage au chiffon (Sígsig).

L'application d'engobe garantit une certaine étanchéité aux récipients⁴⁹, tout en leur rajoutant un attrait décoratif du fait des effets de couleur créés⁵⁰. L'engobage a lieu durant les heures ou les minutes qui précèdent la cuisson, alors que les pots viennent de passer plusieurs jours voire plusieurs semaines de séchage, et que la pâte est à état sec (fig. 4.31, B, C). Le matériau de base utilisé dans la fabrication de l'engobe est la terre rougeâtre évoquée plus haut dans la description de l'extraction des matières premières. Celle-ci est placée dans un petit récipient en plastique ou en aluminium (fig. 4.31, A, B), où l'on verse ensuite de l'eau avant de mélanger le tout avec les mains ou une tige, jusqu'à obtenir une pâte visqueuse plus ou moins liquide.

À San Miguel et à Sígsig, l'engobe est appliqué sur les parois des récipients en gestes concentriques, à l'aide d'un chiffon tenu d'une main, tandis que l'autre maintient le pot par l'ouverture tout en le faisant pivoter. À San Miguel, Sígsig et Taquil, les parois internes des récipients ouverts sont engobées. Pour les récipients fermés, c'est seulement la partie interne

⁴⁸ Roux 2016, 90

⁴⁹ Gibson et Woods 1997, 249

⁵⁰ Rice 1987, 150, 151

du bord qui est recouverte d'engobe. Par ailleurs, à Sígsg et Taquil, c'est l'intégralité des parois externes qui est recouverte d'engobe.

e. Les décors



Fig. 4.32 : TECHNIQUES DÉCORATIVES. A, B (Sígsg), C (Taquil) : Impression au doigt. D (Taquil) : estampage.

À l'exception du cas de Nabón, tous les potiers rencontrés mettent en œuvre des techniques décoratives en creux. Ceux de San Miguel et de Taquil ont plus particulièrement recours à l'impression. Cette technique décorative est appliquée sur les bords des récipients. Elle consiste à imprimer un outil (doigt, flacon, roue édentée), sur la surface de l'argile par pression perpendiculaire ou oblique⁵¹ (fig. 4.32). Le potier fait alors pivoter le pot d'une main, tandis que l'autre réalise le geste sur le pourtour du récipient. La pâte doit se trouver à l'état plastique, raison pour laquelle l'impression est ici mise en œuvre immédiatement après la mise en forme du bord. Le type de motifs réalisé varie en fonction des localités.

⁵¹ Cauliez 2011, 56

f. La cuisson

Exception faite des cas de Taquil à partir de l'année 2008 et des hameaux de Chico Ingapirca et San Juan Bosco (San Miguel), la cuisson des récipients se fait à ciel ouvert. Une fois les opérations de traitements de surface effectuées (sauf l'engobage qui comme on l'a vu se fait le matin même de la cuisson), les pots sont mis à sécher entre huit jours et un mois dans l'idéal. Le séchage a lieu à l'intérieur. Les pots sont posés à même le sol -en bois ou en ciment-, le plus souvent retournés, parfois entassés les uns sur les autres (dans le cas des petits récipients). Les plats à *tortillas* sont quant à eux mis à sécher adossés verticalement à un mur.



Fig. 4.33 : CUISSON À CIEL OUVERT. A, B : Sígsig. C, D : San Miguel.

La cuisson a lieu le plus souvent l'après-midi, tandis que les pots sont exposés au soleil pendant toute la matinée. Dans la cuisson à ciel ouvert, « le combustible est au contact direct des récipients, avec une couche de combustible sur laquelle reposent les récipients, et une couche qui les recouvre partiellement ou complètement »⁵². L'installation de la structure de cuisson commence par la mise en place d'une première couche de tessons (San Miguel) ou de petits troncs de bois de feu (Sígsig, Nabón), disposée sur la surface de cuisson. Les premiers pots (les plus gros) sont ensuite placés sur cette couche (fig. 4.33, A). Ils sont emboîtés les uns dans les autres et disposés en plusieurs rangées, formant ainsi un carré (San Miguel) ou

⁵² Roux 2016, 102

un cercle (Sígsig, Nabón). Ils sont calés entre eux à l'aide de branchages, de tessons et/ou de pierres.

Ce premier niveau de pots est recouvert de petits troncs de bois de feu (fig. 4.33, B), sur lesquels on dépose une deuxième série de pots de taille moyenne (fig. 4.33, C). Une couche de bois de feu supplémentaire est disposée sur le tout ; celle-ci est à son tour surmontée d'une rangée de pots (les plus petits). À San Miguel et à Nabón, des troncs de bois de feu sont alignés tout autour la base de la structure (horizontalement et verticalement). L'ensemble est enseveli sous un tas de paille, de feuilles d'eucalyptus et de branchages (San Miguel et Sígsig). Le potier allume le feu à la base de l'un des côtés du tas (fig. 4.33 D). Au fur et à mesure que la combustion progresse, l'artisan remet du bois, de la paille ou des branchages pour alimenter le foyer. La combustion dure environ deux heures. Il faut attendre plusieurs heures après la fin de la cuisson avant de pouvoir retirer les pots.

Le tableau 4.9 résume les principaux traits partagés par l'ensemble des artisans de San Miguel, Sígsig, Nabón et Taquil Pour chacune des actions de la chaîne opératoire propre à la fabrication de poteries.

B. VARIANTES DE LA TRADITION ANDINE

Il existe deux grandes variantes techniques au sein de la chaîne opératoire générale présentée précédemment. La première regroupe les localités de San Miguel et Sígsig, où le colombinage est pratiquement absent (hormis le cas de deux potiers « exceptionnels »). Dans la deuxième, représentée par les villages de Nabón et Taquil, le colombinage est au contraire généralisé parmi les potiers. Ces deux variantes sont présentées ci-dessous, en reprenant – village par village –, l'ensemble des chaînes opératoires de fabrication des récipients, à travers les aspects qui se différencient d'une façon ou d'une autre du « tronc commun » régional esquissé dans la partie précédente. Il est à noter que le vocabulaire propre à l'ensemble du processus de fabrication des poteries est très variable d'un village à un autre ; pour chacun d'entre eux, le tableau reproduit en annexe 4A recense les principaux termes utilisés dans chaque localité.

Enfin, la présentation des spécificités de chaque localité conclut avec un tableau résumé des principales différences du village en question par rapport à la chaîne opératoire « type » de la Sierra sud de l'Equateur.

a. Variante 1 : modelage

1. San Miguel

1. Collecte et transformation des matériaux bruts (préparation de la pâte)

COLLECTE & TRANSFORMATION DES MATÉRIAUX BRUTS			
Extraction			
Matériaux collectés	-Terre (matériau argileux)		
	-Sable (dégraissant)		
	-Terre rouge (engobe)		
Type d'extraction	En surface		
Préparation de la pâte			
-Séchage			
-Fractionnement du matériau argileux par percussion lancée (sf. Sigsig)			
-Retrait d'éléments grossiers du matériau argileux à la main (sf. Sigsig)			
-Tri granulométrique du dégraissant au tamis en plastique ou en métal			
-Hydratation du matériau argileux par humectation (Sigsig, Nabón) ou par immersion (San Miguel, Taquil)			
Homogénéisation de la pâte			
-Pétrissage au pied (séquence étalement/enroulement/piétinement)			
-Malaxage (San Miguel, Taquil)			
FAÇONNAGE			
Ébauchage			
FORMES DE TYPE A		FORMES DE TYPE B	
Modelage (creusement/étirement)		Modelage (creusement pression externes)	
Préformage			
FORMES DE TYPE A		FORMES DE TYPE B	
Bord	Modelage par pressions continues (lanière de cuir)		
Séchage			
Panse	Battage		
Séchage			
Assise	Battage	Assise	Rabotage à la machette ou au couteau
POUR CERTAINS TYPES DE FORMES (VARIABLES EN FONCTION DES LOCALITÉS) : rajout d'une encolure colombinée			
Façonnage d'éléments rapportés : Anses faites au colombin			
FINITIONS : Lissage au battoir sur pâte cuir ré-humidifiée			
TRAITEMENTS DE SURFACE			
Par enduction de matériau argileux		Brunissage (sf. Sigsig, Nabon et F. Inga à San Miguel)	
DÉCORS : En creux (sf. Nabón) ; en particulier impression à Sigsig et Taquil			
CUISSON : À ciel ouvert (sf. Pacchapamba et San Juan Bosco -San Miguel-, et Taquil depuis 2008)			

Tableau 4.9 : Synthèse de la chaîne opératoire partagée par les localités de potiers andines

À San Miguel, le concassage des blocs de matériau argileux par percussion lancée se fait plus précisément à l'aide d'un bâton en métal ou un gourdin. Mais l'aspect essentiel où San Miguel se démarque des autres villages est l'hydratation du matériau argileux, qui se fait par immersion⁵³. Une fois concassés, les fragments de matériau argileux sont en effet placés dans des bassines en plastique (fig. 4.34, A), mais aussi des réservoirs en pierre (Francisco Inga), ou encore des cavités creusées dans des sols de terre battue (les *noques*, Teolinda Tenenpohuay – fig. 4.35, B). Ils y sont alors recouverts d'eau afin que celle-ci soit totalement absorbée par le matériau argileux.



Fig. 4.34 : PRÉPARATION DE LA PÂTE ET SUPPORTS DE MONTAGE À SAN MIGUEL. A : Hydratation de l'argile par immersion (bassine en plastique). B : *Noque* (Teolinda Tenenpohuay). C : Jarre (support de montage). D : *Parante* (support de montage).

Les contenants sont très souvent situés dans les mêmes espaces couverts servant au séchage des matériaux bruts. Dans tous les cas, cette immersion dure une nuit, sauf pour Teolinda Tenenpohuay, qui n'y consacre qu'une matinée. Teolinda est par ailleurs la seule à pratiquer le mélange de deux argiles, qu'elle extrait néanmoins à partir de la même mine de Rencián. Ce mélange a lieu alors que la potière dispose ensemble dans le *noque* les fragments de ces deux matériaux en vue de leur hydratation, à raison de deux sacs du premier type de

⁵³ Roux 2016, 34

terre et six de l'autre. Enfin, le dégraissant est aspergé sur le matériau argileux au moment où le potier l'étale sur le sol en vue de commencer à pétrir.

2. Le façonnage

Le type de support de montage utilisé à San Miguel peut adopter deux formes : soit il est constitué par une jarre à assise plate (*jarra*) posée à l'envers sur le sol de l'atelier (fig. 4.34, C), soit il est construit à partir d'une planche fixée à un poteau en bois rattaché à un socle ou planté dans un seau rempli de sable (Francisco Inga -*parante*, fig. 4.34, D). Dans le premier cas, le potier commence par mettre du sable sur l'assise de la jarre afin d'éviter que l'ébauche s'y colle. Pour sa part, avant de la placer sur le support, Francisco Inga pose rapidement la motte d'argile par terre afin que du sable y adhère. Ce support de montage unique dans la région conditionne la nature des gestes propres aux opérations d'ébauchage et façonnage, dans le sens où le potier n'a pas besoin de rajouter de gestes afin de faire pivoter l'ébauche –qui reste statique–, et peut effectuer davantage de mouvements en continu.

Ainsi, pour la *mise en forme du bord* des formes de type A, le potier place la lanière en cuir à cheval sur le bord et la fait ensuite glisser sur toute la circonférence de l'ébauche en la tenant des deux mains (conduite bimanuelle), tout en tournant autour du pot (pressions continues). Les deux mains –qui exécutent donc le même geste–, sont placées sur un côté de l'axe du potier (conduite asymétrique – fig. 4.35, A). Francisco Inga lui n'utilise pas le morceau de cuir, et a recours au préformage par pressions discontinues : il écrase les bords tout au long de leur circonférence entre le pouce et l'index (humides). La conduite des mains est ici unimanuelle.

Au niveau du *préformage de la panse* des formes de type A toujours, les potiers de San Miguel distinguent deux types de battage : le premier vise à donner sa forme globulaire au récipient. L'ébauche est alors posée sur le support de montage, et le potier bat tout en tournant autour du pot⁵⁴. Le deuxième –effectué dans la même position que celle décrite pour l'ensemble des autres villages–, cherche quant à lui à amincir les parois. Par ailleurs, les potiers emploient toujours un type de battoir pour le battage, et un autre pour le lissage. Pour le contre-battoir en revanche, ils choisirent ou non de le changer au moment du lissage. Les tableaux et planches de l'annexe 4B illustrent les différences existant entre chacun de ces outils.

D'autre part, Francisco Inga est le seul potier de San Miguel de Porotos à avoir recours au *colombin* pour les encolures. Il affirme avoir eu l'idée de lui-même et utilise cette technique pour fabriquer des cruches à col haut, éventuellement à décor anthropomorphe. Au lieu de former le colombin entre ses mains comme les artisans des autres villages, Francisco le roule sur une planche à l'aide de ses deux paumes (fig. 4.35, B). Le colombin est posé sur la paroi externe. Francisco forme ses cols en superposant jusqu'à quatre niveaux de colombins.

⁵⁴ Brazzero 2011, 46



Fig. 4.35 : LE FAÇONNAGE À SAN MIGUEL. A : Mise en forme du bord. B : Roulement de colombin sur surface plane (Francisco Inga). C : Élément de préhension : point de rattachement d'une anse (intérieur de la panse).

En ce qui concerne les formes de type B (plats à tortillas), voici la séquence d'opérations propre à San Miguel et succédant au modelage par creusement omniprésent dans les autres localités :

- Pressions verticales discontinues exercées sur les bords à l'aide de la lanière en cuir
- Pressions externes discontinues exercées sur les bords à l'aide de la lanière en cuir
- Répétition de cette séquence de pressions verticales / externes
- Étirement du fond avec la paume par gestes de tapping et de translation horizontale continue
- Raclage au doigt de l'assise, du fond et du bord
- Martelage du fond au battoir
- Nouvelle séquence de pressions verticales et externes sur les bords
- Nouvel étirement du fond avec les paumes⁵⁵.

D'autre part, au niveau des *éléments rapportés*, les anses sont apposées de façon différente par rapport aux autres villages. Le potier commence en effet par pratiquer une entaille avec son ongle à l'endroit de la paroi externe destiné à recevoir l'anse, et la perfore pour en faire un orifice. Il y introduit le colombin de l'anse et en écrase les extrémités tout autour de l'entaille afin de le fixer sur la paroi interne du récipient (voir fig. 4.35, C). L'autre extrémité est fixée soit de l'intérieur également, soit sur la paroi extérieure du pot, à l'aide de petits morceaux de pâte humide rajoutés et écrasés par gestes de pression discontinue jusqu'à effacer toute trace du rattachement de l'anse à la panse⁵⁶. Le façonnage des anses et des pieds a lieu après le brunissage.

⁵⁵ activité combinée - Ibid., 57

⁵⁶ Ibid., 49

3. Les finitions et les traitements de surface

Francisco Inga est le seul potier de San Miguel à avoir recours à la finition sur pâte humide ou *lissage*⁵⁷. Il lisse en effet l'intérieur du col de ses cruches anthropomorphes avec un outil en bois semblable à un rouleau à pâtisserie et l'extérieur, à la main mouillée⁵⁸. Pour ce qui est des traitements de surface, à San Miguel, le *brunissage* est fait de façon peu soignée / rapide. De fait, l'uniformité de l'effet de brillance des pots de San Miguel est très faible, puisque ces derniers ne présentent que quelques plages brillantes séparées entre elles par de larges bandes mates⁵⁹. D'autre part, l'*engobe* est plutôt appliqué entre la carène et le bord externe du pot, ainsi que sur la partie interne du bord⁶⁰.

4. Les décors

À l'instar du reste de la zone d'étude, les décors visibles sur les bords des formes fermées de type A de San Miguel sont associés à la famille des techniques de décor en creux. Mais à la différence des autres villages, il s'agit de décors incisés. La technique de l'incision consiste à «entailler l'argile crue»⁶¹ afin d'y créer un motif⁶². L'incision simple⁶³ -que l'on retrouve à San Miguel-, est plus précisément pratiquée à l'aide d'une pointe mousse (ici l'ongle ou le bord de la lanière en cuir), manipulée par le potier selon un mouvement linéaire continu⁶⁴, c'est-à-dire, alors qu'il tourne autour du pot. Ce motif est constitué d'une série de petits traits verticaux parallèles régulièrement espacés, qui recouvrent tout le pourtour de la lèvre. Il est localement connu sous le nom de *crespitas* (voir fig. 4.36, A). Francisco Inga ne fait pas de *crespitas*, mais a tout de même recours à l'incision puisqu'il utilise un outil en roseau semblable à un poinçon, qui lui sert à figurer les sourcils et le menton de ses cruches à col anthropomorphe⁶⁵.

Francisco Inga est par ailleurs le seul à San Miguel à exécuter des décors par application d'éléments rapportés (technique de décor en relief). Cette technique se réfère à l'« action de façonner à la main, en argile plastique, un élément de décor destiné à être appliqué »⁶⁶. Ces éléments peuvent être : a) des petits éléments en relief à base ovale ou cordons⁶⁷, b) des protubérances de bases plus ou moins circulaires ou boutons⁶⁸, c) des bandes de pâte en relief ou mamelons⁶⁹. Francisco les emploie uniquement pour représenter les traits faciaux des

⁵⁷ Courty et Roux 1995, 23

⁵⁸ Idem 2011, 54

⁵⁹ Martineau 2010, 14 ; Rice 1987, 90, 138

⁶⁰ Brazzero 2011, 51

⁶¹ Balfet *et al.* 1989, 85

⁶² technique graphique -Shepard 1956, 196

⁶³ Cauliez 2010

⁶⁴ technique d'incision ponctuelle - Roux 2016, 97

⁶⁵ Brazzero 2011, 56

⁶⁶ Balfet *et al.* 1989, 111

⁶⁷ Cauliez 2011, 69

⁶⁸ Ibid., 66

⁶⁹ ici demi-circulaires - Ibid.

personnages figurés sur ses cruches anthropomorphes ou zoomorphes (voir fig. 4.36, C). Il les forme en les roulant entre ses deux paumes. Les parois des récipients –alors à l'état cuir-, sont le plus souvent ré-humidifiées avant d'y apposer les éléments décoratifs. Ces derniers sont étirés au niveau de leur base afin d'étaler cette pâte pour la fixer au récipient au moyen de pressions digitales discontinues. Francisco tiendrait cette technique de son père, et l'aurait perfectionnée après avoir travaillé un temps dans divers ateliers de céramique à Cuenca. Francisco Inga utilise également des peintures industrielles de plusieurs couleurs pour décorer ses pots anthropomorphes ou zoomorphes de motifs de son invention ou demandés par les clients. Cette opération est exécutée après cuisson, à l'aide d'un pinceau. Francisco est le seul à San Miguel à utiliser cette technique de décor en surface (voir fig. 4.36, B), qu'il a adoptée tout récemment suite aux conseils du mari d'une de ses petites-filles –ébéniste.



Fig. 4.36 : DÉCORS ET FORMES DE LA POTERIE DE SAN MIGUEL. A : Incision (technique de décor en creux). B : peinture (décor en surface). C : formes composites (Francisco Inga).

5. La cuisson

Une des particularités de San Miguel réside en ce que deux autres structures de cuisson cohabitent avec celle de la cuisson à ciel ouvert utilisée dans le hameau de

Pacchapamba : il s'agit des structures de cuisson à enceinte fermée (hameau de San Juan Bosco), et des fours (hameau de Chico Ingapirca).



Fig. 4.37 : STRUCTURES DE CUISSON DE SAN MIGUEL. A, B : Structures de cuisson à enceinte fermée (San Juan Bosco). C : Four de Chico Ingapirca (vu de devant). D : Le même four vu du dessus.

LES STRUCTURES DE CUISSON À ENCEINTE FERMÉE (fig. 4.37, A, B)

Les structures de cuisson à enceinte fermée de San Juan Bosco sont constituées par un muret en forme de fer à cheval (ou trois murets formant un carré), avec une ouverture frontale. Ce muret –de 1 m de hauteur environ-, est fait à partir de blocs en pierre. Il dispose de deux ouvertures placées à l'arrière de la structure, qui servent à l'alimenter en oxygène lors de la combustion. La première étape du processus consiste à former un « lit » de tessons à l'intérieur de la construction, à même le sol. Des troncs moyens de bois de feu sont ensuite adossés tout au long du muret de la structure. Les pots sont alors disposés en rangées sur le « lit » de tessons. Ce premier niveau est à son tour recouvert de petits troncs de bois de feu.

COLLECTE & TRANSFORMATION DES MATÉRIAUX BRUTS
Préparation de la pâte
-Concassage à l'aide d'un bâton en métal / gourdin
-Hydratation par immersion

FAÇONNAGE
-Le support de montage : absence de gestes de pivotement de l'ébauche ; possibilité d'exécuter des gestes continus
-Les encolures au colombin : fabriquées par F. Inga uniquement (cruches à col haut). Colombin formé par roulement sur surface plane. Apposé sur la paroi externe. Jusqu'à quatre niveaux de colombins superposés.
-Plats à tortillas : utilisation de la lanière en cuir ; étirement du fond avec la paume ; raclage au doigt ; martelage au battoir
-Les anses : extrémité inférieure rattachée au récipient de l'intérieur

FINITIONS
F. Inga : en plus du lissage sur pâte cuir ré-humidifiée, recours au lissage sur pâte humide pour les encolures colombinées

TRAITEMENTS DE SURFACE
-Brunissage rapide et peu soigné
-Formes fermées de type A (parois externes) : engobe appliqué entre le bord et la carène

DÉCORS
-Incision (techniques de décor en creux)
-Application d'éléments rapportés (technique de décor en relief - F. Inga)
-Peinture (technique de décor en surface - F. Inga)

CUISSON
2 structures en plus de la cuisson à ciel ouvert : structures de cuisson à enceinte fermée et fours

Tableau 4.10 : Particularités de la chaîne opératoire de San Miguel

Un deuxième niveau de pots est posé dessus ; il est lui aussi surmonté d'une autre couche du même type de bois de feu, sur laquelle on place la dernière rangée de pots (trois couches de pots au total). Celle-ci est recouverte de paille (*chamiza*) avant l'allumage. À l'instar de la cuisson à ciel ouvert, les pots peuvent être récupérés au bout de quelques heures après la fin de la cuisson.

LES FOURS (fig. 4.37, B, C)

À Chico Ingapirca, les fours sont à tirage vertical –ou à sole à tirage ascendant. Ce dernier est carré, et fait avec des briques d'adobe (ou des blocs de pierre tendre dans le cas de Francisco Inga). La structure est constituée de deux parties : à la base du four, la chambre de combustion, où le potier introduit le bois de feu par une ouverture carrée située à l'avant du four. Une sole perforée en adobe sépare cette chambre de combustion du compartiment supérieur –ouvert-, destiné à recevoir les pots.

Avant d'y placer les récipients, le potier recouvre la sole d'un niveau de tessons, destiné à éviter que la flamme rentre en contact direct avec les pots (principe du four). Une fois ces derniers mis en place, le potier recouvre l'ouverture du compartiment supérieur de branchages. La cuisson dure deux heures. Il faut laisser les pots refroidir pendant une journée avant de les sortir du four.

2. *Sígsig*

1. Collecte et transformation des matériaux bruts

À Sígsig, la préparation de la pâte se distingue des autres villages au niveau du type de percussion employé pour concasser les blocs. Quelques spécificités sont également à noter par rapport à l'ordre des dernières opérations précédant l'homogénéisation de la pâte.

À la différence de Rosa Mora (La Esmeralda), qui concasse les blocs de terre par percussion lancée à l'aide d'une batte en bois (*palito*), les autres potiers de Cashapugro placent les blocs sur un sac en jute posé par terre afin de les concasser par percussion posée au moyen d'une pierre (fig. 4.38, A). La terre granuleuse obtenue est ensuite broyée sur une pierre à moudre à l'aide d'une grande pierre cylindrique, jusqu'à obtention d'une poussière fine (fig. 4.38, B). Celle-ci est tamisée au moyen d'une feuille de métal perforée, au-dessus d'un morceau de plastique ou un chiffon posés sur une table (fig. 4.38, C). Les morceaux de terre qui restent piégés dans le tamis sont de nouveau soumis à un broyage. La terre tamisée est mise de côté dans des jattes en plastique.

En vue d'hydrater le matériau argileux, le potier commence par asperger de l'eau sur le sac en jute où aura lieu le pétrissage. Il y verse ensuite les jattes de terre tamisée. C'est alors qu'intervient l'ajout du dégraissant : Pascual met du sable dans une vieille boîte de sardines (fig. 4.38 C) et le déverse sur le tas de terre. L'opération est répétée quatre ou cinq fois (ce qui fait une proportion d'environ 15% de dégraissant par rapport au matériau argileux). Pour sa part, Rosa explique qu'elle met 50% de terre « claire » (argileuse) et 50% de terre noire sablonneuse. Matériau argileux et dégraissant sont doucement mélangés avec les mains, jusqu'à obtention d'un tas uniforme au milieu duquel on creuse un puits. Ce dernier est rempli d'eau (l'équivalent de la moitié d'une jatte pour trois jattes de terre). Le puits est recouvert, tandis que l'on laisse l'eau pénétrer dans le tas pendant une quarantaine de minutes.



Fig. 4.38 : LA PRÉPARATION DE LA PÂTE À SÍGSIG. A : Concassage des blocs. B : Broyage du matériau argileux. C : Tri granulométrique du dégraissant. D : Le potier met du sable dans une boîte de sardines avant de le verser dans la bassine marron (matériau argileux).

2. Le façonnage

Sígsig se différencie essentiellement des autres villages au niveau de la nature et l'agencement des opérations de façonnage des formes de type B (plats à tortillas) et A (col au colombin), ainsi que du type de mise en forme des assises. Le support de travail est ici constitué par une dalle posée sur une table en bois. Après les opérations de creusage par pressions externes et d'abaissement des parois communes à toute la région, voici la séquence propre à l'ébauchage local réservée aux formes de type B (*plats à tortillas*) :

- Étirement du fond à l'aide du poing (gestes de translation multidirectionnelle)
- Répétition de la séquence d'abaissement des parois par pressions verticales et externes exercées sur le bord
- Amincissement du fond par martelage au poing
 - Répétition de la séquence d'abaissement des parois par pressions verticales et externes exercées sur le bord
 - Nouvel amincissement du fond par martelage au poing

- Raclage du fond au doigt
- Répétition de la séquence d'abaissement des parois par pressions verticales et externes exercées sur le bord
- Amincissement du fond par martelage au poing et au contre-battoir.

Avant le simple rabotage utilisé par les potiers des autres villages pour la mise en forme de l'assise des plats à tortillas, les artisans de Sígísig ont recours à quatre opérations supplémentaires :

- Mise en forme du bord par pressions continues sur pâte humide à l'aide de la lanière en cuir
 - Séchage du plat à tortilla pendant une nuit
- Rabotage du fond au moyen d'une cuiller en plastique
- Martelage du fond (pâte à consistance cuir), à l'aide du contre-battoir
- Rabotage du bord au couteau

En ce qui concerne les *formes de type A dotées d'un col au colombin*, force est de remarquer que Pascual est le seul à en fabriquer à Sígísig, plus précisément pour le façonnage des cruches à col haut. Pascual dit qu'il a eu « tout seul » l'idée de fabriquer ces formes en leur faisant un col au colombin (quoiqu'il nous ait aussi révélé avoir un vague souvenir d'une référence à l'utilisation du colombin, « autrefois », par les « anciens »). Il est certain en tout cas que le colombinage utilisé par Pascual diffère de celui des autres localités. Tout d'abord, le façonnage du col ne se fait pas après la mise en forme de la panse, mais entre les diverses séquences de battage constitutives de cette dernière. D'autre part, pour faire les cols, Pascual utilise deux colombins. La séquence d'opérations propre au façonnage de ses cruches à col haut se présente donc de la façon suivante :

- Apposition du premier colombin sur l'ébauche de la panse (fig. 4.39, A, B)
- Raclage de la paroi externe du colombin au couteau (gestes verticaux – fig. 4.39, C)
- Troisième battage de la panse (fig. 4.39, D)
- Apposition du deuxième colombin du col
- Mise en forme du bord à l'aide de la lanière en cuir
- Quatrième battage de la panse
- Séchage
- Deux derniers battages de la panse et mise en forme de l'assise
- Par ailleurs, au niveau des modalités de placement et d'amincissement des colombins, Pascual a recours à la technique du colombin par pincement. Il pose en effet le colombin légèrement vers l'intérieur de l'ouverture de l'ébauche. Pour l'y fixer aux parois internes, il le place entre le pouce et l'index de sa main droite afin de le soumettre à de légers pincements, tandis que de l'autre main, il fait tourner le moule où est placée l'ébauche (activité des mains combinée).

Pour la jointure externe, il place des petits morceaux de pâte humide à la base du colombin, qu'il étale ensuite sur la paroi à l'aide de la main droite, tandis que la main gauche agit en support des parois externes. Puis il place le pouce et l'index d'une main à cheval sur le colombin afin d'uniformiser l'épaisseur de la paroi par pincements, toujours en faisant tourner le moule de l'autre main. L'effacement de la jointure entre le premier et le deuxième colombin se fait avec un galet humidifié.



Fig. 4.39 : LE FAÇONNAGE DU COL AU COLOMBIN (P. MATAILO, SÍGSIG). A : Pose du premier colombin. B : Le potier pince le colombin entre le pouce et l'index de la main droite. C : Raclage de l'ébauche du col. D : Troisième battage de la panse.

D'autre part, la *mise en forme de l'assise* des formes de type A est elle aussi différente de celle des autres localités. Elle a lieu après le dernier battage : le potier lisse alors les parois

externes du récipient à la main mouillée. Puis il met de l'eau sur une dalle ou une planche, y dépose le pot et le fait tourner en posant ses deux mains sur le haut de la panse et en appuyant légèrement dessus afin de former une assise plate (fig. 4.40, A). De l'intérieur, il peut aplatir/lisser légèrement le fond avec un galet. Une fois que l'assise est formée, l'artisan la lisse à l'aide du battoir humide et à la main mouillée. Enfin, en ce qui concerne les *éléments rapportés*, Pascual est également le seul à fabriquer des écuelles tripodes façonnées de la même manière que les plats à *tortillas* (quoique plus petites et dépourvues d'anses), et dotées de pieds. Ces derniers sont faits à l'aide de colombins de la même taille, que Pascual fixe à l'assise de l'écuelle à l'aide de morceaux de pâte humides, par gestes de pression exercés à l'aide d'une tige en métal. Les extrémités des pieds sont aplaties à l'aide du contre-battoir.



Fig. 4.40 : AUTRES PARTICULARITÉS TECHNIQUES DE LA POTERIE DE SÍGSIG. A : Mise en forme de l'assise. B : Doucissage. C : Rajout de pommes de pin au tas de cuisson.

3. Les finitions et les traitements de surface

À Sigsig, le lissage sur pâte cuir ré-humidifiée est suivi d'un *lissage à la main mouillée*. En ce qui concerne les traitements de surface, il est à noter que contrairement aux autres artisans de la Sierra sud de l'Équateur, les potiers locaux n'ont pas recours au brunissage, mais au *doucissage*⁷⁰. Cette technique consiste à frotter les parois au moyen d'un galet plat régulièrement plongé dans un seau d'eau. Elle est donc mise en œuvre ici une sur pâte à consistance cuir ré humidifiée (fig. 4.40, B). Pascual explique que cette opération cherche à

⁷⁰ voir Roux 2016, 87

éliminer les irrégularités de la surface, en déplaçant les excès de pâte vers les endroits où celle-ci présente des creux. Il l'applique sur les bords internes des formes fermées, ainsi que sur les parois internes et externes des récipients ouverts. Enfin, nous signalerons que le jour de la cuisson, après avoir été laissés au soleil toute la matinée, les pots sont éventuellement soumis à une abrasion au papier de verre afin de corriger les imperfections des parois⁷¹.

COLLECTE & TRANSFORMATION DES MATÉRIAUX BRUTS
Préparation de la pâte
Concassage par percussion posée
FAÇONNAGE
-Support de travail : dalle
-Ébauchage des plats à tortillas : fond étiré au poing, recours au martelage (poing et contre-battoir). Mise en forme : préformage du bord par pressions continues ; rabotage du bord et du fond
-P. Matailo uniquement : Nature et agencement des opérations de façonnage des cruches à col haut (en particulier colombin par pincement)
-Absence du battage pour le préformage de l'assise des formes de type A
FINITIONS
Lissage à la main mouillée après le lissage sur pâte cuir ré humidifiée
TRAITEMENTS DE SURFACE
Doucissage (absence de brunissage)
DÉCORS
Application d'éléments rapportés (technique de décor en relief - P. Matailo)
CUISSON
Rajout de pommes de pin au combustible

Tableau 4.11 : Particularités de la chaîne opératoire de Sígsg

⁷¹ Ibid., 84

4. Les décors

À Sígsg, les impressions visibles sur les bords des récipients sont réalisées avec l'ongle du pouce droit, par gestes ponctuels de pression oblique⁷², créant ainsi un motif en ligne de lunules parallèles⁷³ localement appelé *conchitas*. Ce faisant, la main gauche agit en support et fait à la fois pivoter le pot afin que les impressions recouvrent toute la circonférence du bord. En plus de l'impression, l'on notera également que Pascual Matailo est le seul à avoir recours à l'application d'éléments rapportés (technique décorative en relief).

5. La cuisson

Outre le combustible que l'on retrouve dans les autres localités, les potiers de Sígsg rajoutent des pommes de pin çà et là sur le tas de cuisson (fig. 4.40, C). Ils expliquent que ces dernières permettent d'éviter que les pots noircissent, tout en leur donnant une belle couleur rouge.

b. Variante 2 : Modelage/colombinage

1. Nabón

1. Le façonnage

La différence majeure entre Nabón et les autres communautés tient au fait que le modelage par étirement ne concerne que la base (soit environ $\frac{1}{4}$ du récipient -fig. 4.41, A), le restant du pot étant monté au colombin. Les premiers colomblins sont posés en biseau interne (fig. 4.41, B), et les deux ou trois derniers (en fonction de la taille du pot), en biseau externe (fig. 4.41, C). Le colombin est la plupart du temps en anneau (s'il n'est pas assez long, le potier rajoute de la pâte ; dans le cas contraire, le colombin est sectionné). Les jointures sont effacées au fur et à mesure (au doigt). Le colombinage est suivi d'un premier battage léger. Puis les pots sont mis à sécher pendant 1 ou 2 jours avant le battage final. Nous attirerons l'attention sur le fait que les potiers de Nabón n'utilisent pas de lanière en cuir lors de la mise en forme du bord, qui se fait au doigt et au battoir.

2. Les décors

Nabón est en outre la seule localité andine où l'engobe est utilisé pour la réalisation de motifs décoratifs et non comme technique de traitement de surface. La terre rouge employée pour la fabrication de l'engobe est la même que dans les autres communautés, mais son application sur les pots se fait à l'aide d'un chiffon enroulé autour d'un bâton (fig. 4.41, D).

⁷² Cauliez 2011, 56

⁷³ Ibid., 60



Fig. 4.41 : FAÇONNAGE ET DÉCORS À NABÓN. A : Modelage de la base. B : Colombin en biseau interne. C : Colombin en biseau externe. D : Outil utilisé pour l'engobage.

FAÇONNAGE
Base modelée ; restant du récipient au colombin (biseau interne premiers colombrins, externe pour les derniers). Léger battage après la pose des colombrins, puis après 1 ou 2 jours de séchage. Mise en forme du bord au doigt et au battoir.
DÉCORS
Peinture (technique de décor en surface)

Tableau 4.12 : Particularités de la chaîne opératoire de Nabón

2. Taquil

1. Collecte et transformation des matériaux bruts

Contrairement aux autres cas de figure de la zone d'étude, à Taquil, l'*extraction de l'argile* se fait non pas en surface mais en fosse. Lida Uzho explique que les potiers connaissent les limites de la zone où se trouve l'argile, mais celle-ci se trouve en profondeur et ils doivent d'abord sonder le terrain pour la trouver. Une fois que l'argile est repérée, le périmètre est désherbé et creusé à l'aide de barres de mines et de pelles, parfois jusqu'à trois mètres de profondeur. Les potiers peuvent éventuellement trouver de l'argile en surface sous la forme d'une terre noire, mais celle-ci sera souvent de piètre qualité. L'extraction peut prendre entre une et trois journées de travail.

En ce qui concerne la *préparation de la pâte*, la terre est ici concassée à l'aide d'une pierre ou d'un maillet. L'hydratation de l'argile se fait par immersion : le matériau est laissé à tremper la veille pour le lendemain, éventuellement recouvert d'un plastique (Celso Véliz). Le jour du pétrissage, le potier étale le dégraissant sur un sac en jute, avant d'y placer l'argile détremmée. En termes généraux, la pâte est constituée de 60 à 75% d'argile, et de 40 à 25% de sable. Pendant le *pétrissage*, si le potier repère des éléments grossiers, il détache le morceau de pâte correspondant afin de retirer les inclusions et pétrir le morceau entre ses deux mains avant de le remettre dans le tas.

2. Le façonnage

Une des principales différences de Taquil par rapport aux autres villages est le type de support de travail utilisé. En effet, jusqu'en 1984, les potières de Taquil travaillaient avec des moules (fig. 4.42, A), sur lesquelles elles plaçaient l'ébauche, afin d'« imprimer une rotation continue au récipient »⁷⁴. Les potières faisaient tourner ce moule d'une main, tandis qu'elles travaillaient la céramique de l'autre. Entre 1984 et 2014, suite à l'influence de l'initiative d'aide à l'artisanat local PREDESUR, le moule a progressivement été remplacé par la tournette (fig. 4.42, B). La tournette est un « instrument rotatif monté sur un axe et dont néanmoins l'énergie cinétique rotative ne permet pas de tourner des mottes d'argile d'un poids supérieur à 1-2 kg »⁷⁵. Les tournettes de Taquil sont composées d'un disque en bois ou en métal rattaché à un piédestal cylindrique en métal. Elles sont actionnées par le potier lui-même (à la main), au moyen de gestes unimanuels : pendant que l'une main travaille la pâte, l'autre fait tourner le dispositif rotatif (directement, ou par le biais du récipient fixé dessus).

Taquil se caractérise également par une forme propre (couvertles), mettant en évidence une chaîne opératoire particulière. En outre, des particularités sont à noter au niveau des battoirs. Enfin, la technique du colombin présente des particularités vis-à-vis des autres communautés. Nous examinons ci-après chacun de ces trois éléments.

⁷⁴ principe du dispositif rotatif - Roux 2016, 50

⁷⁵ Ibid.



Fig. 4.42 : SUPPORTS DE TRAVAIL ET CHAÎNE OPÉRATOIRE DU FAÇONNAGE DES COUVERCLES À TAQUIL. A : Moule traditionnel. B : Tournette. C : Ébauchage du couvercle. D : Repoussage du couvercle. E : Rabotage du couvercle. F : Formation du rebord de l'élément de préhension (couvercle).

CHAÎNE OPÉRATOIRE DU FAÇONNAGE DES COUVERCLES ET DES ASSIETTES

L'*ébauche* de ce type de formes consiste en une plaque circulaire ou galette formée à partir d'une masse d'argile homogène humide que le potier amincit progressivement entre ses paumes par des gestes de tapping croisés et alternés⁷⁶ (fig. 4.42, C). La galette est mise à sécher à l'intérieur, sur un disque en bois placé sur une étagère. Le séchage dure une demi-journée pour les petites formes, et une journée pour les plus grandes.

La *mise en forme de la panse* intègre quant à elle trois techniques : après avoir été placée à la verticale en équilibre entre la poitrine et le giron du potier –alors en position assise-, la galette est tout d'abord soumise à un battage. Elle fait ensuite l'objet d'un repoussage (technique de préformage par pression sur pâte à consistance cuir ré humidifiée). Cette technique consiste à affiner et courber progressivement la paroi interne d'un récipient⁷⁷ à l'aide d'un outil à surface active arrondie⁷⁸ -ici le battoir en céramique. À Taquil, elle est plus précisément utilisée pour former le creux de l'assiette (ou du couvercle). Plaçant la main gauche en support des parois externes, le potier soumet alors l'intérieur du couvercle/assiette à une série de pressions discontinues (gestes de translation horizontale), grâce au battoir tenu dans sa main droite (fig. 4.42, D).

Puis l'artisan humidifie la tournette avant de placer l'ébauche dessus afin de poursuivre le repoussage. Enfin, la troisième technique, qui intervient après la mise en forme du bord (voir ci-dessous), est le rabotage. Le potier pose alors le couvercle ou l'assiette sur la tournette (ouverture placée contre le support de travail). La paroi externe est ensuite rabotée à l'aide d'un petit couteau tenu dans la main gauche. Ce dernier est manipulé en gestes de translation multidirectionnels discontinus, tandis que la main droite fait pivoter le disque de la tournette (fig. 4.42, E). Les parois externes sont finalement lissées. Pour ce qui est de la mise en forme des bords, ces derniers sont égalisés à l'aide d'un petit couteau. Cette opération est mise en œuvre après le repoussage et avant le rabotage des parois externes. Le potier pose alors l'ébauche sur la tournette (assise placée contre le support de travail), et place un couvercle dedans. Puis, par un geste continu, il coupe toute la circonférence du bord à l'aide d'un couteau tenu dans sa main droite, tandis que la main gauche tient les parois externes en support et fait pivoter le récipient posé sur la tournette.

Afin d'arrondir les bords ainsi égalisés, le potier termine l'opération en les humidifiant à l'aide du doigt par un geste continu (toujours avec le couvercle posé dessus), avant d'y passer une estèque en plastique. L'artisan enlève alors le couvercle de l'ébauche, et en lisse le bord à l'aide de la lanière en cuir humidifiée. Après le rabotage des parois externes, la préforme est mise à sécher pendant deux ou trois jours avant le rajout de l'élément de préhension (dans le cas des couvercles).

⁷⁶ Ibid., 58

⁷⁷ Ibid., 64

⁷⁸ Ibid., 47

Les *éléments de préhension* des couvercles de Taquil correspondent à des tenons. Le potier les façonne en modelant tout d'abord un cylindre de pâte humide entre ses deux paumes. Puis il place une extrémité de ce cylindre sur la paume de sa main droite et l'autre, entre les doigts de la main gauche. La main gauche va alors faire pivoter le cylindre tout en l'écrasant légèrement sur la paume droite, ce qui va aplatir l'extrémité posée sur la paume en question et ainsi former la base circulaire de l'élément. Le couvercle est déjà posé sur la tournette. Le potier en guilloche le centre à l'aide d'un couteau, avant de l'humidifier et de poser l'élément de préhension dessus.

Ce dernier est ensuite fixé à la paroi au moyen d'un petit colombin de pâte étalé entre la base de l'élément et la paroi du couvercle (avec pivotement de la tournette). Le tenon est alors lissé à l'aide du petit battoir chargé en eau. Enfin, le potier forme le rebord de l'élément de préhension avant de le lisser à la main mouillée (fig. 4.42, F). Pour ce qui est des autres récipients, l'apposition des anses se fait de la même façon que dans les autres villages, à la différence près qu'elle est précédée d'un guillochage au couteau de l'espace destiné à recevoir les anses en question. D'autre part, Taquil se distingue par le façonnage de pots verseurs, dont les becs sont mis en place tout de suite après le lissage qui suit la pose du ou des colombins du col (donc à état humide). Ils sont modelés à part, tandis que le potier découpe un orifice au niveau du col à l'endroit où il projette de le coller (par gestes de pression discontinue).

LES BATTOIRS

À Taquil, les potières utilisent un type de battoir et de contre-battoir pour le battage de la panse, et un autre type de battoir et de contre-battoir pour la mise en forme de l'assise (*pacchado*). Un seul type de battoir (de petite taille) est utilisé pour le lissage aussi bien des parois internes que des parois externes. Les tableaux et planches de l'annexe 4B (Taquil), illustrent les différences existant entre chacun de ces outils.

LA TECHNIQUE DU COLOMBIN

Le colombinage a lieu le lendemain du préformage de l'assise. Le potier lisse alors la panse à l'aide du battoir chargé en eau, avant d'en raboter le bord au couteau afin de l'égaliser en vue de la pose des colombins. Tenu dans la main droite, le couteau rabote le bord de l'intérieur, tandis que la main gauche tient les parois externes en support et fait pivoter l'ébauche sur la tournette afin de pouvoir faire passer le couteau horizontalement sur toute la circonférence du pot. Le bord est néanmoins raboté par segments : les pressions exercées par le couteau sont donc discontinues (fig. 4.43, A). Enfin, le bord est soumis à un guillochage au couteau (voir fig. 4.43, B). Ce dernier est exécuté sur le bord externe, de la main droite, tandis que la main gauche fait pivoter la tournette sur laquelle est placé le pot.

À Taquil, le colombin se retrouve dans les marmites dites *arroceras*, *ollas rectas* ou *caserolas*, les écuelles, les poêles (un seul colombin), ainsi que les cruches à col haut (*jarras* –plusieurs colombins). Dilma Padilla spécifie qu'elle pose le colombin à l'intérieur quand elle fait des marmites de petite taille (*arrocera chiquita*), et à l'extérieur pour les grandes

marmites (*arrocera grande*). En général, la pose des colombins a lieu exactement de la même façon que dans les autres communautés, mis à part l'opération de jointure, qui se fait après la pose et non pas au fur-et-à-mesure. Elle est exécutée à l'aide d'outils en plastique, alors que le récipient est posé sur la tournette. La mise en forme du bord a lieu de la même façon que pour les autres localités. D'après Carmen Lapo et Lindaura Padilla, avant la lanière en cuir actuelle, c'est la feuille d'un arbre local connu sous le nom de *duco* qui était employée pour la mise en forme du bord. De fait, d'après les recherches de Celso Véliz, *Ducu Gañil* serait l'ancien nom de Cera, qui aurait été baptisée de la sorte par la famille créole des Burneos –propriétaire de toutes les terres de la commune jusqu'aux années soixante du siècle dernier.



Fig. 4.43 : LE COLOMBINAGE À TAQUIL. A : Rabotage du bord (préparation pose du premier colombin). B : Guillochage préalable à la pose du premier colombin.

Il est à noter que Carmen Lapo fabrique le col de ses cruches différemment (sans colombins) : elle forme un cylindre qu'elle perce avec son index au niveau des extrémités afin de créer une ouverture, avant d'étirer/amincir les parois par gestes de pression discontinue. Carmen explique qu'elle a appris cette façon de faire « toute seule ». De fait, l'origine de la tradition du colombin à Taquil est quelque peu obscure. Celso Véliz –qui affirme avoir mené des recherches personnelles sur l'histoire de la poterie à Cera-, explique que d'après sa grand-mère, les colombins étaient autrefois utilisés pour le façonnage des grandes jarres –plus faciles à fabriquer de cette façon-, qui ne font plus partie des productions actuelles ; le modelage était quant à lui destiné aux formes petites et moyennes. Ernestina Guamán et Fanny Poma en revanche sont catégoriques : le colombin est récent à Cera ; il ne fait pas partie des techniques « traditionnelles » et a été introduit par les nouvelles générations. Il est curieux de noter qu'il n'existe pas davantage de consensus quant à l'appellation donnée au colombin (voir tableau vocabulaire annexe 4A). Parmi les potiers et leur entourage, nous avons ainsi relevé trois cas de figure :

- Potiers n'ayant jamais recours au colombin. Il s'agit de la tante de Carmen Lapo, de Luz Sinchire et sa belle-sœur, de la mère de Fanny Poma, de la grand-mère de Lida Uzho et de la mère d'Ernestina Robalino (mais cette dernière n'est pas originaire de Taquil). À part Luz Sinchire (non originaire de Taquil mais qui a appris à faire de la

céramique avec sa belle-sœur, née, elle, à Taquil), nous n'avons pu rencontrer aucune de ces personnes ; cette donnée nous a été fournie par leurs parents potiers interrogés.

- Potier connaissant la technique mais ne l'utilisant qu'à la demande des clients : c'est le cas de Rosa Padilla, qui a donc appris la technique, quoiqu'on ne lui ait pas encore demandé avec qui.
- Potiers ne fabriquant que des marmites dotées d'un col au colombin : Lida Uzho, Rosa et Celina Guamán.
- Potiers fabriquant à la fois des marmites avec et sans colombin : Libia Padilla, Rosa de Padilla, Claudia Robalino, Fanny Poma, Ernestina Robalino, Carmen Lapo, Tarsila Guamán, Dilma Padilla, Gladys Robalino (soit la majorité des artisans interrogés).

3. Les finitions

Taquil est la seule de nos quatre communautés à avoir aussi recours à un lissage sur humide. Localement appelé *raspado*, ce dernier fait suite à la mise en forme du bord des formes de type A. Le bord en question est d'abord lissé à l'aide d'un lisseur en plastique appelé *mate* (petit flacon ou morceau de tuyau d'arrosage par exemple – fig. 4.44, A). Ce dernier est tenu dans la main droite, qui le passe sur les bords internes par gestes de frottements horizontaux discontinus, tandis que la main gauche tient le bord externe en support tout en faisant pivoter la tournette sur laquelle est placé le pot. Puis le potier place la lanière en cuir humidifiée à cheval sur le bord (fig. 4.44, B), qu'il lisse ensuite d'une main, tandis que l'autre fait pivoter le disque de la tournette. Par ailleurs, après avoir été apposées, les anses sont elles aussi lissées à la main mouillée et/ou à l'aide du morceau de cuir humidifié.

Pour ce qui est du lissage sur pâte cuir ré-humidifiée, il est à noter que ce dernier se fait avec le battoir (parois internes et externes). Il peut aussi être effectué à l'aide de la lanière en cuir, du *mate*, ou encore de peignes en plastiques. Ernestina Robalino raconte que du temps de sa mère, les potières utilisaient des lisseurs en bois qu'elles fabriquaient elles-mêmes.

4. Les traitements de surface

Les potiers de Taquil engobent leurs pots de la même façon que les artisans des autres villages. Mais d'après le témoignage des potières interviewées et ceux recueillis par Sjömann⁷⁹, dans les années 80, l'engobe rouge était appliqué à la main. En 2000, une formation impartie aux potières de la première association de Lida Uzho par l'Université de Loja a introduit à Taquil l'utilisation du pinceau pour engober les pots. Par un effet de « bouche-à-oreille » qui s'est étalé sur plusieurs années, le pinceau a ensuite été progressivement adopté par la grande majorité du reste des potiers de Taquil (fig. 4.44, C).

Outre l'engobage, les potiers de Taquil ont recours à une autre technique d'enduction : le graphitage. Cette technique consiste à appliquer une variété de carbone sur la pâte, ici par

⁷⁹ 1992, 96

frottement⁸⁰. À Taquil, le graphitage est effectué après le brunissage, dans le but de donner une couleur gris-noir brillante aux décors estampés. Pour y parvenir, les potiers « colorient » l'intérieur des contours des décors estampés à l'aide d'un crayon à papier (fig. 4.44, D).



Fig. 4.44 : FINITIONS ET TRAITEMENTS DE SURFACE À TAQUIL. A : Lissage sur humide au mate. B : Lissage sur cuir à la lanière en cuir. C : Engobage au pinceau. D : Graphitage.

D'autre part, le brunissage a lieu de quelques heures à une journée après l'engobage. Les enfants sont souvent mis à contribution pour cette opération. Celle-ci est effectuée à l'aide d'une tige en plastique à l'extrémité émoussée, puis d'un sac en plastique passés sur les parois suivant des gestes le plus souvent horizontaux. Le récipient est posé sur les cuisses du potier (une main tient le récipient et le fait pivoter, tandis que l'autre brunit les parois). Force est de remarquer que le brunissage est beaucoup plus soigné à Cera qu'à Cachipamba... Le plastique semble avoir fait son apparition en tant que brunissoir vers les années 90.

⁸⁰ Roux 2016, 91

Auparavant, les potiers utilisaient des galets. Lena Sjöman parle aussi de cornes de vache⁸¹ et Tarsila Guamán, de sacs en jute. Quelques artisans comme Luz Sinchire, Libia Padilla ou Rosa Padilla brunissent encore au galet. C'est le cas aussi de Lida Uzho, qui explique que le galet permet d'effacer les stries laissées par le battoir lors du lissage. Ce brunissage au galet est néanmoins complété par un brunissage effectué à l'aide de la tige en plastique. Chez les autres artisans, le galet n'est plus utilisé que quand l'argile est trop sèche (autrement, l'engobe s'efface).

5. Les décors

On retrouve deux types de techniques d'impression à Taquil :

Dans la première, l'impression –simple perpendiculaire-, est réalisée à l'aide de l'ouverture de petits flacons de parfum, de médicaments, de vernis à ongle, ou encore de bouchons, voire de bâtonnets de sucettes. Cet estampage forme des cercles sur l'argile, que le potier dispose de manière à former une fleur figurée sous la forme d'une corolle centrale entourée de pétales à leur tour encadrés par deux feuilles.

Dans la deuxième, c'est le doigt qui est utilisé. Après la mise en forme du bord, alors que l'argile est encore à l'état humide, le potier place sa main gauche en support du bord interne (et aussi pour faire pivoter le pot alors posé sur la tournette), tandis qu'il forme des ovales sur le bord en posant la pulpe d'un des doigts de sa main droite sur l'argile plastique. Ces motifs sont localement appelés *churos*.

La céramique traditionnelle de Cera est dépourvue de tout décor. Mais dès l'arrivée de la fondation PREDESUR en 1980, l'introduction progressive de formes nouvelles (pots de fleurs, figurines anthropomorphes, zoomorphes, fontaines, tirelires) s'est également accompagnée de l'arrivée des motifs floraux obtenus par estampage. Ces changements ont surtout été adoptés à Cera. Ayant remarqué que les pots décorés se vendaient mieux que les récipients sans motifs, même les potières de Cachipamba –plus récalcitrantes face au changement- ont au moins adopté l'estampage du motif floral.

6. La cuisson

Après les opérations de décors, les récipients sont mis à sécher pendant plusieurs jours –toujours sur des étagères situées à l'intérieur des ateliers. Il y a quinze ans encore, les potiers de Taquil cuisaient leurs pots à ciel ouvert. Mais entre les années 2003 à 2007, l'ensemble des potiers a adopté la structure de cuisson à enceinte fermée, tandis qu'un groupe d'artisans vient tout juste d'emprunter le four il y a deux ans. En quoi consistent ces deux derniers types de cuisson ?

La cuisson dans les structures de cuisson à enceinte est précédée d'une étape de pré-cuisson : les pots sont laissés au soleil toute la matinée, puis disposés pendant trente minutes

⁸¹ 1992, 96

sur des branches d'eucalyptus en combustion (fig. 4.45, A). La potière sait que les pots sont prêts quand ces derniers deviennent noirs (couleur qui disparaîtra ensuite lors de la cuisson). Luz Sinchire explique que cette étape vise à durcir les pots et à les rendre résistants aux hautes températures de la structure de cuisson. Les structures de cuisson à enceinte de Taquil (faites en briques d'adobe), sont en forme de fer à cheval et recouvertes d'un dôme (fig. 4.45, B). La face avant du four présente une grande ouverture supérieure où l'on introduit les pots, ainsi que deux orifices latéraux, par lesquels la potière glisse le bois de feu. Les deux côtés disposent chacun de deux petites ouvertures, destinées à laisser passer l'oxygène lors de la cuisson.



Fig. 4.45 : STRUCTURES DE CUISSON À TAQUIL. A : Pré-cuisson des pots. B : Structure de cuisson à enceinte. C : Four de Taquil (vue frontale). D : Four de Taquil (vu du dessus).

Une fois les récipients pré-cuits, la potière les dispose à l'intérieur de la structure, sur un niveau de briques placé à même le sol (les pots les plus gros sont mis en bas et les plus légers, au-dessus). Sur les côtés, elle laisse un « couloir » au niveau des orifices frontaux, là où elle glissera le combustible plus tard. Une fois tous les pots placés (200 maximum), la potière bouche l'avant de la structure de cuisson avec des briques d'adobe. Des branchages d'eucalyptus sont ensuite disposés à l'entrée des orifices frontaux de la structure. La combustion peut commencer. C'est alors que ces branchages sont poussés à l'intérieur des

orifices à l'aide de troncs de bois de feu, qui s'enflamment à leur tour. C'est ainsi que le feu finit par embraser tout l'intérieur de la structure. Au fur-et-à-mesure qu'ils se consomment, les troncs sont remplacés. La cuisson dure entre cinq et six heures. L'ensemble de la maisonnée y participe, le plus souvent avec l'aide de voisins à qui l'on offrira éventuellement un « goûter » pendant le processus.

COLLECTE & TRANSFORMATION DES MATÉRIAUX BRUTS
Extraction en fosse
Préparation de la pâte
Concassage par percussion lancée avec une pierre ou un maillet
FAÇONNAGE
-Le support de montage : tournette (avant 1984, moules).
-La forme "couvertles/assiette" : une chaîne opératoire différente mettant en œuvre le repoussage.
-Le colombinage : précédé d'un rabotage et d'un guillochage du bord. Jointure après la pose. Une tradition inégalement pratiquée par les potiers, aux origines peu claires.
FINITIONS
-Mise en œuvre d'un lissage sur pâte humide (bords et anses).
-Lissage sur pâte cuir ré-humidifiée : réalisé avec le battoir (parois internes et externes), ainsi qu'avec des lissoirs en plastique et la lanière en cuir.
TRAITEMENTS DE SURFACE
-Engobage au pinceau.
-Graphitage.
-Brunissage après l'engobage avec outils en plastique. Moins soigné à Cachipamba qu'à Cera.
DÉCORS
2 types d'impression : au doigt et estampage.
CUISSON
Passage de la cuisson à ciel ouvert à la structure de cuisson à enceinte, qui cohabite actuellement avec le four.

Tableau 4.13 : Particularités de la chaîne opératoire de Taquil

À Taquil, le four à tirage vertical –ou four à tirage ascendant-, en briques, est carré (fig. 4.45, C). Il est composé de deux compartiments : en bas, la chambre de combustion, où l'on introduit le bois de feu par une ouverture carrée située à l'avant du four. Ce compartiment est séparé de la partie supérieure –ouverte, et où l'on place les pots-, par une sole perforée recouverte par des tuiles visant à éviter que les pots soient en contact direct avec la flamme (fig. 4.45, D). La potière dispose ses pots sur les tuiles (en commençant par les plus gros, ce four pouvant recevoir une centaine de pièces environ). Elle recouvre l'ouverture du compartiment supérieur avec une plaque en métal.

À l'entrée de la chambre de combustion, elle place ensuite des branchages d'eucalyptus enflammés à l'aide d'une allumette et de papier journal. Ces derniers sont laissés là pendant une heure. Lida Uzho explique que cette étape remplace la pré-cuisson pratiquée autrefois dans la cuisson à ciel ouvert ou plus récemment, pour la cuisson dans des structures à enceinte. Des troncs allongés de bois de feu sont ensuite mis en contact avec les branchages puis glissés jusqu'à la moitié de la chambre de cuisson, où ils sont laissés pendant deux heures (ils sont remplacés au fur-et-à-mesure). Lors des deux heures suivantes, les troncs sont poussés jusqu'au fond de la chambre de combustion. Pour éviter une sur-cuisson des récipients, les potières doivent immédiatement enlever les braises issues des derniers troncs. Les pots peuvent être enlevés environ sept heures après la fin de la cuisson (qui aura duré cinq heures au total).

2. La tradition amazonienne

GUALAQUIZA

a. Collecte et transformation des matériaux bruts

1. Extraction des matériaux argileux et du dégraissant

Anita a toujours puisé son argile (*nuwe* en shuar) dans la mine du secteur Las Peñas, qui se trouve à environ 1h de marche de chez elle, sur le côté de la route qui mène de Gualaquiza à Loja. Depuis quelques années, Anita doit payer pour exploiter l'argile de la mine ; celle-ci se trouve en effet sur le terrain d'un particulier auquel il faut demander un droit de passage moyennant un coût de 4\$ par panier (*chankina*) d'argile (fig. 4.46, A). La production de la potière étant aujourd'hui limitée, celle-ci va à la mine environ une fois par an, et récupère cinq paniers d'argile à chaque fois (soit un coût de 20\$ pour l'extraction). Ses petits-fils l'accompagnent. Anita explique qu'elle pourrait aller chercher des mines dans d'autres endroits où elle serait exemptée de payer, mais du fait de son âge, elle n'a plus la force nécessaire pour mener à bien une exploration.

La potière révèle que les puits d'argile de la région se trouvent dans les terrains marécageux. Leur emplacement est signalé par la présence de nappes huileuses en surface.

Anita et ses petits-fils enlèvent la végétation en surface (roseaux, racines, pierres), et récupèrent l'argile située juste en dessous. Ils n'utilisent pas d'autre outil que leurs mains. L'argile est extraite à l'état humide. Avant de la déposer dans le panier, ils prennent soin d'en extraire les impuretés (graviers, fibres végétales etc.), parfois à l'aide d'une baguette en bois. L'argile doit en être totalement dépourvue, au risque de faire exploser les pots à la cuisson. Enfin, Anita et ses petits-enfants reprennent la route du retour, leurs paniers sur le dos. Cette argile est le seul matériau utilisé pour la préparation de la pâte ; Anita n'utilise de fait aucun type de dégraissant.

Interrogés sur la présence d'inclusions minérales dans les tessons de céramique archéologique visibles en surface dans le secteur, Anita et son petit-fils expliquent que ces dernières se trouvent naturellement présentes dans les puits d'argile. Lorsque la potière sélectionne le matériau destiné à fabriquer de la vaisselle de service (formes petites ou moyennes, non destinées à être exposées au contact du feu), elle enlève toutes les inclusions. Lorsqu'elle cherche au contraire un matériau adapté aux grandes formes et/ou à la vaisselle culinaire utilisée pour faire cuire des aliments, elle ne retire qu'une partie de ces inclusions. Anita souligne en effet que dans ce cas, les inclusions permettent au pot de résister à la cuisson, ainsi qu'aux chocs thermiques endurés par les récipients lors de leur utilisation (dans le cas des marmites notamment).

D'après le témoignage récupéré par Lena Sjömann dans la communauté shuar de Sevilla don Bosco (centre-nord de la province de Morona Santiago), autrefois, chaque famille avait sa propre source d'argile qui lui était exclusivement réservée. L'extraction de l'argile était réservée à une femme âgée, veuve ou non-mariée, qui se rendait à la mine en compagnie de ses filles, de ses belles-filles et de ses petites-filles avec les *chankinas* ou paniers destinés à transporter l'argile recueillie. Il était nécessaire de chanter un *anent* ou incantation⁸² adressée à l'esprit Nunkui afin que celui-ci veuille bien remettre l'argile aux femmes et garantir le succès de la fabrication des pots⁸³. En effet, d'après une légende shuar, Nunkui, -esprit de la terre, des argiles et de l'agriculture- aurait transmis les matériaux et les techniques de fabrication de la céramique à une jeune shuar. Depuis, ce savoir-faire se serait généralisé parmi toutes les femmes shuars⁸⁴.

Anita et son petit-fils soulignent qu'ils invoquent plutôt Nunkui pour les activités agricoles. Pour eux, le mythe d'origine de la céramique se rattache à un couple, dont la femme était enceinte. Avant de partir à la chasse, l'homme demandait toujours à son épouse de lui préparer des courges (*yuli*) pour son retour ; il s'agissait en effet d'un mets qu'il appréciait tout particulièrement. Mais la femme gardait les plus belles courges pour elle, et ne servait que les plus insipides à son mari, prétextant qu'il n'y en avait pas de meilleures dans le potager. Un jour, le chasseur découvrit la gourmandise de son épouse et sa tromperie. Il décida alors de rassembler toutes ses affaires et de quitter la maison pour s'installer sur la lune, qui à cette époque était beaucoup plus près de la terre qu'elle ne l'est aujourd'hui.

⁸² Descola 2014, 150

⁸³ Sjöman 1992, 356

⁸⁴ Ibid., 354 ; Bianchi et V.V. 1982, 265

Alors qu'il gravissait l'échelle qui le menait sur la lune, l'homme s'aperçut que son épouse l'avait suivi ; celle-ci se mit à implorer son pardon. Mais une fois sur la lune, l'intransigeant époux attendit que sa compagne se soit engagée sur l'échelle pour la couper. La femme et l'enfant qu'elle attendait s'écrasèrent instantanément sur le sol. L'homme les transforma alors en argile (*nuwe*). Afin de veiller sur elle, il se convertit lui-même en oiseau (le *auku*), dont le chant indique aux potiers la présence de puits d'argile. Il est déconseillé de les exploiter lors de la nouvelle lune, car les pots risquent alors d'être défailants. Anita recommande d'attendre plutôt la pleine lune. Des variantes de ce mythe existent aussi parmi les Quichuas de la province amazonienne du Pastaza, plus au nord⁸⁵.



Fig. 4.46 : LA TRADITION SHUAR. A : Jeune shuar en costume traditionnel avec son panier ou *chankina*. B : Entreposage de la pâte sous des feuilles de bananier. C : Formation de la galette. D : Pressions discontinues autour du bord de la galette.

2. Préparation de la pâte

Une fois l'argile récupérée, Anita retourne chez elle. La maison d'Anita (en bois) est légèrement surélevée, afin de limiter l'impact de l'humidité lors de la saison des pluies. Elle est constituée de sa chambre et de la cuisine, séparées d'une surface d'environ six mètres de long sur cinq mètres de large, ouverte sur les côtés (mais abritée sous un toit) et recouverte d'un plancher en bois, qui sert à Anita d'espace de travail. C'est là qu'Anita dépose l'argile, préalablement enveloppée dans du plastique et disposée sur des planches, le tout recouvert pas des feuilles de bananier⁸⁶ (fig. 4.46, B). Pour les raisons expliquées ci-dessus, il n'y a pas d'opération de préparation de la pâte à proprement parler ; tout au plus peut-on affirmer que celle-ci est « préparée » lors de l'extraction, alors que la potière retire les inclusions en fonction du type de récipient projeté. Par ailleurs, il peut arriver que l'argile enveloppée dans

⁸⁵ Rostain *et al.* 2014, 88

⁸⁶ voir aussi Bianchi et V.V. 1982, 267

le plastique et mise sous les feuilles de bananier sèche en excès. Le cas échéant, Anita y rajoutera un peu d'eau avant de commencer à la travailler.

3. *Homogénéisation de la pâte : malaxage*

Avant de commencer l'ébauchage de chacune des parties du récipient (base et colomblins), Anita détache un pàton de son tas d'argile, qu'elle va ensuite malaxer entre ses mains. Elle profitera éventuellement de l'occasion pour extraire toute impureté lui ayant échappé au cours de l'extraction.

b. Le façonnage

La céramique shuar fait état d'une seule technique de façonnage, essentiellement représentée par l'utilisation du colomblin.

1. *Ébauchage*

L'ébauchage des récipients se fait ici en deux phases correspondant à deux techniques différentes : ébauchage de la base, et ébauchage du reste du corps. Pendant tout le processus, Anita se tiendra près d'un feu de bois allumé à ses côtés, destiné à éloigner les moustiques. Elle est alors assise sur une chaise en plastique, avec d'une part, son panier à outils par terre à côté d'elle, et face à elle, une table basse en bois où sont placés son tas d'argile, les ébauches en cours de séchage ainsi que quelques outils.

1. Base

La technique utilisée pour l'ébauchage du fond est le modelage par *tappings* alternés (technique n'ayant pas recours à l'ECR). Anita commence par asperger de l'eau sur une planche en bois appelée *nunmi awarma*. Sjöman⁸⁷ a quant à elle relevé le terme de *tatank* pour désigner cette planche. À partir d'une petite masse d'argile homogène humide qu'Anita détache de son tas (fig. 4.46, C), elle va donner forme à une plaque circulaire (galette – fig. 4.46, D) qu'elle soumettra ensuite à des gestes de *tapping* croisés et alternés destinés à l'amincir⁸⁸. Puis à l'aide des cinq doigts de chaque main, elle va exercer des pressions discontinues tout autour du bord en faisant tourner la galette entre ses doigts. L'organisation structurale des gestes suit alors une conduite symétrique ; la conduite des mains est quant à elle bimanuelle, et leur activité, indifférenciée. Cette galette s'appelle *tiindi* (lune en shuar), sans doute en rapport au mythe d'origine résumé précédemment.

La potière pose ensuite cette galette sur la planche, -qu'elle tient de la main droite-, et y exerce des pressions avec l'index de la main gauche sous forme de translations

⁸⁷ 1992, 357

⁸⁸ Roux 2016, 58

multidirectionnelles, afin de l'amincir. L'activité des mains devient alors combinée (l'une tient la planche et l'autre travaille la pâte). Lors du façonnage de la galette, si celle-ci se fissure, la potière remet de l'eau pour coller les fissures en question. Anita explique que pour les grandes jarres/marmites, les potières fabriquent des galettes beaucoup plus épaisses (mais toujours d'après le même principe). Une fois l'opération terminée, Anita dépose la planche - avec la galette posée- dessus par terre à côté d'elle.

2. Panse/bord

La technique utilisée ensuite est celle du colombin par pincement. En shuar, le colombin est appelé *atanderma*, ce qu'Anita traduit en espagnol par le terme *hilito* (petit fil). Anita commence par asperger de l'eau sur une deuxième planche qu'elle pose sur ses genoux. Puis elle prend un morceau d'argile humide qu'elle extrait de son tas. Elle le malaxe entre ses deux mains et le fait rouler entre ses paumes afin de former un boudin grossier, qui sera ensuite aminci sur la planche (toujours par roulement, à l'aide des deux paumes – fig. 4.47, A, B).



Fig. 4.47 : POSE DU PREMIER COLOMBIN. A : Formation du colombin. B : Roulement de colombin. C : Pose du premier colombin. D : Premier anneau de colombin.

Une fois que ce premier colombin est prêt, Anita le pose sur son bras droit, met la « planche à colombin » par terre et remet celle où elle avait laissé la galette sur ses genoux. Tout en le tenant entre le pouce et l'index de la main droite, elle pose le colombin sur la

galette en suivant le contour de celle-ci (quoiqu'en laissant quelques millimètres entre le colombin et le bord de la galette en tant que tel – fig. 4.47, C). Elle l'y fixe à l'aide des mêmes doigts, en exerçant des pressions verticales discontinues de part et d'autre du boudin (technique du colombin par pincement). De temps à autres, toujours à l'aide de la main gauche, elle fait tourner la planche afin de pouvoir ainsi compléter la pose du premier colombin sur toute la circonférence de la galette.

Lorsque la circonférence de la galette est complétée, Anita coupe le colombin (toujours à l'aide du pouce et l'index de la main gauche), et ferme l'anneau (fig. 4.47, D). Puis elle lisse l'extrémité du colombin posé sur son avant-bras avant de continuer à le poser sur le premier anneau afin d'en former un deuxième, toujours en suivant les mêmes gestes. La pression exercée par le pouce à l'intérieur est plus importante, ce qui explique que la jointure entre chaque anneau soit en biseau. Ce procédé de montage est répété jusqu'à atteindre le nombre d'anneaux souhaités en fonction de la hauteur du pot recherchée (fig. 4.48, A, B).



Fig. 4.48 : COLOMBINAGE. A : Pose des colombins. B : Formation d'un nouveau colombin. C : Dernières retouches du colombinage. D : Séchage du pot avant la mise en forme

Quand Anita termine de disposer le colombin « de départ » initialement formé sur la planche, il peut arriver que l'anneau qu'elle était en train de former reste incomplet ; dans ce cas, elle formera un autre colombin soit pour fermer l'anneau en question, soit pour continuer à en former plusieurs (voir fig. 4.48, C.). Anita explique que pour les grandes formes, la pose

des colombins est ponctuée par des temps de séchage⁸⁹. Une fois que l'ébauche est finie, Anita égalise le bord en comblant les éventuelles dépressions à l'aide de colombins très fins. Par ailleurs, les impuretés de l'argile visible en surface sont prélevées à l'aide d'une épine. Une fois terminée, l'ébauche est mise à sécher pendant plusieurs heures, toujours sur sa planche, qu'Anita dépose sur sa table basse ou son panier à outils (fig. 4.48, D).

2. Préformage (*moldeada*)

Au bout de quelques heures de séchage, Anita remet la planche avec l'ébauche sur ses genoux : elle est prête pour le préformage. Ce dernier est fait en une seule fois, mais les opérations mises en œuvre permettent de différencier deux phases bien distinctes : préformage de la base et de la panse d'abord, puis du bord ensuite.

1. Base et panse

La technique utilisée pour cette phase est le préformage par pressions discontinues. Anita commence par joindre entre eux les colombins de la base externe (et en particulier à les rattacher à la galette), au moyen de pressions discontinues prenant la forme de gestes de translation horizontale exercés à l'aide des doigts de la main gauche, tandis que la main droite soutient la planche. Afin de faire pivoter l'ébauche pour travailler l'ensemble de la circonférence, Anita utilise ses deux mains.

Après quoi la potière raccorde entre eux les anneaux supérieurs (panse), en plaçant la paume de la main gauche en support des parois internes, tout en exerçant des pressions discontinues tour à tour horizontales et obliques sur la paroi externe (dans ce dernier cas de bas en haut), à l'aide d'un outil appelé *kuiship* (fig. 4.49, A, B). Celui-ci peut être fabriqué à partir d'un coquillage⁹⁰ ou de l'écorce d'un arbre. Il est le plus souvent élaboré à partir de la coque de la calebasse (*Lagenaria siceraria*), appelée en espagnol *pilche* ou *mate*. Les pressions ainsi exercées permettent également d'amincir les parois du récipient. Là encore, pour pouvoir travailler l'ensemble de la circonférence du pot, Anita fait pivoter son support à l'aide des deux mains.

Puis elle va travailler l'intérieur du pot : cette fois, la paume de la main gauche est placée en support des parois externes, et la main droite tient le *kuiship*, qui va exercer des pressions discontinues en direction horizontale. À travers les pressions externes exercées, cette opération permet en particulier d'évaser le récipient. Anita commence ainsi par travailler la base interne, puis remonte vers la panse. La planche est toujours pivotée en fonction des gestes décrits précédemment. Dans le cas des grands récipients (où la pose des colombins est faite en plusieurs fois, avec des temps de séchage intermédiaires), la potière pose les premiers

⁸⁹ voir aussi Bianchi et V.V. 1982, 274

⁹⁰ voir aussi Ibid., 272

anneaux, fait sécher, raccorde, fait sécher encore une fois avant de poser la série d'anneaux suivante (et ainsi de suite)⁹¹.



Fig. 4.49 : MISE EN FORME. A : Mise en forme des parois externes. B : Mise en forme des parois internes. C : Mise en forme du bord au *kuiship*. D : Mise en forme du bord au doigt.

2. Bord

Une fois les parois internes mises en forme, Anita laisse sécher son pot pendant une heure environ (dans les mêmes conditions que le séchage séparant l'ébauchage du façonnage). Puis elle entreprend le travail de mise en forme du bord. Anita prend une estèque ou *kuiship* plus large afin de donner un profil concave au bord (et aussi d'évaser l'ouverture). Cet outil –tenu dans la main droite–, est utilisé pour exercer des pressions externes discontinues et horizontales sur le bord interne, alors que la main gauche tient les parois externes en support (fig. 4.49, C). Dès que c'est nécessaire, la planche est pivotée à l'aide des deux mains.

Après un lissage du bord externe, Anita forme aussi la lèvre (toujours à l'aide du *kuiship* tenu dans la main droite), en y exerçant des pressions discontinues en direction horizontale, tout en tenant la planche de l'autre main et en la faisant pivoter afin de travailler l'ensemble de la circonférence (fig. 4.49, D). Puis elle répète l'opération en mettant le pouce et l'index de

⁹¹ Sjöman 1992, 357

la main gauche (humidifiés au préalable) à cheval sur la lèvre, tout en tenant la planche avec la main droite. Pendant tout le processus, l'organisation structurale des gestes obéit à une conduite symétrique. Celle des mains est bimanuelle (avec activité combinée, sauf dans le cas où la potière utilise ses deux mains pour faire tourner la planche). Bianchi⁹² et Sjöman⁹³ relèvent une autre variante, où le bord est mis en forme à l'aide d'une feuille de maïs qui semble y être mise à cheval entre le pouce et l'index.

Dès qu'elle l'estime pertinent, Anita chante un *anent* au cours du façonnage. Cette invocation est faite en honneur d'un oiseau au plumage rouge qui habite les profondeurs de la forêt, et qui est localement connu sous le nom de *chuwí* (*cuquito* ou *mirlo* en espagnol). Cet oiseau serait la mère du personnage féminin évoqué dans le mythe d'origine de l'argile. Il est en particulier réputé pour l'habileté avec laquelle il construit son nid à base de boue. Anita précise qu'à travers l'*anent*, les potières invoquent l'oiseau pour s'assurer qu'il leur accorde – pour fabriquer leurs pots-, la même expertise dont il fait preuve pour bâtir son nid. Les potières *shuars* considèrent en effet qu'elles tiennent leur savoir-faire de cet oiseau –dont elles sont alors les disciples-, mais s'identifient aussi à lui (elles sont en quelque sorte ses égales). À travers les paroles de l'*anent*, la potière professe en effet : « je suis la femme de ce petit animal, c'est pour cela que je fabrique de beaux pots, rapidement ». Cette « mise en équivalence » entre une activité humaine et un comportement animal rappelle la définition de l'ontologie animiste telle que proposée par Philippe Descola (notamment pour les groupes de la famille shuar). De fait, celle-ci perçoit tous les êtres vivants (humains et animaux compris) comme étant dotés d'une intériorité de même nature ; les seules différences existant entre eux ne tiendraient qu'aux revêtements ou apparences extérieurs⁹⁴.

c. Les finitions

Un seul type de finition a été relevé (lissage sur pâte à consistance proche du cuir). Cette opération commence sur la paroi supérieure interne. Celle-ci est lissée lors de la mise en forme du bord, qui -comme on l'a vu-, est exécutée par pressions discontinues à l'aide de l'estèque appelée *kuiship* (cette dernière joue donc aussi le rôle de lissoir). Force est de remarquer que ce lissage laisse de fines stries concentriques bien visibles sur les parois, sans doute créées par les résidus d'argile desséchée qui se forment sur le *kuiship* (et qu'Anita n'enlève pas toujours complètement).

Le fond est aussi lissé par pressions discontinues, mais à l'aide du doigt (gestes de translation multidirectionnels). Après avoir régularisé les parois internes, Anita lisse (*compone*) le bord externe uniquement : le *kuiship* -tenu dans la main droite-, y exerce des pressions horizontales discontinues, alors que la main gauche tient la planche et la fait pivoter pour atteindre l'ensemble de la circonférence. Bianchi⁹⁵ mentionne une autre variante de

⁹² Bianchi et V.V. 1982, 273

⁹³ Sjöman 1992, 357

⁹⁴ physicalités –présence de peau, plumage, fourrure, écailles etc. - Descola 2013, 269

⁹⁵ 1982, 273

lissoir, où, au lieu du *kuiship*, la potière utilise un noyau du fruit connu sous le nom de *kumiank* ou *pepa de venado* en espagnol.

d. Les traitements de surface

Deux opérations de traitement de surface interviennent dans la poterie shuar : traitements de surface par frottement, et par enduction de matériaux organiques.

1. Par frottement

Une fois les opérations de finition terminées, Anita laisse sécher ses pots sur leurs planches dans les mêmes conditions énoncées précédemment, mais pendant trois ou quatre jours. Puis elle les brunit à l'aide d'un galet (fig. 4.50, A). Elle commence par la paroi externe, sur laquelle elle frotte l'outil (tenu dans la main droite), à travers une série de gestes de translations horizontales discontinues, tout en tenant la paroi interne en support à l'aide de sa main gauche. De la même façon que pour les opérations précédentes, Anita s'aide de ses deux mains afin de faire pivoter la planche et pouvoir ainsi brunir l'ensemble des parois externes. Cette séquence de gestes est répétée à l'identique, cette fois pour brunir les parois internes. Là encore, Bianchi⁹⁶ signale une autre variante où la potière utilise des feuilles de manioc (*Manihot esculenta*) ou de maïs (*Zea mays*) en guise de brunissoir.

2. Par enduction de matériaux organiques

Le matériau organique utilisé par Anita est une résine connue sous le nom de *yukuip*. Elle provient des fruits de l'arbre du même nom, qui évoquent l'image de petites boules "en forme de chapeau". Anita les plonge dans de l'eau bouillante, où ils se diluent et forment une pâte gluante à laquelle on donne la forme d'un pain qui est ensuite mis à sécher. Ce pain (fig. 4.50, B) peut être réutilisé pour plusieurs cuissons. Le matin de la cuisson des pots, le petit-fils d'Anita coupe les fruits du roucou -*Bixa orellana*, *achiote* en espagnol, *ipiaku* en shuar⁹⁷-, afin d'en extraire les petites graines rouges utilisées comme colorant (fig. 4.50, C). Anita les broie doucement dans un bol en céramique à l'aide du pain de résine (afin que l'extrémité de celui-ci en soit badigeonnée – fig. 4.50, D).

Une fois que les pots sont prêts à être sortis de la structure de cuisson, le petit-fils d'Anita les récupère à l'aide de pinces (fig. 4.51, A), les pose sur une planche placée par terre, et en revêt immédiatement l'intérieur à l'aide du pain de résine recouvert de roucou (fig. 4.51, B). Le bol en céramique avec les graines de roucou est maintenu à proximité afin d'y replonger le pain dès que le colorant commence à faire défaut sur ce dernier (fig. 4.51, C).

⁹⁶ Ibid., 275

⁹⁷ Sjöman 1992, 358



Fig. 4.50 : TRAITEMENTS DE SURFACE. A : Brunissage au galet. B : *Yukuip*. C : Récupération de graines de roucou (*Bixa orellana*). D : Broyage des graines de roucou avec/sur le *yukuip*.

Quand Anita y pense, elle met un de ses cheveux sur le fond du pot avant de passer la résine, afin que celui-ci reste figé dans le récipient. Elle tient cette pratique de sa mère, qui lui assurait que cela rendait les céramiques plus résistantes. La résine est aussi utilisée pour réparer les pots fissurés.

Anita explique que la résine sert uniquement à faire briller les pots (fig. 4.51, D). Sjöman ⁹⁸ rajoute qu'elle agit aussi comme imperméabilisant. De fait, Anita en met toujours. Son petit-fils explique : « le travail de la céramique est tellement laborieux ; il faut bien au moins que les pots soient jolis pour que tout cela en vaille la peine ! ». Le rajout du roucou est quant à lui facultatif. Par ailleurs, Anita ne conçoit en aucun cas la possibilité de le mettre avant la cuisson, qui le carboniserait. Elle signale que certaines potières en mettent après la cuisson, sur les parois externes (sans la résine), mais dans ce cas, la couleur ne tient pas et s'efface au lavage. D'autre part, interrogée sur l'existence des engobes minéraux utilisés avant la cuisson, Anita signale que c'est une technique propre de la Sierra. Une amie lui a ramené un échantillon de ce type de terre, mais elle n'a jamais eu la curiosité ni l'intérêt de s'en servir...

⁹⁸ Ibid.



Fig. 4.51 : ENDUCTION DE RÉSINE. A : Retrait des pots de la structure de cuisson. B : Application de la résine. C : Le *yukuip* est remis au contact du roucou. D : *Pininka* enduite de résine.

Autrefois, à la place de la résine, les potières pouvaient aussi utiliser la cire d'une abeille noire appelée *sekat* ou *kanze*⁹⁹ (*Melipona sp.* ?). Anita explique que du fait de son état liquide, celle-ci était surtout utilisée pour les grandes jarres, dans lesquelles il était plus facile de l'appliquer (étant donné que l'opération se faisait alors que les pots étaient encore brûlants). Le *sekat* était imbibé dans un chiffon accroché à une baguette, afin d'être appliqué à l'intérieur des grands jarres ou *muits*. Ces dernières finissaient par noircir à l'usage¹⁰⁰. Cette cire est de très bonne qualité, mais Anita déplore le déclin de son utilisation du fait de la disparition des abeilles en question.

e. Les décors

Les décors de la céramique étudiée ont essentiellement recours à des techniques décoratives en creux. Nous évoquerons aussi une technique en relief utilisée de façon occasionnelle par Anita, mais très répandue dans la céramique de la famille shuar.

⁹⁹ Ibid. ; Karsten 1923, 49

¹⁰⁰ Bianchi et V.V. 1982, 280

1. Incision

La technique décorative utilisée par Anita est l'incision simple, ou action d'entailler l'argile crue¹⁰¹. Cette opération est effectuée tout de suite après le brunissage (alors que la pâte est à l'état cuir). Elle est exécutée à l'aide d'un outil à pointe aiguë (ici l'épine évoquée plus haut utilisée pour enlever les impuretés de l'argile lors du façonnage), dont le tracé forme une section en V¹⁰². Cette technique est utilisée par Anita pour réaliser des motifs simples (formes géométriques de base, le plus souvent des triangles et des motifs linéaires entrecroisés). Quand les petits-enfants d'Anita sont présents, toujours à partir de la même technique, elle leur demande de faire des dessins plus élaborés, en s'inspirant de ce qu'ils voient dans leurs manuels scolaires (des arbres, des petits animaux, des inscriptions). Anita signale que sa mère ne faisait pas de dessins.

2. Impression

La céramique shuar se caractérise par la présence du trait décoratif caractéristique connu sous le nom de *corrugado*. Tel que précisé en chapitre 1, il s'agit d'un décor de colombrins apparents, visibles près du bord des récipients¹⁰³, et/ou au niveau du col et/ou de l'épaule de ces derniers¹⁰⁴. L'artisan l'obtient en omettant de joindre ces colombrins entre eux, mettant ainsi leur chevauchement en évidence¹⁰⁵. À l'occasion, ces colombrins sont agrémentés d'impressions d'ongles ou de doigts¹⁰⁶. Interrogée sur ce type de décor, Anita avoue connaître cette façon de faire, qu'elle met parfois en pratique. Elle explique qu'il s'agit en fait de ne pas joindre les colombrins supérieurs –encore à l'état plastique–, et d'y pratiquer des impressions de doigt perpendiculaires sur tout leur pourtour. Cette action crée un léger écrasement à la base de chaque colombrin, qui produit un effet d'ondulations. Ce dernier chercherait à imiter la carapace du tatou (*Dasypus* sp., *armadillo* en espagnol, *shushuli* en shuar). Anita explique qu'elle a recours à cette technique “quand elle en a envie”.



Fig. 4.52 : (*Dasypus* sp.)

¹⁰¹ Balfet *et al.* 1989, 85

¹⁰² Cauliez 2011, 56

¹⁰³ Saulieu 2006, 23

¹⁰⁴ Ibid., 19 ; Valdez 2009, 102

¹⁰⁵ Meggers, Evans et Estrada 1965, 57

¹⁰⁶ Ibid. ; Rostain et Saulieu 2013, 134

COLLECTE & TRANSFORMATION DES MATÉRIAUX BRUTS	
Extraction	
Matériaux collectés	-Argile
	-Yukuip (résine)
	-Roucou (colorant)
Type d'extraction	En surface
Préparation de la pâte	
-Retrait d'éléments grossiers du matériau argileux à la main (pendant l'extraction)	
-Hydratation par humectation avant le façonnage si séchage en excès (éventuellement)	
FAÇONNAGE	
Ébauchage	
<i>Fond</i>	modelage parappings alternés
<i>Panse/bord</i>	colombin par pincement
Préformage	
Par pressions discontinues (panse/bord)	
FINITIONS	
Lissage sur pâte à consistance proche du cuir	
TRAITEMENTS DE SURFACE	
-Brunissage au galet	
-Enduction de résine et roucou (matériaux organiques) après la cuisson	
DÉCORS	
-Incision	
-Impression	
CUISSON	
À ciel ouvert	

Tableau 4.14 : Particularités de la chaîne opératoire de Gualaquiza

f. La cuisson

Après le brunissage/décor, les pots sont placés sur une grille disposée au-dessus du foyer de la cuisine –allumé en permanence-, afin de les faire sécher¹⁰⁷. Cette grille s'appelle *piik*¹⁰⁸ (fig. 4.53, A). Elle sert également à la conservation de denrées alimentaires comme les viandes, le sel, le piment...¹⁰⁹. Les pots y resteront pendant plusieurs jours (un pour les petits récipients, 4 à 6 pour ceux de taille moyenne). Ils y sont posés sur leur assise. Anita explique que les récipients sont mis à sécher dans ces conditions afin d'en durcir les parois et éviter qu'elles cassent à la cuisson. Le bois de feu se présente sous la forme de troncs plus ou moins fins, d'une longueur de 1 m 50 pour les plus grands à 1 m pour les plus réduits. Une quinzaine

¹⁰⁷ voir aussi Sjöman 1992, 358

¹⁰⁸ Bianchi et V.V. 1982, 275

¹⁰⁹ Bianchi et V.V. 1982, 396

de troncs sont nécessaires pour cuire cinq pots. Anita commence par disposer huit troncs longs les uns à côté des autres, à l'horizontale.



Fig. 4.53 : CUISSON. A : Le *pik*. B : Préparation de la structure de cuisson. C : Cuisson des récipients.

Au milieu des troncs ainsi disposés, elle place deux troncs perpendiculaires, entre lesquels elle laisse un espace destiné à recevoir les récipients (fig. 4.53, B). La combustion progresse tout d'abord lentement (au début, il y a surtout de la fumée). Munis d'un chiffon, Anita et son petit-fils retirent alors les pots de la grille et les disposent dans l'espace réservé à cet effet au sein du tas de cuisson. Ils commencent par mettre les récipients les plus petits, surmontés de ceux de taille moyenne (ouverture tournée vers le bas). Anita recouvre les pots d'un niveau de petits troncs (placés à l'horizontale et à la verticale). Ces derniers sont recouverts d'un troisième niveau de troncs longs, entrecroisés sur le tas de cuisson. Des flammes commencent à sortir de la structure (fig. 4.53, C). Au bout de trente minutes, Anita et son petit-fils enlèvent les troncs supérieurs, puis retirent les pots en vue du rajout de la résine.

III. SYNTHÈSE

Les enquêtes ethnographiques menées parmi les communautés de potiers du Sud-Est de l'Équateur y ont révélé la présence de deux grandes traditions bien distinctes : la tradition andine (caractérisée par la technique du modelage/battage), et la tradition amazonienne, représentée par la technique du colombin sur galette modelée. La tradition andine rend compte de variantes, résumées dans les tableaux 4.15 et 4.16 à travers la mise en parallèle des techniques utilisées dans chaque village pour chacune des actions de la chaîne opératoire. L'annexe 4A résume également les différences pouvant exister entre chaque localité au niveau de la terminologie. La variante la plus significative tient à l'utilisation du colombin pour le façonnage de la partie supérieure des récipients, qui est peu marquée dans les communautés du « Nord » (San Miguel, Sígsig), inversement aux cas des communautés du « Sud » (Nabón, Taquil). Cette distinction répond sans doute à des évolutions historiques différentes, dont l'étude contribuerait sans conteste à mieux cerner l'histoire de la région.

Dans une optique quelque peu différente, nous attirerons l'attention sur le fait que ces enquêtes ethnographiques dont les résultats ont été présentés ici ont servi de base à la réalisation de l'exposition « Presencia del pasado : la alfarería contemporánea del Austro ecuatoriano », inaugurée en novembre 2015 au Musée Pumapungo de Cuenca, grâce à l'action conjointe du projet ANR DIFFCERAM et du Ministère de la Culture et du Patrimoine de l'Équateur¹¹⁰. L'objectif de cette exposition et des activités menées en parallèle avec la participation des potiers, était de sensibiliser l'opinion publique à l'égard de techniques qui constituent un véritable patrimoine local, mais qui sont hélas menacées de disparaître.

¹¹⁰ Lara 2015

Tableau 4.15 : Variabilité des chaînes opératoires selon les villages (Andes) -TRANSFORMATION MATÉRIAUX BRUTS

<i>Village</i>	SAN MIGUEL	SÍGSIG	TAQUIL	NABÓN
Séchage				
Fractionnement du matériau argileux	Par percussion lancée	Par percussion posée	Par percussion lancée	Par percussion posée
Tri granulométrique du dégraissant	Tamisage			
Hydratation du matériau argileux	Par immersion	Par humectation	Par immersion	Par humectation
Homogénéisation de la pâte	Pétrissage au pied (séquence étalement/enroulement/piétinement)			
	Malaxage		Malaxage	

FAÇONNAGE

FORMES DE TYPE A (POTS/ÉCUELLES/GOBELETS/CRUCHES -BALFET ET AL. 1989, 9, SANS COLOMBIN)				
Village	SAN MIGUEL	SÍGSIG	TAQUIL	NABÓN
Types de formes	Marmites, jarres, écuelles, vases	Marmites, jarres, écuelles	Marmites, écuelles, cruches à col court, pots verseurs sans col	
Technique d'ébauchage	Modelage			
Technique de préformage (bord)	Par pressions continues			
Technique de préformage (panse)	Battage			
FORMES DE TYPE A (POTS/CRUCHES -BALFET ET AL. 1989, 9, AVEC COLOMBIN)				
Village	SAN MIGUEL	SÍGSIG	TAQUIL	NABÓN
Types de formes	Cruches à col haut (F. Inga)	Cruches à col haut (P. Matailo)	Marmites , cruches à col haut	Marmites, jarres, écuelles, cruches, tasses
Technique d'ébauchage (panse)	Modelage	Modelage	Modelage	Modelage/colombinage
Technique de préformage (panse)	Battage	Battage1	Battage	
Technique d'ébauchage (col)	Colombinage		Rabotage du bord, colombinage	Colombinage
Technique de préformage (col)		Raclage		Pressions discontinues
Technique de préformage (panse)		Battage2		Battage
Technique de préformage (bord)	Pressions continues			

Tableau 4.16 : Variabilité des chaînes opératoires selon les villages (Andes) -FAÇONNAGE/FORMES DE TYPE B

<i>Village</i>	SAN MIGUEL	SÍGSIG	TAQUIL	NABÓN
Types de formes	Plats à tortillas	Plats à tortillas, assiettes	Couvercles	Plats à tortillas, assiettes, poêles
Technique d'ébauchage	Modelage	Modelage et martelage	Modelage par tappings	Modelage
Technique de préformage	Rabotage (assise)	Pressions continues (bord), rabotage et martelage (fond), rabotage (bord et assise)	Battage, repoussage (intérieur), rabotage (extérieur)	Battage, rabotage

FINITION, TRAITEMENTS DE SURFACE, DÉCORS, STRUCTURES DE CUISSON

<i>Village</i>	SAN MIGUEL	SÍGSIG	TAQUIL	NABÓN
Sur pâte humide	Lissage au battoir (F. Inga)		Lissage au <i>mate</i>	
Sur pâte à consistance cuir	Lissage au battoir et au contre-battoir, à la lanière de cuir (plats à tortillas)	Lissage au battoir et au contre-battoir	Lissage au battoir, à l'aide de lissoirs en plastique ou de la lanière en cuir	Lissage au contre-battoir et à la main mouillée
<i>Village</i>	SAN MIGUEL	SÍGSIG	TAQUIL	NABÓN
Par frottement	Brunissage	Doucissage	Brunissage	
Par enduction de matériau argileux	Engobage			
<i>Village</i>	SAN MIGUEL	SÍGSIG	TAQUIL	NABÓN
Techniques de décors en surface	Peinture post-cuisson (F. Inga)			Motifs engobés
Techniques décoratives en creux	Incisions	Impression		
Techniques décoratives en relief	application d'éléments rapportés (F. Inga)	application d'éléments rapportés (P. Matailo)		

<i>Village</i>	STRUCTURE DE CUISSON
SAN MIGUEL	Ciel ouvert, four et structure de cuisson à enceinte
SÍGSIG, NABÓN	Ciel ouvert
TAQUIL	Passage de cuisson à ciel ouvert à la structure de cuisson à enceinte qui cohabite actuellement avec le four

CHAPITRE 5 : RÉFÉRENTIEL ETHNOGRAPHIQUE



Récipient provenant de l'atelier de Pascual Matailo (Sígsg)

Le travail de terrain mené auprès des potiers actuels du sud-est de l'Équateur a permis de caractériser les traditions techniques de chaque village de façon détaillée. Grâce à l'observation directe du déroulement des opérations, il est à présent possible d'identifier les macrotraces correspondant à chaque technique employée sur les échantillons de matériel récupérés dans chaque cas. Ce référentiel, que nous présentons ci-après, servira par la suite à l'analyse et l'interprétation de notre matériel archéologique. Tout comme les traditions techniques du chapitre précédent, il sera présenté en suivant l'ordre des chaînes opératoires du façonnage, des finitions, des traitements de surface, des décors et de la cuisson. Pour chaque technique, les stigmates distinctifs identifiés sont décrits aussi bien tels que perceptibles à l'échelle macroscopique qu'à l'échelle microscopique, tout en prenant en compte l'état hygrométrique de la pâte ainsi que la nature de l'outil utilisé. Les figs. 5.17 et 5.18 (fin de chapitre) proposent un récapitulatif de ce référentiel macro et microscopique pour l'ébauchage et le préformage.

I. ÉBAUCHAGE (état humide, au doigt)

Les deux grandes techniques d'ébauchage de notre zone d'étude sont le modelage (par étirement et par *tapping*), et le colombinage. Les macrotraces identifiées pour chacune d'elles correspondent aux stigmates déjà relevés précédemment par d'autres auteurs ayant travaillé sur ces mêmes techniques dans d'autres continents.

1. Modelage (tradition 1-Andes, panse ; tradition 2-Amazone, base)

A. PAR ÉTIREMENT (tradition 1, panse)

a. Échelle macroscopique

Irrégularité du profil ¹ : 1) Base plus épaisse (fig. 5.1, A, B). 2) Irrégularité du profil entre le côté droit et le côté gauche du récipient (fig. 5.1, B). 3) Irrégularité du profil entre le bas et le haut du récipient (fig. 5.1, C).

Irrégularité de la topographie² : 1) Dépressions³ essentiellement localisées sur la zone la plus basse de la partie interne⁴ (fig. 5.1, E, F), correspondant aux traces laissées par les doigts des potiers lors du modelage (fig. 5.1, D).

Dépressions horizontales concentriques visibles sur la partie externe de l'assise (fig. 5.2, A, B) laissées par le support concave utilisé en guise de moule lors de l'ébauchage et/ou le séchage des récipients⁵ (fig. 5.2, C, D).

¹ Gelbert 2005, 68

² Roux 2016, 134

³ Livingstone Smith 2007, 130 ; Gomart 2010, 26 ; Rye 1981, 68 ; García Rosselló et Calvo Trías 2013, 185

⁴ Roux 2016, 134

⁵ Ibid.

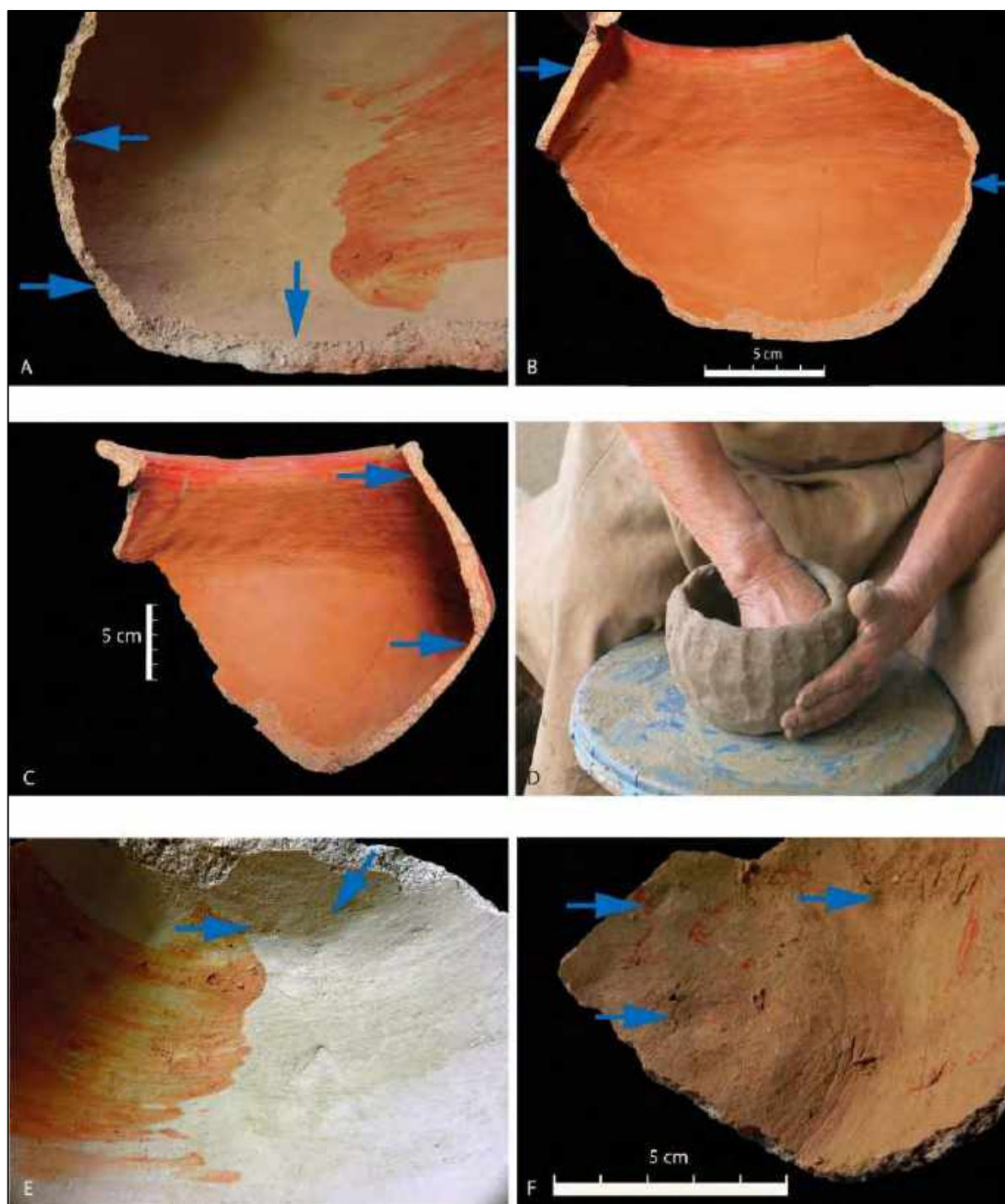


Fig. 5.1 : STIGMATES DE MODELAGE. A : Épaisseurs différenciées entre les parois de la base et celles de la panse. B : Épaisseurs différenciées entre les parois du côté gauche et celles du côté droit. C : Épaisseurs différenciées entre les parois du haut et du bas. D : Dépressions sur ébauche fraîche. E, F : Dépressions localisées au niveau du fond du récipient.



Fig. 5.2 : STIGMATES DE MODELAGE. A, B : Dépressions horizontales concentriques (traces de support). C, D : Séchage d'ébauches sur des supports. E, F : Disposition subparallèle des vides et porosités ; aspect « feuilleté » de la tranche.

b. Échelle microscopique

1) Porosités allongées (verticales) à orientation subparallèle visibles sur la tranche des tessons⁶ (fig. 5.2, E, F), évoquant un aspect feuilleté. 2) Présence de longues fissures verticales sur la tranche des fragments.

B. PAR TAPPINGS (tradition 2, base)

a. Échelle macroscopique

1) Cassure tout le long du contour de la galette (fig. 5.3, A). 2) Base épaisse. 3) Irrégularité de l'épaisseur de la galette (fig. 5.3, B). 4) Dépressions perceptibles sur les parois⁷, associées à la pression exercée par les doigts sur la masse d'argile lors du modelage (fig. 5.3, C).

b. Échelle microscopique

1) Disposition subparallèle des vides, qui donne une apparence feuilletée à la tranche. 2) Fissures et porosités aplaties (fig. 5.3, D).

2. Colombinage (tradition 1/Andes - partie supérieure de la panse et/ou col et/ou bord; tradition 2/Amazonie - panse/col/bord).

A. TOUS PROCÉDÉS DE JOINTURE CONFONDUS

a. Échelle macroscopique

1) Fissures horizontales/sinueuses visibles sur les parois, au niveau de la limite entre éléments juxtaposés⁸, mettant en évidence le temps de séchage laissé au cours du processus de façonnage⁹ (fig. 5.4, A-C) et/ou un effacement inachevé des jointures (Roux, comm. pers.).
2) Ondulations mettant en évidence la présence d'éléments assemblés par pression discontinue¹⁰ (fig. 5.4, D). 3) Surépaisseurs¹¹ ou déplacements de pâte opérés lors de la jointure entre colomains¹² (fig. 5.4, E).

⁶ Livingstone Smith 2007, 130

⁷ Ibid. ; Gomart 2010, 26

⁸ García Rosselló et Calvo Trías 2013, 298 ; Coutet 2009, 173

⁹ Gelbert 2003, 78 ; Livingstone Smith 2007, 116

¹⁰ Courty et Roux 1995, 28

¹¹ García Rosselló et Calvo Trías 2013, 190

¹² Méry, Dupont-Delaleuf et Van Der Leeuw 2010, 56

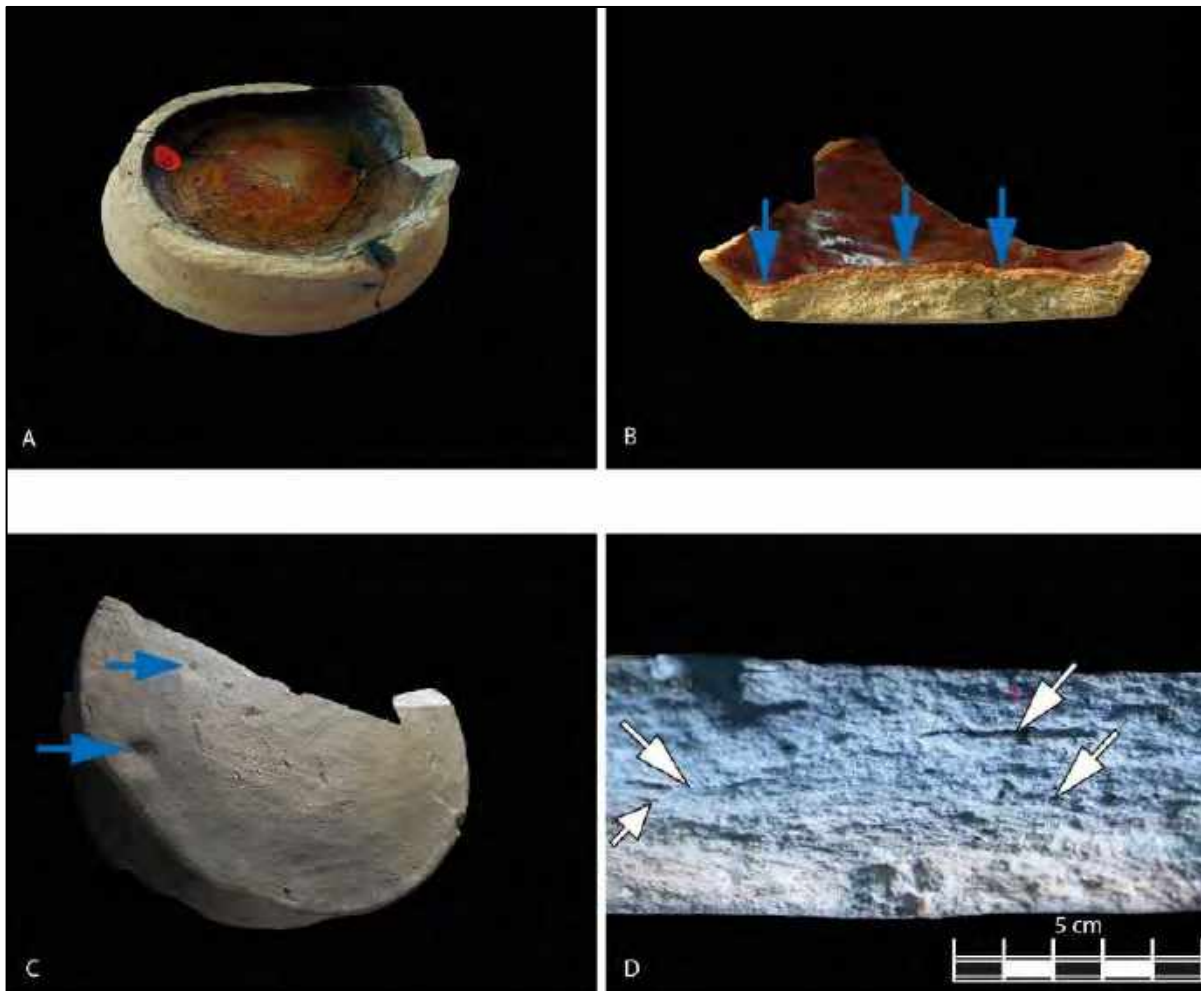


Fig. 5.3 : STIGMATES DE MODELAGE PAR TAPPINGS (ÉBAUCHAGE "GALETTE").
 A : Cassure tout au long du contour de la galette. B : Épaisseur différenciée entre les parois du pot et la galette (plus épaisse), entre le côté gauche et le côté droit de la galette. C : Dépressions. D : Disposition subparallèle des vides.

b. Échelle microscopique

1) Étirement des porosités résultant de la déformation du colombin lors du roulement. Ces dernières sont en outre orientées en direction oblique (c'est-à-dire, suivant la direction du biseau¹³ -voir fig. 5.4, F-, où l'on observe en outre la présence d'une porosité alignée dans la même direction pour chaque colombin).

B. COLOMBIN PAR PINCEMENT (TRADITION 2/AMAZONIE)

a. Échelle macroscopique

Cassure préférentielle horizontale (paroi externe – fig. 5.5, A), combinée à une section en biseau (figs. 5.5, B, C, fig. D pour l'exemple ethnographique). Cette configuration

¹³ Courty et Roux 1995, 36 ; García Rosselló et Calvo Trías 2013, 291

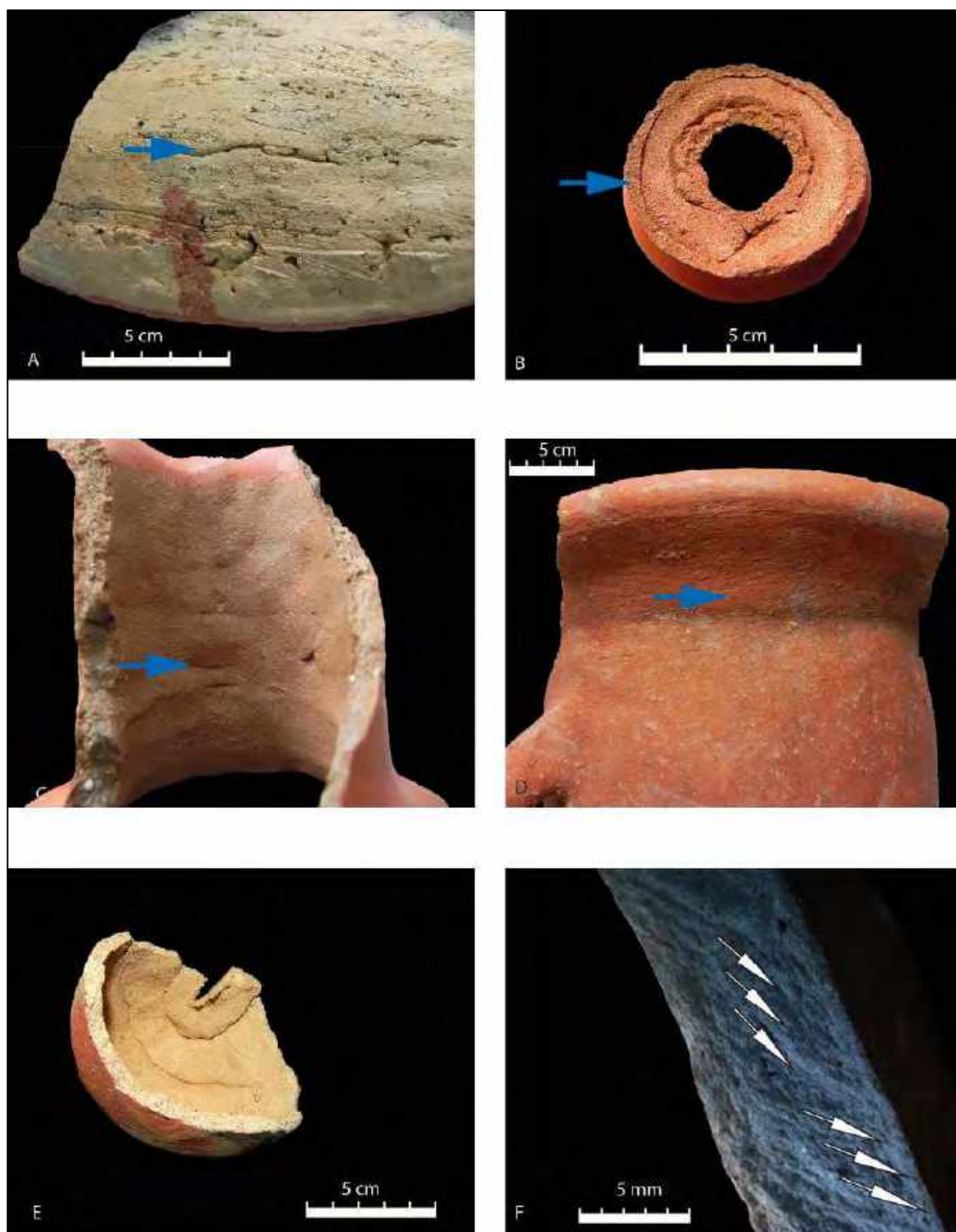


Fig. 5.4 : STIGMATES LIÉS AU COLOMBINAGE (TOUS PROCÉDÉS DE JOINTURE CONFONDUS). A-C : Fissures. D : Ondulations. E : Surépaisseurs. F : Déformation oblique des pores et de la masse argileuse/orientation oblique du système poral et de la masse argileuse.

de la cassure s'explique par la pose horizontale du colombin, et par les pressions asymétriques exercées sur ce dernier au niveau de la face interne (pressions à l'origine de la section en biseau en question).

b. Échelle microscopique

- 1) Fissures obliques visibles sur la tranche, correspondant à la jointure en biseau entre colomblins¹⁴ (fig. 5.5, E).
- 2) Orientation divergente des porosités au niveau de la jointure entre la galette et le premier colombin : subhorizontale au niveau de la galette, oblique interne du côté de la face interne et oblique externe du côté de la face externe. L'orientation oblique correspond aux gestes de pression verticale (de haut en bas), et d'écrasement opérés par la potière de part et d'autre du colombin afin de le rattacher à la galette (fig. 5.5, F).

C. COLOMBIN PAR ÉCRASEMENT (TRADITION 1/ANDES)

a. Échelle macroscopique

- 1) Cassure horizontale ou diagonale, à section en biseau (planche fig. 5.5, B, C).

b. Échelle microscopique

- 1) Fissures. 2) Porosités allongées, alignées dans la même direction (oblique).

En définitive, on remarque que les colomblins de nos deux traditions partagent beaucoup de traits en commun. Est-il possible de distinguer le colomblinage de la tradition 1 de celui de la tradition 2 ? Pour les premiers stigmates énoncés (« tous procédés de jointure confondus »), ce qui nous permet de faire la différence entre les deux traditions, c'est la partie du pot concernée : en effet, la tradition 2 est la seule où le colomblinage concerne l'intégralité de la panse. Au niveau du procédé de jointure, il semble impossible de distinguer les deux traditions à l'échelle macroscopique. À l'échelle microscopique en revanche, la présence conjointe de la fissure correspondant à la jonction entre la galette et le premier colombin, ainsi que l'orientation différenciée des porosités entre le premier colombin et la galette, mettent clairement en évidence la présence du type de colomblins rattachés à la tradition 2.

II. PRÉFORMAGE

Quatre grandes techniques de préformage ont été identifiées parmi les potiers du sud-est de l'Équateur : deux sur pâte à état humide (mise en forme par pressions discontinues et martelage), et deux sur pâte à état cuir (battage et rabotage).

¹⁴ Roux 2016, 130

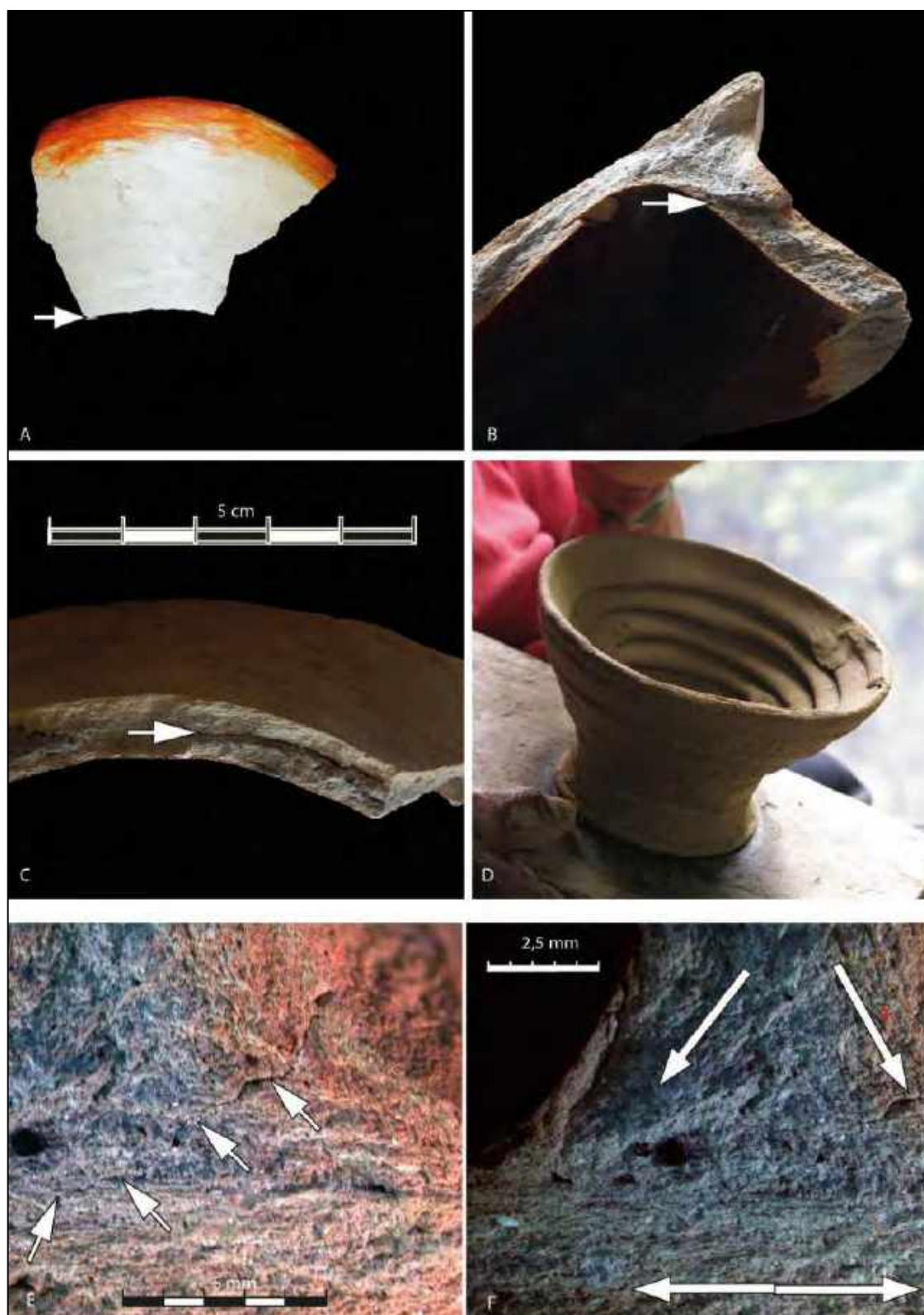


Fig. 5.5 : STIGMATES LIÉS AU COLOMBINAGE (POSE PAR PINCEMENT ET PAR ÉCRASEMENT). A : Cassures préférentielles horizontales. B, C : Fissures en biseau. D : Surépaisseur en biseau. E : Fissures obliques. F : Orientation divergente des porosités indiquant la jointure entre colombin et galette.

Toutes ces techniques appartiennent à la tradition 1 exclusivement, à l'exception de la mise en forme par pressions discontinues, qui se retrouve également en Amazonie. De la même façon, ces stigmates se retrouvent dans la bibliographie consacrée à ces techniques telles que pratiquées dans d'autres parties du monde.

1. Mise en forme sur pâte à état humide

A. MISE EN FORME PAR PRESSIONS DISCONTINUES (traditions 1/Andes et 2/Amazonie)

La mise en forme par pressions discontinues sur pâte humide est mise en œuvre lors du préformage des bords, ainsi que la jointure des colombins. Dans le premier cas, les opérations de finition et traitements de surface ont malheureusement effacé les stigmates caractéristiques, ce qui n'est pas le cas de la jointure de colombins. Celle-ci distingue quatre cas de figures différents marqués par des différences au niveau de :

- la nature de l'outil utilisé : cylindre en bois de 40 cm de long à San Miguel¹⁵), doigt et galet à Sígsg, doigt à Taquil et Nabón (tradition 1) ; calebasse ou *kuiship* à Gualaquiza (tradition 2).
- L'état hygrométrique de l'outil en question (chargé en eau ou humide).
- L'état hygrométrique de la pâte (humide ou moins humide). Ce dernier cas de figure (pâtes moins humides), se retrouve en effet dans les cas où les potiers laissent des temps de séchage au cours de la pose des colombins¹⁶.

Ces trois paramètres sont à l'origine de différentes combinaisons de stigmates mises en évidence dans le tableau 5.1.

Outil	Hygrométrie		Macrotraces	Échelle microscopique	
	Outil	Pâte		Granularité	Microtopographie
<i>Doigt</i>	chargé en eau	humide	dépressions	grains saillants	lisse fluidifiée
<i>Bois</i>		moins humide	crêtes	partiellement recouverts	irrégulière
<i>Galet</i>			surépaisseurs	grains insérés	
<i>Calebasse</i>	sec				

Tableau 5.1 : Stigmates correspondant à la mise en forme au doigt, à l'outil en bois, au galet et à la calebasse

Ce dernier suscite quelques remarques générales concernant les stigmates propres au préformage par pressions discontinues sur pâte humide. L'on remarque ainsi que les grains saillants partiellement recouverts -témoins d'un frottement avec outil chargé en eau sur pâte humide¹⁷ (fig. 5.6, D)-, se retrouvent partout, sauf dans le cas du préformage à la calebasse,

¹⁵ Brazzero 2011, 54

¹⁶ Ibid.

¹⁷ Roux 2016, 154

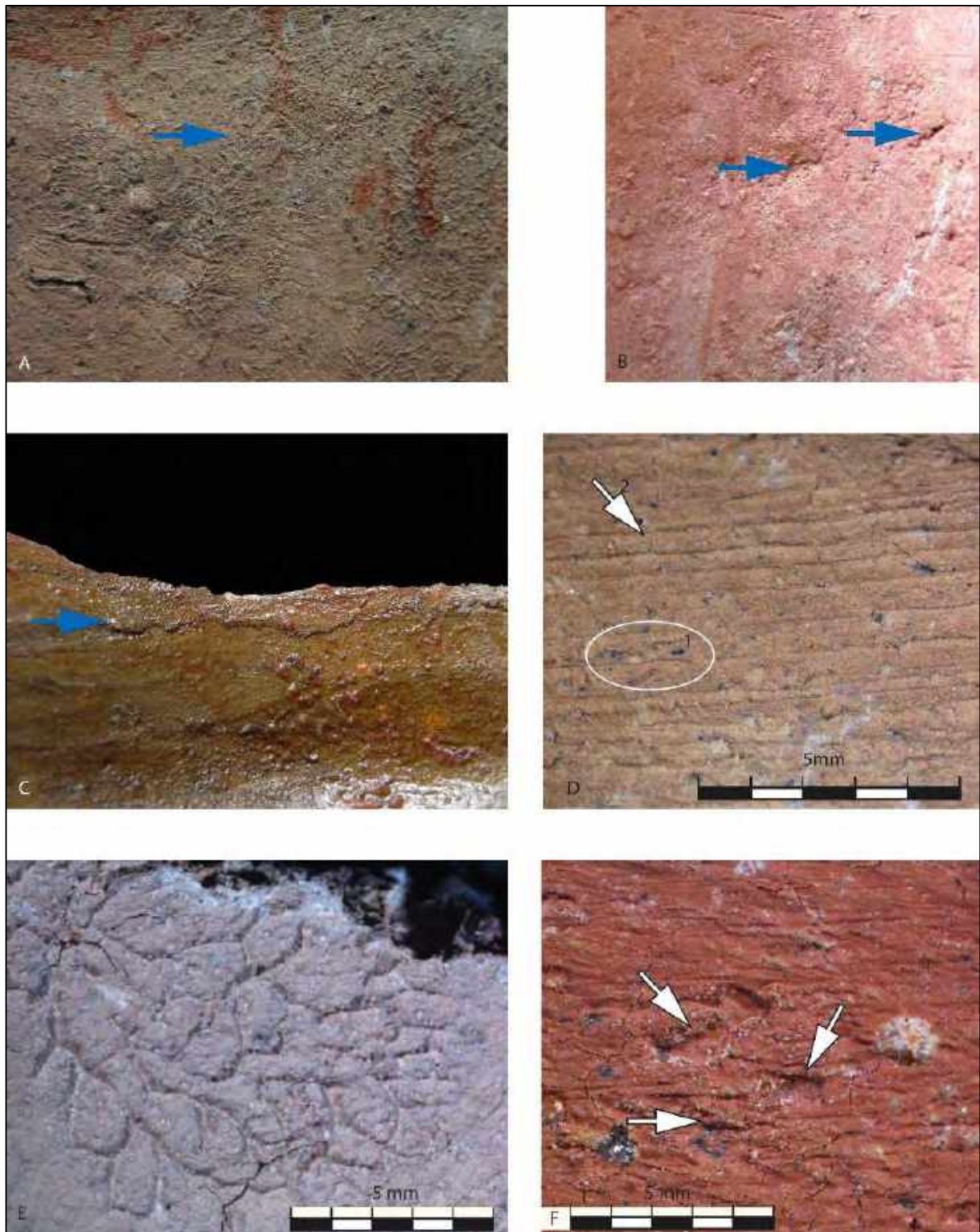


Fig. 5.6 : STIGMATES DE MISE EN FORME PAR PRESSIONS DISCONTINUES. A : Crêtes (utilisation d'un outil en bois chargé en eau). B : Surépaisseurs (préformage au doigt et au galet). C : Surépaisseurs (mise en forme à la calebasse). D (1) Grains saillants partiellement recouverts (outil en bois, doigt et galet, doigt). (2) Surface striée (outil en bois). STIGMATES DE MARTELAGE. E : Crêtes. F : Creux.

où la présence de grains insérés révèle une pâte dont l'état hygrométrique est compris entre l'état humide et l'état cuir (Roux, comm. pers).

L'utilisation d'un outil également chargé en eau mais d'une autre nature (bois) et employé sur une pâte moins humide mettra en évidence –d'une part- des crêtes de barbotine créées par l'état humide de l'outil¹⁸ (fig. 5.6, A), et d'autre part, une surface lisse fluidifiée caractérisée par des stries de taille moyenne orientées en direction horizontale et organisées en bandes subparallèles à développement discontinu (fig. 5.6, D). Enfin, le travail d'une pâte moins humide à l'aide d'un outil humide (non chargé en eau), sera reflété par la présence de fines surépaisseurs¹⁹ (fig. 5.6, B, C) ainsi que d'une surface irrégulière, propre à un travail sans apport d'eau²⁰. Dans la famille de la mise en forme par pressions sur pâte humide, nous avons aussi le raclage, que l'on retrouve à Sígísig, où le potier utilise une cuiller afin de travailler la pâte à l'état humide. Mais les finitions et traitements de surface postérieurs ont effacé les stigmates correspondants, que nous ne décrivons donc pas ici.

B. MISE EN FORME PAR PERCUSSION (TRADITION 1/ANDES, PLATS À TORTILLAS)

Effectuée à l'aide du battoir, cette technique se caractérise par la présence de creux (fig. 5.6, F) mais aussi de crêtes (fig. 5.6, E), visibles sur les fonds des plats à tortillas.

Ces creux correspondent à l'enlèvement de matière effectué lors de la percussion, tandis que les crêtes sont dues au déplacement de pâte opéré par l'utilisation du battoir humide. À l'échelle microscopique, on relève en outre l'alternance de zones à la fois compactes et irrégulières²¹.

2. Mise en forme sur pâte à état cuir

A. BATTAGE (effectué au battoir sur pâte à état cuir ré-humidifiée pour la mise en forme de la base et la panse)

a. Échelle macroscopique

1) Cupules de percussion ou empreintes semi circulaires visibles sur les parois internes des récipients (fig. 5.7, E et F), laissées par le bord du contre-battoir²² lors de la mise en forme (fig. 5.8, A, B).

¹⁸ Ibid.

¹⁹ Ibid., 124

²⁰ Ibid., 153

²¹ Ibid., 139

²² Ibid., 141; Martineau 2005, 152 ; Rice 1987, 137; Rye 1981, 59, 84

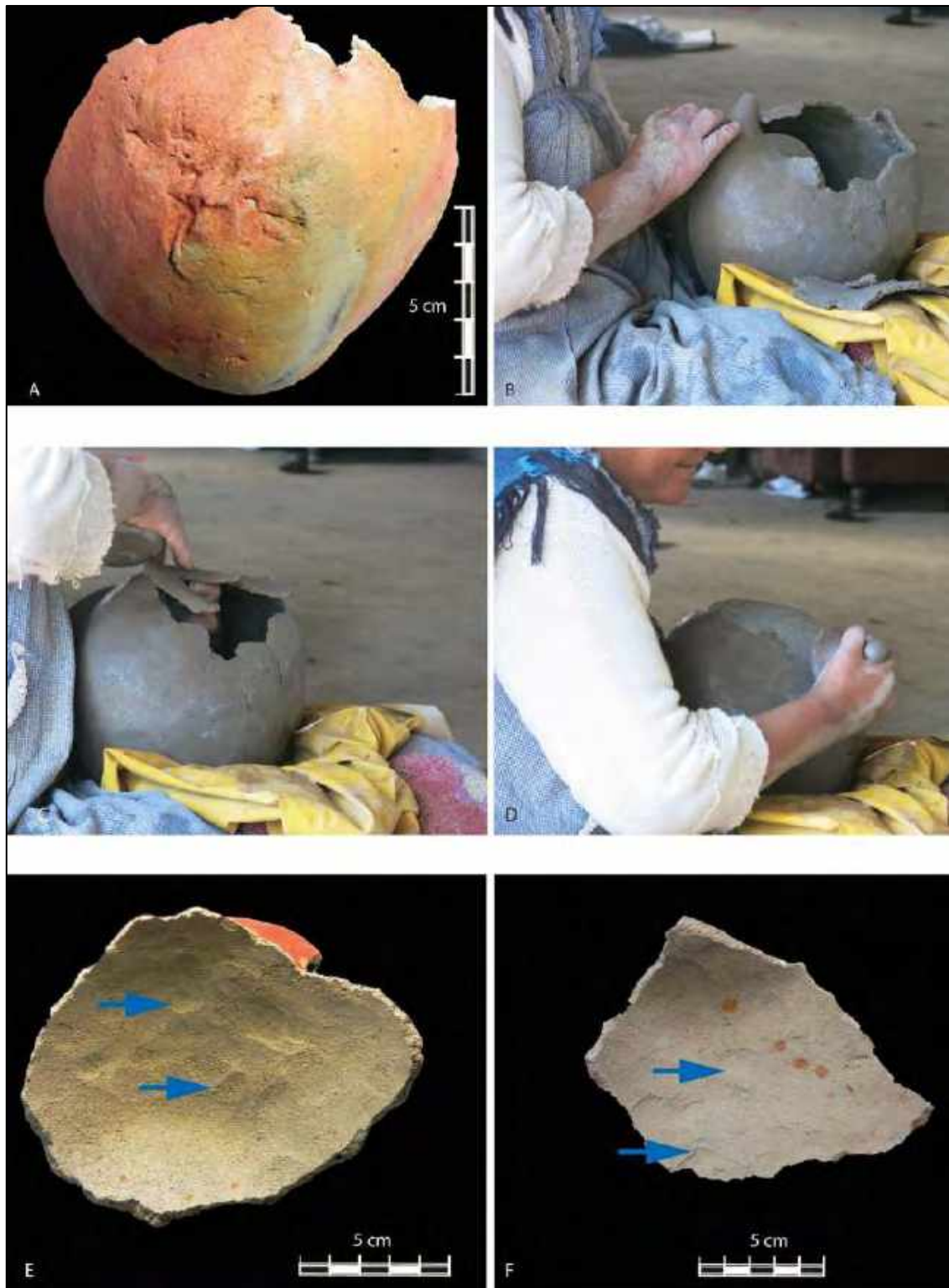


Fig. 5.7 : STIGMATES DE BATTAGE. A : Traces de déchirement causées par une « réparation » (récipient cuit). B : Détachement des morceaux de pâte endommagés sur ébauche fraîche (1ère partie de la réparation). C : Repositionnement des morceaux de pâte dans le but d'obstruer l'ouverture (2^{ème} partie de la réparation). D : Passage du battoir afin d'unifier le tout sur la panse (3^{ème} partie de la réparation). E, F : Cupules de battage (récipients cuits).

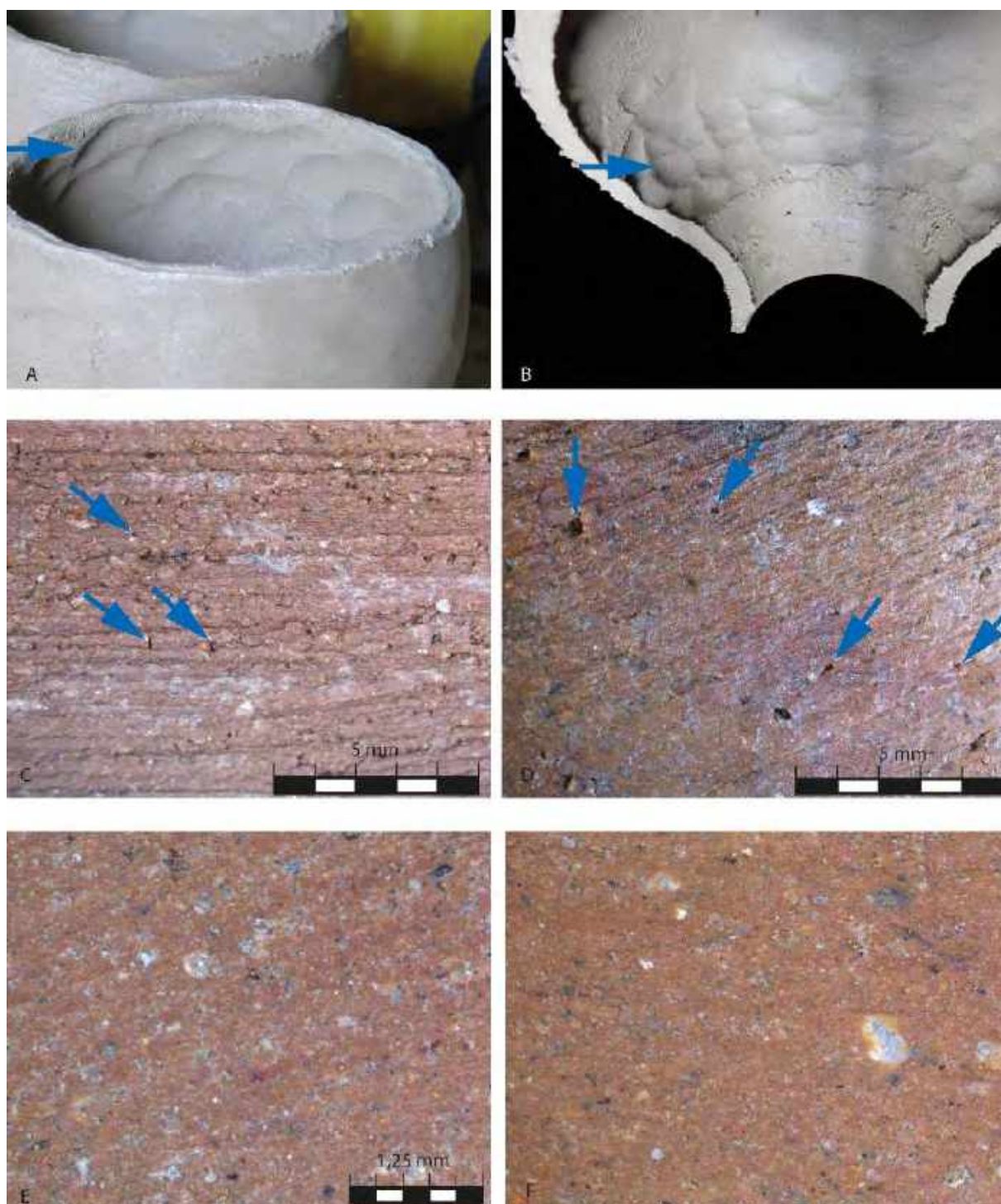


Fig. 5.8 : STIGMATES DE BATTAGE. A, B : Cupules (ébauche fraîche). C, D : Surface piquetée. E, F : Surface à grains insérés (grossissement x25 –E- et x10 –D).

2) Irrégularité visible à l'extérieur du récipient (fig. 5.7, A), équivalent à un déchirement de la surface survenu au cours du préformage (fig. 5.7, B). Les potiers travaillent souvent à proximité d'enfants ou d'animaux domestiques, et les accidents avec les pots sont fréquents. Les « réparations » (fig. 5.7, B-D) ne sont possibles que lorsque le récipient est encore à l'état cuir. En revanche, à ce stade-là, si l'ouverture est atteinte, il est impossible de la récupérer.

Ces réparations consistent à récupérer les morceaux de pâte s'étant détachés du pot (fig. 5.7, B), à les fixer sur les parois avec les doigts par gestes de pression discontinue (fig. 5.7, C), et à effacer les traces correspondantes en battant la partie concernée (fig. 5.7, D).

c. Échelle microscopique

- 1) Micro-arrachements²³ (fig. 5.8, C, D). 2) Grains insérés²⁴ (fig. 5.8, E, F).

B. MISE EN FORME PAR PRESSION : RABOTAGE (tradition 1/Andes, assise des plats à tortillas)

Essentiellement utilisée pour égaliser les parois des assises des plats à *tortillas*, cette technique –employée à San Miguel et Nabón (tradition 1)–, a recours à des lames tranchantes (machette, couteau). Les stigmates observés sont :

a. Échelle macroscopique

- 1) Stries profondes produites par la trainée (*dragging*) des inclusions de grande taille²⁵ (fig. 5.9, A). 2) Crevasses²⁶ (fig. 5.9, B).

b. Échelle microscopique (à partir du cas de Nabón, où l'absence d'engobe n'entrave pas la lecture des stigmates) :

- 1) Stries épaisses s'organisant en bandes subparallèles (tantôt concentriques, tantôt obliques), non couvrantes, pouvant éventuellement s'entrecroiser. Ces stries se caractérisent par un fond compact (fig. 5.9, C, D), et des bords filetés. L'aspect fileté est plutôt caractéristique des pâtes travaillées à l'état humide, tandis que les fonds compacts sont associés à des pâtes travaillées à état cuir. Ce rabotage est en fait exécuté sur une pâte cuir ré humidifiée à l'aide d'un battoir chargé en eau²⁷, ce qui explique la présence conjointe de ces deux traits, ainsi que les grains saillants partiellement recouverts, propres aux opérations exécutées à l'aide d'outils chargés en eau.

III. FAÇONNAGE D'ÉLÉMENTS RAPPORTÉS (TRADITION 1/ANDES, ANSES)

Dans la Sierra sud de l'Équateur, les anses sont faites à l'aide de segments de colombins. On y retrouve donc les traits diagnostiques caractéristiques de cette technique, en particulier les ondulations. D'autre part, l'emplacement des surépaisseurs correspondant au point de rattachement de l'anse aux parois est indicatif de l'état hygrométrique de la pâte au moment de l'apposition de l'anse. Ainsi, des surépaisseurs placées sur les parois internes (fig. 5.9, E)

²³ Roux 2016, 122

²⁴ Ibid. ; Martineau 2005, 152

²⁵ Rye 1981, 87

²⁶ Roux 2016, 140

²⁷ Brazzero 2011, 68

indiquent une apposition sur pâte humide, tandis que des surépaisseurs situées sur les parois externes (fig. 5.9, F) révèlent une apposition sur pâte à état cuir (Roux comm. pers.).

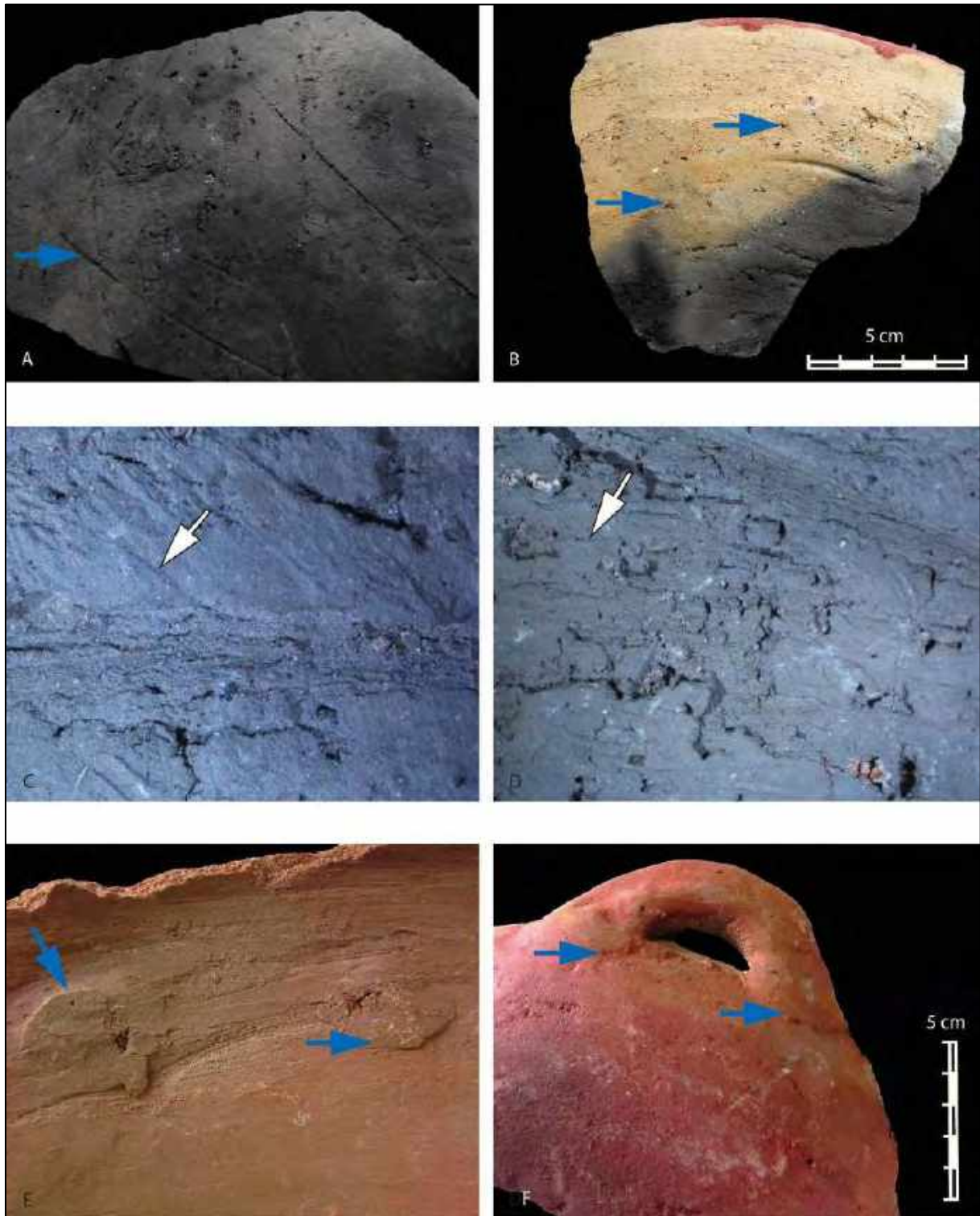


Fig. 5.9 : STIGMATES DE RABOTAGE. A : Stries profondes liées à la traînée d'inclusions. B : Crevasses. C, D : Stries profondes à fond compact (grossissement par 15 –C- et par 5 –D). STIGMATES D'APPOSITION D'ÉLÉMENTS RAPPORTÉS (ANSES). E : Surépaisseurs produites par le rattachement des extrémités de l'anse sur pâte humide (parois internes). F : Surépaisseurs provoquées par le rattachement des extrémités de l'anse sur pâte cuir (parois externes).

IV. FINITION

Les opérations de lissage de notre zone d'étude se font soit sur état cuir ré-humidifié à l'aide du battoir ou de la lanière en cuir et du lissoir en plastique (tradition 1/Andes), soit sur une pâte située entre l'état cuir et humide, à l'aide de la calebasse (tradition 2/Amazonie). Ce travail sur une pâte combinant à la fois l'humide et le cuir se traduit par des stigmates originaux résumés dans le tableau 5.2 ci-après. Dans tous les cas, on y remarque que certains stigmates mis en évidence correspondent à ceux d'une pâte travaillée sur humide, tandis d'autres laissent effectivement deviner l'état cuir ou proche du cuir²⁸. Ainsi, la granularité se caractérise par des grains saillants partiellement recouverts, trait propre au frottement d'un outil sur une pâte humide²⁹. L'état cuir ou proche du cuir des récipients est quant à lui mis en évidence par le fond compact des stries³⁰. C'est cette compacité qui permet de conclure à l'état cuir de la pâte.

Par ailleurs, au sein du lissage à l'état cuir ré-humidifié, on peut distinguer l'utilisation du battoir de celle des deux autres outils par le fait que le premier fait état de macro traces telles que les crêtes de barbotine et les surépaisseurs, tandis que le second ne présente que des stries fines discontinues. Les crêtes de barbotine (fig. 5.10, A) et les surépaisseurs du lissage au battoir sont produites par les outils chargés en eau, à l'origine de déplacements de pâte humide³¹ (fig. 5.10, C). Les surépaisseurs sont souvent localisées à la jonction interne entre la panse et le col (fig. 5.10, B pour l'exemple sur récipient cuit et C sur ébauche fraîche). Elles peuvent être trompeuses, dans le sens où elles sont susceptibles d'être confondues avec des surépaisseurs de colombrins.

Force est de remarquer que dans le cas du lissage au battoir, si la réhumidification de la pâte est insuffisante, des facettes mates peuvent également se former sur les parois (fig. 5.10, F). Celles-ci sont caractéristiques des déplacements de pâte à état cuir³² occasionnés par des gestes de frottement. À l'échelle microscopique, les stries du lissage à la lanière en cuir et au lissoir en plastique se distinguent en outre de celles causées par le battoir dans la mesure où elles sont discontinues et à bords empâtés (indiquant donc un travail sur pâte humide³³ – fig. 5.11, A, B), contrairement aux secondes, qui sont continues et à bords filetés (trait le plus souvent révélateur d'un travail sur pâte humide sans apport d'eau³⁴ - fig. 5.10, C, D, E).

L'ébauche fraîche reproduite sur la figure 5.11, C illustre clairement la différence entre les macrotraces d'un bord lissé à la lanière en cuir (stries quasi imperceptibles) et la panse lissée au battoir (stries bien visibles). Pour ce qui est des stigmates du lissage sur pâte entre état humide et cuir avec la calebasse, elles sont semblables à celles du lissage sur cuir réhumidifié à la lanière en cuir et au plastique, dans le sens où l'on ne perçoit que de fines stries à l'œil nu³⁵ (fig. 5.11, D). En revanche, contrairement à celles occasionnées par l'usage de la lanière en cuir et du plastique, elles sont continues et à bords filetés.

²⁸ Roux 2016, 155

²⁹ Ibid., 122

³⁰ Ibid., 123

³¹ Ibid., 140, 154

³² Ibid., 121

³³ Ibid., 159

³⁴ Roux 2016, 154

³⁵ Coutet 2009, 179

Outil	État pâte	Macrotraces	Échelle microscopique				Granularité
			Stries				
			Épaisseur	Développement	Fond	Bords	
Battoir	Cuir ré-humidifié	Crêtes de barbotine Surépaisseurs	Fines Moyennes Épaisses	Continu	Compact	Filetés	Grains saillants partiellement recouverts
Cuir + lisseur en plastique		-	Fines	Discontinu		Empâté	
Calebasse	entre humide et cuir			Continu			

Tableau 5.2 : Stigmates engendrés par le lissage au battoir, à la lanière en cuir et au lisseur en plastique, et enfin à la calebasse

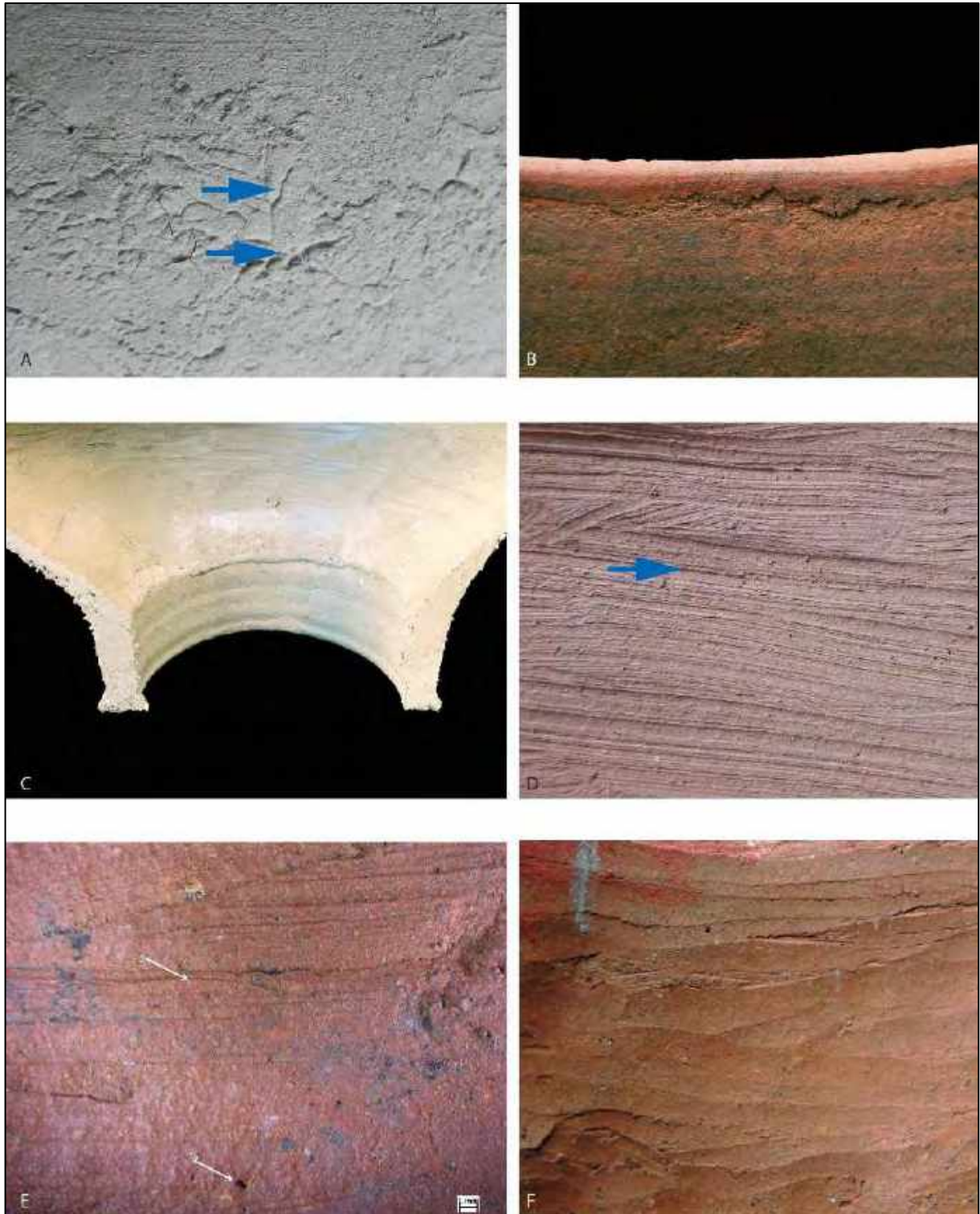


Fig. 5.10 : STIGMATES DE LISSAGE AU BATTOIR SUR PÂTE CUIR RÉ-HUMIDIFIÉE. A : Crêtes de barbotine. B : Surépaisseurs (récipient cuit). C : Surépaisseurs (ébauche fraîche). D, E : Stries. F : Facettes (cas de ré humidification déficiente de la pâte).

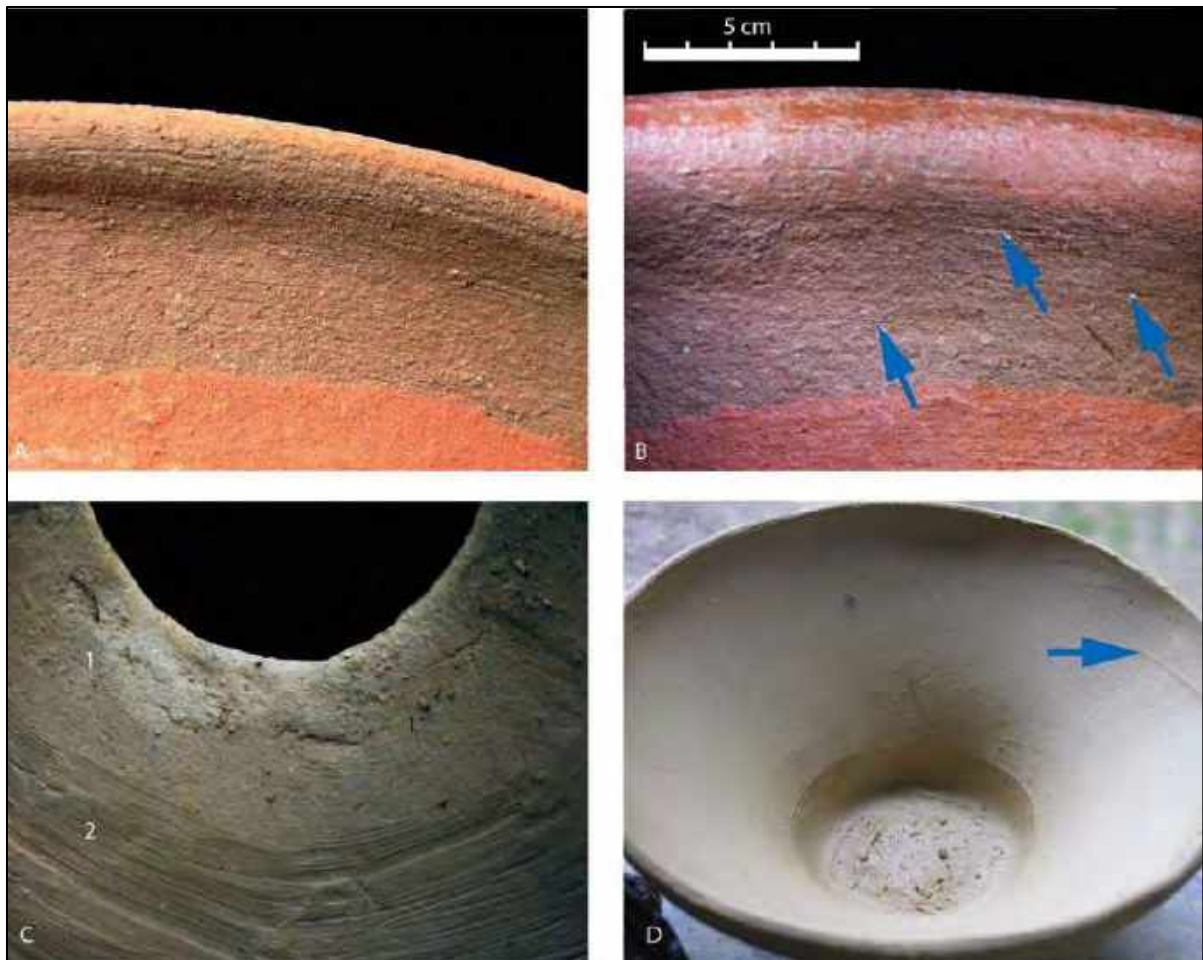


Fig. 5.11 : STIGMATES DE LISSAGE SUR PÂTE HUMIDE À LA LANIÈRE EN CUIR ET AU LISSOIR EN PLASTIQUE. A : Échelle macroscopique. B : Échelle microscopique. C : Différence entre lissage à la lanière en cuir (1) : stries fines quasi imperceptibles à l'œil nu) et au battoir (2). STIGMATES DE LISSAGE À LA CALEBASSE SUR PÂTE ENTRE HUMIDE ET CUIR. D : Stries fines, continues.

V. TRAITEMENTS DE SURFACE

Quatre types de traitements de surface sont à signaler pour notre zone d'étude : enduction (engobage pour la tradition 1 –Andes- et enduction de résine pour la tradition 2 - Amazonie), et frottement (brunissage et doucissage). Le brunissage est partagé par les traditions 1 et 2 ; le doucissage en revanche n'a été signalé que dans un village de la tradition 1. Les stigmates mis en évidence dans chaque cas se retrouvent dans d'autres parties du monde où ces techniques sont également mises en œuvre.

1. Par enduction

À l'échelle microscopique, toutes les surfaces traitées par enduction font état de grains flottants, caractéristiques de ce type d'opération³⁶.

A. ENGOBAGE (tradition 1/Andes)

En termes généraux, l'engobe est mis en évidence par sa couleur différenciée³⁷, qui le distingue de celle de la pâte, ou encore par la visibilité de la ligne de contact entre la pâte et l'engobe aux endroits où la pellicule d'engobe s'est détachée³⁸. Les Andes sud de l'Équateur font état de trois types d'engobage différents en fonction de l'état hygrométrique de la pâte et de l'outil employé : engobage au chiffon et à la main (pâte sèche), et au pinceau (pâte cuir). Le tableau 5.3 ci-après résume les stigmates propres à chacune de ces variantes. Il met en évidence un microrelief identique pour toutes les stries³⁹ issues de l'engobage (à fond compact et bords filetés, le fond compact s'expliquant par l'état sec/cuir de la pâte, et l'aspect fileté, par l'état liquide de l'engobe).

Hygrométrie pâte	Outil	Macrotraces	Échelle microscopique				
			Surface striée	Épaisseur stries	Organisation stries	Fond stries	Bord stries
Sec	chiffon	Craquelures moyennes couvrantes	lisse fluidifiée	fines	Plages multidirectionnel les, entrecroisées, non couvrantes	compact	fileté
	main		lisse compacte		Plages subparallèles (obliques ou concentriques), éventuellement entrecroisées, couvrantes		
Cuir	pinceau	Craquelures fines non- couvrantes (éventuellement)			très fines		

Tableau 5.3 : Stigmates correspondant à l'engobage au chiffon, à la main et au pinceau

³⁶ Roux 2016, 122

³⁷ Ibid., 158

³⁸ Rye 1981, 54

³⁹ Rice 1987, 138

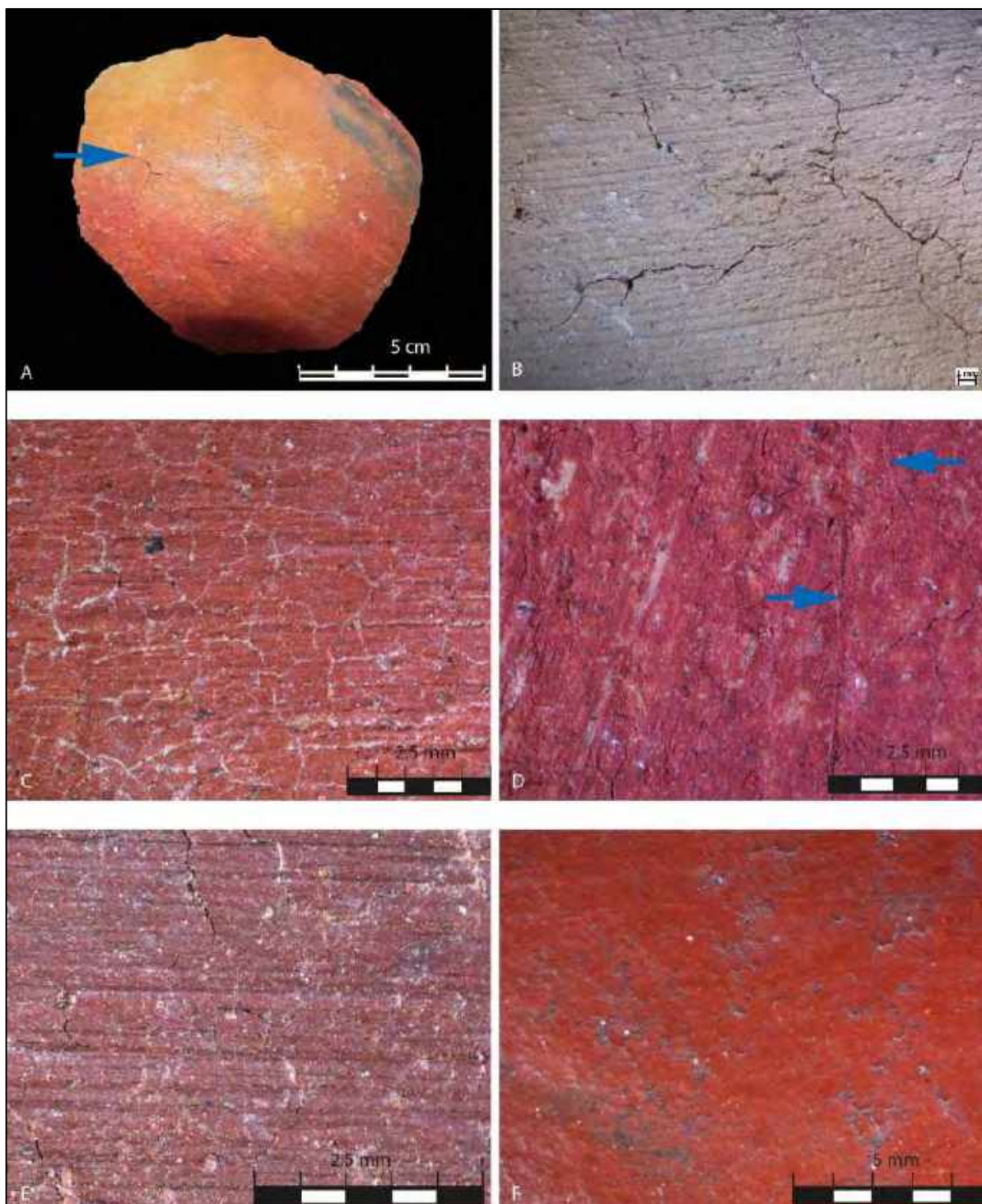


Fig. 5.12 : STIGMATES D'ENDUCTION ET DE SÉCHAGE. A : Craquelures produites par une enduction à l'état sec. B : Craquelures causées par une rétraction de la pâte au séchage. C : Stries (engobage au chiffon, état sec). D : Microfibres (filaments de chiffon utilisé pour l'engobage à l'état sec?). E : Stries (engobage à la main, état sec). F : Surface compacte, craquelures fines, non-couvrantes (enduction à l'état cuir).

Par ailleurs, des différences sont perceptibles au niveau de l'état hygrométrique de la pâte, en ce qui concerne notamment la présence de craquelures/fendillements,

caractéristiques de l'enduction à l'état sec⁴⁰. Dans l'engobage à l'état sec, ces craquelures sont omniprésentes, bien marquées (visibles à l'œil nu) et couvrantes (voir fig. 5.12, A – échelle macroscopique- et fig. 5.12, C et E pour l'échelle microscopique). Ce n'est pas le cas des objets engobés à l'état cuir : ces derniers peuvent eux aussi présenter des craquelures, mais cela n'est pas systématique.

Certaines pièces en effet ne présentent pas du tout de craquelures, comme par exemple certains récipients fabriqués par la potière Dilma Padilla de Taquil. Si craquelures il y a, ces dernières seront beaucoup plus fines que celles des objets engobés à l'état sec, et non-couvrantes (fig. 5.12, F). Il semble de fait que l'engobe de Taquil ait une meilleure « adhérence » que celui de San Miguel, Sígsig ou Nabón ; la couche d'engobe est aussi plus fine et plus compacte. Dans l'ensemble, ces craquelures sont à distinguer de celles qui apparaissent sur la pâte en tant que telle (voir fig. 5.12, B), et qui sont le résultat de l'effet de rétraction de l'argile lors du séchage⁴¹.

Enfin, quelques différences sont à noter au niveau des types d'outils utilisés : il semblerait ainsi que le pinceau utilisé sur pâte cuir (fig. 5.12, F) produise des stries plus fines que le chiffon (fig. 5.12, C) et la main sur pâte sèche (fig. 5.12, E). Par ailleurs, l'engobage avec chiffon sur pâte sèche crée une microtopographie fluidifiée, tandis qu'avec la main et le pinceau, celle-ci sera plus compacte. Il est à noter que des filaments semblant correspondre à des microfibrilles détachées du chiffon ont été détectés sur les récipients engobés avec cet outil (fig. 5.12, D).

B. ENDUCTION DE RÉSINE (tradition 2/Amazonie)

Échelle macroscopique

Pellicule grumeleuse brillante⁴² visible sur la surface externe des récipients (fig. 5. 13, A), associée à ce qui semble être des stries. À l'échelle microscopique, son aspect évoque celui d'une fine couche caramélisée (fig. 5.13, B).

2. Par frottement

A. BRUNISSAGE

Deux types d'outils sont à signaler pour cette technique (mise en œuvre à l'état cuir) : le galet (San Miguel-tradition 1/Andes, Gualaquiza-tradition 2/Amazonie - fig. 5.13, C) et le

⁴⁰ Roux 2016, 90

⁴¹ Ibid., 120

⁴² García Rosselló et Calvo Trías 2013, 205

plastique (Taquil/tradition 1 - fig. 5.13, D). Mis à part les facettes⁴³ caractéristiques de cette opération, aucune autre macrotrace particulière n'est à signaler. Nous n'avons pas non plus relevé de différence au niveau de leur aspect entre les deux types d'outils utilisés (galet et plastique).

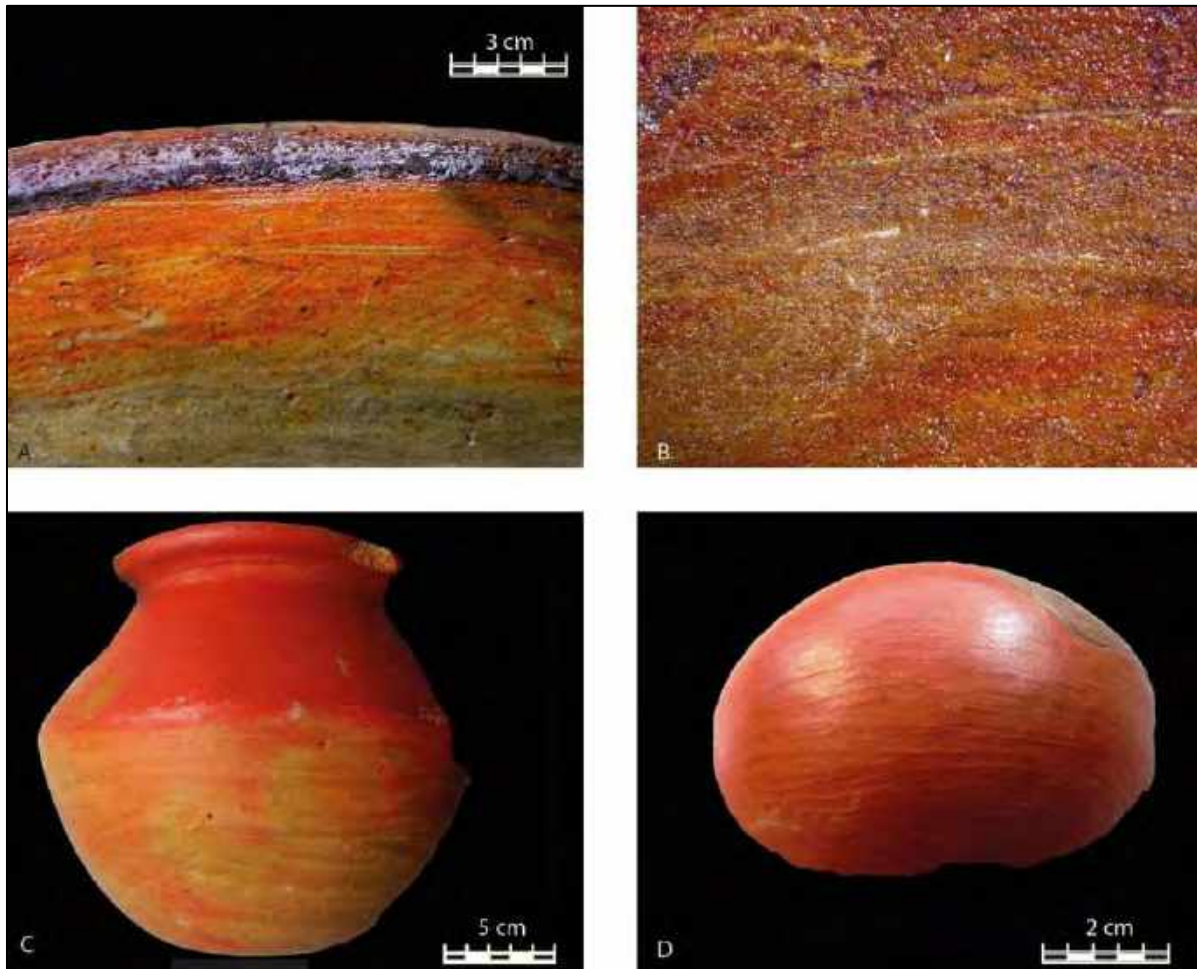


Fig. 5.13 : STIGMATES DE TRAITEMENT DE SURFACE PAR ENDUCTION. A, B : Résine. STIGMATES DE TRAITEMENT DE SURFACE PAR FROTTEMENT. C : Brunissage au galet. D : Brunissage à l'outil en plastique.

B. DOUCISSAGE AU GALET (état cuir ré-humidifié, au galet, Síg sig - tradition 1/Andes)

Les macrotraces de cette opération sont difficiles à repérer, du fait de la présence de l'engobe. Nous ne sommes donc pas en mesure de les décrire ici.

⁴³ Ibid., 215 ; Martineau 2010, 15 ; Rye 1981, 90 ; Rice 1987, 138 ; Coutet 2009, 180

VI. TRAITS DIAGNOSTIQUES DES TECHNIQUES DE DÉCORS

Les décors mis en évidence parmi les potiers du sud-est de l'Équateur rendent compte de l'application de techniques en relief et en creux.

1. Décors en relief : application d'éléments rapportés⁴⁴ (fig. 5.14, A).



Fig. 5.14 : MACROTRACES DE DÉCORS. A : Par apposition d'éléments rapportés (technique en relief). B : Incision à la lanière en cuir (technique en creux). C : Incision avec épine (technique en creux). D : Estampage (impression, technique en creux).

2. Décors en creux

Les décors en creux peuvent être incisés ou imprimés. Chacun de ces types a recours à des outils différents, mis en œuvre sur des pâtes à degrés d'hygrométrie divers.

A. INCISION

- À l'aide du coin de la lanière en cuir (état humide, San Miguel-tradition 1/Andes, fig. 5.14, B). *Micro-relief des traits* : empâté (pâte humide).

⁴⁴ Balfet *et al.* 1989, 85

- Avec épine (état cuir, tradition 2/Amazonie - Gualaquiza, fig. 5.14, C). *Micro-relief des traits* : incision franche, à bord fileté (travail sur humide sans apport d'eau), éventuellement légèrement festonné.

B. IMPRESSION

- Au doigt⁴⁵ (état humide, tradition 1 – Taquil/tradition 1 Andes).
- Impression de type estampage⁴⁶ (ici exécuté à l'aide d'une ouverture de flacon à l'état cuir ré humidifié, Taquil-tradition 1, fig. 5.14, D). *Micro-relief des traits* : tracé net, à bord fileté.

Le tableau 5.4 ci-dessous résume les principaux stigmates propres aux décors en creux. On en retiendra essentiellement que plus une incision ou une impression est exercée sur une pâte sèche, plus le tracé sera net (et inversement, plus celle-ci sera humide, plus le trait sera empâté).

DÉCORS EN CREUX

Opération	État de la pâte	Outil	Échelle d'observation	
			Macroscopique	Microscopique (microrelief)
Incision	Humide	Lanière en cuir (coin)	Tracé peu net	Empâté
	Cuir	Épine		Bord filet festonné
Impression	Cuir ré humidifié	Flacon	Incision franche	Bord fileté

Tableau 5.4 : Stigmates associés au décor par incision (lanière en cuir et épine) et par impression (flacon)

VII. CUISSON

Lors de la consommation du combustible marquant la phase initiale d'une cuisson, l'atmosphère de cuisson -dite réductrice-, est riche en carbone et pauvre en oxygène. Une fois le combustible consumé, cette atmosphère s'enrichit en oxygène : elle devient alors oxydante. Les couleurs des marges et du cœur des tranches renseignent au sujet de la durée d'exposition d'un récipient à la phase d'oxydation. En effet, les couleurs noires/grisées sont produites par des atmosphères réductrices⁴⁷, tandis que les couleurs claires (beiges/orangées) résultent des atmosphères oxydantes⁴⁸. Ainsi, une tranche faisant état d'une couleur claire homogène indique que le pot aura été laissé dans la structure de cuisson jusqu'à la culmination de la phase d'oxydation (oxydation complète). C'est le cas de San Miguel, Sigsig (fig. 5.15, E) et éventuellement Taquil (voir tableau 5.5 ci-dessous). En revanche, les tranches aux marges beiges/orangées et au cœur noir/gris sont indicatrices d'une oxydation incomplète, due au

⁴⁵ Cauliez 2011, 56

⁴⁶ Ibid.

⁴⁷ Martineau et Pétrequin 2000, 344 ; Desbat et Schmitt 2011, 40,42

⁴⁸ Desbat et Schmitt 2011, 40,42

retrait du récipient de la structure de cuisson avant l'achèvement du processus d'oxydation⁴⁹ (Taquil-tradition 1/Andes –fig. 5.15, B ; Gualaquiza-tradition 2/Amazonie – fig. 5.15, D). Plus ce retrait se rapproche du début de l'oxydation, plus les marges claires/orangées sont fines (et donc plus le cœur gris/noir est épais, comme c'est le cas à Nabón – voir fig. 5.15, C).

L'on attirera l'attention sur le fait que les couleurs des parois des récipients ou des tranches ne sont donc pas déterminées par le type de structure de cuisson employé, mais bien par la durée de l'exposition du récipient à l'atmosphère oxydante, ou encore l'emplacement de ce dernier dans la structure de cuisson⁵⁰.

VILLAGE	Structure de cuisson	COULEUR TRANCHE FRAGMENTS			Retrait des pots de la structure de cuisson ?
		Marge gauche	Cœur	Marge droite	
San Miguel	à enceinte	Beige/orangé			?
	four*				Lendemain de la cuisson
					Quelques heures après la fin de la cuisson
Sígsig	à ciel ouvert*	Blanchâtre/orangé			Lendemain de la cuisson
Nabón		Beige (très fine)	Gris foncé	Beige (très fine)	Tout de suite après la fin de la cuisson
Gualaquiza		Beige	Gris blanchâtre	Beige	
Taquil	four*	Beige orangé	Beige orangé /gris	Beige orangé	Lendemain de la cuisson
	à enceinte	Beige orangé			

*Cas de coup de feu

Tableau 5.5 : Couleurs des tranches par types de structures de cuisson et durée d'exposition à la phase d'oxydation

Un exemple du premier cas de figure est celui de Taquil. En temps normal, les potières travaillant avec des fours cuisent leurs pots le soir (jusqu'à 22h environ), et les retirent de la structure de cuisson le lendemain matin ou après-midi. Mais il arrive qu'elles n'aient pas le temps d'anticiper la cuisson et doivent se rendre sur les marchés à l'aube. Elles vont donc retirer leurs pots du four avant la fin de la phase d'oxydation, ce qui se traduira sur les tranches par un cœur grisâtre épais (fig. 5.15, B). Inversement, à Sígsig (cuisson à ciel ouvert), Pascual Matailo veille à ce que ses pots soient soigneusement recouverts par le tas de cuisson, d'où ils ne seront extraits que 24 heures après la fin de la combustion. En conséquence, les tranches des récipients seront intégralement oxydées (fig. 5.15, E).

⁴⁹ Martineau et Pétrequin 2000, 346 ; Quinn 2013, 200

⁵⁰ Ibid., 162

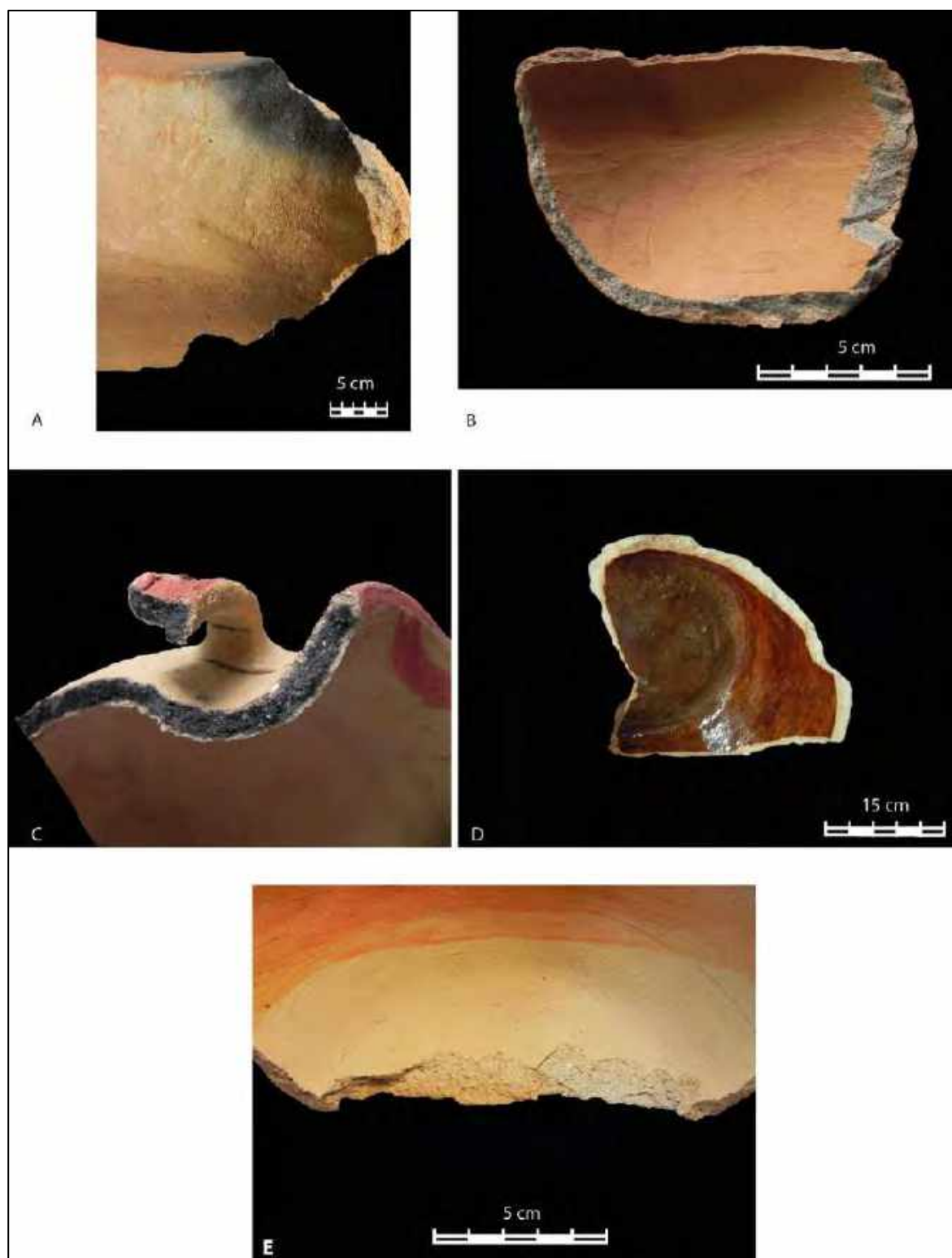


Fig. 5.15 : COULEURS DES TRANCHES ET STRUCTURES DE CUISSON. A, B : Récipients cuits en four (A San Miguel, B Taquil). C-E : Récipients cuits à ciel ouvert (C Nabón, D Gualaquiza, E Sígsig).

L'influence de l'emplacement d'un récipient dans le tas de cuisson sur la couleur des tranches est visible dans les cas des pots dont une partie fait état d'une tranche de couleur

claire, et une autre partie de ce même récipient, d'une tranche aux couleurs foncées. Ce cas de figure est représenté sur la figure 5.16, concernant un pot placé au-dessus du tas de cuisson. L'emplacement des pots dans la structure de cuisson explique aussi la présence de coups de feu sur certains récipients cuits dans des fours. Celle-ci est due à des entrées accidentelles des flammes dans le compartiment supérieur du four à travers un orifice de la sole qui n'aura pas été bien recouvert par les tuiles où sont placés les récipients. Ce cas de figure a été identifié sur certains pots cuits dans le four de Francisco Inga (fig. 5.15, A). Les coups de feu ne sont donc pas exclusifs aux cuissons à ciel ouvert⁵¹.

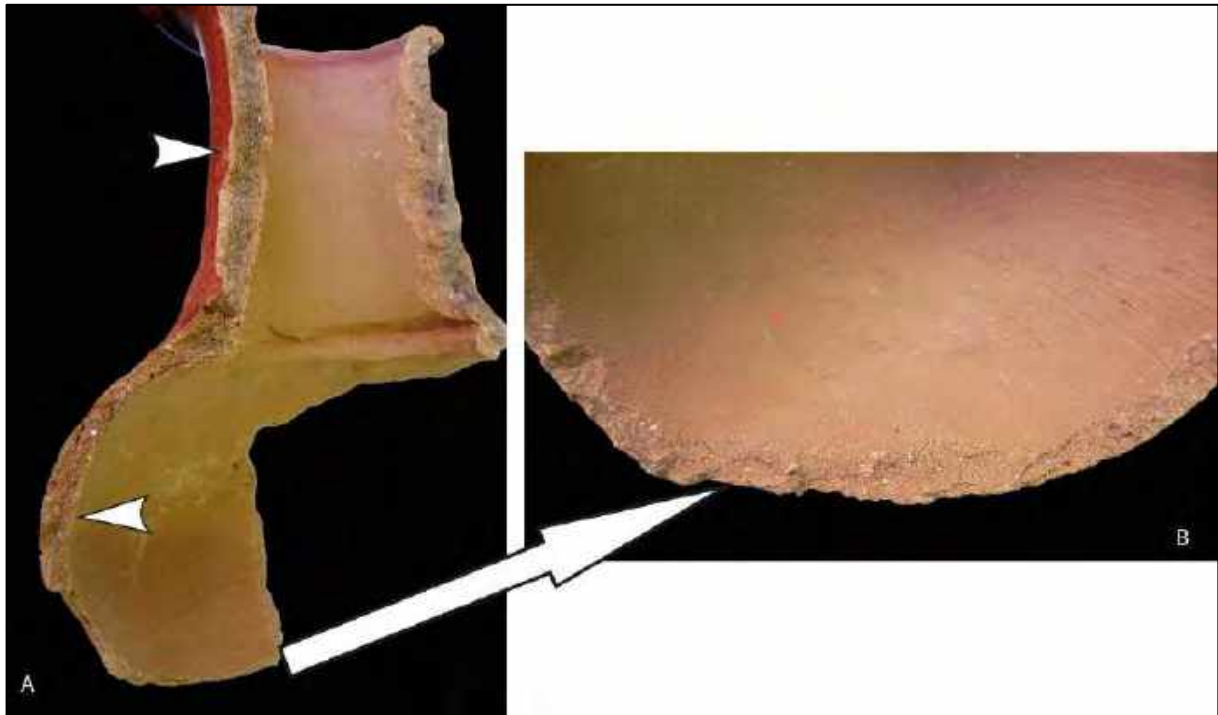


Fig. 5.16 : COULEURS DES TRANCHES DIFFÉRENCIÉES EN FONCTION DE LA PARTIE DU POT. A : Cœur gris (col), cœur orangé (panse). B : cœur orangé (base).

VIII. SYNTHÈSE

Les figs. 5.17 et 5.18 ci-dessous présentent un récapitulatif des stigmates associés aux principales techniques mises en œuvre par les potiers andins et amazoniens actuels du sud-est de l'Équateur.

⁵¹ Roux 2016, 161

ÉBAUCHAGE (doigt, état humide)

Opération	Échelle d'observation			
	Macroscopique		Microscopique	
MODELAGE PAR ÉTIREMENT	Base plus épaisse		Porosités allongées en direction verticale (tranche) Longues fissures verticales (tranche)	
	Irrégularité du profil entre le bas et le haut, entre les côtés droit et gauche du récipient			
	Dépressions sur le fond			
	Dépressions concentriques sur l'assise			
MODELAGE PARTAPPINGS	Cassure tout le long du contour de la galette		Disposition subparallèle des vides (aspect feuilleté) Fissures et porosités allongées	
	Base épaisse ; irrégularité de l'épaisseur de la galette			
	Dépressions internes/externes			
COLOMBINAGE	Fissures		Pores subparallèles allongés obliques Fissures obliques au niveau des joints de colombrins	
	Ondulations			
	Surépaisseurs			
	Cassure préférentielle horizontale			
	Cassure à section en biseau			

Fig. 5.17 : Récapitulatif des principaux stigmates identifiés (ébauchage)

PRÉFORMAGE					
Opération	État de la pâte	Outil	Echelle d'observation		
			Macroscopique	Microscopique	
PAR PERCUSSION	Humide	Battoir	Crêtes de barbotine		
BATTAGE	Cuir réhumidifié	Battoir	Déchirements (face externe)		Micro-arrachements 
			Cupules (face interne)		Grains Insérés 
RABOTAGE	Cuir	Lame tranchante (machette, couteau)	Stries profondes ; crevasses		Stries profondes à fond compact et bords filetés 
ANSES   Rattachement de l'intérieur (état humide) Rattachement de l'extérieur (état cuir) SÉCHAGE  craquelures					
LISSAGE Au battoir  crêtes  surépaisseurs  stries À la lanière en cuir  stries fines discontinues À la calebasse  stries fines continues					
TRAITEMENTS DE SURFACE Engobage  surface compacte (état cuir)  craquelures (état sec) Brunissage  facettes DÉCORS  Par application d'éléments rapportés  En creux (trait net : état cuir)					

Fig. 5.18 : Récapitulatif des principaux stigmates identifiés (préformage, séchage, lissage, traitements de surface et décor)

CHAPITRE 6 : TRADITIONS TECHNIQUES DE LA POTERIE PRÉCOLOMBIENNE TARDIVE DU SUD DE L'ÉQUATEUR



Vase anthropomorphe Tacalshapa (collection particulière, Cuenca)

Les hypothèses formulées par rapport à l'origine ethnique des habitants précolombiens de la vallée du fleuve Cuyes font référence à des populations cañaris, jivaros ou incas. Nous avons donc cherché des collections muséales précolombiennes comptant des objets considérés comme cañaris, incas et/ou jivaros. Comme on l'a vu, la plupart de ces collections proviennent de sites archéologiques pillés ; les institutions où elles sont conservées aujourd'hui ont établi leur appartenance culturelle à partir des caractéristiques morpho-stylistiques identifiées sur des objets de ces mêmes cultures issus de contextes connus. Nous avons résumé les principaux marqueurs considérés comme diagnostiques de chacune dans notre chapitre 1. La tradition cañari en particulier se distingue par deux types morpho-stylistiques distincts connus sous le nom de Tacalshapa et Cashaloma.

Notre démarche cherchait dès lors à identifier à l'échelle régionale les chaînes opératoires correspondant aux objets archéologiques cañaris, jivaros ou incas, afin de déterminer si celles-ci coïncident ou non avec les chaînes opératoires identifiées ensuite sur l'assemblage issu de nos fouilles dans la vallée du fleuve Cuyes (chapitre 7). L'objectif étant finalement de définir -dans la mesure du possible- l'appartenance culturelle du matériel précolombien provenant de la vallée. Comme nous le verrons, outre son utilité vis-à-vis de notre question concernant l'origine ethnique des habitants du fleuve Cuyes, notre étude muséographique a également apporté de nouveaux éléments au regard des discussions existant plus particulièrement sur l'éventuelle synchronie entre Tacalshapa et Cashaloma, ainsi que l'apparente homogénéité de la céramique jivaro.

L'identification des chaînes opératoires du matériel muséal a été possible grâce à notre référentiel ethnographique, conforté à son tour par les traits diagnostiques établis dans d'autres référentiels de même nature ou de type expérimental. Nous présentons ci-après les traditions ainsi définies d'après leurs techniques de fabrication respectives. Afin de mettre en relief le principe de la méthodologie adoptée, les planches de ce chapitre incluent des renvois à celles de notre référentiel ethnographique (chapitre 5).

I. LA TRADITION CAÑARI

La tradition cañari se caractérise par les techniques du modelage et du battage -mises en œuvre pour le façonnage de la base et de la panse-, jointes à celle du colombinage, employée pour le col et le bord. Un ensemble de récipients se distingue toutefois par la présence de colombrins au niveau de la panse supérieure (fig. 6.1). Cette différence nous permet de diviser la tradition cañari en deux groupes techniques : le groupe « panse modelée », -qui rassemble les récipients dont la base et la panse ont été modelées d'un seul tenant, puis battus-, et le groupe « panse modelée/colombinée », englobant les pots modelés, auxquels des colombrins ont été rajoutés pour former la panse supérieure, la panse ayant été finalement mise en forme par battage. Les stigmates de ces techniques sont présentés ci-dessous, en commençant par les actions communes aux deux groupes techniques (façonnage, finitions et traitements de surface), avant de passer aux spécificités propres à chacun. L'absence de loupe binoculaire et l'impossibilité d'observer des cassures fraîches sur les objets ne nous ont pas permis de les décrire par rapport à la préparation de la pâte ni de la cuisson. Pour rappel, le corpus examiné correspondant à cette tradition s'élève à 117 objets.

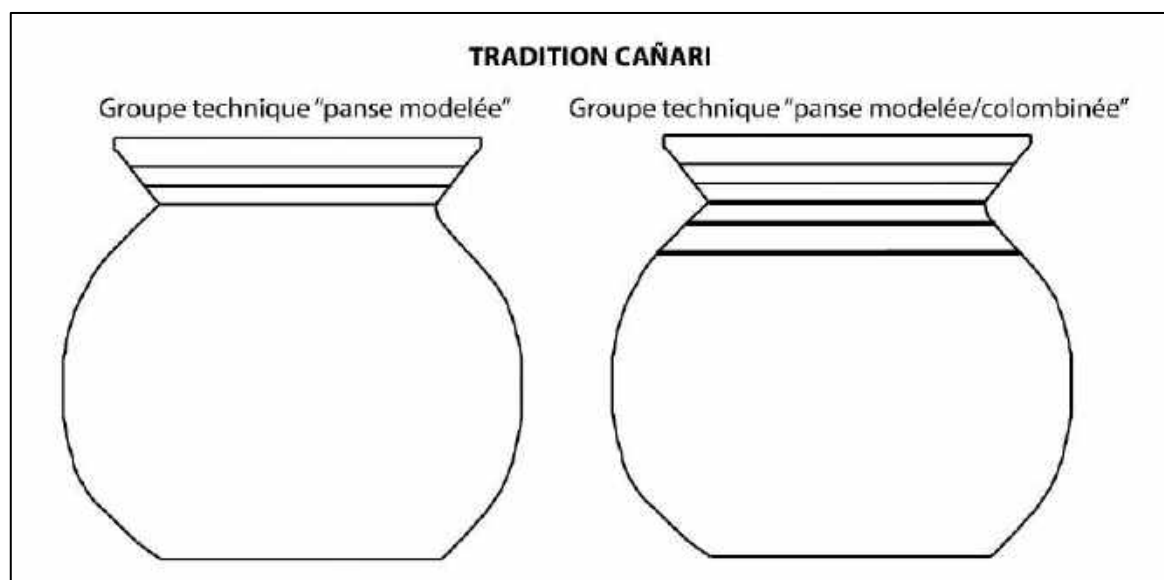


Fig. 6.1 : Distinctions du façonnage de la panse au sein de la tradition cañari

1. Chaîne opératoire commune

A. LE FAÇONNAGE

L'identification des traits diagnostiques propres au modelage par étirement a permis d'inférer l'utilisation de cette technique pour l'ébauchage conjoint des bases et des panses. Les traits diagnostiques en question correspondent à la présence de *dépressions*¹ (fig. 6.2, A, B), à l'*irrégularité des profils*² (fig. 6.2, C, D), et aux *marques de supports*³ mises en évidence sur les parois externes (fig. 6.2, E, F).

Le préformage de la base et la panse semble quant à lui avoir été effectué par battage, ainsi qu'en témoigne l'identification de deux types de stigmates caractéristiques de cette technique : *cupules de percussion*⁴ sur les parois internes (fig. 6.3, A-C), et *accumulations d'argile* causées par le frottement du battoir chargé en eau⁵, visibles sur les parois internes et près des bords plus particulièrement (fig. 6.3, D). Tel que spécifié dans le chapitre 1, la découverte de battoirs en contexte archéologique confirme le recours au battage par les potiers cañaris.

Enfin, l'ébauchage des cols et des bords au colombin est attesté par la présence conjointe d'*ondulations*⁶ (fig. 6.4, A, B), de *surépaisseurs*⁷ essentiellement présentes sur les parois internes au niveau du rattachement entre le premier colombin et la panse

¹ Livingstone Smith 2007, 130 ; Gomart 2010, 26 ; Rye 1981, 68

² Gelbert 2005, 68

³ Roux 2016, 134

⁴ Martineau 2005, 152 ; Rice 1987, 137 ; Rye 1981, 59, 84

⁵ Roux 2016, 140

⁶ Courty et Roux 1995, 28

⁷ Méry, Dupont-Delaleuf et Van Der Leeuw 2010, 56

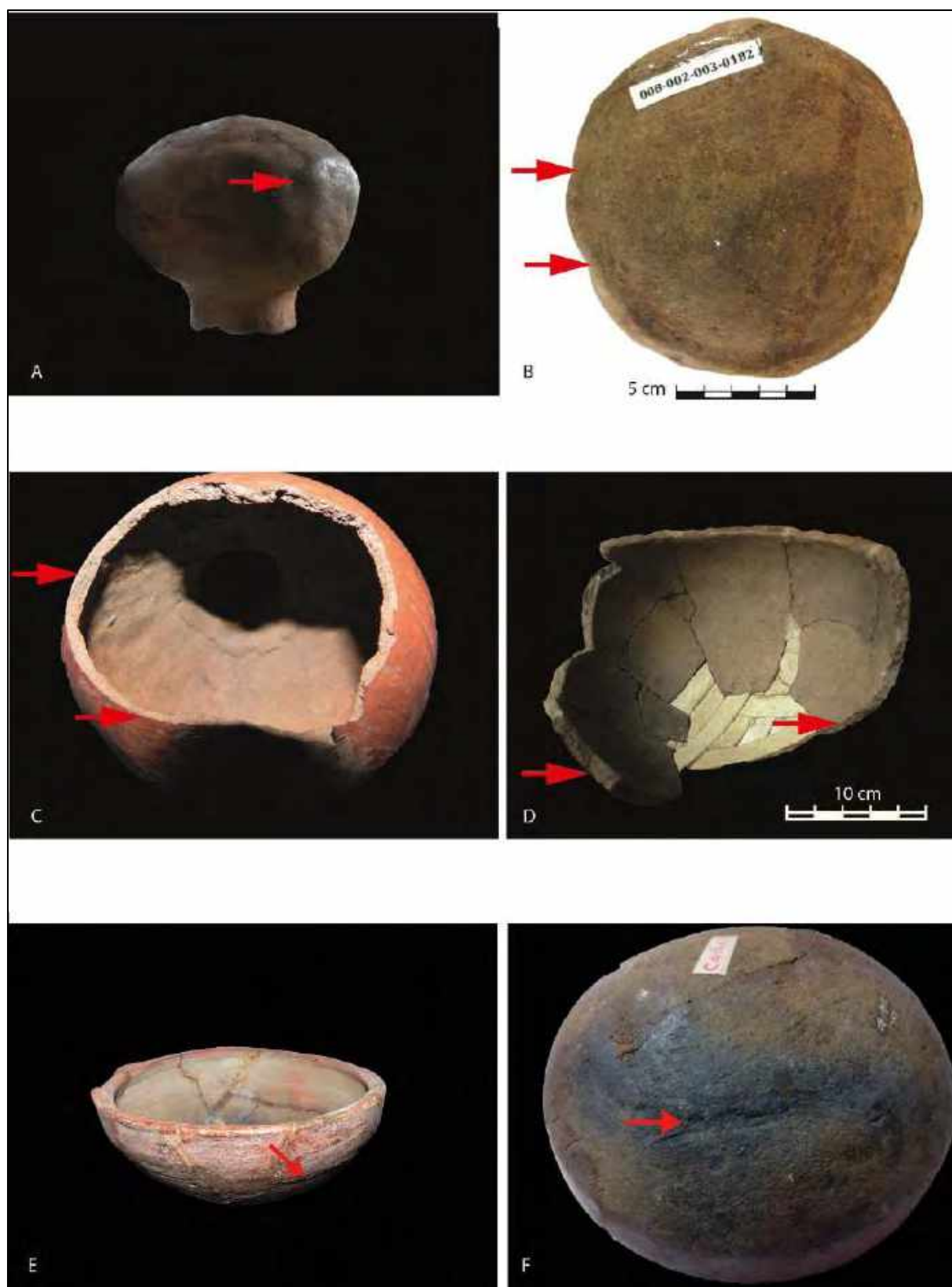


Fig. 6.2 : STIGMATES DE MODELAGE PAR ÉTIREMENT. A (Pumapungo C679.1.80), B (Gualaquiza 008-002-003-0182) : Dépressions (voir chapitre 5 fig. 5.1, E, F). C (MQB 1908.71.22.1331), D (Pumapungo C272.1.80) : Irrégularité du profil (voir chapitre 5, fig. A-C). E (MQB 1908.71. 22.753), F (Pumapungo C348.1.80) : Marques de support (voir chapitre 5 fig. 5.2, A-D).

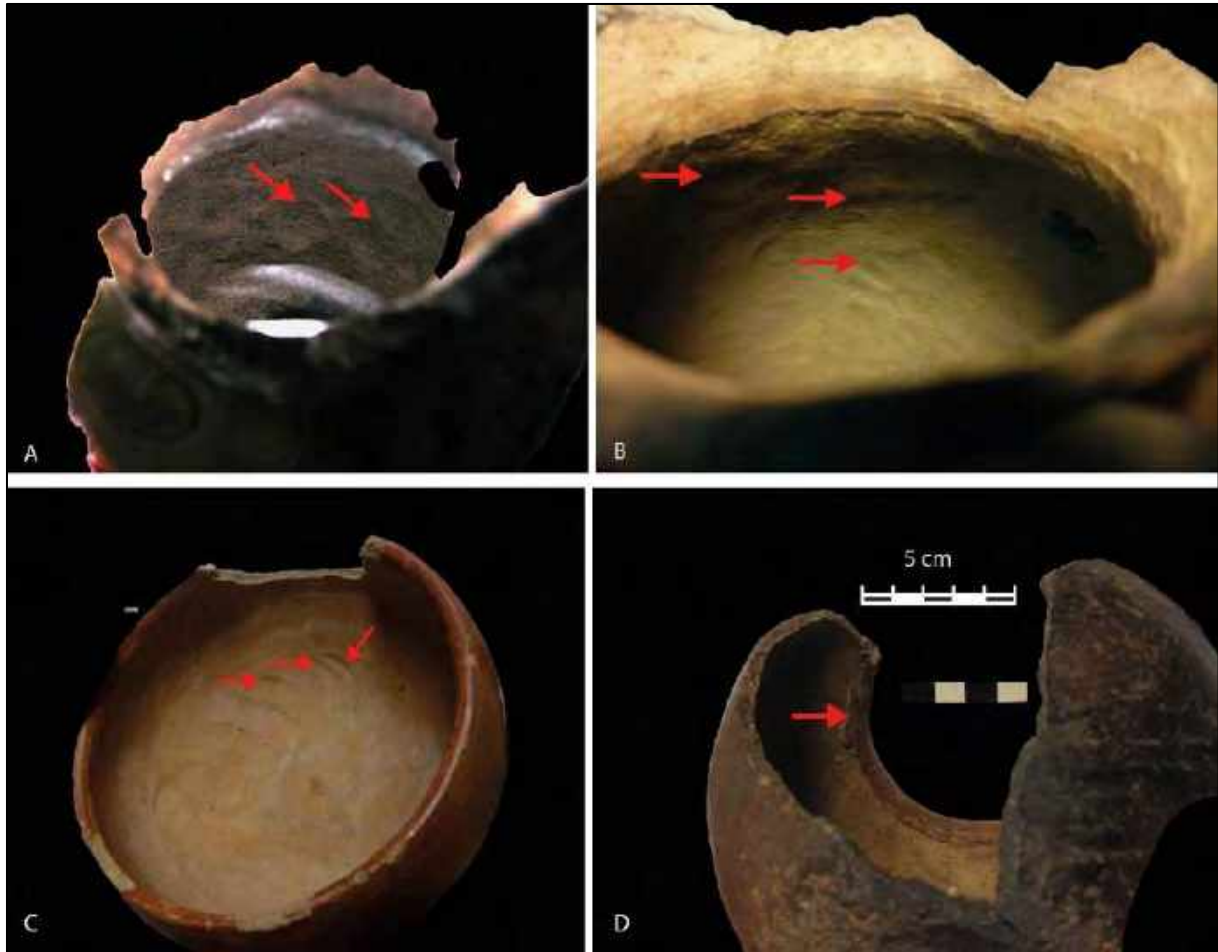


Fig. 6.3 : STIGMATES DE BATTAGE. A (MQB 1908.71. 22.318), B (Pumapungo C25.1.80), C (Pumapungo C345.1.80) : Cupules de percussion (parois internes – voir chapitre 5 fig. 5.7 et 5.8). D (Pumapungo C365.1.80) : Accumulations d'argile (voir chapitre 5 fig. 5.10, B).

(fig. 6.4, C, D), de *fissures*⁸ allongées visibles au niveau des joints de colombins (fig. 6.4, E), ainsi que de *cassures préférentielles*⁹ (fig. 6.4, F). Les *dépressions*¹⁰ perceptibles sur les parois internes et externes (fig. 6.5, A) indiquent une mise en forme du tout par pressions discontinues.

Les éléments rapportés identifiés correspondent à des éléments de préhension pouvant être placés sur la partie supérieure des panses. Ces derniers prennent la forme de mamelons¹¹ formés par *modelage* (fig. 6.5, B) ou de cordons -éléments en relief à base ovale¹².

⁸ Roux 2016, 129

⁹ Livingstone Smith 2007, 130 ; Rice 1987, 128 ; Rye 1981, 68; Shepard 1956, 54

¹⁰ Roux 2016, 133

¹¹ Cauliez 2011, 66

¹² Ibid., 69

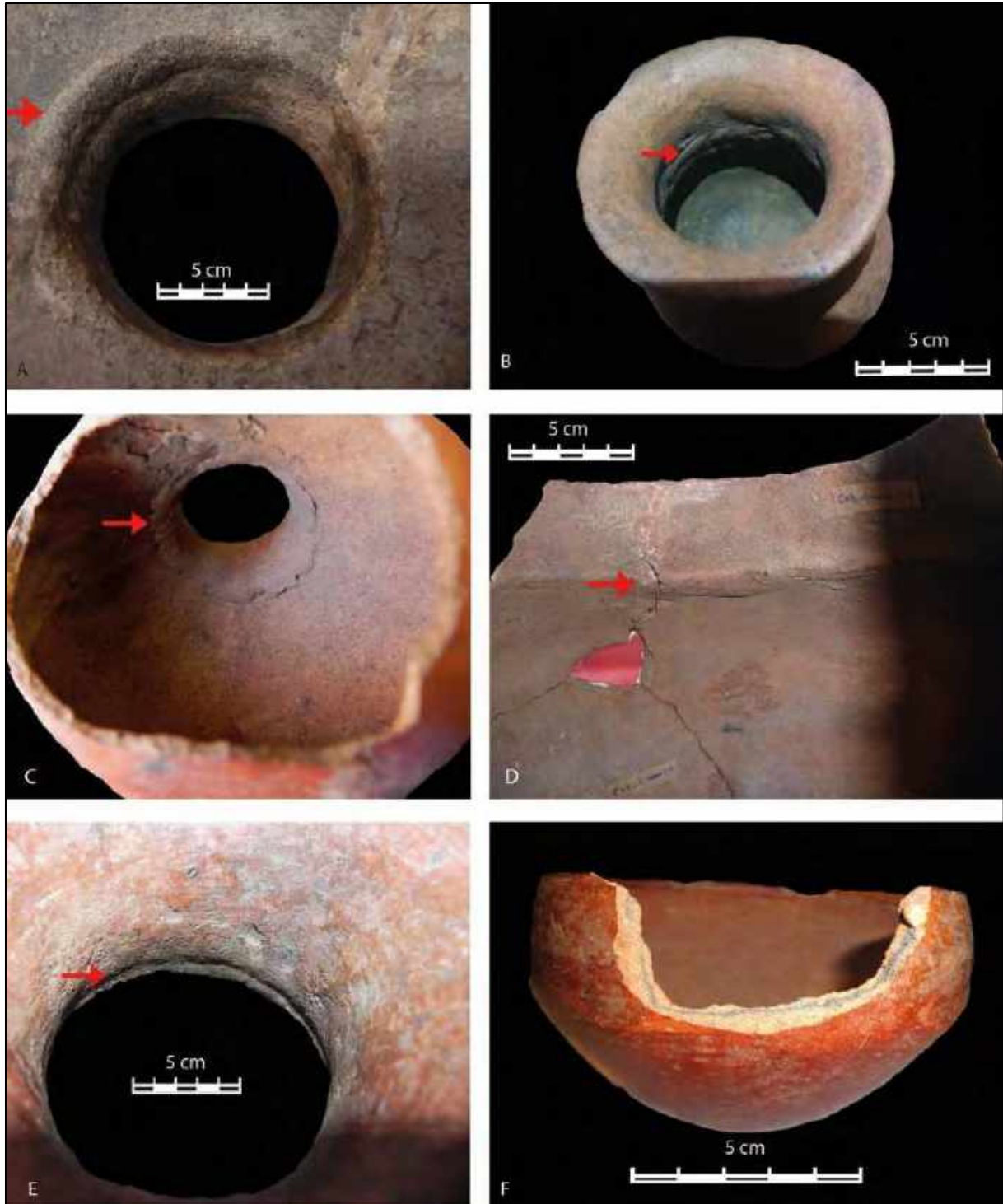


Fig. 6.4 : STIGMATES DE COLOMBINAGE. A (MQB 71.1908.22.275), B (Pumapungo C782.1.80), C (MQB 71.1908.22.1331), D (Pumapungo C799.1.80) : Surépaisseurs (voir chapitre 5, fig. 5.4, E). E (MQB 71.1908.22.275) : Fissures (voir chapitre 5, fig. 5.4, A-C). F (Pumapungo C345.1.80) : Cassures préférentielles (voir chapitre 5, fig. 5.5, A).

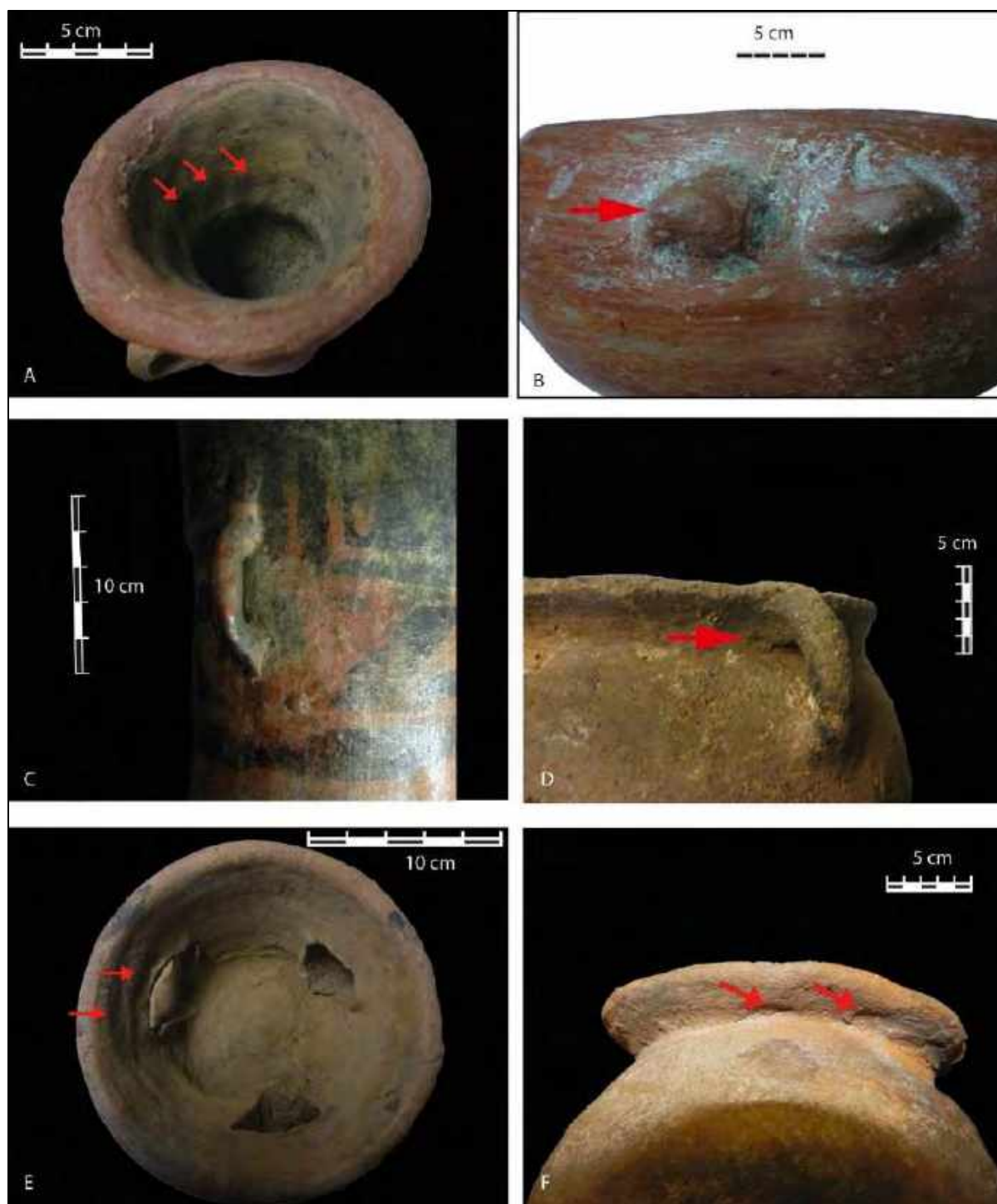


Fig. 6.5 : STIGMATES DE PRÉFORMAGE PAR PRESSIONS DISCONTINUES. A (Pumapungo C18.3.86) : Dépressions. ÉLÉMENTS RAPPORTÉS. B (Pumapungo C485.1.80) : Mamelon. C (MQB 71.1908. 22.16), D (Pumapungo C406.1.80) : Anses au colombin (voir chapitre 5, fig. 5.9, F). E (Pumapungo C17.3.86) : Pieds au colombin – ondulations ; F (MQB 71.1908. 22.193) : surépaisseurs.

Des anses ou des pieds formés à partir d'un ou plusieurs *colombins* ont également été identifiés, ainsi que le confirme la présence d'ondulations¹³ (fig. 6.5, E). Le tout a été mis en

¹³ Ibid., 129 ; Courty et Roux 1995, 28

forme par pressions discontinues, tel que le suggèrent les dépressions¹⁴ visibles sur les parois internes des anses ou des pieds en question. Enfin, les surépaisseurs présentes sur les parois externes au niveau de la jointure entre les anses et les panses (fig. 6.5, C, D) ou les pieds et les panses (fig. 6.5, F), attestent du rattachement de ces éléments de l'extérieur. Pour les anses, cette caractéristique suggère que ce rattachement a probablement été effectué sur une pâte à état cuir, ainsi qu'en témoigne notre référentiel ethnographique (chapitre 5, fig. 5.9, F).

La récurrence de *craquelures* ou de fentes sinueuses essentiellement visibles sur les panses externes ainsi que les bords (fig. 6.6, D-F) est révélatrice de la mise en place de phases de séchage¹⁵.

B. LA FINITION

Des **stries**¹⁶ rectilignes filiformes à *développement continu* ont été identifiées sur les récipients (fig. 6.6, A-C). Elles se présentent la plupart du temps sous la formes de bandes concentriques pouvant parfois s'entrecroiser (panses externes), mais peuvent aussi adopter une orientation multidirectionnelle (panses externes et fonds). Ces stries se manifestent sur des surfaces plutôt *compactes* et semblent être plus *profondes* au niveau des cols et des pieds (le cas échéant), c'est-à-dire, de la partie colombinée des pièces. Elles rappellent de ce fait les stries de lissage au battoir sur pâte cuir réhumidifiée mises en évidence dans notre référentiel ethnographique (voir chapitre 5, fig. 5.10, D, E).

C. LES TRAITEMENTS DE SURFACE

Les traitements de surface identifiés correspondent à l'engobage et au brunissage. L'engobage concerne les assises, les parois externes des panses (et internes dans le cas des bols), ainsi que l'extérieur des cols et l'intérieur des bords. La présence d'engobe est mise en évidence par sa *couleur différenciée*¹⁷, visible à travers la ligne de contact entre la pâte et l'engobe (fig. 6.7, A), de *stries*¹⁸ *nervurées* laissées par l'outil employé pour son application, et enfin, de *craquelures*¹⁹ (fig. 6.7, B, C). Dans l'ensemble, ces dernières sont plutôt fines et non-couvrantes, rappelant celles que l'on retrouve sur les pièces engobées à l'état cuir de notre référentiel ethnographique.

Le brunissage se retrouve quant à lui sur les assises, les parois externes des panses, l'extérieur des cols et des bords, ainsi que l'intérieur de ces derniers. L'application de cette

¹⁴ Roux 2016, 133

¹⁵ Ibid., 120

¹⁶ Ibid., 154 ; Rice 1987, 138

¹⁷ Roux 2016, 158

¹⁸ Ibid., 157 ; Rice 1987, 138

¹⁹ Roux et Courty 2005, 207

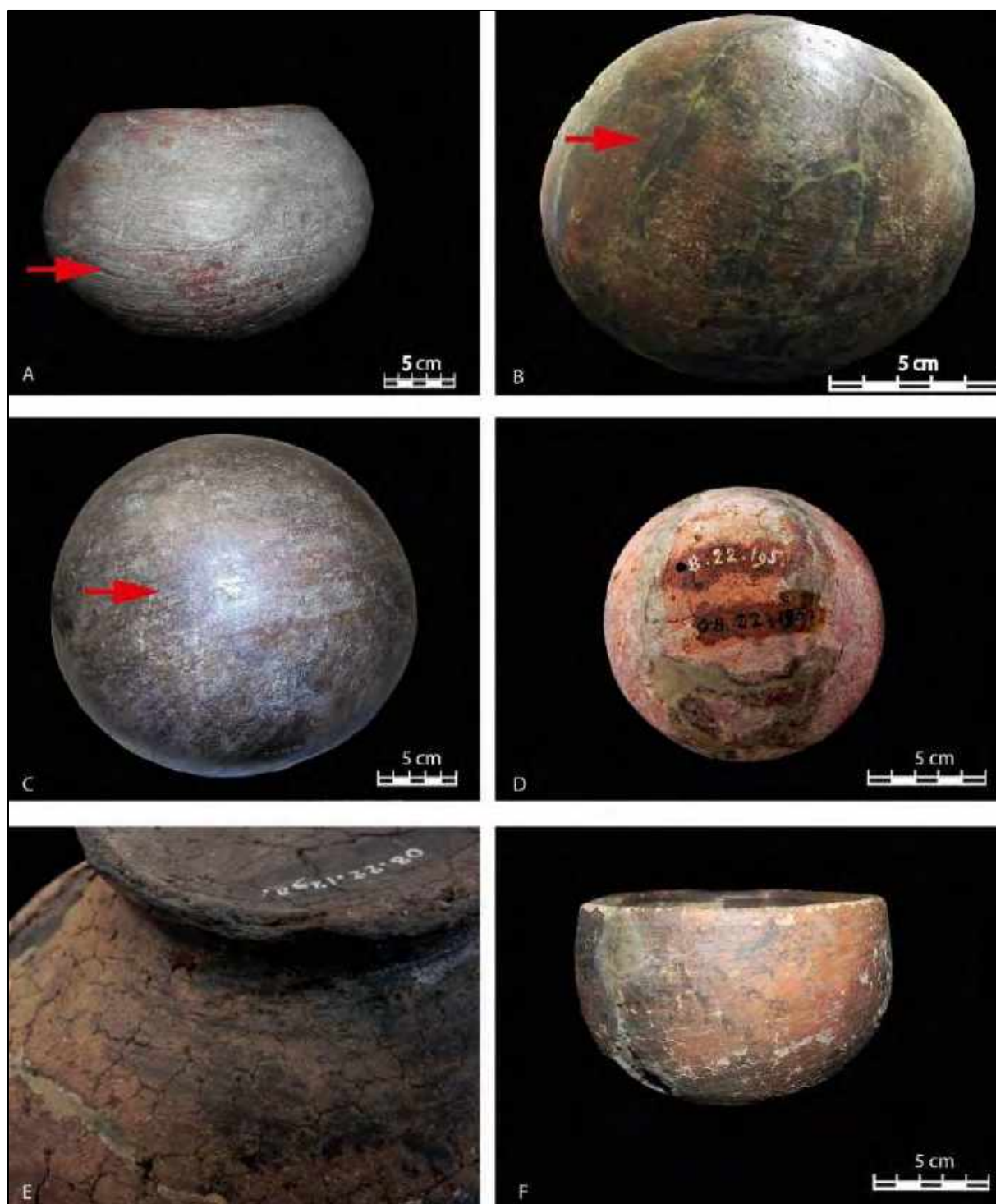


Fig. 6.6 : STIGMATES DE LISSAGE. A (MQB 71.1908. 22.166), B (MQB 71.1908.22.122), C (MQB71.1908.22.124) : Stries de lissage au battoir. STIGMATES DE SÉCHAGE. D (MQB 71.1908.22.195), E (MQB 71.1908.22.198), F (71.1908.22.1298) : Craquelures (voir chapitre 5, fig. 5.12, B).

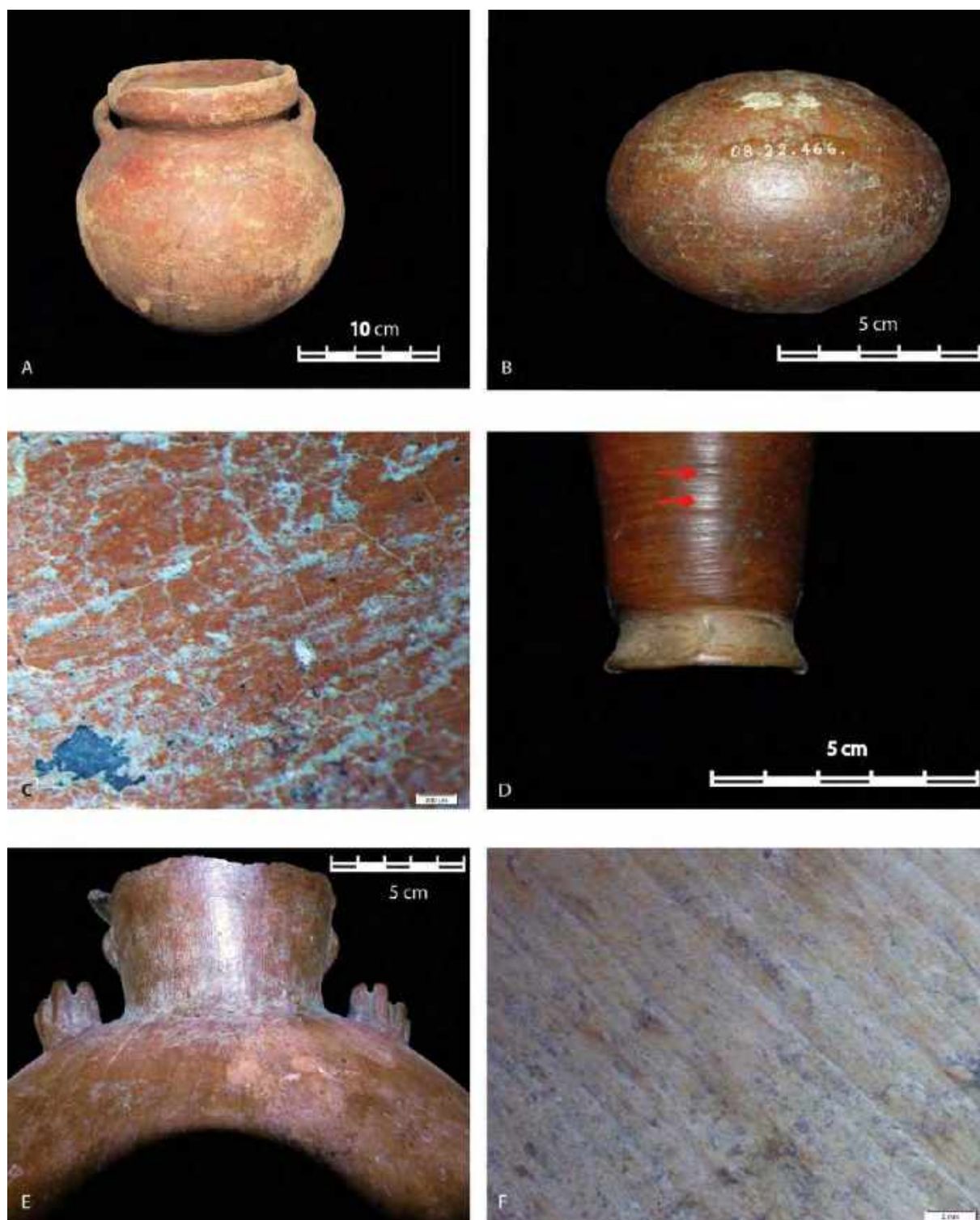


Fig. 6.7 : STIGMATES D'ENGOBAGE. A (MQB 71.1908. 22.743) : Visibilité de la ligne de contact entre la pellicule d'engobe et la paroi du récipient. B (MQB 71.1908.22.546), C (MQB 71.1908.22.546) : Craquelures (voir chapitre 5, fig. 5.12, F). STIGMATES DE BRUNISSAGE. D (MQB 71.1908.22.113), E (MQB 1908.71.22.1303), F (MQB 1908.71.22.476) : Facettes (voir chapitre 5, fig. 5.13, C, D).

technique est rendue manifeste par la présence de *facettes*²⁰ concentriques, à l'exception des cols, où elles peuvent aussi être verticales (fig. 6.7, D, E -cols- et F).

D. LES DÉCORS

Le pourtour de la partie supérieure des panses (pots, bols) et des cols (pots) peut faire état de décors en surface. Ces derniers sont pour la plupart effectués au moyen d'engobes rouges, parfois combinés à des engobes noirs et/ou blancs. Ils prennent la forme d'une ou plusieurs séries constituées d'au moins un type de motif géométrique (les motifs linéaires et circulaires étant partagés par les deux groupes de la tradition cañari – voir fig. 6.8).



Fig. 6.8 : DÉCORS EN SURFACE ENGOBÉS. A (MQB 71.1908.22.1358), B (Pumapungo C808.1.80), C (Pumapungo C53.7.82), D (Pumapungo C20.1.94).

²⁰ Roux 2016, 156 ; Martineau 2010, 14 ; Rice 1987, 138 ; Rye 1981, 90

RÉPERTOIRE MORPHOLOGIQUE PARTAGÉ PAR LES DEUX GROUPES DE LA TRADITION CAÑARI

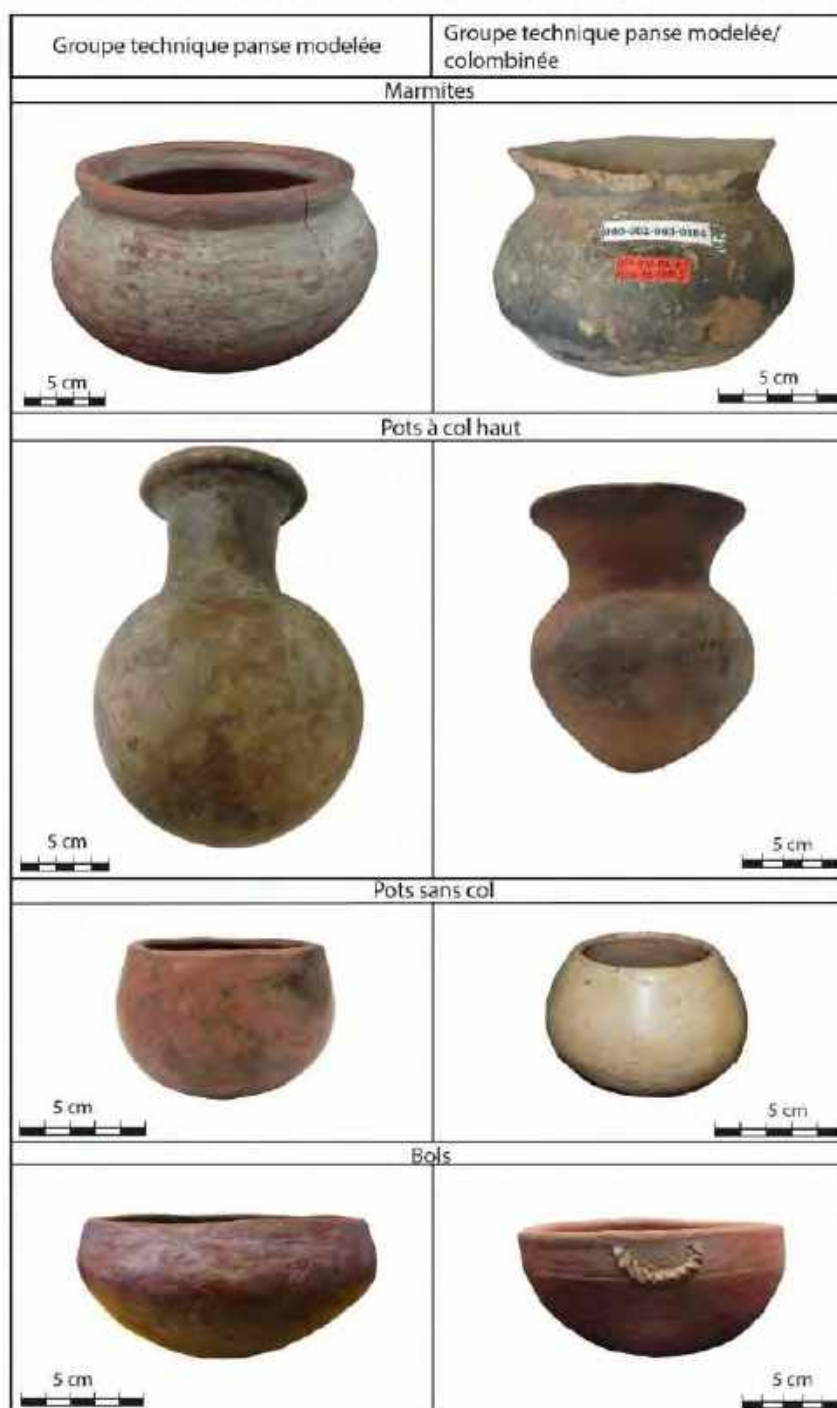


Fig. 6.9 : RÉPERTOIRE MORPHOLOGIQUE PARTAGÉ PAR LES DEUX GROUPES DE LA TRADITION CAÑARI. Marmite groupe « panse modelée » : MQB 71.1908.22.736. Marmite groupe « panse modelée/colombinée » : Gualaquiza 008-002-003-0184. Pot à col haut groupe « panse modelée » : MQB 71.1908.22.468. Pot à col haut groupe « panse modelée/colombinée » : MQB 71.1908.22.763. Pot sans col groupe « panse modelée » : MQB 71.1908.22.227. Pot sans col groupe « panse modelée/colombinée » : MQB 71.1908.22.164. Bol groupe « panse modelée » : MQB 71.1908.22.447. Bol groupe « panse modelée/colombinée » : MQB 71.1908.22.447.

E. LES FORMES

Les formes communes aux deux groupes techniques de la tradition cañari (fig. 6.9) sont :

- Les formes basses à parois inférieures convexes divergentes et supérieures convexes convergentes munies d'un col court ou *marmites*.
- Les formes basses à parois inférieures convexes divergentes et supérieures convexes convergentes (avec ou sans col haut) ou *pots*.
- Les formes basses à parois inférieures convexes divergentes et supérieures convexes divergentes ou *bols*. Certaines sont munies de piédestaux (*coupes*).

Les assises sont majoritairement convexes.

2. Chaînes opératoires spécifiques à chaque groupe technique

A. GROUPE TECHNIQUE PANSE MODELÉE

a. Façonnage

Les **colombins** se présentent uniquement au niveau du *col*, la panse étant entièrement modelée (fig. 6.10, A). Dans le cas des récipients dépourvus de col, le bord est formé à partir d'un seul colombin (fig. 6.10, B).

L'on attirera en outre l'attention sur les cas de neuf vases anthropomorphes de taille moyenne à haute, majoritairement originaires du secteur de Chordeleg/Gualaceo/San Bartolomé. Il semblerait que la panse de ces récipients ait fait l'objet d'un ajourage circulaire. L'orifice en résultant (de 3 à 4 cm de diamètre), a par la suite été rebouché au moyen d'un pâton en forme de disque fixé de l'intérieur du récipient par gestes de pression discontinue. Ce procédé -déjà remarqué par Holm²¹ sur des céramiques Tacalshapa-, est perceptible grâce à la présence conjointe -sur la paroi interne- d'une *surépaisseur* (fig. 6.10, C, D) et de *fissures* suivant toutes deux le contour du pâton au niveau de son rattachement avec la panse²². Les fissures peuvent également apparaître sur les parois externes (fig. 6.10, E).

L'objectif de cette opération demeure plutôt énigmatique. Almeida²³ et Malo de Ramírez²⁴ signalent -dans les années 90-, que les potières de Jatunpamba effectuaient un « découpage » de la panse afin de faciliter le battage des récipients de très grande taille (pratique encore mise en œuvre aujourd'hui par les potiers de Piura, au nord du Pérou²⁵). Or les cas signalés ici ne concernent que des pots dont le rang de hauteur est compris entre bas et moyen. Pour sa part,

²¹ Holm 1967, 125

²² García Rosselló et Calvo Trías 2013, 194, 304

²³ Almeida Durán 1993, 93

²⁴ Malo de Ramírez 1975, 42

²⁵ Ramón Joffré 2008, 482

Holm²⁶ attribue cette anomalie de son échantillon Tacalshapa à l'étroitesse de l'ouverture des pots, qui aurait obligé les potiers à perforer la panse afin d'y passer la main pour pouvoir battre les récipients. Mais comme on l'a vu dans nos enquêtes ethnographiques, dans les cas où les cols sont faits au colombin, le battage de la panse a lieu avant. Par ailleurs, les pots à ouverture restreinte modelés d'un seul tenant peuvent eux aussi être battus : il suffit pour cela d'utiliser des battoirs plus petits, ainsi qu'en témoigne Cecilia Inga (San Miguel).

Au Sénégal, Gelbert²⁷ mentionne les cas de rajouts de pâte opérés par le potier pour pallier aux dépressions apparaissant sur les parois externes suite à une pression insuffisante exercée sur le fond de la motte lors du creusage. De fait, ces traces ne sont pas sans rappeler les « réparations » effectuées par les potiers suite aux ruptures accidentelles des parois et que nous avons pu observer lors de nos enquêtes ethnographiques (voir chapitre 5, fig. 5.7). Il s'agit à notre sens de l'explication la plus plausible pour justifier la présence de ces anomalies sur la paroi de ces récipients. Mais pourquoi ne sont-elles visibles que sur ces vases anthropomorphes en particulier ? S'agit-il d'un problème d'échantillonnage ? Y-a-t-il une autre explication derrière le procédé à l'œuvre ? Autant de questions auxquelles il est difficile de répondre pour l'instant.

La présence d'une forme propre au groupe « panse modelée » (la marmite tripode, voir fig. 6.18), justifie la mise en œuvre d'un procédé supplémentaire pour le **façonnage des pieds**. Il s'agit du modelage d'un pâton, qui est ensuite aplati et replié sur lui-même afin de lui donner une forme conique. Les parois du pied ainsi formé peuvent éventuellement être ajourées ensuite (fig. 6.10, F). Cette façon de faire est repérable par la présence de surépaisseurs au niveau de la jonction des deux extrémités du pâton (paroi externe). Pour les marmites dont les pieds se sont détachés, des crêtes circulaires visibles sur les assises apparaissent aux endroits où les pieds étaient fixés.

b. Décors

Le groupe « panse modelée » rend compte d'une gamme variée de décors en relief, en creux et en surface. Parmi les décors en creux, l'on signale des cas d'excision²⁸ (fig. 6.11, B) et d'incisions (pourtour des yeux - fig. 6.11, A, B- ; bouche -fig. 6.11, C). Pour ce qui est des décors en relief, la récurrence de l'application d'éléments rapportés²⁹ (fig. 6.11, D) est à signaler. Ces techniques en creux et en relief se retrouvent essentiellement sur les vases anthropomorphes, dans la représentation des visages. Pour les décors en creux, les bords des tracés sont plutôt nets voire festonnés, ce qui indique une mise en œuvre de ces techniques sur une pâte à état cuir. Par ailleurs, le répertoire des motifs en surface représentés est plus riche que celui du groupe « panse modelée/colombinée ». Aux motifs linéaires et circulaires partagés par les deux groupes viennent en effet se rajouter ici des triangles, des points, des trapèzes ou encore des rectangles (fig. 6.11, E).

²⁶ Holm 1967, 125

²⁷ Gelbert 2005, 69

²⁸ Balfet *et al.* 1989, 89

²⁹ Ibid., 85



Fig. 6.10 : SPÉCIFICITÉS DU GROUPE TECHNIQUE « PANSE MODELÉE » (FAÇONNAGE). A (Pumapungo C129.2.80) : ondulations de colombins au niveau du col (marmite). B (MQB 71.1908.22.195) : bol avec bord à un colombin. C (MQB 1908.71.22.318), D (Pumapungo C13.1.80) : Surépaisseurs (parois internes) ajourage panse. E (Pumapungo C49.1.80) : Fissure (parois externes) ajourage panse. F (Pumapungo C3.4.95) : Pied modelé (marmites tripode).



Fig. 6.11 : SPÉCIFICITÉS DU GROUPE TECHNIQUE « PANSE MODELÉE » (DÉCORS). A (Pumapungo C56.1.80), B (MQB 1908.71.22.466) : estampage (décor en creux). C (MQB 1908.71.22.113) : excision (décor en creux). D (MQB 71.1908.22.5) : application d'éléments rapportés (décor en relief). E (Pumapungo C104.1.04) : motifs géométriques (décor en surface). F (MQB 71.1908.22.470) : décor en négatif (décor en surface).



Fig. 6.12 : SPÉCIFICITÉS DU GROUPE TECHNIQUE « PANSE MODELÉE » (FORMES). A (MQB 71.1908.22.83) : Marmite tripode – ajourage du pied de type *hoja de cabuya*. B (MQB 71.1908.22.762) : Coupe à piédestal. C (MQB 71.1908.22.472), D (MQB 71.1908.22.24), E (MQB 71.1908.22.51) : Vases anthropomorphes. F (MQB 71.1908.22.1303) : Gobelet.

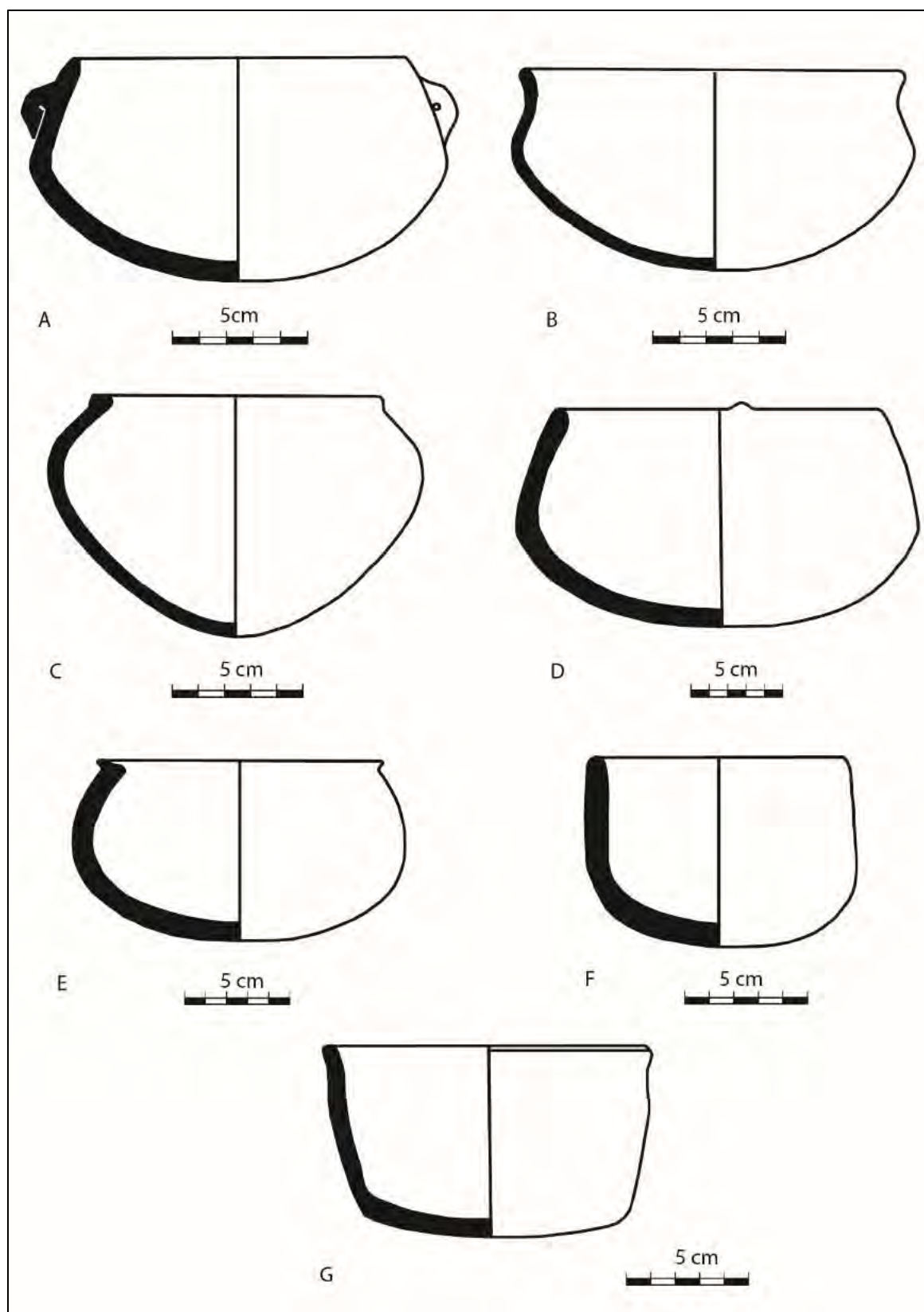


Fig. 6.13 : FORMES TACALSHAPA ATTRIBUABLES AU GROUPE TECHNIQUE « PANSE MODELÉE ». A (dessin : F. Valdez 1984, 149), B (idem, 150) : Récipients carénés. C (idem) : Récipient à base ovoïde. D (idem : 143), E (idem), F (idem : 144) : Bols.

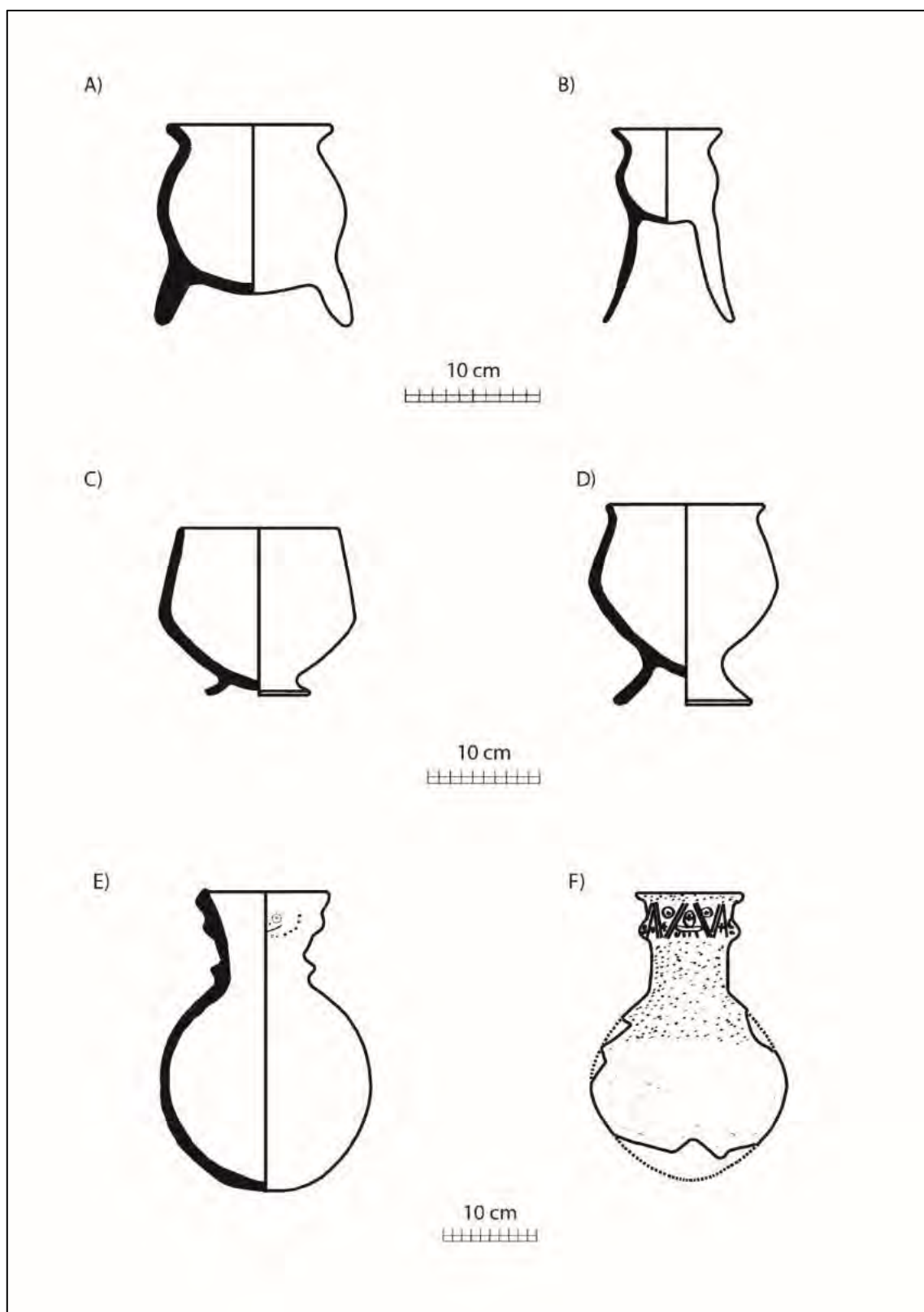


Fig. 6.14 : FORMES TACALSHAPA ATTRIBUABLES AU GROUPE TECHNIQUE « PANSE MODELÉE ». A (dessin : F. Valdez 1984, 151) : Récipient trépied, à pied court, solide et conique. B (idem : 151) : Récipient trépied, à pied en forme d'agave. C, D (idem : 145) : Récipients carénés. E (idem : 152), F (dessin : J. Idrovo 2000, 126) : Bouteilles à goulot anthropomorphe.

Enfin, cinq cas de décors en négatif (noir sur rouge) sont également à signaler (fig. 6.11, F). Cette technique consiste ici à former un motif en préservant les parties oxydées engobées de rouge lors d'un enfumage effectué en deuxième cuisson³⁰.

c. *Formes*

Par rapport aux formes partagées par les deux traditions (voir fig. 6.9), le groupe 1 fait état d'une spécificité concernant les marmites et les pots. Comme on l'a vu, certaines des marmites présentent en effet des pieds (marmites tripodes –fig. 6.12, A, fig. 6.14, A, B). Le groupe 1 rend également compte d'une catégorie de pots qui lui est propre : les vases anthropomorphes ou vases effigie, de taille basse, moyenne ou haute (fig. 6.12, C-E, fig. 6.14, E, F). Enfin les formes basses à parois inférieures divergentes convexes et divergentes concaves munies de pieds annulaires ou **gobelets** (fig. 6.12, F) avec parois internes engobées sont spécifiques à ce groupe.

B. GROUPE TECHNIQUE PANSE MODELÉE / COLOMBINÉE

Le groupe « panse modelée/colombinée » se distingue du groupe « panse modelée » au niveau du façonnage et du répertoire morphologique.

Des colombins (deux le plus souvent) apparaissent en effet sur les panses supérieures, en plus de ceux qui constituent les cols et les bords (fig. 6.15, A). Dans le cas des récipients dépourvus de col, le bord est formé à partir de deux colombins (fig. 6.15, B, C). D'autre part, le rabotage de l'assise, -absent du groupe « panse modelée »-, introduit une nouveauté. L'emploi de cette technique est perceptible par la présence de *crevasses*³¹ associées à des *stries profondes non couvrantes* (fig. 6.15, D). La conjonction de ces deux macrotraces couplée au développement discontinu des stries permet de distinguer ces dernières de celles propres au lissage au battoir sur pâte cuir réhumidifiée (fig. 6.6, A-C).

En dernier terme, concernant les formes, si le groupe « panse modelée/colombinée » comprend lui aussi des coupes, leurs piédestaux présentent la particularité d'être ajourés³² (ajourage de forme triangulaire– fig. 6.15, E, F, fig. 6.16, C, D), ce qui n'est pas le cas de ceux du groupe « panse modelée » (fig. 6.12, B ; fig. 6.14, C, D). Concernant les pots, l'on note que les panses sont moins globulaires et les cols, plus évasés par rapport aux récipients du groupe « panse modelée ». Les figs. 6.16 et 6.17 illustrent les formes Cashaloma, qui semblent être l'équivalent de notre groupe technique « panse modelée/colombinée ».

³⁰ Roux 2016, 93 ; Balfet *et al.* 1989, 133 ; Bagot 2003, 121

³¹ Ibid.

³² Roux 2016, 98

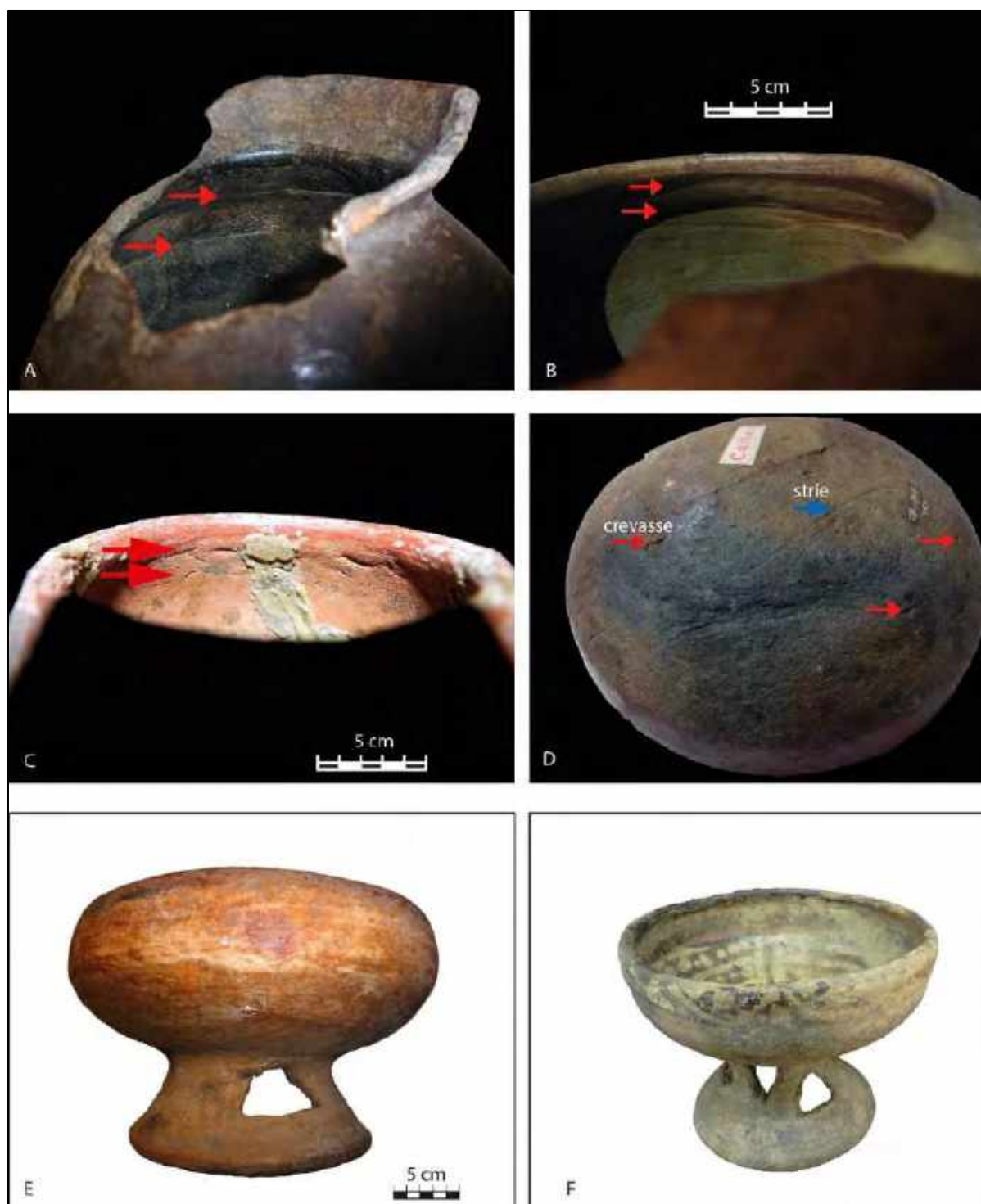


Fig. 6.15 : SPÉCIFICITÉS DU GROUPE TECHNIQUE « PANSE MODELÉE/COLOMBINÉE » (FAÇONNAGE). A (Pumapungo C462.1.80) : Colombins sur la panse supérieure (pot). B (Pumapungo C267.1.80), C (MQB 71.1908.22.2) : bol avec bord à deux colombins. D (Pumapungo C348.1.80) : Rabotage (stries profondes discontinues et crevasses). FORMES : E (Pumapungo C17.3.86), F (MQB 71.1908.22.413) : Coupes à piédestal ajouré.

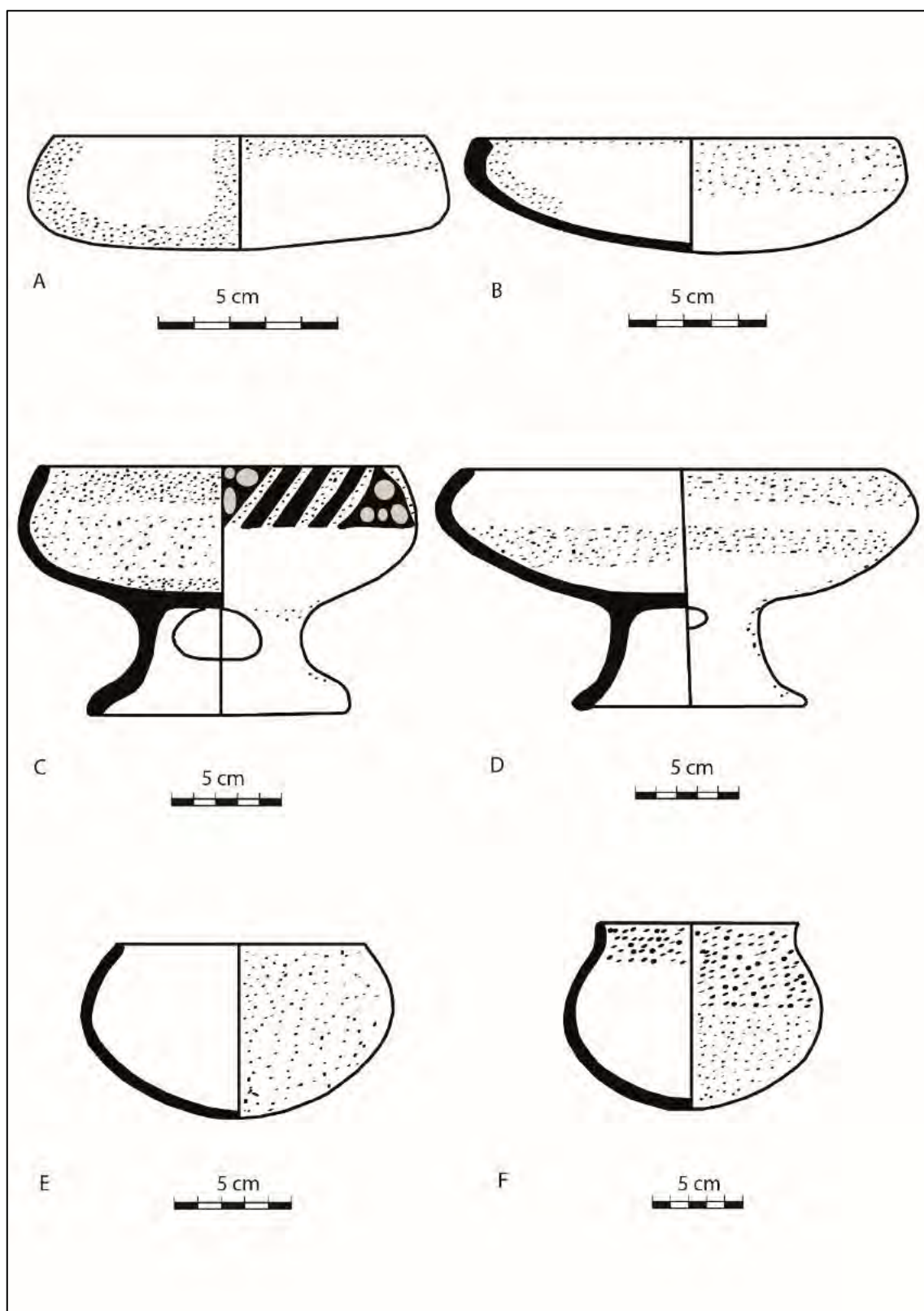


Fig. 6.16 : FORMES CASHALOMA ATTRIBUABLES AU GROUPE TECHNIQUE « PANSE MODELÉE/COLOMBINÉE ». A (dessin : Fresco 1984, 104), B (idem, 147) : Bols. C (idem : 179), D (idem : 85) : Coupes. E (idem : 94) : Petit pot sans col. F (idem : 170) : Petit pot à col court.

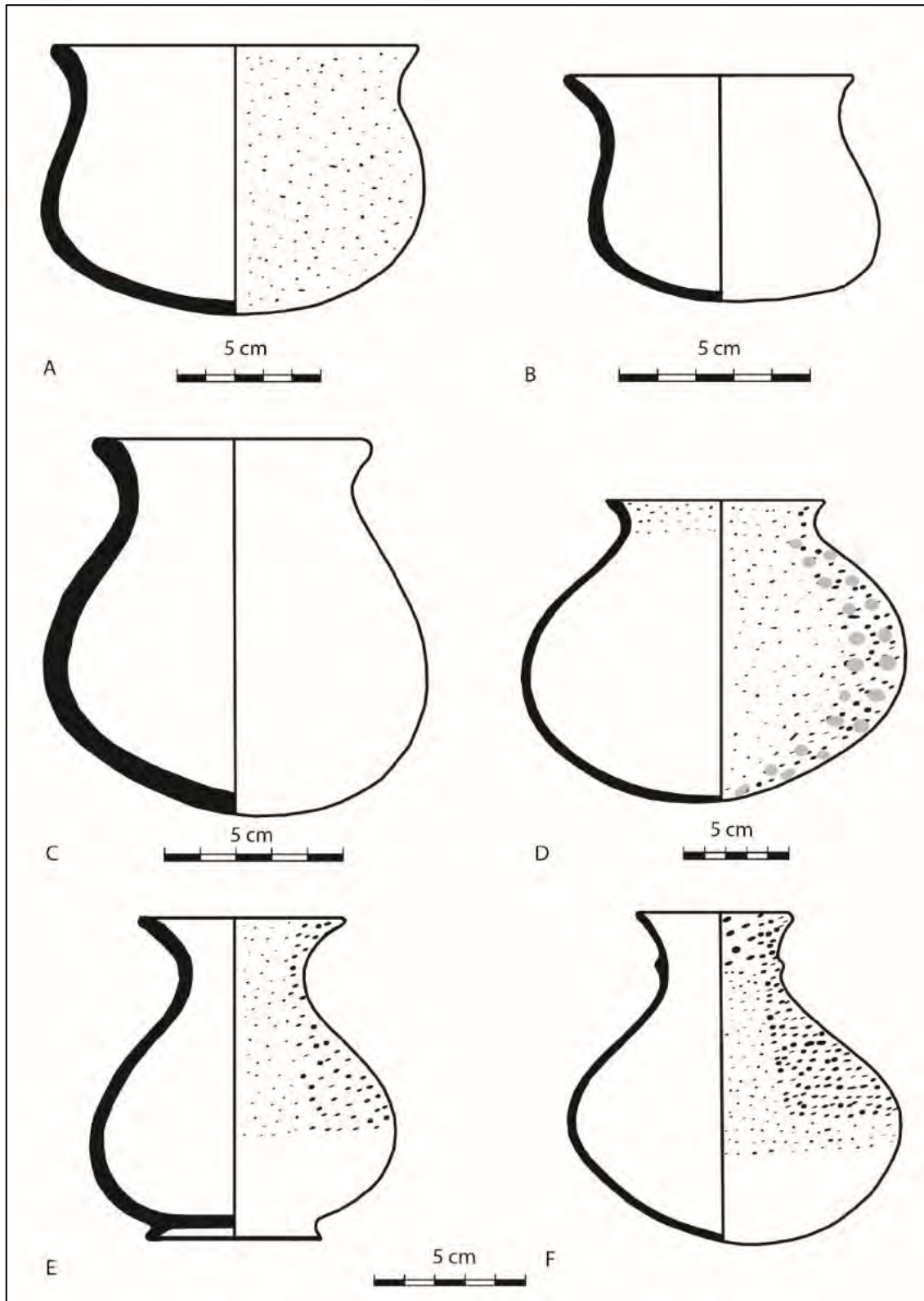


Fig. 6.17 : FORMES CASHALOMA ATTRIBUABLES AU GROUPE TECHNIQUE « PANSE MODELÉE/COLOMBINÉE ». A, B (Fresco 1984, 172), D (idem, 102) : Pots à col court. C (idem), E, F (idem, 175) : Pots à col haut.

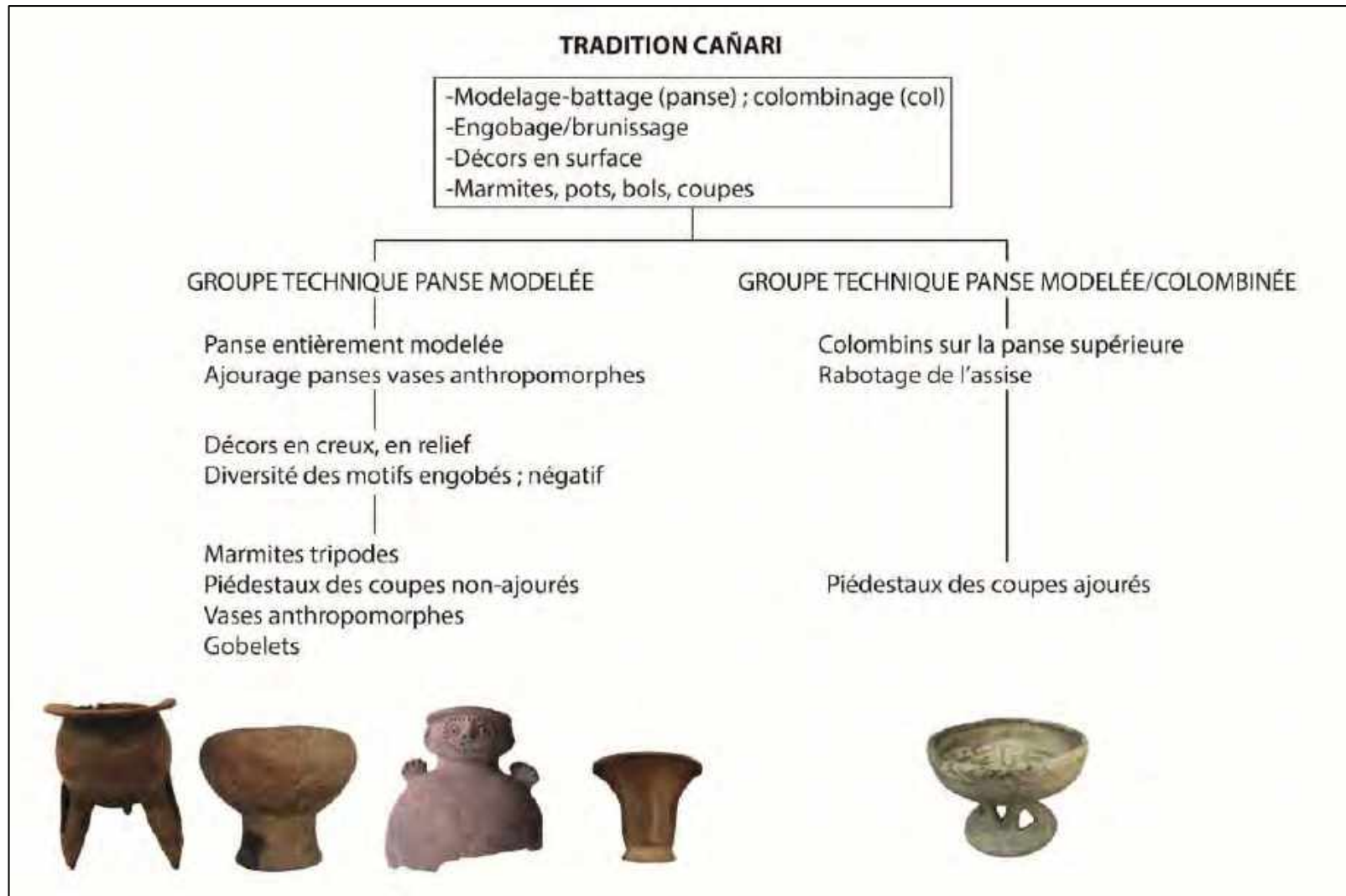


Fig. 6.18 : SYNTHÈSE DE LA TRADITION TECHNIQUE CAÑARI

3. Répartition chronologique et spatiale de la tradition cañari

La carte de la fig. 6.19 et le tableau 6.1 ci-après illustrent la répartition spatiale des groupes « panse modelée » et « panse modelée/colombinée »³³. Si la carte semble certes indiquer une présence des deux groupes techniques dans l'ensemble de la région, d'un point de vue quantitatif, le tableau révèle que le groupe « panse modelée » se retrouve surtout dans la province d'Azuay, et le groupe « panse modelée/colombinée », dans celle de Cañar.

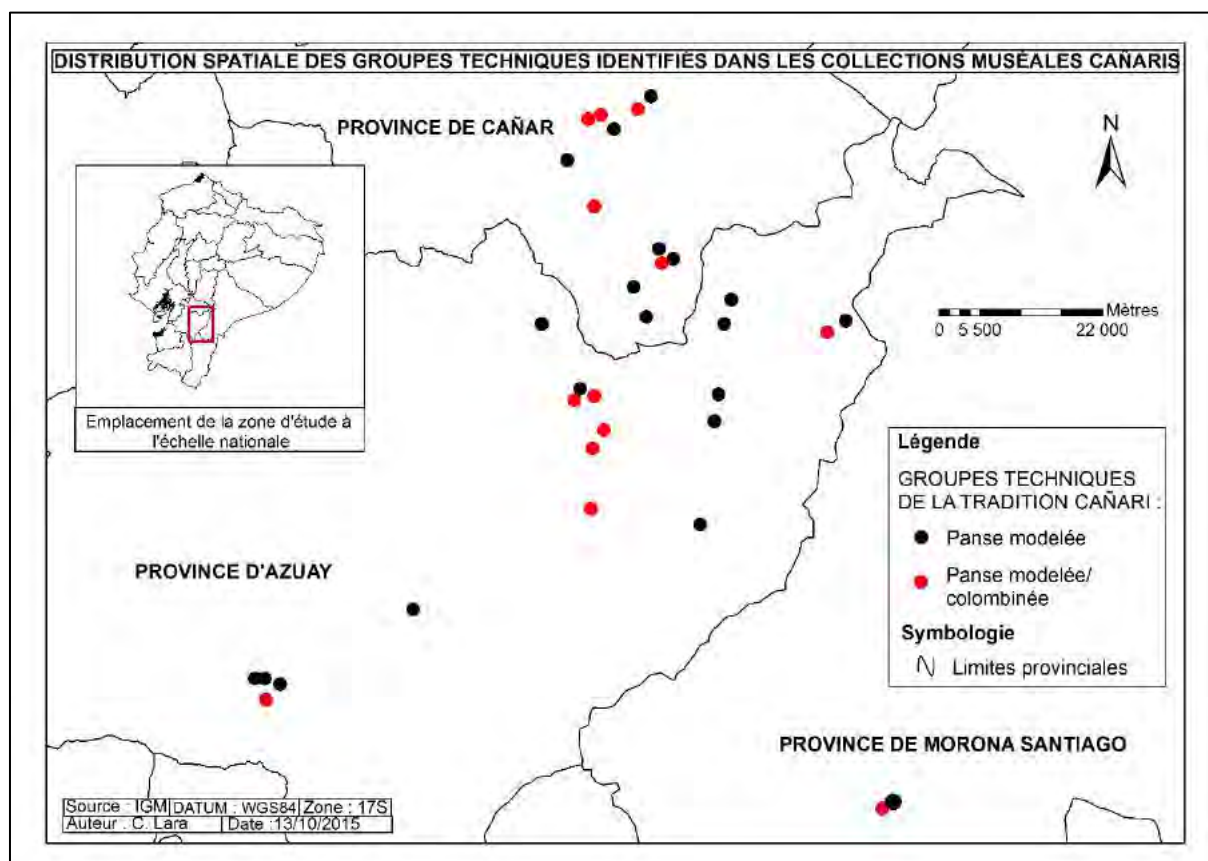


Fig. 6.19 : Distribution spatiale des groupes techniques de la tradition cañari.

PROVINCES :	GROUPES :			
	Panse modelée		Panse modelée/colombinée	
	Total objets	Pourcentage	Total objets	Pourcentage
Cañar	19	30%	13	50%
Azuay	43	67%	10	38%
Morona-Santiago	2	3%	3	12%
TOTAL	64	100	26	100

Tableau 6.1 : Répartition en nombres absolus et en pourcentages des objets étudiés par groupes techniques et par province.

³³ Tel que précisé dans le chapitre 3, sur 117 objets cañaris, 101 sont de provenance connue. Sur ces 101 objets, 90 ont pu être rattachés avec certitude à un de nos groupes techniques. Des doutes subsistant par rapport aux 11 autres, ces derniers n'ont pas été inclus dans le tableau 6.1.

Par rapport aux critères de classification morpho-stylistiques présentés dans le chapitre 1, il semblerait que le groupe « panse modelée » corresponde *grosso modo* à de la céramique de type Tacalshapa, et le groupe « panse modelée/colombinée », à de la céramique Cashaloma. Les gobelets à pied sont une exception, dans le sens où l'échantillon étudié les rattache au groupe « panse modelée », alors qu'ils sont considérés comme Cashaloma.

Comme on l'a vu, il existe un débat autour de la synchronie de ces deux types. Notre analyse démontre bien que les deux appartiennent à un même tronc commun cañari (voir fig. 6.18), qui en termes techniques se traduit par l'omniprésence du battage et du modelage (panses), ainsi que du colombinage (cols et bords). De surcroît, la répartition spatiale des groupes issus de notre analyse technologique confirme le cantonnement géographique de Tacalshapa à Azuay et de Cashaloma à Cañar, déjà remarqué précédemment par les auteurs s'étant penchés sur le sujet. Couplés à notre synthèse critique de la chronologie existante (voir chapitre 1), ces résultats vont bien dans le sens de l'hypothèse d'une synchronie entre ces deux types, dont le premier serait dominant à Azuay, et le deuxième, à Cañar, avec une circulation d'objets entre ces deux espaces.

II. LA TRADITION JIVARO

La tradition jivaro se caractérise par un façonnage de la panse et du col au colombin, sur une galette modelée au préalable par *tappings*. Là encore, une distinction identifiée au niveau de la partie supérieure des récipients (parois externes), nous autorise à diviser l'assemblage en deux groupes techniques. Dans le premier, les jointures entre les colombins constituant le haut des céramiques sont laissées telles quelles (colombins apparents), par opposition au deuxième groupe (absence de colombins apparents), où ces mêmes jointures sont effacées. Nous présenterons d'abord la chaîne opératoire commune aux deux groupes avant de détailler les spécificités propres à chacun. Pour rappel, le corpus étudié pour cette tradition s'élève à 319 tessons.

1. Chaîne opératoire commune

S'il n'a pas été possible de mener une étude des pâtes des fragments examinés, en terme généraux, l'on soulignera tout de même la forte porosité des tessons, où les inclusions de taille moyenne à grande, de saillantes à saillantes partiellement recouvertes, semblent prédominer.

A. LE FAÇONNAGE

La base des récipients de la tradition jivaro est constituée d'une galette, ou masse d'argile aplatie par pressions discontinues/*tappings*³⁴. Cette technique est reconnaissable à l'épaisseur de la base, qui fait contraste avec celle des parois, plus fines (fig. 6.20, C) ; l'existence d'une cassure suivant le contour de la galette (fig. 6.20, A, B) ; et enfin, les dépressions³⁵ perceptibles sur la paroi externe de la base, révélatrices du geste de pression exercé par les doigts sur la masse d'argile lors du modelage (fig. 6.20, D). Les figs. 6.20 E et F illustrent le

³⁴ Courty et Roux 1995, 22

³⁵ Livingstone Smith 2007, 130 ; Gomart 2010, 26

modelage de la galette tel que pratiqué actuellement par Anita Tsukanka, potière shuar de Gualaquiza.

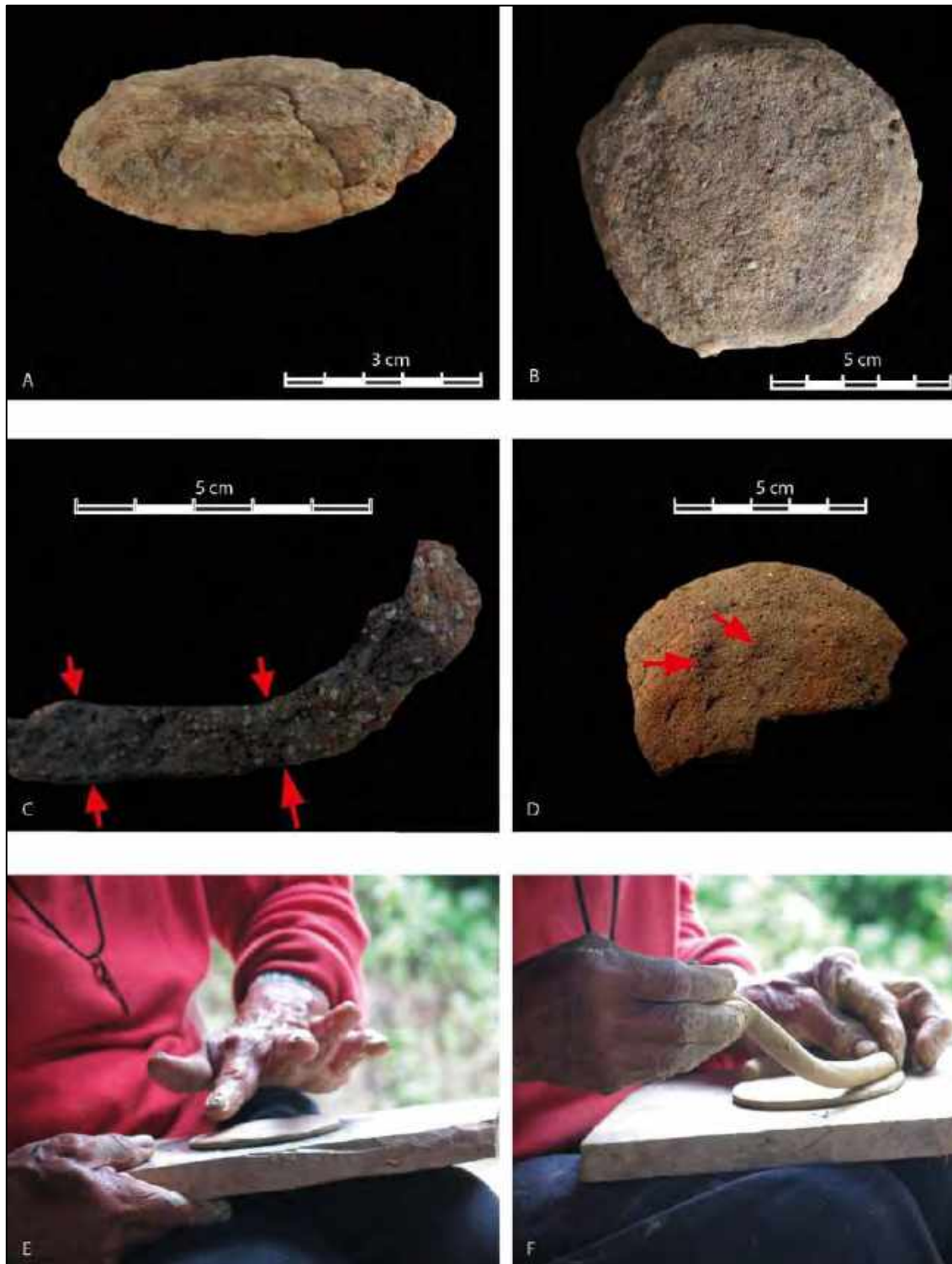


Fig. 6.20 : STIGMATES DE FAÇONNAGE DE LA BASE (galette). A (site La Merced Terrasse 317) : Base épaisse. B (Site Colina n.367) : Cassure tout au long du contour de la galette (voir chapitre 5, fig. 5.3, A). C (prospection Santa Clara/La Canela) : Irrégularité de l'épaisseur (voir chapitre 5, fig. 5.3, B). D (origine inconnue) : Dépressions (voir chapitre 5, fig. 5.D). E, F : Exemples ethnographiques de modelage de galette.

Les panses et les cols (le cas échéant), ainsi que les bords sont quant à eux faits au colombin, ainsi qu'en témoigne les *surépaisseurs* dues au déplacement de pâte opéré par le geste vertical de jointure des colomblins³⁶ (fig. 6.21, A, B) ; les *fissures* allongées visibles le long des jointures de colomblins, indicatrices de l'étape de séchage laissée lors du façonnage³⁷ afin d'assurer une meilleure adhérence des colomblins entre eux (fig. 6.21, C, D) ; les *ondulations* causées par la présence de colomblins d'épaisseurs variées, non régularisés³⁸ (fig. 6.21, E, F), et finalement, les *cassures préférentielles* ou fractures horizontales suivant les jonctions entre colomblins³⁹ (fig. 6.21, A, C, D). Dans tous les récipients de la tradition, jivaro, ces jonctions sont effacées au niveau des parois internes.

Par ailleurs, le procédé de montage en anneau ou segment est attesté par la visibilité des raccords entre les extrémités de chaque colomblin formant l'anneau ou le segment en question. Celle-ci peut prendre la forme soit d'un *chevauchement* entre les deux extrémités⁴⁰ (fig. 6.22, A pour l'exemple ethnographique ; B-F pour les spécimens archéologiques), soit d'une *fissure verticale* signalant le raccord entre elles.

Trois types d'éléments de préhension ont été identifiés dans l'assemblage. Il n'a pas été possible de les rattacher à nos groupes techniques ; nous les présentons donc dans la chaîne opératoire commune. Ces trois types sont constitués de :

- **Boutons** ou protubérances de base circulaire⁴¹ (fig. 6.24, A),
- **Cordons** ou éléments en relief à base ovale⁴² (quelques exemplaires seulement, voir fig. 6.24, B),
- **Colomblin(s)** (cas de figure le plus récurrent dans l'assemblage).

Les macrotraces correspondant à cette dernière technique telle qu'appliquée aux éléments de préhension sont les mêmes que celles décrites ci-dessus pour les panses, les cols et les bords. Une différence notable a toutefois été relevée entre les anses fabriquées à partir d'un colomblin d'une part, et de deux ou trois colomblins de l'autre. En effet, pour les anses fabriquées à partir d'un colomblin, on observe que les *surépaisseurs* caractéristiques du rattachement du colomblin aux parois du récipient se retrouvent sur les parois internes de ce dernier (fig. 6.23, A-D). Notre référentiel ethnographique nous a permis de déterminer que ce type d'opération ne peut être réalisé que sur pâte à état humide.

Inversement, dans le cas des anses façonnées à partir de 2 ou 3 colomblins, les mêmes *surépaisseurs* de rattachement se retrouvent sur les parois externes (fig. 6.23, E, F), ce qui est le plus souvent l'indice d'une opération effectuée à l'état cuir (toujours d'après notre référentiel ethnographique).

³⁶ Méry, Dupont-Delaleuf et Van Der Leeuw 2010, 56

³⁷ Gelbert 2003, 78 ; Livingstone Smith 2007, 116

³⁸ Courty et Roux 1995, 286

³⁹ Rice 1987, 128 ; Rye 1981, 68 ; Shepard 1956, 184

⁴⁰ Roux 2016, 129

⁴¹ Cauliez 2011, 66

⁴² Ibid., 69

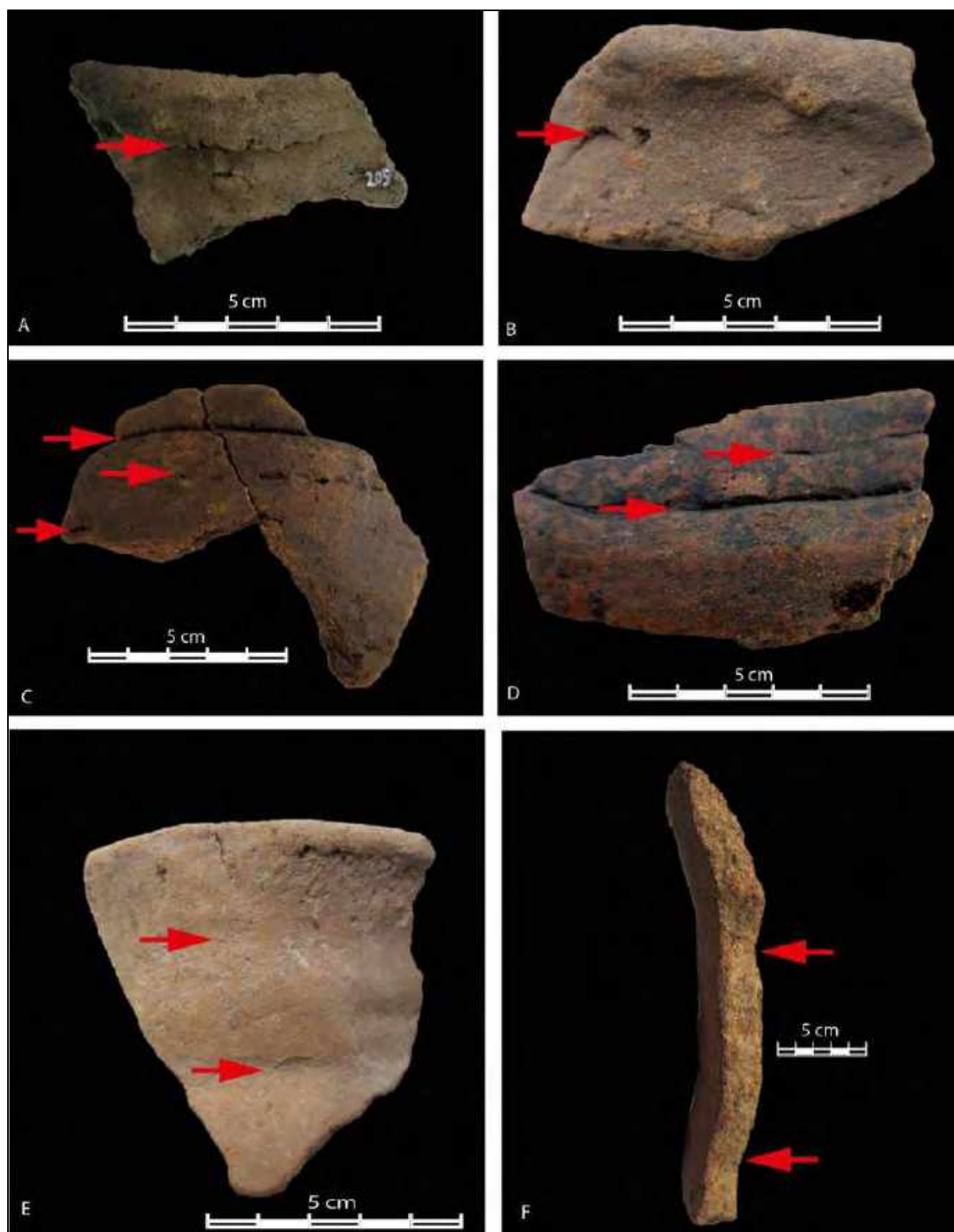


Fig. 6.21 : STIGMATES DE COLOMBINAGE. A (site El Tablón), B (site El Ingenio) : Surépaisseurs (voir chapitre 5, fig. 5.4, E). C (site El Pite), D (site Zapotal) : Fissures (voir chapitre 5, fig. 5.4, A-C). E (site Los Lotes), F (site San Agustín) : Ondulations (voir chapitre 5, fig. 5.4, D).

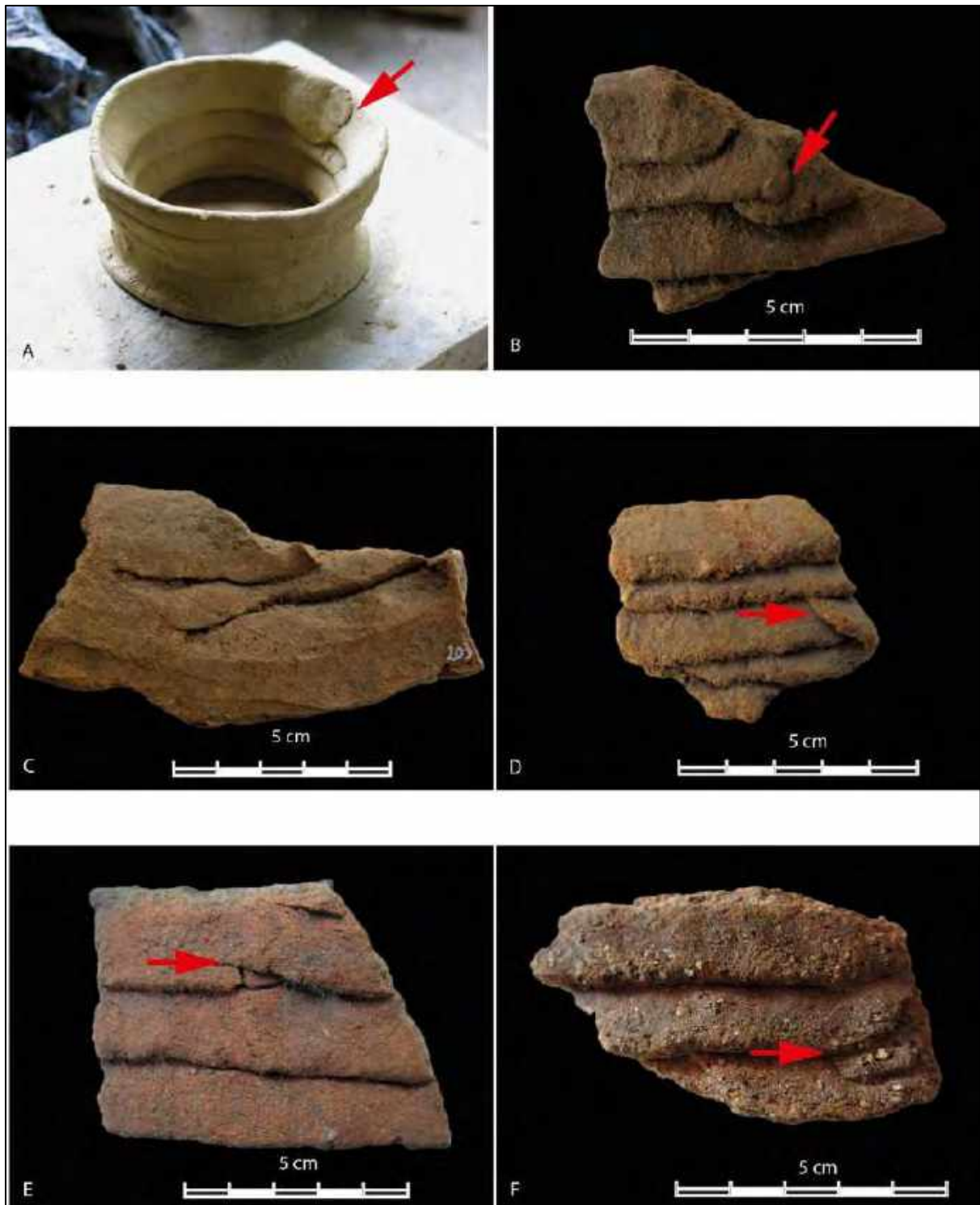


Fig. 6.22 : STIGMATES DE MONTAGE EN ANNEAU OU EN SEGMENT/CHEVAUCHEMENT DES EXTREMITES DU COLOMBIN (RACCORD). A : exemple ethnographique. B (site Bellavista), C (site Muyuche), D, E (site El Chatal), F (collection du Musée de Gualaquiza) : fragments archéologiques.

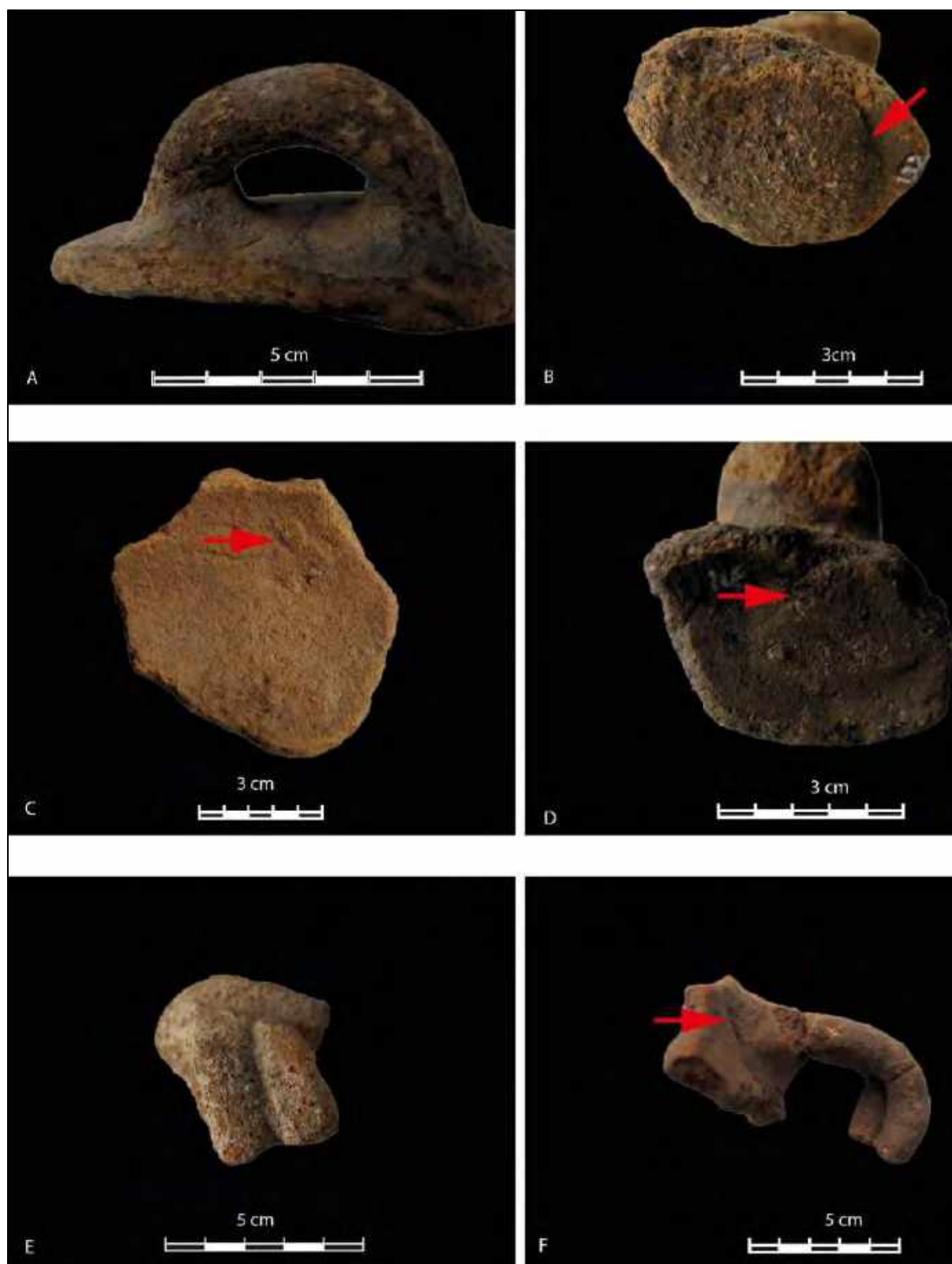


Fig. 6.23 : STIGMATES DE FAÇONNAGE ET RATTACHEMENT À LA PANSE D'ÉLÉMENT DE PRÉHENSION. A (site La Guarra), B (site La Florida), C (site San Agustín), D (site La Florida) : De l'intérieur (surépaisseurs internes - voir chapitre 5, fig. 5.9, E). E (site Tacana), F (sites Los Batanes/El Ingenio) : De l'extérieur (surépaisseurs externes - voir chapitre 5, fig. 5.9, F).

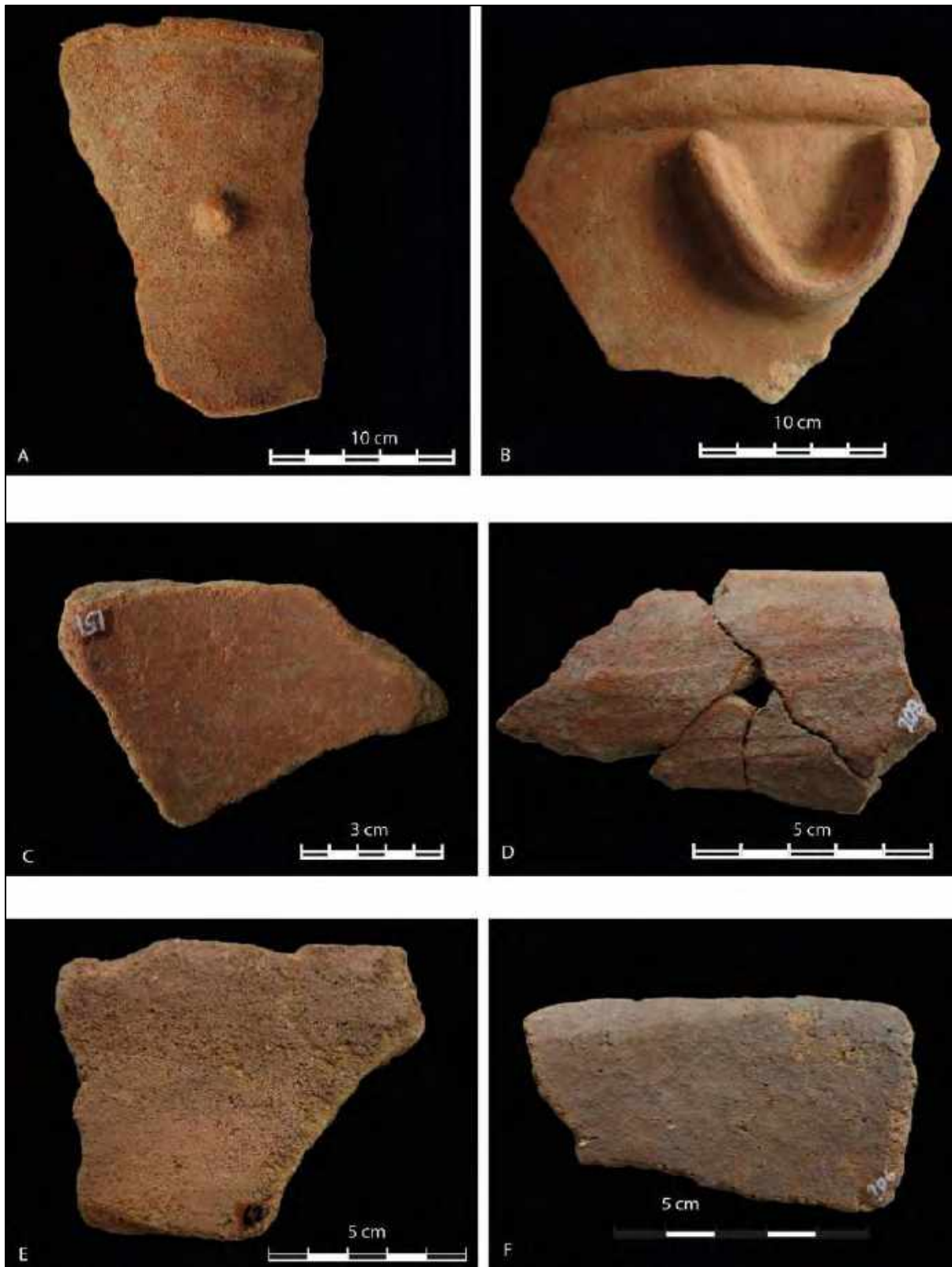


Fig. 6.24 : ÉLÉMENTS DE PRÉHENSION. A (site San Agustín) : Bouton. B (site San Agustín) : Cordon. TRAITEMENTS DE SURFACE/ENGOBAGE. C (site Romerillos, Zumba), D (site La Cruz de Chito) : Sans craquelures (voir chapitre 5, fig. 5.12, F). E (site El Pite), F (site El Chorro) : Avec craquelures (voir chapitre 5, fig. 5.12, A, C).

B. FINITIONS ET TRAITEMENTS DE SURFACE

En l'absence de loupe binoculaire, il est difficile de caractériser les opérations de finition en termes de type d'outil utilisé ou encore d'état hygrométrique de la pâte. L'on notera toutefois la récurrence de stries fines visibles à l'œil nu sur les parois internes et externes.

En ce qui concerne les traitements de surface, de l'engobe a été mis en évidence sur les cols et/ou les bords. Cet engobe est rendu visible par la ligne de contact entre la pâte et le revêtement argileux en question (de couleur rouge), aux endroits où la pellicule constituée par ce dernier s'est détachée⁴³ (fig. 6.24, C, D). Cet engobe est d'un rouge plutôt pâle, peu visible. Dans des cas certes rares, il se présente sous la forme d'une pellicule compacte. Dans d'autres, des craquelures ont également été relevées, ce qui, -d'après notre référentiel ethnographique-, indiquerait un engobage sur pâte sèche (fig. 6.24, E, F).

C. DÉCORS

Deux techniques décoratives communes aux deux groupes ont été relevées dans le corpus : la première correspond aux décors en relief formés par *application d'éléments rapportés*⁴⁴, constitués ici par des petits éléments en relief à base ovalaire ou cordons⁴⁵, apposés côte à côte sous forme de frises ornant tout le pourtour des bords des récipients. Dans la terminologie proposée par Guffroy⁴⁶, celles-ci correspondent aux « bandes modelées sinueuses » (fig. 6.25, A-E). À l'occasion, la juxtaposition de ces éléments peut former des motifs zoomorphes⁴⁷ visibles sur les cols des céramiques (fig. 6.25, F).

Les frises peuvent également faire l'objet d'une *impression*, technique de décor en creux qui consiste à imprimer un outil -ici un poinçon-, sur la surface de l'argile, par pression perpendiculaire ou oblique⁴⁸ (fig. 6.25, C). Parmi la catégorie des décors en creux, l'on relève également l'*incision*, technique consistant à « entailler l'argile crue »⁴⁹ afin d'y former un ou plusieurs motifs⁵⁰. Ces derniers se présentent ici sous la forme de lignes continues obliques ou verticales, ou encore de tirets visibles sur les bords des pots (fig. 6.25, B ; fig. 6.26). En règle générale, le tracé est plutôt net, ce qui, d'après notre référentiel ethnographique, indiquerait une mise en œuvre de cette technique sur une pâte à état cuir.

⁴³ Rye 1981, 54

⁴⁴ Balfet *et al.* 1989, 111

⁴⁵ Cauliez 2011, 69

⁴⁶ Guffroy 2006, 350

⁴⁷ Ibid.

⁴⁸ Cauliez 2011, 56

⁴⁹ Balfet *et al.* 1989, 85

⁵⁰ Shepard 1956, 196

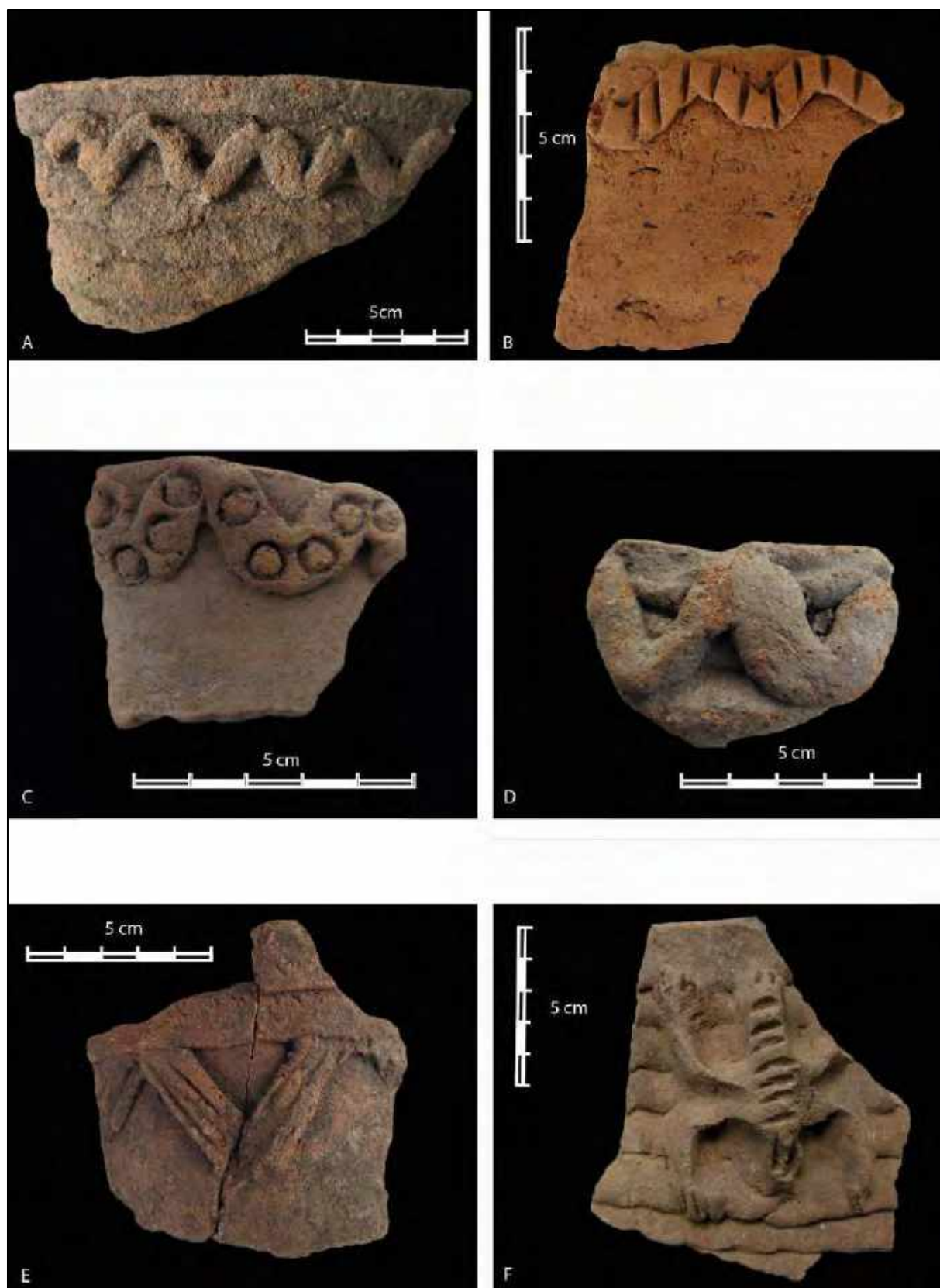


Fig. 6.25 : TECHNIQUES DE DÉCORS EN RELIEF. A (site Agua Dulce), B (site La Guarra), C (sites Los Lotes-Las Tablas), D (secteur Palanda), E (site Zapotal), F (site Romerillos) : Application d'éléments rapportés (cordons).

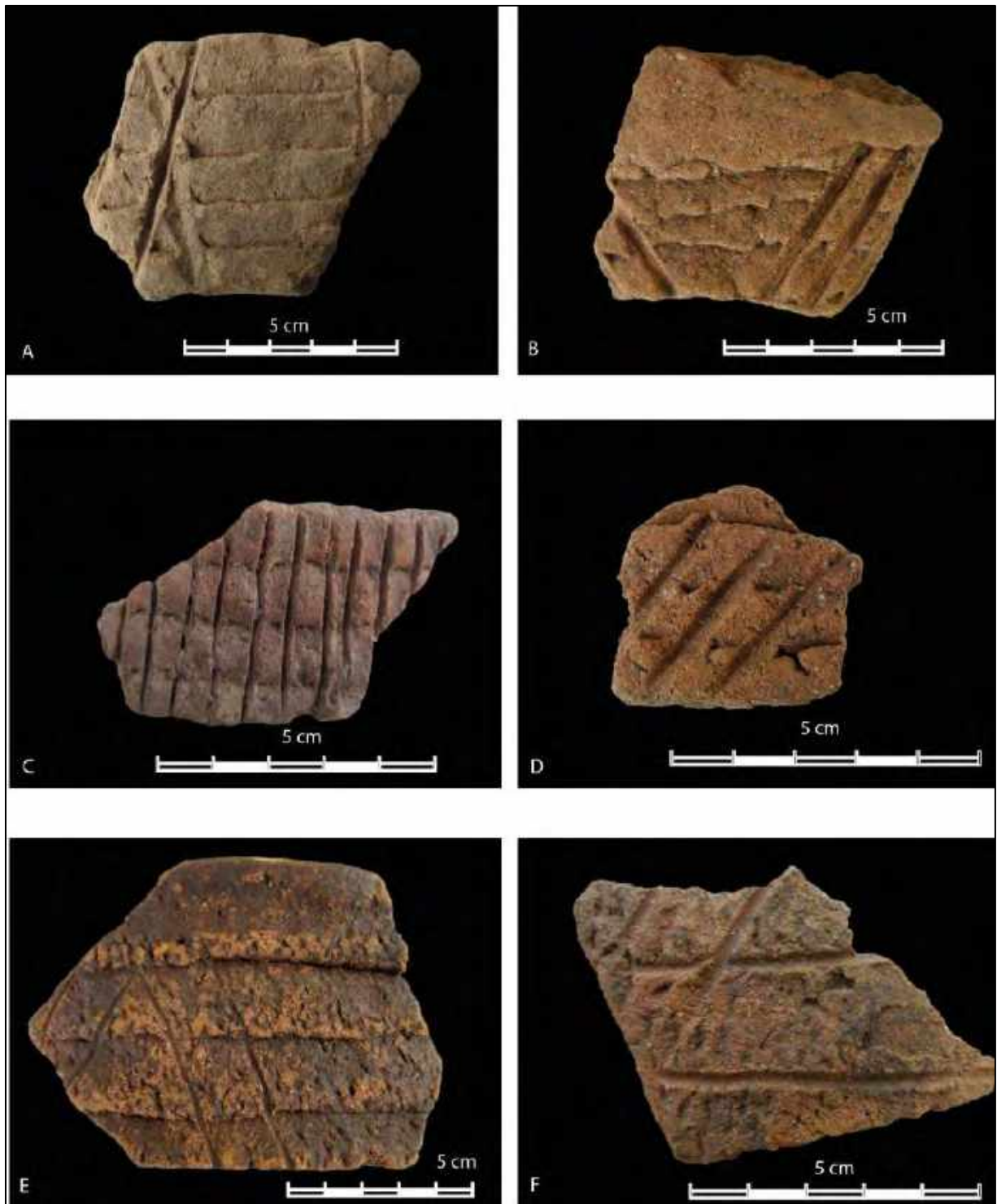


Fig. 6.26 : TECHNIQUES DE DÉCORS EN CREUX. A (site El Pite), B (site La Guarra), C (site La Guarra), D (site La Guarra), E (site Zapotal), F (site Zapotal) : Incision (voir chapitre 5, fig. 5.14, B-D).

D. FORMES

Du fait de contraintes de temps, il n'a pas été possible de mener une étude morphologique de l'assemblage. La typologie établie par Guffroy et Valdez⁵¹ souligne toutefois l'homogénéité morphologique du matériel, caractérisée par une prédominance des formes de type bols, jarres globulaires à col droit et jarres ovoïdes à col entrant. En attendant de pouvoir effectuer une étude morphologique plus poussée, l'on peut présupposer de manière tentative que ces formes constituent le répertoire morphologique partagé par les différents groupes techniques de la tradition jivaro dans cette région.



Fig. 6.27 : « Récipients de style *corrugado* provenant de la région de San Ignacio (Pérou)⁵² »

2. Chaînes opératoires spécifiques à chaque groupe technique

A. GROUPE TECHNIQUE COLOMBINS APPARENTS

a. *Le façonnage*

Le groupe « colombrins apparents » se caractérise par la visibilité des jointures entre les colombrins situés sur le haut des récipients, qui ne sont pas effacées. Cette façon de faire est connue sous le terme de *colombrin apparent*. Rattachée au façonnage, elle peut également être prise en compte comme une technique décorative. Le colombrin apparent est de fait considéré comme le trait diagnostique par excellence de la céramique dite *corrugada*⁵³ propre aux groupes jivaros, comme on l'a vu dans le chapitre 1. Notre groupe technique « colombrins apparents » présente par ailleurs trois variantes se traduisant par des différences au niveau du procédé de jointure, celui-ci pouvant être :

- En biseau interne (variante 1)
- En biseau externe (variante 2)

⁵¹ Valdez et Guffroy s.d., s/p ; Guffroy 2006, 348

⁵² Guffroy 2006, 349

⁵³ Saulieu 2006, 23 ; Valdez 2009, 102

- À jointure horizontale (variante 3).



Fig. 6.28 : STIGMATES DE PROCÉDÉ DE JOINTURE EN BISEAU INTERNE. A : Exemple ethnographique. B (site Bellavista), C (site Bellavista), D (site La Guarra) : face externe. E (site La Guarra), F (origine inconnue) : section radiale.



Fig. 6.29 : STIGMATES DE PROCÉDÉ DE JOINTURE EN BISEAU EXTERNE. A : Exemple ethnographique. B (site El Chatal), C (secteur Bas Chinchipe), D (collection du Musée Municipal de Gualaquiza), E (site El Chatal) : parois externes. F (site El Chatal) : section radiale.

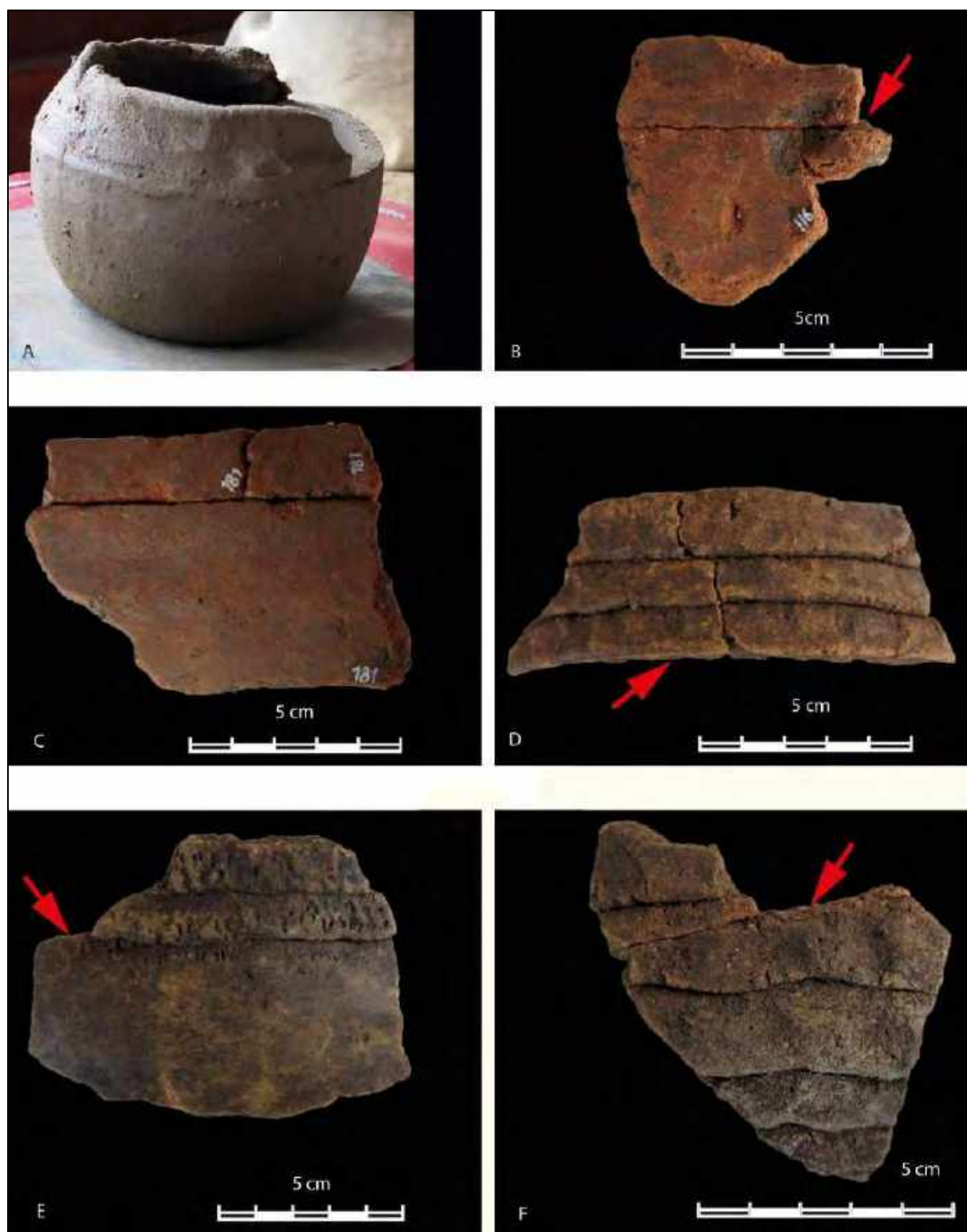


Fig. 6.30 : STIGMATES DE PROCÉDÉ DE JOINTURE HORIZONTALE. A : Exemple ethnographique. B (site El Vergel), C (site La Cruz), D, E, F (site Zapotal) : Fragments archéologiques.

Les deux premiers cas font référence au placement du colombin contre la face interne (variante 1) ou externe (variante 2) du colombin précédent. Ils sont reconnaissables à la

section en biseau des cassures, qui sera orientée soit vers l'intérieur dans le cas du biseau interne (fig. 6.28), soit vers l'extérieur dans celui du biseau externe (fig. 6.29). Ces caractéristiques sont indicatrices d'une modalité de placement et d'amincissement par écrasement⁵⁴. La jointure horizontale (variante 3 – fig. 6.30) correspond pour sa part à une modalité de placement et d'amincissement par pincement⁵⁵. Elle est reconnaissable à la *section rectangulaire* du colombin, dont le *bord supérieur* est de surcroît *plat* (horizontal).

La variante 2 (biseau externe) du groupe « colombins apparents » fait également état de récipients à pied annulaire. Ce dernier semble avoir été formé au moyen d'un colombin posé sur l'assise (alors à l'état cuir), et ensuite joint. Ce procédé est identifiable à travers la présence des dépressions causées par la pression exercée avec les doigts lors du déplacement de pâte opérée entre le colombin et l'assise afin de les joindre entre eux (fig. 6.31, A, B), ainsi que par la visibilité du plan de jointure entre le colombin et l'assise (fig. 6.31, C, D).

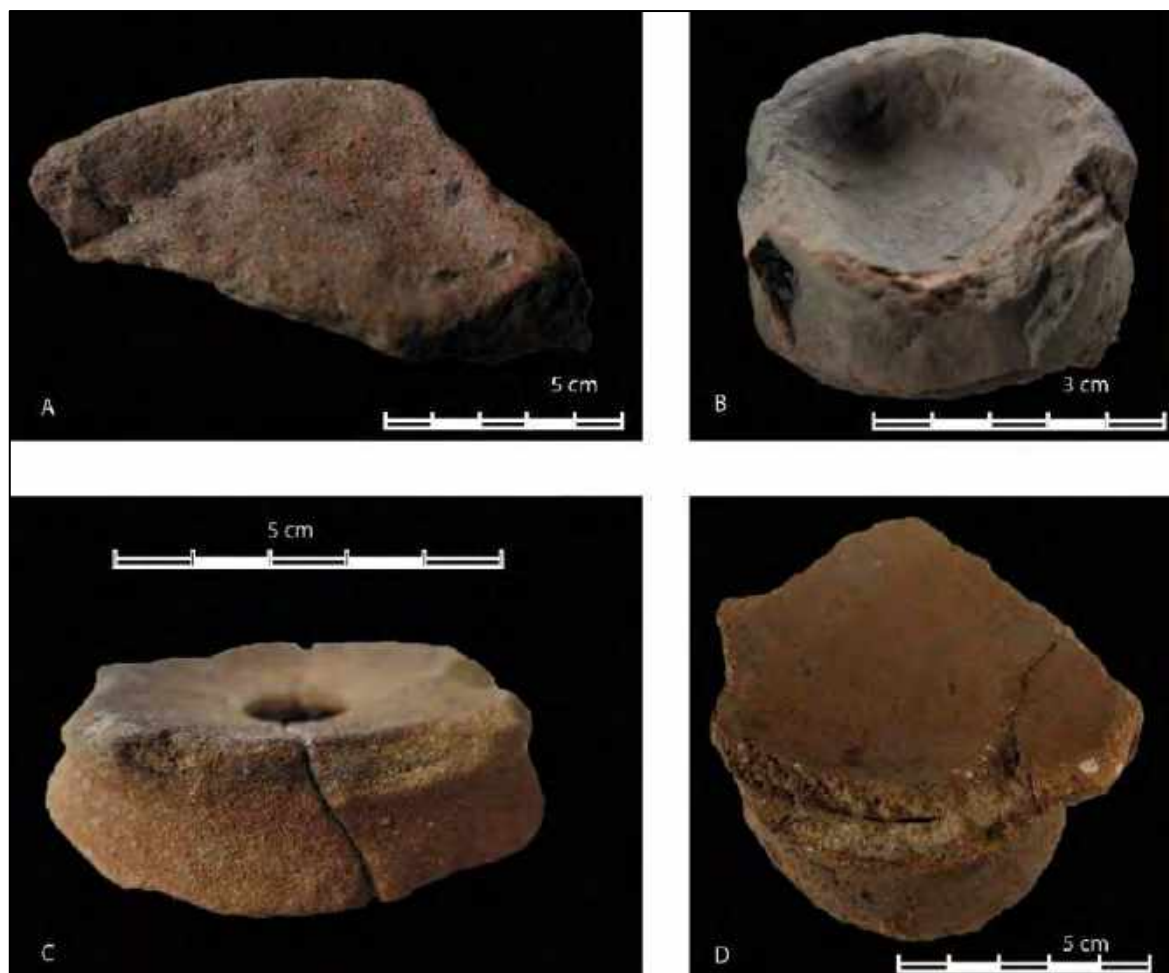


Fig. 6.31 : STIGMATES DE FAÇONNAGE DE PIEDS ANNULAIRES. A (site Los Toldos), B (site Muyuche) : Dépressions. C (site La Merced Los Naranjos), D (site La Guarra) : Visibilité de la jointure entre la galette et le pied annulaire.

⁵⁴ Ibid., 57

⁵⁵ Ibid.

b. Traitement de surface

La partie du col et/ou du bord revêtue d'engobe varie en fonction des différents procédés de jointure décrits précédemment. Ainsi, pour la variante 1 (biseau interne), ce sera le bord qui sera engobé (parois interne et externe), cas de figure semblable à celui de la variante 2 (biseau externe), où le col (interne et externe), est néanmoins lui aussi revêtu d'engobe. Enfin, pour les récipients de la variante 3 (jointure horizontale), ce ne seront que les cols qui seront engobés (intérieur et extérieur).

c. Les techniques de décor

Le groupe technique « colombins apparents » fait état de types de décors en relief et en creux qui lui sont propres. Le premier est représenté par les *colombins apparents* mentionnés pour le façonnage, et qui peuvent également être considérés comme des décors en relief. Les décors en creux se manifestent quant à eux sous la forme d'*impressions au doigt*⁵⁶ (fig. 6.32, A-C). Tel qu'explicité dans notre chapitre ethnographique, Anita, la potière shuar, signale plus particulièrement que lorsqu'elle est appliquée sur les colombins apparents, l'impression au doigt cherche à imiter la carapace du tatou (*Dasypus sp.*).

d. Les formes

Tel que précisé dans la présentation des techniques de façonnage, la variante 2 (biseau externe) comprend des récipients à pied annulaire, qui semblent être une particularité propre au groupe technique « colombins apparents ».

B. GROUPE TECHNIQUE ABSENCE DE COLOMBINS APPARENTS

Ce groupe se distingue du précédent au niveau du façonnage, dans la mesure où les joints de colombins sont effacés sur l'ensemble du récipient, aussi bien sur la paroi interne que sur la paroi externe (*absence de colombins apparents*). À en juger par l'orientation de la section des cassures, le procédé de jointure semble être en biseau interne. Concernant le traitement de surface, de l'engobe est visible sur les bords internes et externes. Le groupe technique « absence de colombins apparents » se distingue plus particulièrement au niveau des décors, avec la récurrence de fragments de cols ayant fait l'objet d'une *impression à l'aide de fibres végétales*⁵⁷ (technique de décor en creux – voir fig. 6.32, D-F).

3. Répartition chronologique et spatiale de la tradition jivaro de Zamora Chinchipe

La fig. 6.33 met en évidence là encore le scénario d'un tronc commun faisant état de deux subdivisions et de variantes. À quoi ces dernières correspondent-elles ? Nous avons tenté de croiser sur une carte les données sur la provenance du matériel étudié ainsi que les datations disponibles⁵⁸ pour chacun, afin de déterminer s'il en ressortait une éventuelle association entre groupes techniques et espaces géographiques ou séquences chronologiques.

⁵⁶ Meggers, Evans et Estrada 1965, 57 ; Rostain et Saulieu 2013, 134

⁵⁷ Guffroy 2006, 350

⁵⁸ Valdez et Guffroy s.d., s/p ; Guffroy 2006, 351

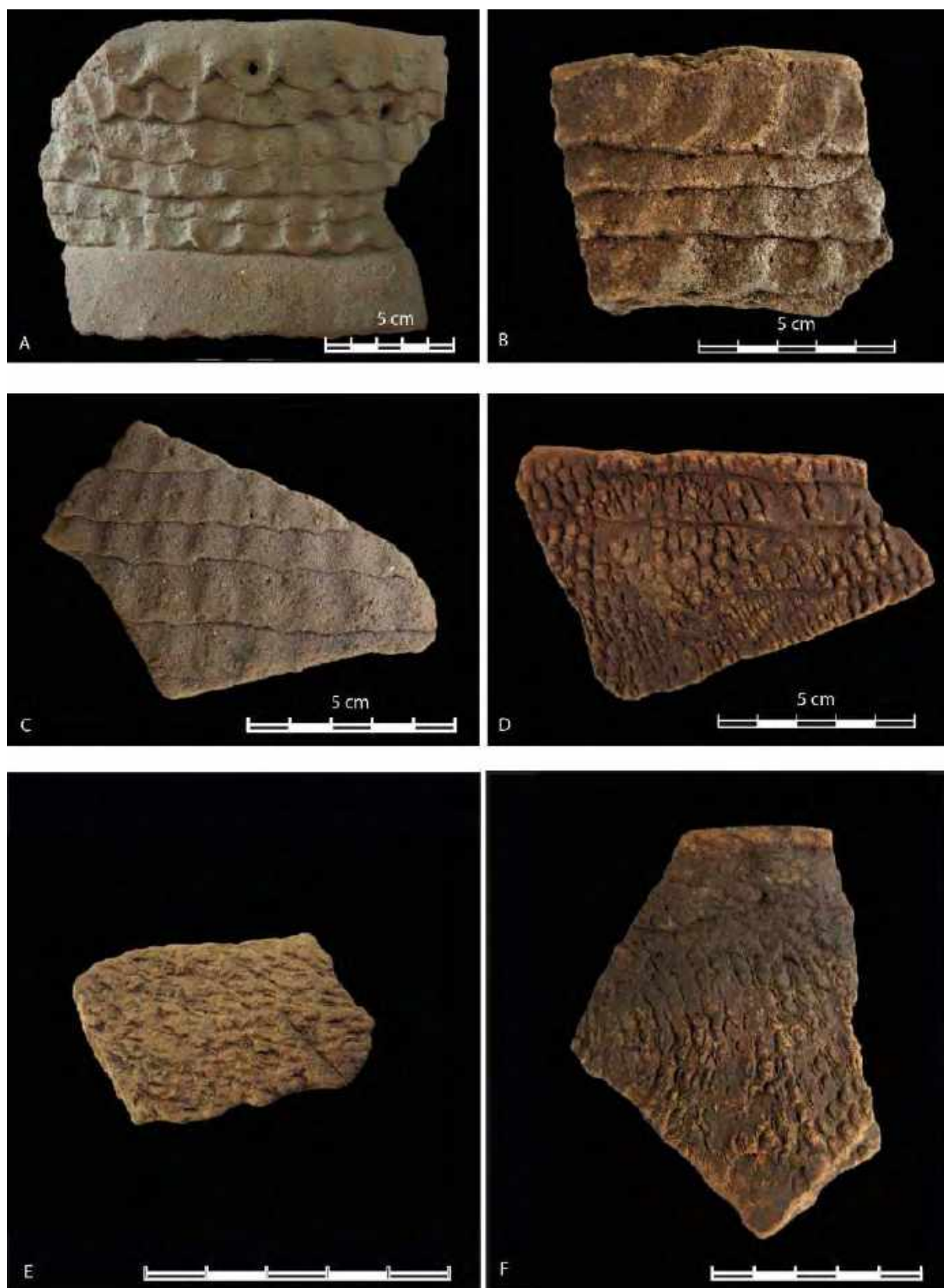


Fig. 6.32 : TECHNIQUES DE DÉCORS EN CREUX. A (collection du Musée Municipal de Gualaquiza), B (site Zapotal), C (site Romerillos) : Impression au doigt. D (site Zapotal), E (site El Chatal), F (site Zapotal) : Fibres végétales.

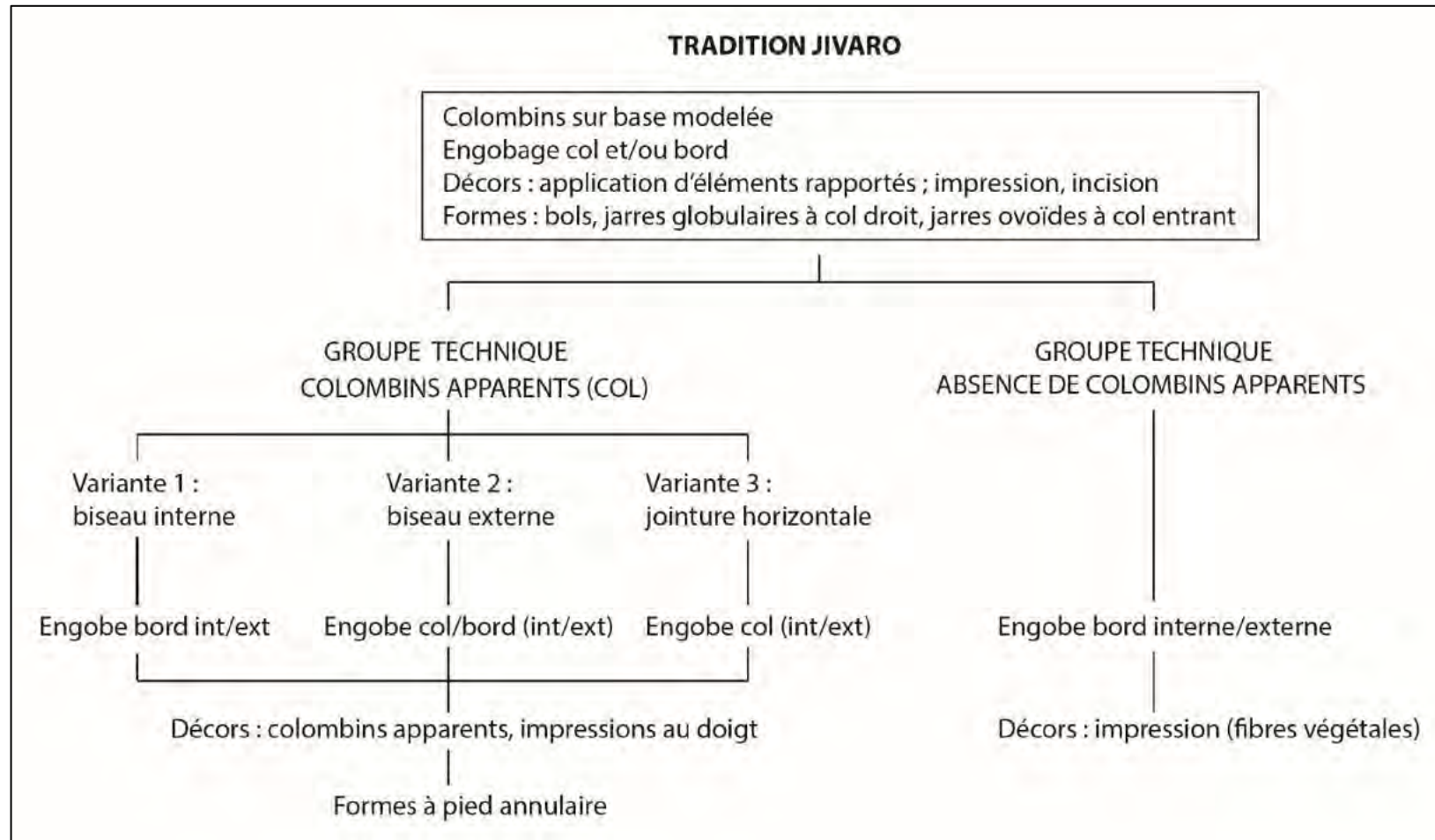


Fig. 6.33 : SYNTHÈSE DE LA TRADITION TECHNIQUE JIVARO

Cette carte (voir fig. 6.34), s'est surtout centrée sur le bassin du Chinchipe, d'où provient la grande majorité de fragments étudiés. Le tableau 6.2 ci-dessous résume la répartition spatiale de nos groupes techniques telle que mise en évidence par notre carte.

SECTEUR	Nord/Nord-est	Sud	Sud-ouest
CLASSEMENT TECHNIQUE	GT* « colombrins apparents » variante 1 (biseau interne)		
	GT « absence de colombrins apparents »	GT « colombrins apparents »	
		Variante 2 (biseau externe)	Variante 3 (à jointure horizontale)

Tableau 6.2 : Répartition spatiale des groupes techniques du matériel jivaro (bassin du Chinchipe/projet IRD-INPC Zamora Chinchipe J. Guffroy et F. Valdez). * Groupe technique

Il en ressort que le groupe technique « colombrins apparents » et sa variante 1 (biseau interne), se retrouve dans l'ensemble du bassin du Chinchipe. La variante 2 (biseau externe) de ce groupe apparaît plutôt au sud, et la variante 3 (à jointure horizontale), au sud-ouest. Le groupe technique « absence de colombrins apparents » se retrouve essentiellement au nord/nord-est. Qu'en est-il à présent au niveau des dates ?

CLASSEMENT TECHNIQUE		DATES ASSOCIÉES
GT « absence de colombrins apparents »		893 -1156 apr. J.-C.
GT* « colombrins apparents »	Variante 3 (à jointure horizontale)	1290 -1410 apr. J.-C.
	Variante 2 (biseau externe)	1317-1437 apr. J.-C.
	Variante 1 (biseau interne)	1320-1440 apr. J.-C. 1410-1640 apr. J.-C. 1660- 1960 apr. J.-C.

Tableau 6.3 : Dates associées au matériel jivaro (bassin du Chinchipe/projet IRD-INPC Zamora Chinchipe J. Guffroy et F. Valdez). *Groupe technique

Le tableau 6.3 ci-dessus met en évidence que le matériel rattaché au groupe technique « absence de colombrins apparents » (nord/nord-est du Chinchipe) est le plus ancien, d'après les datations obtenues à El Quimi. Viendraient ensuite les fragments rattachés à la variante 3 (jointure horizontale) du groupe technique « colombrins apparents », qui comme on l'a vu, se fait plus présent dans le secteur sud-ouest du bassin, plus proche de la Sierra. Enfin, les variantes 1 – biseau interne (ensemble du bassin) et 2 – biseau externe (sud du Chinchipe) du groupe technique « colombrins apparents » sont contemporaines, mais la variante 1 (biseau interne) se prolonge beaucoup plus dans le temps, puisqu'on la retrouve jusqu'au XXème siècle (c'est notamment celle qui est toujours mise en pratique par Anita Tsukanka à Gualaquiza). Ces dates tardives se retrouvent plus particulièrement dans l'extrême nord du Chinchipe. Dans l'attente de nouvelles données, l'on pourrait avancer que l'origine des deux groupes techniques se rattacherait au sud du bassin, d'où la variante 2 (biseau externe) a disparu, tandis que la variante 1 (biseau interne) aurait progressé vers le nord. En définitive, en l'état actuel de notre analyse, nos groupes techniques et leurs variantes (pour le groupe technique « colombrins apparents ») semblent bien refléter une distinction chronologique et spatiale plus qu'une variation d'ordre fonctionnel.

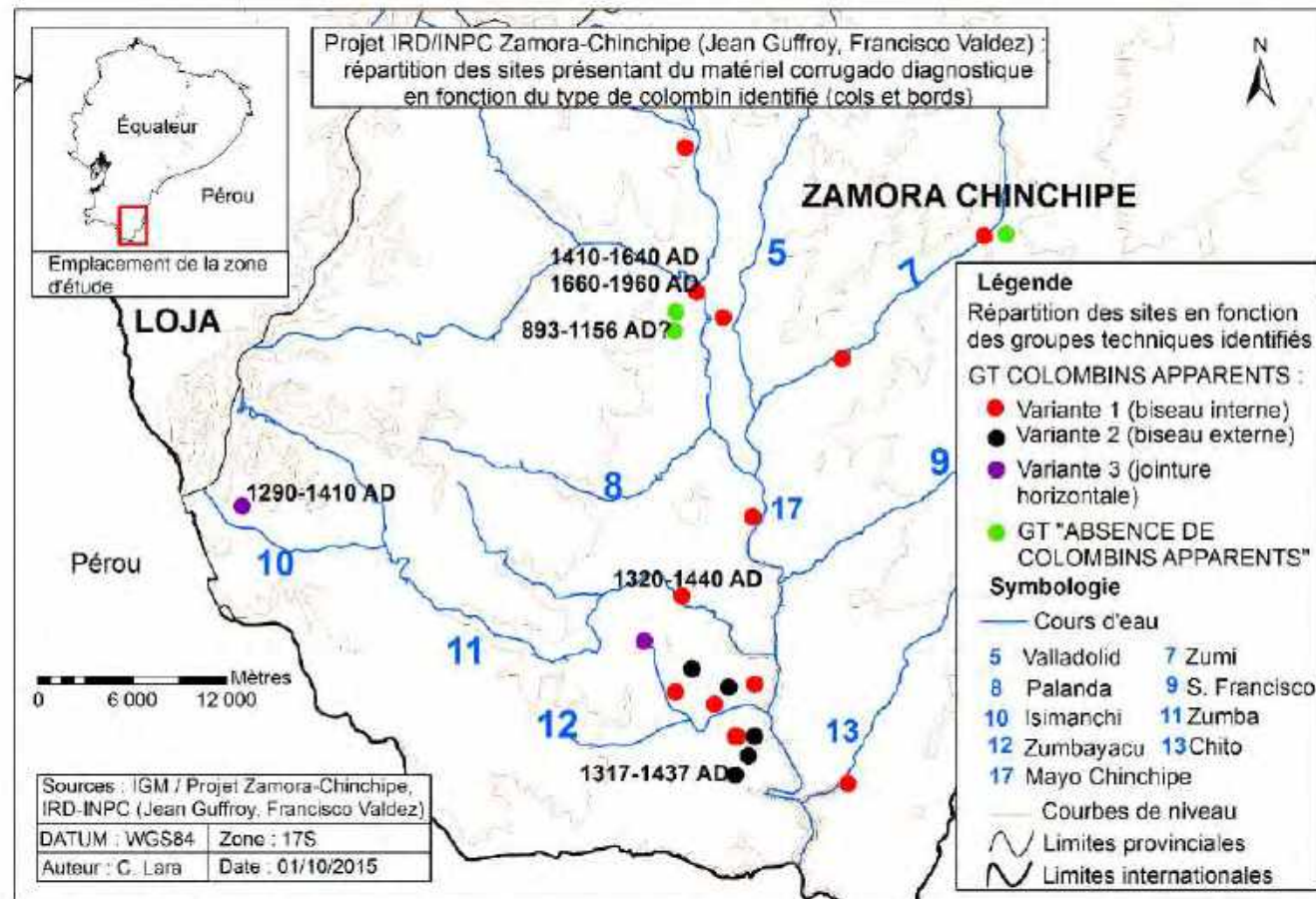


Fig. 6.34 : Répartition des groupes techniques du matériel jivaro (bassin du Chinchipe/projet IRD-INPC Zamora Chinchipe J. Guffroy et F. Valdez)

III. LA TRADITION INCA

Dix-huit pièces ont été retenues pour l'analyse de cette tradition. Six d'entre elles proviennent du Musée du Quai Branly, huit sont conservées au Musée Pumapungo et quatre à celui de Gualaquiza. La grande majorité de ces objets proviennent des environs de Cuenca, tandis que l'on ignore la provenance de ceux de Gualaquiza (voir chapitre 3).

1. Façonnage

La base des récipients de la tradition inca est une galette ou masse d'argile aplatie par pressions discontinues/tappings⁵⁹, ainsi qu'en témoignent l'*épaisseur de la base* par rapport à celle des parois, la *cassure* tout au long du contour de la galette, l'*irrégularité de son épaisseur* et enfin, les *dépressions*⁶⁰ laissées par les doigts lors du modelage (fig. 6.35, A). À l'exception des vases, le fond est concave (fig. 6.37, D, E), ce qui laisse présupposer l'application de pressions discontinues exercées à l'aide du poing sur la face interne de la galette.

Dans le cas des marmites à pied, ce dernier est formé à l'aide de plusieurs colombins superposés, dont le premier est joint à la galette. Ce procédé est mis en évidence par les stigmates propres au colombinage, technique également employée pour le façonnage des panses, cols et bords. Ces stigmates correspondent à des *ondulations*⁶¹, des *surépaisseurs*⁶² (fig. 6.35, B, C), des *fissures* allongées le long des joints de colombins⁶³ (fig. 6.35, E, F) et enfin, des cassures préférentielles ou fractures horizontales suivant les jonctions entre colombins⁶⁴ (fig. 6.35, D ; fig. 6.36, A, B).

En ce qui concerne le procédé de jointure, le biseau interne est présent sur certaines pièces, tandis que d'autres mettent en évidence un biseau externe. Les limites de l'échantillon étudié ne permettent pas d'en dire plus par rapport à cette distinction.

Enfin, deux types d'éléments de préhension ont été relevés dans l'échantillon étudié :

- Des *boutons*⁶⁵, que l'on retrouve plus particulièrement sur le col et la panse supérieure des aryballes (fig. 6.36, C). Les éléments de préhension de la panse supérieure en particulier servaient à faire passer une corde également fixée aux anses du récipient afin de permettre son transport.
- Des *anses* formées à partir de 2 ou 3 colombins (fig. 6.36, E), rattachées à la panse de l'extérieur (ainsi qu'en témoignent les surépaisseurs visibles aux extrémités), donc à l'état cuir.

⁵⁹ Courty et Roux 1995, 22

⁶⁰ Livingstone Smith 2007, 130 ; Gomart 2010, 26

⁶¹ Courty et Roux 1995, 286

⁶² Méry, Dupont-Delaleuf et Van Der Leeuw 2010, 56

⁶³ Gelbert 2003, 78 ; Livingstone Smith 2007, 116

⁶⁴ Rice 1987, 128 ; Rye 1981, 68 ; Shepard 1956, 184

⁶⁵ Cauliez 2011, 66

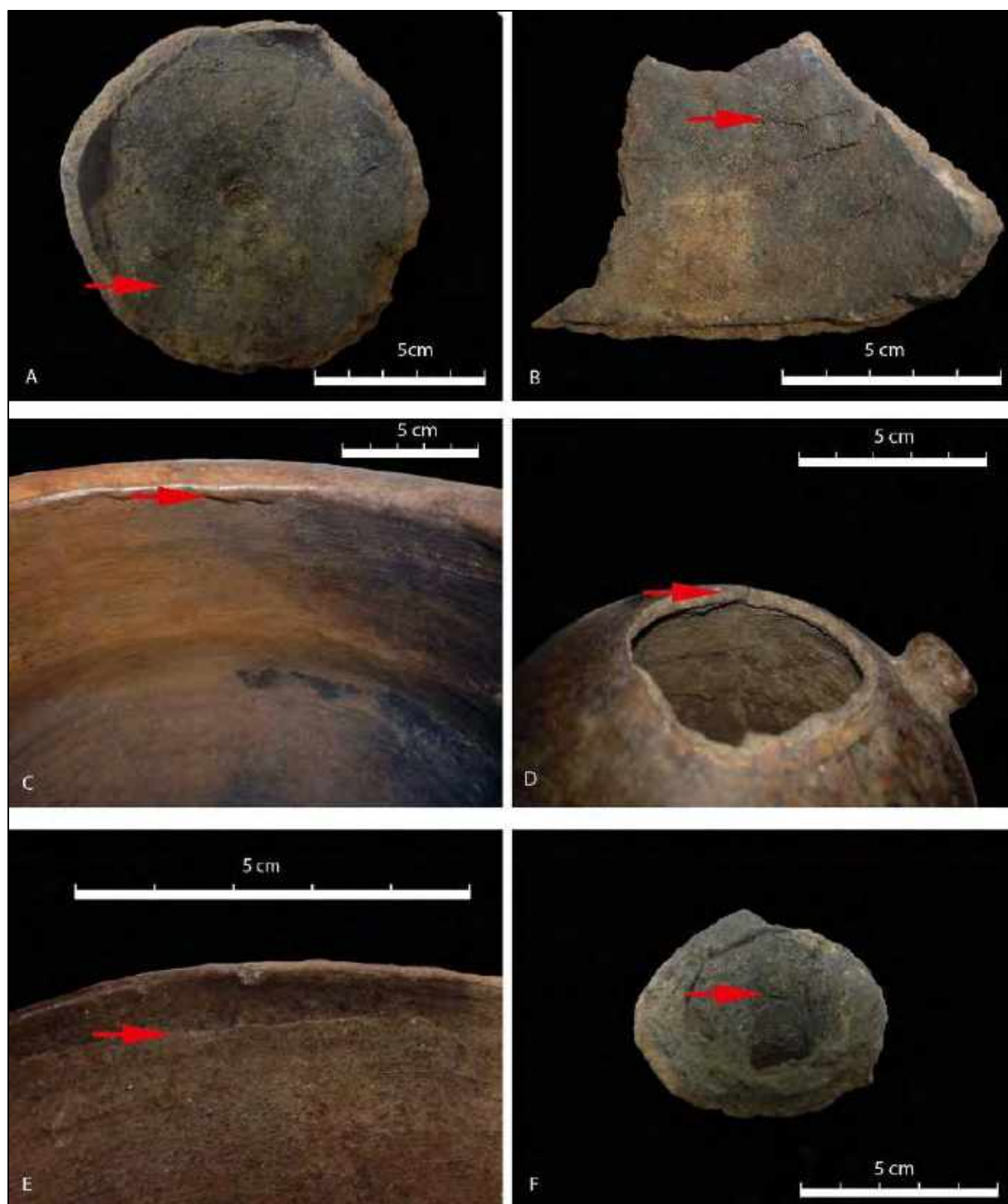


Fig. 6.35 : STIGMATES DE FAÇONNAGE DE LA BASE (galette). A (Pumapungo, sacA.7.2007) : Cassure tout au long du contour de la galette (voir chapitre 5, fig. 5.3, A), dépressions (voir chapitre 5, fig. 5.3, C). STIGMATES DE COLOMBINAGE. B (Pumapungo, sacA.7.2007), C (Pumapungo c911.1.80) : Surépaisseurs (voir chapitre 5, fig. 5.4, E). D (Pumapungo c904.1.80) : Cassures préférentielles (voir chapitre 5, fig. 5.5, A). E (MQB 71.1908.22.572), F (Pumapungo, sacA.7.2007) : Fissures (voir chapitre 5, fig. 5.4, A-C).

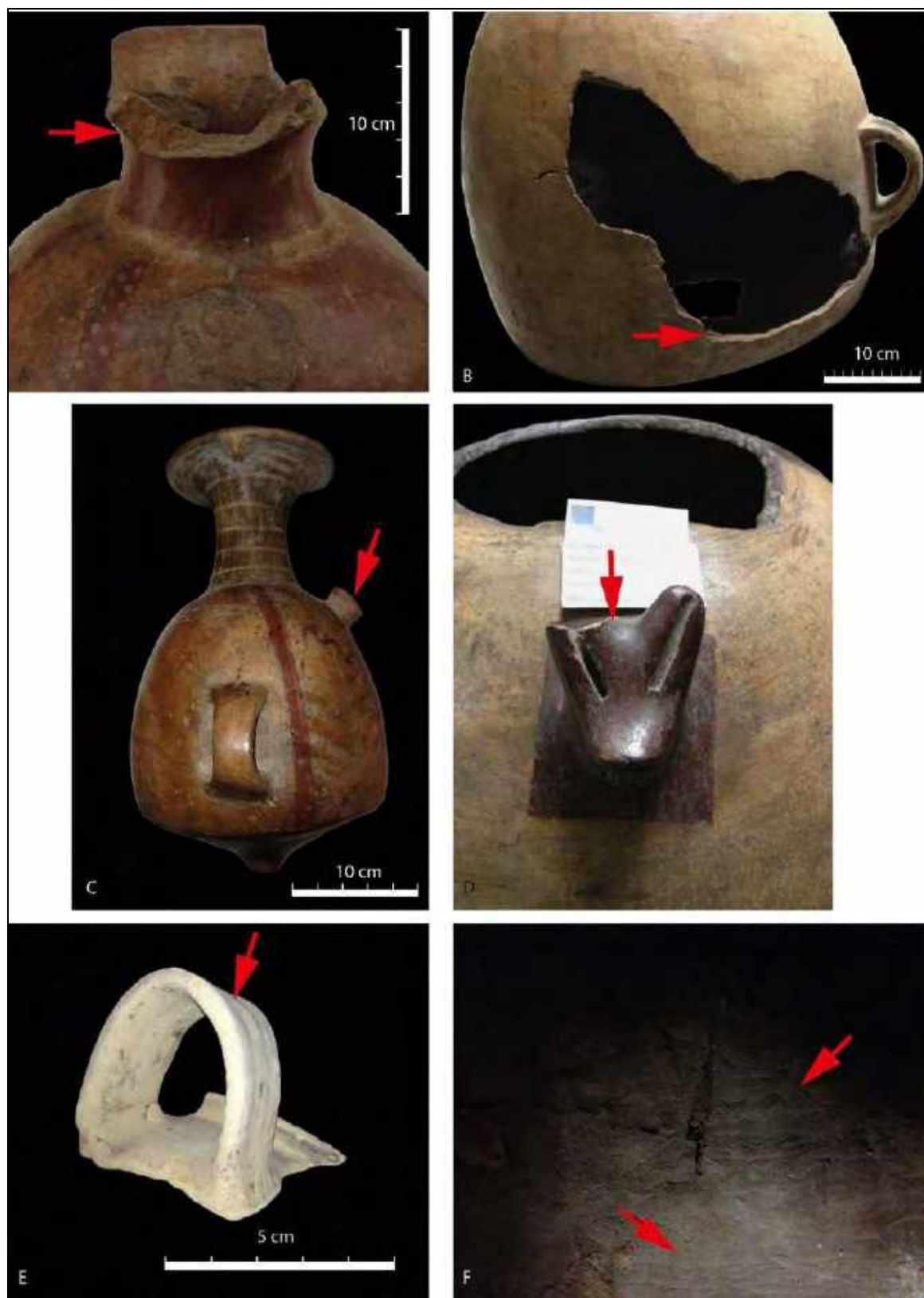


Fig. 6.36 : STIGMATES DE COLOMBINAGE. A (MQB 71.1908.22.450), B (Pumapungo c816.1.80) : Cassure préférentielle. ÉLÉMENTS DE PRÉHENSION. C (MQB 71.1908.22.453), D (Pumapungo c821.1.80) : boutons. E (Pumapungo c197.2.91) : Anses au colombin. LISSAGE SUR CUIR. F (Pumapungo c816.1.80) : Facettes (voir chapitre 5, fig. 5.10, F).

2. Finitions et traitements de surface

Là encore, en l'absence de loupe binoculaire, les opérations de finition n'ont pas pu être caractérisées avec précision. L'on attirera toutefois l'attention sur la présence de facettes internes qui semblent suggérer un lissage à état cuir (fig. 6.36, F).

Pour ce qui est du traitement de surface, l'engobage et le brunissage sont systématiquement présents. Ces deux techniques sont appliquées sur les parois internes et externes des formes ouvertes, et sur les parois externes ainsi que l'intérieur des cols pour les formes fermées. L'engobe peut être de couleur rouge foncé, crème, marron clair ou encore noir (fig. 6.37, A). Il ne semble pas présenter de craquelures, ce qui indiquerait une application à état cuir. Quant aux facettes propres au brunissage, elles adoptent la plupart du temps une orientation concentrique au niveau de la panse, et verticale au niveau des cols ainsi que des anses (fig. 6.37, B, C).

3. Les décors

Les décors en surface sont prédominants. On les retrouve plus particulièrement sur les aryballes, dont ils recouvrent l'intégralité de la panse ou encore la partie supérieure de celle-ci. Ils ont recours à des engobes de plusieurs couleurs (rouge, crème, marron clair ou noir), utilisés pour représenter des séries de motifs géométriques visibles sur le pourtour des récipients. Parmi ces motifs, les lignes, les zigzags, les carrés et les losanges sont les plus récurrents (voir fig. 6.37, A).

L'on signalera en outre des décors en creux présents en particulier sous la forme d'excisions effectuées sur les boutons de la panse supérieure des aryballes (tirets obliques – fig. 6.36, D).

4. Les formes

Trois types de formes ont été enregistrés parmi les récipients de notre corpus correspondant à cette tradition (dont la synthèse est présentée sur la fig. 6.38) :

- Formes aux parois inférieures divergentes convexes et supérieures convergentes convexes de type « bouteille⁶⁶ » ou aryballes (de taille petite, moyenne et grande -fig. 6.37, D) ;
- Formes à parois inférieures divergentes convexes et supérieures convergentes convexes de type marmite⁶⁷ (taille moyenne), dont certaines font état d'une anse et d'un pied (fig. 6.37, E, F).
- Formes à parois inférieures divergentes convexes et supérieures convergentes convexes munies d'un col court ou pots.

⁶⁶ Balfet *et al.* 1989, 22

⁶⁷ Ibid., 19



Fig. 6.37 : DÉCORS, TRAITEMENTS DE SURFACE ET FORMES DE LA TRADITION INCA. A (Pumapungo c825.1.80) : Décors engobés. B (MQB 71.1908.22.451), C (Pumapungo c874.1.80) : Facettes de brunissage (voir chapitre 5, fig. 5.13, C, D). D (MQB 71.1908.22.453) : Aryballe. E (Pumapungo c874.1.80) : Marmite. F (Pumapungo c911.1.80.2) : Marmite à anse et à pied.

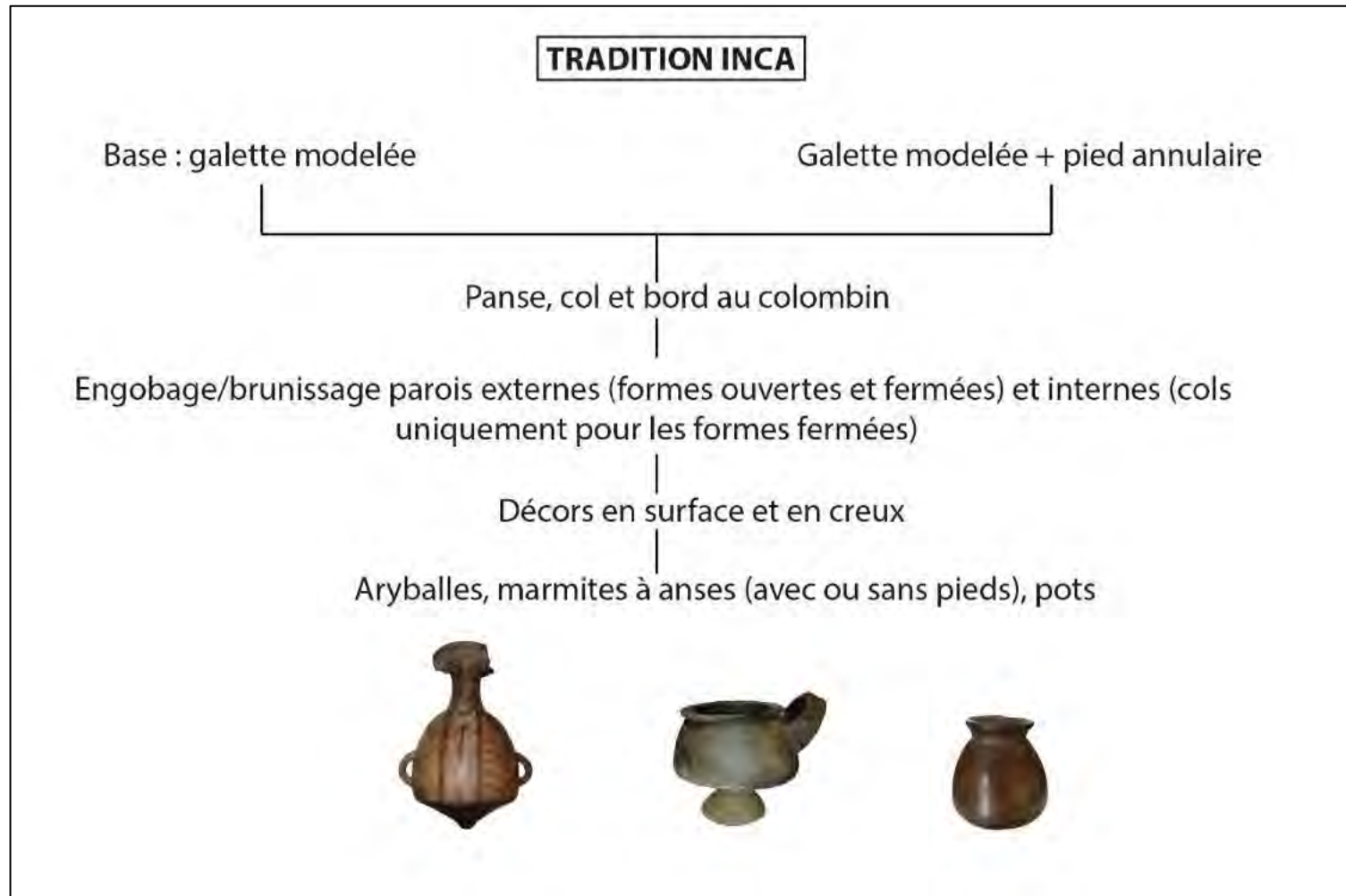


Fig. 6.38 : SYNTHÈSE DE LA TRADITION TECHNIQUE INCA

IV. SYNTHÈSE

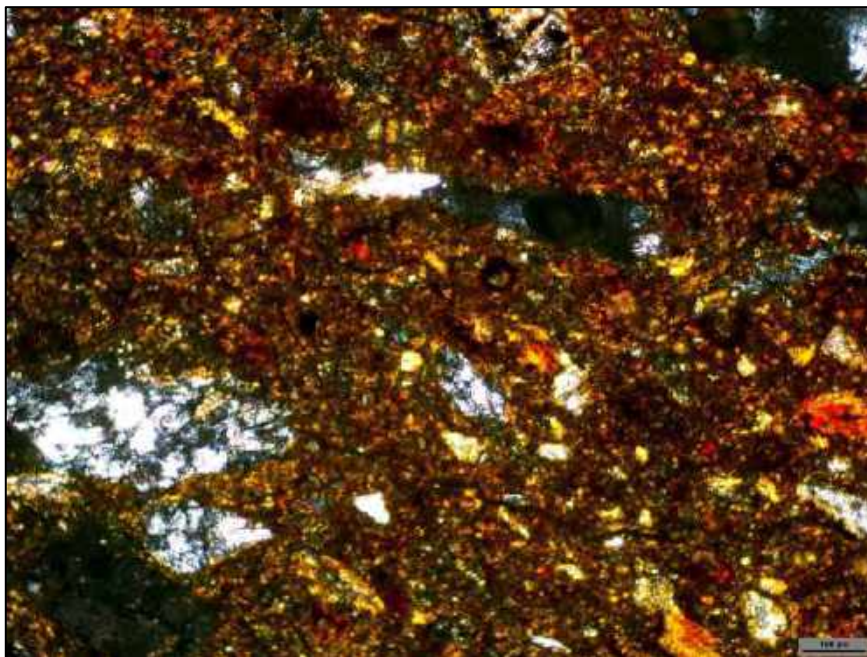
L'étude de collections muséales entreprise dans le cadre de cette recherche visait à identifier la ou les tradition(s) technique(s) de la céramique cañari, jivaro et inca, groupes culturels dont la présence dans la vallée du fleuve Cuyes à l'époque préhispanique tardive a été proposée par les auteurs ayant précédemment étudié le secteur.

Il en ressort que la tradition cañari se caractérise par l'utilisation conjointe des techniques du modelage et du battage. Cette tradition se divise à son tour en deux groupes correspondant à une variante identifiée au niveau du façonnage de la panse : dans le premier groupe, celle-ci est entièrement modelée, et dans le deuxième, sa partie supérieure est faite au colombin. Du point de vue du classement morpho-stylistique proposé par Idrovo et Meyers pour la céramique cañari (voir chapitre 1), le premier groupe (panse modelée) correspondrait à la culture Tacalshapa, et le deuxième (panse modelée/colombinée), à la culture Cashaloma. Notre étude a en outre confirmé que le groupe « panse modelée/Tacalshapa » est essentiellement présent dans la province d'Azuay, et le groupe « panse modelée/colombinée », dans celle de Cañar. Conjointement à la synthèse des datations présentée en chapitre 1, ces données confortent dès lors l'hypothèse d'une diachronie entre les cultures Tacalshapa et Cashaloma.

En ce qui concerne la tradition jivaro, le fonds Santa Ana La Florida et l'échantillon de Gualaquiza ont révélé que celle-ci se caractérise par le façonnage d'une base modelée par *tappings* (galette), sur laquelle des colombrins sont ensuite superposés. Là encore, deux groupes techniques distincts ont été identifiés au sein de cette tradition : le premier rassemble les récipients dont le col est constitué de colombrins apparents, et le deuxième, ceux dont les jointures de colombrins ne sont visibles sur aucune partie du récipient (absence de colombrins apparents). Le groupe « colombrins apparents » comprend à son tour trois variantes déterminées à partir de différences identifiées au niveau du type de pose des colombrins (en biseau interne, en biseau externe et jointure horizontale). Les datations correspondant au fonds Santa Ana La Florida ont permis de déterminer que le groupe technique « absence de colombrins apparents » est le plus ancien (à partir du IX^e siècle apr. J.-C.). On le trouve surtout au nord du bassin du Chinchipe, vers le bas Zamora. Vient ensuite la variante 3 du groupe « colombrins apparents » (jointure horizontale), à son tour succédée quasi simultanément des variantes 2 (biseau externe) et 1 (biseau interne, la seule à avoir survécu jusqu'à nos jours). Si les variantes 2 (biseau externe) et 3 (jointure horizontale) se font surtout présentes dans le sud du bassin du Chinchipe, la variante « biseau interne » est présente dans toute la région. Il en ressort que ces différences techniques identifiées au sein de la tradition jivaro se rattachent à des facteurs d'ordre chronologique et géographique.

Enfin, la tradition inca se caractérise elle aussi par un colombinage effectué sur une galette modelée. Elle se distingue toutefois de la tradition jivaro du fait du recours au brunissage appliqué sur des parois soigneusement engobées et décorées (décors en surface), ainsi que par la présence de formes caractéristiques comme les aryballes.

CHAPITRE 7 : TRADITIONS TECHNIQUES DE LA POTERIE PRÉCOLOMBIENNE DE LA VALLÉE DU FLEUVE CUYES



Lame mince - tesson SIV/V2424/2875 vue au microscope polarisant (photo : T. Delbey)

À quel(s) groupe(s) ethnique(s) se rattache la période précolombienne tardive de la vallée du fleuve Cuyes ? Les premières hypothèses proposées à ce sujet au siècle dernier mentionnent la présence de Cañaris, de Jivaros, et/ou d'Incas. À la lumière d'une approche technologique de la céramique ancienne, ces hypothèses nous ont mené à effectuer des enquêtes ethnographiques parmi les principaux potiers du sud-est de l'Équateur encore en activité, aussi bien côté andin qu'amazonien. Ces enquêtes nous ont permis d'identifier les principales techniques mises en œuvre, ainsi que les stigmates leur étant associés, sous la forme d'un référentiel ethnographique. Ce référentiel a ensuite servi de base à l'identification des traditions techniques des collections muséales de céramique précolombienne cañari, jivaro et inca analysées dans le cadre de cette étude. Ces traditions se retrouvent-elles dans la céramique issue de la vallée du fleuve Cuyes et nous permettent-elles de répondre à notre questionnement sur son rattachement culturel ?

C'est ce que nous allons voir dans le présent chapitre, qui a pour objectif de présenter les traditions céramiques identifiées à partir des 1331 tessons issus de nos fouilles dans la vallée du fleuve Cuyes, grâce à l'observation des stigmates de fabrication (échelle macroscopique et microscopique), ainsi qu'à l'analyse pétrographique et enfin, à l'étude des quelques formes ayant pu être identifiées. À l'instar de l'étude de nos collections muséales, ce chapitre s'appuie sur les stigmates identifiés sur notre référentiel ethnographique (chapitre 5), auquel le lecteur sera renvoyé. Deux traditions distinctes ont ainsi pu être mises en évidence. La première est représentée par les techniques du modelage et du battage, et la deuxième, par celle du colombinage.

I. LA TRADITION MODELAGE/BATTAGE

Si les mêmes techniques de façonnage, de finition, de traitement de surface et de cuisson se retrouvent sur l'ensemble des tessons issus de la tradition modelage/battage, des spécificités mises en évidence pour le traitement de surface de la panse permettent de distinguer deux groupes techniques. Nous présenterons tout d'abord la chaîne opératoire commune, avant de décrire ces groupes techniques ainsi que les caractéristiques pétrographiques puis morphologiques de la tradition modelage/battage.

1. Chaîne opératoire commune

A. FAÇONNAGE

L'ébauchage de la base et de la panse des récipients a été réalisé selon la technique du modelage par étirement. À l'échelle macroscopique, les *dépressions*¹ discontinues, caractéristiques de cette technique, sont en effet récurrentes sur les tessons de cette tradition

¹ Livingstone Smith 2007, 130 ; Gomart 2010, 26 ; Rye 1981, 68

(fig. 7.1, A). Nous noterons en outre que très peu de fragments de bases ont pu être clairement identifiés (contrairement par exemple au cas de la tradition du colombinage), ce qui irait également dans le sens d'un modelage conjoint de la base et de la panse à partir d'une même motte d'argile. À l'échelle microscopique (loupe binoculaire et lames minces), les *vides subparallèles*² et les *fissures* visibles sur les tranches -fig. 1, B-F-, confirment le recours à cette technique. Leur abondance dans la pâte va également dans le sens d'un malaxage peu soigné³.

Le préformage de la base et de la panse a quant à lui été effectué par battage, ainsi qu'en témoignent la présence sur nos tessons des traits diagnostiques propres à cette technique telle que mise en évidence par notre référentiel ethnographique. À l'échelle microscopique, les tessons de cette tradition présentent en effet des *cupules de percussion*⁴ (fig. 7.2, A-C). L'*absence de stries*, -également mentionnée comme caractéristique du battage⁵-, est à signaler ici. Ce trait n'a pas été identifié sur notre référentiel ethnographique, sans doute du fait des stries occasionnées par les opérations postérieures de lissage sur les récipients actuels examinés. Dans la perspective d'un référentiel expérimental, il serait dès lors pertinent dans ce sens-là de faire cuire un récipient battu et non-lissé afin d'observer les macrotraces correspondantes. À l'échelle microscopique, outre les *vides subparallèles* propres au modelage⁶, l'on retrouve des *micro-arrachements*⁷ sur les parois internes et externes de nos tessons (fig. 7.2, D-F), ainsi que des *grains insérés*⁸ sur les parois externes (fig. 7.3, A-C). L'on notera qu'une grande majorité de fragments présente de fines craquelures continues ou discontinues sur la face interne et externe (fig. 7.3, D-F). Ces craquelures sont caractéristiques du processus de rétraction de l'argile survenu lors du séchage des récipients⁹.

L'ébauchage des cols et des bords a été réalisé par colombinage. À l'échelle macroscopique, des *fissures*¹⁰ (fig. 7.4, A, B), des *ondulations*¹¹ (fig. 7.4, C) et des *surépaisseurs*¹² (fig. 7.4, D-F), sont en effet visibles sur les tessons. À l'échelle microscopique, les tranches font également état de *vides obliques*¹³ (fig. 7.5, B), qui se distinguent nettement des porosités subparallèles correspondant aux panses, et mettent en évidence la présence de colombins le plus souvent en biseau. Des fissures sont également visibles à la loupe binoculaire au niveau des joints de colombins (fig. 7.5, A, C, D). Enfin, le tout est préformé par pressions discontinues, ainsi qu'en témoignent les dépressions visibles sur les bords, correspondant aux traces laissées par les doigts des potiers lors de l'opération de mise en forme.

² Livingstone Smith 2007, 130 ; Quinn 2013, 177

³ Quinn 2013, 65

⁴ Roux 2016, 141 ; Martineau 2005, 152 ; Rice 1987, 137 ; Rye 1981, 59, 84

⁵ Roux 2016, 140

⁶ Quinn 2013, 181

⁷ Roux 2016, 122

⁸ Martineau 2005, 152

⁹ Roux 2016, 120 ; Quinn 2013, 189

¹⁰ García Rosselló et Calvo Trías 2013, 298 ; Coutet 2009, 173 ; Gelbert 2003, 78 ; Livingstone Smith 2007, 116

¹¹ Courty et Roux 1995, 28

¹² García Rosselló et Calvo Trías 2013, 190 ; Méry, Dupont-Delaleuf et Van Der Leeuw 2010, 56

¹³ Courty et Roux 1995, 36 ; García Rosselló et Calvo Trías 2013, 291

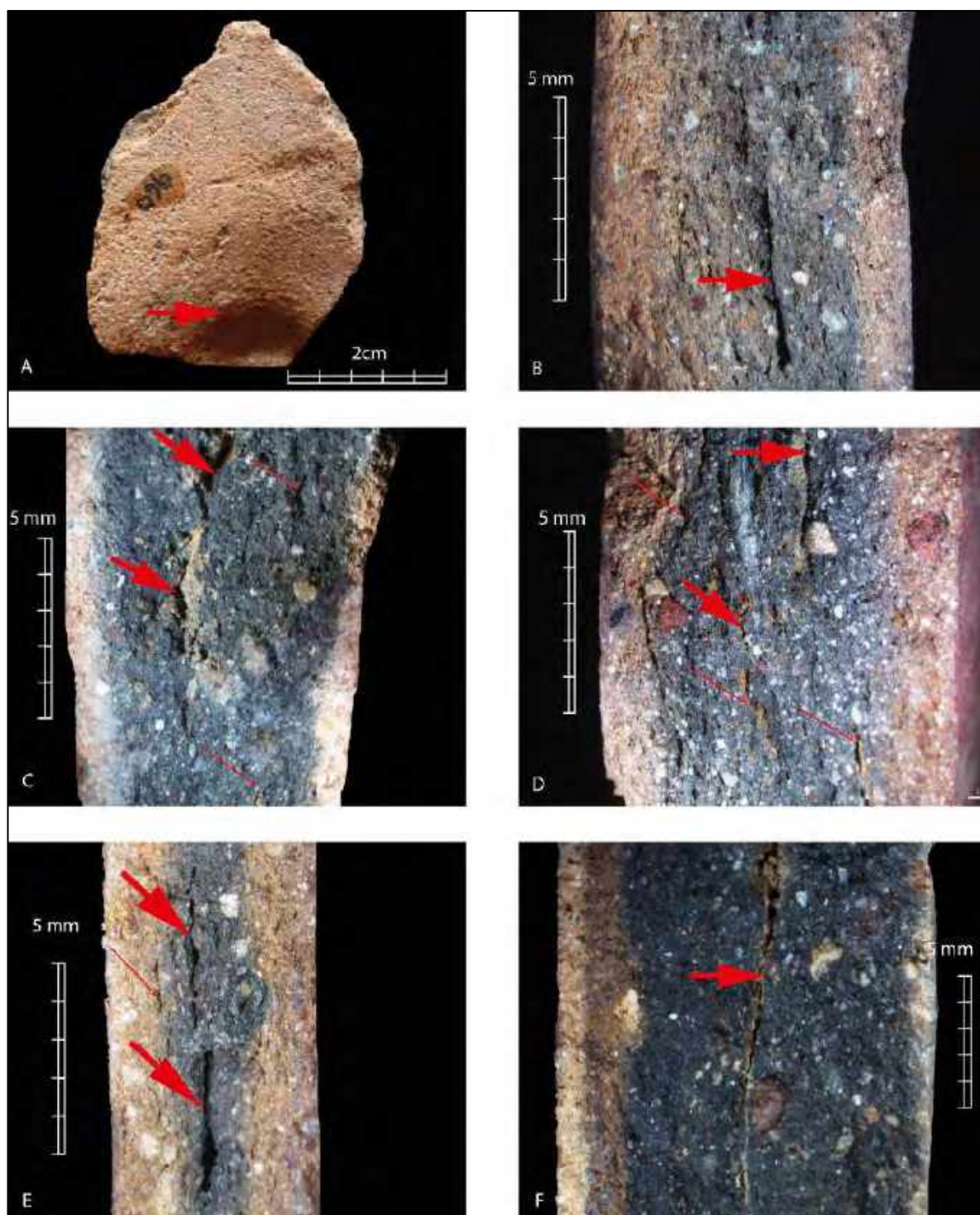


Fig. 7.1 : STIGMATES DE MODELAGE PAR ÉTIREMENT. A (fragment SI960) : Dépressions (voir chapitre 5, fig. 5.1, E, F). B (fragment SI707), C (fragment SI801), D (fragment SII1017), E (fragment SIII2117), F (fragment SIII1182) : Orientation subparallèle des vides en tranches et fissures (voir chapitre 5, fig. 5.2, E, F).

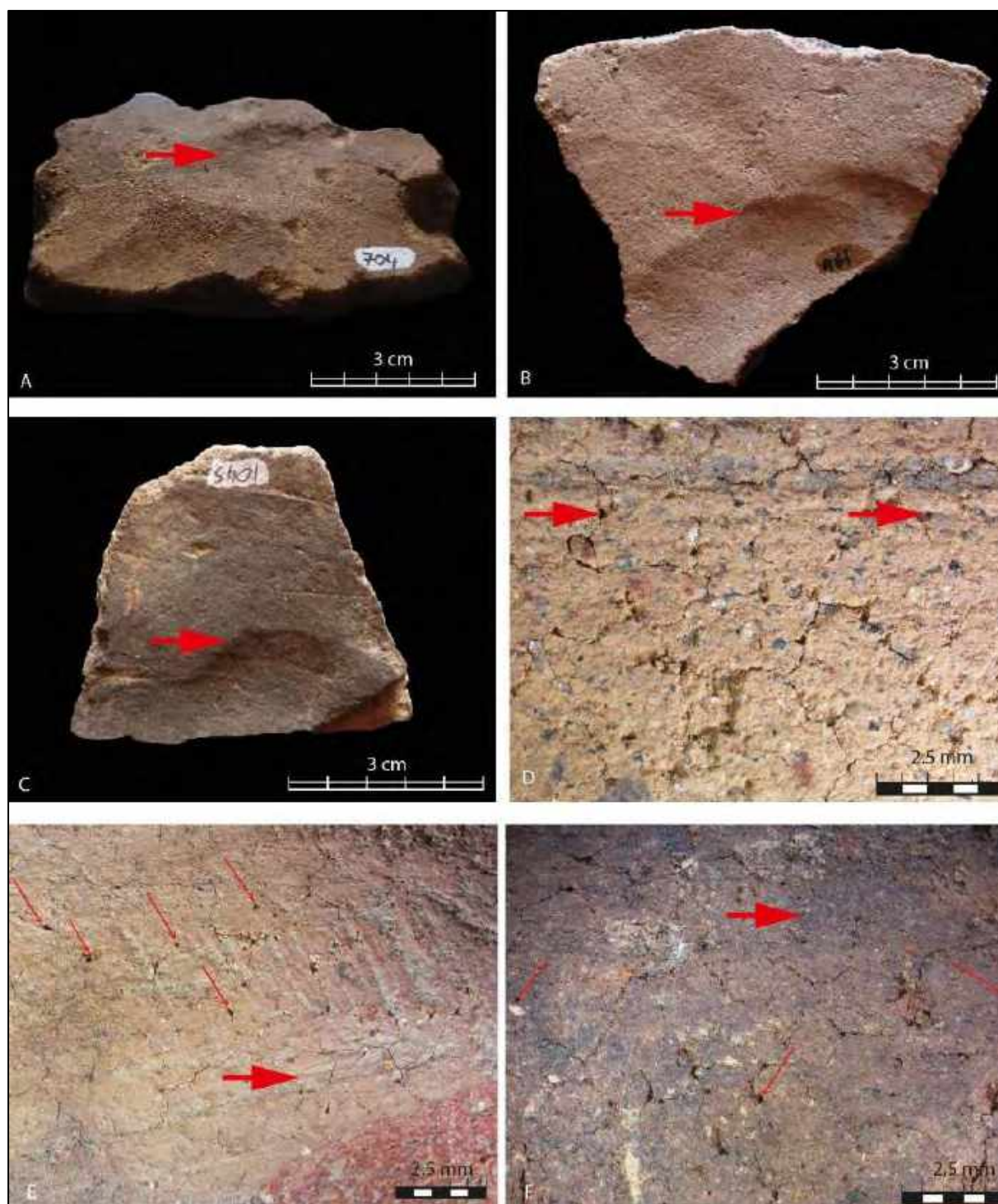


Fig. 7.2 : STIGMATES DE BATTAGE. A (fragment SI704), B (fragment SII961), C (fragment SII1045) : Cupules (voir chapitre 5, fig. 5.7, E, F et fig. 5.8, A, B). D (fragment SII1263), E (fragment pots 1/2), F (fragment SI867) : Micro-arrachements (voir chapitre 5, fig. 5.8, C, D).

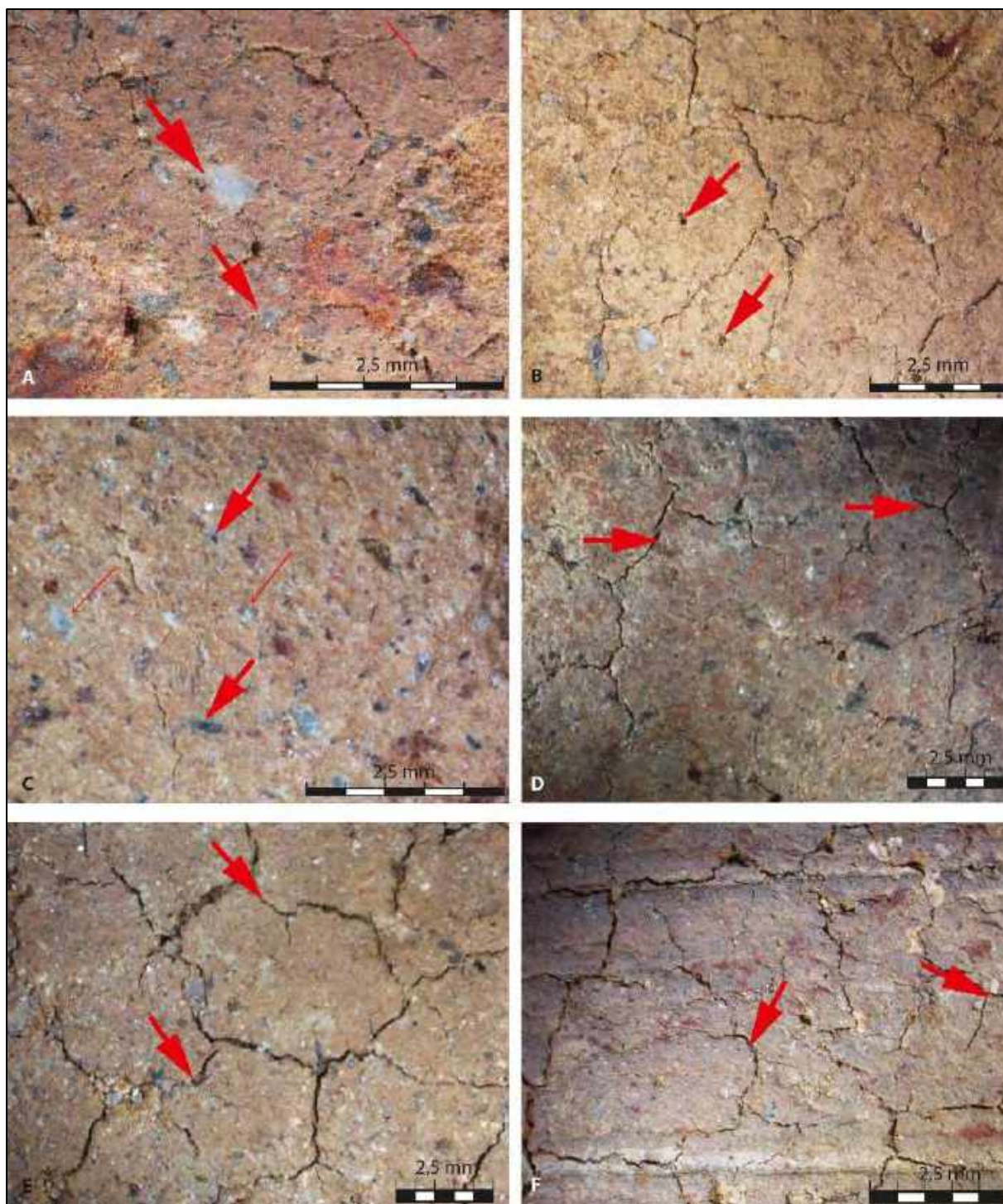


Fig. 7.3 : STIGMATES DE BATTAGE ET DE SÉCHAGE. A (fragment SII1263), B (fragment SI698), C (fragment SI764) : Grains insérés (battage - voir chapitre 5, fig. 5.8, E,F). D (fragment SI842), E (fragment SIII1839), F (fragment SIII1819) : craquelures (séchage - voir chapitre 5, fig. 5.12, B).

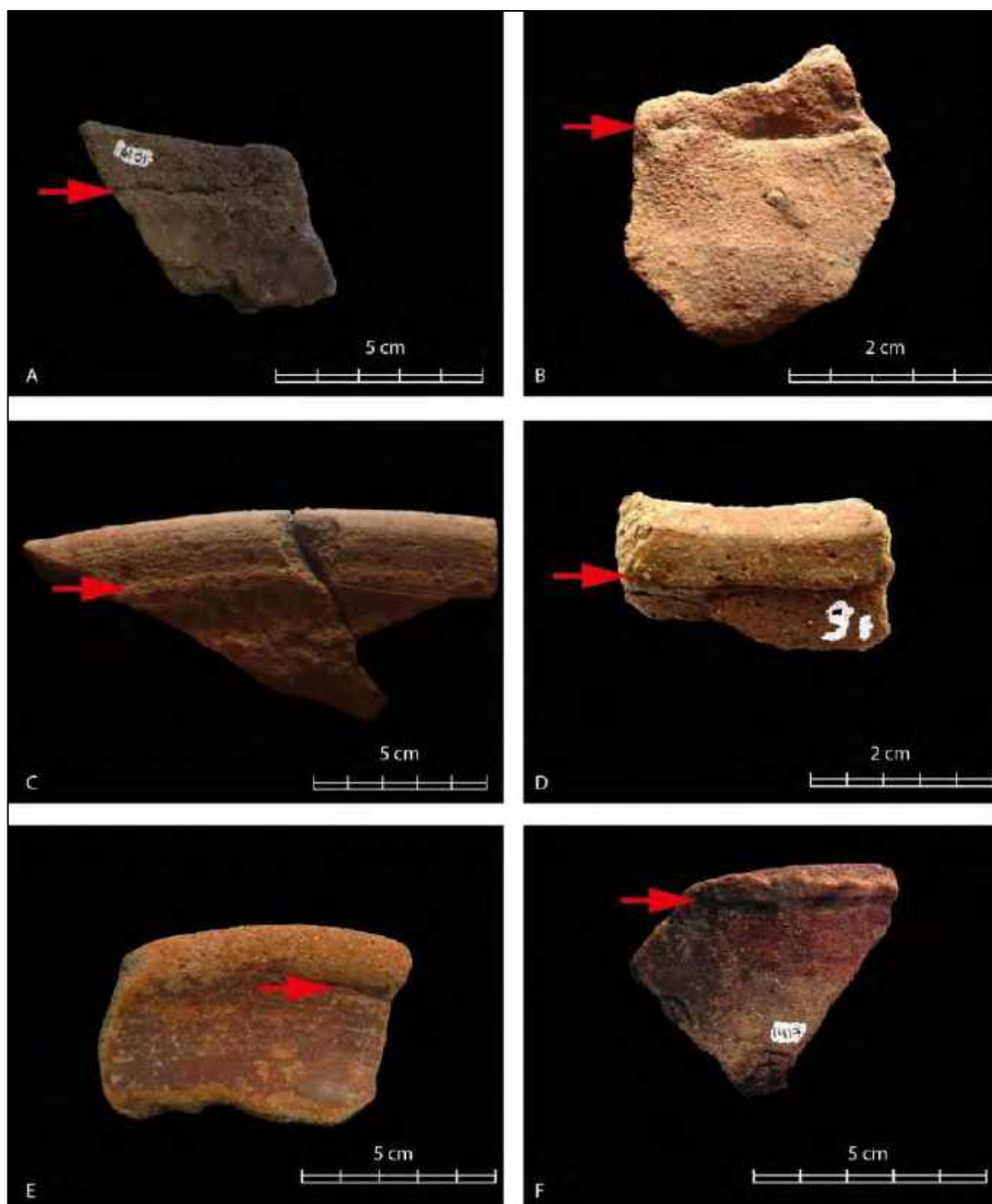


Fig. 7.4 : STIGMATES DE COLOMBINAGE. A (fragment SIIpot2), B (fragment SIId) : Fissures (voir chapitre 5, fig. 5.4, A, C). C (fragment SIIpot1/2) : Ondulations (voir chapitre 5, fig. 5.4, D). D (fragment SI91), E (fragment SIII1630), F (fragment SIIpot2) : Surépaisseurs (voir chapitre 5, fig. 5.4, E).

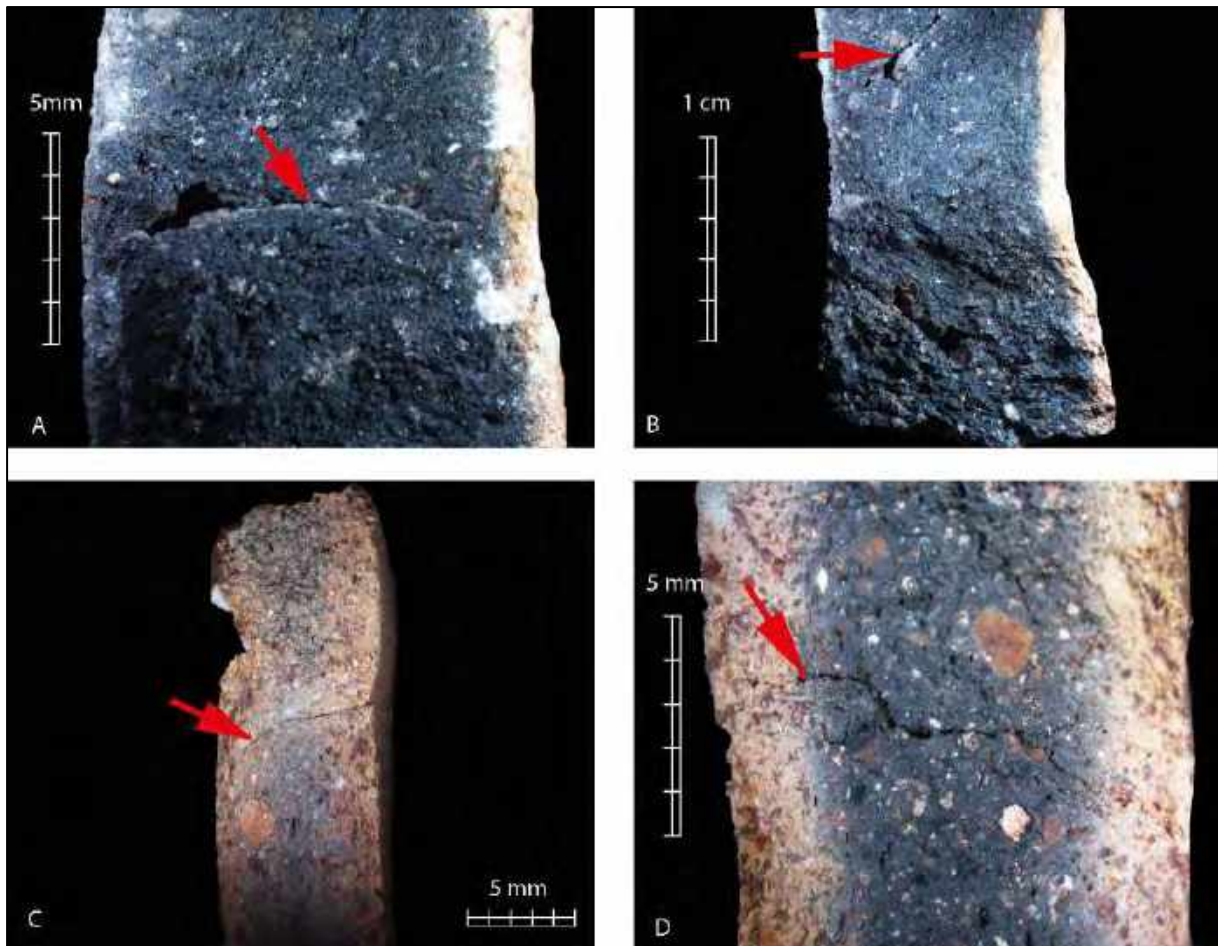


Fig. 7.5 : STIGMATES DE COLOMBINAGE. A (fragment SII1142), C (fragment SII1351), D (fragment SIII1923) : Fissures (voir chapitre 5, fig. 5.5, E). B (fragment SII1142) : Vides obliques (voir chapitre 5, fig. 5.4, F).

B. FINITION

Tel que précisé plus haut, peu de stries sont visibles sur les tessons de la tradition modelage/battage. Ce phénomène diffère de ce qui a pu être observé sur les parois des pots de notre référentiel ethnographique, lissés à l'aide de battoirs en céramique sur pâte cuir réhumidifiée. Ces derniers présentent en effet des surfaces à grains saillants partiellement recouverts couplées à des stries en creux à fond compact et bords filetés. Par contraste, les surfaces des tessons de la tradition modelage/battage sont plutôt compactes, avec quelques cas de stries fines à fond compact et bords filetés (voir fig. 7.6), ce qui évoque un lissage sur cuir avec un apport en eau limité¹⁴, sans que l'on puisse pour autant en dire plus sur sa nature. Rappelons que des battoirs en pierre et en céramique ont été retrouvés dans des contextes archéologiques cañaris. Toujours dans la perspective d'un référentiel expérimental, il pourrait être pertinent d'observer les stigmates laissés par un lissage au battoir en pierre et

¹⁴ Roux 2016, 123

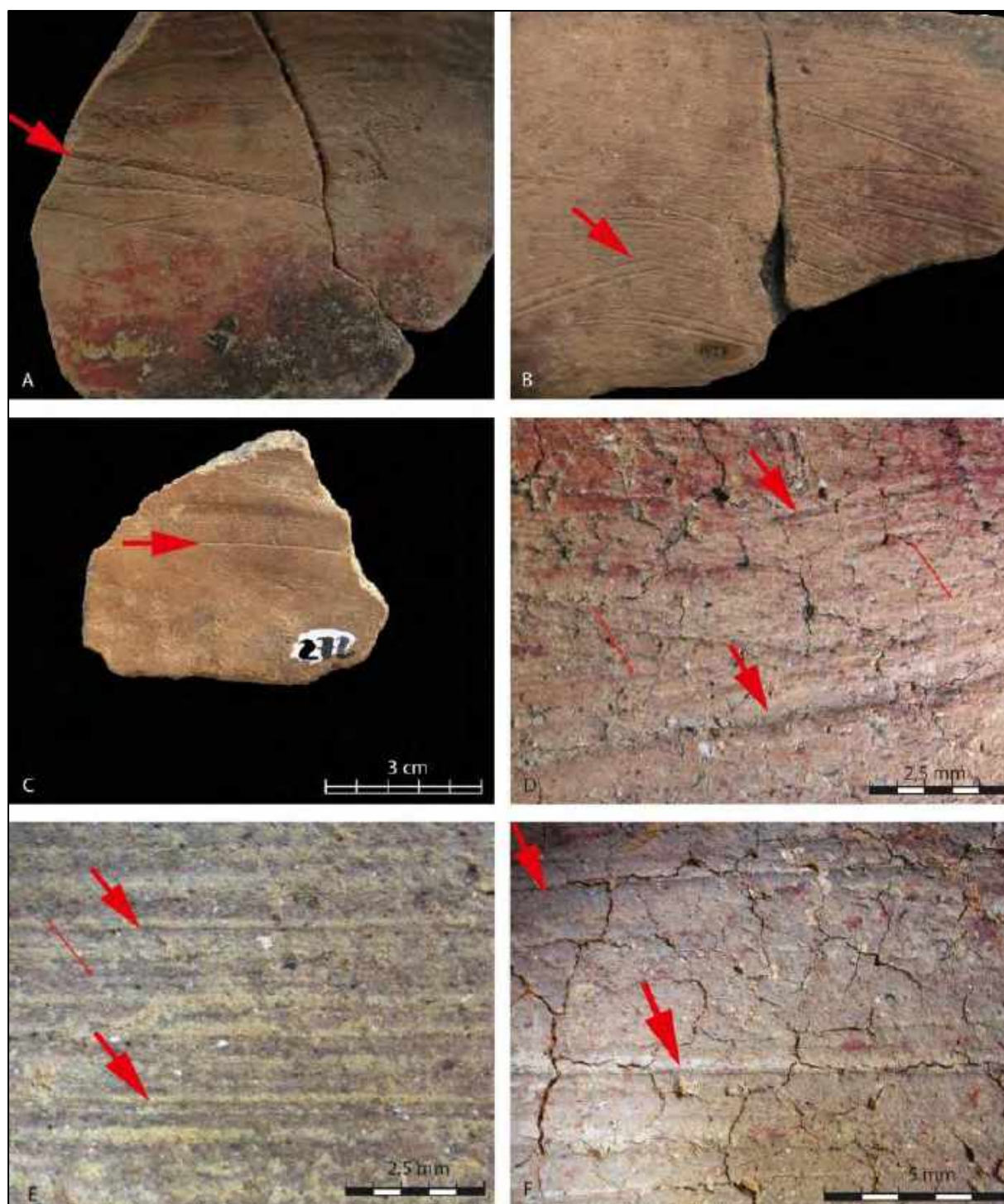


Fig. 7.6 : STIGMATES DE LISSAGE. A (fragment SIIpot2), B (fragment SII1427), C (fragment 272) : Stries (échelle macroscopique - voir chapitre 5, fig. 5.10, D). D (fragment SIIpot1/2), E (fragment SII1249), F (fragment SIII1819) : Stries (échelle microscopique).

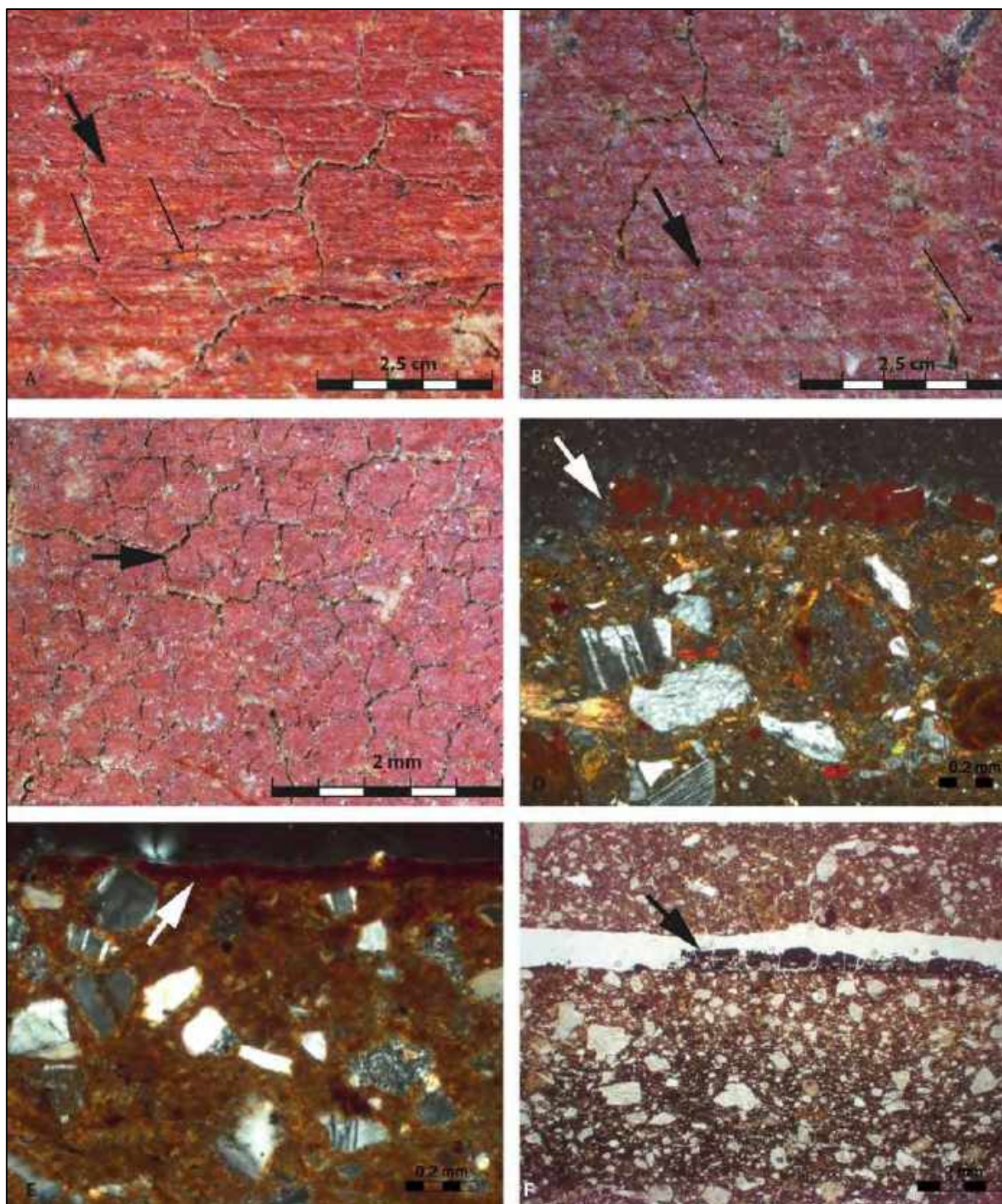


Fig. 7.7 : STIGMATES D'ENGOBAGE. A, B : Stries nervurées laissées par l'outil employé (voir chapitre 5, fig. 5.12, D ?). C : Craquelures fines. D, E et F (photos lames minces : I. Iliopoulos) : Couche différenciée visible en lame mince.

en céramique sur pâte cuir, afin de définir si ce type d'outil aurait pu être utilisé pour la finition des récipients de notre assemblage.

C. TRAITEMENT DE SURFACE

Le seul traitement de surface identifié sur les fragments de la tradition modelage/battage correspond à l'engobage, appliqué sur tous les bords des fragments (soit sur les deux faces, soit sur la face externe uniquement). À l'échelle macroscopique, cet engobe est détectable par sa couleur, qui se distingue de celle de la pâte¹⁵. À l'échelle microscopique, la pellicule d'engobe fait état de *craquelures* fines non couvrantes (fig. 7.7, C), qui d'après notre référentiel expérimental évoquent une application à l'état cuir. Ces craquelures peuvent s'accompagner de *stries nervurées* parallèles et couvrantes (fig. 7.7, A, B), correspondant sans doute aux traces laissées par l'outil souple employé pour l'appliquer. L'observation des lames minces¹⁶ a révélé que l'épaisseur de la pellicule d'engobe est très variable, et que ce dernier est principalement composé d'oxyde de fer (fig. 7.7, D-F). À l'œil nu ou à la loupe binoculaire, il présente en effet des coloris situés entre le rouge et le marron.

D. CUISSON

La majorité des tranches des fragments de la tradition 1 rend compte d'un cœur de couleur sombre et de marges claires (fig. 7.8, A, B). Des tranches entièrement sombres, ou encore au cœur sombre, à marge externe claire et marge interne sombre, ont également été relevées. Ces traits indiquent une oxydation partielle des récipients¹⁷. Tout comme sur certains pots de notre référentiel ethnographique, l'épaisseur limitée des marges oxydées signale en outre que les récipients ont sans doute été retirés de la structure de cuisson peu de temps après le début de la phase d'oxydation.

L'analyse pétrographique a mis en évidence la faible anisotropie de la masse fine, révélatrice d'une température de cuisson peu élevée (environ 800 degrés). Le fragment SII1139 en particulier se démarque par une anisotropie extrêmement faible, indicative d'une très basse température de cuisson (fig. 7.8, C).

Par ailleurs, le fragment 744 (fig. 7.8, D) constitue un exemple de récipient pouvant présenter des couleurs de tranches différentes en fonction des parties du pot. Dans ce cas particulier en effet, la tranche du col est totalement oxydée, tandis qu'au niveau de la panse, elle ne l'est que partiellement.

Enfin, nous attirerons l'attention sur la récurrence de caramels alimentaires identifiés sur la face interne des fragments (fig. 7.8, E), qui confirmerait la fonction culinaire des récipients d'origine. L'on notera également la récurrence de crevasses caractéristiques sur

¹⁵ Rye 1981, 54

¹⁶ Quinn 2013, 182

¹⁷ Martineau et Pétrequin 2000, 346

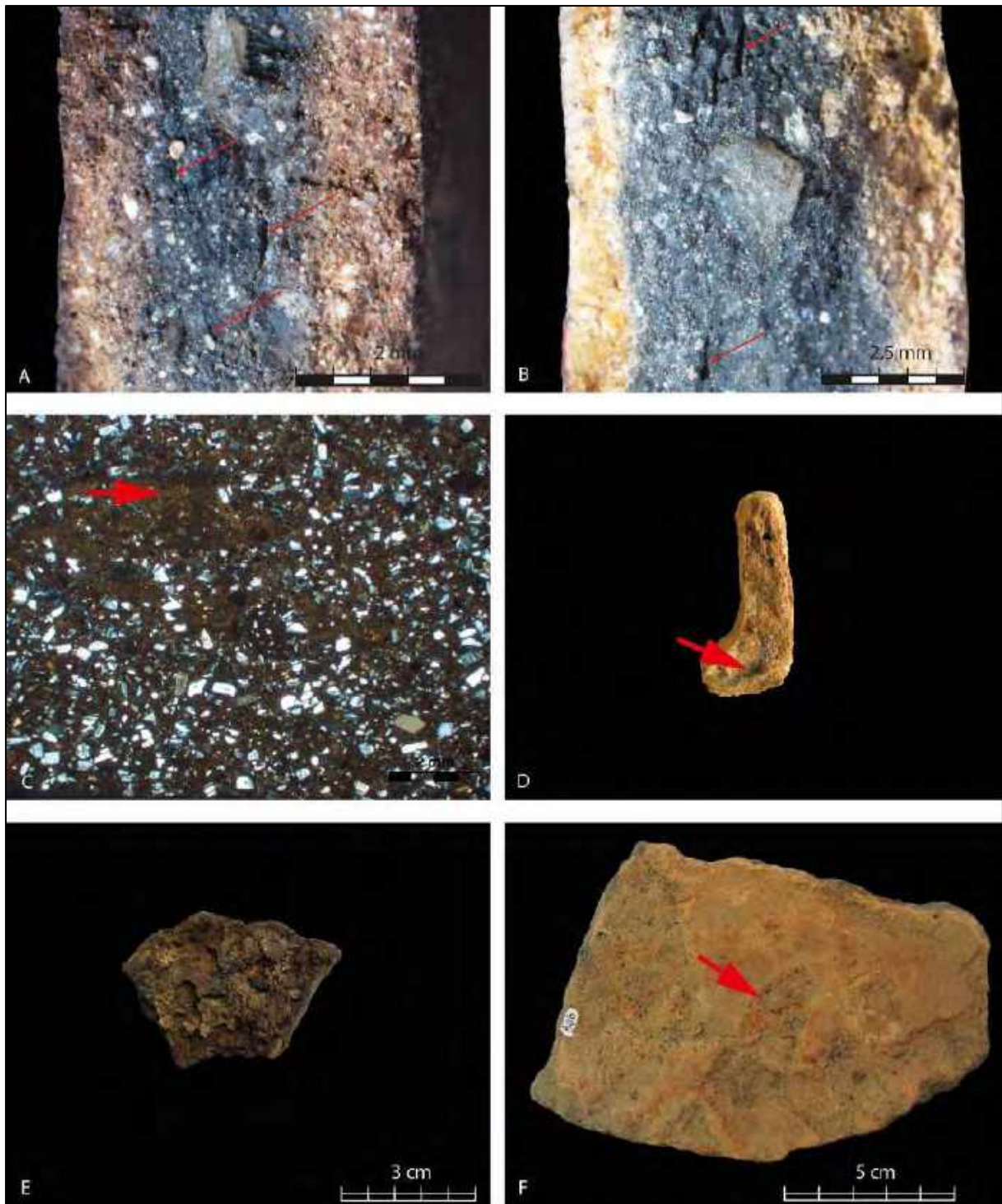


Fig. 7.8 : CUISSON. A (fragment SI893), B (fragment SI663) : Tranches partiellement oxydées (voir chapitre 5, fig. 5.15, B, C). C (fragment SII1139) : Matrice anisotrope (photo lame mince : I. Iliopoulos). D (fragment SII774) : Traces d'oxydation et d'oxydation partielle sur le même fragment (voir chapitre 5, fig. 5.16). TRACES D'UTILISATION. E (fragment SI760) : Caramels alimentaires. F (fragment SIIpot1) : Crevasses de corrosion probablement causée par le contenu des récipients (bière de maïs?).

certain fragments (fig. 7.8, F). À titre d'hypothèse, nous suggérons que celle-ci est peut-être due à l'action corrosive causée par le contenu des récipients d'origine sur les parois de ces derniers (bière de maïs fermenté, par exemple).

2. Groupes techniques

La tradition modelage/battage rend compte de deux groupes techniques définis par le type de traitement de surface employé pour la panse :

A. GROUPE TECHNIQUE (MODELAGE/BATTAGE) ENGOBAGE

Ce groupe technique est constitué par les récipients dont les parois externes sont engobées. Une partie d'entre eux fait état de parois internes dépourvues d'engobe (variante eng.ext.), tandis que l'autre comprend les récipients aux parois internes engobées (variante eng. int. ext.).

Des craquelures grossières/couvrantes ont été identifiées parmi les fragments de la variante 1 (fig. 7.9, B), en plus des craquelures fines décrites pour la chaîne opératoire commune. Tel que précisé dans notre référentiel ethnographique, ceci suggère qu'une partie des récipients de cette variante a également fait l'objet d'un engobage à l'état sec¹⁸. D'autre part, cette variante comprend un des rares tessons décorés de l'assemblage. Ce décor consiste en un motif composé de quatre bandes horizontales parallèles, réalisées à l'aide d'un engobe blanc sur l'engobe rouge couvrant l'ensemble des parois (fig. 7.9, A). Sur certains fragments, de l'engobe noir semble avoir été utilisé également à la place du rouge pour recouvrir les parois (fig. 7.9, C).

La variante eng. int. ext. se caractérise par un engobage des parois internes et externes. Cette variante comprend également deux tessons dotés de décors engobés au niveau de la lèvre interne du bord (fig. 7.9, E). Le motif le plus élaboré a été effectué à l'aide d'engobe rouge ; il représente une frise festonnée surmontant une série de bandes parallèles (fig. 7.9, D). Il est à noter que des cas d'engobe beige clair ont également été relevés parmi les fragments de cette variante (fig. 7.9, F).

B. GROUPE TECHNIQUE (MODELAGE/BATTAGE) LISSAGE

Ce groupe technique est constitué des fragments dépourvus d'engobe, lissés uniquement. Il semblerait que quelques rares fragments de cette variante présentent des bandes verticales ou horizontales incisées, quoiqu'il ne soit pas toujours clair si ces dernières correspondent à un décor ou bien à des traces laissées par un outil (de lissage, par exemple).

¹⁸ Roux 2016, 90

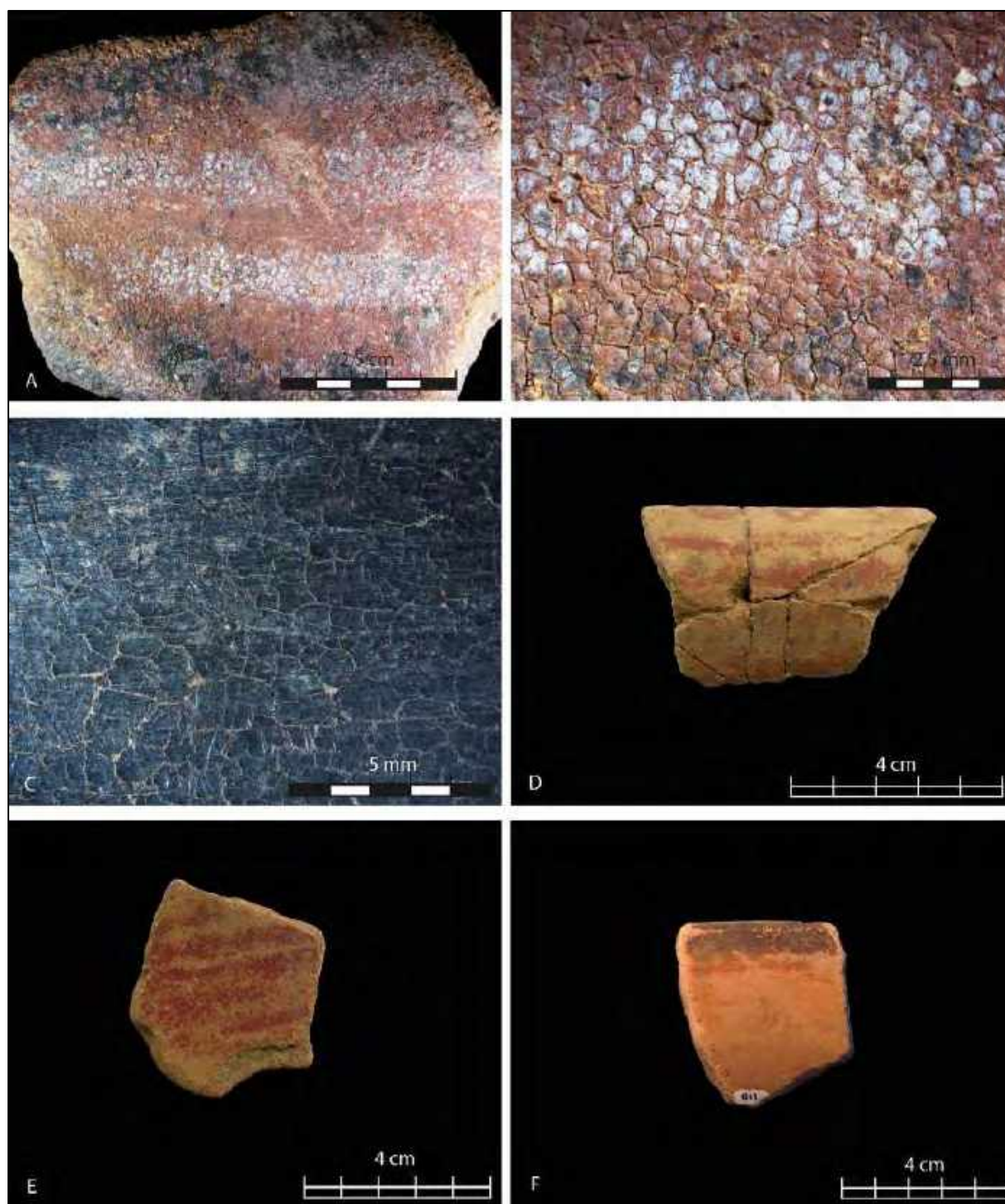


Fig. 7.9 : GROUPE TECHNIQUE ENGOBAGE, VARIANTE ENG.EXT. A (fragment SIII1986) : Décor. B (fragment SIII1986) : Craquelures (engobage à l'état sec - voir chapitre 5, fig. 5.12, A). C (fragment SI842) : Engobe noir. VARIANTE ENG.INT.EXT. D (fragment SII337.1), E (fragment SII1139) : Décors (motifs linéaires engobés). F (fragment SII911) : Engobe rouge sur beige.

3. Pétrographie

21 lames minces ont été effectuées à partir des fragments de la tradition 1 et de ses variantes. Leur caractérisation minéralogique les inscrit dans un seul groupe essentiellement constitué de plagioclases et d'inclusions volcaniques. Nous détaillons ci-dessous les propriétés des inclusions et de la masse fine. Comme nous le verrons, celles-ci fournissent des indications au sujet de la provenance de la matière première ainsi que de la préparation de la pâte.

CARACTÉRISATION DES INCLUSIONS

Celles-ci se caractérisent par une densité moyenne, une distribution plus ou moins homogène dans la masse fine, et des formes angulaires à sub-angulaires.

Parmi les inclusions prédominantes, l'on retrouve les plagioclases (souvent zonés), de forme angulaire à sub-angulaire, et de taille comprise entre 0,1 et 1mm (fig. 7.10, A, B).

Au sein des inclusions fréquentes, l'on observe la présence de fragments de hornblende vert olive, sub-angulaires à sub-arrondis, dont la taille est comprise entre 0,02 et 0,3 mm (mode : 0, 1mm). Des fragments volcaniques à monocristaux insérés (quartz? – fig. 7.10, C, D), des phénocristaux de plagioclase zoné et des biotites sont également à signaler (taille comprise entre 0,1 et 0,6 mm).

Les minéraux opaques se font rares ; la taille des quelques spécimens visibles s'inscrit entre 0,1 et 0,2 mm.

Parmi les inclusions très rares, l'on notera les verres volcaniques marrons, de forme sub-arrondie, sans pores ni inclusions, ainsi que des fragments de verre volcanique dévitrifié avec inclusions de biotite.

Quelques particularités ont été mises en évidence concernant la nature de ces inclusions. Ainsi, le groupe « plagioclases et inclusions volcaniques » se subdivise en trois fabriques différentes : à grains à distribution homogène (largement majoritaire – fig. 7.10, D), à grains de taille hétérogène (représentative – fig. 7.12, A, B) et pâtes contenant des inclusions métamorphiques. La fabrique « grains de taille hétérogène » comprend plus particulièrement une sous-fabrique minoritaire composée de trois fragments, où les fragments de roche volcanique sont plus importantes que les plagioclases (soit l'inverse de la tendance générale observée sur les autres lames minces de ce groupe – fig. 7.10, F). La troisième fabrique correspond à deux tessons qui -outre les inclusions volcaniques et les plagioclases caractéristiques du groupe-, présentent des inclusions de type métamorphique (schistes - muscovites, biotites-) et magmatique holocristallin (granodiorite –fig. 7.12, C). Le rang de taille de ces inclusions est homogène sur un tesson, et hétérogène dans l'autre. La présence d'inclusions métamorphiques pourrait être due à un entrainement d'inclusions métamorphiques par les matériaux volcaniques lors de leur remontée en surface.

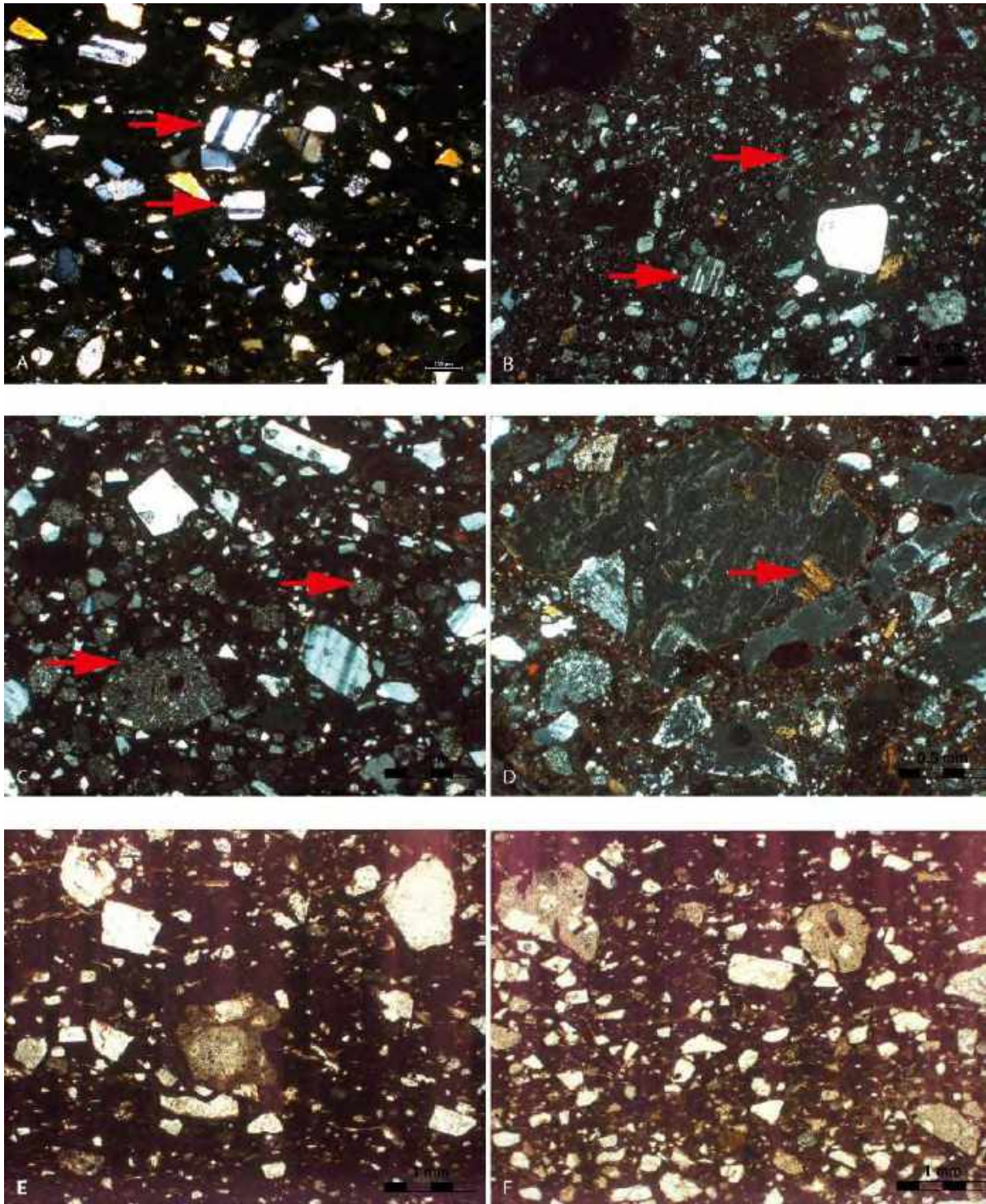


Fig. 7.10 : MARQUEURS PÉTROGRAPHIQUES DE LA TRADITION MODELAGE/BATTAGE (photos : I. Iliopoulos). A, B (fragment SIII2063) : Plagioclases. C (fragment SII1422), D (fragment SI704) : Fragments de roche volcanique. E (fragment SII1213) : Fabrique 1 (inclusions hétérogènes). F (fragment SI885) : Sous-fabrique 1 (inclusions hétérogènes avec dominantes d'inclusions volcaniques).

Par ailleurs, la masse fine de l'ensemble des fragments de ce groupe est non-carbonatée. Sa couleur apparaît comme orange/marron à la lumière naturelle, et marron à

marron foncé à la lumière polarisée. En ce qui concerne la provenance de la matière première, les roches et minéraux de ce groupe correspondent en tous points à la caractérisation géomorphologique de la formation Zamora, située au nord-ouest de la vallée du fleuve Cuyes, à proximité du secteur 1, à 3 heures de marche du secteur 2 et 6 heures de marche du secteur 3 (voir fig. 7.11 et annexe 3A).

D'autre part, l'analyse pétrographique a fourni quelques données sur la préparation de la pâte. L'on note par exemple la présence plus ou moins régulière de nodules ferrugineux (fig. 7.12, E, F). Ces derniers présentent une forme irrégulière, à bords diffus, sans inclusions ou comprenant éventuellement des grains de quartz et de plagioclases. Leur taille est comprise entre 0,2 et 1 mm. Leur présence dans la masse argileuse accorde une tendance bimodale au rang de taille des inclusions, qui va dans le sens d'un rajout intentionnel de dégraissant lors de la préparation de la pâte¹⁹. En outre, le côté angulaire des inclusions indique qu'elles ont été récupérées à proximité de leur source de provenance (et donc non transportées par un fleuve ou soumises à des facteurs d'érosion), et/ou qu'elles ont éventuellement fait l'objet d'un concassage mis en œuvre lors des opérations de préparation de la matière première²⁰.

La distinction entre fabrique à grains de taille hétérogène et homogène est elle aussi révélatrice quant à la préparation de la pâte. Cette différence pourrait en effet être due à un soin différent accordé au tamisage, du fait par exemple de l'utilisation de tamis à trous de diamètres différents. Nos enquêtes ethnographiques ont ainsi mis en évidence des différences concernant le type d'outil employé pour le tamisage du dégraissant : passoirs en métal à Sígsig, feuilles en métal à Nabón, et passoirs de cuisine en plastique à Taquil. Si nous n'avons pas mesuré le diamètre des trous de chacune, il semblerait que ce dernier soit plus important pour les tamis en métal de Sígsig que pour les tamis de cuisine en plastique de Taquil. Les grilles métalliques de Nabón se situeraient entre ces deux ordres de grandeur.

Enfin, la répartition plus ou moins homogène des inclusions dans la masse fine, potentiellement indicative d'un malaxage déficient. Ce dernier est visible sur des fragments tels que le 1114, dont la masse fine fait état de formations linéaires sinueuses parallèles²¹ (fig. 7.12, D, bas de l'image).

En définitive, l'ensemble des fragments de notre tradition modelage/battage se rattache à un même groupe pétrographique constitué de plagioclases et d'inclusions volcaniques coïncidant avec les caractéristiques géologiques de la formation Zamora, située au nord-est de la vallée du Cuyes. Une distinction au niveau de l'homogénéité du rang de taille des inclusions a permis de diviser ce groupe en deux fabriques, éventuellement rattachées à différents types de tamis.

¹⁹ Quinn 2013, 161 ; Delbey *et al.* 2013, 469

²⁰ Quinn 2013, 165

²¹ Ibid., 170

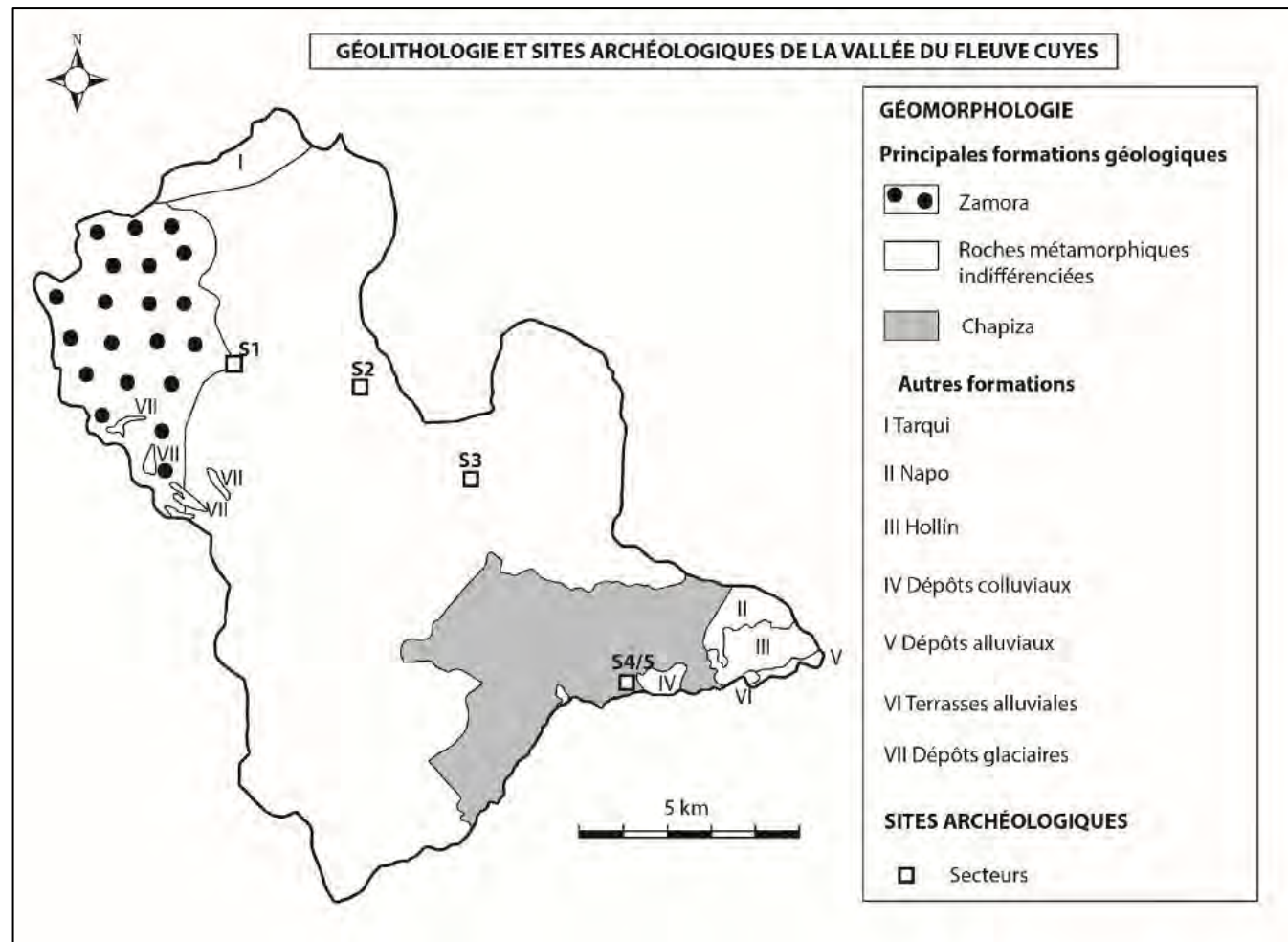


Fig. 7.11 : Géomorphologie et sites archéologiques de la vallée du fleuve Cuyes (carte reprise d'après Lucero, 2014)

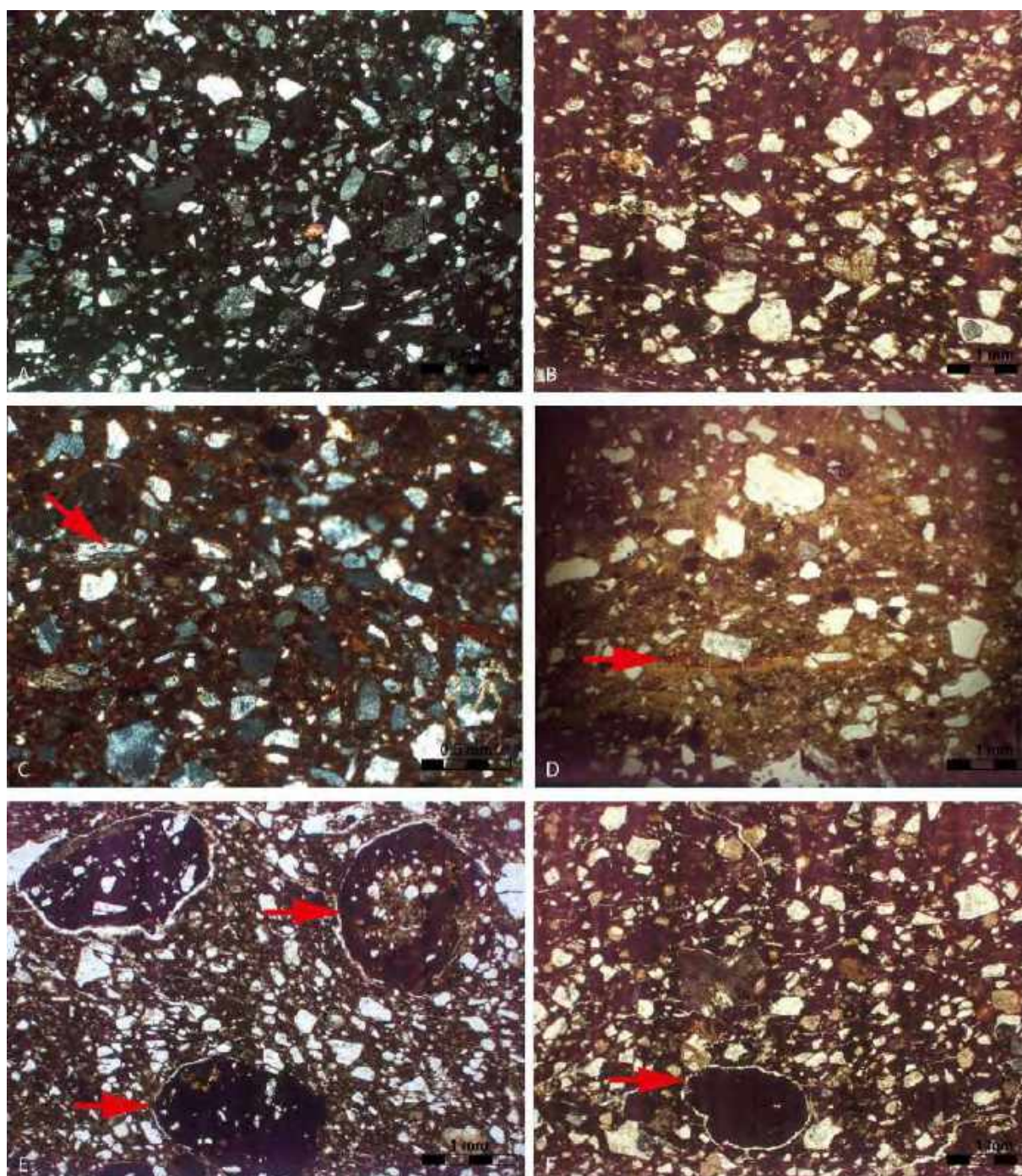


Fig. 7.12 : MARQUEURS PÉTROGRAPHIQUES DE LA TRADITION MODELAGE/BATTAGE (photos : I. Iliopoulos). A (fragment SII1010), B (fragment SIII2117) : Fabrique 2 (inclusions homogènes). C (fragment SI811) : Fabrique 3. D (fragment SII1114) : Structuration sinueuse linéaire de la masse fine (rajout de dégraissant, malaxage peu soigné). E (SIII2227), F (fragment SII1065) : Nodules ferrugineux.

4. Formes

Dans la variante eng. ext. du groupe (modelage/battage) engobage, il a été possible d'identifier :

- 1 forme basse à parois inférieures et supérieures droites divergentes ou assiette (fig. 7.13, A),
- 2 formes à parois inférieures indéterminées et à parois supérieures probablement convergentes concaves ou pots, dont l'une est dotée d'un col court (fig. 7.13, B), et l'autre, d'un col haut (fig. 7.13, C),
- 1 un récipient à parois supérieures (et probablement inférieures aussi) divergentes droites ou gobelet (fig. 7.13, D),
- 1 pied modelé creux rappelant ceux des marmites étudiées dans notre matériel muséal a également été relevé dans cette variante (fig. 7.13, E).

La variante eng. int. ext. du groupe technique engobage comprend quant à elle :

- Deux récipients à parois inférieures divergentes convexes et supérieures convexes convergentes ou écuelles (fig. 7.14, A, B),
- Quatre récipients à parois inférieures indéterminées et à parois supérieures convergentes concaves ou pots, dont trois font état d'un col court (fig. 7.14 figs. C-E) et un, d'un col haut (fig. 7.14, F),
- 1 fragment appartenant sans doute à un piédestal ajouré semblable à ceux que nous avons pu identifier sur les collections présentées dans notre chapitre 6 (fig. 7.14, G).

Enfin, le groupe technique lissage a mis en évidence les types suivants :

- Un récipient à parois inférieures divergentes convexes et supérieures convexes convergentes ou écuelle (fig. 7.15, A),
- Un récipient à parois inférieures divergentes convexes et à parois supérieures convergentes convexes ou bol (ici muni d'un col court évasé – fig. 7.15, B),
- Un récipient à parois supérieures (et probablement inférieures aussi) divergentes droites ou gobelet (fig. 7.15, C).

Nous signalerons également la présence d'un pied modelé creux appartenant probablement à une marmite (fig. 7.15, D).

Il semblerait donc que des formes de types semblables se retrouvent d'un groupe technique et d'une variante à un autre, ce qui ne semble pas à aller dans le sens d'un lien entre les groupes et variantes en question et des catégories de récipients particulières. Du point de vue de la relation entre l'étude des pâtes et celle des formes, les trois fabriques se retrouvent dans tous les groupes techniques et variantes, à l'exception de la sous-fabrique 1 et de la fabrique 3 (minoritaires, rappelons-le), qui apparaissent uniquement dans la première variante du groupe technique engobage (voir fig. 7.16). Il n'est pas à exclure que la distinction

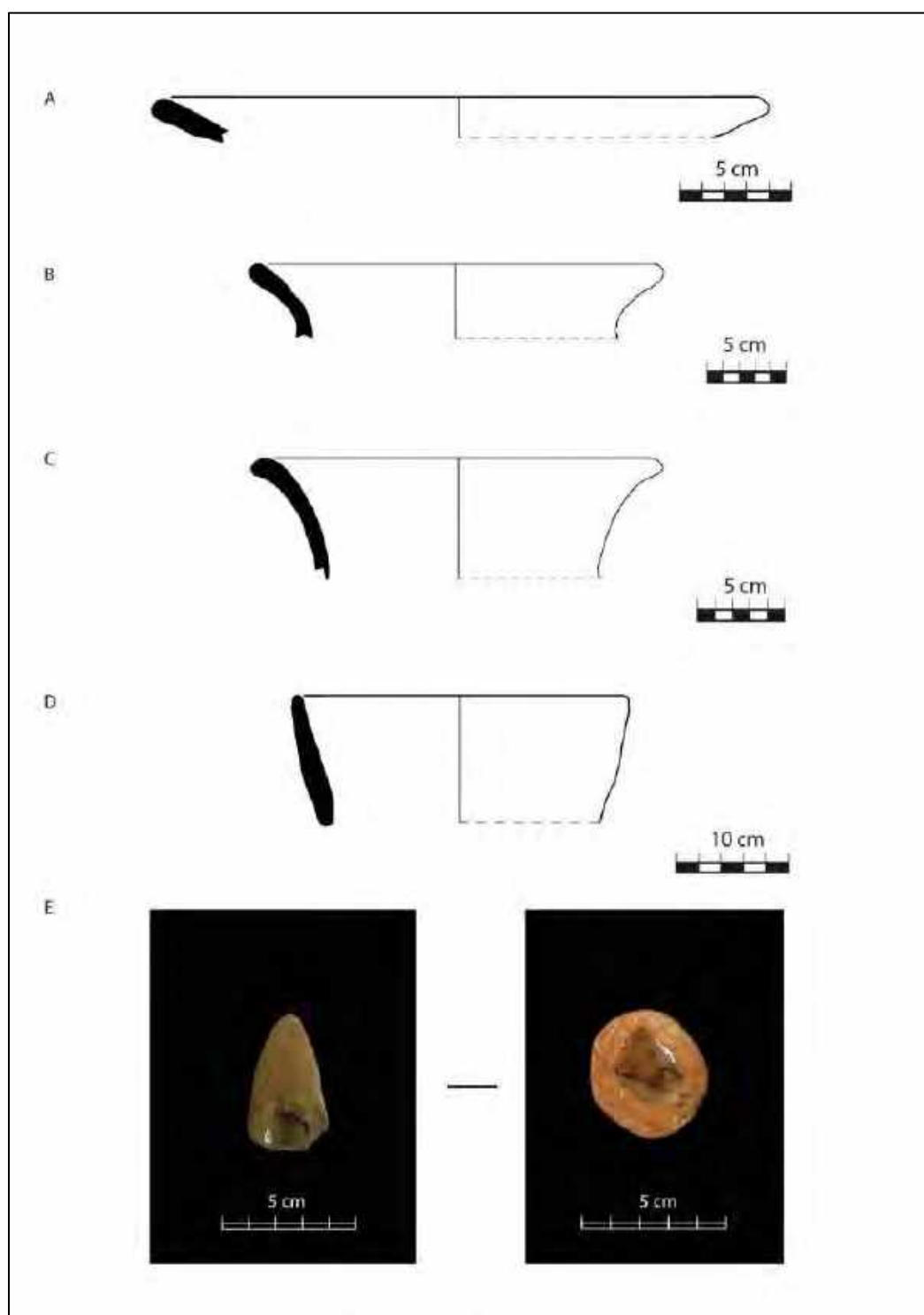


Fig. 7.13 : FORMES DE LA TRADITION MODELAGE/BATTAGE-GROUPE ENGOBAGE VARIANTE ENG.EXT. A (fragment SII1203) : Assiette. B (fragment SII979) : Pot à col court. C (fragment SII1427) : Pot à col haut. D (fragment SI308) : Gobelet. E (fragment SII949) : Pied modelé, probablement de marmite (vu de l'extérieur-gauche, et de l'intérieur-droite).

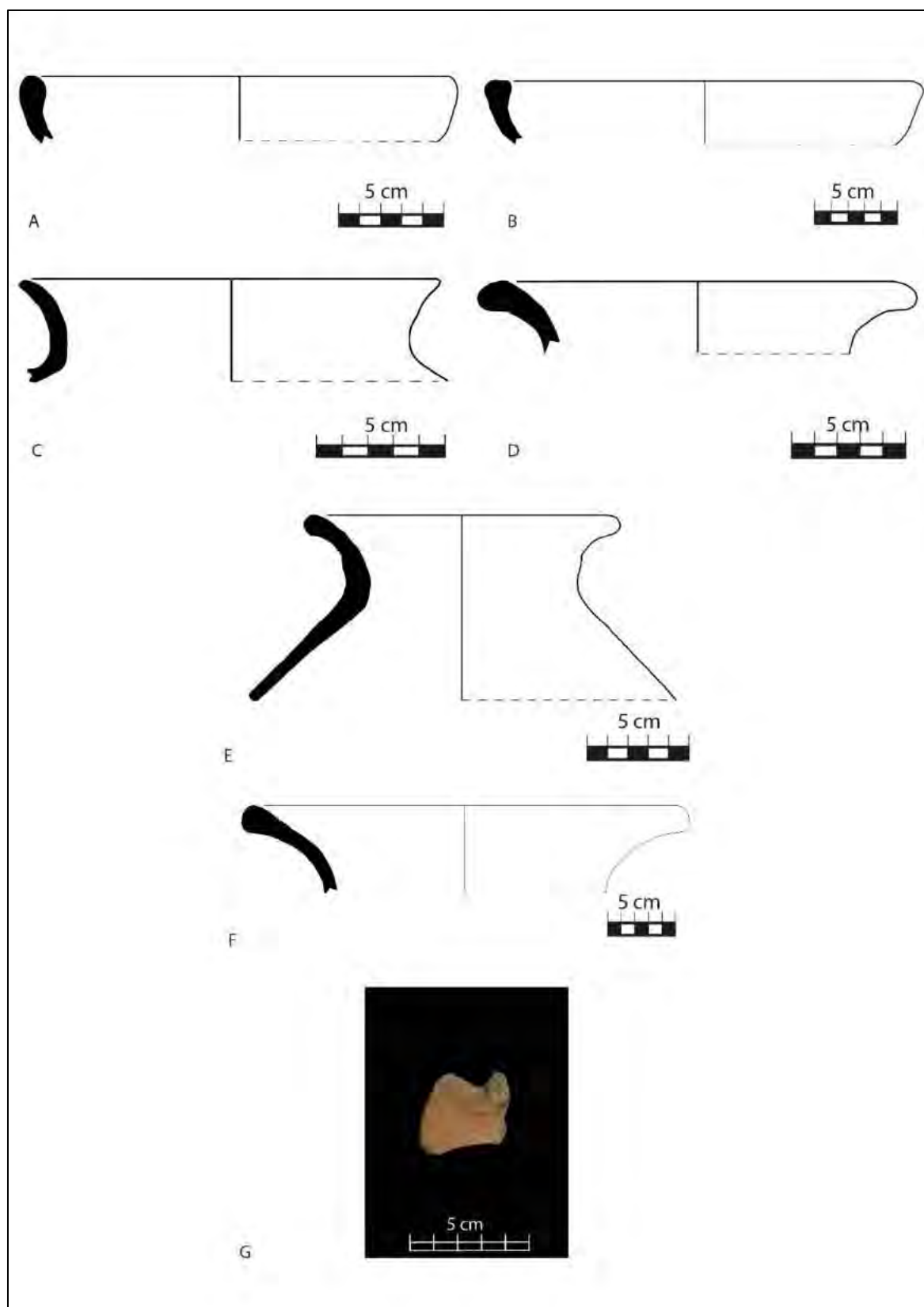


Fig. 7.14 : FORMES DE LA TRADITION MODELAGE/BATTAGE-GROUPE ENGOBAGE VARIANTE ENG.INT.EXT. A (SII1544), B (SIII1819) : Écuilles. C (SII1443), D (SIII1630), E (SIII1839) : Pots à col court. F (fragment SII978) : Pot à col haut. G (SIII1960) : Fragment de piédestal ajouré.

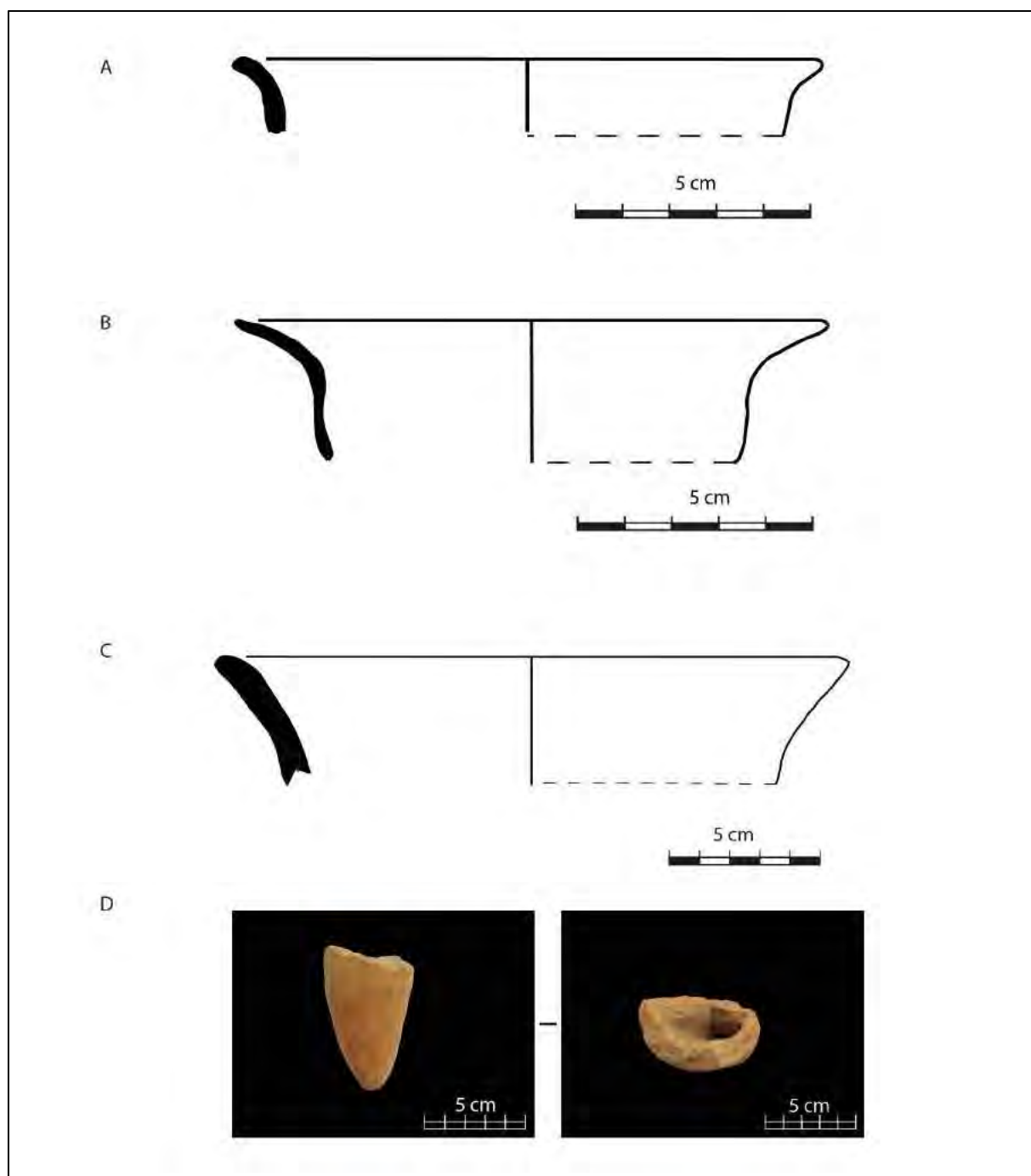


Fig. 7.15 : FORMES DE LA TRADITION MODELAGE/BATTAGE - GROUPE TECHNIQUE LISSAGE. A (fragment SII251) : Écuelle. B (SII338) : Bol. C (SI813) : Gobelet. D (SIII928) : Pied (probablement de marmite).

établie sur les pâtes au niveau de la taille des inclusions soit en lien avec la catégorie morphologique du récipient projeté. L'élaboration de lames minces provenant des fragments diagnostiques d'un point de vue morphologique permettrait éventuellement de vérifier cette hypothèse.

5. Synthèse

A. TRADITION TECHNIQUE

En définitive, notre analyse technique nous a permis de déterminer que notre tradition modelage/battage est constituée de récipients dont la base et la panse ont été modelés puis battus, et dont le col a été façonné au colombin. Le lissage avec un apport en eau limité ainsi que l'engobage des bords (engobe rouge) semblent être caractéristiques de cette tradition. Les pots à col court et à col haut sont les formes les plus couramment représentées. À quelques exceptions près, la cuisson est partiellement oxydante. Des différences au niveau du traitement de surface ont permis de distinguer deux groupes techniques au sein de cette tradition. Le premier est représenté par les récipients engobés (parois externes – variante 1, parois internes et externes – variante 2), et le deuxième, par les pots lissés uniquement. Chacun de ces groupes et variantes fait état de petites particularités au niveau des décors (qui restent rares), de la couleur des engobes employés ou encore de quelques formes. Ces caractéristiques techniques correspondent à celles de la tradition cañari telle que nous avons pu l'identifier sur les collections muséales correspondantes étudiées, et plus particulièrement au groupe technique « panse modelée » de cette tradition.

D'autre part, l'analyse pétrographique des fragments de la tradition modelage/battage de vallée du fleuve Cuyes a permis de mettre en évidence un seul groupe caractérisé par la présence conjointe de plagioclases et d'inclusions volcaniques. Ce dernier fait état de trois fabriques différentes, dont les deux premières sont les plus représentatives aussi bien d'un point de vue quantitatif que technique. Ainsi, la première fabrique se rapporte aux pâtes caractérisées par une hétérogénéité au niveau de la taille des inclusions et la deuxième, à celles où ces inclusions sont au contraire de taille plus homogène. Ces deux fabriques se retrouvent dans tous nos groupes techniques et variantes, excluant donc la possibilité d'un rattachement à l'un d'eux. Par rapport à nos enquêtes ethnographiques, nous avons proposé que cette distinction pourrait être due à l'utilisation de tamis différents, en lien peut-être avec le type de forme projeté, hypothèse qui reste à vérifier.

B. MODALITÉS DE PRODUCTION

L'analyse pétrographique a mis en évidence que l'ensemble des récipients de la tradition modelage/battage ont été fabriqués à partir d'une argile provenant d'une même formation géologique (la formation Zamora). Tel que précisé, celle-ci se situe à proximité du secteur 1, et de trois à six heures de marche respectivement des secteurs 2 et 3. Ces deux derniers en particulier sont implantés au cœur de la formation géologique « roches métamorphiques indifférenciées », qui comprend elle aussi des sources d'argile exploitables dans le cadre de la fabrication de poteries. Nous en avons visité une située dans les environs de San Miguel. Elle était utilisée au siècle dernier par Octavio Carchi pour fabriquer des tuiles. Nous en avons montré un échantillon à Cecilia Inga et Margarita Fernandez (potières

de San Miguel, voir chapitre 4). Celles-ci ont estimé qu'elle était excellente pour fabriquer des pots.

Pourtant, cette argile ne semble pas avoir été utilisée pour façonner les récipients à l'origine des tessons que nous avons retrouvés dans nos secteurs 2 et 3. Cet aspect illustre la variabilité culturelle voire subjective des appréciations de la qualité d'une argile d'un potier à un autre ou d'une communauté à une autre. En effet, nous avons montré l'argile de San Miguel à Pascual Matailo, potier de Sígsig (voir chapitre 4). Contrairement à ses collègues de San Miguel, il la jugea complètement inadaptée. Ce fut aussi le cas du père de Segundo Lalbay, potier originaire de Nabón. Au siècle dernier, celui-ci s'implanta à Espíritu Playa avec sa famille. Il chercha des sources d'argile dans les environs, mais n'en trouva aucune à son goût.

Les pots retrouvés dans la vallée du fleuve Cuyes ont-ils été fabriqués sur place ou dans des ateliers implantés au sein de la formation Zamora ? Nous ne disposons pas d'éléments permettant de répondre à cette question pour l'instant.

C. LES GROUPES TECHNIQUES ET VARIANTES DE LA TRADITION MODELAGE/BATTAGE DANS LE TEMPS ET DANS L'ESPACE

Le tableau 7.1 précise l'emplacement stratigraphique et géographique des fragments correspondant aux deux groupes techniques et variantes de la tradition modelage/battage. Force est de rappeler que les limitations quantitatives de notre assemblage appellent à la prudence face à toute tentative d'analyse statistique. Le croisement des différentes variables de notre tableau permet toutefois de dégager quelques tendances :

Ainsi, la majorité des fragments de la tradition modelage/battage se retrouve dans la haute vallée, au niveau de la strate 2. Les datations correspondantes vont dans le sens d'un rattachement de la variante eng.ext. du groupe technique engobage à une première occupation datée entre 1154 et 1389 apr. J.-C. (soit avant l'arrivée des Incas dans la Sierra). Cette occupation se fait plus présente dans le secteur 2. La variante eng. int. ext. de ce groupe semble quant à elle s'associer à une occupation plus tardive, comprise entre 1452 et 1634 apr. J.C. (soit après l'arrivée des Incas). Cette occupation est représentée dans tous les secteurs de la vallée (avec une légère préférence pour le secteur 3). Les datations correspondant au groupe technique lissage sont en cours, mais ce dernier apparaît comme clairement majoritaire dans le secteur 3.

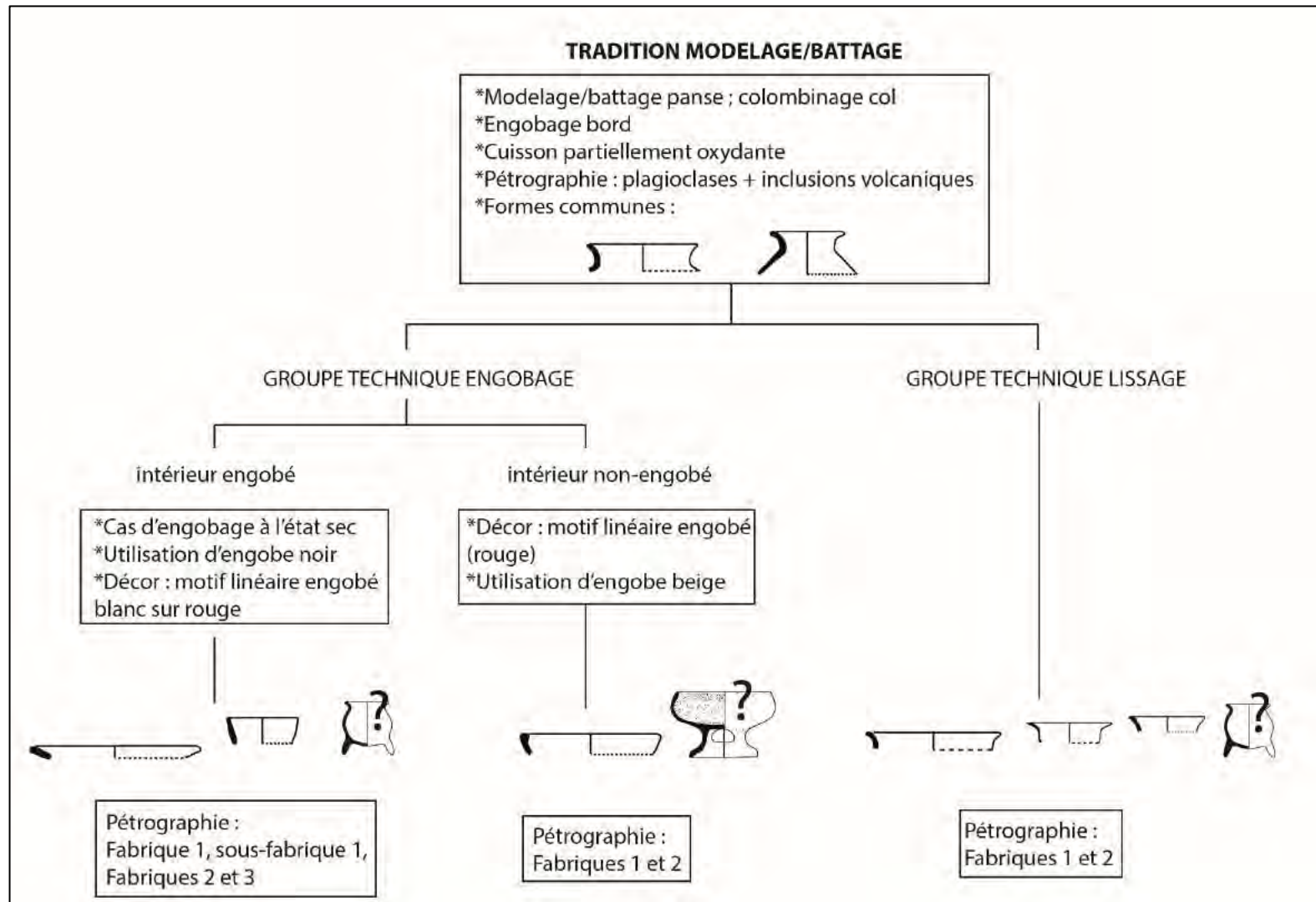


Fig. 7.16: CHAÎNES OPÉRATOIRES DE LA TRADITION MODELAGE/BATTAGE

		TRADITION MODELAGE BATTAGE			TRADITION COLOMBINAGE		
		ENGOBAGE		LISSAGE	ENGOBAGE	LISSAGE	
		Variante 1	Variante 2			1 face	2 faces
SECTEUR	1	101	28	45	0	0	0
	2	214	44	42	2	1	0
	3	93	69	115	0	3	0
	4 et 5	15	1	0	126	123	309
STRATE	surface (ramassage)	5	0	1	28	63	79
	1	90	12	17	19	16	40
	2	278	116	155	47	39	123
	3	41	5	17	29	3	60
	indéterminée	9	9	3	5	6	7
TOTAL		423	142	202	128	127	309
DATATIONS CALBRÉES (apr. J.C.)		Ly-16924 1154 à 1260	Ly-16923 1451 à 1634		NZ1C1N3D3Beta-271735 1270 à 1400		
		Ly-16925 1270 à 1315 et 1356 à 1389			LFN4D2D2 Beta-271733 1410 à 1470		
					BAC1N4D3 Beta-271731 1440 à 1640		
					NZ1C1N1D2 Beta-271734 1450 à 1650		

Tableau 7.1 : Répartition des fragments des groupes techniques et variantes des traditions modelage/battage et colombinage par secteurs et dépôts stratigraphiques (total tessons : 1331)

II. LA TRADITION COLOMBINAGE

La deuxième tradition identifiée dans notre assemblage correspond aux fragments issus de récipients montés au colombin sur une base modelée (galette). Là encore, la nature du traitement de surface introduit deux variantes au sein de cet assemblage, qui partage toutefois des traits communs en ce qui concerne le façonnage, la finition et la cuisson. Nous présenterons ces caractéristiques communes avant de nous pencher plus particulièrement sur les variantes mentionnées.

1. Chaîne opératoire commune

A. FAÇONNAGE

La base des récipients de la tradition 2 correspond à une galette façonnée par des pressions discontinues de type *tappings*²². À l'échelle macroscopique, celle-ci est reconnaissable à la *cassure* caractéristique de son pourtour (fig. 7.17, A), à l'*irrégularité* de son épaisseur (fig. 7.17, B) ainsi qu'aux *dépressions*²³ visibles sur sa face externe (fig. 7.17, C). Rappelons que celles-ci correspondent aux traces de doigts laissées par la potière suite au geste de pression exercé afin de modeler l'argile. Notre assemblage fait également état de bases constituées de *deux galettes apposées l'une sur l'autre*, ainsi qu'en témoigne la fissure correspondant à la jonction entre elles visible en tranche (fig. 7.17, D). À l'échelle microscopique, la galette se caractérise par des *vides subparallèles* aux parois, nettement différenciables du système poral du reste du récipient (fig. 7.17, E, F).

La panse, les cols (le cas échéant) et les bords sont quant à eux montés au colombin. En témoigne la présence de *fissures*²⁴ horizontales suivant la jointure entre colombrins (fig. 7.18), d'*ondulations*²⁵, de *surépaisseurs*²⁶ (fig. 7.19) et de *cassures préférentielles* (fig. 7.20, A-C).

À l'échelle microscopique (loupe binoculaire et microscope polarisant), des *vides obliques*²⁷ ou aléatoires sont visibles sur les tranches des fragments (fig. 7.20, D-F). Enfin, les dépressions repérables sur les parois attestent d'une mise en forme par pressions discontinues.

B. FINITION

L'observation des parois à l'échelle microscopique a mis en évidence une surface peu striée, plutôt compacte (fig. 7.21, A-C), éventuellement à grains saillants partiellement ou totalement recouverts (fig. 7.21, D-F). Ces éléments vont dans le sens d'un lissage à apport en eau limité. Il est difficile d'en dire plus par rapport au type d'outil utilisé. Les grains

²² Courty et Roux 1995, 22

²³ Livingstone Smith 2007, 130 ; Gomart 2010, 26

²⁴ García Rosselló et Calvo Trías 2013, 298 ; Coutet 2009, 173 ; Gelbert 2003, 78 ; Livingstone Smith 2007, 116

²⁵ Courty et Roux 1995, 28

²⁶ García Rosselló et Calvo Trías 2013, 190 ; Méry, Dupont-Delaleuf et Van Der Leeuw 2010, 56

²⁷ Courty et Roux 1995, 36 ; García Rosselló et Calvo Trías 2013, 291

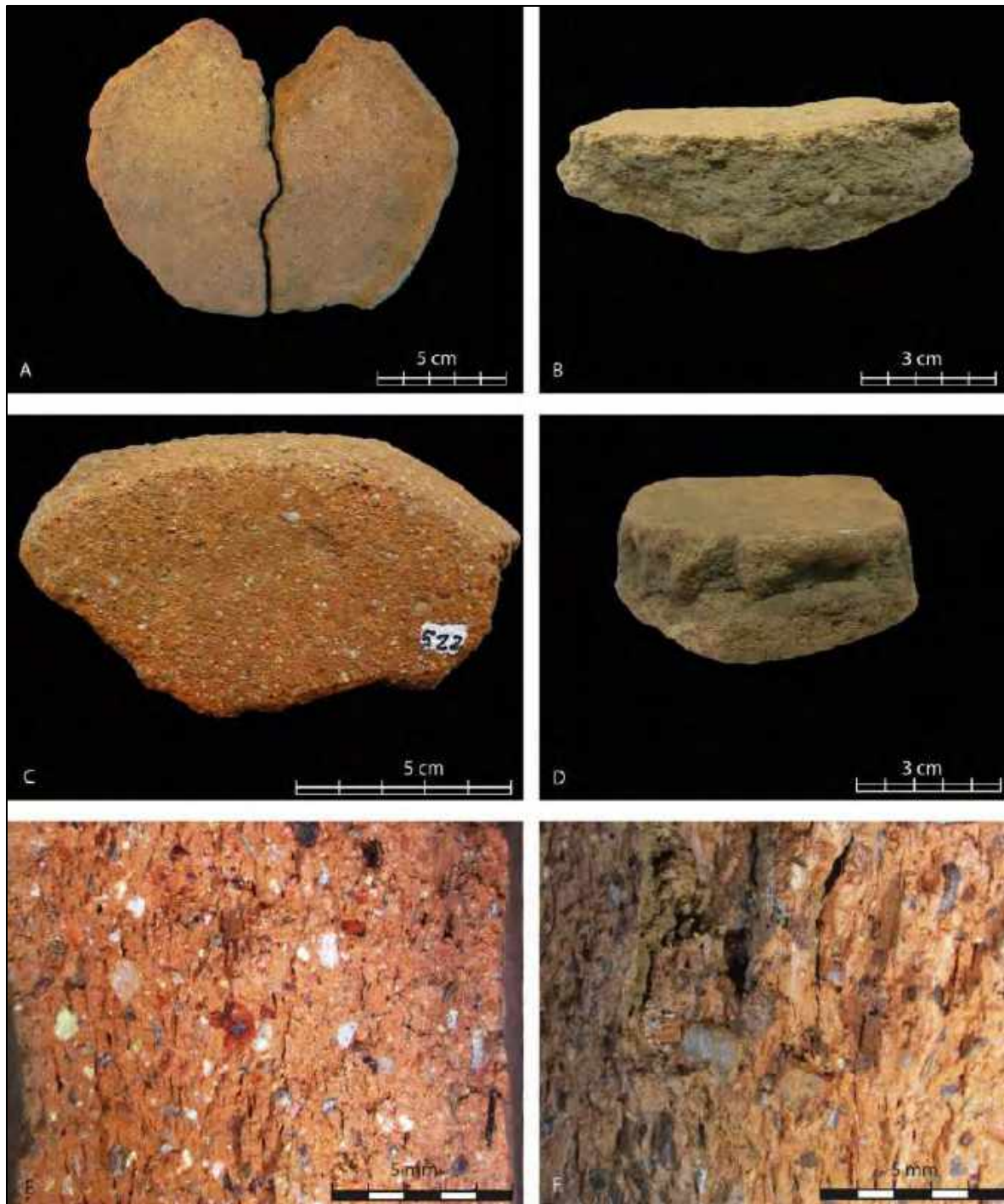


Fig. 7.17 : STIGMATES DE MODELAGE PAR TAPPINGS (BASE DE TYPE GALETTE). A (fragment SIV/VContexte EC) : Cassure tout au long du contour de la galette (voir chapitre 5, fig. 5.3, A). B (fragment SIV/V2324) : Épaisseur différenciée du centre et des extrémités (voir chapitre 5, fig. 5.3, B). C (fragment SIV/V522) : Surface irrégulière (dépressions) correspondant aux traces laissées par les doigts du potier (voir chapitre 5, fig. 5.3, D). D (fragment SIV/V2270) : Fissure visible au niveau du rattachement entre deux galettes. E (fragment SIV/V2826), F (fragment SIV/V2363) : Orientation subparallèle des vides en tranche (voir chapitre 5, fig. 5.3, D).

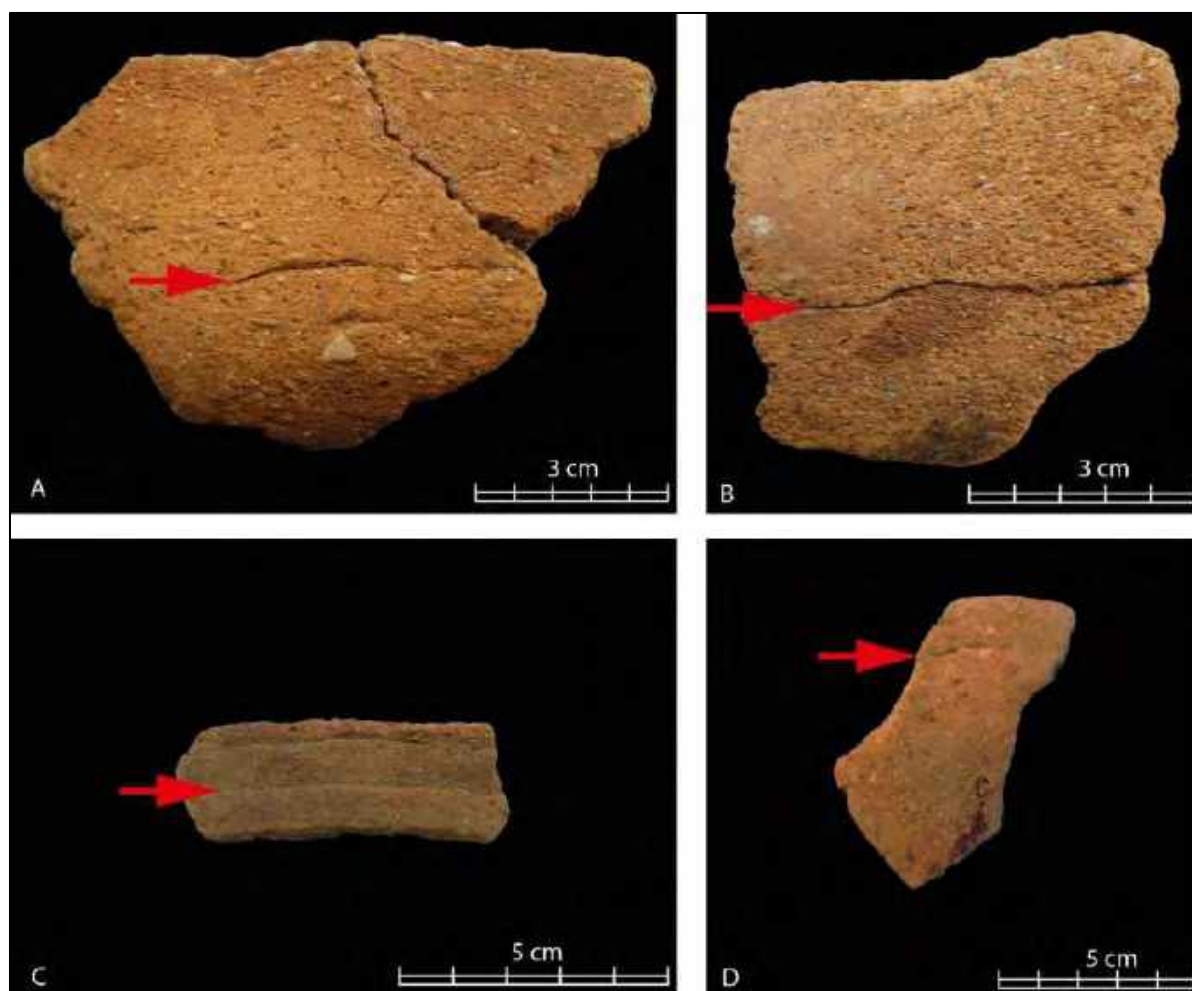


Fig. 7.18 : STIGMATES DE COLOMBINAGE. A (fragment SIV/V478.1), B (fragment SIV/V585.1), C (fragment SIV/V), D (fragment SIV/V2870) : Fissures (voir chapitre 5, fig. 5.4, A-C).

totallement recouverts indiquent plus particulièrement un lissage effectué sur humide sans apport d'eau, sur des pâtes à forte rétraction au séchage dotées d'inclusions supérieures à 1 mm²⁸. Les fragments de la tradition 2 se distinguent en effet par la prédominance de grosses inclusions. On notera en outre l'absence de craquelures, largement présentes, -comme on l'a vu-, sur les fragments de la tradition modelage/battage.

C. CUISSON

Les cœurs et marges de la grande majorité de fragments de la tradition 2 font état de couleurs claires aux gammes comprises entre le beige et le orange (fig. 7.23, A, B). Cet

²⁸ Roux 2016, 122

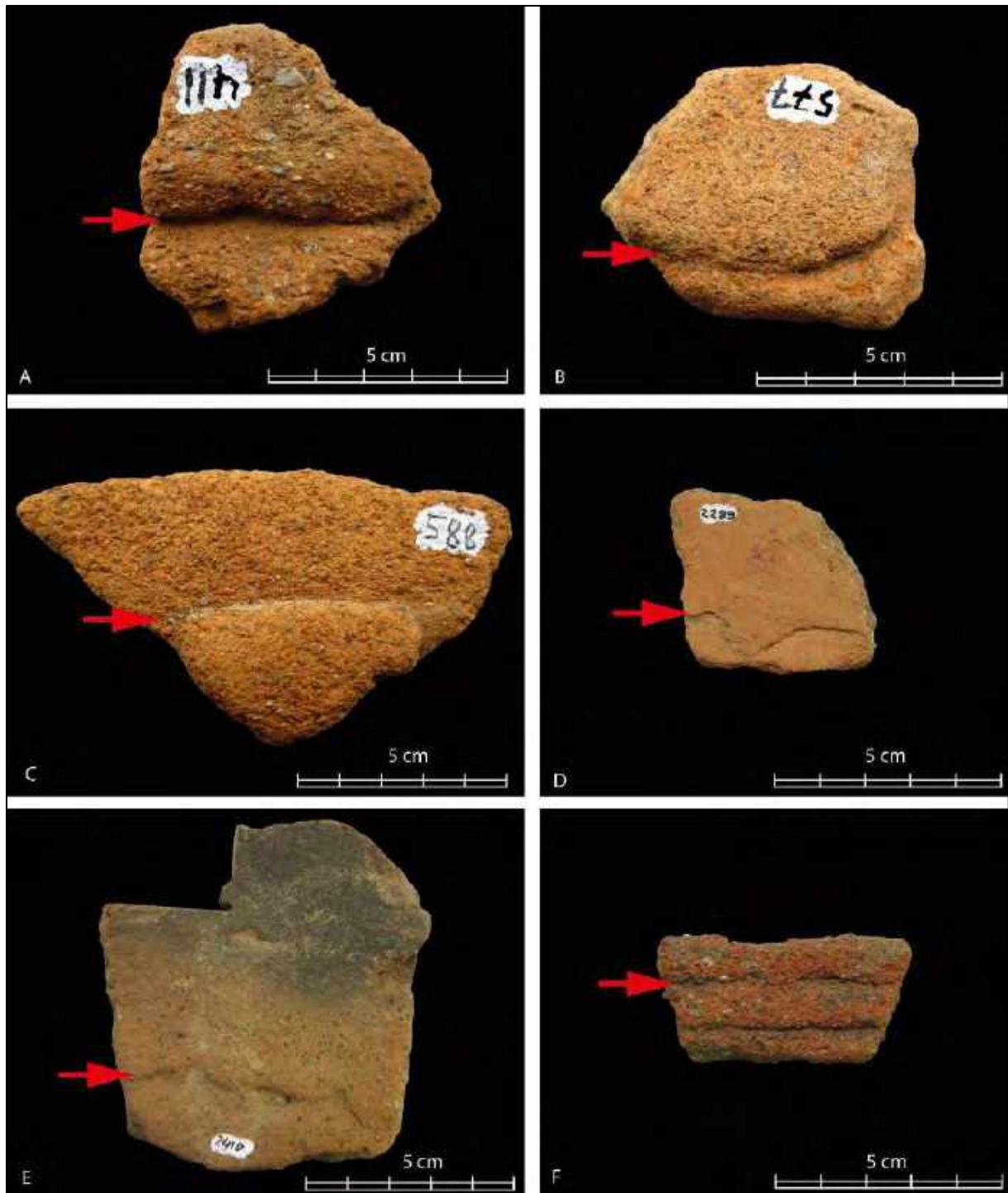


Fig. 7.19 : STIGMATES DE COLOMBINAGE. A (SIV/V411), B (SIV/V577), C (SIV/V588), D (SIV/V2289), E (SIV/V2410), F (SIV/V) : Surépaisseurs (voir chapitre 5, fig. 5.4, E).

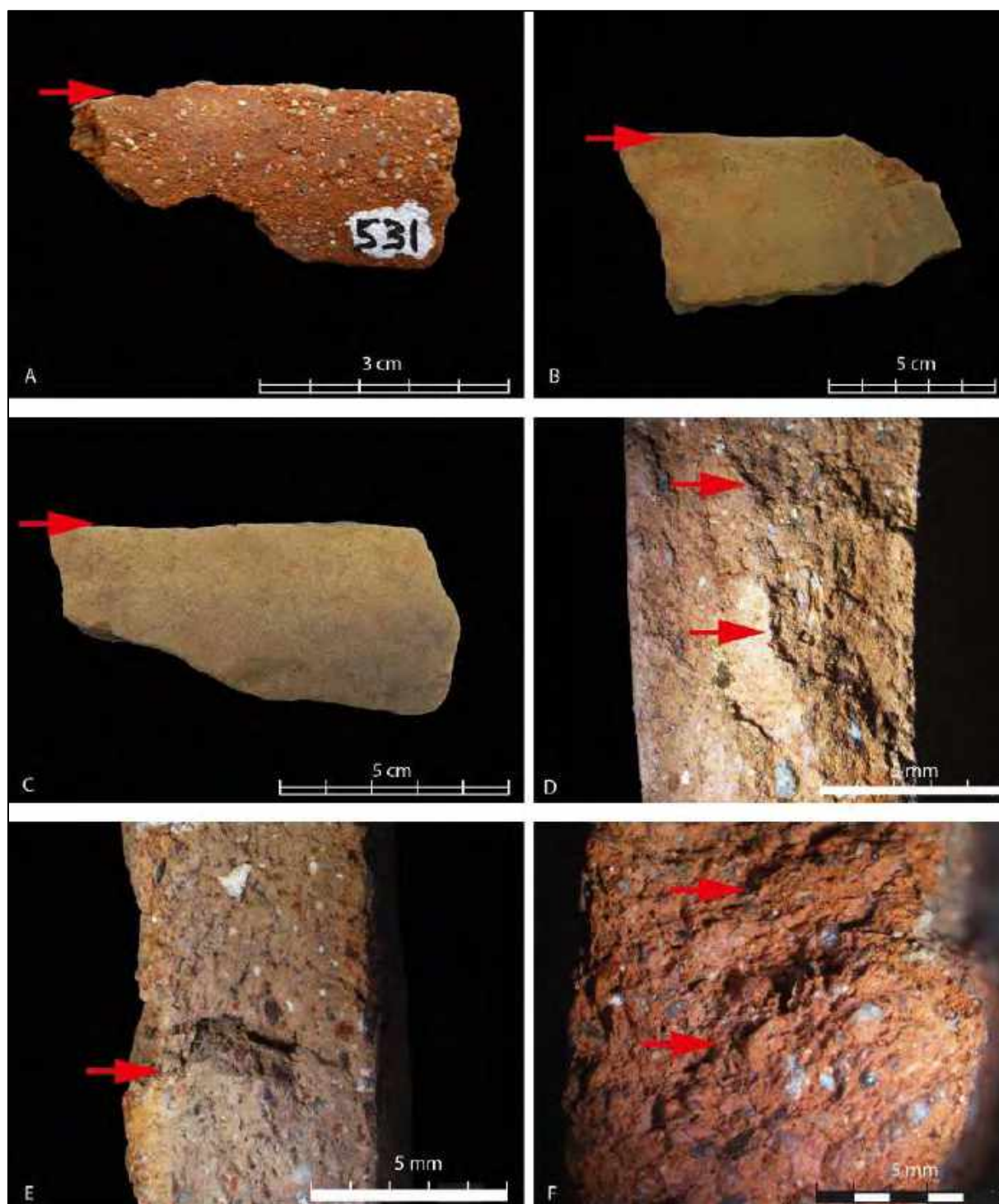


Fig. 7.20 : STIGMATES DE COLOMBINAGE. A (fragment SIV/V531), B (fragment C), C (fragment SIV/V2331) : Cassures préférentielles (voir chapitre 5, fig. 5.5, A). D (fragment SIV/V), E (fragment SIV/V2858), F (fragment SIV/V2481) : Orientation oblique des vides en tranche (voir chapitre 5, fig. 5.4, F).

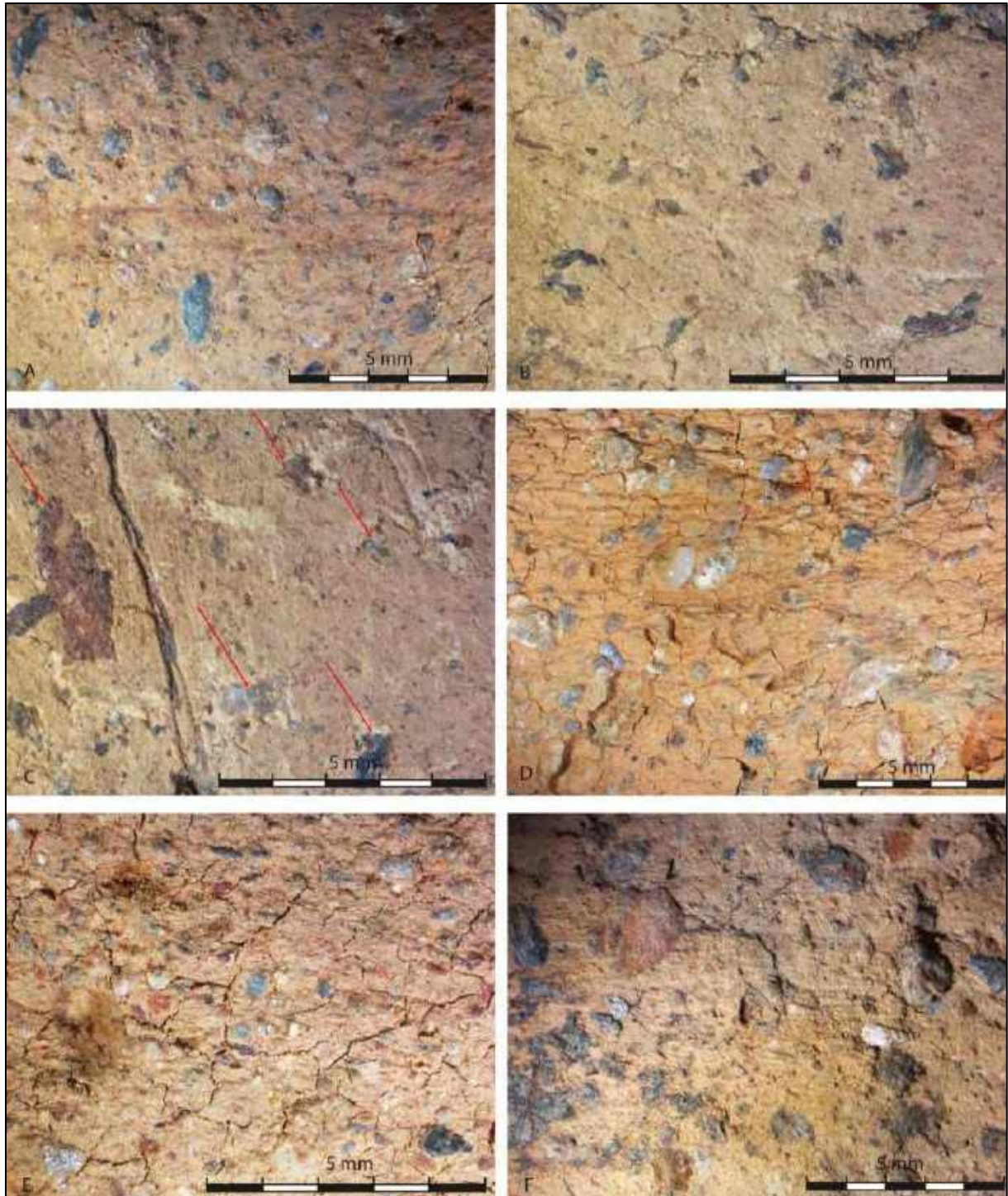


Fig. 7.21 : STIGMATES DE FINITION. A (fragment SIV/V2347), B (fragment SIV/V2411), C (fragment SIV/V2411) : Surface compacte. D (SIV/V2639), E (SIV/V2858), F (SIV/V2409) : Surface à grains saillants partiellement recouverts.

aspect révèle que les récipients d'origine ont été laissés dans la structure de cuisson jusqu'à l'achèvement de la phase d'oxydation. Il s'agit là encore d'une différence significative par rapport aux pots de la tradition 1 qui, rappelons-le, n'avaient fait l'objet que d'une oxydation partielle. D'un point de vue pétrographique, l'anisotropie de la masse fine met en évidence une cuisson effectuée à très basses températures.

2. Variantes

Tel que précisé plus haut, des différences identifiées sur les fragments au niveau du traitement de surface nous permettent de distinguer deux variantes au sein de la tradition colombinage. La première regroupe les tessons engobés soit sur la face externe, soit sur la face interne et externe, et la deuxième, les fragments entièrement lissés (c'est-à-dire, dépourvus d'engobe).

A. VARIANTE (COLOMBINAGE) ENGOBAGE

La variante engobage comprend les fragments issus de récipients engobés soit sur la paroi externe (sous-variante eng. ext.), soit sur les parois internes et externes (sous-variante eng. int. ext. – voir fig.7.22 pour les stigmates d'engobage de cette variante). L'observation des 5 lames minces correspondantes a permis de déterminer que cette couche d'engobe peut aller de 5 à 100 microns d'épaisseur. De fait, cet engobe est difficilement visible à l'œil nu, et il est difficile de le distinguer de celui de la tradition modelage/battage du point de vue sa composition (on note juste qu'il est plus pâle).

Aucune autre spécificité particulière n'est à signaler pour cette variante en termes techniques.

B. VARIANTE (COLOMBINAGE) LISSAGE

Si la majorité des fragments de la variante lissage présente des surfaces internes et externes d'aspect semblable, une partie d'entre eux se distingue toutefois par des parois externes essentiellement à grains saillants partiellement recouverts, voire à découvert. (fig.7.23, C-F). Ce trait est révélateur d'une différence opérée au niveau du soin accordé au lissage de l'une ou l'autre paroi. Celle-ci est peut-être liée à la fonction du récipient, éventuellement destiné à la consommation d'aliments.

Par ailleurs, les fragments de cette variante sont les seuls à comprendre des éléments de décor, avec la présence de deux cas de colombins apparents (ce qui reste bien entendu très limité !).

3. Pétrographie

Les neuf lames minces effectuées parmi les fragments de la tradition colombinage ont mis en évidence une composition pétrographique homogène de type nettement

métamorphique. Nous présentons ci-dessous les principales caractéristiques des inclusions et de la masse fine, indicatrices de la provenance de l'argile et de sa préparation.

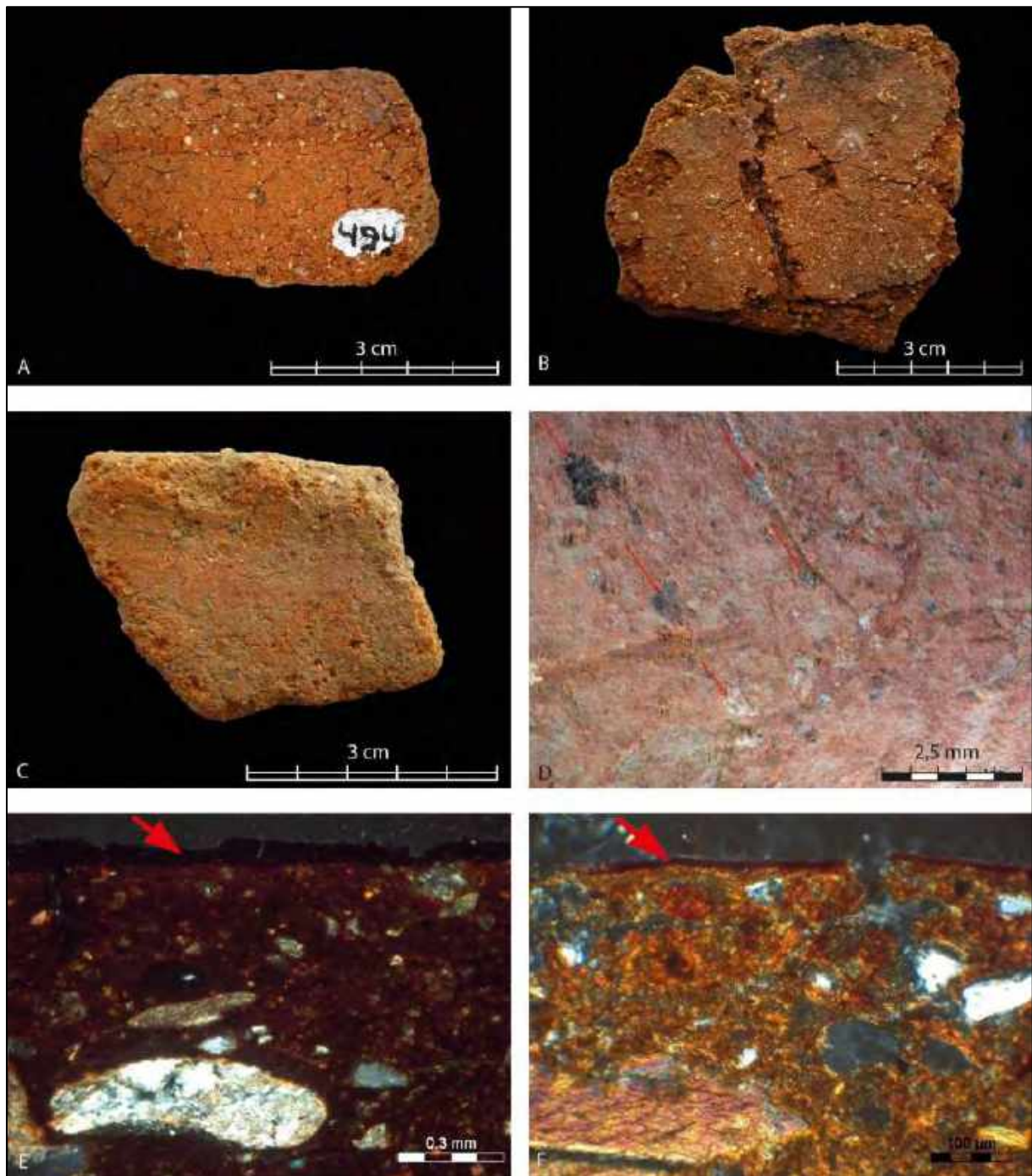


Fig. 7.22 : STIGMATES D'ENGOBAGE. A (SIV/V494), B (SIV/V526.1), C (SIV/V627.1) : Échelle macroscopique. D (SIV/V2826), E (SIV/V2403), F (SIV/V2573) : Échelle microscopique (photos lames minces : I. Iliopoulos).

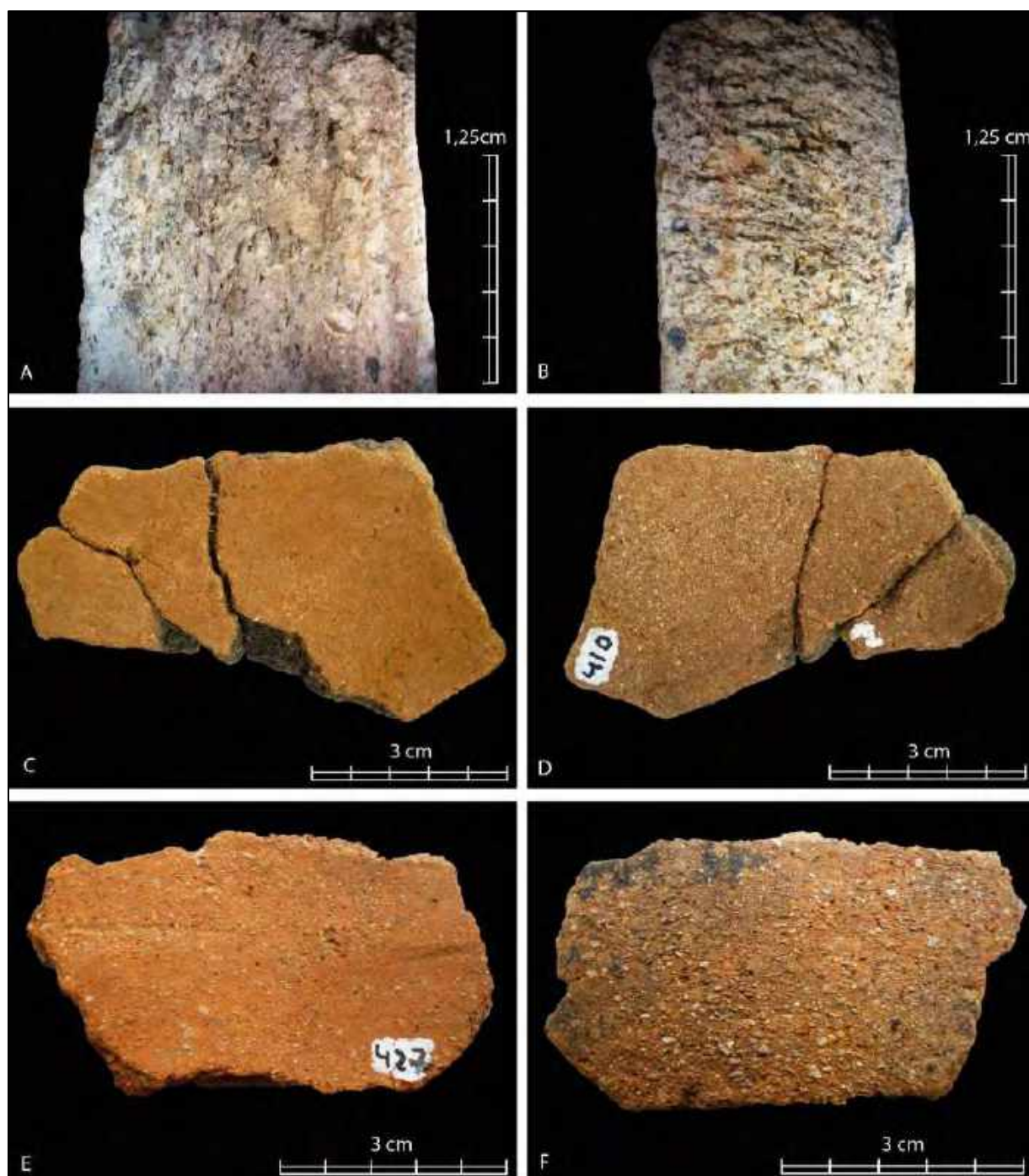


Fig. 7.23 : CUISSON. A, B : Oxydation complète des tranches. VARIANTE LISSAGE - distinction entre lissage interne et externe. C (fragment SIV/V410) : intérieur compact/lisse. D (même fragment) : extérieur rugueux/à grains saillants partiellement recouverts. E (fragment SIV/V 427) : intérieur compact/lisse. F : (même fragment) : extérieur rugueux/à grains saillants partiellement recouverts.

Les inclusions de la tradition colombinage font état d'une densité moyenne (fig.7.24, A). Le rang de taille des grains est compris entre hétérogène et très hétérogène (fig.7.24, B). Il va en effet de 0,002mm à 3,6mm (mode : 0,6 mm). Le fragment 1691 se distingue en particulier par des inclusions dont la taille peut aller jusqu'à 4 mm!

Les inclusions prédominantes sont représentées par les phyllithes (muscovites ? – fig.7.24, C), les schistes (fig.7.24, D), et les schistes à biotites de forme sub-angulaire à sub-arrondie. Des cas d'ardoises bitumineuses et de gneiss à plagioclases altérés (fig.7.24, E) sont également à signaler.

Parmi les inclusions fréquentes à rares, l'on notera la présence de roches métabasiques, essentiellement composées d'épidotes (fig.7.24, F) et de quartz. Leur taille peut aller jusqu'à 0,6mm.

Les minéraux opaques (pouvant aller jusqu'à 0,6 mm de grosseur), les quartz monocristallins, les plagioclases (de taille inférieure à 0,125 mm), les feldspaths de potassium et les épidotes s'inscrivent parmi les inclusions rares.

Enfin, les biotites et le quartz policristallin figurent parmi les inclusions très rares.

La matrice argileuse est non-carbonatée. Elle rend compte d'une couleur rougeâtre à orange rougeâtre foncé.

La caractérisation des inclusions répond tout à fait à la zone dénommée « roches métamorphiques indifférenciées » sur la fig.7.11. Cette dernière est située dans la haute vallée du Cuyes. À titre de référence, cette zone se trouve à environ 5 heures de marche du site La Florida (premier site monumental de la basse vallée).

En ce qui concerne la préparation de l'argile, l'écart élevé au niveau des rangs de taille des inclusions met en évidence une pâte n'ayant pas fait l'objet d'un rajout volontaire de dégraissant.

4. Formes

Seul cinq formes ont pu être reconstituées pour la tradition colombinage.

La première forme appartient à la variante engobage (sous-variante eng. ext.). Il s'agit d'une forme indéterminée vraisemblablement munie d'un col court (fig.7.25, D). Les quatre autres s'inscrivent dans le groupe lissage. Il s'agit de :

- Deux formes basses à parois inférieures divergentes convexes et supérieures convergentes convexes de type écuelle (fig.7.25, A, B)

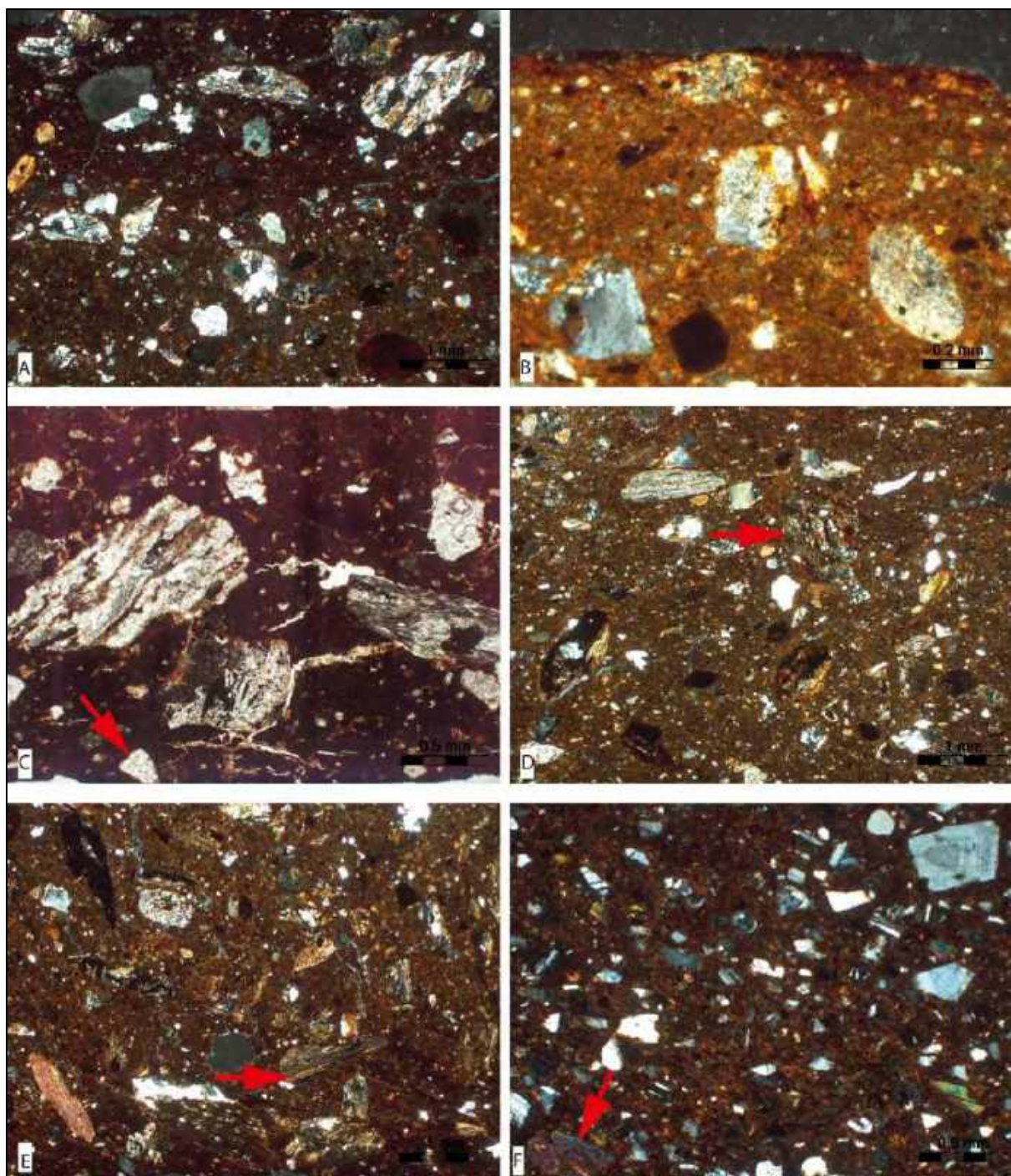


Fig. 7.24 : MARQUEURS PÉTROGRAPHIQUES DE LA TRADITION COLOMBINAGE (photos lames minces : I. Iliopoulos). A (fragment SIV/V2403) : Inclusions hétérogènes. B (fragment SIV/V2273) : Hétérogénéité des tailles des inclusions. C (fragment SIV/V2403) : Grains de phyllithe. D (fragment SIV/V2273) : Schiste. E (fragment SIV/V2277) : Gneiss. F (fragment SIV/V 2573) : Épidote.

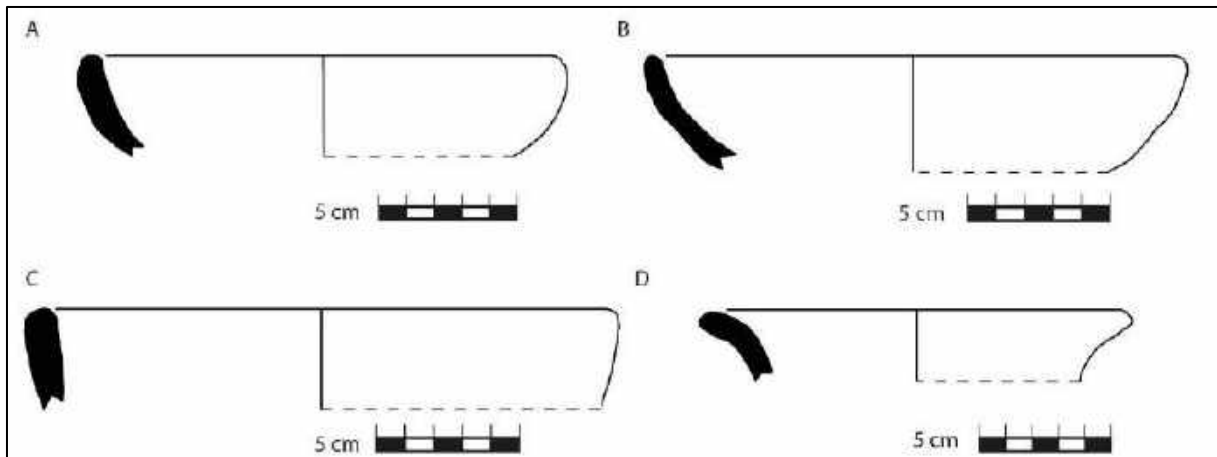


Fig. 7.25 : FORMES DE LA TRADITION COLOMBINAGE. A (fragment SIV/V2280), B (fragment SIV/V2870) : Écuelle. C (fragment SIV/V2755) : Bol. D (fragment SIV/V2758) : Forme indéterminée à col court.

- Une forme basse à parois inférieures divergentes convexes et supérieures convergentes convexes de type bol (fig.7.25, C)

Deux fusaïoles ont également été retrouvées. Les bases constituées de deux galettes appartenaient plus probablement aux jarres utilisées comme contenant pour la chicha signalées par l'ethnographie pour la tradition jivaro.

5. Synthèse

En résumé, la tradition colombinage se caractérise par des récipients dont la base est constituée d'une galette modelée par *tappings* et dont la panse ainsi que le col et le bord sont colombinés. La cuisson des récipients est très majoritairement oxydante. Le type de traitement de surface introduit deux variantes au sein de cette tradition : la première regroupe les récipients ayant fait l'objet d'un engobage soit externe uniquement (sous-variante eng. ext.), soit interne et externe à la fois (sous-variante eng. int. ext.), et la deuxième, les pots uniquement lissés. Les quelques formes reconstituées se rattachent essentiellement à la variante lissage. Il s'agit de bols, d'écuelles, de fusaïoles et probablement de jarres (voir fig. 7.26). Mise à part la présence d'un éventuel récipient à col court identifié pour la variante engobage, il est difficile de tirer une quelconque conclusion par rapport à son rattachement à une catégorie morphologique particulière. Quoiqu'il en soit, cette tradition correspond en tous points à la tradition jivaro telle que définie par l'analyse des collections muséales correspondantes (plus particulièrement au groupe technique « absence de colombins apparents »).

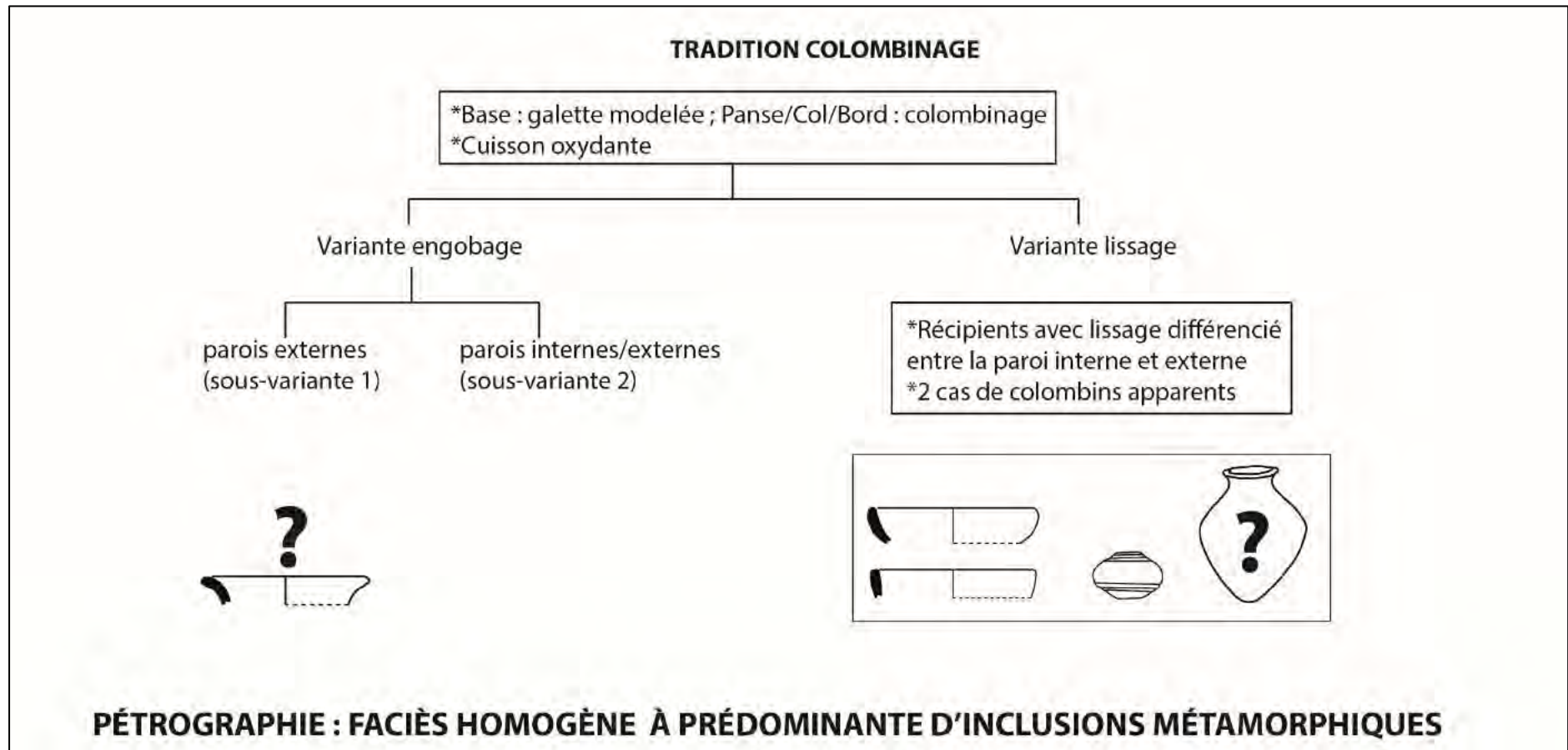


Fig. 7.26 : Chaînes opératoires de la tradition colombinage

D'autre part, l'étude des pâtes a révélé que l'argile de ces récipients provient de la haute vallée du Cuyes. Étant de filiation jivaro, il est difficile d'envisager que les pots de notre tradition colombinage aient été fabriqués dans la haute vallée. En effet, dans la tradition jivaro -contrairement à la tradition cañari-, du fait de sa charge symbolique et sociale, la production de poteries est nettement domestique et totalement détachée de la sphère du troc (sauf situation exceptionnelle où la maîtresse de maison requiert des récipients d'urgence, dans lequel cas elle s'en procurera auprès d'une voisine, d'après le témoignage d'Anita Tsukanká). D'après ce même témoignage, les potières shuars sont disposées à marcher « très longtemps » afin de se procurer le précieux matériau, ce qui irait dans le sens du scénario d'un approvisionnement d'argile dans la haute vallée de la part de nos potiers jivaros du Cuyes. Cette argile, comme on l'a vu dans la synthèse de la tradition modelage/battage, est utilisable pour fabriquer des pots.

La grande majorité de fragments de la tradition colombinage est issue des secteurs 4/5 (basse vallée du Cuyes). Ils proviennent eux aussi en majorité du dépôt stratigraphique 2, correspondant à une occupation continue datée entre 1270 et 1650 apr. J.C. (voir tableau 7.1).

III. SYNTHÈSE GÉNÉRALE

L'analyse technique des tessons récupérés dans la vallée du fleuve Cuyes a mis en évidence l'existence de deux traditions distinctes. Celles-ci ont en commun le recours au modelage, au colombinage, ainsi qu'à l'engobage des récipients. Mais les parties des pots concernées par ces techniques varient d'une tradition à une autre : dans la tradition modelage/battage, le modelage concerne la base et la panse et dans la tradition colombinage, la base uniquement (il s'agit de surcroît d'un type de modelage particulier : le modelage par *tappings*). Le colombinage se retrouve quant à lui uniquement sur le col dans la tradition modelage/battage, et sur l'ensemble du récipient à l'exception de la base dans le cas de la tradition colombinage. Le battage, caractéristique de la tradition modelage/battage, est totalement absent de la tradition colombinage.

Ces critères techniques suggèrent que la tradition modelage/battage se rattache clairement à l'ensemble culturel cañari, plus précisément au groupe technique « panse modelé » identifié sur les collections muséales étudiées (voir chapitre 6). La tradition colombinage correspond quant à elle à l'ensemble culturel jivaro, plus précisément au groupe technique « absence de colombins apparents ». Le type de cuisson constitue une autre différence majeure entre les traditions modelage/battage et colombinage, puisque celle-ci est partiellement oxydante dans le premier cas, et oxydante dans le deuxième. Les sources d'argiles ne sont pas les mêmes non plus : formation Zamora pour la tradition modelage/battage (au nord-est de la vallée du fleuve Cuyes, à la limite avec le secteur 1 et à quelques heures de marche des secteurs 2 et 3), et formation « roches métamorphiques indifférenciées » pour la tradition colombinage (haute vallée du Cuyes). La préparation de la pâte diffère elle aussi entre les deux traditions, puisque la première rend compte d'un rajout

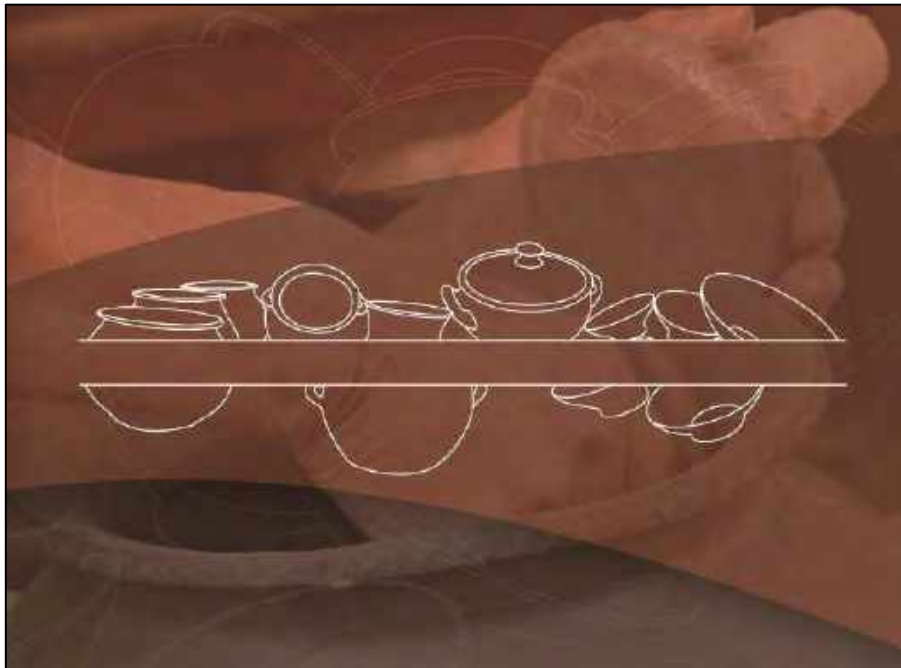
volontaire de dégraissant, absent de la deuxième. Cette distinction subsiste jusqu'à nos jours entre les potiers andins de notre zone d'étude et Anita Tsukanka, la potière shuar que nous avons rencontrée à Gualaquiza. Par ailleurs, peu de formes ont pu être reconstituées pour la tradition colombinage, rendant difficile une comparaison avec le répertoire morphologique de la tradition modelage/battage.

D'un point de vue chronologique, ces deux traditions sont pratiquement contemporaines. La tradition modelage/battage se rattache ainsi à deux occupations situées entre 1154 et 1634 apr. J.-C. et la tradition colombinage, à une seule, datée entre 1270 et 1650.

Concernant la distribution spatiale de ces ensembles techniques, la tradition modelage/battage est clairement concentrée dans la haute vallée, tandis que la tradition colombinage se retrouve essentiellement dans la basse vallée. L'analyse technologique et pétrographique a toutefois révélé la présence d'un petit nombre de fragments de la tradition modelage/battage dans la basse vallée et de fragments de la tradition colombinage dans la haute vallée (voir tableau 7.1). La présence de céramique de la tradition colombinage dans la haute vallée coïncide avec le scénario de potières jivaros se rendant dans cette zone pour y chercher de l'argile, ainsi qu'avec les données ethnohistoriques sur les raids effectués par les guerriers jivaros dans le haut Cuyes (voir chapitre 1). La présence de céramique cañari dans la basse vallée quant à elle va de pair avec les structures monumentales en pierre identifiées sur place, dont la plus importante -El Cadi, voir chapitre 2-, rappelle fortement les complexes identifiés par Paul Rivet dans la Sierra des environs de Nabón (bassin du fleuve Jubones – voir chapitre 1 figs. 1.12 et 1.13). Que pouvaient bien faire de telles structures en plein territoire jivaro et que nous disent-elles au sujet des contacts entre les groupes culturels identifiés ? Nous tenterons d'aborder cette question dans notre prochain chapitre à la lumière de notre problématique initiale, et à partir de l'ensemble des données rassemblées jusqu'ici.

CHAPITRE 8 : INTERPRÉTATION DES RÉSULTATS

Si les pierres ne pensent pas, elles vous donnent de quoi penser¹



La Poterie du Sud de l'Équateur (montage : J.Ortega, Musée Pumapungo, Cuenca, Équateur)

¹ Ungerer 2014, 9

Les hypothèses formulées au siècle dernier quant à l'origine ethnique des populations associées aux imposants complexes architecturaux de la vallée du fleuve Cuyes leur attribuent une origine cañari, et/ou jivaro, et/ou inca. L'objectif de notre étude était de vérifier ces hypothèses par le biais d'une étude technologique de la céramique associée à l'époque précolombienne tardive de la vallée. L'approche technologique étudie l'ensemble des opérations techniques -ou chaîne opératoire- mises en œuvre dans la fabrication d'un récipient. Du fait des mécanismes d'apprentissage sous-jacents, il est attesté que ces chaînes opératoires -en particulier les opérations ayant trait au façonnage-, constituent des traditions spécifiques à chaque groupe de production, profondément ancrées dans la longue durée. Ces traditions constituent dès lors des marqueurs d'appartenance culturelle solides².

L'application de cette approche a tout d'abord signifié la constitution d'un référentiel ethnographique. Ce dernier a été mis en place par le biais d'enquêtes ethnographiques menées parmi les potiers encore en activité dans le sud-est de l'Équateur, considérés comme les descendants des habitants précolombiens de la région. Ce référentiel avait pour objectif d'enregistrer les principales techniques utilisées, ainsi que d'identifier les stigmates associés.

Sur la base de ce référentiel, nous avons ensuite pu caractériser les traditions techniques associées aux collections muséales de céramiques précolombiennes cañaris, jivaros et incas prises en compte pour l'étude. De la même façon, nous avons caractérisé les traditions techniques propres à la céramique fouillée dans la vallée du fleuve Cuyes. Par comparaison avec les traditions repérées à partir des collections muséales et pour lesquelles l'origine des groupes était connue, cette analyse de la céramique du Cuyes a apporté des éléments de réponse concernant notre questionnement initial.

Le chapitre qui suit se propose d'effectuer un bilan des résultats obtenus. Chacune des hypothèses de départ sera tout d'abord reprise à la lumière des données obtenues dans le cadre de la thèse, avant d'aborder la nature des contacts ayant pu exister entre les groupes identifiés dans la vallée du fleuve Cuyes. Enfin, nous évoquerons les nouvelles données concernant à la fois l'archéologie cañari et l'archéologie jivaro obtenues dans le cadre de la thèse.

Des références ethnohistoriques seront citées au cours de ce cheminement. La fiabilité de celles-ci pouvant parfois être remise en question³, leur utilisation exige certaines précautions. Ces données et les modèles en résultant sont mentionnés ici dans la mesure où :

1) La séquence chronologique traitée se situe à la fin de la période préhispanique, dont des traces subsistent encore dans la mémoire collective des individus interrogés par les premiers Espagnols. C'est le cas par exemple de la Relation de Bartolomé de los Ángeles⁴ sur le témoignage des conflits entre Cañaris et Jivaros à l'époque préhispanique (voir Annexe 1J, passage en gras). Certaines des datations obtenues au Cuyes vont même jusqu'au début de la période coloniale (1650 apr. J.-C. étant notre date la plus tardive). Dans le cas jivaro plus particulièrement, il est attesté que leurs modes de vie pour la période préhispanique tardive

² Roux 2010, 6

³ Saignes 1981, 142

⁴ De los Ángeles 1991, 380

sont particulièrement proches de ceux des populations jivaros traditionnelles (tels que retranscrits par les ethnographies du siècle dernier)⁵.

2) Nos résultats archéologiques coïncident avec les données ethnohistoriques auxquelles il sera fait allusion, celles-ci permettant dès lors de renforcer les interprétations proposées.

I. ÉVALUATION DES HYPOTHÈSES INITIALES À LA LUMIÈRE DES RÉSULTATS DE L'ÉTUDE

1. L'hypothèse d'une occupation cañari

Le rattachement de la céramique de la haute vallée du Cuyes à la tradition cañari est le résultat principal obtenu par cette recherche.

D'un point de vue technique, il a en effet été démontré que les tessons issus de nos fouilles dans la vallée proviennent de récipients modelés, puis battus. Ces techniques de façonnage sont les mêmes que celles que l'on retrouve sur les objets cañaris préhispaniques provenant des collections muséales étudiées. Du point de vue du façonnage, l'absence de colombins au niveau de la panse permet en outre de rattacher les récipients du Cuyes à la tradition « panse modelée » définie sur les collections muséales cañaris examinées. Celle-ci est attribuable à la tradition Tacalshapa, essentiellement présente dans la province d'Azuay (limitrophe de la vallée du Cuyes), pour la période comprise entre 110 +/- 50 av. J.-C.⁶ et 1320 +/- 255 apr. J.-C.⁷.

Deux types de céramique cañari correspondant à deux niveaux d'occupation différents semblent s'être succédés dans la vallée du fleuve Cuyes : le premier (engobage externe et interne), situé entre 1154 et 1315 apr. J.-C., et le deuxième (engobage externe), entre 1451 et 1634 apr. J.-C. Il s'agit donc probablement d'une production ayant connu une sensible évolution en termes de traitements de surface.

Par ailleurs, la céramique cañari de la vallée du fleuve Cuyes présente quelques ressemblances au niveau des formes et des traitements de surface avec le « Tacalshapa » retrouvé à Nabón⁸ (voir chapitre 1 fig. 1.9) et le Saraguro⁹ (voir chapitre 1 fig. 1.10), sans que l'on puisse pour autant établir une équivalence exacte entre les groupes techniques du Cuyes et « ces » Tacalshapa locaux. Il est à noter en outre qu'aucune des formes ne correspond à celles que l'on retrouve à Jima¹⁰ (voir chapitre 1 fig. 1.8), ce qui interpelle, étant donné la proximité de Jima par rapport à la vallée du fleuve Cuyes, dont elle constitue aujourd'hui le principal point d'accès. Dès lors, il semblerait que la céramique cañari du fleuve Cuyes soit unique en son genre, de la même façon qu'aujourd'hui, chaque micro-vallée andine du sud de

⁵ Rostain 2006, 343 ; Taylor et Descola 1981, 51

⁶ Idrovo Urigüen 2000, 54

⁷ Valdez 1984, 228

⁸ Almeida Durán *et al.* 1991, 61

⁹ Ogburn 2001, 239–245

¹⁰ Wazhima et Morocho 1990, 10

l'Équateur possède ses particularités en termes de formes et de décors, sur un fond commun constitué par le modelage et le battage.

Il a également été démontré que la matière première employée pour fabriquer les récipients modelés et battus de la vallée du fleuve Cuyes provient de la formation géologique située au nord-est de celle-ci, à proximité du premier secteur archéologique de la vallée (Espíritu Playa), et à quelques heures de marche des deux autres. En l'état actuel des connaissances, il est difficile de déterminer si les récipients ont été fabriqués dans la formation géologique en question, ou si des potiers implantés dans un ou plusieurs secteurs de la vallée se rendaient dans la zone de cette formation afin d'y puiser l'argile. Ce qui est certain en tout cas, c'est que les habitants de la haute vallée du fleuve Cuyes utilisaient et fabriquaient des récipients de tradition cañari. D'où l'hypothèse d'une population cañari que l'on peut argumenter, par ailleurs, par trois éléments contextuels :

- Les données ethnohistoriques selon lesquelles le groupe Bolonas -associé à la famille ethnolinguistique cañari- aurait habité le cours moyen du Cuyes et/ou du Cuchipamba¹¹,
- Les contextes funéraires anciens signalés par les habitants de la vallée : ces derniers correspondent à des sépultures en abris sous roche, pratique attestée dans le sud du territoire cañari (vallée du Jubones¹²),
- Le schéma d'habitat de la vallée (terrasses associées à des structures en pierre). Celui-ci rappelle l'organisation spatiale des sites de la Sierra cañari adjacente¹³. Les constructions en pierre pour lesquelles on propose une fonction d'habitat s'assimilent en outre à la description des résidences des caciques cañaris transcrite par les chroniques et les documents administratifs des débuts de l'époque coloniale espagnole¹⁴.

La récurrence dans la vallée du fleuve Cuyes de constructions implantées sur la cime de collines ou d'éperons rocheux (miradors ou *pucarás*), attire l'attention. Tel que précisé dans la présentation des sites, il est communément admis dans l'archéologie de la région qu'outre leur objectif défensif, ce type de sites répond à des visées cérémonielles, les montagnes étant considérées comme sacrées¹⁵. Dans le schème analogiste andin¹⁶, les êtres humains sont en effet perçus comme étant à l'image des montagnes. Celles-ci sont étroitement rattachées aux réseaux hydrologiques, dont elles assurent le fonctionnement. Cette représentation de la montagne correspondrait à une « transfiguration *in situ* », c'est-à-dire, à la création d'un paysage au moyen d'un aménagement de l'espace¹⁷. Dans le cas andin, ce dernier peut être matérialisé (« transformation in visu ») par le biais d'observatoires implantés

¹¹ Taylor et Descola 1981, 16, 17

¹² Verneau et Rivet 1912, 129

¹³ Idrovo Urigüen 2007, 69, 91 ; Idrovo Urigüen 2009, 86

¹⁴ Bello Gayoso [1582] 1965, 270 ; Gallegos [1582] 1965, 278 ; De los Ángeles [1582] 1991, 380

¹⁵ Gasparini et Margolies 1980, 281 ; Topic et Lange Topic 1997, 585 ; Idrovo Urigüen 2004, 106 ; Brown-Vega 2010, 175

¹⁶ Descola 2013a, 762

¹⁷ Descola 2012, 660

sur ces mêmes montagnes¹⁸ (que nous avons définis comme *miradors* dans notre typologie hypothétique des sites de la vallée du fleuve Cuyes).

L'ethnohistoire andine a largement illustré le phénomène de syncrétisme religieux au moyen duquel des pratiques préhispaniques survivent encore à travers les rituels catholiques des populations locales contemporaines¹⁹. De ce point de vue-là, la présence de croix au Cuyes sur les sites préhispaniques de La Cruz, Trincheras, La Florida -qui font aujourd'hui l'objet de pèlerinages organisés à l'occasion des principales festivités catholiques célébrées sur place-, pourrait être interprétée comme la persistance d'une pratique préhispanique.

En outre, dans l'archéologie andine, la monumentalité est couramment perçue comme un reflet du pouvoir politique²⁰. Cette interprétation s'accorde avec le rôle attribué à la fonction politique dans les collectifs analogistes, comme garante primordiale du maintien de l'ordre²¹. De ce point de vue, les structures monumentales seraient les synonymes du pouvoir politique, dont la présence viserait en quelque sorte à rappeler à chaque individu l'ordre à respecter.

Comment expliquer la présence de populations andines cañaris dans la vallée du fleuve Cuyes ?

Le premier modèle qui nous vient à l'esprit est naturellement celui de la verticalité proposé par John Murra, selon lequel « la population faisait un effort continu afin de s'assurer l'accès à des 'îles' de ressources, tout en les colonisant avec ses propres gens, malgré les distances qui les séparaient de leurs noyaux principaux d'établissement et de pouvoir²² ». Comme on l'a vu, du fait de la douceur du climat et de la proximité des basses terres amazoniennes, la vallée du fleuve Cuyes possède des ressources naturelles particulièrement valorisées parmi les populations andines (or, notamment).

Il existe des différences quantitatives considérables entre le matériel collecté dans le secteur 1 d'Espíritu Playa (quantités relativement faibles) et le matériel récupéré dans les secteurs 2 et 3 (quantités plus importantes, voir chapitre 3, tableaux 3.5 et 3.6). Cet état de fait pourrait être dû à deux modalités d'occupation différentes. De fait, la verticalité andine telle que mise en évidence par les données ethnohistoriques et/ou actualistes peut revêtir différentes formes.

Celle que nous proposons pour Espíritu Playa correspond à une pratique documentée par Quattrin et Uribe²³ en Colombie pour la période préhispanique ; on la retrouve aujourd'hui encore parmi les habitants de Jima. Un certain nombre d'entre eux possèdent des lopins de terre dans la vallée du fleuve Cuyes. Ils n'y habitent pas et ne s'y rendent que quatre fois par an : pour semer et pour récolter (à raison de deux récoltes par an). En effet, tel que

¹⁸ Descola 2013a, 769

¹⁹ Moreno 2005, 160-171 ; Gisbert 2013, 431

²⁰ Gassón 2006, 41 ; Moore 1996, 2 ; Lippi 1998, 337

²¹ Descola 2005, 414

²² Murra 1975, 62

²³ Quattrin et Uribe 2001, 4

précisé en chapitre 1, d'après le témoignage des paysans de la vallée du Cuyes, le maïs peut y être récolté deux fois par an (contre une dans la Sierra de Jima). Les propriétaires de ces champs rajoutent que ces derniers n'exigent pas de soins particuliers (désherbage, par exemple), ce qui leur permet donc de compter sur des surplus sans avoir à déployer d'efforts supplémentaires considérables ni à s'installer sur place de façon permanente. Cela pourrait avoir été le cas d'Espíritu Playa (secteur 1) à l'époque préhispanique.

La modalité d'occupation des secteurs 2 et 3 pourrait correspondre à celle de la région andine de Pasto (Sierra nord de l'Équateur). Grâce à des données ethnohistoriques, Frank Salomon a pu déterminer que les populations de cette région choisissaient parfois de quitter définitivement leurs établissements andins d'origine afin de s'implanter définitivement dans les zones de piémonts²⁴. Dans le cas du Cuyes, les données contextuelles disponibles ne permettent pas de définir pour l'instant si les établissements permanents des secteurs 2 et 3 entretenaient un lien politique de dépendance vis-à-vis de leurs noyaux andins d'origine. D'autre part, concernant les motivations potentiellement sous-jacentes à la création de ces établissements dans les piémonts -outre l'attrait engendré par la disponibilité de ressources prisées-, rappelons qu'en 1949, la province voisine d'Azuay (Sierra) a connu une sécheresse dévastatrice qui a poussé les paysans de cette région à (re)coloniser les piémonts, dont la vallée du fleuve Cuyes²⁵. Les facteurs climatiques sont donc également à prendre en compte dans ce contexte.

2. L'hypothèse d'une occupation jivaro

Le deuxième résultat majeur obtenu suite à ce travail consiste à avoir pu rattacher la céramique de la basse vallée du Cuyes à la chaîne opératoire jivaro.

D'un point de vue technique (colombin sur galette modelée), la céramique collectée dans la basse vallée correspond en effet à la tradition jivaro telle qu'on a pu l'identifier à partir de l'étude des collections muséales précolombiennes associées à ce groupe ethnique (groupe « absence de colombrins apparents », correspondant au secteur nord du Chinchipe/Zamora - 893-1156 apr. J.-C.). Tradition qui persiste jusqu'à nos jours, ainsi que nous avons pu le constater par le biais de l'enquête effectuée chez Anita Tsukanká, potière shuar de Gualaquiza.

Du point de vue des formes et des traitements de surface, la céramique jivaro du Cuyes se rapproche de celle décrite par Villalba²⁶ pour le Haut Zamora/ Quimi, datée -tel que précisé en chapitre 1-, entre 800 et 1300 apr. J.-C. Les datations obtenues dans la basse vallée du fleuve Cuyes pour ce matériel mettent quant à elles en évidence une occupation continue située entre 1270 à 1650 apr. J.-C.

²⁴ Salomon 1978b, 973

²⁵ Pillacela 2011, 43

²⁶ Villalba 2011, 9, 12

D'autre part, les données ethnohistoriques concernant la basse vallée du Cuyes évoquent qu'une langue véhiculaire jivaro y était parlée²⁷, ce qui -conjointement à la céramique identifiée-, confirme l'hypothèse d'une présence jivaro sur place.

La matière première de ces pots de tradition jivaro provient de la formation géologique voisine, située dans la haute vallée du Cuyes. À titre indicatif, La Florida -premier site de la basse vallée-, se situe à environ 5 heures de marche du secteur de Ganazhuma (le dernier de la haute vallée). Cette distance est tout à fait envisageable pour des potières associées à un mode de vie d'agriculteurs itinérants. Anita Tsukanká explique ainsi que dans sa jeunesse, il était d'usage de marcher parfois pendant de nombreuses heures à la recherche de sources d'argile adéquates. Par ailleurs, il est à signaler que quelques fragments de céramique jivaro ont été retrouvés dans la haute vallée (voir chapitre 7 tableau 7.1). Ceci argumente en faveur de déplacements effectués par les potières jivaros dans ce secteur afin de s'y procurer de l'argile.

Enfin, la plus grande concentration de cette céramique a été retrouvée derrière le site El Cadi ; les raisons possibles expliquant cet état de fait seront abordées plus avant.

3. L'hypothèse d'une occupation inca

Deux composantes de la culture matérielle permettent d'aborder la question de la présence inca dans la vallée du fleuve Cuyes : les constructions en pierre et la céramique.

Tel que précisé dans le chapitre 1, les dates proposées pour l'arrivée des Incas dans la Sierra cañari s'échelonnent entre 1463²⁸ et 1490²⁹. Les datations correspondant aux structures de la basse vallée sont légèrement antérieures (voir chapitre 2 tableau 2.1). Compte tenu des dimensions de certaines d'entre elles et des contraintes matérielles signifiées par leur construction (abattage d'arbres, récupération/préparation des blocs), il est dès lors difficile de concevoir que ces structures puissent avoir été bâties à l'époque de la domination inca, voire par des Incas.

D'autre part, la bibliographie préexistante sur la vallée du fleuve Cuyes signale que des objets incas y ont été découverts³⁰. Dans notre assemblage de la vallée du fleuve Cuyes, aucune céramique de type inca n'a toutefois été repérée. Pour Gomis³¹, les objets incas découverts dans les régions amazoniennes correspondent de fait à des cas anecdotiques ne pouvant en aucun cas suffire à démontrer une occupation inca. L'absence de tessons incas dans notre assemblage est cependant insuffisante pour rejeter définitivement l'hypothèse d'une présence inca. En effet, dans plusieurs sites de la Sierra équatorienne où l'occupation inca est attestée par des structures de type inca impérial, il peut arriver que l'on ne retrouve qu'une poignée de tessons incas sur quelques centaines voire quelques milliers de fragments de céramique locale. C'est le cas de Caranqui (Sierra nord de l'Équateur), longtemps connu

²⁷ Taylor 1988, 287

²⁸ Hirschkind 2013, 45

²⁹ Jamieson 2003, 46

³⁰ Ekstrom 1975, 31

³¹ Gomis 2010, 68

sous le nom de « temple d'Atahualpa³² ». San Agustín del Callo³³ (Sierra Centre) est un autre exemple. En territoire cañari, le secteur d'Intihuaico (Ingapirca) est également à signaler³⁴. En définitive, un site dépourvu de céramique inca peut avoir été sous influence inca directe ou indirecte.

De fait, les datations obtenues pour l'époque précolombienne tardive cañari de la haute vallée signalent une deuxième occupation datée entre 1451 et 1634. Il n'est pas à exclure que celle-ci ait pu correspondre à un mouvement de Cañaris originaires des Andes cherchant à fuir les guerres incas, ainsi que le suggère la tradition orale³⁵.

Les études ethnohistoriques évoquant la vallée du Cuyes vont plus loin, et suggèrent que ses habitants – Cañaris – passèrent ensuite sous le contrôle des Incas, au profit desquels ils exploitaient les gisements aurifères de la vallée³⁶.

Les diverses études menées sur la nature de l'occupation inca dans les Andes ont démontré que cette dernière pouvait en effet adopter des modalités très variées en fonction des endroits (et donc, laisser des traces différentes, voire ne pas en laisser du tout). Pour reprendre les termes d'Hyslop : « Aucun établissement inca ne ressemble à un autre³⁷ ». Pour Bray, l'empire inca constitue dès lors une mosaïque dont la compréhension passe par l'étude des spécificités propres à chaque composante plus que par la quête d'un modèle généralisant³⁸.

Cette variabilité semble obéir à plusieurs facteurs, dont :

- Le facteur temps : du fait de l'arrivée des Espagnols, les Incas n'ont pas eu le temps d'asseoir leur hégémonie dans la région. Ce qui explique que plus on s'éloigne de Cuzco vers le Sud, l'Ouest ou surtout le Nord et l'Est, moins cette domination sera enracinée³⁹.
- Les intérêts stratégiques de l'Empire vis-à-vis de chaque région⁴⁰, du fait par exemple d'une ressource prise. Dépendant du contexte, l'Inca pouvait soit décider de soumettre totalement une région, soit d'en extraire les ressources au moyen d'autres mécanismes si un conflit s'avérait trop risqué / d'issue incertaine
- Le type d'organisation sociale des régions convoitées⁴¹ – une organisation hiérarchisée permettant un contrôle plus efficace des populations locales que des systèmes politiques décentralisés, à schéma d'établissement dispersé.

Un survol de la littérature régionale sur le sujet nous a ainsi permis d'identifier trois types de scénarios possibles :

³² Bray et Echeverría Almeida 2014, 185, 188

³³ Brown 1999, 33, 35 ; voir aussi Brown, Anthony et Camino 2009, 37

³⁴ Idrovo Urigüen 1986, 64

³⁵ Argudo 2009, 78

³⁶ Taylor 1988, 214, 221

³⁷ Hyslop 1990, 145

³⁸ Bray 2003, 6

³⁹ Salomon 1978b, 978 ; Saignes 1981, 149, 173

⁴⁰ Cutright 2010, 27

⁴¹ Ibid.

- Domination totale. C'est le cas d'El Quinche, à l'Est de Quito. Les Incas y ont instauré des *mitmas*, ainsi que des forteresses où de la céramique de type inca a été récupérée en abondance⁴². Une prise de contrôle totale des réseaux d'échange préexistants par les Incas a également été mise en évidence⁴³.
- Domination « intermédiaire » : les élites locales étaient subordonnées aux Incas, sans que cela signifie un changement notable dans les modes de vie des populations dépendant de ces élites. C'est ce que Salomon⁴⁴ appelle une « chefferie au-dessus de la chefferie ». Ce scénario pourrait s'être produit sur la côte équatorienne⁴⁵ ou encore dans la vallée de Cinti, au sud-est des Andes boliviennes⁴⁶.
- Mise en place d'alliances avec les élites locales, afin de s'assurer un accès permanent à des ressources stratégiques. C'est le scénario proposé pour Palmitopamba (piémont occidental du nord de l'Équateur)⁴⁷, l'Ucayali⁴⁸ (piémont oriental nord du Pérou) ou encore la région d'Oroncota et Cuzcotuyo (piémont oriental bolivien)⁴⁹. Ce dernier cas présente en outre la particularité d'une architecture inca impériale interprétée comme signe de pouvoir plus que comme structure administrative fonctionnelle⁵⁰.

Compte tenu des sources ethnohistoriques régionales, le scénario d'une domination totale de la vallée du Cuyes est peu probable. Tel que précisé en chapitre 1, les Incas ne purent conquérir la Sierra cañari que de façon partielle du fait de la résistance posée par les populations locales⁵¹, sans compter l'interruption de cette entreprise de conquête suite à l'arrivée des Espagnols. Idrovo⁵² souligne que la zone orientale de la Sierra cañari (donc le point d'entrée vers le piémont oriental), est le dernier espace du territoire cañari à avoir été plus ou moins soumis par les Incas. Hirschkind rajoute que la domination inca du territoire cañari s'est surtout instaurée sur les secteurs les plus densément peuplés de la Sierra, épargnant les populations à schémas d'établissement dispersés⁵³. Côté amazonien, les tentatives de conquête incas des groupes amazoniens se sont la plupart du temps soldées par des échecs⁵⁴. Un des plus significatifs d'entre eux a été la défaite des troupes du général inca Pingu Shimi par les Bracamoros, à San Agustín (canton Palanda, province de Zamora Chinchipe, plus au sud du Cuyes)⁵⁵.

En définitive, faute de preuves, il n'est pas à exclure en revanche que la haute vallée du Cuyes ait pu faire l'objet d'une domination intermédiaire (surtout si elle dépendait à

⁴² Bray 1992, 220

⁴³ Ibid., 218, 228; voir aussi Salomon 1978b, 978

⁴⁴ Salomon 1978b, 984

⁴⁵ Pärssinen et Siiriäinen 2003, 75 ; Mc Ewan et Delgado 2008, 519

⁴⁶ Rivera Casanovas 2004, 158 ; Salomon 1978b, 976

⁴⁷ Lippi 2010, 261

⁴⁸ Pärssinen et Siiriäinen 2003, 75

⁴⁹ Alconini 2008, 79

⁵⁰ Alconini 2004, 413

⁵¹ Hirschkind 2013, 45

⁵² Idrovo Urigüen 2000, 74

⁵³ Hirschkind 1995, 23

⁵⁴ Pärssinen et Siiriäinen 2003, 74

⁵⁵ Valdez 2007, 594–598

l'origine de noyaux établis dans la Sierra ayant été conquis par les Incas), ou d'alliances. Cette dernière modalité est plus probable pour la basse vallée.

II. NATURE DES CONTACTS ENTRE LES POPULATIONS IDENTIFIÉES DANS LA VALLÉE DU FLEUVE CUYES

Céramique cañari dans la haute vallée, -donc-, et céramique jivaro dans la basse vallée. La basse vallée interpelle toutefois en ce qu'elle rend également compte de vestiges architecturaux semblables à ceux que l'on peut trouver dans les Andes cañaris. Comment interpréter ce phénomène ? Nous proposons que la nature des sites architecturaux en question (défensif/cérémoniel et centre d'échange), est particulièrement révélatrice à ce sujet. Elle matérialise en effet parfaitement ce qui semble avoir été une constante dans la relation de complémentarité entre Andes et Amazonie : tour à tour échange et conflit⁵⁶. Chacune de ces composantes sera abordée à travers la culture matérielle de la vallée du fleuve Cuyes, ainsi que des connaissances régionales sur la question.

1. L'échange

Le terme d'« échange » est entendu ici en tant que « relation symétrique dans laquelle tout transfert consenti d'une entité à une autre exige une contrepartie en retour⁵⁷ ». Quatre arguments amènent à proposer que le site El Cadi (1410-1470 apr. J.-C.) pourrait avoir fonctionné en tant que site d'échange : son emplacement, le type d'architecture, la dissociation du site d'éléments suggérant un contexte d'habitat et enfin, la présence d'éléments exogènes.

1. El Cadi est situé sur un point de transition écologique stratégique entre Andes et Amazonie, comprenant de surcroît une ressource convoitée (l'or – d'après les données ethnohistoriques). Toutes proportions gardées en termes de monumentalités, El Cadi rappelle le site actuel de « La Punta » (dernier point de la voie carrossable unissant Jima et la haute vallée du Cuyes), où les habitants de ces deux espaces se rencontrent tous les vendredis. Les commerçants de Jima échangent leurs produits manufacturés contre les denrées agricoles des paysans de San Miguel (mais aussi Espiritu Playa et Ganazhuma).

D'après les données archéologiques et ethnohistoriques régionales, les zones de transition écologique et culturelle, -en particulier celles comptant de ressources stratégiques⁵⁸-, auraient été privilégiées dans le choix des espaces d'échange. Dans les Andes précolombiennes, ces échanges pouvaient être soit informels (échanges entre unités domestiques), soit pris en charge par des spécialistes⁵⁹, comme les *mindalaes* étudiés par

⁵⁶ Renard-Casevitz 1985, 85 ; Saignes 1981, 176

⁵⁷ Descola 2003, 658

⁵⁸ Hirth 1978, 38 ; Salomon 1980, 182

⁵⁹ Hirth et Pillsbury 2013, 644

Salomon chez les Pastos par exemple⁶⁰. Ces échanges pouvaient avoir lieu dans des marchés (*tiangueces*), comme ceux documentés par Salomon⁶¹ pour la région de Quito. Hirth⁶² les appelle aussi « ports de commerce », statut attribué par Bray⁶³ à la localité de Pimampiro (piémont oriental du territoire pasto, au nord de l'Équateur).

2) Tel que précisé en chapitre 2, les murs centraux d'El Cadi rappellent les constructions de la vallée du Jubones (Sierra cañari) telles que décrites et dessinées par Verneau et Rivet⁶⁴. Ces deux auteurs s'interrogent sur la fonction de ces curieuses structures allongées. Francisco Valdez (comm. pers.) suggère qu'elles pourraient avoir été utilisées comme enclos à lamas. Au Pérou et en Bolivie, la circulation de caravanes de lamas au sein des échanges entre Andes et Amazonie est de fait attestée depuis des périodes très anciennes⁶⁵.

Les murs sud et est d'El Cadi évoquent plus particulièrement le type de structures en pierre mis en évidence par Dillehay⁶⁶ dans la vallée de Jequetepeque (période Lambayeque - 700 à 1100 apr. J.-C.- et Chimú -850 à 1350 apr. J.-C.), sur des sites interprétés comme centres d'échanges. Les structures en question (soixante mètres de large sur soixante mètres de long) sont constituées de murs bas.

Burger⁶⁷ rajoute que les espaces d'échange pouvaient éventuellement être rattachés à des sites de type cérémoniel, ainsi qu'on le voit encore aujourd'hui autour des grands centres de pèlerinage catholiques des Andes (en vertu du même phénomène de syncrétisme religieux évoqué plus haut). Rappelons que La Florida -proposée dans la catégorie de sites défensifs/cérémoniels-, se trouve à proximité d'El Cadi.

3) À l'instar des sites d'échanges du Jequetepeque évoqués ci-dessus⁶⁸, El Cadi est dissocié d'éléments suggérant un contexte d'habitat.

Les environs d'El Cadi sont en effet dépourvus des terrasses propres à l'habitat cañari tel que mis en évidence dans la haute vallée du Cuyes, et qui sont aussi caractéristiques des implantations jivaro repérées par Villalba⁶⁹ suite à ses fouilles dans le secteur proche de Quimi.

Une quantité considérable de céramique jivaro a certes été retrouvée à proximité d'El Cadi. Mais cette concentration se trouve à l'extérieur du site (tel que précisé en chapitre 2, la

⁶⁰ Salomon 1978b, 973

⁶¹ Salomon 1980, 181

⁶² Hirth 1978, 38

⁶³ Bray 1995, 31

⁶⁴ Verneau et Rivet 1912, 109, 110

⁶⁵ Lecoq 1987, 2 ; Nielsen 2013, 400 ; Topic 2013, 340

⁶⁶ Dillehay 2013, 297, 298

⁶⁷ Burger 2013, 323

⁶⁸ Dillehay 2013, 297, 298

⁶⁹ Villalba 2011, 9

quantité de céramique *intramuros* est négligeable). Notre étude ne s'est centrée que sur le matériel issu des *shovel tests*, mais le profil de la route ayant mis cette concentration à découvert révèle que celle-ci se prolonge au moins sur plusieurs centaines de mètres.

Outre la variabilité limitée de notre échantillon -surtout des bols, quelques bases de jarres et 2 fusaïoles-, cette concentration interpelle dans le sens où elle est inhabituelle au vu du contexte d'habitat « classique » de populations d'agriculteurs itinérants. Les fouilles citées ci-dessus de Villalba par exemple ont mis au jour des sites d'habitat dispersés, comprenant un matériel quantitativement plus modeste caractérisé par des concentrations limitées dans l'espace.

Ce qui suggère que la basse vallée du Cuyes faisait sans doute partie de la sphère de mobilité des populations d'agriculteurs itinérants jivaros environnantes. Le statut de site d'échange proposé pour El Cadi pourrait avoir signifié un attrait particulier pour ces populations, ce qui expliquerait dès lors la présence éventuellement saisonnière de groupes jivaros dans les environs, dans le cadre de cycles d'échanges.

4) Des éléments exogènes ont été retrouvés à proximité du site.

Ainsi que le révèle le tableau 7.1 du chapitre 7, l'analyse technologique a en effet révélé la présence d'un échantillon de céramique de tradition cañari parmi les fragments jivaros récupérés sur place.

Un *tumi* (couteau à usage cérémoniel) provenant vraisemblablement de la côte nord du Pérou, a également été découvert à l'intérieur du complexe⁷⁰ (voir chapitre 1 fig. 1.23, D).

Une hache cañari en bronze -typique des échanges entre cañaris et jivaros⁷¹- a également été trouvée dans une grotte proche située non loin du site La Florida (voir chapitre 1, fig. 1.6). La composition minéralogique de ce type d'objet semble toutefois dissociée d'un usage utilitaire, renvoyant à un autre type de fonction (valeur d'échange ou objet cérémoniel⁷²).

Les données ethnohistoriques sont unanimes au sujet de l'intérêt porté par les populations amazoniennes à l'égard des objets en métal⁷³. À titre de référence, dans son ethnographie sur les Shuars, Michael Harner explique que les machettes ont commencé à être connues parmi ces populations au début du XIX^e siècle. Les Shuars se les procuraient près de Macas ; elles étaient considérablement appréciées du fait du gain en efficacité qu'elles représentaient vis-à-vis des haches en pierre traditionnellement employées pour l'abattage des arbres. Encore rares, ces premières machettes étaient coupées en plusieurs morceaux afin de pouvoir en faire bénéficier plusieurs maisonnées. À partir de 1930, elles se généralisent parmi les Shuars, mais restent un objet hautement valorisé⁷⁴. Les sources ethnohistoriques mentionnent également le

⁷⁰ Lara 2009, 253

⁷¹ Taylor et Descola 1981, 52

⁷² Lara 2009, 251

⁷³ Chaumeil et Fraysse-Chaumeil 1981, 58 ; Métraux 1962, 5 ; Saignes 1981, 149 ; Taylor 1988, 56

⁷⁴ Harner 1972, 196, 197

sel, particulièrement recherché par les populations amazoniennes⁷⁵. Au siècle dernier, la quête de sel pouvait faire l'objet de rivalités entre factions shuars⁷⁶.

La liste des produits apportés aux populations andines en échange est plus riche, comprenant ainsi :

- Des animaux : singes⁷⁷, aras⁷⁸ (*Ara sp.*), ou encore des plumes⁷⁹
- Des espèces à usage culinaire : du roucou⁸⁰ (*Bixa orellana*, aussi employé comme pigment), de la cannelle⁸¹ (*Cinnamomum sp.*), de la vanille⁸² (*Vanilla sp.*), du piment⁸³ (*Capsicum sp.*)
- Des plantes médicinales⁸⁴
- Du bois dur de palmier pour la fabrication d'armes⁸⁵
- Des métaux précieux, or surtout⁸⁶
- « L'expertise shamanique⁸⁷ », recherchée aujourd'hui encore.

Cette liste -non-exhaustive- a pu être reconstituée à partir des sources ethnohistoriques, mais aussi des découvertes archéologiques de produits tropicaux amazoniens retrouvés dans des sites andins et côtiers⁸⁸.

« In fine, peu importe ce que l'on échange, pourvu que l'on échange⁸⁹ » ... et que l'on évite les conflits !⁹⁰ Ces derniers semblent pourtant avoir été au cœur de l'histoire précolombienne tardive de la vallée.

2. Le conflit

La présence de trois grandes structures défensives dans la basse vallée et d'au moins une grande structure défensive dans la haute vallée du Cuyes sont autant d'indices évoquant au mieux la crainte d'une menace, au pire des traces de conflits. Les données archéologiques et

⁷⁵ Chaumeil et Fraysse-Chaumeil 1981, 58 ; De los Ángeles [1582] 1991, 380 ; Salomon 1978a, s/p ; Lecoq 1987, 2

⁷⁶ Bianchi et V.V. 1982, 424

⁷⁷ Saignes 1981, 60

⁷⁸ Ibid.

⁷⁹ Verneau et Rivet 1912, 31

⁸⁰ Salomon 1978a, s/p

⁸¹ Ibid.

⁸² Saignes 1981, 60

⁸³ Salomon 1978a, s/p

⁸⁴ Chaumeil et Fraysse-Chaumeil 1981, 58

⁸⁵ Chaumeil et Fraysse-Chaumeil 1981, 58

⁸⁶ Salomon 1978a, s/p ; Taylor 1988, 56

⁸⁷ Salomon 1978a, s/p ; Ramírez de Jara 1996, 99

⁸⁸ Dillehay 2013, 297, 298 ; Proulx 2008, 572

⁸⁹ Perlès 2005, 208

⁹⁰ Perlès 2007, 60

ethnohistoriques suggèrent que ces conflits pressentis ou réels pourraient avoir été de deux types : conflits entre Cañaris et Jivaros, et conflits entre Cañaris.

A. LES CONFLITS ENTRE CAÑARIS ET JIVAROS

D'après les datations obtenues au Cuyes, Nueva Zaruma I (basse vallée) serait la structure défensive la plus ancienne ; elle aurait pu être construite au plus tôt vers 1270 apr. J.-C. Tel que mentionné précédemment, l'arrivée des populations jivaros dans les piémonts a été datée aux alentours des VII^{ème} et VIII^{ème} siècles de notre ère⁹¹. Ce phénomène régional aurait obéi à des facteurs climatiques et/ou des pressions démographiques⁹². La construction de Nueva Zaruma correspond-elle à une protection mise en place par les populations andines présentes sur place en réponse à l'avancée jivaro ? L'hypothèse n'est pas à exclure.

Par ailleurs, les datations de la céramique cañari de la haute vallée suggèrent une interruption de l'occupation correspondante, survenue en 1315 apr. J.-C. Cette interruption est-elle due à une incursion jivaro en ces lieux ? La question peut également être posée. Les fragments de céramique jivaro retrouvés dans la haute vallée -évoqués concernant les déplacements des potières-, pourraient aussi constituer un argument en faveur de cette hypothèse. De fait, le secteur 3 -le dernier de la haute vallée, qui représente donc la « porte d'entrée » vers les basses terres du piémont-, est doté du *pucará* le plus vaste de toute le Cuyes (Trincheras, deuxième site le plus étendu de la vallée en surface après El Cadi). Une munition pour *honda* y a été mise au jour (voir chapitre 2, fig. 2.13, D).

Les données ethnohistoriques et la tradition orale mentionnent en effet des raids guerriers menés par les Jivaros dans la haute vallée du Cuyes à la fin de la période préhispanique tardive, et dans les premières années de la colonisation espagnole⁹³. Le dernier d'entre eux en particulier aurait transformé l'ensemble de la haute vallée du Cuyes en territoire de chasse jivaro jusqu'au XX^{ème} siècle, date où des colons de la Sierra recommencent à s'implanter dans la vallée, donnant lieux aux hameaux qu'on y trouve aujourd'hui. Il n'est pas à exclure que des raids semblables aient eu lieu au cours des siècles ayant précédé l'arrivée des Espagnols, expliquant ainsi la fin de la première occupation cañari de la haute vallée, la présence d'une structure défensive massive sur place ainsi que les traces de céramique jivaro mentionnées.

De l'Équateur⁹⁴ jusqu'en Bolivie⁹⁵ en passant par le Pérou⁹⁶, l'archéologie et l'ethnohistoire montrent que les conflits entre les populations andines et amazoniennes semblent avoir été une constante dans le passé précolombien tardif des piémonts. Ces raids amazoniens pourraient en partie s'expliquer par des contextes où le besoin en sel ou en objets métalliques aurait pressé ces populations à « contourner » l'étape de l'échange⁹⁷ :

⁹¹ Guffroy 2008, 901

⁹² Idrovo Urigüen 2000, 65

⁹³ Chacón 1990, 50 ; Argudo 2009, 84, 85

⁹⁴ Valdez 2007, 594–598

⁹⁵ Alconini 2004, 389

⁹⁶ Pärssinen et Siiriäinen 2003, 74

⁹⁷ Saignes 1981, 160

« Cependant, poussées par leur cupidité, certaines bandes guaranis franchissaient le *limes* inca et risquaient des incursions à l'intérieur de l'empire. Les chroniqueurs espagnols qui ont recueilli les traditions historiques de l'ancien Pérou font souvent mention de ces raids et nous disent que les empereurs Yupanqui et Huayna Capac fortifièrent leurs frontières pour arrêter les 'barbares'⁹⁸ ».

Pour l'ordre analogiste andin de la période préhispanique tardive⁹⁹, les basses terres amazoniennes auraient dès lors été perçues comme un espace craint, en proie au chaos¹⁰⁰.

Dans le cas jivaro, les motivations des incursions guerrières pouvaient aussi aller bien au-delà des « simples » facteurs matériels invoqués ci-dessus. La notion de prédation¹⁰¹ serait en effet un élément essentiel dans l'éthos par définition guerrier de ce groupe. Là où l'échange invoqué précédemment implique une relation symétrique, la prédation serait au contraire asymétrique, dans le sens où l'une des entités en jeu prendrait la vie, le corps ou l'intériorité d'une autre sans rien lui apporter en retour¹⁰². La prédation se poserait donc comme un refus de l'échange¹⁰³. Ce refus de l'échange équivaut également à un mécanisme de perpétuation de soi, et de renforcement des liens de solidarité, dans des sociétés sans chef et caractérisées par des habitats dispersés¹⁰⁴.

B. LES CONFLITS ENTRE CAÑARIS

Il a été proposé précédemment que le site El Cadi a vraisemblablement joué un rôle de lieu d'échanges. L'architecture de ce site rappelle par ailleurs celle des structures de la Sierra cañari de la vallée du Jubones, ce qui suggère que la construction d'El Cadi pourrait être attribuée aux populations de ce secteur. El Cadi est en outre entouré d'un site défensif/cérémoniel (La Florida, côté ouest), et d'un site de type mirador (Río Bravo). Un autre grand site défensif/cérémoniel (Buenos Aires - 1440 à 1640 apr. J.-C.), est implanté non loin. Cet état de fait permet de présupposer à son tour qu'El Cadi cherchait à être protégé. Outre la menace potentielle des populations jivaros évoquée antérieurement, les données ethnohistoriques locales et régionales permettent d'avancer une hypothèse supplémentaire à ce propos.

D'après les récits des chroniqueurs et les documents administratifs des premières années de la colonisation espagnole, à la période précolombienne tardive, les différents noyaux politiques cañaris étaient constamment en conflit¹⁰⁵. Chacun de ces groupes aurait notamment cherché à contrôler les zones d'accès stratégiques (tels que les couloirs de passage entre étages écologiques). La mise en place de réseaux d'échange ou de ports de commerce au sein

⁹⁸ Métraux 1962, 5

⁹⁹ Descola 2005, 289, 375

¹⁰⁰ Ibid., 375, 376

¹⁰¹ Descola 2014, 139

¹⁰² Descola 2003, 658

¹⁰³ Ibid., 663; Descola 2005, 469

¹⁰⁴ Descola 2003, 663 ; Descola 2005, 466

¹⁰⁵ Gallegos [1582] 1965, 275 ; de Pereira, Tostado et López [1582] 1965, 272 ; Idrovo Urigüen 2000, 63 ; Gauria 1965 ; Garcilaso de la Vega s/d, 160

de ce type d'espace aurait été un moyen pour ces groupes d'asseoir leur autorité dans ce contexte de « compétition »¹⁰⁶. Ces espaces étaient dès lors susceptibles d'attirer la convoitise des noyaux politiques rivaux¹⁰⁷. De ce point de vue, la ressemblance d'El Cadi avec les structures de la région du Jubones irait dans le sens d'une tentative de contrôle du noyau politique de ce secteur sur l'espace de circulation stratégique que représentait la vallée du fleuve Cuyes.

Toutes proportions gardées, il ne serait dès lors pas incongru de supposer que les forteresses de la basse vallée du Cuyes (en particulier Buenos Aires - 1440 à 1640 apr. J.-C.), auraient pu chercher à la préserver des convoitises venant des localités andines de Sígig, ayant probablement exercé une influence sur la vallée voisine du Cuchipamba¹⁰⁸. À titre de référence, nous citerons la rivalité historique attestée par les documents ethnohistoriques entre le hameau andin de Jima -traditionnellement associé à la vallée du fleuve Cuyes- et la bourgade andine de Sígig, quant à elle rattachée à la vallée du Cuchipamba, voisine du Cuyes¹⁰⁹ (voir chapitre 1 carte fig. 1.14).

En définitive, la culture matérielle et les données contextuelles rattachées à la vallée du fleuve Cuyes permettent de la caractériser comme espace à la fois d'échange et de conflit entre deux entités culturelles dont les traces matérielles se dissocient clairement. Ce contexte semble correspondre à la régularité mise en évidence par Roux *et al.* à partir de données actualistes, selon laquelle l'interaction régulière entre différents groupes renforce le maintien des frontières technologiques¹¹⁰.

En termes ontologiques, la vallée du fleuve Cuyes constituerait donc en ce sens une « zone d'interface » ou de frontière entre deux « nappes ontologiques¹¹¹ » (ici l'analogisme andin et l'animisme amazonien). Notre cas d'étude illustrerait donc bien le propos selon lequel « Bien que les cultures du piémont amazonien et celles des Andes aient été en contact continu sur des milliers de kilomètres et pendant des milliers d'années, leurs prémisses ontologiques respectives sont si peu compatibles que les migrations dans les deux sens de populations, de produits, d'institutions, d'idées, de motifs iconographiques ou de thèmes mythiques n'ont pas suffi à les rapprocher »¹¹².

III. MISE EN PERSPECTIVE REGIONALE

Outre la confirmation des hypothèses proposant une occupation cañari et jivaro de la vallée du Cuyes, dans son ensemble, la démarche adoptée dans le cadre de cette recherche a

¹⁰⁶ Salomon 1985, 525

¹⁰⁷ Morris 1985, 483

¹⁰⁸ voir Salazar 2000, 27

¹⁰⁹ Ekstrom 1981, 351

¹¹⁰ Roux *et al.* en préparation

¹¹¹ Descola 2011, 682 ; Descola 2013b, 257

¹¹² Descola 2013b, 268

également permis d'apporter des éléments d'information d'intérêt au vu des zones d'ombre posées par l'archéologie de la région.

Le premier d'entre eux est celui qui concerne la diachronie ou la synchronie des traditions Tacalshapa et Cashaloma. D'un point de vue spatial, l'approche technologique a ainsi pu confirmer que la tradition Tacalshapa est essentiellement présente dans l'actuelle province d'Azuay, et la tradition Cashaloma, dans celle de Cañar. La mise en perspective des datations disponibles pour chacune de ces traditions d'après la bibliographie consultée remettait déjà en question la diachronie de ces deux traditions. Il existe en effet une date ancienne pour Cashaloma, tandis que la dernière de Tacalshapa se situe trois siècles après le début communément admis de Cashaloma (1000 apr. J.-C.). État de fait qui suggérerait au moins une période de coexistence entre les deux traditions.

Les datations obtenues pour le « Tacalshapa du Cuyes » repoussent la fin de Tacalshapa à 1634 apr. J.-C., confirmant bien -au moins pour ce secteur-, que Tacalshapa a bien été contemporain de Cashaloma. Le tableau 9.1 de la page suivante présente le nouvel aspect du panorama chronique régional après incorporation des dates obtenues dans la vallée du fleuve Cuyes.

D'autre part, tel que spécifié en chapitre 1, Idrovo¹¹³ soupçonnait que le battage serait apparu dès Tacalshapa II (qu'il situe entre 100/200 av. J.-C. et 500 apr. J.-C.). Outre la présence de battoirs provenant de contextes non datés, en l'absence de données supplémentaires, Idrovo reconnaissait que cette origine supposée du battage restait tout à fait hypothétique¹¹⁴. Par comparaison avec le référentiel ethnographique constitué ici, l'analyse des collections Tacalshapa muséales et archéologiques (Cuyes), a permis de confirmer empiriquement que la céramique Tacalshapa a bien été mise en forme par battage, technique que l'on pourrait dès lors faire remonter au Tacalshapa I proposé par Idrovo à partir de sa datation de 110 av. J.-C (voir tableau 8.1).

« Côté amazonien », les datations obtenues dans le cadre de la thèse et la confirmation de leur rattachement à une tradition amazonienne permettent d'alimenter la chronologie existante au sujet de l'arrivée des groupes jivaros dans les piémonts (voir tableau 9.2). La présence de populations jivaros dans la vallée du Cuyes semble s'être manifestée de façon plus tardive que dans les autres régions de l'Amazonie équatorienne de tradition jivaro. Ceci est d'autant plus compréhensible que des populations cañaris étaient déjà implantées à proximité, contrairement à la région de l'Upano par exemple, qui, tel que précisé en chapitre 1, avait été abandonnée avant l'arrivée des Jivaros suite à une éruption volcanique¹¹⁵. Plus au sud, dans les vallées du Zamora et du Chinchipe, l'état actuel des connaissances ne donne pas lieu de penser non plus à un éventuel conflit entre les nouveaux-venus jivaros et des populations présentes sur place auparavant, les dernières traces de celles-ci remontant au début de la Période du Développement Régional¹¹⁶.

¹¹³ Idrovo Urigüen 2000, 53, 55

¹¹⁴ Ibid., 57

¹¹⁵ Rostain 2008, 87

¹¹⁶ Valdez 2013, 36

CULTURE	DATE (apr. J.-C., Si non précisé)	CODE LABORATOIRE	SITE	RÉFÉRENCE
Tacalshapa	110 +/-50 (av. J.-C.)	?	Pumapungo	Idrovo (2000 : 54)
	585+/-130	2-B02-83	Casa Llanos (puits d'offrande)	Valdez (1984 : 228)
	825+/-120	3-CA1Z1-83	Casa Llanos (fond de la cuvette)	Valdez (1984 : 228)
	1115+/-180	3-H1-83	Casa Llanos (huaca n.1)	Valdez (1984 : 228)
	1154 à 1260	Ly-16924	Espíritu Playa (secteur 1 vallée du Cuyes)	Lara 2016
	1270 à 1315 et 1356 à 1389	Ly-16925		
	1320+/-255	2-TP1-83	Casa Llanos (sondage cuvette)	Valdez (1984 : 228)
	1451 à 1634	Ly-16923	San Miguel (secteur 2 vallée du Cuyes)	Lara 2016
Cashaloma	380 -540	? Institut für Bodemkunde (Universität de Bonn)	Pilaloma (Ingapirca)	Meyers in Jaramillo (1976 : 123)
	920-1040			
	990+/-70	CSIC319	Pilaloma 1	Alcina Franch (1981 : 97)
	1030+/-50	CSIC338 et CSIC339	Pilaloma 2	
	1200+/-70	? Institut für Bodemkunde (Universität de Bonn)	Intihuayco (Ingapirca)	Jaramillo (1976 : 156)
	1250+/-60			
	1250+/-70	CSIC336	Pilaloma 2	Alcina Franch (1981 : 97)
	1260+/-60	? Institut für Bodemkunde (Universität de Bonn)	Intihuayco (Ingapirca)	Jaramillo (1976 : 156)
		CSIC322	Pilaloma 1	Alcina Franch (1981 : 97)
	1370+/-70	CSIC323		
	1400 +/-60	CSIC335 et CSIC337	Pilaloma 2	

Tableau 8.1 : Datations C14 existant à ce jour pour la céramique Tacalshapa et Cashaloma (actualisé à partir des données issues de la vallée du fleuve Cuyes)

VALLÉE HYDROGRAPHIQUE	DATES ASSOCIÉES (apr. J.-C.)	SOURCE
UPANO	692 – 892	Rostain (2006 : 340)
	892 – 1023	
	1031 – 1155	
	1055 – 1259	
	1211 – 1285	
BAS CUYES	1270 - 1400	Lara (2010 : 140), 2016
	1410 - 1470	
	1440 - 1640	
	1450 - 1650	
HAUT ZAMORA/QUIMI	690 -900	Villalba (2011 : 12)
	780-990	
	880-1020	
	893-1156	Guffroy (2006, 351)
	1279-1400	Villalba (2011 : 12)
	1281-1400	
	1310- 1360	
MOYEN ET BAS ZAMORA / CHINCHIPE	1290 -1410	Guffroy (2006, 351)
	1320-1440	Valdez et Guffroy (s/d, s/p)
	1317-1437	Guffroy (2006, 351)
	1410-1640	Valdez (2013 : 36)
	1480-1640	
	1680-1740	
	1660- 1960	

Tableau 8.2 : Datations correspondant à l'occupation jivaro (Amazonie méridionale équatorienne).

D'un point de vue chronologique, l'occupation jivaro la plus ancienne se trouve pour l'instant dans les vallées de l'Upano et du Quimi/Haut Zamora (VIIème siècle). La présence des Jivaros est ensuite attestée dans le bas Cuyes ainsi que le bas et moyen Zamora/Chinchipe plus tard, à partir du XIIIème siècle.

D'un point de vue technique, aussi bien la description de Villalba que l'étude de l'échantillon en provenance du Quimi du fonds Santa Ana La Florida étudié ici nous permettent de rattacher cette céramique à celle de la vallée du fleuve Cuyes (groupe technique « absence de colombins apparents »). Comme on l'a vu dans le chapitre 6, la céramique jivaro du Chinchipe se rattache à un autre groupe technique (colombins apparents), plus tardif et ayant connu une évolution intrinsèque concernant essentiellement le type de pose de colombin.

De ce fait, il a été démontré ici que le groupe technique « colombins apparents » et le groupe technique « absence de colombins apparents » se rattachent à la même tradition (colombins sur galette modelée). Le terme de « corrugado » -qui fait référence à la présence de colombins apparents- devrait dès lors faire uniquement référence au groupe technique correspondant, et non pas à la tradition en tant que telle, pour laquelle il est préférable de parler de « céramique jivaro », tout au moins pour la période d'Intégration des vallées évoquées ici. Tel que précisé dans le chapitre précédent, le colombine est en effet une technique répandue en Amazonie. En dehors de la sphère jivaro (comprise entre les vallées du Pastaza au nord et du Chinchipe au sud¹¹⁷), on retrouve en effet du corrugado à partir du XI^{ème} siècle dans le Cuyabeno (Amazonie nord de l'Équateur) et dans l'Ucayali (Amazonie nord du Pérou) à partir du VII^{ème} siècle¹¹⁸.

IV. SYNTHÈSE

En guise de bilan général, la thèse a permis de répondre à son questionnement initial concernant la filiation ethnique des populations rattachées aux structures en pierre de la vallée du Cuyes à l'époque précolombienne tardive. Il a ainsi été déterminé que la partie haute de la vallée a été occupée par des populations cañaris implantées sur place entre 1154 et 1634 apr. J.-C., sans doute dans le cadre d'un système vertical d'exploitation des ressources. Si les secteurs 2 (San Miguel) et 3 (Ganazhuma) semblent avoir été des établissements permanents, le secteur 1 (Espíritu Playa), pourrait avoir été exploité de façon saisonnière (récoltes de maïs). L'hypothèse d'une présence inca indirecte n'est pas à exclure.

La basse vallée du Cuyes quant à elle rend compte d'une céramique de tradition jivaro associée à une occupation datée entre 1270 et 1650 apr. J.-C. Tout semble indiquer que ce secteur aurait fait partie du territoire de mobilité de populations jivaros, caractérisées par la pratique de l'agriculture itinérante. D'autre part, la présence de structures andines au sein de cet espace semble également indiquer que ce dernier aurait été le scénario d'échanges entre populations andines et amazoniennes, mais aussi de conflits, aussi bien entre Cañaris et Jivaros qu'entre factions politiques cañaris rivales.

Enfin, d'un point de vue régional, cette recherche a permis de conforter l'hypothèse de la diachronie entre les cultures Tacalshapa et Cashaloma de la tradition cañari. Côté amazonien, en ce qui concerne la région d'origine du matériel étudié (comprise entre le Haut Zamora et le Chinchipe), elle a également permis de mettre en évidence deux groupes techniques au sein de la tradition jivaro : colombins apparents (le plus récent, bassin du Chinchipe) et absence de colombins apparents (le plus ancien, bassin du Haut Zamora).

¹¹⁷ Rostain 2012, 75

¹¹⁸ Guffroy 2006, 351

CONCLUSION

Cette thèse avait pour objectif de déterminer l'origine ethnique des habitants précolombiens de la vallée du fleuve Cuyes. Les hypothèses proposées par les auteurs ayant précédemment abordé la question faisaient état de la présence de populations cañaris, jivaros, et/ou incas. Ayant repris cette question non-résolue en 2009, nous avons tout d'abord tenté d'y répondre à travers une étude morpho-stylistique de la céramique que nous avons exhumée dans le courant de la même année. Malheureusement, ce matériel étant dépourvu d'éléments stylistiques diagnostiques, les résultats de cette étude furent plutôt limités. La découverte quelques années plus tard de l'approche technologique est alors apparue comme une alternative possible face à cette impasse.

Cette approche étudie les chaînes opératoires mises en œuvre dans la fabrication d'un récipient, particulièrement les opérations techniques concernant le façonnage. Du fait des mécanismes sociaux et cognitifs propres à l'apprentissage nécessaire à leur transmission, ces techniques constituent en effet des traditions s'inscrivant dans la longue durée au sein de chaque groupe de production. Elles constituent dès lors des marqueurs d'identification fiables de ces groupes¹.

Dans l'objectif de répondre à la question sur l'origine des habitants précolombiens de la vallée du fleuve Cuyes, nous avons donc choisi d'appliquer l'approche technologique aux assemblages archéologiques de cette vallée. La démarche mise en place à cet effet a tout d'abord impliqué d'effectuer une série d'enquêtes ethnographiques parmi les cinq principales communautés de potiers encore en activité dans le Sud-Est de l'Équateur. Ces derniers sont considérés comme les descendants des habitants précolombiens de la région, ce qui, d'après les principes de stabilité cognitive des techniques de façonnage énoncés ci-dessous, rendait plus que probable l'identification de techniques d'origine précolombienne. En dépit de quelques variantes locales concernant les outils utilisés, les décors ou encore les formes, deux grandes traditions techniques ont ainsi été identifiées : la tradition andine du modelage/battage, et la tradition amazonienne du colombinage. Pour chacune, nous avons soigneusement consigné dans le détail l'ensemble des opérations mises en œuvre, notamment le type d'outil employé et l'état hygrométrique de la pâte.

Un échantillon d'objets fabriqués à partir de ces techniques a pu être récupéré afin ensuite de constituer un référentiel d'attributs diagnostiques. Ce référentiel a permis d'identifier les traditions techniques de collections muséales précolombiennes d'origine cañari, inca et jivaro, ainsi que celles des assemblages céramiques provenant de nos fouilles dans la vallée du fleuve Cuyes. Tel que précisé, les hypothèses formulées sur l'origine possible des habitants précolombiens de la vallée du fleuve Cuyes mentionnent effectivement la possibilité d'une présence cañari, inca et/ou jivaro. L'analyse des collections muséales prises en compte s'est donc concentrée sur ces trois groupes, afin d'identifier leurs traditions techniques et ainsi confirmer l'existence d'une relation sur la durée entre groupe culturel et tradition technique.

¹ Roux 2010, 5, 6

Conjointement aux données issues des contextes archéologiques correspondants, la céramique provenant de la haute vallée du Cuyes a permis de proposer que celle-ci a effectivement été habitée par des populations d'origine cañari, probablement présentes sur place dans le cadre d'un système vertical (établissements permanents pour les secteurs de San Miguel et Ganazhuma, et saisonnier dans le cas du secteur d'Espiritu Playa). Les datations associées à cette céramique font état d'une occupation comprise entre 1154 et 1634 apr. J.-C. De la même façon, la céramique de la basse vallée du Cuyes et les données archéologiques et ethnohistoriques disponibles suggèrent que cet espace a été occupé par des populations jivaros. Les datations correspondantes se situent entre 1270 et 1650 apr. J.-C.

Aucune trace de céramique inca n'a été repérée dans l'assemblage du Cuyes. Au vu de la diversité des modalités de domination mises en place par les Incas sur les différentes régions de leur Empire, il est parfois difficile de déterminer leur présence uniquement à partir de données archéologiques. Les informations ethnohistoriques concernant la présence inca en territoire cañari semblent aller dans le sens d'une domination incomplète, essentiellement centrée autour des noyaux andins les plus peuplés, et ayant atteint la zone orientale de la Sierra cañari (c'est-à-dire les zones d'accès au piémont), de façon tardive. La tradition orale de la vallée du fleuve Cuyes signale que cette dernière n'a pas été occupée par les Incas, et aurait plutôt constitué une zone de refuge pour les populations andines cherchant à fuir les guerres incas. L'ensemble de ces données ne semble donc pas aller dans le sens d'une présence inca dans la vallée ; la possibilité d'une stratégie de domination indirecte par le biais de la subordination des élites locales, ou encore de la mise en place d'alliances visant à assurer l'approvisionnement en or, n'est pas à exclure pour autant.

La présence de structures architecturales de type andin dans la basse vallée -pour lesquelles nous avons proposé des fonctions défensives-cérémonielles et d'échange dans le cas de la plus grande (El Cadi)-, nous a amené à nous interroger sur la nature des contacts entre les populations en présence. Ces derniers semblent avoir été marqués par des épisodes tour à tour d'échanges et de conflits, dissociés de tout phénomène d'hybridation.

Pourtant, l'« hybridation » -perçue comme la rencontre entre modes d'identification² ou schèmes ontologiques différents-, est possible. Elle est attestée en particulier dans des contextes historiques de conquête, colonisation ou domination³. L'hybridation est de ce fait au cœur de l'histoire culturelle de l'Amérique du Sud. Mais au-delà de l'identification d'« airs de famille » superficiels entre une région et une autre du sous-continent, il reste encore beaucoup à faire en ce qui concerne la compréhension approfondie de ces formes d'hybridation et de leur évolution⁴. Dans certains cas, la présence même de cette hybridation est remise en question.

À l'issue de cette thèse, nous proposons qu'en tant qu'outil d'identification culturelle, l'approche technologique est particulièrement prometteuse en ce sens, dans la mesure où elle représente un outil fiable vis-à-vis de la mise en évidence de formes d'hybridation. Dans le cas du Cuyes, les données obtenues montrent clairement l'absence d'hybridation (en dépit de ce

² Ibid., 256 ; Descola 2008, 30

³ Descola 2013b, 257

⁴ Ibid., 275

que l'on aurait pu penser éventuellement dans un premier temps du fait du statut de transition tout au moins écologique de la vallée). L'obtention de ces résultats a été possible grâce à l'étude de céramiques cañaris et jivaros précolombiennes et actuelles. Pour chacun de ces deux groupes, l'approche technologique a permis de dégager des éléments pertinents dans le cadre des débats existant actuellement au sujet des processus d'hybridation ayant pu caractériser l'histoire cañari et jivaro. C'est ce que nous proposons d'illustrer ci-dessous.

1. Le cas cañari

Tel que précisé en chapitre 1, une hypothèse amplement diffusée aujourd'hui consiste à affirmer que les Cañaris préhispaniques ont disparu. Les populations se considérant aujourd'hui comme leurs descendants seraient en fait issues de mélanges entre les divers groupes s'étant retrouvés en territoire cañari depuis les *mitmakuna* de l'époque inca, jusqu'aux *forasteros* coloniaux ou migrants « économiques » originaires de diverses localités andines, cherchant à fuir l'exploitation espagnole⁵. Cette hypothèse reconnaît donc que les populations cañaris actuelles sont issues d'une hybridation, mais celle-ci serait dépourvue d'une quelconque « composante » cañari pré-inca.

Dans la diachronie, - c'est-à-dire, à partir du matériel céramique cañari précolombien jusqu'à l'observation des techniques mises en œuvre aujourd'hui par les potiers encore en activité dans la Sierra sud de l'Équateur-, l'approche technologique a permis de déterminer que la technique du battage est une constante. Un battage unique en son genre, dans le sens où le battoir est en céramique (ou en pierre également à l'époque préhispanique), alors qu'il est généralement en bois dans les autres parties du monde (Roux, comm. pers.). Selon les fondements de l'approche technologique, il est attesté que -du fait des processus d'apprentissage impliqués-, la transmission d'une technique se rattache à un ancrage cognitif profond⁶. Ce qui veut donc dire que si le battage, -technique « typiquement cañari »-, a survécu jusqu'à aujourd'hui, c'est bien parce qu'au moins « quelque part », un groupe de Cañaris a subsisté pour assurer cette transmission. Grâce à l'approche technologique, il est donc possible de confirmer que les traditions actuelles de la sierra sud de l'Équateur comportent au moins un élément cañari d'origine pré-inca.

Pourquoi alors est-il si difficile actuellement de trouver des traces de « cañarité » dans les traditions du sud de l'Équateur, -ce qui de fait a amené Hirschkind à proposer l'hypothèse de l'extermination des Cañaris préhispaniques ? La période cañari est « relativement » récente (cinq siècles) ; le passage des Incas a lui bien laissé des traces tangibles (le quichua que parlent les Cañaris actuels, leurs traditions). Le costume traditionnel des femmes se revendiquant actuellement comme Cañaris (chemise blanche brodée en coton et jupe plissée -la fameuse *pollera*), est en fait d'origine espagnole (Landívar, comm. pers.). Cette adoption du vêtement espagnol par les Cañaris est attestée dès l'époque coloniale⁷.

⁵ Hirschkind 2013, 59

⁶ Roux 2007, 165

⁷ Wachtel 2013, 224

De façon quelque peu caricaturale, Burgos déclare : « les Métis croient qu'ils viennent des Cañaris. Les Cañaris croient qu'ils viennent des Incas »⁸. À cela se rajoute un phénomène observé ailleurs en Amérique, en vertu duquel les individus se définissent essentiellement par leur appartenance à leur famille ou leur village plutôt qu'à un collectif élargi auquel ils s'identifieraient à travers une langue, une religion ou des traditions partagées⁹. Autrement dit, dans ces collectifs élargis, le sens de *groupalité* -entendu comme « sentiment d'appartenir à un groupe particulier, limité, solidaire¹⁰ » - est particulièrement faible¹¹.

À quoi doit-on cet état de fait ? Pourquoi le passé cañari est-il absent des traits culturels hybrides -Incas/Espagnols- ouvertement affichés par les populations actuelles de la Sierra sud de l'Équateur ? Il semblerait que ce phénomène soit redevable à la construction de représentations, d'imaginaires et de discours inhérents aux processus de créations d'identités propres aux formes d'hybridation¹². C'est ce que soulignent les travaux de Salomon, qui suggèrent que les Cañaris de l'époque coloniale auraient eux-mêmes choisi de se rattacher aux Incas et aux Espagnols, comme mécanisme d'auto protection face à l'oppression coloniale¹³. En d'autres termes, les Cañaris n'auraient pas disparu, ils se seraient tout simplement recréé une identité composite dissociée de son contenu pré-inca, et qui aurait cherché à incorporer des éléments des traditions inca et espagnole, ceux-là même que l'on retrouve aujourd'hui d'un point de vue linguistique, gastronomique, vestimentaire, etc.

Entre les identités prétendues ou passées sous silence, on comprend donc mieux pourquoi il peut être si difficile -uniquement à partir de la documentation ethnohistorique ou des discours actuels-, de tenter de cerner un ensemble culturel déterminé. De ce fait, l'étude de la culture matérielle à partir d'une approche technologique permet de contourner les impasses posées par les aléas des discours indigènes passés ou présents, et d'y discerner les données moins dépendantes de représentations construites en vue d'intérêts particuliers. En ce sens, cette approche offre un fondement à une lecture sélective critique des sources ethnohistoriques et des discours actuels, permettant d'y faire un choix, démarche adoptée -comme on l'a vu-, dans le cadre de l'interprétation des données archéologiques de la vallée du Cuyes.

Par ailleurs, l'approche technologique a permis d'identifier d'éventuels moments d'hybridation ou au contraire de « scission » remontant plus loin dans le passé précolombien cañari. Il s'agit concrètement des liens entre Narrío et Cañari, et entre les Cañaris et les cultures précolombiennes de la côte nord du Pérou.

Il est communément admis que vers la fin du premier siècle apr. J.-C., la culture cañari succède à un ensemble culturel formatif connu sous le nom de Narrío (voir chapitre 1), dont on ne sait pas vraiment s'il partageait des liens quelconques avec les Cañaris en question¹⁴. Les

⁸ Burgos 2003, 42

⁹ Descola 2014, 185 ; Galinier et Molinié 2005, 17

¹⁰ Brubaker 2001, 79

¹¹ Roux *et al.* en préparation

¹² Gruzinski 2009, 57

¹³ Salomon 2013, 37

¹⁴ Idrovo Urigüen 2000, 52, 53

observations sommaires de pièces Narrío ayant pu être effectuées au cours de ce travail suggèrent que du point de vue de la technologie céramique, Narrío et l'ensemble cañari se distinguent clairement (absence d'hybridation). En effet, alors que les récipients Narrío semblent avoir été fabriqués au moyen de la technique du colombinage, les pots cañaris se rattachent quant à eux à la tradition très caractéristique du modelage/battage que l'on connaît. État de fait qui – en cas d'être confirmé –, suscite des questions qui se posent comme autant de perspectives de recherche : qui étaient les porteurs de la tradition Narrío ? D'où sont-ils venus ? Pourquoi ont-ils disparu de la Sierra ? D'où vient le groupe Cañari porteur de la tradition modelage/battage qui l'a remplacé ?

D'autre part, tel que précisé plus haut, le battage cañari est certes unique en son genre. Pourtant, le battage est également mis en œuvre dans le nord du Pérou, quoiqu'avec une variante significative : l'emploi d'une palette en bois en guise de battoir¹⁵, à la place du battoir en céramique cañari. En l'état actuel des connaissances, l'espace constitué par le sud de l'Équateur et le nord du Pérou serait le seul en Amérique où le battage serait pratiqué¹⁶, ce qui suscite là encore plusieurs questions. La présence de cette technique dans deux espaces juxtaposés serait-elle synonyme d'un contact ayant existé quelque part dans le temps entre les populations en présence, le battage ayant ensuite évolué différemment dans chacun d'eux ?

Tel que précisé en chapitre 1, des *mitmakuna* cañaris ont été déportés sur la côte nord du Pérou. Mais le battage semble être attesté dans cette zone bien avant¹⁷, au moins à partir de 700 de notre ère¹⁸. Les premières dates Tacalshapa (céramique cañari battue, ainsi qu'il a été démontré), remontent à 110 avant notre ère¹⁹ et 525 de notre ère²⁰ (voir chapitre 1, tableau 1.1). Ce qui voudrait dire que s'il y a effectivement eu un groupe « d'origine » nord-andin caractérisé par la tradition technique du battage, ce dernier serait plutôt à chercher « côté équatorien ». De ce point de vue, il peut être proposé à titre d'hypothèse que le battage péruvien actuel est issu d'une évolution du battage cañari originel, éventuellement due à une migration de populations de la Sierra sud de l'Équateur vers le nord du Pérou survenue vers le VI^e ou le VII^e siècle de notre ère.

2. Le cas jivaro

La tradition du colombin est partagée dans la diachronie et la synchronie par une série de populations répandues sur un vaste territoire recouvrant l'ensemble du bassin amazonien²¹. L'hypothèse proposée par Meggers en 1982 au sujet d'une origine tupi-guarani de cette tradition, -dont la diffusion serait due à une expansion de ce groupe-, a été remise en question. À partir des travaux de Lathrap notamment, Jean Guffroy²² signale que cette tradition est en

¹⁵ Ramón Joffré 2008, 481

¹⁶ Sjöman 1989, 70

¹⁷ Druc 2009, 101

¹⁸ Cleland et Shimada 1994, 700 ; Cárdenas Marín 1985, 36

¹⁹ Idrovo Urigüen 2000, 54

²⁰ Valdez 1984, 228

²¹ Coutet 2009, 150, 167

²² Guffroy 2006, 348

effet caractéristique de deux autres familles linguistiques dissociées de l'expansion tupi-guarani : les Arawak (Nord du bassin amazonien), et les Jivaroan/Panoan à l'Est. D'après Guffroy²³, la mise en œuvre de la technique du colombin parmi chacun de ces groupes est ainsi à rechercher au sein de leurs propres dynamiques internes d'évolution culturelle.

En Amazonie équatorienne, les études basées sur des critères morpho-stylistiques relèvent en effet des différences entre les assemblages de céramique corrugada du nord (Cuyabeno), du « centre-sud » (Pastaza/Upano), et du sud (Zamora, Chinchipe), tel que précisé en chapitre 1. Au sud, il a été signalé que la richesse des décors du corrugado de Zamora Chinchipe est en contraste avec la « sobriété » du corrugado du Haut Zamora (auquel le matériel de la basse vallée du Cuyes semble être rattaché), le corrugado de l'Upano étant un « intermédiaire » entre les deux.

Des différences peuvent exister également au sein de chacun de ces espaces. Dans le cas du Cuyabeno, Arellano²⁴ les attribue à d'éventuels contacts avec d'autres populations. Valdez et Guffroy²⁵ rattachent celles du Chinchipe à des distinctions sociales ou à des évolutions temporelles.

Ce dernier facteur semble être confirmé par notre analyse technologique du corrugado de Zamora-Chinchipe (fonds du musée de site Santa Ana La Florida, voir chapitre 6). Cette dernière a ainsi identifié des différences au niveau des types de procédés de jointure, qui ont pu être rattachées à des séquences chronologiques différenciées. Chacune d'elle se caractérise par un type de décor particulier, mais la persistance des formes et de trois techniques décoratives dans le temps (application d'éléments rapportés, impression et incision), évoquent une évolution intrinsèque du corrugado du Chinchipe plutôt qu'une hybridation due à un contact avec une tradition différente.

De manière tout à fait caractéristique, la céramique Quichua Canelos (Amazonie nord de l'Équateur) offre un aperçu actuel de ce que peut être une hybridation impliquant une tradition d'origine jivaro.

Le façonnage de la céramique Quichua Canelos tel que documenté dans la bibliographie²⁶ semble correspondre au façonnage jivaro tel qu'il a pu être mis en évidence dans les chapitres 5 et 6 (jointure en biseau interne). À quelques détails près, le mythe d'origine de la céramique²⁷ des Quichua Canelos est le même que celui raconté par la potière shuar Anita Tsukanka (chapitre 4). Les sources bibliographiques évoquées ci-dessus suggèrent toutefois des différences notoires entre le répertoire morpho-stylistique Quichua Canelos et celui de la tradition jivaro correspondant au matériel examiné dans le cadre de cette thèse. L'emploi de techniques de décors en surface utilisées pour représenter une gamme de motifs extrêmement riches et variés est totalement absente des assemblages jivaros étudiés ici. La figuration de ces

²³ Ibid., 349

²⁴ Arellano 2014, 127

²⁵ Valdez et Guffroy s.d., s/p ; voir aussi Guffroy 2006, 350

²⁶ Sjöman 1992, 345 ; Rostain *et al.* 2014, 52 ; Whitten et Whitten Jr. 1981, 125

²⁷ Rostain *et al.* 2014, 88

motifs correspondrait à l'expression de ressentis d'ordre spirituel²⁸ ou politique, tel que mis en évidence dans ce dernier cas par les travaux de Brenda Bowser dans la communauté Quichua Canelos de Conambo²⁹.

La terminologie employée dans le domaine de la céramique est entièrement quichua, qui est en fait la langue parlée par les Quichuas Canelos. Tel que spécifié en chapitre 1, le quichua est une langue dérivée du quechua andin originaire du Pérou. Son expansion en Équateur débute avec l'avancée inca au XV^e siècle, et se consolide ensuite à l'époque coloniale avec l'évangélisation catholique. De fait, les données ethnohistoriques révèlent que les Quichuas Canelos sont à l'origine une ethnie néocoloniale (aussi connue sous le nom de Quichuas ou Sacha Runa), qui s'est formée entre les XVI^e et XVII^e siècles dans une mission dominicaine appelée Canelos, implantée dans la région du Haut Bobonaza³⁰ (Amazonie nord de l'Équateur). Cette mission regroupait des populations andines fugitives originaires des provinces actuelles de Tungurahua et Chimborazo, ainsi que des populations amazoniennes Záparas et Gaes³¹. On parle aussi de la présence de groupes Quijos, population d'origine andine et/ou étroitement rattachée à la Sierra adjacente³². La mission de Canelos constituait en somme une zone de refuge pour les indiens cherchant à fuir les exactions espagnoles, aussi bien côté andin que côté amazonien. La dualité propre au monde andin régissait le schéma d'habitat de la Mission. Jusqu'au XVII^e siècle au moins, aucun contact avec les groupes jivaros n'est signalé³³. Les données restent floues quant à l'époque et aux motivations sous-jacentes, mais aujourd'hui, les mariages entre Quichuas et Achuars se sont répandus, tandis que l'on a assisté au développement de communautés mixtes quichua/achuar, comme celle de Conambo évoquée plus haut³⁴.

Le façonnage actuel de la céramique Quichua-Canelos remonte-t-il à cette période de contact avec les (femmes) achuars ? La question mérite d'être posée. De fait, au-delà du domaine de la céramique, les Quichuas Canelos ont en commun d'autres traits culturels avec la famille jivaro³⁵. D'après Philippe Descola, cet état de fait ne suffit pourtant pas à inclure les Quichuas Canelos dans le continuum « jivaroïde », dont ils ne partagent pas notamment l'ethos prédateur caractéristique de ce groupe. En effet, aux yeux des Jivaros, les Quichuas ne font pas partie du « cycle de la chasse aux têtes et du rapt de femmes », réservé à ceux que les Jivaros considèrent comme leurs semblables³⁶. Par le biais du mariage, les Quichuas représenteraient ainsi pour les Jivaros « l'alternative d'un devenir-autre à tous ceux qui seraient tentés par un changement d'identité³⁷ ».

²⁸ Whitten et Whitten Jr. 1981, 128 ; Rostain *et al.* 2014, 80

²⁹ Bowser 1995, 3, 4

³⁰ Renard-Casevitz, Saignes et Taylor 1988, 268

³¹ Ibid., 257

³² Costales et Costales 1983, 35 ; Oberem 1980, 31

³³ Renard-Casevitz, Saignes et Taylor 1988, 277

³⁴ Bowser 1995, 3, 4

³⁵ voir aussi Karsten 1923, 7

³⁶ Harner 1972, 148, 187

³⁷ Descola 2005, 494

Les cas cañaris et jivaros ne sont que deux exemples ponctuels de phénomènes que l'on retrouve à l'échelle de la région, du fait de son histoire millénaire fondée sur des processus complexes de mouvements de populations et d'hybridations. Une des hybridations les plus récentes et les plus « bouleversantes » correspond bien entendu au contact avec le monde européen. La culture matérielle -et en particulier la céramique, ainsi qu'il a été mentionné en introduction-, témoigne elle aussi de cette rencontre. Elle constitue en ce sens un domaine d'étude prometteur concernant la compréhension de l'hybridation entre l'Europe et les sociétés précolombiennes locales, et donc l'origine des cultures métisses actuelles.

En définitive, la recherche dont le cheminement et les résultats viennent d'être présentés au fil des pages précédentes, a initialement surgi en réponse à une contrainte méthodologique concrète, à savoir, l'impossibilité d'appliquer une étude morpho-stylistique à un matériel ... dépourvu de décors. Toutefois, au fur et à mesure de son développement, il s'est avéré que la démarche adoptée en conséquence a non seulement permis de répondre à un questionnement restreint dans le temps et dans l'espace -l'origine des habitants préhispaniques tardifs de la vallée du fleuve Cuyes-, mais qu'elle était surtout porteuse d'un formidable potentiel au vu des problématiques passées et présentes concernant la genèse et l'évolution culturelle des Andes Septentrionales et de l'Amazonie Occidentale dans leur ensemble. Il ne fait désormais plus aucun doute que dans cette partie du « Nouveau Monde » aussi, l'approche technologique a de beaux jours devant elle.

BIBLIOGRAPHIE

- Aguilar Vázquez, C. 1974. "Xima," *Obras completas de Carlos Aguilar Vázquez, 1897-1967, Prosa* (Ministerio de Educación, Quito).
- Aguilera, M. 2003. "Del San Miguel hacia el Norte," *Cuyabeno ancestral* (Simbioe, GAIA, WALSH Ecuador, Quito).
- Aguirre, L. 1989. "Un horno cerámico en Tomebamba," *Catedral Salvaje* , 9.
- Alcedo, A. de 1960. "Diccionario geográfico-histórico de las Indias occidentales o América," *Cuenca a través de cuatro siglos* (Cuenca) 137–45.
- Alcina, J. 1981. "Fechas radiocarbónicas en la arqueología del Ecuador," *Revista Española de Antropología Americana* , 95–101.
- Alconini, S. 2004. "The southeastern inka frontier against the Chiriguanos: structure and dynamics of the inka imperial borderlands," *Latin American Antiquity* 15, 389–418.
- Alconini, S. 2008. "Dis-embedded centers and architecture of power in the fringes of the Inka empire: new perspectives on territorial and hegemonic strategies of domination," *Journal of Anthropological Archaeology* 27, 63–81.
- Almeida Durán, N. ; G. Larriva de A. ; L. Chacón J. ; D. Suárez G. 1991. *Nuevos estudios sobre el Azuay aborigen* (Universidad del Azuay, Cuenca).
- Almeida Durán, N. 1993. "Tecnología americana antigua. Algunos elementos," *Universidad Verdad* , 85–96.
- Almeida Durán, N. 1987. "Phase 'Zarza' : la période d'intégration," *Loja préhispanique : recherches archéologiques dans les Andes Méridionales de l'Équateur* (Recherches sur les civilisations, Paris) 259–87.
- Almeida Reyes, E. 1999. *Estudios arqueológicos en el Pucara de Rumicucho* (Banco Central del Ecuador, Quito).
- Archivo Nacional Histórico de Cuenca 1711. Ordenanza para la creación del pueblo de Paccha.
- Archivo Nacional Histórico de Quito 1682. Serie Tierras, Caja 14.
- Archivo Nacional Histórico de Quito 1782. Serie Cacicazgos, Caja 21, libro 5.
- Arellano, J. 2000. "Primeras evidencias del Formativo Tardío en la Sierra Central del Ecuador," *Formativo Sudamericano, una revaluación* (Abya-Yala, Quito) 160–75.
- Arellano, J. 2014. "Territorios prehispánicos en las regiones interfluviales, norte de la Amazonía del Ecuador," *Bulletin de l'Institut Français d'Etudes Andines* 43, 111–32.
- Argudo, J. 2009. *Zhima, Shima, Xima, Jimia, Gima, Jima "Un pueblo que nació en la prehistoria"* (Editorial Don Bosco, Cuenca).
- Arias Dávila, P. 1965. "Relación que envió a mandar su majestad se hiciese de esta ciudad de Cuenca y de toda su provincia (Pacaibanba o Leoquina)," (Atlas, Madrid) 278–81.

Arnold, D.E. 1975. "Ceramic Ecology of the Ayacucho Basin, Peru: Implications for Prehistory," *Current Anthropology* 16, 183–205.

Arnold, D.E. 1994. "Tecnología cerámica andina: una perspectiva etnoarqueológica," *Tecnología y organización de la producción de cerámica prehipánica en los Andes* (Pontificia Universidad Católica del Perú, Fondo Editorial, Lima).

Bagot, F. 2003. *El dibujo arqueológico, la cerámica: normas para la representación de las formas y decoraciones de las vasijas* (Centro Francés de Estudios Mexicanos y Centroamericanos, México).

Balfet et al., H. 1989. *Lexique et typologie des poteries pour la normalisation de la description des poteries* (Presses du CNRS, Paris).

Barnes, M. et D. Fleming 1989. "Charles Marie de La Condamine's report on Ingapirca and the development of scientific field work in the Andes, 1735-1744," *Andean Past* , 175–236.

Barragán G., J., C. Ortiz et M. Merlyn Z. 1991. "Placeres auríferos en el Ecuador," (document inédit) 14 pages.

Bello Gayoso, A. 1965. "Relación que enbio a mandar su magestad se hiziese desta ciudad de Cuenca y de toda su provincia," *Relaciones Geográficas de Indias – Perú* (Ediciones Atlas, Madrid) 265–90.

Benavente, H. 1994. "Relación de la conquista de Macas por el capitán Hernando Benavente," *Conquista de la región jívara* (MARKA/IFEA, Quito) 59–64.

Bianchi, C. et A.A. V.V. 1982. *Artesanías y técnicas shuar* (Mundo Shuar, Sucúa).

Bowser, B. 1995. Style vs. substance: an ethnoarchaeological analysis of Achuar and Quichua pottery from the ecuadorian Amazon. Paper presented in the symposium "The Western Amazon: new directions in research", 60th annual meeting of the Society for American Archaeology, Minneapolis, Minnesota.

Bowser, B.J. 2000. "From Pottery to Politics: An Ethnoarchaeological Study of Political Factionalism, Ethnicity, and Domestic Pottery Style in the Ecuadorian Amazon," *Journal of Archaeological Method and Theory* 7, 219–48.

Bray, T. 1992. "Archaeological survey in northern highland Ecuador: Inca imperialism and the pais Caranqui," *World Archaeology* 24, 218–33.

Bray, T. 1995. "Pimampiro y puertos de comercio: investigaciones arqueológicas recientes en la Sierra Norte del Ecuador," *Perspectivas regionales en la arqueología del suroccidente de Colombia y norte del Ecuador* (Editorial Universidad del Cauca, Popayán) 342.

Bray, T.L. 2003. *Los efectos del imperialismo Incaico en la Frontera Norte: una investigación arqueológica en la sierra septentrional del Ecuador* (Abya-Yala : MARKA, Instituto de Historia y Antropología Andinas, Quito).

Bray, T.L. et J. Echeverría Almeida 2014. "The late imperial site of Inca-Caranqui, northern highland Ecuador: at the end of Empire," *Ñawpa Pacha, Journal of Andean Archaeology* 34, 177–99.

Brazzera, M. 2011. Investigación del patrimonio cultural inmaterial vinculado a la alfarería con técnicas prehispanicas de Jatunpamba y Las Nieves (Rapport présenté à l'INPC, Cuenca) 89 pages.

Bril, B. ; R. Rein ; T. Nonaka ; F. Wenban-Smith 2010. "The role of expertise in tool use: skill differences in functional action adaptations to task constraints," *Journal of experimental psychology: human perception and performance* 36, 825–39.

- Bril, B. 2015. "Learning to use tools: a functional approach to action," *Francophone perspectives of learning through work* (Springer International Publishing, Switzerland) 95–118.
- Brown, D.O. 1999. Informe preliminar de las investigaciones arqueológicas en la Hacienda San Agustín de Callo, provincia de Cotopaxi, Fase II (Rapport présenté à l'INPC, Quito).
- Brown, D.O., D. Anthony et B. Camino 2009. Informe preliminar de las investigaciones arqueológicas en la Hacienda San Agustín de Callo, provincia de Cotopaxi, Fase IV (Rapport présenté à l'INPC, Quito).
- Brown-Vega, M. 2010. "Regional Patterns of fortification and single forts: evaluating the articulation of regional socio-political dynamics with localized phenomena," *Comparative Perspectives on the Archaeology of Coastal South America*, (University of Pittsburgh, Pittsburgh) 169–89.
- Brubaker, R. 2001. "Au-delà de l'identité," *Actes de la recherche en sciences sociales, l'exception américaine* (2) 139, 66–85.
- Burger, R. 2013. "In the realm of the Incas," *Merchants, Markets and Exchange in the Pre-Columbian World* (Dumbarton Oaks Research Library and Collection, Washington) 319–34.
- Burgos, H. 2003. *La identidad del pueblo cañari, de-construcción de una nación étnica* (Abya-Yala, Quito).
- Cabello Balboa, M. de 1945. *Miscelánea antártica* (Editorial ecuatoriana, Quito).
- Calvo Trías, M. et J. García Rosselló 2012. "Tradición técnica y contactos: un marco de reflexión centrado en la producción cerámica," *Neolithic Networks Rubricatum. Revista del Museu de Gavà*, 393–401.
- Calvo Trías, M. et J. García Rosselló 2014. "Acción técnica, interacción social y práctica cotidiana: propuesta interpretativa de la tecnología," *Trabajos de prehistoria*, 7–22.
- Cárdenas, B. 2004. *Caciques cañaris* (Casa de la Cultura Ecuatoriana, Núcleo del Cañar, Azogues).
- Cárdenas, M. 1985. "Trabajos arqueológicos en el macizo de Illescas, desierto de Sechura, Piura", *Arqueología del Macizo de Illescas* (Pontificia Universidad Católica del Perú, Dirección Académica de Investigación, Lima) 5-29.
- Carrillo, A. s/d. "El señorío de los Cuyes," *Cuenca Ilustre*, 76–79.
- Carrillo, A. 2003. "El señorío de los Cuyes," *Cuenca Ilustre*, 59–61.
- Cauliez, J. 2010. Motif - Incision simple avec une pointe mousse. Blog CerAfIm, <http://lampea.cnrs.fr/cerafim/spip.php?article160>
- Cauliez, J. 2011. "2900-1900 av. n.-è. Une méthodologie et un référentiel pour un millénaire de produits céramiques dans le Sud-Est de la France," *Préhistoires Méditerranéennes* (supplément).
- Chacón, J. 1990. *Historia del Corregimiento de Cuenca 1557-1777* (Banco Central del Ecuador, Cuenca).
- Chamussy, V. 2012. "Empleo de las armas arrojadas del área centro-andina: ¿armas de caza o de guerra?", *Arqueología y sociedad* 24, 43-87.
- Chaumeil, J.-P. et J. Fraysse-Chaumeil 1981. "'La Canela y el Dorado': les indigènes du Napo et du Haut-Amazone - au XVIème siècle," *Bulletin de l'Institut Français d'Études Andines* X, 55–86.

Cieza de León, P. 1986. *Crónica del Perú (primera parte)* (Pontificia Universidad Católica del Perú Academia Nacional de la Historia, Lima).

Cleland, K. et I. Shimada 1994. "Cerámicos paleteados: tecnología, esfera de producción y sub-cultura en el Perú antiguo", *Tecnología y organización de la producción de cerámica prehispánica en los Andes* (Fondo Editorial de la Pontificia Universidad Católica del Perú, Lima) 321-348.

Cobo, B. 1892. *Historia del Nuevo Mundo* (Imprenta de E. Rasco, Bustos Tavera, Sevilla).

Collier, D. et J.V. Murra 2007. "Reconocimiento y excavaciones en el Austro ecuatoriano," *Reconocimiento y excavaciones en el Austro ecuatoriano* (Casa de la Cultura Ecuatoriana, Núcleo del Azuay, Cuenca) 16–158.

Costales, A. et P. Costales 1983. *Amazonía: Ecuador-Perú-Bolivia* (Mundo Shuar, Équateur).

Courty, M.-A. et V. Roux 1995. "Identification of Wheel Throwing on the basis of Ceramic Surface Features and Microfabrics," *Journal of Archaeological Science*, 17–50.

Coutet, C. 2009. *Archéologie du littoral de Guyane française : une approche ethnoarchéologique des techniques céramiques amérindiennes* (thèse de doctorat, Université de Paris I Panthéon Sorbonne).

Coutet, C. 2014. "La caractérisation techno-stylistique de la céramique de tradition auroquinoïde en Guyane : une approche ethnoarchéologique de la céramique amérindienne," *Karapa, revue d'anthropologie des sociétés amérindiennes anciennes, d'histoire et d'archéologie coloniale du bassin amazonien et du plateau des Guyanes*, 6–20.

Covey, R.A. 2008. "The Inca Empire," *Handbook of South American Archaeology* (Springer, New York) 809–30.

Cremonte, M.B. 1989. "La alfarería tradicional actual: reflexiones y posibles aplicaciones para la arqueología a través de dos casos de estudio," *Runa*, 117–33.

Cresswell, R. 1996. *Prométhée ou Pandore ? : propos de technologie culturelle* (Éditions Kimé, Paris).

Cutright, R.E. 2010. "Food, Family, and Empire: Relating Political and Domestic Change in the Jequetepeque Hinterland," *Comparative Perspectives on the Archaeology of Coastal South America*, (University of Pittsburgh, Pittsburgh) 27–44.

D'Altroy, T. 2003. *The Incas* (Blackwell Publishing, Singapour).

De Boer, W.R. et D.W. Lathrap 1979. "The Making and Breaking of Shipibo-Conibo Ceramics," *Ethnoarchaeology: implications of ethnography for archaeology* 102–38.

Degoy, L. 2005. "Variabilité technique et identité culturelle. Un cas d'étude ethnoarchéologique en Andhra Pradesh (Inde du sud)," *Pottery manufacturing processes: reconstitution and interpretation. Actes du XIVème congrès UISPP, Université de Liège, Belgique, 2-8 septembre 2001*, A. Livingstone-Smith, D. Bosquet, R. Martineau eds. (Archaeopress, Oxford) 49–56.

De La Fuente, G. 2011. "Urns, Bowls, and Ollas: Pottery-Making Practices and Technical in the Southern Andes during the Late Period (ca. A.D. 900 - A.D. 1450) (Catamarca, Northwestern Argentine Region, Argentina)," *Latin American Antiquity* 22, 224–52.

Delbey, T. et al. 2013. "Caractérisation pétrographique et granulométrique d'imitations de sigillées d'Argonne dans le Diocèse des Gaules," *SFECAG, Actes du Congrès d'Amiens* 465–74.

De los Ángeles, D. 1991. "Relación que envió a mandar su majestad se hiciese de esta ciudad de Cuenca y de toda su provincia," in Ponce, P. (ed.), *Relaciones histórico-geográficas de la audiencia de Quito*, s. XVI-XIX (Madrid) 372–406.

Denès, L. 2004. "Le battage dans la fabrication des céramiques coréennes à l'Âge du Fer.," *Techniques et culture*, 43–75.

De Pereira, M., J. Tostado et López 1965. "San Luis de Paute," *Relaciones Geográficas de Indias – Perú* (Ediciones Atlas, Madrid) 271–74.

Desbat, A. et A. Schmitt 2011. "Techniques et méthodes d'étude," *La céramique, la poterie du Néolithique aux temps modernes* (Errance, Paris) 9–96.

Descola, P. 1986. *La nature domestique, symbolisme et praxis dans l'écologie des Achuar* (Édition de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris).

Descola, P. 2003. "Anthropologie de la nature", résumé annuel. <http://www.college-de-france.fr/site/philippe-descola/resumes.htm>

Descola, P. 2005. *Par-delà nature et culture* (Gallimard, Paris).

Descola, P. 2008. "Sur Lévi-Strauss, le structuralisme et l'anthropologie de la nature. Entretien avec Marcel Hénaff," *Philosophie, Éditions de Minuit* 3, 8–36.

Descola, P. 2011. Anthropologie de la nature/Cour "Ontologie des images" (suite et fin), résumé annuel. <http://www.college-de-france.fr/site/philippe-descola/resumes.htm>

Descola, P. 2012. "Anthropologie de la nature", résumé annuel. <http://www.college-de-france.fr/site/philippe-descola/resumes.htm>

Descola, P. 2013a. "Anthropologie de la nature", résumé annuel. <http://www.college-de-france.fr/site/philippe-descola/resumes.htm>

Descola, P. 2013b. "De bas en haut," *Au miroir de l'anthropologie historique: mélanges offerts à Nathan Wachtel* (Presses Universitaires de Rennes, Rennes) 267–75.

Descola, P. 2014. *La composition des mondes* (Flammarion, France).

Dietler, M. et I. Herbich 1994. "Ceramics and ethnic identity: ethnoarchaeological observations on the distribution of pottery styles and the relationship between the social contexts of production and consumption," *Terre cuite et société. La céramique, document technique, économique, culturel* (ERA 36 - Centre de Recherche archéologique du CNRS) 459–72.

Dietler, M. et I. Herbich 1998. "Habitus, techniques, style: an integrated approach to the social understanding of material culture and boundaries," *The archaeology of social boundaries* (Smithsonian Institution Press, Washington, DC) 232–63.

Dillehay, T.D. 2013. "Economic Mobility, Exchange, and Order in the Andes," *Merchants, Markets and Exchange in the Pre-Columbian World* (Dumbarton Oaks Research Library and Collection, Washington) 283–308.

Druc, I. 2000. "¿Shashal o no shashal? Esa es la cuestión. Etnoarqueología cerámica en la zona de Huari, Ancash," *Bulletin de l'Institut Français d'Études Andines* 30, 157–73.

Druc, I. 2009. "Tradiciones alfareras, identidad social y el concepto de etnias tardías en Conchucos, Ancash, Perú," *Bulletin de l'Institut Français d'Études Andines* 38, 87–106.

- Druc, I. 2011. "Tradiciones alfareras del valle de Cajamarca y cuenca alta del Jequetepeque, Perú," *Bulletin de l'Institut Français d'Études Andines* 40, 307–31.
- Duche, C. et G. de Saulieu 2009. *Pastaza precolombino. Datos arqueológicos preliminares con el catálogo del Museo etnoarqueológico de Puyo y del Pastaza* (Abya-Yala, Quito).
- Ekstrom, P.J. 1975. "Responding to a new ecology: adaptations of colonists in eastern Ecuador," *Papers in Anthropology* 1, 25–38.
- Ekstrom, P.J. 1981. "Colonist Strategies of verticality in an eastern valley," *Cultural transformations and ethnicity in modern Ecuador* (University of Illinois Press, Urbana) 327–55.
- Espinoza, J. L. 2010. "La fundación de Cuenca: transición y poblamiento" (inédit) <http://arqueologia-diplomacia-ecuador.blogspot.fr/2015/07/la-fundacion-de-cuenca-transicion-y.html>
- Fernández Alvarado, J.C. 2010. "Cañaris del Norte, Cañaris del Sur: una visión desde el norte del Perú," *Ier Encuentro de Arqueólogos del Norte de Perú y Sur del Ecuador, Memorias* (Cátedra Abierta de Historia de Cuenca y su Región, Cuenca) 101–20.
- Fresco, A. 1984. *La arqueología de Ingapirca (Ecuador): Costumbres funerarias, cerámica y otros materiales* (Comisión del castillo de Ingapirca, Consejo de gobierno del museo arqueológico del Banco Central del Ecuador, Quito).
- Fuentes Bonilla, F. 1986. "Carta de Francisco de Fuentes Bonilla," *Investigación histórica de la minería en el Ecuador* (Ministerio de Energía y Minas, Instituto Ecuatoriano de Minería, Quito) 173.
- Galinier, J. et A. Molinié 2005. *Les Néo-Indiens, une religion du IIIème millénaire* (Odile Jacob, Courtry).
- Gallay, A. 2011. *Pour une ethnoarchéologie théorique: mérites et limites de l'analogie ethnographique* (Éditions Errance, Paris).
- Gallegos, G. de 1965. "Relación que enbio a mandar su magestad se hiziese desta ciudad de Cuenca y de toda su provincia - San Francisco Pueleusi del Azogue," *Relaciones Geográficas de Indias – Perú* (Ediciones Atlas, Madrid) 274–78.
- Gandon, E. ; R. Casanova ; P. Sainton ; T. Coyle ; V. Roux ; B. Bil ; R. J. Bootsma 2011. "A proxy of potters': throwing skill: ceramic vessels considered in terms of mechanical stress," *Journal of archaeological science* 38, 1080–89.
- García Rosselló, J. 2007. "La producción cerámica mapuche. Perspectiva histórica, arqueológica y etnográfica," *Actas del 6º Congreso Chileno de Antropología* 1932–46.
- García Rosselló, J. 2008. "Etnoarqueología de la producción cerámica. Identidad y territorio en los valles centrales de Chile," *Mayurqa, número monográfico* .
- García Rosselló, J. 2011. "Modelado, aprendizaje y espacio social: una reflexión desde la tecnología cerámica," *Revista Werken* 14, 63–74.
- García Rosselló, J. et M. Calvo Trías 2013. *Making pots: el modelado de la cerámica y su potencial interpretativo* (BAR International Series 2540,).
- Garcilaso de la Vega, I. s/d. *Comentarios Reales de los Incas* (Colección de Autores Peruanos, Lima).
- Gardin, J.-C. et al. 1976. *Code pour l'analyse des formes de poteries* (Éditions du Centre national de la Recherche Scientifique, Paris).

- Gasparini, G. et L. Margolies 1980. *Inca architecture* (Indiana University Press, Bloomington).
- Gassón, R.A. 2006. “Los sabios ciegos y el elefante: sistemas de intercambio y organizaciones sociopolíticas en el Orinoco y áreas vecinas en la época prehispánica,” *Contra la tiranía tipológica en arqueología* (Uniandes-CESA, Bogotá) 31–53.
- Gauria, M. de 1965. “Relación que envió a mandar su majestad se hiciese de esta ciudad de Cuenca y de toda su provincia (Cañaribamba),” *Relaciones Geográficas de Indias – Perú* (Ediciones Atlas, Madrid) 281–87.
- Gelbert, A. 2003. *Traditions céramiques et emprunts techniques dans la vallée du fleuve Sénégal* (Éditions de la Maison des sciences de l’homme : Epistèmes, Paris).
- Gelbert, A. 2005. “Reconnaissance des techniques et des méthodes de façonnage par l’analyse des macrotraces: étude ethnoarchéologique dans la vallée du Sénégal,” *Pottery Manufacturing Processes: Reconstruction and Interpretation* (BAR International Series 1349) 67–78.
- Gibson, A. et A. Woods 1997. *Prehistoric pottery for the archaeologist* (Leicester University Press, Grande-Bretagne).
- Gisbert, T. 2013. “Santiago, les pierres de foudre et les hallucinogènes,” *Au miroir de l’anthropologie historique : mélanges offerts à Nathan Wachtel* (Presses universitaires de Rennes, Rennes) 431–43.
- Gomart, L. 2010. “Méthodes d’étude technologique de corpus céramiques issus de contextes détritiques,” *Les Nouvelles de l’Archéologie* 119, 25–29.
- Gomis, D. 2007. “El territorio austral durante el Formativo tardío: una tentativa de reordenamiento espacial a partir de la arqueología,” *Reconocimiento y excavaciones en el Austro ecuatoriano* (Casa de la Cultura Ecuatoriana, Núcleo del Azuay, Cuenca) 291–328.
- Gomis, D. 2010. “Avances preliminares del inventario nacional de bienes arqueológicos del sur del Ecuador y el Norte del Perú,” *Ier Encuentro de Arqueólogos del Norte de Perú y Sur del Ecuador, Memorias* (Gráficas Hernández, Cuenca) 61–70.
- González Suárez, F. 1922. *Estudio histórico sobre los Cañaris pobladores de la antigua provincia del Azuay* (Universidad del Azuay, Cuenca).
- Gosselain, O. 1992. “Technology and Style: Potters and Pottery Among Bafia of Cameroon,” *Man, New Series* 27, 559–86.
- Gosselain, O.P. 2000. “Materializing Identities: an African Perspective,” *Journal of Archaeological Method and Theory* 7, 187–217.
- Gosselain, O.P. 2010. “Ethnographie comparée des trouses à outils de potiers au sud du Niger,” *Bulletin de la Société préhistorique française* tome 107, 667–89.
- Grieder, T. 2009. *Art and Archaeology of Challuabamba, Ecuador* (University of Texas Press, Austin).
- Gruzinski, S. 2009. *La pensée métisse* (Fayard, Paris).
- Guffroy, J. 2004. *Catamayo precolombino: investigaciones arqueológicas en la provincia de Loja, Ecuador* (Universidad técnica particular de Loja, Banco Central del Ecuador, IFEA, IRD, Loja).
- Guffroy, J. 2006. “El Horizonte corrugado: correlaciones estilísticas y culturales,” *Bulletin de l’Institut Français d’Etudes Andines* 35, 347–59.

Guffroy, J. 2008. "Cultural Boundaries and crossings: Ecuador and Peru," *Handbook of South American Archaeology* (Springer, New-York) 889–902.

Harner, M.J. 1972. *The Jívaro, People of the Sacred Waterfalls* (Robert Hale & Company, London).

Hernández Sánchez, G. 2012. *Ceramics and the Spanish Conquest, Response and Continuity of Indigenous Pottery Technology in Central Mexico* (Brill, Leiden).

Herrera, J. de 1986. "Carta de don Joseph Herrera cura de San Sebastián de Cuenca," *Investigación histórica de la minería en el Ecuador* (Ministerio de Energía y Minas, Instituto Ecuatoriano de Minería, Quito) 25–26.

Hirschkind, L. 2013. "Historia de la Población Indígena del Cañar," *Revista de Antropología* , 41–78.

Hirshkind, L. 1995. "Cañar incásico," *Universidad Verdad* , 15–54.

Hirth, K.G. 1978. "Interregional trade and the formation of prehistoric gateway communities," *American Antiquity* 43, 35–45.

Hirth, K.G. et J. Pillsbury 2013. "Redistribution and Markets in Andean South America," *Current Anthropology* 54, 642–47.

Holm, O. 1967. "Una técnica alfarera del sur-andino del Ecuador," *Cuadernos de Historia y Arqueología* XIV-XVI, 120–34.

Holm, O. 1970. "La cerámica colonial del Ecuador (un ensayo preliminar)," *Boletín de la Academia de Historia* 116.

Hyslop, J. 1990. *Inka Settlement Planning* (University of Texas Press, Austin).

Idrovo Urigüen, J. 1986. "Tomebamba: primera fase de conquista en los Andes septentrionales," *Revista del Archivo Nacional de Historia, Sección del Azuay* , 49–70.

Idrovo Urigüen, J. 1989a. "Arqueología y etnohistoria. Los cañaris: con los cabellos muy largos," *Catedral Salvaje* , 6.

Idrovo Urigüen, J. 1989b. "La provincia del Azuay: una clave en el desarrollo histórico," *Catedral Salvaje* , 3.

Idrovo Urigüen, J. 1998. *Cojitambo: vitalidad y encrucijadas históricas* (Ediciones Casa de la Cultura Núcleo del Cañar, Azogues).

Idrovo Urigüen, J. 2000. *Tomebamba, arqueología e historia de una ciudad imperial* (Banco Central del Ecuador, Dirección Cultural Regional Cuenca, Quito).

Idrovo Urigüen, J. 2004. *Aproximaciones a la historia antigua de la bio-región del Chanchán* (Municipalidad de San Pedro de Alausí, Quito).

Idrovo Urigüen, J. 2007. "Ayllus, barrios y parroquias en la historia urbana de Cuenca," *Libro de Oro I. Municipalidad de Cuenca en conmemoración de los 450 años de la fundación española de la ciudad de Cuenca* (Libri Mundi, Cuenca) 87–93.

Idrovo Urigüen, J. et N. Almeida Durán 1977. *La cerámica en Ingapirca* (Comisión de Ingapirca, Cuenca).

- Idrovo Urigüen, J. et D. Gomis 2009. *Historia de una región formada en el Austro del Ecuador y sus conexiones con el norte del Perú* (Prefectura del Azuay, Cuenca).
- Itier, C. 2010. *Les Incas* (Les Belles Lettres, Paris).
- Jamieson, R.W. 2003. *De Tomebamba a Cuenca* (Abya-Yala, Quito).
- Jaramillo Alvarado, P. 1936. *Tierras de Oriente* (Imprenta y Encuadernación Nacionales, Quito).
- Jaramillo, M. 1976. *Estudio histórico sobre Ingapirca* (Universidad Católica, Cuenca).
- Jijón y Caamaño, J. 1997. *Antropología prehispánica del Ecuador* (Museo Jacinto Jijón y Caamaño, Quito).
- Karsten, R. 1923. *Blood revenge, war and victory feasts among the jibaro indians of eastern Ecuador* (Smithsonian Institution, Bureau of American ethnology, Washington).
- Knapp, G. 1988. *Ecología cultural prehispánica del Ecuador* (Banco Central del Ecuador, Quito).
- Lane, K. 2011. "Inca," *The Oxford Handbook of the Archaeology of Ritual and Religion* (Oxford University Press, New-York) 572–81.
- Lara, C. 2008. Arqueología del valle del río Cuyes: informe final (Rapport universitaire présenté à l'Université Catholique de Quito) 71 pages.
- Lara, C. 2009. *Aportes y facetas del reconocimiento arqueológico: el caso del valle del río Cuyes* (Disertación previa la obtención del título de antropóloga con mención en arqueología, Pontificia Universidad Católica del Ecuador).
- Lara, C. 2010a. "Delimitación e investigación de sitios arqueológicos monumentales en el valle del río Cuyes," *INPC, Revista del Patrimonio Cultural del Ecuador* , 57–72.
- Lara, C. 2010b. "La complejidad social en las estribaciones andinas orientales durante el periodo pre-incaico tardío," *Antropología: Cuadernos de Investigación* , 77–89.
- Lara, C. 2010c. "Nuevos aportes y perspectivas en la arqueología del valle del río Cuyes," *Ier Encuentro de Arqueólogos del Norte de Perú y Sur del Ecuador, Memorias* (Universidad de Cuenca, Cuenca) 121–36.
- Lara, C. 2010d. Consultoría "Delimitación e investigación de dieciocho sitios del valle del río Cuyes": informe final (Rapport présenté à l'INPC de Cuenca, Quito) 115 pages.
- Lara, C. 2013a. "Estructuras defensivas y frontera cultural: el caso de las estribaciones andinas surorientales del Ecuador," *Arqueología amazónica, las civilizaciones ocultas del bosque tropical* (IFEA/IRD/Abya-Yala, Quito) 27–54.
- Lara, C. 2013b. Proyecto doctoral "Tecnología cerámica y ocupación precolombina de las estribaciones andinas: el caso del valle del río Cuyes" - Informe preliminar de prospección (temporada mayo-agosto del 2013) (Rapport présenté à l'INPC de Cuenca, Cuenca) 46 pages.
- Lara, C. 2014. "Tecnología cerámica y transición cultural en la alta Amazonia ecuatoriana: el caso del valle del río Cuyes (primeros resultados y perspectivas)," *Antes de Orellana, Actas del 3er Encuentro Internacional de Arqueología Amazónica* (IFEA/FLACSO/Embajada de los Estados-Unidos en el Ecuador, Quito) 191–98.

Lara, C. 2015. "Catalogue de l'exposition Présence du passé : la poterie contemporaine du sud-est de l'Équateur / Catálogo de la exposición Presencia del pasado: la alfarería contemporánea del Austro ecuatoriano," *Yachac - numéro spécial / número especial*.

Lara, C. (sous presse). "Entre Sierra y Amazonía: dinámicas espaciales y tecnológicas en el valle del río Cuyes (estribaciones surorientales del Ecuador)," *Las sociedades andinas frente a los cambios pasados y actuales: dinámicas territoriales, crisis, fronteras y movilidad* (IFEA-UNT-LabEx DynamiTe, Lima).

Lara, C. (en préparation). "Tecnología cerámica y transiciones de tiempos y espacio: el caso de Malqui (Ecuador septentrional)," *Americae - The European Journal of Americanist Archaeology*.

Lathrap, D.W. 1970. *The upper Amazon* (Praeger, New York).

Lau, G.F. 2008. "Ancestor images in the Andes," *Handbook of South American Archaeology* (Springer, Washington) 1027–45.

Laurière, C. 2008. *Paul Rivet, le savant et le politique* (Muséum National d'Histoire Naturelle, Nancy).

Lavallé, B. 2015. "Francisco Pizarro, biographie d'une conquête," *L'Inca et le conquistador* (Actes Sud, Musée du Quai Branly, France) 17–49.

Lecoq, P. 1987. "Caravanes de lamas, sel et échanges dans une communauté de Potosí, en Bolivie," *Bulletin de l'Institut Français d'Etudes Andines* XVI, 1–38.

Ledergerber, P. 1995. "Factores geográficos en la localización de sitios arqueológicos. El caso de Morona Santiago, Ecuador, un informe preliminar," *Cultura y medio ambiente en el area andina septentrional* (Ediciones Abya-Yala, Quito, Ecuador) 343–75.

Ledergerber, P. 2006. "Ecuador amazónico andino: apropiación de paisajes culturales," *Pueblos y paisajes antiguos de la selva amazónica* (Universidad Nacional de Colombia Taraxacum, Bogotá) 131–55.

Ledergerber, P. 2007. Investigaciones arqueológicas en los valles del Cantón Gualaquiza (Provincia de Morona-Santiago). <http://investigaciones.arqueo-ecuatoriana.ec/fr/presentation-projets/oriente/8-investigaciones-arqueologicas-en-los-valles-del-canton-gualaquiza-provincia-morona-santiago>

Lemonnier, P. 2004. "Mythiques chaînes opératoires," *Techniques et culture [en ligne]* .

Lippi, R.D. 1998. *Una exploración Arqueológica del Pichincha Occidental* (Museo Jacinto Jijón y Caamaño, Quito).

Lippi, R.D. 2010. "Palmitopamba: yumbos incas en el bosque tropical al noroeste de Quito (Ecuador)," *Bulletin de l'Institut Français d'Études Andines* 39, 623–40.

Livingstone Smith, A. 2007. *Chaîne opératoire de la poterie, références ethnographiques, analyses et reconstitution* (Africa Tervuren/publications digitales).

Livingstone Smith, A. 2010. "Reconstitution de la chaîne opératoire de la poterie : bilan et perspectives en Afrique sub-saharienne," *Les Nouvelles de l'Archéologie* , 9–12.

Lynch, T. et S. Pollock 1981. "La arqueología de la cueva negra de Chobshi," *Miscelánea Antropológica Ecuatoriana, Boletín de los Museos del Banco Central del Ecuador* 2, 92–119.

Malo, B. 2015. *El tesoro precolombino de Sígsig* (Casa de la Cultura Ecuatoriana, Núcleo del Azuay, Cuenca).

- Malo de Ramírez, G. 1975. "Alfarería: las ollas de barro de San Miguel de Porotos," *Recopilación de investigaciones sobre artesanía* (Instituto Azuayo de Folklore, Cuenca) 36–48.
- Martineau, R. 2005. "Identification of the 'beater and anvil' technique in neolithic contexts: experimental approach," *Pottery manufacturing processes: reconstitution and interpretation. Actes du XIVème congrès UISPP, Université de Liège, Belgique, 2-8 septembre 2001* (BAR International Series 1349) 147–56.
- Martineau, R. 2010. "Brunissage, polissage et degrés de séchage," *Les Nouvelles de l'Archéologie*, 13–19.
- Martineau, R. et P. Pétrequin 2000. "La cuisson des poteries néolithiques de Chalain (Jura), approche expérimentale et analyse archéologique," *Arts du feu et productions artisanales - XXème Rencontres Internationales d'Archéologie et d'Histoire d'Antibes* (APDCA, Antibes) 337–58.
- Mayor, A. 1994. "Durées de vie des céramiques africaines : facteurs responsables et implications archéologiques," *Terre cuite et société. La céramique, document technique, économique, culturel* (ERA 36 - Centre de Recherche archéologique du CNRS) 179–98.
- Mc Ewan, C. et F. Delgado 2008. "Late Pre-Hispanic Polities of Coastal Ecuador," *Handbook of South American Archaeology* (Springer, États-Unis) 505–25.
- Meggers, B.J., C. Evans et E. Estrada 1965. *Early formative period of coastal Ecuador: the Valdivia and Machalilla phases* (Washington, États-Unis).
- Méry, S., A. Dupont-Delaleuf et S. Van Der Leeuw 2010. "Analyse technologique et expérimentations," *Les Nouvelles de l'Archéologie* 119, 41–51.
- Métraux, A. 1962. *Les Incas* (Éditions du Seuil, Paris).
- Meyers, A. 1998. "La tradición Tacalshapa y la arqueología del Cañar, Sur del Ecuador," *50 years americanist studies at the University of Bonn, new contributions to the archaeology, ethnohistory, ethnolinguistics and ethnography of the Americas* (Verlag Anton Saurwein, Bonn) 169–99.
- Meyers, A. et C. Arellano 1988. "Testamento de Pedro Milachami, un curaca cañari en la región de los Wanka, Perú (1662)," *Revista Española de Antropología Americana*, 95–127.
- Moore, J.D. 1996. *Architecture and power in the Ancient Andes : the archaeology of public buildings*. (Cambridge University Press, États-Unis).
- Moreno, S. 2005. "Laguna y volcán : hitos de un paisaje sagrado," *Antropología: Cuadernos de Investigación*, 157–72.
- Morris, C. 1985. "From principles of ecological complementarity to the organization and administration of Tawantinsuyu," *Andean ecology and civilization: an interdisciplinary perspective on Andean ecological complementarity* (University of Tokyo Press, Tokyo) 477–90.
- Murra, J.V. 1975. *Formaciones económicas y políticas del mundo andino*. John V. Murra (Instituto de estudios peruanos, Lima).
- Nielsen, A. 2013. "Circulating objects and the constitution of south andean society (500 BC-AD 1550)," *Merchants, Markets and Exchange in the Pre-Columbian World* (Dumbarton Oaks Research Library and Collection, Washington) 389–418.
- Oberem, U. 1974. "Trade and goods in the ecuadorian montaña," *Native South Americans: ethnology of the least known continent* (Little, Brown & Company, Boston) 346–57.

Oberem, U. (ed.) 1980. *Los Quijos: Historia de la transculturación de un grupo indígena en el Oriente ecuatoriano* (Instituto Otavaleño de Antropología, Otavalo).

Ogburn, D. 2001. *The Inca Occupation and Forced Resettlement in Saraguro, Ecuador* (thèse de doctorat, Université de Californie).

Olsen Bruhns, K. 2003. "Social and cultural development in the ecuadorian highlands and eastern lowlands during the Formative," *Archaeology of Formative Ecuador* (Dumbarton Oaks,) 125–74.

Olsen Bruhns, K. 2007. "Cerro Narrío, Pirincay y el Formativo ecuatoriano," *Reconocimiento y excavaciones en el Austro ecuatoriano* (Casa de la Cultura Ecuatoriana, Núcleo del Azuay, Cuenca) 351–83.

Ontaneda Luciano, S. 2010. *Las antiguas sociedades precolombinas del Ecuador, un recorrido por la Sala de Arqueología del Museo Nacional*, (Ministerio de Cultura/Banco Central del Ecuador, Quito).

Pablos, H. 1582. "Relacion que enbio a mandar su magestad se hiziese desta ciudad de Cuenca y de toda su provincia (Cuenca)," *Relaciones Geográficas de Indias – Perú* (Atlas, Madrid) 265–70.

Pacheco Avilés, M. 1986. "Carta del 11 de febrero de 1781," *Investigación histórica de la minería en el Ecuador* (Ministerio de Energía y Minas, Instituto Ecuatoriano de Minería,) 59.

Pärssinen, M. et Siiriäinen A. 2003. *Andes orientales y Amazonía occidental : ensayos entre la historia y la arqueología de Bolivia, Brasil y Perú*. Martti Pärssinen & Ari Siiriäinen (Producciones CIMA, La Paz).

Pereira, M.D. et J. Tostado 1965. "Relación que envió a mandar su majestad se hiciese de esta ciudad de Cuenca y de toda su provincia (San Luis de Paute)," *Relaciones Geográficas de Indias – Perú* (Ediciones Atlas, Madrid) 271–74.

Perlès, C. 2005. "Réflexions sur les échanges dans le Néolithique de Grèce," *Autour de Polanyi, Vocabulaires, théories et modalités des échanges* (De Boccard, Paris) 201–15.

Perlès, C. 2007. "Diffusions, emprunts, refus d'emprunt : les acteurs humains," *Mobilités, immobilisme. L'emprunt et son refus* (De Boccard, Paris) 319–26.

Pesántez, M. et G. Lucero 2014. Propuesta para la creación de áreas de conservación municipal en las parroquias San Miguel de Cuyes, Amazonas y Nueva Tarqui, cantón Gualaquiza (rapport présenté à la fondation Naturaleza y Cultura Internacional).

Peterson, S. 2009. *Thin-section petrography of ceramic materials* (INSTAP Academic Press, Philadelphia).

Pierret, A. 1994. "Identification des techniques de façonnage : intérêt des données expérimentales pour l'analyse des microstructures," *Terre cuite et société. La céramique, document technique, économique, culturel* (ERA 36 - Centre de Recherche archéologique du CNRS) 75–92.

Pillacela, R. 2011. *Historia de Nueva Tarqui, "Vergel Amazónico"* (Municipalidad de Gualaquiza, Équateur).

Ponce Leiva, C.R. s.d. Estudio sobre los Cañaris (document inédit du Fondo Cultural del Ministerio de Cultura y Patrimonio del Ecuador).

Proulx, D.A. 2008. "Paracas and Nasca: regional cultures on the south coast of Peru," *Handbook of South American Archaeology* (Springer, New-York) 563–85.

- Quattrin, D. et W. Uribe 2001. *Prehispanic chiefdoms in the valle de la Plata vol.4, Vertical economy, interchange and social change during the Formative Period* (University of Pittsburgh, Dept. of Anthropology, Pittsburgh).
- Quindi Pichisaca, A. 2011. "El territorio de la gran nación cañari," *La nación cañari y sus expresiones culturales* (NMAI, Museo Nacional del Indígena Americano, États-Unis) 34–37.
- Quinn, P.S. 2013. *Ceramic petrography, the interpretation of archaeological pottery & related artefacts in thin-section* (Archaeopress, Oxford).
- Ramírez de Jara, M.C. 1996. *Frontera Fluida Entre Andes, Piedemonte y Selva: El Caso Del Valle de Sibundoy, Siglos XVI-XVIII* (Instituto Colombiano de Cultura Hispánica, Colombie).
- Ramón Joffré, G.R. 1999. "Producción alfarera en Santo Domingo de los Olleros (Huarochirí - Lima)," *Bulletin de l'Institut Français d'Études Andines* 28, 215–48.
- Ramón Joffré, G. 2008. "Producción alfarera en Piura (Perú): estilos técnicos y diacronía," *Bulletin de l'Institut Français d'Études Andines* 37, 477–509.
- Ramón Joffré, G. 2013a. "Las fuentes del estilo: distribución regional de canteras y técnicas alfareras en Conchucos (Ancash, Perú)," *Bulletin de l'Institut Français d'Études Andines* 42, 49–90.
- Ramón Joffré, G.R. 2013b. *Los alfareros golondrinos: productores itinerantes en los Andes* (Lima, Pérou).
- Ramón Joffré, G.R.R. et M. Bell 2013. "Re-placing plainware: Production and distribution of domestic pottery, and the narration of the pre-colonial past in the Peruvian Andes," *Journal of Anthropological Archaeology* 32, 595–613.
- Rapp, G. et C. Hill 1998. *Geoarchaeology; the earth-science approach to archaeological interpretation* (Yale University Press, États-Unis).
- Rehren, T. et M. Temme 2013. "Procesamiento precolombino del oro en Putushío, al sur del Ecuador: la evidenci arqueometalúrgica," *Revista de Antropología* , 79–96.
- Renard-Casevitz, F.-M. 1985. "Guerre, violence et identité à partir des sociétés du piémont amazonien des Andes Centrales," *Cahiers Orstom, série Sciences Humaines* XXI, 81–98.
- Renard-Casevitz, F.-M., T. Saignes et A.-C. Taylor 1988. *Al este de los Andes: relaciones entre las sociedades amazónicas y andinas entre los siglos XV y XVII - vol. 1* (Abya-Yala, Quito).
- Rice, P.M. 1987. *Pottery analysis, a sourcebook* (The University of Chicago Press, Chicago).
- Rivera Casanovas, C. 2004. *Regional settlement patterns and political complexity in the Cinti valley, Bolivia* (thèse de doctorat, Université de Pittsburgh).
- Rostain, S. 1991. "La poterie amérindienne de Guyane française", *Société suisse des Américanistes, Bulletin*, 93-127.
- Rostain, S. 1999a. "Occupations humaines et fonction domestique de monticules préhistoriques d'Amazonie équatorienne," *Société suisse des Américanistes, Bulletin* , 71–95.
- Rostain, S. 1999b. "Secuencia arqueológica en montículos del valle del Upano en la Amazonía ecuatoriana," *Bulletin de l'Institut Français d'Études Andines* 28, 53–89.

- Rostain, S. 2006. "Etnoarqueología de las casas Huapula y Jíbaro," *Bulletin de l'Institut Français d'Études Andines* 35, 337–46.
- Rostain, S. 2008. "Les tertres artificiels du piémont amazonien des Andes, Équateur," *Les Nouvelles de l'Archéologie*, 83–88.
- Rostain, S. 2012. "Upano Precolombino" (IPGH/Repsol, Quito).
- Rostain, S. et E. Pazmiño 2013. "Treinta años de investigación a las faldas del Sangay," *Arqueología amazónica, las civilizaciones ocultas del bosque tropical* (Abya-Yala, Quito) 55–81.
- Rostain, S. et G. de Saulieu 2013. *Antes, Arqueología de la Amazonia ecuatoriana* (IFEA, IPGH, IRD, Quito).
- Rostain, S., et al. 2014. *Manga allpa, cerámica indígena de la Amazonía ecuatoriana* (IKIAM, SENESCIT, III EIAA, Quito).
- Roux, V. 2007. "Ethnoarchaeology: A Non Historical Science of Reference Necessary for Interpreting the Past," *Journal of Archaeological Method and Theory* 14, 153–78.
- Roux, V. 2009. "Wheel Fashioned Ceramic Production during the third Millennium BCE in the Southern Levant: a Perspective from Tel Yarmuth," *Techniques and people: anthropological perspectives on technology in the archaeology of the proto-historic and early historic periods in the Southern Levant* (éditions De Boccard,) 195–212.
- Roux, V. 2010. "Fondements et mise en oeuvre de l'analyse technologique," *Les Nouvelles de l'archéologie* 119, 4–9.
- Roux, V. 2016. *Des céramiques et des hommes, décoder les assemblages archéologiques* (Nanterre).
- Roux, V. et M.-A. Courty 1998. "Identification of wheel-fashioning methods: technological analysis of 4th-3rd millenium BC Oriental Ceramics," *Journal of Archaeological Science*, 747–63.
- Roux, V. et M.-A. Courty 2005. "Identifying social entities at a macro-regional level: chalcolithic ceramics of south Levant as a case study," *Pottery Manufacturing Processes: Reconstruction and Interpretation* (Archaeopress, Oxford) 210–14.
- Roux, V. et M.-A. Courty 2007. "Analyse techno-péetrographique céramique et interprétation fonctionnelle des sites : un exemple d'application dans le Levant Sud chalcolithique," *La mesure du passé : contributions à la recherche en archéométrie (2000-2006)* (Archaeopress, Oxford) 153–67.
- Roux, V. et C. Lara (en préparation). "The potters who did not copy the kiln: 'groupness' and non borrowing behavior in India and Ecuador," *Americae - The European Journal of Americanist Archaeology*.
- Roux, V. ; B. Bril ; J. Cauliez ; A.-L. Goujon ; C. Lara ; C. Manen ; G. de Saulieu ; E. Zangato (en préparation). "Persisting technological boundaries: social interactions, cognitive correlations and polarization".
- Rye, O.S. 1981. *Pottery technology : principles and reconstruction* (Taraxacum, Washington, DC).
- Saignes, T. 1981. "El piedemonte amazónico de los Andes meridionales: estado de la cuestión y problemas relativos a su ocupación en los siglos XVI y XVII," *Bulletin de l'Institut Français d'Études Andines* X, 141–76.

- Salazar, E. 1986. *Pioneros de la selva: los colonos del proyecto Upano-Palora* (Ediciones Abya Yala, Quito).
- Salazar, E. 1996. "Les premiers habitants de l'Équateur," *Dossiers d'archéologie* , 26–33.
- Salazar, E. 2000. *Pasado Precolombino de Morona Santiago* (Casa de la Cultura Ecuatoriana Benjamín Carrión, Núcleo de Morona Santiago, Macas).
- Salazar, E. 2004. "Cuenca y su región: en busca del tiempo perdido," *Cuenca Santa Ana de las Aguas* (Libri Mundi, Quito) 19–85.
- Salazar, E. 2009. "Caminos del suroriente," *Los caminos en el Ecuador. Historia y desarrollo de la vialidad* (Anaconda Comunicación, Quito).
- Salomon, F. 1978a. *Ethnic Lords of Quito in the age of the Incas: the political economy of North-Andean chiefdoms* (thèse de doctorat, Université de Cornell).
- Salomon, F. 1978b. "Systèmes politiques verticaux aux marches de l'Empire inca," *Annales, Économies, Sociétés, Civilisations* , 967–89.
- Salomon, F. 1980. *Los señoríos étnicos de Quito en la época de los Incas* (Instituto Otavaleño de Antropología, Otavalo).
- Salomon, F. 1985. "The dynamic potential of the complementarity concept, *Andean ecology and civilization: an interdisciplinary perspective on Andean ecological complementarity* (University of Tokyo Press, Tokyo) 511–31.
- Salomon, F. 2013. "Ancestros, huaqueros y los posibles antecedentes del 'Incaísmo' cañari," *Revista de Antropología* , 7–40.
- Sarmiento de Gamboa, P. 2007. *The history of the Incas* (University of Texas Press, Austin).
- Saulieu, G. de 2006. *Colección arqueológica de Morona-Santiago del Museo Amazónico de la Universidad Politécnica Salesiana : una introducción a la Amazonía ecuatoriana prehispánica* (Abya-Yala, Quito).
- Saulieu, G. de 2013. "Sobrevuelo de las cerámicas antiguas del curso alto del río Pastaza," *Arqueología amazónica, las civilizaciones ocultas del bosque tropical* (Abya-Yala, Quito) 83–97.
- Shepard, A.O. 1956. *Ceramics for the archaeologist* (Carnegie Institution of Washington, Washington).
- Sillar, B. 2009. "La saisonnalité des techniques," *Techniques et culture [en ligne]* .
- Silva, F. 2008. "Ceramic Technology of the 'Asurini do Xingu, Brazil': An Ethnoarchaeological Study of Artifact Variability," *Journal of Archaeological Method and Theory* 15, 217–65.
- Sjöman, L. 1989. "Jatunpamba tierra de alfareras", *Cuadernos de cultura popular* 14 (CIDAP, Cuenca).
- Sjöman, L. 1991. "La cerámica popular," *Artesanías de América* , 153–74.
- Sjöman, L. 1992. *Vasijas de barro: la cerámica popular en el Ecuador* (CIDAP, Cuenca).
- Skibo, J.M. 2013. *Understanding pottery function* (Springer, New-York).
- Solano Falcón, P. 2011. "El origen de los cañaris," *La nación cañari y sus expresiones culturales* (NMAI, Museo Nacional del Indígena Americano, États-Unis) 25–31.

- Staller, J.E. 2008. "Dimensions of place: the significance of centers to the development of andean civilization: an exploration of the ushnu concept," *Pre-columbian landscapes of creation and origin* (Springer,) 269–313.
- Taylor, A.-C. 1988. *Al este de los Andes: relaciones entre las sociedades amazónicas y andinas entre los siglos XV y XVII* - vol. 2 (Abya-Yala, Quito).
- Taylor, A.-C. et P. Descola 1981. "El conjunto jívaro en los comienzos de la conquista española del alto Amazonas," *Bulletin de l'Institut Français d'Études Andines* X, 7–54.
- Taylor, A.-C. et C. Landázuri 1994. *Conquista de la región jívaro 1550-1650 : relación documental* (MARKA/IFEA/Abya-Yala, Quito).
- Tello, B. 1991. "Noticias sobre la entrada a Logroño," *Relaciones histórico-geográficas de la audiencia de Quito, s. XVI-XIX* (C.S.I.C. Centro de estudios históricos Departamento de historia de América, Madrid) 466–70.
- Temme, M. 1982. "Excavaciones en el sitio precerámico de Cubilán," *Miscelánea Antropológica Ecuatoriana, Boletín de los Museos del Banco Central del Ecuador* 2, 135–64.
- Temme, M. 2000. "El Formativo en Putushío, Sierra Sur del Ecuador," *Formativo Sudamericano, una revaluación* (Abya-Yala, Quito) 124–38.
- Tinoco A., C. 1947. *Índice histórico de la diócesis de Cuenca* (editorial Católica de J. M. Astudillo Regalado, Cuenca).
- Topic, J. 2013. "Exchange on the equatorial frontier: a comparison of Ecuador and northern Peru," *Merchants, Markets and Exchange in the Pre-Columbian World* (Dumbarton Oaks Research Library and Collection, Washington) 335–60.
- Topic, J. et T. Lange Topic 1997. *Arqueología, antropología e historia en los Andes: homenaje a María Rostworowski* (Instituto de Estudios Peruanos : Banco Central de Reserva del Perú, Lima) 567–90.
- Truhán, D. 1995. "De repartimiento a reducción. La experiencia del pueblo de San Francisco de Paccha (Corregimiento de Cuenca)," *Universidad Verdad*, 95–124.
- Ugalde, M.F. 2011. "Hacia la desmitificación del Oriente - arqueología en la cuenca amazónica ecuatoriana," *Indiana*, 59–78.
- Ungerer, T. 2014. "Est-ce que les pierres peuvent penser?," *Philosophie Magazine* , 9.
- Valdez, F. 1984. *Les vestiges archéologiques de Sigsig Azuay Équateur, un exercice d'interprétation* (thèse présentée en vue du grade de docteur en ethnologie préhistorique, Université de Paris X).
- Valdez, F. ; J. Guffroy ; G. de Saulieu ; J. Hurtado ; A. Yépez 2005. "Découverte d'un site cérémoniel formatif sur le versant oriental des Andes," *Comptes-Rendus PALEVOL Paléontologie humaine et préhistoire* , 369–74.
- Valdez, F. 2007. "Incursiones en el país bracamoro, documentando la historia regional," *II Congreso Ecuatoriano de Antropología y Arqueología, Balance de la última década: Aportes, retos y nuevos temas* (FLACSO, Quito) 577–602.
- Valdez, F. 2008. "Inter-zonal relationships in Ecuador," *Handbook of South American Archaeology* (Springer, New-York) 865–88.

Valdez, F. 2009. Informe Final de los trabajos arqueológicos realizados en el marco del proyecto UTPL-IRD / Ministerio de Cultura.

Valdez, F. 2013. *Primeras sociedades de la alta Amazonía, la cultura Mayo Chinchipe Marañón* (INPC/IRD, Quito).

Valdez, F. et J. Guffroy s.d. "Recherches archéologiques dans la province de Zamora-Chinchipe (Équateur)" (rapport final du projet IRD/INPC Zamora Chinchipe) 43 pages.

Veintimilla, C. 2010. Análisis de fitolitos en terrazas agrícolas del valle del río Cuyes (rapport inédit présenté à l'INPC de Cuenca, Guayaquil) 30 pages.

Verneau, R. et P. Rivet 1912. *Mission du service géographique de l'armée pour la mesure d'un arc de méridien équatorial en Amérique du Sud sous le contrôle scientifique de l'académie des sciences, 1899-1906. Ethnographie Ancienne de l'Équateur (premier fascicule)* (Gauthier-Villars, France. Ministère de l'instruction publique, Paris).

Verneau, R. et P. Rivet 1922. *Mission du service géographique de l'armée pour la mesure d'un arc de méridien équatorial en Amérique du Sud sous le contrôle scientifique de l'académie des sciences, 1899-1906. Ethnographie Ancienne de l'Équateur (deuxième fascicule)* (Gauthier-Villars, France. Ministère de l'instruction publique, Paris).

Villalba, M. 2011. "Arqueología del valle del río Quimi," *Evidencia ancestral* , 4–13.

Wachtel, N. 2013. *La vision des vaincus* (Folio, Espagne).

Wazhima, P. et L. Morocho 1990. *Prospección arqueológica en la parroquia de Jima* (mémoire de licence présenté à l'Université de Cuenca).

Whitten, D.S. et N.E. Whitten Jr. 1981. "Cerámica y simbolismo del centro oriente ecuatoriano," *Miscelánea Antropológica Ecuatoriana, Boletín de los Museos del Banco Central del Ecuador* 1, 120–33.

Wiley, G.R. et P. Phillips 1958. *Method and theory in american archaeology* (The University of Chicago Press, Chicago).

Ytaliano, H. 1965. "Relación que envió a mandar su majestad se hiciese de esta ciudad de Cuenca y de toda su provincia (Alusí)," *Relaciones Geográficas de Indias – Perú* (Ediciones Atlas, Madrid) 287–89.

Zarrillo, S. et F. Valdez 2013. "Evidencias del cultivo de maíz y de otras plantas en la ceja selva oriental ecuatoriana," *Arqueología amazónica, las civilizaciones ocultas del bosque tropical* (Abya-Yala, Quito) 147–71.

LISTE DES FIGURES

Fig. I.1 : Cadre géographique régional de la vallée du fleuve Cuyes.....	17
Fig. I.2 : Cadre géographique de la vallée du fleuve Cuyes.....	18
Fig. 1.1 : Frise chronologique générale (Cañaris, Jivaros et Incas).....	28
Fig. 1.2 : Principaux toponymes rattachés à l'archéologie de la Sierra sud de l'Équateur.....	29
Fig. 1.3 : Hoyas du Chanchán, du Cañar, du Paute et du Jubones.....	30
Fig. 1.4 : Matériel du précéramique de la sierra sud de l'équateur.....	32

Fig. 1.5 : Céramique associée à la phase Tacalshapa I.....	35
Fig. 1.6 : Culture matérielle associée à la phase Tacalshapa II.....	37
Fig. 1.7 : Céramique rattachée à la phase Tacalshapa III.....	39
Fig. 1.8 : Bords de la tradition Tacalshapa collectés à Jima.....	41
Fig. 1.9 : Bords de la tradition Tacalshapa collectés à Nabón.....	42
Fig. 1.10 : Matériel Saraguro (fouilles de D. Ogburn)	43
Fig. 1.11 : Céramique rattachée à la culture Cashaloma.....	45
Fig. 1.12 : Plan des ruines de Sumaypamba.....	51
Fig. 1.13 : Plan des ruines de Minas.....	52
Fig. 1.14 : Cadre géographique de l'archéologie amazonienne tardive de la moitié sud de l'Équateur...56	
Fig. 1.15 : Récipients de l'horizon corrugado.....	60
Fig. 1.16 : Modes de vie shuars (ethnographie)	63
Fig. 1.17 : Architecture inca.....	69
Fig. 1.18 : Architecture inca.....	71
Fig. 1.19 : Céramique inca.....	73
Fig. 1.20 : Paysages de la vallée du fleuve Cuyes.....	76
Fig. 1.21 : Faune et flore de la vallée du fleuve Cuyes.....	79
Fig. 1.22: « Emplacement des groupes ethniques au XVIème siècle ».....	81
Fig. 1.23 : Histoire et archéologie de la vallée du fleuve Cuyes.....	84
Fig. 2.1 : Le travail d'enregistrement des sites.....	91
Fig. 2.2 : Distribution spatiale des sites archéologiques de la vallée du fleuve Cuyes.....	93
Fig. 2.3 : Relevé topographique du site Espíritu Playa.....	94
Fig. 2.4 : Relevé topographique du site La Cruz.....	95
Fig. 2.5 : Structures du secteur 1.....	96
Fig. 2.6 : Relevé topographique du site Santa Rosa.....	97
Fig. 2.7 : Répartition spatiale des terrasses du secteur d'Espíritu Playa.....	98
Fig. 2.8 : Relevé topographique du site Playa.....	99
Fig. 2.9 : Sites archéologiques du secteur de San Miguel de Cuyes.....	100
Fig. 2.10 : Traces d'occupation des terrasses de San Miguel de Cuyes.....	101
Fig. 2.11 : Répartition spatiale des terrasses du secteur de San Miguel de Cuyes.....	102
Fig. 2.12 : Relevé topographique du site Trincheras.....	103

Fig. 2.13 : Structures du secteur de Ganazhuma.....	104
Fig. 2.14 : Relevé topographique du site Santopamba.....	106
Fig. 2.15 : Répartition spatiale des terrasses de Ganazhuma.....	107
Fig. 2.16 : Relevé topographique du site La Florida.....	108
Fig. 2.17 : Relevé topographique du site El Cadi.....	109
Fig. 2.18 : Murs des complexes architecturaux du secteur 4.....	110
Fig. 2.19 : Répartition spatiale des <i>shovel tests</i> effectués dans les secteurs 4 et 5 (2013).....	111
Fig. 2.20 : Relevé topographique du site Río Bravo.....	112
Fig. 2.21 : Relevé topographique du site Buenos Aires.....	113
Fig. 2.22 : Sites archéologiques du secteur 5.....	114
Fig. 2.23 : Relevé topographique du site Nueva Zaruma I.....	115
Fig. 2.24 : Relevé topographique du site Nueva Zaruma II.....	115
Fig. 3.1 : Schéma synthétique de la grille descriptive d'une chaîne opératoire proposée par V. Roux...	121
Fig. 3.2 : Géolithologie de la vallée du fleuve Cuyes.....	128
Fig. 3.3 : Carte générale de la zone d'étude (enquêtes ethnographiques –source : Google Earth).....	129
Fig. 3.4 : Projet IRD/INPC Zamora Chinchipe (Jean Guffroy, Francisco Valdez) : répartition des sites présentant du matériel corrugado diagnostique.....	132
Fig. 3.5 : Répartition géographique des objets cañaris issus des fonds Rivet, Pumapungo, Gualaquiza..	135
Fig. 4.1 : San Miguel de Porotos.....	142
Fig. 4.2 : Poterie de San Miguel de Porotos.....	144
Fig. 4.3 : Sígsg.....	146
Fig. 4.4 : Potiers de Sígsg.....	148
Fig. 4.5 : Nabón.....	150
Fig. 4.6 : Taquil.....	153
Fig. 4.7 : Potiers de Taquil.....	155
Fig. 4.8 : Vie associative des potières de Taquil.....	157
Fig. 4.9 : Céramique traditionnelle de Taquil.....	158
Fig. 4.10 : Gualaquiza.....	159
Fig. 4.11 : Céramiques shuars traditionnelles.....	162
Fig. 4.12 : Extraction.....	165
Fig. 4.13 : Préparation de la pâte 1.....	167

Fig. 4.14 : Préparation de la pâte 2.....	169
Fig. 4.15 : Homogénéisation de la pâte.....	170
Fig. 4.16 : Homogénéisation de la pâte.....	171
Fig. 4.17 : Formes de base de la poterie du Sud des Andes équatoriennes.....	172
Fig. 4.18 : Formation d'une boule d'argile.....	173
Fig. 4.19 : Creusement de la boule d'argile.....	174
Fig. 4.20 : Étirement / amincissement des parois.....	175
Fig. 4.21 : Mise en forme du bord.....	176
Fig. 4.22 : Battage.....	177
Fig. 4.23 : Séchage.....	179
Fig. 4.24 : Mise en forme de l'assise.....	180
Fig. 4.25 : Colombinage.....	180
Fig. 4.26 : Colombinage.....	181
Fig. 4.27 : Façonnage des plats à tortillas (formes de type B)	182
Fig. 4.28 : Apposition des anses.....	183
Fig. 4.29 : Lissage sur pâte à état cuir ré-humidifiée.....	184
Fig. 4.30 : Brunissage.....	185
Fig. 4.31 : Engobage.....	186
Fig. 4.32 : Techniques décoratives.....	187
Fig. 4.33 : Cuisson à ciel ouvert.....	188
Fig. 4.34 : Préparation de la pâte et supports de montage à San Miguel.....	191
Fig. 4.35 : Le façonnage à San Miguel.....	193
Fig. 4.36 : Décors et formes de la poterie de San Miguel.....	195
Fig. 4.37 : Structures de cuisson de San Miguel.....	196
Fig. 4.38 : La préparation de la pâte à Sígsig.....	199
Fig. 4.39 : Le façonnage du col au colombin (P. Matailo, Sígsig)	201
Fig. 4.40 : Autres particularités techniques de la poterie de Sígsig.....	202
Fig. 4.41 : Façonnage et décors à Nabón.....	205
Fig. 4.42 : Supports de travail et chaîne opératoire du façonnage des couvercles à Taquil.....	207
Fig. 4.43 : Le colombinage à Taquil.....	210
Fig. 4.44 : Finitions et traitements de surface à Taquil.....	212

Fig. 4.45 : Structures de cuisson à Taquil.....	214
Fig. 4.46 : La tradition shuar.....	218
Fig. 4.47 : Pose du premier colombin.....	220
Fig. 4.48 : Colombinage.....	221
Fig. 4.49 : Mise en forme.....	223
Fig. 4.50 : Traitements de surface.....	226
Fig. 4.51 : Enduction de résine.....	227
Fig. 4.52 : Tatou (<i>Dasypus sp.</i>).....	228
Fig. 4.53 : Cuisson.....	230
Fig. 5.1 : Stigmates de modelage.....	236
Fig. 5.2 : Stigmates de modelage.....	237
Fig. 5.3 : Stigmates de modelage par tappings (ébauchage "galette").....	239
Fig. 5.4 : Stigmates liés au colombinage (tous procédés de jointure confondus)	240
Fig. 5.5 : Stigmates liés au colombinage (pose par pincement et par écrasement)	242
Fig. 5.6 : Stigmates de mise en forme par pressions discontinues.....	244
Fig. 5.7 : Stigmates de battage.....	246
Fig. 5.8 : Stigmates de battage.....	247
Fig. 5.9 : Stigmates de rabotage.....	249
Fig. 5.10 : Stigmates de lissage au battoir sur pâte cuir ré-humidifiée.....	252
Fig. 5.11 : Stigmates de lissage sur pâte humide à la lanière en cuir et au lissoir en plastique.....	253
Fig. 5.12 : Stigmates d'enduction et de séchage.....	255
Fig. 5.13 : Stigmates de traitement de surface par enduction.....	257
Fig. 5.14 : Macrotraces de décors.....	258
Fig. 5.15 : Couleurs des tranches et structures de cuisson.....	261
Fig. 5.16 : Couleurs des tranches différenciées en fonction de la partie du pot.....	262
Fig. 5.17 : Récapitulatif des principaux stigmates identifiés (ébauchage)	263
Fig. 5.18 : Récapitulatif des principaux stigmates identifiés (préformage, séchage, lissage, traitements de surface et décor)	264
Fig. 6.1 : Distinctions du façonnage de la panse au sein de la tradition cañari.....	267
Fig. 6.2 : Stigmates de modelage par étirement.....	268
Fig. 6.3 : Stigmates de battage.....	269

Fig. 6.4 : Stigmates de colombinage.....	270
Fig. 6.5 : Stigmates de préformage par pressions discontinues.....	271
Fig. 6.6 : Stigmates de lissage.....	273
Fig. 6.7 : Stigmates d'engobage.....	274
Fig. 6.8 : Décors en surface engobés.....	275
Fig. 6.9 : Répertoire morphologique partagé par les deux groupes de la tradition cañari.....	276
Fig. 6.10 : Spécificités du groupe technique « panse modelée » (façonnage)	279
Fig. 6.11 : Spécificités du groupe technique « panse modelée » (décors)	280
Fig. 6.12 : Spécificités du groupe technique « panse modelée » (formes)	281
Fig. 6.13 : Formes Tacalshapa attribuables au groupe technique « panse modelée »	282
Fig. 6.14 : Formes Tacalshapa attribuables au groupe technique « panse modelée »	283
Fig. 6.15 : Spécificités du groupe technique « panse modelée/colombinée » (façonnage)	285
Fig. 6.16 : Formes Cashaloma attribuables au groupe technique « panse modelée/colombinée »	286
Fig. 6.17 : Formes Cashaloma attribuables au groupe technique « panse modelée/colombinée »	287
Fig. 6.18 : Synthèse de la tradition technique cañari.....	288
Fig. 6.19 : Distribution spatiale des groupes techniques de la tradition cañari.....	289
Fig. 6.20 : Stigmates de façonnage de la base (galette).....	291
Fig. 6.21 : Stigmates de colombinage.....	293
Fig. 6.22 : Stigmates de montage en anneau ou en segment/chevauchement des extrêmités du colombin (raccord)	294
Fig. 6.23 : Stigmates de façonnage et rattachement à la panse d'élément de préhension.....	295
Fig. 6.24 : Éléments de préhension.....	296
Fig. 6.25 : Techniques de décors en relief.....	298
Fig. 6.26 : Techniques de décors en creux.....	299
Fig. 6.27 : « Récipients de style corrugado provenant de la région de San Ignacio (Pérou) »	300
Fig. 6.28 : Stigmates de procédé de jointure en biseau interne.....	301
Fig. 6.29 : Stigmates de procédé de jointure en biseau externe.....	302
Fig. 6.30 : Stigmates de procédé de jointure horizontale.....	303
Fig. 6.31 : Stigmates de façonnage de pieds annulaires.....	304
Fig. 6.32 : Techniques de décors en creux.....	306

Fig. 6.33 : Synthèse de la tradition technique jivaro.....	307
Fig. 6.34 : Répartition des groupes techniques du matériel jivaro (bassin du Chinchipe/projet IRD-INPC Zamora Chinchipe J. Guffroy et F. Valdez).....	309
Fig. 6.35 : Stigmates de façonnage de la base (galette).....	311
Fig. 6.36 : Stigmates de colombinage.....	312
Fig. 6.37 : Décors, traitements de surface et formes de la tradition inca.....	314
Fig. 6.38 : Synthèse de la tradition technique inca.....	315
Fig. 7.1 : Stigmates de modelage par étirement.....	320
Fig. 7.2 : Stigmates de battage.....	321
Fig. 7.3 : Stigmates de battage et de séchage.....	322
Fig. 7.4 : Stigmates de colombinage (ondulations et surépaisseurs)	323
Fig. 7.5 : Stigmates de colombinage (fissures et vides obliques)	324
Fig. 7.6 : Stigmates de lissage.....	325
Fig. 7.7 : Stigmates d'engobage.....	326
Fig. 7.8 : Cuisson et traces d'utilisation.....	328
Fig. 7.9 : Groupe technique engobage, variante eng.ext.	330
Fig. 7.10 : Marqueurs pétrographiques de la tradition modelage/battage.....	332
Fig. 7.11 : Géolithologie et sites archéologiques de la vallée du fleuve Cuyes.....	334
Fig. 7.12 : Marqueurs pétrographiques de la tradition modelage/battage.....	335
Fig. 7.13 : Formes de la tradition modelage/battage-groupe engobage variante eng.ext.....	337
Fig. 7.14 : Formes de la tradition modelage/battage-groupe engobage variante eng.int.ext.....	338
Fig. 7.15 : Formes de la tradition modelage/battage - groupe technique lissage.....	339
Fig. 7.16: Chaînes opératoires de la tradition modelage/battage.....	342
Fig. 7.17 : Stigmates de modelage parappings (base de type galette).....	345
Fig. 7.18 : Stigmates de colombinage (fissures).....	346
Fig. 7.19 : Stigmates de colombinage (surépaisseurs).....	347
Fig. 7.20 : Stigmates de colombinage (cassures et orientation des vides)	348
Fig. 7.21 : Stigmates de finition.....	349
Fig. 7.22 : Stigmates d'engobage.....	351
Fig. 7.23 : Cuisson.....	352
Fig. 7.24 : Marqueurs pétrographiques de la tradition colombinage.....	354

Fig. 7.25 : Formes de la tradition colombinage.....	355
Fig. 7.26 : Chaînes opératoires de la tradition colombinage.....	356

LISTE DES TABLEAUX

Tableau 1.1 : Datations C14 existant à ce jour pour la céramique Tacalshapa et Cashaloma.....	47
Tableau 2.1 : Datations des sites archéologiques monumentaux de la vallée du fleuve Cuyes.....	117
Tableau 3.1 : Répartition quantitative des objets étudiés par collections et groupes culturels.....	134
Tableau 3.2 : Répartition des tessons « corrugados » des fonds Santa Ana La Florida et Gualaquiza en fonction de la partie du pot.....	134
Tableau 3.3 : Répartition géographique par provinces et cantons des objets cañaris issus des fonds Rivet, Pumapungo et Gualaquiza.....	136
Tableau 3.4 : Vallées d'origine des fragments des fonds Santa Ana La Florida et Gualaquiza.....	137
Tableau 3.5 : Répartition du matériel récupéré en 2009 par strates (D1=strate 1, D2=strate 2 etc.).....	139
Tableau 3.6 : Récapitulatif de la mission 2013 : Total de shovel tests (auxquels se rajoutent 2 sondages par secteurs), stratigraphie et total de tessons récupérés par secteurs et dépôts stratigraphiques (2013).....	140
Tableau 4.1 : Répartition des maisonnées visitées par familles et par hameaux.....	143
Tableau 4.2 : Répartition des potiers visités par familles et par hameaux.....	147
Tableau 4.3 : Caractéristiques quantitatives et qualitatives de la production céramique de Sígsig.....	149
Tableau 4.4 : Répartition des maisonnées visitées par familles et par quartiers.....	154
Tableau 4.5 : Répartition des potiers de Taquil par fréquence de travail (approximation)	154
Tableau 4.6 : Panorama général des associations de potiers de Taquil (2014)	156
Tableau 4.7 : Distribution des potiers de Taquil en fonction de leur appartenance associative (estimation).....	156
Tableau 4.8 : Fréquence des excursions d'extraction de matière première et quantités récupérées (San Miguel et Taquil)	166
Tableau 4.9 : Synthèse de la chaîne opératoire partagée par les localités de potiers andines.....	190
Tableau 4.10 : Particularités de la chaîne opératoire de San Miguel.....	197
Tableau 4.11 : Particularités de la chaîne opératoire de Sígsig.....	203
Tableau 4.12 : Particularités de la chaîne opératoire de Nabón.....	205
Tableau 4.13 : Particularités de la chaîne opératoire de Taquil.....	215

Tableau 4.14 : Particularités de la chaîne opératoire de Gualaquiza.....	229
Tableau 4.15 : Variabilité des chaînes opératoires selon les villages (Andes) -transformation matériaux bruts, façonnage formes de type A.....	232
Tableau 4.16 : Variabilité des chaînes opératoires selon les villages (Andes) -façonnage formes de type B.....	233
Tableau 5.1 : Stigmates correspondant à la mise en forme au doigt, à l'outil en bois, au galet et à la calebasse.....	243
Tableau 5.2 : Stigmates engendrés par le lissage au battoir, à la lanière en cuir et au lissoir en plastique, et enfin à la calebasse.....	251
Tableau 5.3 : Stigmates correspondant à l'engobage au chiffon, à la main et au pinceau.....	254
Tableau 5.4 : Stigmates associés au décor par incision (lanière en cuir et épine) et par impression (flacon)	259
Tableau 5.5 : Couleurs des tranches par types de structures de cuisson et durée d'exposition à la phase d'oxydation.....	260
Tableau 6.1 : Répartition en nombres absolus et en pourcentages des objets étudiés par groupes techniques et par province.....	289
Tableau 6.2 : Répartition spatiale des groupes techniques du matériel jivaro (bassin du Chinchipe/projet IRD-INPC Zamora Chinchipe J. Guffroy et F. Valdez)	308
Tableau 7.1 : Répartition des fragments des groupes techniques et variantes des traditions modelage/battage et colombinage par secteurs et dépôts stratigraphiques (total tessons : 1331)	343
Tableau 8.1 : Datations C14 existant à ce jour pour la céramique Tacalshapa et Cashaloma (actualisé à partir des données issues de la vallée du fleuve Cuyes).....	376
Tableau 8.2 : Datations correspondant à l'occupation jivaro (Amazonie méridionale équatorienne).....	377

ANNEXES

ANNEXE 1A : SYNTHÈSE DES TRAITS MORPHO-STYLISTIQUES DIAGNOSTIQUES DE LA CÉRAMIQUE TACALSHAPA (MEYERS, IDROVO)							
Culture		Chronologie	Emplacement	Façonnage	Traitement de surface	Formes	Décor
TACALSHAPA	I	500/200- 100 av. J.-C.	hoya Cuenca-Azogues ; Oriente azuayo	0	polissage	Parois fines / corps étroits *petits vases *petites bouteilles *petits récipients (lenticulaires/"aplatis") à col anthropomorphe	*motifs géométriques gravés (escalier) *début des décors négatifs/ blanc sur rouge
	II	200/100 av. J.-C. et 500 apr. J.-C	province de Azuay	battage	polissage	Formes plus grandes (jusqu'à 0.70m) *bouteilles anthropomorphes de grande taille *jarres à col allongé *bols profonds *récipients circulaires à col étroit ou marmites *coupes à pied court *bouteilles	*motifs géométriques en négatif/ *contraste noir rouge, blanc rouge/rouge intense poli *appliques anthropomorphes en moignons frontaux
	III	500 - 1100/1200 apr. J.-C	provinces de Azuay et Cañar	(pâte friable)battage	0	Formes plus grandes (jusqu'à 1.20m)*bols profonds*marmites globulaires*coupes basses*marmites tripodes pieds "feuilles de cabuya"	*rouge pâle (bords ou en bandes sur visages ou sur une moitié panse)*incisions en points linéaires*appliques mains portées au visage ou soudées aux épaules

ANNEXE 1B : SYNTHÈSE DES TRAITS MORPHO-STYLISTIQUES DIAGNOSTIQUES DE LA CÉRAMIQUE TACALSHAPA (JIMA, WAZHIMA ET MOROCHO)

Strate	Niveau	Profondeur	Ouverture	Direction	Forme	Lèvre	Engobe	Autres
terre noire	1	0-30	fermés	oblique externe	concave	ronde	aucun	1 anse (bouton) protubérante ac. engobe rouge
			ouverts		convexe	?	marron	
	2	30-60	fermés	oblique externe	concave	ronde	marron int	
							marron int/ext	
			ouverts	oblique interne	semi convexe	?	marron ext	
					convexe	?	marron int	
terre noire jaunâtre	3	60-90	fermés	oblique externe	rectiligne	ronde	aucun	
					concave	ronde	marron int/ext	
					?		rouge int	
			ouverts	oblique interne	convexe	?	rouge int/ext	
					rectiligne		aucun	
					convexe		rouge int/ext	
	4	90-120	fermés	oblique externe	concave	ronde	rouge	Récipient globulaire
						?	marron ext	
			ouverts	oblique externe	semi convexe	ronde	aucun	
					convexe		marron int/ext	
	5	120-150	fermés	oblique externe	concave	ronde	aucun	
						?	rouge	
			ouverts	oblique interne	rouge ext	ronde	noir	
					semi convexe		rouge ext	
			ouverts	oblique interne	rectiligne	ronde	rouge int/ext	

Dégraissant : chamotte, inclusions ferrugineuses arrondies, quartz, schistes, autres. Technique de manufacture présumée : colombin et battage. Cuisson : Cœur gris ou noir

ANNEXE 1C : SYNTHÈSE DES TRAITS MORPHO-STYLISTIQUES DIAGNOSTIQUES DE LA CÉRAMIQUE TACALSHAPA (NABÓN, ALMEIDA ET AL.)

Secteur	Chronologie	Pâte	Façonnage	Finition	Traitement de surface	Formes	Décor	Cuisson
Nabón	Intégration	Inclusions rouges abondantes, pouvant aller jusqu'à 0,5cm d'épaisseur. Fines particules de cristal de roche. Pâte très rugueuse, "rustique".	Colombins. Dépressions sur les bords associées aux opérations de jointures des colombins	Aucune	Traces d'engobe ->	Récipients fermés : *énormes récipients globulaires à bords obliques externes de 6 cm de hauteur. Forme concave *bords obliques externes. Lèvres rondes, silhouette du bord concave Récipients ouverts : *direction oblique externe et forme convexe *récipients annulaires à direction oblique externe à lèvres rondes *assiette à direction oblique externe, forme convexe et lèvre plate Pieds : conique creux, conique massif, conique creux à parois ajourées (hoja de cabuya) Éléments de préhension de type cordon	Aucun	Cœur noir, tranches marron clair

ANNEXE 1D : SYNTHÈSE DES TRAITS MORPHO-STYLISTIQUES DIAGNOSTIQUES DE LA CÉRAMIQUE PRÉ-INCA DE SARAGURO (OGBURN)

Secteur	Chronologie	Pâte	Façonnage	Finition	Traitement de surface	Formes	Décors	Cuisson
Saraguro	Saraguro Ancien 500-1200 AD	Dégraissant constitué de mica et de quartz	Céramique grossière, parois irrégulières	Peu soignée	Engobage rare. Si existant, revêtement rouge pâle int/ext. (bols) et ext (marmites) avec cas d'engobe sur la lèvre interne	Vaisselle culinaire (cuisson et service) : marmites moyennes à grandes (certaines avec pieds); bols moyens à petits ; assiettes. Éléments de préhension de type cordons (doubles). Assises arrondies.	0	0
	Saraguro Récent 1200-1460 AD		Traces de textiles sur la face ext ou int de certains pots. Parois plus régulières	Plus soignée	Engobage plus fréquent	Répertoire semblable, mais moins de marmites polypodes. Apparition de bases annulaires et d'assises plates, ainsi que de coupes à pied.		

ANNEXE 1E : SYNTHÈSE DES TRAITS MORPHO-STYLISTIQUES DIAGNOSTIQUES DE LA CÉRAMIQUE CASHALOMA, GUAPONDÉLIC, MOLLE, INCA (MEYERS, IDROVO)

Culture	Chronologie	Emplacement	Façonnage	Finition	Formes	Décor
CASHALOMA	1000 apr. J.-C. ...	province de Cañar	pâte bien dégraissée/ cuite 0	0	*vases/vases campaniformes miniatures *bouteilles *coupes / à pied haut/à pied perforé avec manche (JJC) *bols / bols profonds (aussi très petits et moyens) *grands récipients(jarres) à assise conique et trois anses *assiettes *tripodes soignés *petites fioles (JJC) *petites tasses (JJC)	*motifs cruciformes/linéaires rouge-crème ou rouge et blanc "localisés" *lignes géométriques par incisions circulaires ou au "canuto"
GUAPONDÉLIC	1000 apr. J.-C. ...?	province de Azuay	0	0	- Absence de formes anthropomorphes ; - récipients de grande taille (0.80 à 1 m) *marmites à corps sphérique *assiettes	*bandes d'engobe post-cuisson rouge pâle
MOLLE	1000 apr. J.-C. ...?	province de Azuay (nord de Cuenca et Pumapungo)	0	0	Céramique grossière à pâte compacte	*bandes d'engobe blanc pâle/rouge couvrantes
INCA/ INCA LOCAL	après 1400/1450 apr. J.-C.?	provinces de Azuay (Pumapungo) et Cañar (Ingapirca)	0	0	*aryballes *bouteilles à deux anses *cruches à col allongé avec anse *marmites évasées et à base pointue ou concave *marmites à pied et à anses horizontales *bols/bols à deux anses *assiettes/assiettes à anse latérale *écuelles à anses *récipients à col évasé avec une anse *récipients à panse conique et anse latérale *calices yeux en grains de café	*motifs : lignes, points, croix, zoomorphes, en anneaux, triangulaires, losanges, épis de maïs stylisés *engobe rouge sang (trempage), coloris gris argenté et beige en plus de variantes de rouge

ANNEXE 1F : SYNTHÈSE DES TRAITS MORPHO-STYLISTIQUES DIAGNOSTIQUES DE LA CÉRAMIQUE CORRUGADA (PASTAZA/UPANO)

Bassin hydrographique	Pâte	Finition	Traitement de surface	Cuisson	Formes	Décors	Autres	Sources
Pastaza/Upano	dégraissant grossier : sable, quartz. Pâte de couleur beige, gris foncé/marron foncé. Parois épaisses, texture friable.	peu soignée		?	marmites globulaires à col droit vertical et assise concave bols globulaires jarres globulaires ou piriformes à encolure verticale ou rentrante	en relief : colombin apparent et/ou impressions de doigt (cols récipients)	suie sur la base récipients destinés à contenir des liquides et cuire des aliments	Rostain, 1995 : 84 ; Guffroy, 2006 : 354 ; Rostain, 2008 : 87 ; Rostain et Pazmiño, 2013 : 64 ; Rostain et Saulieu, 2013 : 146, 162
	dégraissant fin (sable) ; pâte de couleur beige, parois fines		enduction		bols petits récipients pots globulaires à col droit	séries de bandes horizontales et obliques parallèles peintes en blanc sur fond rouge	suie sur la base	Rostain, 1995 : 84
	?	?		?	2 fusaïoles (forme de sablier)	en creux : incisions (lignes horizontales)	?	

ANNEXE 1G : SYNTHÈSE DES TRAITS MORPHO-STYLISTIQUES DIAGNOSTIQUES DE LA CÉRAMIQUE CORRUGADA (HAUT ZAMORA, QUIMI/GUALAQUIZA)

Bassin hydrographique	Pâte	Finition	Traitement de surface	Cuisson	Formes	Décors	Autres	Sources
Haut Zamora Quimi	?	?	enduction (bandes sur les bords ou intérieur des récipients - récipients dépourvus de colombins apparents)	?	marmites sans col ou à col court bols	en relief : colombins apparents (bords et/ou cols)	formes fermées à col : transport et conservation de liquides ; formes ouvertes : consommation de boissons/aliments	Villalba, 2011 : 9, 12
	?	?	?	?	fusaïoles	?	?	
Haut Zamora Gualaquiza	?	?		?	marmites sans col bols (grands) cruches à col haut oblique	(rares) en relief : colombins apparents (une bande fine au niveau de la lèvre)	?	Guffroy, 2006 : 351

ANNEXE 1H : SYNTHÈSE DES TRAITS MORPHO-STYLISTIQUES DIAGNOSTIQUES DE LA CÉRAMIQUE CORRUGADA (CHINCHIPE)

Bassin hydrographique	Pâte	Finition	Traitement de surface	Cuisson	Formes	Décor	Autres	Sources
Chinchiipe	Pâte grossière (couleur rouge/orangée)	lissage soigné ou peu soigné	?	oxydante	marmites globulaires (col droit/légèrement oblique) ; marmites sans cols ; cruches globulaires (col droit/légèrement oblique) ; récipients à corps ovoïde et col rentrant ; bases plates, convexes et cas de pieds annulaires ; urnes	en relief : colombins apparents (panse) ; éléments zoomorphes ou anthropomorphes modelés en creux : impression (matière végétale, doigts, ongles, extrémité de tige -"canuto") ; incision (lignes parallèles ou obliques)	éléments rapportés : anses à double ou triple colombin récipients de type culinaire	Guffroy et Valdez, s/d : s/p ; Guffroy, 2006 : 350 ; Valdez, 2009 : 88 ; Rostain et Saulieu, 2013 : 134
	?	?	enduction	?	bols	en relief : colombins apparents (ensemble de la panse ou un seul au niveau du bord)	?	

NOM	DATE	SOURCE
Diego Tasa Andicela	1574	Truhán, 1995 : 114 ; ANH/C: 107.853, ff. 13-19, 1711 ; ANH/Q, série tierras, boîte 14, ff. 27-32, 1682 ; ANH/Q, série cacicazgos, boîte 21, livre 5, ff. 27-32, 1782
	1576	Archivo Municipal de Cuenca, folio 67 v., 1982
	1586	Document cité par Aguilar, 1974 : 81
	1602	Archivo del Cabildo Eclesiástico de Cuenca, Carpeta Gob. Administración, f. 42, 1736
	1603	Cárdenas, 2004 : 61 ; Aguilar, 1974 : 121
	1653	Cárdenas, 2004 : 65
	1676	ANH/C, 521-258, 1676
	1677	Cárdenas, 2004 : 65
Felipe Tasa Andicela	1676	ANH/C, 521-258, 1676
Nicolás Tasa Andicela	1676	ANH/C, 521-258, 1676
	1689-1722	Cárdenas, 2004 : 77
Juana Tasa Andicela	1699	ANH/C L. 531-644, 1699
Diego Tasa Andicela	1726	Tinoco, 1947: 251
Basilio Tasa	1818	Aguilar, 1974: 102

ANNEXE 1J : SAN FRANCISCO DE PACHA (Y SAN BARTOLOMÉ DE AROCXAPA)¹

En el pueblo de San Francisco de Pacha, en 12 días del mes de mayo de 1582, por mandado del señor capitán Antonio Bello Gayoso, corregidor de la ciudad de Cuenca y de sus términos, en presencia de Diego de Amor y de Clemente de Rocha, vecinos de la dicha ciudad, yo fray Domingo de los Ángeles, de la orden de Santo Domingo, hice la relación siguiente de los naturales y cosas contenidas en los pueblos de San Francisco de Pachay y San Bartolomé de Arocxapa, con los caciques y principales de los dichos pueblos.

Este pueblo de San Francisco de Pacha dista de la ciudad de Cuenca una gran legua de tierra más llana que fragosa; y del dicho pueblo de San Bartolomé dista 3 leguas grandes; y del pueblo de Gualasio (Gualaceo?) 4 leguas pequeñas y otro tanto del pueblo de Paute; y del Pueblo del Azogue 5 leguas; y del pueblo del SSto. (Sacramento?) 2 leguas y media; los cuales cercan este dicho pueblo de San Francisco de Pacha.

Dícese este pueblo Pacha, porque el agua de que los naturales se sirven y con que riegan sus huertas y beben, es traída de otras partes por acequias y la cojen de caños en cántaros para el servicio de cada casa; y el caño por donde se destila y sale agua, en lengua general del Inga se llama *paccha*.

Hay en este pueblo 4 ayillos y parcialidades; el ayillo del mismo pueblo de Pacha, cuyo cacique es don Sebastián; el ayillo de San Luis, cuyo cacique es don Francisco Piulimiba; el ayillo de Tarcan, cuyo cacique es don Juan Tarcan; el ayillo de Gima, cuyo cacique es don Pedro Tarichuma; el ayillo de Pichacay, cuyo cacique es don Sancho Teneolap; los cuales ayillos se han juntado y reducido de otras partes a este de Pacha; y son todos los indios que hay en este dicho pueblo en número de 200 tributarios.

Lo que siembran estos indios para su sustento es maíz y papas y frijoles y alguna hortaliza, como son coles, cebollas, racachas, pepinos, achocchas, y otras muchas hierbas que, por evitar prolejería, aquí no se ponen. Los árboles de fruta que hay son duraznos e higueras de Castilla pocas. Hay también árboles que no dan fruto, como son sauces, con que adornan los solares y los patios de las iglesias; y otros que llaman cañaro, que dan unos frijoles de diversos colores; a cuya significación entiendo se llaman los indios de esta provincia cañares. La carne que comen es carnero y aves de Castilla, venado, conejo y cuies.

Los animales brutos que hay son leones y zorros que hacen daño en el ganado ovejuno.

En su gentilidad estos indios eran gobernados por los Ingas, con los cuales tuvieron en los tiempos pasados muchas guerras, primero que diesen la obediencia, y vinieron en mucha disminución; /y después que vinieron españoles a esta tierra y dieron la obediencia a Su Majestad, han venido en poca disminución. Y las enfermedades de que *ut in plurimum* mueren, son cámaras de sangre y romadizo con dolor de costado.

Las guerras que tenían antes que dieran la obediencia a Su Majestad, era con los indios xíbaros, por les quitar sus mujeres, y con los zamoranos sobre y en razón de defender las

¹ De los Ángeles 1991, 379-381

salinas. Están así los xíbaros como los zamoranos de la otra parte de la Cordillera general que atraviesa el Perú.

La forma de las casas que moran son unas redondas y otras largas. Tienen las casas de los caciques a la entrada patio, donde manda el cacique juntar sus indios y les predica y amonesta el orden que han de tener en hacer lo que el corregidor y demás justicias de Cuenca mandan, y cómo han de pagar el tributo a su encomendero; y acabado lo dicho, los manda dar de comer y beber en el dicho patio.

Los indios de estos pueblos no tienen más granjería si no son algunos que crían ganado vacuno y ovejuno y porcuno y algunos potros; y de esto que crían venden con que pagan sus tributos. Hay en este pueblo muchos indios pescadores más que en otro pueblo alguno de la comarca de Cuenca, que pescan en el río grande de Cuenca y en otros más pequeños que hay cerca de este pueblo, que se llaman Quingeo y Payama, pescado de cuero, mediano, y proveen de pescado la ciudad de Cuenca.

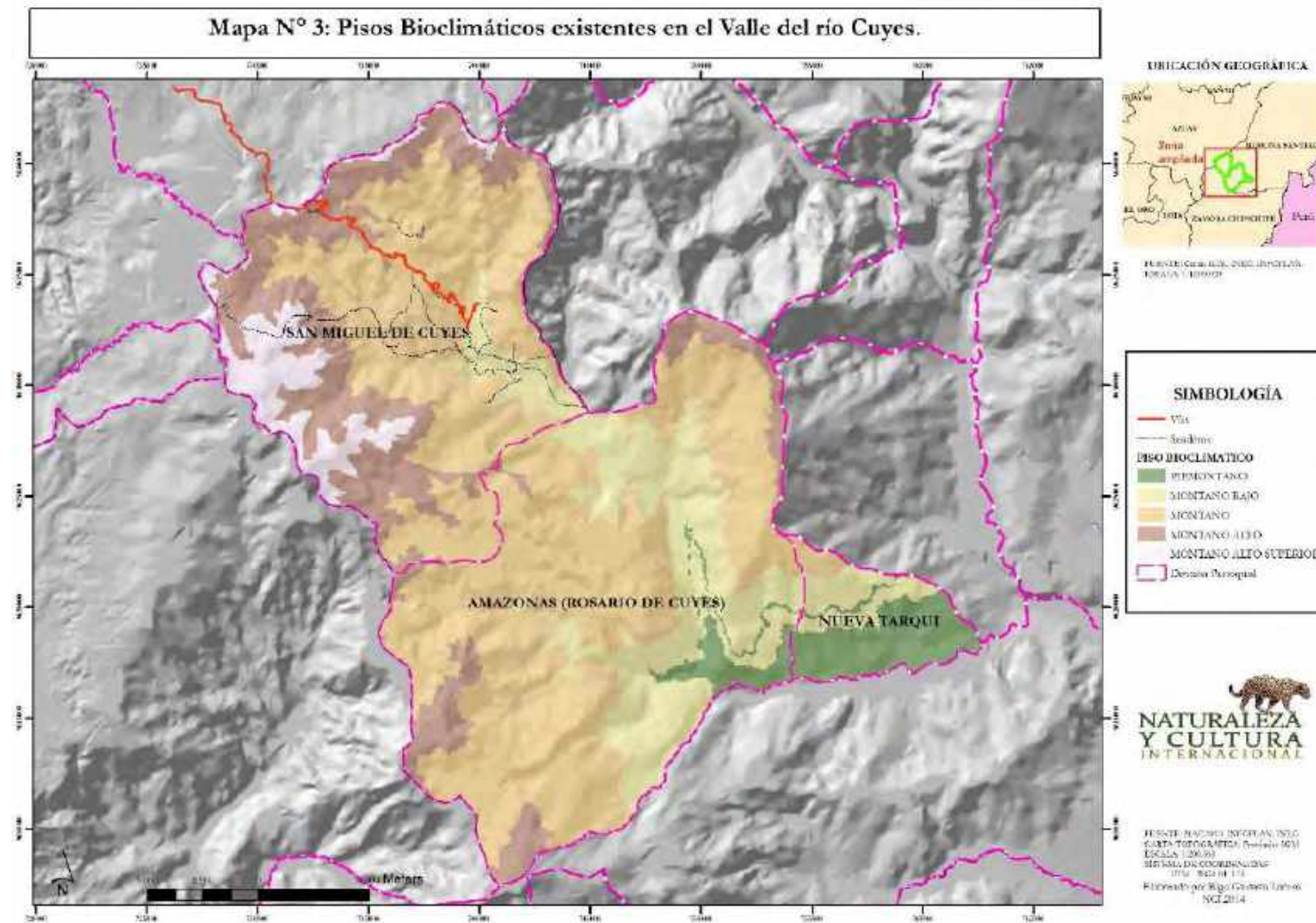
Andan todos vestidos con manta y camiseta que hacen de lana y algodón. La lana la tienen de suyo, porque poseen para este efecto casi todas las ovejas de Castilla; el algodón lo van a comprar a la tierra yunga y caliente (donde se da) con puercos y venados y conejos que llevan para el dicho efecto. También compran con lo dicho coca, la cual, cuando caminan, los más acostumbran traerla en la boca entre el paladar y encía, para mitigar sed y hambre.

Tienen comunidad de ganado ovejuno y puercos y de sementeras de maíz y papas y algún trigo, de donde pagan el tributo y comida ordinaria que dan al sacerdote que los doctrina y los pobres necesitados.

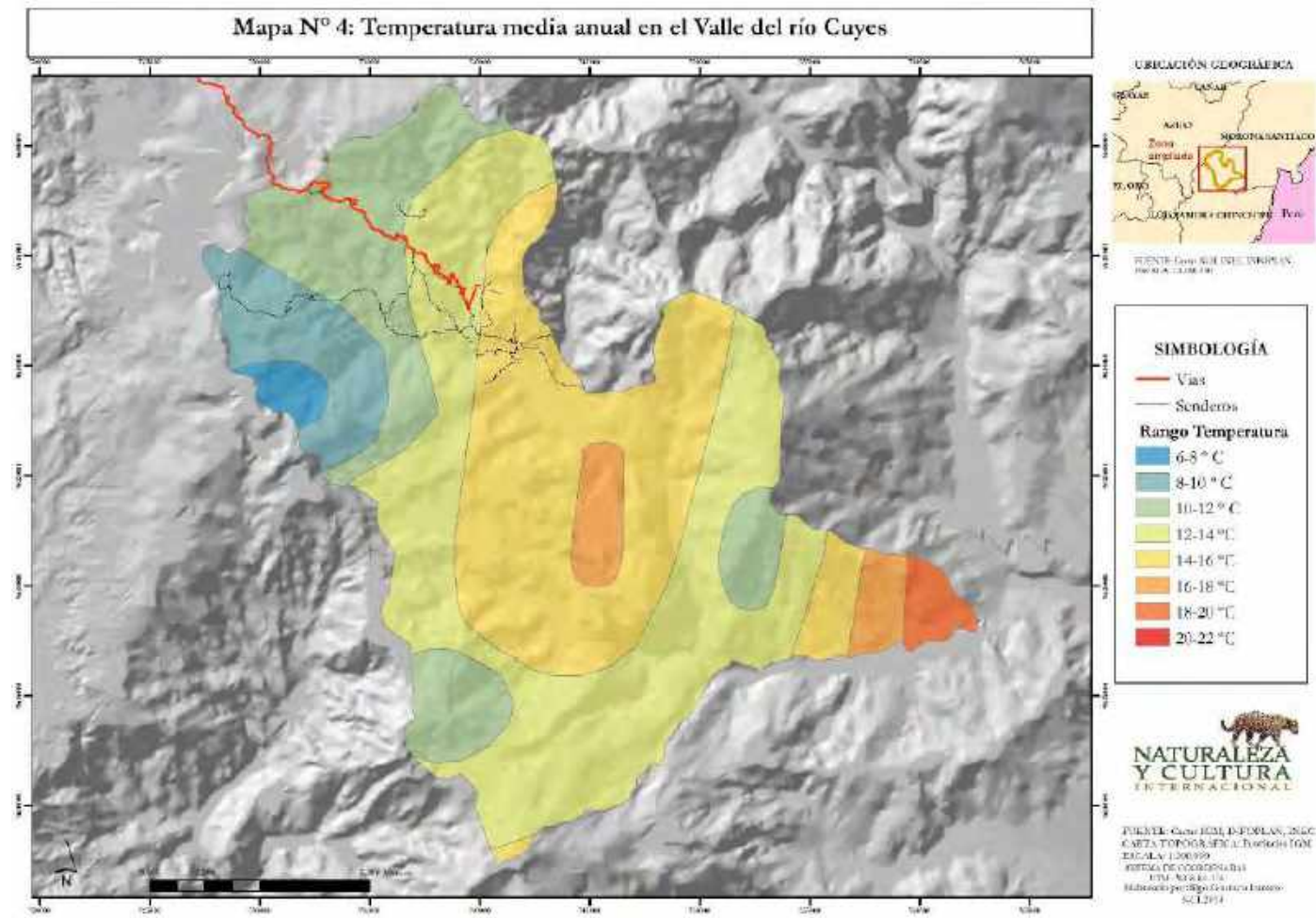
El pueblo de San Bartolomé de Arocxapa está poblado en alto al abrigo de un cerro llamado Mazuzaiaira y enfrente de la Cordillera general del Perú distancia de 3 leguas; a cuya causa es algo frío el asiento de este pueblo, porque hay en él mucha cantidad de unas flores que se llaman en su lengua cañar *aroc*. Está media legua de este pueblo en lo bajo un río que se dice Bolo, adonde los naturales pescan pescado de cuero más grande que el del río grande de Cuenca ni que el de los demás ríos del pueblo de Pacha. En la vega y por la vera de este río hacen los naturales sus sementeras de maíz y tienen árboles de fruta, duraznos, membrillos, higueras y hortaliza; y todo lo dicho se da en mucha abundancia, mediante la humedad es que la traen por acequias de una quebrada grande que está medio cuarto de legua de dicho pueblo.

Hay en este pueblo 190 indios tributarios; los 80 son naturales del dicho pueblo, cuyo cacique principal se dice don Hernando de Vega; los demás son traídos de otras partes; los son traídos de la montaña, 11 leguas del dicho pueblo de San Bartolomé. Estaban de la otra banda de la cordillera general del Perú y se llaman Cuyes, a causa de que en su tierra hay muchos cuyes. Los demás son traídos de Bolo, que estaban poblados junto al dicho río de Bolo, 4 leguas del pueblo de San Bartolomé. Su cacique principal de los cuyes y bolos es don Andrés Ataribana, y la cabeza que gobierna así a los indios del pueblo de san Francisco de Pacha, como a los de este de San Bartolomé, se dice con Luis Xuca, y el encomendero don Rodrigo de Bonilla, y los doctrinamos y administramos los Santos Sacramentos los frailes de Santo Domingo, por mandado y provisión de los señores de la Real Audiencia de Quito.

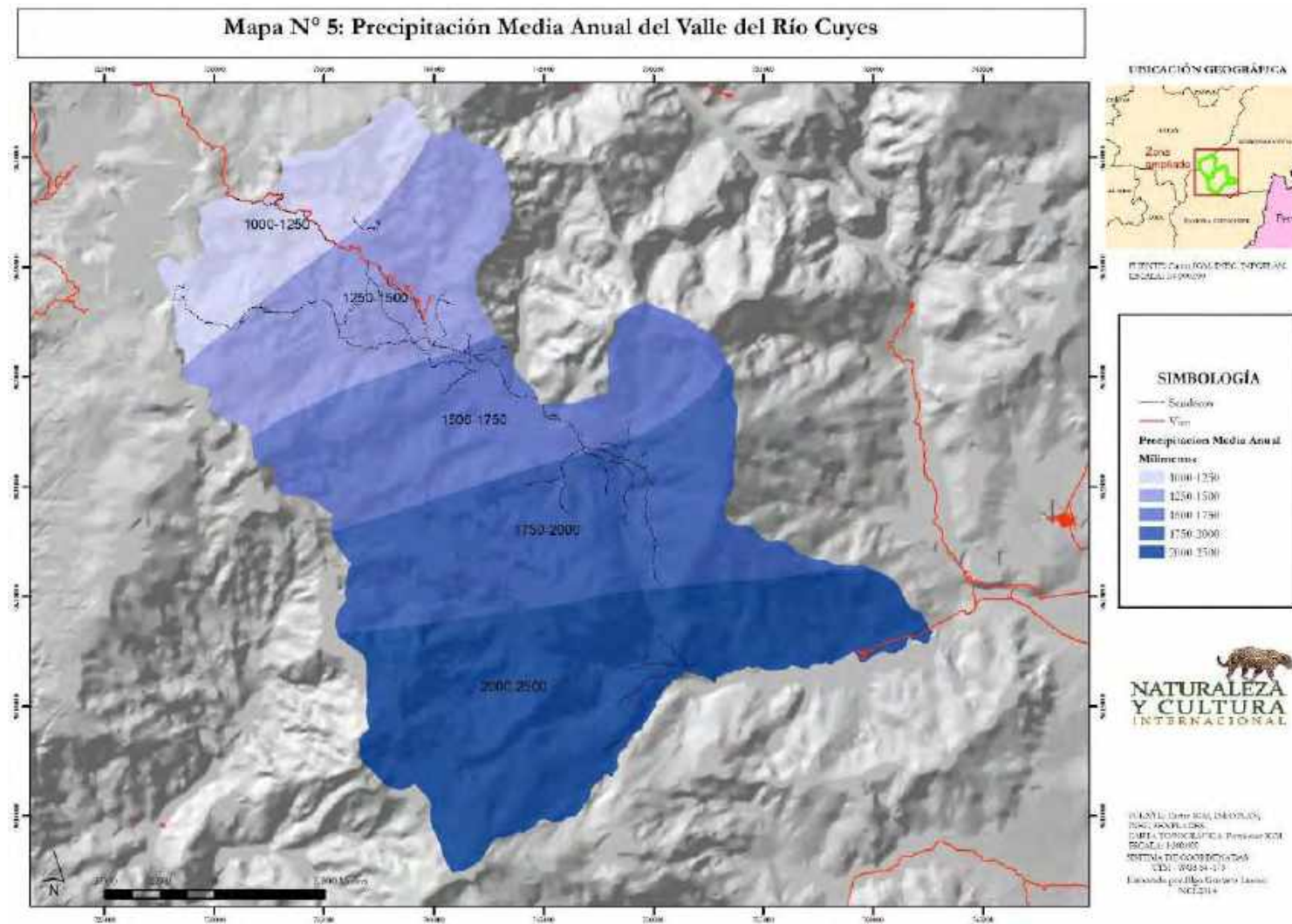
ANNEXE 1K : ÉTAGES BIO-CLIMATIQUES DE LA VALLÉE DU FLEUVE CUYES (CARTE DRESSÉE PAR PESÁNTEZ ET LUCERO 2014)



ANNEXE 1L : TEMPÉRATURES MOYENNES ANNUELLES DE LA VALLÉE DU FLEUVE CUYES (CARTE DRESSÉE PAR PESÁNTEZ ET LUCERO 2014)



ANNEXE 1M : PRÉCIPITATIONS MOYENNES ANNUELLES DE LA VALLÉE DU FLEUVE CUYES (CARTE DRESSÉE PAR PESÁNTEZ ET LUCERO 2014)



ANNEXE 2A : Inventaire de phytolithes (pourcentages - Veintimilla, 2010 : s/p)

SECTOR	Esp. Playa	Esp. Playa	S. Miguel de Cuyes	S. Miguel de Cuyes	S. Miguel de Cuyes	Nueva Zaruma	Nueva Zaruma	Nueva Zaruma
SITIO	T. Esp. Playa	T. Esp. Playa	T. S. Miguel de Cuyes	T. S. Miguel de Cuyes	T. S. Miguel de Cuyes	T. de Nueva Zaruma	T. de Nueva Zaruma	T. de Nueva Zaruma
TAMAÑO	Pequeña	Grande	Grande	Grande	Pequeña	Grande	Grande	Grande
COORDENADAS	9631844N / 0735706E	9631537N / 07355815E	9631784N / 0741934E	9631784N / 0741934E	9631756N / 0741973E	9620030N / 0759303E	9620030N / 0759303E	9620475N / 0760257E
DEPÓSITO	D2	D2	D2	D3	D2	D2	D3	D2
	134	135	136	139	141	137	140	138
ARBOREA								
Arecaceae espinulosa	2.44		9.30	2.77	1.59	45.35	32.11	29.91
Arecaceae nodular				0.92			1.05	6.37
Bombacaceae				0.62		15.93	4.74	4.90
Cistolitos	0.44		8.14	3.38		0.88	2.11	
Escleridos	0.22			0.92		1.33		0.98
IND. HUMEDAD								
Cyperaceae				0.92				0.49
Diatomeas	0.67	0.49		1.23	18.76		3.16	0.49
Esponjas	0.22							
PLANTAS INVASORAS								
Asteraceae	0.89	0.49	25.58	2.77	6.74	1.55	3.68	0.49
MISCELANEAS								
Esfera rugosas	0.44	0.25	24.42		1.45	23.89	5.79	15.20
GRAMINEAS								
Panicoideae	12.68	3.46	10.47	12.31	9.38	2.88	7.89	12.25
Bambusoideae / Arundinoideae	82.00	95.31	22.09	72.92	62.08	8.19	37.88	28.92
CULTIVOS								
<i>Zea mays</i>				0.62			0.53	
<i>Canna</i> ssp.				0.31			0.53	
<i>Calathea</i> sp.				0.31			0.53	
TOTAL	100.00	100.00	100.00	100.00	100.00	100.00	100.00	100.00
Oclusiones de carbón	M	M	M	M	M	A	M	M
Filas Analizadas	18	18	19	19	19	19	19	19

M = Moderado (15 a 20 especímenes por slide)

A = Abundante (un espécimen por campo)

ANNEXE 3A FORMATIONS GÉOLOGIQUES DU FLEUVE CUYES

La vallée du fleuve Cuyes fait état de divers dépôts quaternaires alluviaux, colluviaux et volcaniques, se rajoutant à des terrasses alluviales et de roches métamorphiques appartenant au Pélozoïque-Mésozoïque, ainsi qu'à 5 formations géologiques décrites ci-dessous. Le tableau ci-dessous (repris d'après Pesántez et Lucero, 2014 : 17) synthétise les caractéristiques des formations géologiques existantes.

FORMATION	DESCRIPTION
TARQUI	Période quaternaire de l'ère Cénozoïque. Comprend des tufs acides kaolinisé, certains intensément météorisés et d'autres, blancs et rouges, qui couvrent toutes les unités les plus anciennes de cette aire. Abondance de cristaux euhédraux bipyramidaux de quartz, présents en surface sous la forme de poches résiduelles
NAPO	Rattachée à la période Crétacée de l'ère Mésozoïque. D'un point de vue lithologique, elle comprend une série variable de roches calcaires fossilifères, grises à noires, entremêlées à des grès calcaires et des lutites noires. Composantes bitumineuses. Présence de schistes calcaires bitumineux sur la marge orientale de la Cordillère. Divisée en trois lithologies : Napo Inférieur (grès et lutites calcaires subordonnés), Napo Medio (roche calcaire principale, massive, grise, fossilifère, d'une épaisseur comprise entre 70 et 90 m), et Napo Supérieur (lutites vert grisâtres à noirâtres interstratifiées avec quelques rares roches calcaires grises partiellement fossilifères). La perméabilité des roches est la plupart du temps faible.
HOLLÍN	Rattachée à la période Crétacée de l'ère Mésozoïque. D'un point de vue lithologique, elle comprend des grès à grain moyen à épais, massifs ou à stratification croisée, avec quelques rares inter-relations de lutites sablonneuses, localement micacées ou carbonatées. Les imprégnations d'asphalte sont relativement communes. La perméabilité des roches est plutôt faible.
GRANITOÏDES DE ZAMORA (SUD DE ZAMORA)	Batholithe constituant la partie sud de l'Unité des Granitoïdes de Zamora. Lithologie dominée par des granodiorites dehornblend-biotite et diorites. Les vrais granites sont rares. Les roches porphyriques et sub-volcaniques sont communes dans le secteur de Guaysimi.
CHAPIZA	Comprend une succession de sédiments continentaux clastiques, non-métamorphisés, de basse inclination. Au niveau de la Formation Santiago, elle affleure sous la forme d'ardoises et de grès, gris ou roses, avec de fins horizons d'anhydrite, dolomite et plâtre. Présence de canaux turbiditiques de 10 à 20 m de profondeur et 100 m de largeur qui contiennent un matériau pauvrement mélangé riche en volcanoclastes.

ANNEXE 3B INVENTAIRE, PROVENANCE, FORMES ET DIMENSIONS DES OBJETS ENTIERS ANALYSÉS (FONDS RIVET, PUMAPUNGO, GUALAQUIZA)

Institution	N. inventaire	Toponyme	Type (nomenclature Balfet)	DIMENSIONS (cm/g)			
				Hauteur	Largeur	Profondeur	Poids
MUSEO PUMAPUNGO (MINISTERIO DE CULTURA, CUENCA, ECUADOR)	-782180	inconnu	pot	8	7.5	7.5	?
	-679180	Cañar	pot	6.2	7	5.5	?
	-629180	inconnu	pot	10	6.5	9.5	?
	-590180	inconnu	pot	17	10	9	?
	-808180	inconnu	bouteille	21	13	13	?
	-645180	inconnu	pot	7.5	7	6	?
	-4388	inconnu	bouteille	16	13.5	15	?
	-799180	inconnu	pot	15	18	18	?
	-535180	Cañar	assiette (coupe)	3	13	25	?
	-698180	Cañar	bouteille	16	17	8.5	?
	-421180	Checa	pot	27	23	21	?
	-113291	Pumapungo	pot	38	15	15	?
	-20194	inconnu	gobelet	11	16.3	13.3	?
	-790180	inconnu	bol (louche)	6	10.5	4.8	190.1
	-14384	inconnu	pot	5.5	7.5	5	707
	-602180	inconnu	pot	10.2	8.6	9	193.6
	-18386	inconnu	pot	9	8.5	7	197
	-49180	inconnu	pot	13.5	10	12.7	277.7
	-56180	Cañar	pot	14.5	10	13.7	261.6
	-77180	Gualaceo	pot	23.5	19.5	23	954.5
	-376180	inconnu	pot	6.8	11.5	9	?
	-99280	inconnu	bouteille	26	24.5	26	1596
	-272180	Santa Ana	bol	8	12	9	413.4
	-365180	inconnu	pot	9.5	13	8.5	?
	-3388	inconnu	pot	11	12	?	?
	-11594	Ingapirca	pot	5.3	7	4	108
	-53782	inconnu	bol	7	11.5	9	211.1
	-406180	inconnu	pot (marmite)	19.5	17	14	924
	-482180	inconnu	bol (coupe)	15	5.5	13.8	17
	-523180	inconnu	bol	6.8	16	6.3	?
	-104104	inconnu	pot	13.8	9	9	?

Institution	N. inventaire	Toponyme	Type (nomenclature Balfet)	DIMENSIONS (cm/g)			
				Hauteur	Largeur	Profondeur	Poids
MUSEO PUMAPUNGO (MINISTERIO DE CULTURA, CUENCA, ECUADOR)	-931180	Cañar	pot	22.8	18	21	101
	-101780	inconnu	pot	26	38	22	173
	-348180	Cañar	bol	5.5	15	14.5	247.4
	-345180	Santa Ana	bol	7.5	12	12	?
	-507180	inconnu	bol	9	20	17	365.5
	-485180	inconnu	bol (coupe)	11.5	17.5	7.5	536
	-17386	inconnu	bol (coupe)	11	17.5	15.2	694
	-462180	Cañar	pot	10.5	10	10	236
	-129280	inconnu	pot	12.5	19	13.5	639
	-267180	Cañar	pot	8.5	12	7	279.3
	-1031180	inconnu	pot	12.5	18	13.5	622
	-698180	Cañar	bouteille	16	17	8.5	?
	-3495	inconnu	pot	32	22	15	?
FONDS PAUL RIVET/ MUSÉE DU QUAI BRANLY - PARIS, France	71.1908.22.52	Sigsig	pot	21	1,3	13	801
	71.1908.2.469	Sigsig	pot	15.8	11,2	9	327.8
	71.1908.22.177	Sigsig	pot	3.3	4.7	4.6	37.8
	71.1908.22.644	Sigsig	bouteille	18	12.7	12.7	468.8
	71.1908.22.13	Quinjeo	bouteille	18.5	16	13.3	656.7
	71.1908.22.638	San Bartolomé	pot	20	9.9	8.2	330.3
	71.1908.22.780	San Bartolomé	pot	13.4	10.9	10.9	228.1
	71.1908.22.196	San Bartolomé	bol	7.6	15.5	15.5	416.6
	71.1908.22.1358	Quinjeo	pot	9	9.1	9	182.9
	71.1908.22.191	Quingeo	gobelet	15.7	13.3	13.3	662.5
	71.1908.22.89	San Bartolomé	bouteille	20	17.4	17.3	822.4
	71.1908.22.762	San Bartolomé	bol (coupe)	11.9	15.1	14.9	532.5
	71.1908.22.124	Paccha	bouteille	39.5	34.7	22.7	2661
	71.1908.22.4	Chordeleg	pot	18	30	30	2321
	71.1908.22.468	Chordeleg	pot	18	14	14	423
	71.1908.22.101	Chordeleg	bouteille	23.5	20	20	954
	71.1908.22.627	Chordeleg	pot	9	11.75	11.75	282.5
	71.1908.22.776	Chordeleg	pot	9.75	11.7	11.6	281.2

Institution	N. inventaire	Toponyme	Type (nomenclature Balfet)	DIMENSIONS (cm/g)			
				Hauteur	Largeur	Profondeur	Poids
FONDS PAUL RIVET/ MUSÉE DU QUAI BRANLY - PARIS, France	71.1908.22.125	Chordeleg	bouteille	40.4	32.9	19.5	300.4
	71.1908.22.345	Chordeleg	pot	13.6	10.1	9.9	327.3
	71.1908.22.466	Gualaceo	pot	14.8	11.1	8	311
	71.1908.22.113	Chordeleg	bouteille	30.2	23.6	18.1	1423
	71.1908.22.115	Paccha	pot	33.5	22.5	17.9	1728
	71.1908.22.5	Cojitambo	bouteille	26.6	17.6	15.5	801
	71.1908.22.126	Cojitambo	pot	54	33.7	26.1	420.2
	71.1908.22.351	Cojitambo	pot	6.4	11.1	11.1	215.7
	71.1908.22.1346	Cojitambo	gobelet	6.1	6.6	6.6	547
	71.1908.22.768	Azogues	gobelet	6.1	6.7	6.7	644
	71.1908.22.769	Azogues	gobelet	6.5	8.4	8.5	801
	71.1908.22.167	Chugin	pot	4.3	5.4	5.4	427
	71.1908.22.122	Chuquipata	pot	40.5	28.2	23.7	3033
	71.1908.22.1338	Cañar	pot	5.8	8.6	8.7	127.4
	71.1908.22.1305	La Capilla	pot	20.1	9.9	9.5	362.6
	71.1908.22.164	Ingapirca	pot	5.7	7.5	7.6	981
	71.1908.22.165	Ingapirca	pot	4.9	8.2	8.2	921
	71.1908.22.174	Ingapirca	pot	4.2	6.6	6.4	525
	71.1908.22.1303	Ingapirca	gobelet	6	7.3	7.3	51
	71.1908.22.193	Sequer	pot	10.4	12.9	12.5	371.6
	71.1908.22.227	Sequer	bol	7.4	11.6	11.8	322.5
	71.1908.22.550	Sequer	écuelle (coupelle)	2.9	5.2	5.2	39.4
	71.1908.22.583	Sulupali	pot	22.3	12.2	9.5	646.6
	71.1908.22.654	Chahuarurcu	bouteille?	7.7	5.8	4.6	62.3
	71.1908.22.2	Tortapala	pot	22.5	18.1	13.1	876
	71.1908.22.217	Cuenca	gobelet	8.7	12.4	12.3	327.1
	71.1908.22.600	Cuenca	pot	11.9	9.6	10.5	286.5
	71.1908.22.741	Cuenca	gobelet	7.4	10.6	10.5	177
	71.1908.22.275	Santa Ana	pot	13	18.2	17	553
	71.1908.22.318	Paute	pot	12.5	9	7.3	161
	71.1908.22.712	Paute	pot?	12.5	9.7	9.4	226.5

Institution	N. inventaire	Toponyme	Type (nomenclature Balfet)	DIMENSIONS (cm/g)			
				Hauteur	Largeur	Profondeur	Poids
FONDS PAUL RIVET/ MUSÉE DU QUAI BRANLY - PARIS, France	71.1908.22.1331	Paute	pot	11.3	10	9.6	184
	71.1908.22.736	Zhumir	pot	9.2	14.1	13.8	455.6
	71.1908.22.743	Loma de Pichacai	pot	13.2	13.8	13.7	449.7
	71.1908.22.373	Jiron	pot	11.7	13.2	13.4	334.5
	71.1908.22.24	San Bartolomé	bouteille	28.1	22	13	1208
	71.1908.22.28	San Bartolomé	pot	23.2	27.54	36.5	282
	71.1908.22.127	San Bartolomé	bouteille	27	39.82	42.9	311
	71.1908.22.781	San Bartolomé	pot	15.5	6.5	17.7	155
	71.1908.22.470	San Bartolomé	pot	9.3	21.77	13.1	111
	71.1908.22.1357	Quinjeo	pot	9.3	23.8	11.8	94
	71.1908.22.671	Quinjeo	bouteille	6.4	15.03	11.4	73
	71.1908.22.642	Quinjeo	pot	9.8	6.52	7.3	74
	71.1908.22.1323	Guachapala	pot	8.9	20.7	16.3	91
	71.1908.22.553	San Bartolomé	bol (coupe)	10.5	155.5	8.1	10.5
	71.1908.22.713	Quinjeo	bouteille	8.3	4.4	12.3	139
	71.1908.22.625	Quinjeo	pot	9.2	8.4	9.1	180.7
	71.1908.22.1341	Paccha	pot	14.3	15.2	15.3	367.7
	71.1908.22.413	Hacienda de Chirincay	bol (coupe)	10.9	14.5	14.8	372.5
	71.1908.22.445	Loma de Narrio	bol	8.2	17.2	17.5	442
	71.1908.22.166	Ingapirca	pot	10.3	15.5	15.1	509.5
	71.1908.22.1298	El Valle	gobelet	11.2	15.6	15.6	610.5
	71.1908.22.1317	Sequer	pot (miniature)	5.4	4	4	38.2
	71.1908.22.1362	Sequer	(miniature de pot)	2.9	3.4	3.2	9.9
	71.1908.22.195	Monay	gobelet	8.9	9.3	9.3	204.2
	71.1908.22.763	Sequer	pot	15.5	13.9	13.5	520.9
	71.1908.22.1322	Loma de Narrio	bol	10.6	19.8	19.3	590
	71.1908.22.546	La Capilla	bol	7.4	17.9	17.9	460.3
	71.1908.22.753	La Capilla	bol	8	17.2	17.2	402
	71.1908.22.447	La Capilla	bol	9.5	17.3	17.1	629.2
	71190822.1332	Monay	coupe (bol avec pied)	11.4	14.5	14.3	353
	71190822.1359	San Bartolomé	gobelet	7.6	9.3	9.3	156.8

Institution	N. inventaire	Toponyme	Type (nomenclature Balfet)	DIMENSIONS (cm/g)			
				Hauteur	Largeur	Profondeur	Poids
FONDS PAUL RIVET/ MUSÉE DU QUAI BRANLY - PARIS, France	71190822.476	Cañar	coupe (bol avec piédestal)	11	16.6	16.3	376
	71190822.626	La Capilla	coupe (bol avec piédestal)	12.3	17.3	17.3	656
	71.1908.22.637	Chordeleg	pot	10.2	9	8.2	178.4
MUSEO ARQUEOLOGICO Y ETNOGRAFICO MUNICIPAL DE GUALAQUIZA	AO-14-02-01-M01-12-00080 008-002-003-0181	Gualaquiza	pot	11.9	10.3	10.3	359
	AO-14-02-01-M01-12-00073	Gualaquiza	pot	7.4	15.32	7.3	?
	AO-14-02-01-M01-12-00074	Gualaquiza	pot	9.2	12.5	12.5	3652
	AO-14-02-01-M01-12-00077 008-002-003-0188	Gualaquiza	pot	9.05	11.3	11.3	448.9
	AO-14-02-01-M01-12-00075 008-002-003-0184	El Empalme	pot	11	14.5	14.5	589.6
	AO-14-02-01-M01-12-00073	Gualaquiza	pot	7.3	7.4	7.4	153.2
	AO-14-02-01-M01-14-00076 008-002-003-0182	Gualaquiza	écuelle	3.8	11.1	11.1	233
	AO-14-02-01-M01-12-00079 008-002-003-0179	Gualaquiza	pot	9.7	10.7	10.7	558.5

ANNEXE 3C : REGISTRE DE PROVENANCE DES FRAGMENTS DU CORPUS ÉTUDIÉ (MUSÉE DE SITE SANTA ANA LA FLORIDA)

RÉGION	LOCALISATION	BOÎTE/CAJA	SÉRIE	N.GPS	UTM Est	UTM Nord
Sierra/Loja	El Pindo	3	159	183	674577	9513492
			6 ou 9	369	672334	9514622
		28	200	408	672334	9514622
	SW La Tolosa		201	525	708566	9460952
	Los Batanes, El Ingenio	36	170	256	672875	9512525
Zamora	El Quimi	419		40, 48, 52	782219	9606050
		Colina n367			759637	9582191
		Costal La Merced Los Naranjos		372?	756639	9579332
		La Merced Terraza 371			756442	9579422
	Secteur Yacuambi	Costal sitio 4			733218	9598924
		Costal sitio 11	158		733218	9598924
Haut-Chinchi		4_28		428	708454	9562101
				96	725764	9490820
				97	726198	9490990
	San Agustín	6			706969	948660
		15		472	716806	9482317
		32	274	5	707088	9493480
		37	311			
	Finca Agua Dulce		309		718472	9129105
		411 après Santa Clara		36	718710	9485487
	SALF	Costales (sin fundas)			707418	9487240
		Costal El Vergel		482	716683	9482990
		Costal GPS30		30	706693	9496450

RÉGION	LOCALISATION	BOÎTE/CAJA	SÉRIE	N.GPS	UTM Est	UTM Nord
Bas Chinchipe		5_8		485	711601	9484527
		12	58	424	710988	9472890
				422	709103	9485630
			59	426	711139	9462231
		16	112	433	706492	9467837
	Romerillos, Zumba, sites 5, 6, 4 (La Guarra)	20			707563	9462714
		25	192		707563	9462714
	Muyuche/i	29	203	527	708706	9458940
	El Tablón		205	529	709898	9456457
			206	530	709332	9455811
	Peu avant La Balsa		213	534?	708973	9451102
					716725	9458891
			208	532, 533, 531	717080	9455008
		30	219	539	710004	9458891
			225		708701	9465400
	El Rejo, W Zumba		220	540	706070	9461722
			224	544	704335	945783
	El Chatal		219	539	710004	9458891
			218		709884	9458910
	Secteur Pucapamba		217	537	708816	9453594
			221	541	704705	9459588
					703275	945825
		31	230	549	716216	9450592
			234	à 50-100m duGPS552	717078	9455877
	Zapotal alto	84?	84	457	672178	9514436
		Costal sac12 pista		429	709455	9462030
		Costal sac12 Zapotal		430	709588	9464444
	El Reino	Costal site 25			707563	9462714
		Costal Zumba La Cruz	181		707563	9462714

ANNEXE 4A: VOCABULAIRE ASSOCIÉ AUX DIFFÉRENTES CHAÎNES OPÉRATOIRES DE LA TRADITION ANDINE (SIERRA SUD DE L'ÉQUATEUR)

VOCABULAIRE PRÉPARATION PÂTE	TERME EMPLOYÉ	LOCALITÉ
ajout du dégraissant	entreverado	San Miguel
pétrir	batir	
séquence piétinement/enroulement pâte	tres chapucadas y tres vueltas; siete recogidas y siete pisadas	
texture de la pâte après le pétrissage	<i>Yambita*</i>	Sígsig
	está cocinada, está en su punto	Taquil
malaxer	desmotar, amasar, escoger la piedra	

VOCABULAIRE ÉBAUCHAGE	TERME EMPLOYÉ	LOCALITÉ
ébauchage	parada/halado	San Miguel
	moldeado	Sígsig
	parada/halado	Taquil
motte d'argile	bola de lodo	San Miguel
tourner autour du pot	bailar	San Miguel

VOCABULAIRE PRÉFORMAGE	TERME EMPLOYÉ	LOCALITÉ
préformage	modelado	Sígsig
mise en forme du bord	<i>shiminchir</i>	San Miguel
	halado	Taquil
mise en forme de la panse	<i>huigsanchir</i> (forme globulaire)	San Miguel
	golpeada	Sígsig
	golpeada	Taquil
battage visant à amincir les parois	<i>ishkanchir</i>	San Miguel
mise en forme de l'assise	<i>llambur</i> (et de la carène)	San Miguel
	<i>pacchado</i>	Sígsig
mettre les pots à sécher	orear	Taquil

VOCABULAIRE FINITION/TRAITEMENT DE SURFACE	TERME EMPLOYÉ	LOCALITÉ
lissage sur pâte humide	raspado	Taquil
lissage sur pâte cuir ré humidifiée	terminado	
	terminado, <i>llambur</i>	San Miguel
engobe	<i>quina</i>	San Miguel
	<i>quina</i> ou roja	Sígsig
	tierra colorada	Taquil
doucissage	pulida	Sígsig
état sec	<i>lliro</i>	San Miguel
mettre les pots au soleil le matin de la cuisson	<i>mashar</i>	San Miguel

*En italique : termes en quichua

VOCABULAIRE CUISSON	TERME EMPLOYÉ	LOCALITÉ
cuisson à ciel ouvert	<i>pampa</i> abierta	San Miguel
	cielo abierto, en <i>cochada</i>	Taquil
paille	<i>jipa</i>	San Miguel
feuilles d'eucalyptus / branchages	chamiza	
allumer le feu	prender candela	

VOCABULAIRE OUTILS	TERME EMPLOYÉ	LOCALITÉ
percuteur pour broyer la terre	pierre bolita ou tuntun ; mama piedra	Sígsig
contenant hydratation terre	<u>noque</u>	San Miguel
support de montage	jarra (F. Inga : parante)	
lanière de cuir	cuerito	San Miguel
	halador	Sígsig
	suela	Taquil
battoirs (terme générique)	<i>huactanas</i> ou golpeadores	San Miguel
	golpeadores	Sígsig
	golpeadores	Taquil
battoir concave	plancha	San Miguel
	golpeador de encima	Sígsig
	<i>pampa</i>	Taquil
battoir convexe ou contre-battoir	bolita	San Miguel
	golpeador de adentro	Sígsig
	bola	Taquil
lissoir	mate	

VOCABULAIRE FORMES/PARTIES DES POTS/ DÉCORS	TERME EMPLOYÉ	LOCALITÉ
plats à tortillas	tortero	San Miguel
	tostadora	Sígsig
colombin	culebrita ou rueda	San Miguel
	<i>cuica</i>	Sígsig
	cuica, cucurucho, zoguita, boca de la olla	Taquil
col	pescuezo	San Miguel
espace entre la carène et le bord (application engobe)	de la cinturita para arriba	San Miguel
anses	orejas	Sígsig
	orejas	San Miguel

*En italique : termes en quichua

ANNEXE 4B : DIMENSIONS DES BATTOIRS ET CONTRE-BATTOIRS (SAN MIGUEL ET TAQUIL)

SAN MIGUEL

DIMENSIONS BATTOIRS (BATTAGE)

Potière	Poids (g)	Longueur tenon (cm)	Épaisseur tampon (cm)	Diamètre tampon (cm)
Margarita Simbaña	210	1,9	2,8	6,5
Aurora Fernández	470	2,8	3,9	7,7
	485	3,9	4	9,2
Margarita Fernández	305	3,6	3	8,1
	520	3,2	4,3	9
Rosa Hilda Morocho	465	4,4	4,2	8,6
	595	2,2	4,9	9,7
Cecilia Inga	300	2,4	2,8	8,5
Juana Morocho	750	4	6,35	9,6
MOYENNE	455,556	3,155555556	4,027777778	8,544444444

DIMENSIONS CONTRE-BATTOIRS (BATTAGE)

Potière	Poids (g)	Longueur tenon (cm)	Épaisseur tampon (cm)	Diamètre tampon (cm)
Margarita Simbaña	195	1,9	3,2	6
Aurora Fernández	275	2,9	2,8	6,9
Margarita Fernández	245	2,1	3,4	6,6
Rosa Hilda Morocho	350	3,1	5	7,3
Cecilia Inga	325	2,7	3,3	6,9
Juana Morocho	230	3,65	3,1	7,05
MOYENNE	270	2,725	3,466666667	6,791666667

SAN MIGUEL

DIMENSIONS BATTOIRS (LISSAGE)

Potière	Poids (g)	Longueur tenon (cm)	Épaisseur tampon (cm)	Diamètre tampon (cm)
Margarita Simbaña	310	3,7	2,6	7,7
Aurora Fernández	520	3,5	3,5	8,5
	290	2,3	2,2	9,1
Margarita Fernández	275	3	2,4	8,5
Rosa Hilda Morocho	415	2,7	3,1	9,5
Cecilia Inga	445	2,85	3,3	9,6
Juana Morocho	375	3,5	3,7	8,5
MOYENNE	375,714	3,078571429	2,971428571	8,771428571

DIMENSIONS CONTRE-BATTOIRS (LISSAGE)

Potière	Poids (g)	Longueur tenon (cm)	Épaisseur tampon (cm)	Diamètre tampon (cm)
Margarita Simbaña	540	4,6	4,6	8,2
Aurora Fernández	275	2,9	2,8	6,9
Margarita Fernández	245	2,1	3,4	6,6
	270	3,2	3,8	7
Rosa Hilda Morocho	305	2,4	3,5	7,8
Cecilia Inga	325	2,7	3,3	6,9
Juana Morocho	230	3,65	3,1	7,05
MOYENNE	312,857	3,078571429	3,5	7,207142857

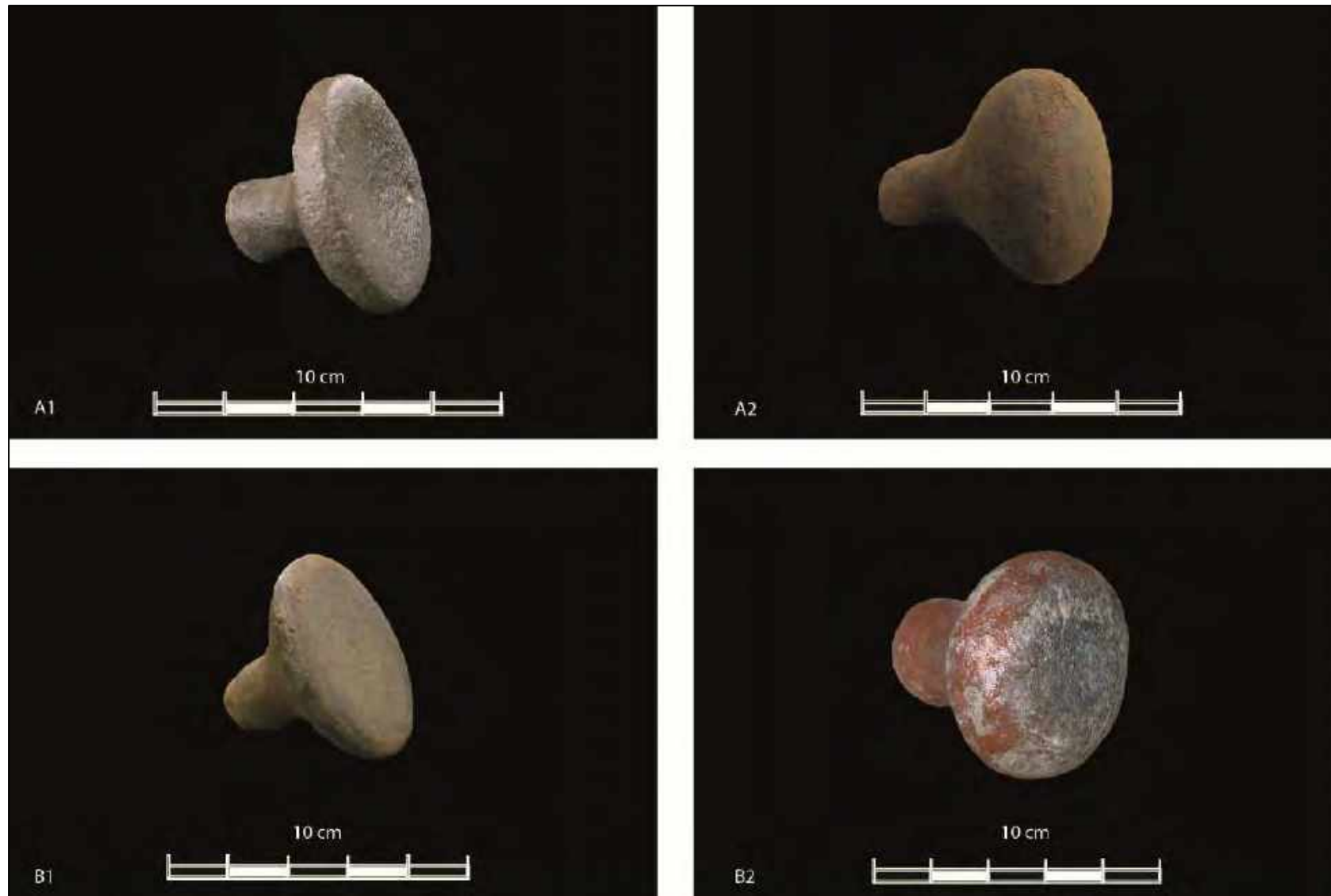


FIG. 4C 1. BATTOIRS (SAN MIGUEL) : Battage.- A1 : battoir ; A2 : contre-battoir. Lissage.- B1 : Battoir ; B2 : contre-battoir.

TAQUIL

DIMENSIONS BATTOIRS (BATTAGE)

Potière	Poids (g)	Longueur tenon (cm)	Épaisseur tampon (cm)	Diamètre tampon (cm)
Dilma Padilla	270	4,9	1,65	10,85
Carmen Lapo	270	4,9	1,65	10,85
Sonia Padilla	180	3,5	2,1	7,6
Lindauro Guamán	170	3,7	1,7	7,45
Francelina Sinchire	280	3,9	2,9	10,2
Esperanza Padilla	415	4,1	3,6	10,35
Rosa E. Padilla	275	3,3	2,5	9,5
Libia Padilla	330	3,1	2,6	9,2
Rosa A. Padilla	325	3,4	2,35	10,1
MOYENNE	279,44444	3,866666667	2,338888889	9,566666667

DIMENSIONS CONTRE-BATTOIRS (BATTAGE)

Potière	Poids (g)	Longueur tenon (cm)	Épaisseur tampon (cm)	Diamètre tampon (cm)
Dilma Padilla	605	6,35	4,6	9,5
Carmen Lapo	605	6,35	4,6	9,5
Sonia Padilla	165	3,4	2,6	5,5
Lindauro Guamán	48	4,4	4,8	8,25
	325	4,1	4	7
Francelina Sinchire	515	5,6	5,1	8,3
Esperanza Padilla	590	4,4	4,4	9,55
Rosa E. Padilla	405	3,15	4,7	8,1
Libia Padilla	525	3,85	5,4	8,25
Rosa A. Padilla	675	4,5	5	9,85
MOYENNE	445,8	4,61	4,52	8,38

TAQUIL

DIMENSIONS BATTOIRS (LISSAGE)

Potière	Poids (g)	Longueur tenon (cm)	Épaisseur tampon (cm)	Diamètre tampon (cm)
Dilma Padilla	95	3,1	1,35	6,1
Carmen Lapo	110	2,35	1,6	6,9
Sonia Padilla	85	2,9	1,4	5,45
Lindaurea Guamán	105	2,25	1,6	5,7
	170	3,7	1,7	7,45
	275	3,9	2,5	9
Francelina Sinchire	115	3,35	1,7	7,5
Esperanza Padilla	120	2,3	1,85	6,5
Rosa E. Padilla	155	2,25	2,1	7,75
Libia Padilla	135	1,2	1,35	6,8
Rosa A. Padilla	150	1,9	1,55	6,5
MOYENNE	137,72727	2,654545455	1,7	6,877272727

DIMENSIONS BATTOIRS (PACCHADO)

Potière	Poids (g)	Longueur tenon (cm)	Épaisseur tampon (cm)	Diamètre tampon (cm)
Esperanza Padilla	230	3,8	2,6	8,2
Rosa E. Padilla	270	3,6	2,6	9,85
Libia Padilla	290	3,45	2,65	8,6
Rosa A. Padilla	385	3,4	2,8	10,5
MOYENNE	293,75	3,5625	2,6625	9,2875

DIMENSIONS CONTRE-BATTOIRS (PACCHADO)

Potière	Poids (g)	Longueur tenon (cm)	Épaisseur tampon (cm)	Diamètre tampon (cm)
Esperanza Padilla	450	3	3,7	9,2
Rosa E. Padilla	410	3,55	4	8,55
Libia Padilla	375	3,8	3,1	8,7
Rosa A. Padilla	515	3,8	3,8	9,8
MOYENNE	437,5	3,5375	3,65	9,0625

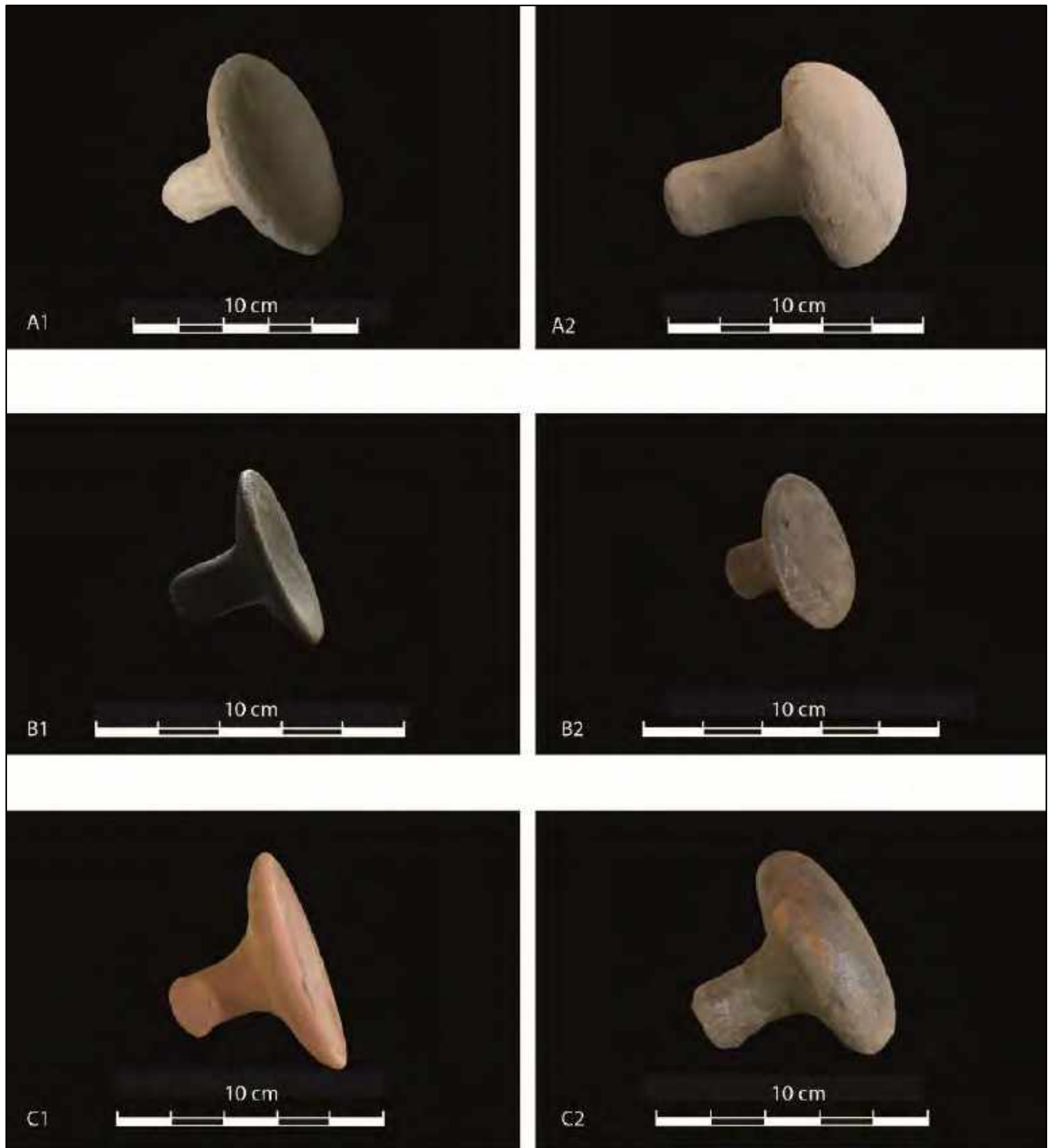


FIG. 4C 2. BATTOIRS (TAQUIL) : Battage.- A1 : battoir ; A2 : contre-battoir. Lissage.- B1, B2 : lissoirs. *Pacchado*.- C1 : battoir ; C2 : contre-battoir.

ANNEXE 4C : « TROUSSE À OUTILS » DE LA POTERIE ANDINE DU SUD DE L'ÉQUATEUR



FIG. 4D 1. OUTILS DE FAÇONNAGE : Battage.- A1 : battoir ; A2 : contre-battoir. Raclage.- B : couteau. Ébauchage.- C : tige métallique (ébauchoir, Sígsig). Rabotage.- D1 : cuiller ; D2 : machette.

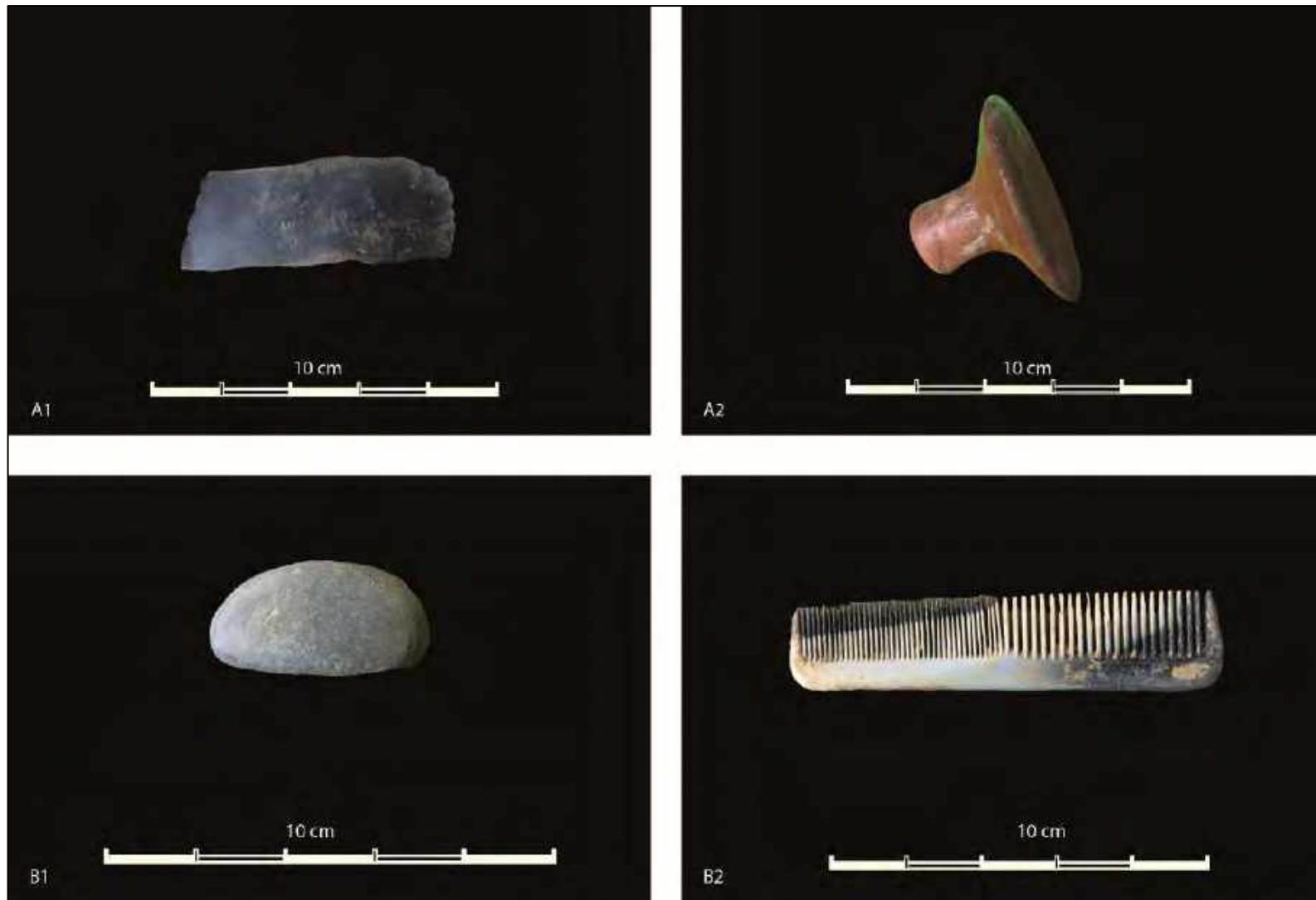


FIG. 4D 2 : OUTILS DE FINITION ET TRAITEMENT DE SURFACE : Lissage.- A1 : lanière en cuir ; A2 : battoir. Brunissage : B1 : galet ; B2 : peigne en plastique.

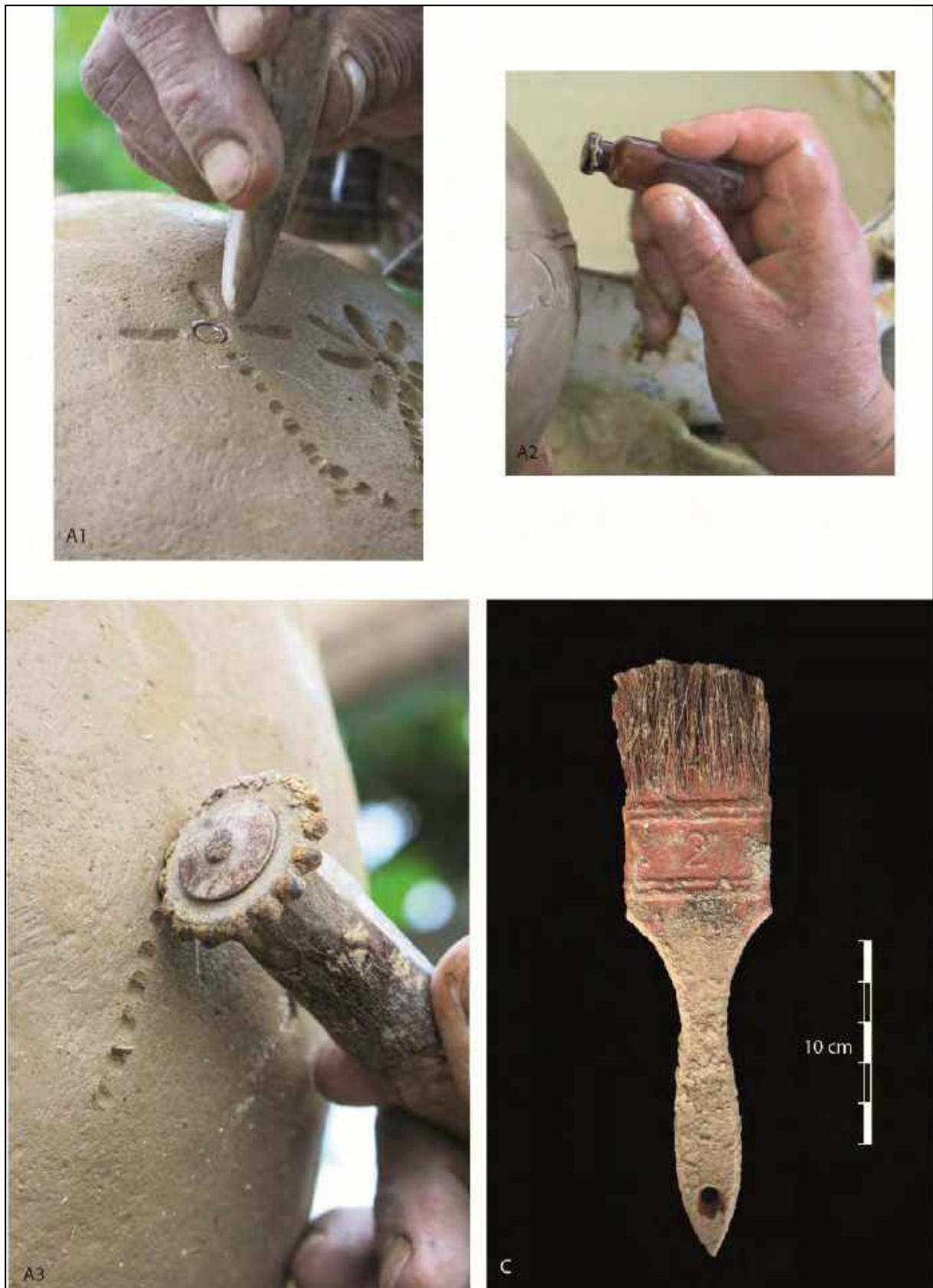


FIG. 4D 3. OUTILS DÉCORATIFS.- Impression.- A1 : bâtonnet (bois) ; A2 : flacon ; A3 : roue édentée. Enduction.- C : pinceau.